
FILS DU DIABL
LES NUITS DE PARIS
YSTÈRES
LA FORÊT DE RENNES
TRIBU
SECRETS
NTAINE AUX PERLES
PAUL FÉVAL
ŒUVRES
choisies

LES

TRIBUNAUX SECRETS

TOME TROISIÈME



MARIO ET BEPPA.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES. — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES. INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES. ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — BOIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI. TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES



PARIS

LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE

Près le Luxembourg.

LES

TRIBUNAUX SECRETS

CHAPITRE PREMIER.

Suite de l'inquisition. — Conversation intime du vice-roi et de la vice-reine. — Mauvais caractère de ce grand seigneur. — L'inquisiteur. — Julia en prison. — Le jugement secret, toutes portes ouvertes. — Défense de Camargo. — Auto-da-fé. — Marche nocturne. — Aventure pénible pour les familiers de l'inquisition. — Fuite. — Ce qui advint du marquis de Terranova et de la vice reine Victoria Colonna. — Ce qui advint du philosophe Camargo.

I.

Victoria, dit-il enfin, toujours du même ton solennel et grave, voilà deux ans à peine que nous sommes unis, et, je puis le dire, j'avais cru, en vous offrant mon nom, faire votre bonheur aussi bien que le mien. Je sais que vous êtes jeune, madame, que vous êtes à cet âge dangereux où les passions naissent vives et ardentes au cœur de la femme; mais je pensais que vous sauriez garder l'honneur de mon nom, et que jamais vous n'enfreindriez les lois d'une sévère vertu! Je me suis trompé... ; c'est moi sans doute qui ai eu tort...

— Monseigneur !...

— Oui, j'ai eu tort, madame, je devais penser à votre âge et au mien ; je devais me dire que j'atteignais mon dixième lustre, et que vous aviez à peine vingt ans ; que les premières joies de l'hymen une fois épuisées, la nature retrouverait ses droits imprescriptibles, et que votre cœur, resté jeune, aurait d'autres désirs que le mien !... Que voulez-vous, c'était un rêve, et je me suis réveillé trop tôt.

— Mais je cherche en vain à vous comprendre, monseigneur, et je ne sais...

— Tenez, n'essayons pas de nous tromper davantage, madame, interrompit le marquis ; aussi bien, je sais tout, et la dissimulation ne servirait à rien. Je ne descendrai pas à de vains reproches, à des conseils tardifs et inutiles ; je sais que vous aimez le marquis de Terranova, et peut-être dois-je encore, dans mon malheur, vous savoir gré de m'avoir choisi un rival dans les premiers rangs de l'aristocratie de Palerme.

— Oh ! monseigneur !...

— Soit ! fit le vice-roi, ce sujet vous déplaît, quittons-le, et parlons d'autre chose ; parlons de l'inquisiteur-général qui va venir, et du service que nous avons à réclamer de lui... Eh bien ! je vous le disais donc, j'ai hâte d'en finir avec ces révoltés qui ont mis la Sicile à deux pas de la guerre civile ; toutes ces lenteurs me fatiguent : il faut qu'elles cessent, il faut, surtout, que l'on sévisse avec sévérité, et qu'aucun des coupables ne soit épargné. J'ai espéré, madame, que vous voudriez bien vous joindre à moi pour inviter monsieur l'inquisiteur-général à ne leur accorder aucune merci.

Victoria Colonna ne répondit pas ; elle pleurait !

Elle pleurait, car elle se voyait perdue à jamais, et sans espoir de sauver le marquis de Terranova.

Elle pleurait, car elle savait bien que le vice-roi était un homme terrible dans ses vengeances, et que, dût le tribunal de l'inquisition

absoudre son amant, don Juan d'Avalos saurait trouver une occasion de le frapper.

Elle pleurait, la pauvre marquise, car son cœur était brisé, son amour perdu, et elle pensait à la mort, comme à son unique refuge dans une pareille douleur!

— Vous vous êtes trompé, monseigneur, dit-elle enfin, en regardant le vice-roi à travers ses larmes; vous vous êtes trompé, si vous avez cru que je prêterais les mains à une pareille comédie. Vous pouvez frapper le marquis de Terranova, monseigneur, vous êtes le plus fort, et quoiqu'il ne soit pas généreux d'achever un ennemi à terre, je sais que vous le ferez; mais que je m'associe à une pareille vengeance, que je dénonce moi-même le marquis, pour servir votre projet, ne l'espérez pas, monseigneur, et craignez plutôt que je ne déjoue vos desseins, maintenant que je les connais.

Le vice-roi s'inclina, et donna l'ordre de faire entrer l'inquisiteur-général, qui venait d'arriver.

L'inquisiteur était un homme d'une quarantaine d'années, au visage sévère, et qui gardait dans toute sa physionomie l'empreinte évidente d'une grande austérité de mœurs.

Il était d'une taille imposante, et portait le costume de l'ordre avec une sévère noblesse.

Ses cheveux tombaient en boucles soyeuses et blanches de chaque côté de son front, et deux rides, qui creusaient profondément ses joues, attestaient peut-être quelles douleurs étaient les siennes dans l'exercice de son rigoureux emploi.

Le vice-roi alla à lui, dès qu'il l'aperçut, et il s'inclina profondément; puis il lui fit avancer un siége, et chacun prit place.

— Vous m'avez fait demander, dit enfin l'inquisiteur au marquis de Pescaire, et, en raison de l'heure avancée de la nuit, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une affaire importante, et je suis venu. Me voici prêt

à vous entendre, monseigneur, et tout disposé à faire ce qui pourra être agréable au vice-roi de la Sicile.

Le marquis de Pescaire s'inclina de nouveau, en signe de remercîment.

— Il s'agit, en effet, dit-il, d'une affaire importante; mais procédons par ordre, si vous le voulez bien, chaque chose viendra à son heure. Il y a quelques instants, on a arrêté une femme de madame la marquise, et je désire vivement que cette femme soit rendue à la liberté.

— Cette femme est libre, répondit l'inquisiteur.

— Les révoltés, en outre, sont depuis longtemps dans les prisons de l'inquisition, et j'ai pensé que l'on devait hâter, autant que possible, l'instant de leur châtiment.

— Les révoltés, monseigneur, ont été jugés aujourd'hui; les inquisiteurs ont reçu leurs déclarations, et ils se croient, dès ce moment, suffisamment éclairés sur leur compte. Dans trois jours, ils paraîtront dans un auto-da-fé.

— C'est fort bien! dit le vice-roi, je n'attendais pas moins de votre activité, et je vous en remercie. Cependant, il y a, au nombre des prisonniers, deux hommes sur lesquels je me permettrai d'appeler plus particulièrement votre attention, et que je vous serai reconnaissant de vouloir bien traiter d'une manière spéciale.

— Et quels sont ces prisonniers? demanda l'inquisiteur, après une hésitation.

— L'un appartient à une des plus hautes familles de l'île, répondit le vice-roi, il s'appelle le marquis de Terranova.

— Terranova! fit l'inquisiteur.

— Terranova! répéta Victoria.

— L'autre, poursuivit le vice-roi sans s'émouvoir, est un malheureux qui passe généralement pour un fou, et qui ne l'est cependant pas; on l'appelle le philosophe Camargo.

— En effet! dit l'inquisiteur. L'intention de monseigneur serait-elle d'enlever ces deux coupables à la juridiction de l'inquisition?

Et l'inquisiteur accompagna cette question d'un froncement de sourcils significatif.

— En aucune façon, se hâta de répondre le vice-roi, en aucune façon : ces deux hommes sont coupables à des degrés différents, il est vrai; mais enfin ils sont coupables, et j'ajouterai même qu'ils sont dangereux.

— Dangereux! murmura la vice-reine.

— Le marquis de Terranova est non-seulement un esprit turbulent, poursuivit le vice-roi, c'est encore une individualité d'un fâcheux exemple, et qui pousse l'oubli de sa propre dignité jusqu'au scandale.

La vice-reine ne put retenir un mouvement.

— Dernièrement, continua son époux sans prendre garde, dernièrement, le marquis de Terranova avait séduit une des jeunes femmes de la cour, et sans respect pour la femme qu'il aimait, sans respect pour les mœurs, sans pudeur et sans honte, savez vous où ce gentilhomme trouvait plaisant d'entraîner sa complice?...

— Je l'ignore! dit l'inquisiteur.

— Dans l'église Saint-Joseph!

La vice-reine mit sa tête dans ses mains pour cacher sa honte.

L'inquisiteur crut à un autre sentiment, et l'approuva du geste.

— D'un autre côté, reprit le marquis de Pescaire après un moment de silence, le philosophe Camargo est le digne pendant de Terranova, et la femme que vous venez, sur ma prière, de rendre à la liberté, est la première épouse de ce malheureux.

— Il serait bigame!

— Bigame, vous l'avez dit.

Et comme l'inquisiteur et la marquise se taisaient, le vice-roi ajouta :

— Voilà les renseignements que je désirais vous donner de vive voix, mon vénéré père ; je tiens essentiellement à ce que de pareils déportements soient sévèrement punis ; et c'est rendre un service à la Sicile, autant qu'à la religion, que de faire un exemple mémorable de ces deux coupables.

— C'est aussi mon avis, répondit l'inquisiteur, et les deux prisonniers seront traités comme il convient.

Pendant cette conversation, Victoria Colonna n'avait pas trouvé une seule parole pour appeler l'indulgence de l'inquisition sur la tête de son amant ; elle était anéantie, abattue, pleine de rancune contre son époux.

Elle n'osait pas cependant, malgré l'étendue de sa douleur, avouer sa honte et implorer le pardon du marquis de Terranova.

Elle laissa donc partir l'inquisiteur ; et quand le vice-roi, qui était allé l'accompagner jusqu'au seuil de la porte, revint vers elle, elle s'abandonna à toute la violence de son désespoir et de sa colère, et jura qu'elle se vengerait de tant de cruauté.

Le vice-roi ne perdit rien de son calme et de son sang-froid ; il lui laissa donc donner cours à son irritation, et quand elle eut fini, il sourit avec froideur.

— Vous venger, dit-il, vous venger de moi, parce que je cherche à cacher votre faute et à voiler votre honte ; parce que j'ai eu assez de dignité pour épargner une tache éternelle au nom que je porte et que mes ancêtres m'avaient légué pur... Non, madame, non, vous ne vous vengerez pas ; et, d'ailleurs, je dois vous prévenir que je ne vous en laisserai ni le temps ni les moyens.

Victoria Colonna releva la tête et écouta.

— Quelque nouvelle tyrannie !... murmura-t-elle.

— Une nouvelle précaution, répartit le vice-roi ; demain, un vaisseau quittera le port de Palerme, et ce vaisseau vous ramènera dans

votre famille; je désire que ce voyage produise sur votre esprit l'effet que j'en attends.

En parlant ainsi, le marquis de Pescaire salua profondément la vice-reine, alla reprendre son feutre à l'endroit où il l'avait posé, et s'éloigna sans même se préoccuper de l'effet qu'avaient produit ses paroles.

II.

Camargo ne pouvait se consoler de l'absence de Julia qui ne venait plus à la prison; tout ce qu'il avait espéré était perdu, sa dénonciation n'avait pas produit le résultat qu'il en attendait, et le vice-roi auquel il avait adressé les détails de la rencontre qu'il avait faite près de l'église de Saint-Joseph, ne semblait pas y avoir pris garde, puisque notre philosophe était encore sous les verroux.

Ce philosophe avait agi comme un coquin, il n'en retirait pas de bénéfice.

C'est dans ces circonstances que les philosophes reconnaissent le prix de la vertu.

Julia n'avait été emprisonnée que quelques heures, et à vrai dire, ce qui déplaisait le plus à Camargo dans sa position, c'était la faveur dont sa première femme avait été l'objet.

Cette faveur avait bien l'air d'une insulte, à son endroit à lui, et malgré l'indifférence qu'il n'avait cessé d'afficher sous ce rapport, ce n'est qu'avec amertume qu'il songeait au prix que cette faveur avait coûté ou coûterait à Julia.

Il s'avisait encore d'être jaloux, ce philosophe!

Heureusement, le marquis de Terranova ignorait la trahison de son camarade d'infortune, et sa compagnie avait un certain charme pour Camargo.

Les journées lui paraissaient moins longues, les apprêts de la torture moins terribles, et le marquis savait toujours égayer par quelques joyeux propos la tristesse de leur position.

Terranova n'était cependant guère plus rassuré que le philosophe. L'arrestation récente de Julia lui avait donné à réfléchir, et il se disait que puisque la vice-reine n'était pas assez puissante pour protéger les personnes de sa maison, elle ne pourrait pas davantage arracher à l'inquisition un homme qui, aux yeux de tous, lui était étranger.

Mais le marquis était jeune, il avait mille ressources dans l'esprit, et dès qu'il put croire qu'il n'avait plus rien à espérer, il se prépara à mourir de la meilleure grâce du monde.

Jamais, d'ailleurs, l'idée ne lui serait venue de chercher à acheter sa liberté par la trahison; il était trop bon gentilhomme pour cela Quand il apprit que Julia avait été délivrée par l'intervention du vice-roi lui-même, il en ressentit une grande joie au fond du cœur, car il pensa que Julia n'aurait peut être pas pu supporter les cruelles douleurs de la torture, et qu'elle eût livré à ses juges le secret des amours de sa maîtresse.

Julia délivrée, Terranova crut que Victoria n'avait plus rien à craindre, et que nul ne révèlerait jamais à son époux ses escapades coupables.

Cependant, bien que Terranova eût fait sans regret le sacrifice de sa vie, bien qu'il ne comptât plus sur l'efficacité de l'intervention de la vice-reine, pour le tirer de l'impasse dans laquelle il se trouvait, un dernier reflet d'espoir éclairait encore son cœur, et il pensait que les Siciliens qui étaient braves, qui haïssaient le tribunal de l'inquisition, ne laisseraient pas consommer son auto-da-fé, sans essayer de l'arracher par la force à ce pouvoir odieux.

— Les Terranova sont connus et aimés à Palerme, se disait-il, ils ont toujours défendu avec courage, avec dévouement, les intérêts du

peuple, le peuple leur sera reconnaissant, et il délivrera leur descendant.

Mais quand le marquis faisait part de cette espérance à Camargo, celui-ci secouait tristement la tête.

— Monsieur le marquis est bien jeune, répondait-il, s'il compte sur la reconnaissance du peuple. Le peuple est à Palerme comme partout : il poursuit ceux qui ont peur, il a peur de ceux qui le poursuivent. Mieux vaudrait, ce me semble, monseigneur, ne compter que sur nos propres ressources et sur nos seuls efforts.

— Espères-tu donc te sauver, toi? objectait Terranova.

— Si je meurs, répartit Camargo, je ne veux pas du moins mourir seul.

— Et qui dénonceras-tu, fit Terranova, puisque l'on a rendu ta première femme à la liberté?

— Je dénoncerai la seconde, répartit Camargo.

Terranova se prit à rire.

Malgré les réponses de Camargo, il ne pouvait cependant renoncer à tout espoir, et il avait la fièvre quand il songeait à l'auto-da-fé dans lequel on l'avait condamné à paraître.

Cet auto-da-fé devait avoir lieu, comme tous les autres, sur la place publique de Palerme, en plein jour.

Il était impossible, du moins il le pensait, qu'il ne s'opérât pas un mouvement populaire en sa faveur.

Un matin, le geôlier entra dans la prison commune à Terranova et à Camargo, accompagné de six ou sept familiers. On ordonna aux deux captifs de quitter leur habit, leur haut-de-chausses et leurs bas, et on les obligea à prendre un gilet et une culotte de drap gris, des bas de la même étoffe, et un grand scapulaire de *San-Benito*.

Ils reçurent en même temps une corde de genet qu'ils se passèrent au cou, et un flambeau de cire verte qu'ils devaient porter à la main.

Puis on les conduisit, dans cet état, à la salle des audiences, où ils devaient entendre la lecture de leur jugement.

Le marquis de Terranova était fort calme, et regardait d'un œil railleur tous ces apprêts ; mais il n'en était pas de même de son compagnon le philosophe.

Le malheureux avait pensé ne trouver dans la salle des audiences, que les inquisiteurs et les autres employés du tribunal à qui il était expressément défendu de publier ce qui s'y passait ; mais à peine avait-il paru sur le seuil de la porte, qu'il aperçut une nombreuse assemblée de chevaliers, de dames et d'autres personnes accourues pour assister à ce spectacle curieux d'un jugement particulier, dans les salles du saint-office

Camargo n'était pas maître de lui ; il se répandit en imprécations contre ses bourreaux, et bien qu'aucun appareil de mort ne décorât la salle, il leva les mains au ciel, par un geste passablement dramatique, et s'adressant à la divinité qui le laissait dans un tel embarras : *O Dieu,* s'écria-t-il, *auteur de la nature humaine, être essentiellement pur, qui aimez la sincérité dans les âmes, recevez la mienne qui va se réunir à votre divinité d'où elle est émanée ; je vous la renvoie, Seigneur, avant le temps, afin de quitter le séjour des bêtes féroces qui ont usurpé le nom d'hommes : ôtez de la terre l'horrible monstre, le tribunal odieux qui déshonore l'humanité.*

Personne n'ignore que de nos jours le roi de la philosophie ecclectique a emprunté à l'honnête Camargo cette théorie du Dieu-nature ou *âme universelle.*

Alors que nous étions encore tout jeune, quand nous apprîmes que l'âme de cet écrivain distingué était un petit morceau de Dieu, nous eûmes la tentation de nous faire athée.

Camargo et son interpellation antique n'eurent aucune espèce de succès.

Comme rien, dans l'attitude de l'assemblée et du tribunal, n'auto-

risait une semblable exagération de langage, un fou rire s'empara des dames et des chevaliers qui assistaient à cette scène, et, gagnant de proche en proche, vint dérider le front des sévères inquisiteurs et de leurs employés plus sévères encore.

Le marquis de Terranova ne put lui-même se défendre d'un mouvement d'hilarité, qu'il ne chercha pas d'ailleurs à réprimer.

Quand la gaieté un peu intempestive de l'assemblée se fut calmée, on procéda à la cérémonie de l'auto-da-fé secret, et le greffier du tribunal lut le jugement des deux coupables.

Mais la présence de Camargo atténua beaucoup la gravité de cette cérémonie, et, jusqu'à la fin, il ne cessa de protester, d'une façon grotesque, contre les assertions de ses juges, qu'il trouvait erronées et mensongères

Cette farce devait cependant avoir un dénoûment tragique. Contre l'attente générale, car belles dames et chevaliers ne s'attendaient qu'à une amende-honorable; contre l'attente de tous, Terranova et Camargo furent condamnés à être brûlés vifs sur la place publique de Palerme, le lendemain même.

La foule poussa un cri tôt réprimé. Il n'y avait qu'à s'incliner devant une pareille sentence : Terranova n'éleva pas la moindre objection, et il fut reconduit, avec son compagnon, dans sa cellule. Dames et gentilshommes quittèrent la salle dans le silence de la stupeur.

Le lendemain, cependant, était le jour fixé pour le départ de la vice-reine, et le marquis de Terranova n'en avait pas été averti. Or, pendant que sur la place publique on procédait aux préparatifs de l'auto-da-fé qui devait avoir lieu dans la journée, un grand mouvement se manifestait dans le port, et un vaisseau richement pavoisé se disposait à partir; les vents n'étaient pas précisément favorables, mais on espérait qu'ils se lèveraient dans la journée, et tout ne fut pas moins préparé pour le départ.

Ainsi, deux spectacles différents offerts à la curiosité du peuple, le même jour, presque à la même heure. Mais, avec cet instinct qui ne trompe pas, le peuple ne se laissa point bercer de vaines promesses et courut là où l'attendaient les émotions les plus poignantes.

Malgré l'espoir qu'avait conçu le marquis de Terranova, le peuple ne demanda pas même les noms des victimes qu'il allait voir mourir. Peu lui importait! il savait seulement que des malheureux allaient être brûlés, en plein jour, sur la place publique, il n'en demanda pas davantage, et courut d'un seul bond, sans hésiter, vers la place publique.

Et ne dites pas qu'en parlant ainsi nous insultons le peuple.

Dieu nous préserve d'insulter personne, et surtout le peuple, qui est resté bon au milieu de nos orgies constitutionnelles et révolutionnaires!

Le peuple, qui est la seule partie de la nation sur laquelle puisse compter l'avenir.

Mais il y a deux peuples :

Il y a le peuple honnête, le peuple digne, le peuple laborieux, le peuple noble dans sa rude vertu.

Et il y a le peuple ignoble, le peuple de l'ivresse et du sang.

Il faut avoir le courage de dire parfois au premier, au digne et simple peuple, que le second, — le peuple sanglant et boueux, — le salit et le déshonore.

On avait dressé sur la place de Palerme un théâtre de quarante pieds de long, dont les derniers gradins touchaient presque au balcon destiné au vice-roi.

A la droite du théâtre, s'élevait un trône magnifique, réservé à l'inquisiteur et au conseil de l'inquisition; à gauche, un amphithéâtre de même hauteur devait servir à recevoir les victimes.

Quand l'heure fut venue, le vice-roi prit place sur le balcon, ayant

à sa droite et à sa gauche, et derrière lui, les ambassadeurs, les seigneurs et les dames de la cour.

Puis, de toutes parts, à toutes les fenêtres, sur tous les toits, dans tous les coins, le peuple, répandu à profusion, se plaça du mieux qu'il put pour voir et applaudir.

Car il y a aussi la populace des salons, la populace habillée de satin et de velours, les coquines couvertes d'or, les gamins ruisselants de dentelles.

Et cette populace ne vaut pas même l'autre, bien qu'elle ait les mains propres et des parfums dans les cheveux.

Les malheureux que l'inquisition condamnait au feu subissaient très-rarement leur peine en place publique; nous dirons plus loin comment on s'y prenait. D'ailleurs, il est bon de faire remarquer que, malgré les assertions des écrivains qui ont parlé de l'inquisition, le nombre des prisonniers qui ont péri est excessivement restreint, eu égard à la multiplicité des sentences portées.

Tous les spectateurs avaient pris place, et la cérémonie ne tarda pas à commencer.

La procession de rigueur ouvrit cette cérémonie.

Cent charbonniers, armés de piques et de mousquets, débouchèrent les premiers (on faisait figurer les charbonniers dans les cortéges des auto-da-fé, parce qu'ils fournissaient le bois que l'on employait au supplice des condamnés au feu); les dominicains, précédés d'une croix blanche, vinrent ensuite, puis l'étendard rouge de l'inquisition.

Enfin, plusieurs grands seigneurs de Sicile, et un bon nombre de familiers de l'inquisition, couverts de manteaux ornés de croix blanches et noires bordées d'un fil d'or.

Le cortége était fermé par cinquante hommes d'armes, attachés au service de l'inquisition, vêtus de blanc et de noir.

Dès que les charbonniers furent venus se ranger à la gauche du

balcon occupé par le vice-roi, et que les hérétiques ou révoltés eurent pris place sur l'amphithéâtre qui leur était destiné, on commença à célébrer la messe, et l'inquisiteur, revêtu de ses habits pontificaux, donna l'absolution à ceux qui se repentaient.

Mais l'événement de la journée n'était ni l'inquisition, ni le vice-roi, ni la cérémonie elle-même, c'était bien plutôt le marquis de Terranova et Camargo.

Sans doute, lorsque le premier parut à la tête du cortége des condamnés, son nom passa rapidement de bouche en bouche, et éveilla dans tous les cœurs un profond sentiment de pitié et de compassion; mais ce sentiment stérile s'éteignit bientôt, et d'ailleurs l'attention générale fut presque aussitôt détournée par la vue de Camargo, le philosophe.

Dès qu'il parut, une grande clameur s'éleva de la foule, et chacun le montra du doigt à son voisin, comme un objet de curiosité.

— Camargo!... Camargo!... criait-on de tous côtés; Camargo! l'homme aux deux femmes!

— Le philosophe! disaient les uns.

— Le fou! disaient les autres.

Le pauvre Camargo passa ainsi au milieu d'un feu croisé de quolibets, de railleries, de jeux de mots, auxquels, du reste, il paraissait complétement insensible.

Il alla, comme les autres condamnés, se placer sur l'amphithéâtre qui leur était destiné, sans que rien, dans son attitude, donnât lieu de penser qu'il avait peur.

Vous pensez que le diable n'y perdait rien.

Cependant, le marquis de Terranova, une fois arrivé sur la plateforme d'où il dominait ce monde mouvant de spectateurs, jeta un regard rapide et vif autour de lui, et vit que la plupart des principaux des conjurés partageaient son sort.

Au moment même, l'un d'eux lui fit un signe mystérieux, en levant

son bras dans la direction du port ; mais, quoique ce geste l'intriguât, il ne put comprendre tout d'abord ce qu'il voulait dire.

Il attendit.

La cérémonie de la réconciliation était terminée, il ne s'agissait plus maintenant que de conduire les hérétiques obstinés hors de la ville, où ils devaient subir leur sort, c'est-à-dire le supplice du feu ou de la strangulation.

Il s'opéra un grand mouvement parmi la foule ; les rangs pressés du peuple s'ouvrirent tout à coup, et livrèrent passage à une quantité innombrable d'ânes.

C'était la partie comique du terrible programme.

Les condamnés furent perchés sur les montures ridicules que l'on avait amenées, et, accompagnés d'une centaine de familiers environ, ils prirent la direction du port.

Pendant les premiers instants, la marche fut forcément lente et difficile ; le peuple encombrait la place et les rues environnantes, et le cortége eut d'autant plus de peine à franchir cet espace, que les enfants vagabonds de Palerme le suivaient avec des cris perçants, insultant ainsi sans pitié, jusqu'à la dernière heure, les malheureux que l'on conduisait au supplice.

C'étaient les *gamins de Palerme.*

Toute capitale a de ces animaux féroces et nuisibles, des rats, des chiens enragés et des gamins.

En ce moment du départ, le marquis de Terranova avait jeté un regard furtif à l'homme qui lui avait fait signe un instant auparavant.

Cet homme s'était contenté de poser un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander la discrétion et la prudence.

Cependant le cortége continuait sa route. Il avait déjà quitté la place et les rues environnantes, et, dégagé maintenant des étreintes

d'une populace avide, il s'avançait avec assez d'ordre vers les portes de la ville.

Les rangs des curieux s'étaient, en effet, considérablement éclaircis, et, à mesure que le cortége approchait du but, les spectateurs disparaissaient un à un, le laissant paisiblement poursuivre son chemin.

Chose singulière, pourtant! les rangs s'éclaircissaient, les cris railleurs et insultants se taisaient peu à peu ; mais autour du cortége, semés çà et là devant et derrière, on pouvait distinguer une cinquantaine d'hommes à peu près, qui avaient pris les condamnés au pied même de l'amphithéâtre, et les escortaient encore quand on eut franchi les portes.

Figures sinistres, s'il en fut, menaçante et sombre compagnie!

Ces hommes marchaient à côté des familiers du saint-office, sans proférer une seule parole, un seul cri ; ils se contentaient, de temps à autre, de jeter un regard à ce mystérieux personnage avec lequel Terranova avait récemment échangé quelques signes.

La nuit commençait à tomber, le vent venait de se lever...

En passant près du port, les pénitents purent voir un magnifique vaisseau de haut bord qui appareillait. — C'était celui qui devait emporter la vice-reine.

Il régnait sur les quais une animation extraordinaire, on allait, on venait, un concours considérable de curieux encombrait toutes les voies.

Tout à coup un coup de sifflet retentit! — Était-ce à bord du vaisseau? était-ce sur le quai, parmi les curieux? était-ce dans le cortége, parmi les condamnés?

On ne put jamais le dire.

Mais un grand cri s'éleva des rangs de ces hommes silencieux qui accompagnaient les gens de l'inquisition ; chacun d'eux tira un

énorme poignard qu'il tenait caché sous son petit manteau, et se rua sur un familier.

En un instant, la mêlée fut impénétrable.

Les familiers de l'inquisition ne se distinguaient pas, en général, par un courage à toute épreuve. — Dès le premier mouvement, ils se gardèrent bien de faire, de ce combat, une question d'amour-propre, et détalèrent avec la plus grande célérité possible.

Le marquis de Terranova n'avait pas perdu de temps, et s'était enfui dans la direction de la mer.

Il espérait, une fois sur la grève, trouver une barque, qui, moyennant quelques piastres, le conduirait en lieu de sûreté; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il se sentit frapper sur l'épaule.

Il se retourna vivement, décidé à vendre chèrement sa vie.

Il reconnut Julia.

— Julia, s'écria-t-il ravi, et ta maîtresse?

Julia répondit en indiquant de la main le vaisseau dont le vent enflait les voiles, et qui allait s'éloigner du port.

— Elle part! fit Terranova.

— Le vice-roi sait tout, poursuivit Julia, et il nous renvoie à Naples.

— Mais que faire alors?

Julia ne répondit pas; mais elle saisit les mains du marquis, et l'entraîna vers un endroit du port où une barque l'attendait.

Là, elle jeta sa mante sur les épaules du marquis, et ordonna aux marins de prendre le large.

Tout en s'éloignant, elle raconta à Terranova comment sa maîtresse avait eu l'idée d'enlever des prisons un certain nombre de criminels décidés à tout, et qui, pour obtenir leur liberté, ne devaient pas hésiter à attaquer le cortége des familiers de l'inquisition; que son projet avait réussi, et qu'elle allait être doublement heureuse, puisque la fortune la séparait d'un époux qu'elle n'aimait pas,

et la réunissait à un homme pour lequel elle éprouvait un si tendre amour !

Tout se passa, en effet, comme avait dû l'espérer la vice-reine, et le marquis de Terranova fut conduit à Naples, où, avant que le saint-office ne le réclamât, il put se mettre à l'abri de ses atteintes.

Le dénouement de cette histoire n'est pas absolument moral, mais qu'y faire ?

Nous devons ajouter pourtant que le marquis de Terranova mourut manchot, d'un coup de revers que lui donna Pescaire, au Prado de Madrid.

Et que Victoria Colonna finit aux Bénédictines de Lucques, couchée dans la cendre, avec un cilice à pointes d'acier sur le corps.

Quant à Camargo, le philosophe, ma foi, ce brave homme alla se marier en troisième noce un peu plus loin, et se faire pendre ailleurs.

CHAPITRE II.

Suite de l'inquisition. — Jean Joye, le tonnelier. — Son mariage. — Son entrée à l'inquisition. — Il devient aide tourmenteur, puis tourmenteur en chef. — Horrible passion. — Jean Joye et sa *veillée des armes*. — La cloche de Jean Joye. — Dix victimes. — Une nuit de Jean Joye. — Il est chassé de l'inquisition. — Sa démarche auprès du vieux Gradenigue. — Gradenigue le prend pour son valet. — Derniers moments de Gradenigue. — Le trésor. — Désintéressement de Jean Joye. — Un coup de poignard. — Fuite de Jean Joye.

Le procès le plus curieux qu'ait eu à juger l'inquisition est, sans contredit, celui du tonnelier Jean Joye, de Venise [1]. Toutes les pièces de ce procès ont été conservées avec soin, et on peut les consulter encore aujourd'hui dans la bibliothèque du palais de Saint-Marc.

Nous aurons plus d'une fois occasion de recourir à ces pièces durant ce récit, et le lecteur pourra se convaincre de l'effet prodigieux

[1] *Giovanni Gioja*, ainsi qu'il est nommé dans l'*Anonyme* de 1678; édition Amsterdam. — *Joan Joia*, suivant Carrera ; page 28, etc., tome II.

que les révélations de ce singulier inquisiteur ont dû produire au commencement du dix-septième siècle.

On ne s'accorde pas généralement sur la date précise de la naissance de Jean Joye. Tout porte à croire, cependant, qu'il est né vers l'année 1580, dans la campagne des environs de Venise.

Ses parents étaient fort pauvres, et exerçaient l'état précaire de tonnelier.

Jean apprit l'état de son père, et, pendant dix-huit ans, il vécut paisiblement, sans que rien dans son caractère pût donner lieu de penser qu'il serait l'homme que l'histoire nous présente.

Tous les historiens s'accordent à dire que ce fut en l'année 1598 que Jean Joye vint à Venise.

Comment y vint-il ; pourquoi quitta-t-il la maison paternelle . aucune donnée positive n'existe sur ce point.

Tout ce qui concerne Jean Joye, avant son arrivée à Venise, est d'ailleurs plein d'obscurité, et l'anonyme de 1678 lui-même, qui paraît avoir consulté avec une scrupuleuse attention les dossiers de l'inquisition de Venise, ne donne, sur cette partie de l'histoire de Jean Joye, aucun détail précis. C'est à Venise, seulement, que le tableau s'éclaire, et que l'on peut suivre avec quelque certitude la série originale des faits qui constatent son existence.

En arrivant à Venise, Jean Joye s'occupa d'abord du métier qu'il avait appris chez son père, et fit des tonneaux. Un mois s'était à peine écoulé ainsi, que la solitude l'ennuya, et qu'il songea sérieusement à prendre femme.

Il n'est pas bon que l'homme vive seul, dit la Bible ; Jean suivit le conseil que lui donnait le livre des livres, et épousa une femme de sa condition, qui, au bout d'une année, lui donna une fille.

Le caractère de Jean Joye commençait à se développer.

« Ses traits étaient empreints d'une sévérité peu commune ; il avait les épaules larges, le front déprimé, la main puissante. Tous

les indices de la force brutale, il les portait écrits sur sa physionomie, et tout, jusqu'à sa taciturnité, annonçait une nature soupçonneuse, inquiète, sombre, sourdement agitée. Sa femme avoua, dans la suite, que pendant les huit dernières années qu'elle avait passées près de lui, elle n'avait peut-être pas échangé vingt paroles avec son mari. »

Deux ans après son arrivée à Venise, Jean Joye éprouva certains embarras d'argent, qui l'obligèrent un moment à aviser s'il ajouterait une autre industrie à celle qu'il exerçait.

Bien souvent, malgré l'ardeur qu'il déployait dans son métier, malgré le soin qu'il apportait à contenter les pratiques qui s'adressaient à lui, bien souvent le pain manquait dans sa demeure, et quand il rentrait le soir, il lui était arrivé de trouver sa femme en larmes, près de sa fille qui criait.

Nous n'oserions pas dire que son cœur se sentit ému d'un pareil spectacle; mais il est constant cependant que, dès ce moment, Jean Joye regarda autour de lui, et songea à faire face, en doublant son travail, aux nécessités de sa position.

Jean Joye n'était pas un homme ordinaire. Il ne faudrait pas déterminer ainsi en courant quels furent les mobiles de ses actions.

Ce qu'il aimait, ce qu'il n'aimait pas, ses juges eux-mêmes, après le procès, n'auraient point su le dire.

L'inquisition était établie à Venise, comme dans toutes les principales villes de l'Italie, mais avec certaines restrictions, que la reine de l'Adriatique devait à la fermeté de son Conseil-des-Dix.

Quelques explications sont nécessaires à ce propos.

Vers le milieu du treizième siècle, l'inquisition avait institué ses tribunaux de tous côtés, et nul n'avait encore songé à Venise.

Cette circonstance faisait de cette ville un asile sûr; les hérétiques savaient, en s'y réfugiant, que l'inquisition ne les y viendrait pas chercher.

Rome ne put voir qu'avec crainte cet état de choses, elle tenta à diverses reprises d'introduire ses agents dans le palais de Saint-Marc, mais toujours inutilement, et ce ne fut que sous le pontificat de Nicolas IV, c'est-à-dire en 1289, que le sénat vénitien consentit enfin à l'établissement de l'inquisition.

Encore ce consentement fut donné avec de telles raisons, que l'influence de Rome disparaissait entièrement, et que l'inquisition devenait tout simplement un tribunal subalterne, soumis, en tout point, à l'autorité politique du gouvernement de Venise.

« Le gouvernement obtint, » dit Pierre Zaccone, — que nous ne citons pas assez souvent, car c'est bien plutôt lui que nous qui devrait signer ce livre, tant ses recherches et la connaissance spéciale qu'il a de ces curiosités historiques nous ont apporté d'aide, à part même les renseignements puisés dans son beau travail sur les *Sociétés secrètes*, — « le gouvernement obtint que les officiers du saint-office seraient Vénitiens, et ne pourraient être nommés que par la république ; il ne voulut point permettre que les inquisiteurs fissent percevoir, par leurs agents, les revenus nécessaires à l'entretien de leur tribunal ; il affecta des fonds à cet entretien, et se réserva, en même temps, la nomination du receveur et du caissier.

« Il ordonna que les amendes, les confiscations, et, en général, tous les profits résultant de la condamnation des hérétiques, seraient versés entre les mains de ce caissier ; qu'il en serait comptable envers le sénat, lequel aurait seul le droit de déterminer l'application et l'emploi de ces sommes.

« Le pape n'accepta que de fort mauvaise grâce les modifications apportées à l'organisation ordinaire de l'inquisition, mais il n'en confirma pas moins l'acte du sénat vénitien, par une bulle solennelle, rendue le 28 août 1289. »

Si, dans cette affaire, le triomphe de l'inquisition ne fut pas complet, elle s'en consola par l'espoir que l'ombrageuse susceptibilité des

Vénitiens se radoucirait, et qu'ils lui laisseraient quelque jour la liberté dont elle jouissait ailleurs.

Cet espoir fut trompé.

Le gouvernement vénitien ne se démentit point de son énergie première ; et, loin de déroger à sa fermeté, il ne fit que corroborer ses premiers actes par des articles additionnels, dont, peu à peu, se composèrent ces trente-neuf fameux articles, qui formaient le code de l'inquisition à Venise.

Telle était donc, au moment où Jean Joye songea à joindre une autre industrie à la sienne, la position réelle de l'inquisition, — celle d'une institution jouissant, à la vérité, d'une influence énorme, mais placée cependant dans une position absolument dépendante du gouvernement vénitien, et par cela même, disposée à n'agir qu'avec une certaine hésitation ou timidité.

Jean Joye ne se demanda pas, d'ailleurs, si l'inquisition avait été instituée à Venise par Nicolas IV ou par Nicolas III ; peu lui importait, à lui, que l'inquisition fût influente ou qu'elle ne le fût pas.

L'inquisition existait, c'est tout ce qu'il savait ; elle employait un nombreux personnel, il n'en demandait pas davantage.

Un jour donc, notre homme prend résolûment le chemin du palais de l'inquisition, et le lendemain même, sans avoir rencontré le moindre obstacle, il était attaché, en qualité d'*aide tourmenteur*, à la prison ordinaire de l'institution.

C'est que Jean Joye était un homme robuste, et qui était évidemment propre à un pareil métier.

Le contingent des tourmenteurs était, en outre, très-difficile à compléter. La plupart se retiraient après quelques jours d'exercice, les uns par fatigue, les autres par dégoût... Car l'inquisition vénitienne, subjuguée par le gouvernement, mettait ses affreux outils à la disposition du sénat, qui en usait outre mesure, et là plus qu'ailleurs il se commettait de véritables atrocités politiques. Il y

avait incessamment des places vacantes dans le corps honorable de la torture, et les inquisiteurs ne manquaient jamais d'accueillir avec empressement ceux qui, comme Jean Joye, annonçaient une force à l'épreuve de toutes les fatigues, et un cœur peu facile à retourner.

Le lendemain donc, Jean Joye entrait en fonctions.

On ne tourmentait habituellement les victimes que dans le jour, de sorte qu'à part quelques gardes hors de tour, il pouvait, chaque soir, rentrer près de sa femme et de son enfant, et se livrer aux travaux de son métier.

Mais, comme après tout, le salaire qu'il recevait de l'inquisition devait amplement suffire aux besoins de son ménage, il abandonna peu à peu l'état de tonnelier, et ne s'occupa plus que du soin de s'acquitter honorablement des nouvelles fonctions qui étaient confiées à son zèle.

En peu de temps, Jean Joye trouva moyen de se distinguer dans son emploi, et une vacance étant survenue, il fut promu au grade de tourmenteur en pied. C'était tout ce qu'il ambitionnait.

Jean Joye était modeste dans ses prétentions, ou plutôt, à vrai dire, il n'avait nullement aucune prétention.

Cependant, les tourmenteurs en pied jouissaient de certaines immunités qu'il avait souvent désiré posséder. Chaque tourmenteur avait son jour de la semaine, pendant lequel il présidait seul, ou avec l'aide du tourmenteur subalterne auquel il commandait, au supplice des victimes de l'inquisition.

Ce jour-là, la chambre du tourment lui appartenait.

Nul dignitaire de l'inquisition ni membres du tribunal ne pouvaient y pénétrer sans sa permission, et la victime, une fois introduite, lui appartenait.

Dire ce qui se passa dans le cœur de Jean Joye le jour où, pour la première fois, une victime lui fut amenée : c'est le secret de Dieu.

La victime était une jeune fille, âgée de seize ans à peine, les cheveux flottants, le sein gonflé par l'émotion, et que les familiers de l'inquisition venaient d'arracher aux bras d'une famille éplorée.

A la vue de cette pâle et belle apparition, Jean Joye se sentit saisi d'une stupeur ébétée.

C'est à peine si, dans sa vie, le regard de cet homme s'était une fois seulement arrêté sur une femme. Il s'était marié pour avoir une ouvrière dans sa maison, et c'était tout.

Il avait vécu au milieu d'un horizon borné par les quatre murailles de sa chambre délabrée ; jamais sa pensée n'avait été au-delà.

Absorbé par les soins de son pénible métier, jamais il n'avait senti son cœur battre, et il se retrouvait, à ce moment, vierge encore des émotions communes à tous les hommes, devant une des plus charmantes créatures qui fût sortie des mains de Dieu.

Jean Joye se sentit remué jusqu'au fond des entrailles, les pleurs de cette jeune fille, son attitude désespérée, ses cris, tout, jusqu'à cette grâce touchante qui la défendait comme un voile pudique contre les regards curieux des spectateurs, tout contribua à jeter le tourmenteur novice dans une perplexité terrible.

Cependant, Jean Joye était esclave de son devoir, et quand l'injonction lui eut été faite de procéder aux épreuves de la question, il s'approcha brusquement de la jeune fille, lui saisit les mains avec une vivacité brutale, les lui lia fortement derrière le dos, et l'ayant, d'un seul coup vigoureux, enlevée jusqu'au plafond, il la laissa retomber lourdement sur le sol.

La victime n'avait jeté qu'un seul cri, et quand les aides se précipitèrent pour la relever, elle n'existait déjà plus.

L'inexpérience de Jean Joye avait été la cause de ce funeste résultat. La pauvre enfant était brisée déjà, avant d'être tombée sur le sol, par la violence du coup qui l'avait enlevée au plafond.

Jean Joye, cependant, était resté muet et sombre devant le cadavre de la victime.

Tout son sang avait reflué vers son cœur, et un trouble profond s'était emparé de lui.

Il était là, les bras pendants, le front baissé, l'œil morne. Un moment même, accablé par la violence de son émotion, il se laissa tomber à genoux auprès du cadavre de la jeune fille, et de sa main frémissante et crispée, il parcourut ses membres que le froid de la mort gagnait déjà.

La vie s'était arrêtée. Le sang ne circulait plus dans ses veines, aucune pulsation ne battait plus dans sa poitrine.

Jean Joye eut un voile de sang sur les yeux, ses oreilles bourdonnaient; il étouffait.

Puis, comme si cette émotion n'avait été que factice, et n'eût pas même touché son cœur, il se releva tout à coup, passa brusquement sa main sur son front et dans ses cheveux, et marcha froidement vers la seconde victime qui, sous l'influence de ce premier événement, attendait, le cœur glacé, l'approche de son bourreau.

Cette fois, c'était l'épreuve du feu.

La victime était un vieillard que l'âge avait déjà courbé vers la terre, et dont le front chauve n'était plus couronné que par de rares cheveux blancs.

Jean Joye le dépouilla vivement de ses habits, et le coucha sur le chevalet fatal; il lui lia fortement les pieds, qu'il présenta à l'action du feu; mais le garrot de bois qui servait à resserrer les cordes avait été manié avec une telle violence par le tourmenteur, que la corde était entrée dans les chairs et les avait déchirées.

Il était impossible au malheureux vieillard de faire le moindre mouvement.

Du reste, il n'avait proféré aucun cri, et paraissait disposé à supporter cette terrible épreuve avec la résignation d'un moribond. Jean

Joye lui frotta les pieds d'une éponge imbibée d'huile, activa la combustion du charbon qui brûlait dans le réchaud, à deux doigts du patient, et regarda paisiblement les effets de cette épouvantable torture.

Cinq minutes environ se passèrent ainsi.

Les chairs se contractaient; les nerfs, brûlés par le feu, se tordaient; il ne restait déjà plus, des deux pieds du vieillard, que les os calcinés.

Le vieillard, cependant, n'avait pas bougé.

Mais quand l'épreuve fut finie, quand on eut jugé que la torture avait duré assez longtemps, on fut obligé de le transporter jusqu'à son cachot, où il expira dans la nuit.

Cette fois, Jean Joye n'avait pas sourcillé; cette torture supportée avec un courage silencieux et morne ne l'avait pas ému.

Quand le patient fut parti, il remit avec sang-froid tous les instruments du supplice en ordre, et lorsque les familiers de l'inquisition et les membres du tribunal se furent retirés, il demeura seul et éprouva une sorte de satisfaction, en se retrouvant au milieu de ce desordre, dont rien ne saurait rendre le sinistre aspect.

Jean Joye croisa les bras sur son énorme poitrine, et son regard se promena lentement sur chaque objet.

Jean Joye paraissait être là dans son élément; il respirait à pleins poumons, bien que l'air fût complétement vicié dans cette horrible cave: les recoins les plus sombres du souterrain lui étaient connus; malgré l'obscurité qui y régnait, il sut trouver et remettre en place les instruments qui gisaient épars sur le sol.

Notre homme passa dans cette occupation la fin de la journée et toute la nuit; il disposa avec un soin particulier les réchauds, les cordes, les garrots, les chevalets, tout ce qui servait aux diverses tortures; il les lava, il les nettoya. Le bois fut gratté, le fer fut poli, le cuivre brilla sous le frottement de la laine. Quand il avait fini d'un

côté, il revenait de l'autre; mais toujours actif, plein d'ardeur, infatigable.

Il examinait, avec une inquiétude pleine d'intérêt, si les cordes étaient en bon état, si les poulies jouaient bien, et quoiqu'il se fût assuré que le matériel ne laissait rien à désirer, il ne put encore se résoudre à s'éloigner.

Il s'assit dans un coin et regarda.

Cette chambre du tourment était tout un drame. Jean Joye analysait froidement tous les actes, toutes les scènes de cette tragédie muette.

Les fantômes des deux malheureux qu'il avait torturés étaient là, à ses côtés, pâles, sanglants, silencieux!...

Jean Joye leur souriait...

C'étaient ses deux premières victimes : un vieillard et une jeune fille.

C'était son début, à lui, Jean Joye, le jeune et nouveau tourmenteur.

Un beau début, dont il était fier!

Que diable! chacun a sa vocation; Jean Joye était un bourreau prédestiné. Il aimait cela. — Quand ses tenailles et ses pinces, ses fers à rougir, ses poinçons à percer les chairs; sais-je, moi, le nom de ces horreurs! quand tout cela était propre et net, eh bien, Jean Joye avait le cœur léger!

Jean Joye se frottait les mains où il restait toujours une bonne odeur de sang.

Jean Joye se disait : Je suis un tourmenteur rangé, je suis un bourreau rempli d'ordre; mes scies et mes broches feront de l'usé.

Ça durera longtemps. Bravo! Jean, mon ami, continue! La conscience est là pour récompenser le zèle.

Quand le jour se leva, et laissa glisser un de ses plus soyeux rayons à travers le soupirail du cachot, Jean Joye était accroupi dans

un coin, jouant avec le garrot qui avait déchiré les chairs de sa seconde victime, le regard fixe, les sourcils contractés, l'oreille ouverte.

Il n'avait pas dormi de toute la nuit!

Le tourmenteur qui devait le relever entra alors dans la chambre, se montra charmé de voir toute chose en si bon ordre, et se disposa à commencer son office. Jean Joye se retira, quoiqu'à regret, et rentra chez lui.

On ne peut pas toujours se divertir!

Cette nuit avait été, en quelque sorte, sa *veillée des armes.*

A partir de ce moment, son caractère se révéla tout entier, et la prison de l'inquisition devint, pour ainsi dire, son unique habitation. C'est à peine s'il paraissait chez lui; sa femme ne le voyait que de temps à autre, une fois par semaine.

Il se faisait apporter ses repas dans la prison, et demanda même à y avoir un gîte; mais cette demande fut repoussée, attendu que les cachots étaient peu nombreux et que l'on en avait besoin pour les prisonniers.

Quelques années se passèrent ainsi, pendant lesquelles Jean Joye s'acquitta avec la plus minutieuse rigueur de toutes les obligations qui lui étaient imposées par sa charge.

A plusieurs reprises, cependant, des observations lui furent adressées par le saint-office sur la manière violente dont il s'acquittait de ses fonctions.

Bien des malheureux que le tribunal était disposé à protéger et dont il aurait voulu adoucir la peine étaient impitoyablement torturés par Jean Joye.

Pendant longtemps on mit cette violence inexplicable sur le compte de sa brutalité naturelle, et on se contenta de lui adresser des observations. Jean Joye n'avait garde de les prendre en mauvaise part, car il voulait, avant tout, conserver ses chères fonctions; il inter-

rompait momentanément ses excentricités cruelles, et n'en faisait ni plus ni moins que les autres tourmenteurs ses confrères.

Mais le naturel revenait bientôt, et lorsque, après ce calme forcé auquel on le condamnait, un malheureux lui tombait sous la main, le supplice qu'il lui faisait endurer ne peut pas plus se rendre qu'il ne saurait se justifier.

Le procès qui suivit l'arrestation de Jean Joye révéla, sous ce rapport, des faits d'une cruauté inouïe et que l'on a vraiment peine à comprendre.

Un jour, raconte l'auteur que nous avons déjà cité, Jean Joye se trouvait de service à l'inquisition, et, selon sa coutume, il s'était rendu à son poste à la pointe du jour.

Il devait y avoir ce jour-là un grand nombre de patients, et la physionomie de notre tourmenteur, d'ordinaire si sombre, avait revêtu pour la circonstance un singulier caractère de joie et de satisfaction.

C'était pour lui une sorte de fête.

Il y avait quelques semaines déjà qu'il n'était descendu dans cette chambre sinistre du tourment, et son cœur se dilata à la vue des horribles instruments de torture qui y étaient rangés avec ordre.

Il se hâta de se mettre à l'œuvre, il disposa les chevalets, essaya les garrots, fit jouer les poulies, alluma les réchauds.

Il allait et venait au milieu de ces hideux apprêts avec la tranquillité placide d'un homme dont la conscience est calme et pure.

Enfin il allait faire une bonne journée! dix victimes allaient lui passer par les mains! les unes pour subir la question du feu, les autres la question de l'eau, celles-ci pour être soumises à la cruelle torture de la corde, toutes enfin pour être *tourmentées* à des degrés différents.

Jean Joye se félicitait d'avance d'avoir été si généreusement servi par le hasard. Dix victimes en un jour! jamais peut-être, de mémoire

de tourmenteur, le tribunal n'avait si bien servi ses agents. Ce n'était pas Jean Joye qui se plaignait de l'inquisition ! il s'applaudissait hautement de voir le gouvernement de Venise harceler les membres du tribunal et les pousser dans la *bonne voie !*

Enfin les victimes arrivèrent, mais leur introduction fut une première déception pour lui. Le nombre des condamnés avait été réduit de dix à cinq.

Cependant cinq c'était encore un fort beau chiffre ! et bien qu'il fût visiblement contrarié, il se mit à l'œuvre avec entrain.

Hélas ! le malheureux devait avoir ce jour-là des contrariétés de plus d'une sorte. L'inquisition (cela lui arrivait quelquefois, — pas bien souvent) se trouvait en veine de clémence, et des cinq victimes qui avaient été amenées, quatre ayant consenti à faire des aveux et à se repentir, une seule resta destinée à la torture et fut donnée à Jean Joye.

Figurez-vous un tigre à qui on a successivement présenté puis enlevé neuf proies !

Ce fut horrible !

Une colère aveugle, une rage sanglante s'était emparée de lui. Il se précipita sur sa victime avec toute la fureur d'une bête fauve qui a faim, appesantit sa main sur son épaule et la jeta plutôt qu'il ne la plaça sur le chevalet fatal.

Puis, sans prendre garde aux réclamations de ceux qui l'entouraient, n'écoutant que la passion furibonde qui brûlait son cœur, il serra le garrot avec une violence désespérée, et attisa bruyamment le charbon qui brûlait dans le réchaud.

Et pendant que la victime poussait des cris de détresse, s'épuisait dans des contorsions impuissantes sur son chevalet où son bourreau la tenait clouée, Jean Joye la regardait et souriait.

Rappelez-vous cette description impossible et magnifique où Victor Hugo nous montre son Quasimodo enivré, enchanté, assourdi, écrasé

par le son adoré du bourdon de Notre-Dame, — et sonnant toujours.

Jean Joye aimait les tortures comme Quasimodo adorait les cloches.

Il défaillait de bonheur.

Les familiers se hâtèrent de faire cesser ce supplice insensé, et comme cette victime était la dernière, Jean Joye resta seul.

Le départ du tribunal n'avait pu calmer sa fièvre de démence, une sourde animation activait la circulation de son sang, une rage indicible gonflait sa poitrine.

Il se promena, sombre, agité, éperdu, à travers la chambre du tourment ; mais l'air manquait maintenant à ses poumons, les murs, ces murs épais lui pesaient sur le front, il étouffait.

On lui avait promis dix victimes et on ne lui en avait jeté qu'une, et encore la lui avait-on arrachée aux premiers cris qu'elle avait jetés.

Jean Joye, ce jour-là, maudit l'inquisition et sa faiblesse, il jura de se venger ; il s'accroupit près du réchaud qui s'éteignait impuissant, et laissa tomber sa tête énorme dans ses mains.

Quand il releva la tête, une heure peut-être s'était écoulée ; il avait rêvé carnage.

Lorsque son agitation se fut calmée, son regard parcourut un à un tous les objets qui l'entouraient, et vint en dernier lieu s'arrêter sur un instrument de torture d'une façon singulière, dont l'inquisition n'avait pas encore fait usage.

C'était une cloche de bronze, surmontée d'une tête monstrueuse, et un casque rond posé sur un gros corps informe sans jambes et tronqué à la hauteur du genou.

Le poids en était si lourd qu'aucun effort humain ne pouvait la soulever.

Le patient devait y être introduit, et placé de manière qu'il ne pût faire aucun mouvement.

Cependant ce n'était pas pour l'étouffer qu'on devait le mettre là, car la visière du casque, rabattue à l'endroit du visage et tout le

pourtour de la tête, était percée de petits trous, dans quelques-uns desquels étaient plantés des stylets effilés. A l'aide de ces stylets, on devait faire au patient de cruelles piqûres, dans le but de lui arracher l'aveu de son crime ou la confession de sa foi politique ou religieuse.

Jean Joye avait inventé cet objet d'art à ses moments perdus, et il n'avait pas encore pu déterminer le tribunal à en faire l'essai.

Pendant quelques minutes, le regard de Jean Joye s'attacha avec une fixité profonde à cet horrible instrument. Il l'avait bien souvent contemplé, mais jamais avec une si scrupuleuse attention.

Un cri convulsif crispa ses lèvres, et il croisa ses deux bras sur sa poitrine.

Un magnifique instrument, pensa-t-il, — une vraie invention... Et ces juges ne veulent pas!... La victime doit y mourir lentement, minute par minute, seconde par seconde!... Et ces juges qui ne veulent pas!...

Mais il était seul, les victimes avaient disparu, il était condamné à l'inaction!

Il ferma ses poings robustes, et se leva d'un seul bond.

Alors, et comme poussé par l'instinct de l'enfer, il se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit doucement et sans faire de bruit, se glissa dans les corridors pleins d'ombre avec la silencieuse souplesse du serpent, interrogeant les murailles d'une main frémissante, et secouant toujours avec prudence les portes bardées de fer qu'il trouvait sur son chemin.

Jean Joye espérait que la maladresse ou l'insouciance du geôlier aurait laissé une porte ouverte.

Il marcha ainsi pendant cinq minutes environ, cinq minutes qui lui parurent un siècle!

Mais toutes les portes étaient closes, et à travers les fentes mal

jointes, il put distinguer, à l'intérieur, les prisonniers étendus paisiblement sur leurs lits.

Enfin, au moment où, désespéré déjà, il allait peut-être renoncer à une ardente recherche, sa main heurta dans l'ombre une porte entr'ouverte.

Il fut sur le point de laisser échapper un cri; mais il se retint, poussa la porte avec précaution, puis il entra.

Dans ce cachot se trouvait précisément le patient que le matin même il avait appliqué à la torture. C'était un homme jeune encore, à la figure correcte et pure, aux cheveux blonds, à l'œil vif et noir.

Quel crime avait-il commis pour être ainsi jeté dans les prisons de l'inquisition? Jean Joye l'ignorait peut-être lui-même.

Mais, malgré les douleurs atroces qu'il avait supportées le matin, la vie éclatait encore pleine de force, de jeunesse et de splendeur dans toute la physionomie du jeune prisonnier.

Au bruit que fit Jean Joye en entrant, le jeune homme releva vivement la tête et poussa un cri, et comme il ne reconnut pas dans celui qui entrait son impitoyable tourmenteur, l'espoir, un espoir de captif, lui traversa l'esprit, et il tendit vers Jean Joye ses deux bras suppliants.

— La liberté! la liberté! est-ce la liberté que vous m'apportez? s'écria-t-il, sans chercher à déguiser sa joie.

— Chut! interrompit Jean Joye, en portant un doigt sur ses lèvres.

— Serait-il possible! demanda encore le malheureux.

— Venez, venez, et taisez-vous, ajouta Jean Joye, en le prenant dans ses bras.

Et il l'emporta.

Une fois arrivé dans la chambre du tourment, il courut déposer sa proie sur un chevalet, revint fermer la porte avec précaution, et

s'étant bien assuré que nul ne pouvait venir le déranger dans son opération, il alla tranquillement disposer la cloche fatale à recevoir sa victime.

Cependant ce dernier regardait d'un œil effaré les précautions prises par Jean Joye.

Cette chambre, dans laquelle on venait de le transporter, lui avait rappelé le cruel souvenir des tortures qu'il avait souffertes, et l'espoir dont son cœur avait été un instant inondé, s'échappa tout à coup pour n'y laisser qu'une profonde terreur.

Toutefois, il ne pouvait bouger : l'épreuve du feu avait brûlé ses pieds; il se jeta à bas du chevalet sur lequel on l'avait déposé, et se traîna jusqu'à Jean Joye sur ses genoux.

Jean venait de soulever le casque par lequel on introduisait les patients dans la cloche de bronze, il se retourna et aperçut le jeune homme près de lui.

— Grâce! grâce! lui cria ce dernier; vous m'aviez promis la liberté; grâce! personne ici ne nous voit, ne nous entend, nous sommes seuls, vous pouvez vous relâcher de la sévérité obligée de votre cruel métier. J'ai tant souffert ce matin; ne me tuez pas par de nouvelles tortures. J'ai une mère, moi : songez à votre mère; j'ai une femme aussi... un enfant : songez à votre femme et à votre enfant!...

Et comme Jean Joye ne répondait pas, et continuait, sans s'interrompre, les apprêts du supplice :

— Eh bien! allez chercher l'inquisiteur, s'écria le malheureux, qui se traînait à ses genoux, j'avouerai tout; je dirai ma faute, mon crime; je dénoncerai ceux qui m'y ont poussé, ceux qui m'ont aidé... je dénoncerai tous ceux que l'on voudra... mais, par pitié, ne m'infligez pas de nouveaux tourments!...

Mais Jean était sourd.

Il allait et venait à travers la chambre, disposant avec un soin mathématique tous les instruments qui devaient lui être nécessaires.

Le jeune homme le suivait toujours sur ses genoux, se sentant gagner par une terreur qui devenait d'instant en instant plus poignante :

— Écoutez, dit-il enfin d'une voix désespérée, je le vois, les ordres que vous avez reçus sont formels, votre devoir vous oblige à être ainsi cruel et sans pitié; eh bien! ce n'est pas la vie que je vous demande à genoux et les mains jointes, c'est la mort!... mais la mort instantanée, la mort qui ne fait pas souffrir, la mort qui prévient la douleur!... par grâce... tuez-moi!...

Jean Joye le regarda un moment sans mot dire, sourit, et le saisit énergiquement par les épaules.

Puis, l'ayant élevé au-dessus de sa tête, il le replongea dans la cloche, et referma aussitôt sur lui le casque de bronze.

Nous ne pousserons pas ce récit plus loin, les détails horribles abondent, nous voulons les épargner au lecteur.

Le lendemain, quand le remplaçant de Jean Joye entra dans la chambre du tourment, il trouva le cadavre du jeune homme horriblement mutilé.

Jean Joye l'avait torturé jusqu'à son dernier soupir.

Cette affaire fit éclat parmi les membres de l'inquisition, et, comme on avait déjà eu souvent à se plaindre de Jean Joye sous ce rapport, son éloignement de la prison fut jugé indispensable. Jean Joye reçut l'ordre de ne plus se présenter dans la chambre du tourment.

Ce fut un coup terrible.

Et quelle injustice! lui, le tourmenteur artiste et convaincu, on le renvoyait pour la passion même avec laquelle il remplissait son office.

Jean Joye se regarda comme une mémorable victime de l'injustice humaine.

Il rentra chez lui, le front baissé, l'œil fixe, les bras pendants, dans un état de prostration complète.

Sa femme ne put tirer de lui une seule parole. Il demeura trois jours sans sortir ni bouger.

Mais Jean était un homme de résolution, et le premier moment de stupeur passé, comme il ne pouvait rester inactif et les bras inoccupés, il retourna à son métier, et se remit à faire des tonneaux.

Cette nouvelle vie d'intérieur parut même, pendant quelque temps, exercer une salutaire influence sur son caractère; son front se dérida, une certaine sérénité, mêlée de mélancolie, respira dans sa physionomie.

Sa femme se sentit renaître, et elle remercia Dieu du fond de son cœur.

Jean ne lui parlait pas, à la vérité, plus souvent que par le passé; mais il avait l'air de l'écouter et de lui sourire, et, une fois même, ses lèvres s'étaient oubliées sur le front de son enfant!

C'est l'atmosphère empoisonnée de la prison qui pesait sur son cœur et le troublait, pensait sa femme, maintenant nous pourrons être heureux!...

Mais la pauvre créature s'était flattée trop tôt. Après une année donnée à cette nouvelle existence, le caractère de Jean Joye s'assombrit de nouveau, il retomba dans ses rêveries pénibles, et s'éloigna insensiblement de son intérieur.

A cette époque, vivait à Venise un homme du nom de Gradenigue, qui avait autrefois occupé un poste important dans l'inquisition, et qui jouissait encore auprès des inquisiteurs d'une grande influence.

C'était un petit vieillard, cassé, maigre, chétif, à moitié courbé, que les infirmités accablaient, mais qui avait conservé, malgré cette sorte de décomposition physique, une lucidité incroyable d'esprit.

Jean Joye alla un jour le trouver. Il lui exposa sa position, le pria de s'intéresser à lui, qu'il avait une femme et un enfant, et qu'il n'aurait de tranquillité et de repos que lorsqu'il rentrerait à la prison du saint-office.

Gradenigue l'accueillit avec bonté, lui parla longuement des fautes qu'il avait commises, en donnant aux tortures auxquelles il présidait un caractère de férocité si étrange; il lui dit qu'il avait fait par son zèle un grand tort à l'inquisition de Venise, que cette dernière ne consentirait jamais à le reprendre à son office.

Et comme Jean Joye paraissait désespéré de cette assurance, Gradenigue ajouta qu'il réfléchirait à sa position, et qu'il espérait bien, sous peu de temps, pouvoir faire quelque chose pour lui.

Le bon vieillard tenta, en effet, de faire rentrer Jean Joye dans les rangs des familiers de l'inquisition, avec d'autres fonctions que celles qu'il avait eues précédemment; mais il éprouva un refus formel, et, pour ne point laisser Jean Joye dans la triste situation d'esprit où il l'avait vu, il le prit à son service, en qualité de valet.

Mais, quoique cette marque d'intérêt le tirât d'embarras pour le moment, Jean ne s'en montra cependant pas plus joyeux, et il apporta chez le vieux Gradenigue cette même humeur sombre, ce même regard inquiet et farouche qui le distinguait dans ses fonctions de tourmenteur.

Cependant, Jean Joye était, de la part du vieil inquisiteur, l'objet d'une bienveillance particulière. Gradenigue l'avait deviné; il comprenait le danger qu'il pouvait y avoir à laisser une pareille nature livrée à elle-même, et il le faisait venir souvent près de lui, l'interrogeait, le conseillait, lui disait enfin toutes les bonnes paroles qu'il pouvait trouver dans son esprit et dans son cœur.

Jean Joye ne paraissait pas même comprendre.

Il écoutait avec respect; mais, en définitive, rien ne le calmait.

Jean Joye renfermait en lui-même une grande haine.

Il haïssait l'inquisition.

Il haïssait l'inquisition, non pas précisément parce que l'inquisition l'avait destitué de sa charge, mais surtout parce que ce tribunal ne lui semblait pas déployer suffisamment de rigueur.

A son gré, les inquisiteurs étaient faibles, mous, sans énergie, sans audace.

Gradenigue entre autres, avec sa douceur, sa bonté, l'influence qu'il exerçait, lui semblait être un danger permanent.

La situation était mauvaise, il fallait à tout prix en sortir et rendre à l'institution sa force, toute sa liberté d'action, en faire, comme en Espagne, un épouvantail pour tous les hérétiques.

Quelquefois, Jean Joye songeait sérieusement à passer en Espagne.

Mais le voyage était long, les communications difficiles; et il pensait bien, vu la nature du caractère espagnol, que cet heureux pays ne manquait point de *bons tourmenteurs*.

Il eut peur de la concurrence.

Il ne savait que faire.

Le vieux Gradenigue en était donc pour ses sermons, et l'on peut dire même que les exhortations incessantes dont il accablait Jean Joye produisaient sur l'esprit de ce dernier un effet contraire à celui que son maître en attendait.

Jean Joye en était venu, en effet, à haïr profondément Gradenigue, et il eût saisi avec empressement une occasion favorable de le quitter.

Mais le vieux juge était riche, le payait bien : en réalité, Jean Joye était fort heureux matériellement; il hésitait à abandonner une position aussi lucrative.

Plusieurs mois se passèrent de la sorte.

Un soir, le vieux Gradenigue se trouvait seul avec son valet dans sa chambre à coucher.

On était au mois de janvier de l'année 1625, il faisait sombre et

froid au dehors ; un grand feu brillait dans la cheminée. Le valet et le maître en occupaient chacun un coin.

Depuis quelques jours, Jean assistait au coucher de Gradenigue, et l'aidait encore à son lever.

Il pouvait être environ dix heures de nuit, et Gradenigue se disposait à se mettre au lit.

Ce soir, comme les soirs précédents, il n'avait cessé de faire de la morale à son valet, et peut-être même l'avait-il gourmandé avec plus de sévérité.

Jean renonçait difficilement à ses anciennes habitudes, et bien qu'il ne prît aucune part active aux tortures que l'on infligeait aux prisonniers, cependant, il se glissait souvent, sans que l'on y prît garde, parmi les familiers de l'inquisition, et pénétrait ainsi jusque dans la salle du tourment.

Le spectacle des scènes qui s'y passaient lui faisait perdre patience, et il ne se faisait pas faute de donner ses conseils aux aides inexpérimentés qui lui paraissaient gâter le métier.

Gradenigue réprimandait Jean Joye de ce qu'il n'avait pas sur lui-même assez d'empire pour se défendre contre de pareils entraînements.

Jean écouta toutes ces observations sans rien dire, et quand le vieil inquisiteur eut fini, il secoua doucement la tête, et l'aidant à quitter ses vêtements :

— Je reçois, avec le respect et la déférence que je vous dois, les conseils qu'il vous plaît de me donner, répondit-il, seigneur Gradenigue, mais ces conseils ne peuvent rien sur moi : Dieu m'a fait ainsi, je ne puis rien y faire ; tous mes efforts ont échoué, j'en suis le premier puni.

Et comme l'inquisiteur, tout absorbé par la persistance de son valet à faire le mal, se dirigeait vers son lit, sans songer à dire sa prière de chaque soir :

— Le seigneur Gradenigue ne priera-t-il point Dieu ce soir ? demanda Jean Joye d'un ton singulier ; ce serait la première fois qu'un pareil oubli lui arriverait.

— Crois-tu donc que je doive mourir cette nuit? demanda l'inquisiteur en souriant.

— Eh ! qui songe à cela? répartit Jean Joye ; tout Vénise sait bien que monseigneur a encore au moins vingt années d'existence pleines de santé ; mais sait-on ce qui peut arriver ? et dans ce pauvre monde, on est exposé à tant de malheurs imprévus, qu'il est toujours prudent de se tenir en état de grâce.

L'inquisiteur regarda son valet attentivement, et lui répondit avec une certaine gravité triste.

— Tu as raison, Jean Joye, tu as raison, mon ami, et j'ai souvent pensé que, dans cette ville de Venise, où le peuple est si malheureux et si pauvre, il pourrait bien arriver qu'un homme s'introduise une nuit dans mon palais, dont les portes sont toujours ouvertes, et ne m'envoie vers Dieu plus tôt que je ne m'y attendrais.

— Il y a, en effet, plus de coquins que d'honnêtes gens à Venise, objecta jean Joye.

— Je n'ai pas dit des coquins, Jean, mon ami, j'ai dit des désespérés... Et cependant, poursuivit le vieux Gradenigue, en s'agenouillant sur son prie-Dieu, pourquoi les malheureux m'en voudraient-ils, à moi? j'ai toujours été bon et humain envers eux ; je leur distribue, bons ou mauvais, les trois quarts du bien que Dieu m'a donné : si quelqu'un me tuait, j'ai quelquefois pensé que ce serait presque une calamité publique. Ah ! ceux qui nous haïssent, Jean Joye, ne savent pas ce qu'ils perdraient si nous n'étions plus là !

L'inquisiteur fit le signe de la croix sur ces paroles, et commença sa prière.

Pendant ce temps, son valet allait et venait à travers la chambre,

disposant toute chose comme chaque soir, sans que les paroles de son maître eussent paru produire le moindre effet sur lui.

De temps en temps, Jean Joye allait à la porte, semblait écouter avec attention les bruits du dehors, et revenait s'occuper des soins qui le concernaient.

Au dehors, le palais était encore plein de vie et d'activité : les domestiques parcouraient les corridors, et venaient souvent jusqu'à la chambre à coucher de Gradenigue, afin de prendre ses ordres pour le lendemain matin.

Cependant les bruits s'éteignaient peu à peu, et quand l'inquisiteur se leva de son prie-Dieu et gagna son lit, le silence le plus profond régnait de tous côtés.

Jean Joye conduisit son maître jusqu'à son lit, et l'aida à y monter.

Mais Gradenigue s'était arrêté; il regardait son valet avec étonnement, et lui saisit la main.

— Jean, lui dit-il d'une voix émue, tu es bien pâle, ce soir, est-ce que tu souffres?

— Non, monseigneur, répondit Jean d'un ton embarrassé.

— Cependant, ta main tremble, la sueur perle sur ton front, tu es malade!...

— Jamais je ne me suis mieux porté, monseigneur.

— Oh ! tu veux me donner le change, mon ami...; mais je vais appeler.

— C'est inutile!

— Je ne souffrirai pas que tu t'en ailles ainsi!

— Je vous assure...

— Je veux appeler, te dis-je.

— Et moi! je ne le veux pas, seigneur Gradenigue! dit Jean Joye, qui s'était redressé tout à coup en élevant la voix, et en saisissant la main du vieillard.

— Jean ! Jean ! murmura ce dernier, en se rejetant en arrière.

La voix de Jean Joye, l'altération de ses traits, l'éclair farouche qui jaillissait de ses yeux, tout contribua à épouvanter Gradenigue, et il voulut se diriger vers la porte pour appeler à son aide.

Mais Jean l'arrêta d'un bras vigoureux, posa sur ses lèvres sa main large et puissante, et le ramena jusqu'auprès de son lit.

— Reste ! lui dit-il, reste ; cette heure est la dernière que Dieu t'accorde, tu vas mourir.

— Jean ! essaya de balbutier le vieillard terrifié, Jean, tu perds la raison...

— Tais-toi ! interrompit le valet, en tirant de sa ceinture un poignard énorme, dont il menaça la poitrine de son maître, — et écoute... Je vais quitter Venise pour quelque temps, puisque tu n'as pu réussir à me rendre mon poste de tourmenteur ; mais je n'ai aucun moyen d'existence, j'ai besoin d'argent ; où caches-tu ton or ?

— Là ! fit le vieillard plus mort que vif, et qui espérait, en livrant le trésor de ses riches épargnes, échapper au sort dont il était menacé.

Jean Joye entraîna Gradenigue jusqu'à l'armoire de fer qu'il lui avait désignée, fit sauter la serrure d'un seul coup, et vit devant lui des monceaux d'or.

Mais Jean n'était point avare ; il prit dans ce trésor ce qu'il jugea nécessaire à sa subsistance pendant une année ou deux, puis il referma la porte.

Cependant le vieillard s'était relevé.

— Et maintenant, dit-il, tu vas partir, n'est-ce pas ? tu as obtenu ce que tu voulais, sur ta première demande ; je t'ai donné ce que j'avais.. Parle, que te faut-il encore ?

— Ta vie ! répondit Jean Joye ; tu exerces sur le tribunal de l'inquisition une influence perfide ; c'est toi qui délivres les prisonniers, les enlèves à la torture, les arraches des mains des tourmenteurs... Je le sais maintenant, c'est toi qui, un jour, m'as soustrait cinq vic-

times que le tribunal allait m'abandonner !... C'est toi qui m'as perdu !... Chacun son tour, vieillard ; le mien est venu, tu vas mourir !

— Jean ! Jean ! c'est moi qui ai sauvé ta femme.

— Je n'ai plus de femme.

— C'est moi qui ai élevé ton enfant !

— Je n'ai plus d'enfant !... Je n'ai plus rien !... plus rien, qu'une haine profonde, implacable, pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'inquisition déshonorée, et cette haine, je veux la satisfaire !

La figure de Jean Joye avait revêtu tout à coup un caractère de férocité implacable ; ses joues étaient pâles, ses yeux s'étaient injectés de sang, ses cheveux s'étaient dressés sur son front, et sa main brandissait le poignard dont elle était armée !

Le vieillard voulut fuir et crier, mais son assassin le secoua rudement de la main qu'il avait de libre, fit tomber sa victime à ses genoux, et lui plongea son poignard dans la poitrine !

Le vieillard roula sur le parquet sans proférer une seule parole. Jean Joye le mit entre ses couvertures, drapa le lit comme si de rien n'eût été, — puis il quitta le palais d'un pas tranquille.

CHAPITRE III.

Suite de l'inquisition. — La veille de la Chandeleur. — Les fiancés de Venise au Castello. — Procession de gondoles. — L'hôte mystérieux. — Le cardinal inquisiteur tué par une main invisible. — Le fusil à vent. — Jugement de trois gentilshommes. — La séance publique. — Trois juges foudroyés sur leurs siéges. — Bataille populaire. — Jean Joye dans la tribune. — Bon œil et main sûre. — Effroi public à Venise.

C'était la veille de la Chandeleur de l'année 1630.

Venise avait ce jour-là, comme tous les ans à pareille époque, un air de fête et de joie publiques. Dès le matin, des gondoles, ornées avec élégance, s'étaient rendues de tous les quartiers de la ville à l'île d'Olivolo ou de Castello, qui est située à son extrémité, et où le patriarche faisait sa résidence.

D'après un usage antique, les mariages des nobles et des principaux citoyens se célébraient à Venise, le même jour et dans la même

église. La veille de la Chandeleur était le jour consacré pour cette cérémonie.

Les fiancés débarquèrent donc avec leurs fiancées, au son des instruments, sur la place de Castello; tous leurs parents, leurs amis, en habits de fête, leur servaient de cortége.

Les présents faits à l'épouse, ses bijoux, ses joyaux, y furent apportés en pompe, et le peuple, se pressant le long de la rive des Esclavons, et au travers des passages étroits qui débouchent vers le Castello, suivit avec des cris de joie cette procession d'un nouveau genre.

Les couples étaient, pour la plupart, composés de jeunes gens appartenant aux premières et plus anciennes familles de la République, et des jeunes filles les plus remarquables par leur naissance et par leur beauté.

Cependant, on distinguait surtout, parmi ces groupes heureux, et le peuple se les montrait avec orgueil, les trois premiers couples, sur lesquels tous les regards se fixaient d'un commun accord.

Les trois jeunes gens étaient, sans contredit, les plus beaux, les plus élégants parmi la jeunesse de Venise.

Le premier s'appelait Jacques Tiepolo; le second, Vital Marinoni; le troisième, Andrea della Torre...

Jacques descendait d'une des plus anciennes familles de la République, et comptait des doges parmi ses ancêtres; les deux autres appartenaient à la famille de deux membres du Conseil-des-Dix.

C'étaient trois jeunes gens, trois amis, trois frères, liés par la plus étroite et la plus franche amitié, et qui ne marchaient jamais qu'ensemble.

Qui voyait l'un, était certain de voir bientôt les deux autres..

Ils étaient restés unis jusqu'au mariage, et n'avaient pas voulu se séparer ce jour-là! On racontait même, dans le peuple, que

le cardinal, grand inquisiteur, devait officier et dire la messe lui-même, pour consacrer le souvenir d'une si parfaite amitié.

Leurs épousées se nommaient Fortunata Mocenigo, Polyxène Gretti et Aloyse de Cypre, de la maison des Lusignan : deux filles de sénateurs et une fille de roi !

Le cortége marchait doucement, et s'avançait vers l'église où devait avoir lieu la cérémonie.

En ce moment, un homme qui ne portait point le costume de fête, comme tous ceux qu'il rencontrait sur sa route, traversa rapidement les flots pressés de la foule qui ne prit pas garde à lui, tant l'attention était vivement attirée d'un autre côté, et entra dans une misérable auberge, située à l'extrémité de la rive des Esclavons, non loin de l'église où les couples qui s'avançaient devaient être unis.

Cet homme portait un costume grossier, sur lequel il avait jeté un long manteau d'étoffe brune, que le voyage avait couvert d'une couche épaisse de poussière.

Son visage était caché par les larges bords d'un chapeau noir, et il portait sur l'épaule une arme de grande dimension, qui rappelait la forme de l'arquebuse.

Dans la taverne, il demanda une chambre donnant sur le quai, et pria l'hôtelier de l'y conduire lui-même, attendu qu'il avait à lui parler.

L'hôtelier l'accompagna, et ils montèrent au second étage.

L'inconnu déposa son arme dans un coin de la chambre dans laquelle on le fit entrer ; il alla à la fenêtre qu'il ouvrit, et ayant jeté un coup d'œil vif et rapide à l'extérieur :

— Cette chambre me convient, dit-il brusquement à l'hôtellier, j'y passerai huit jours environ ; je désire que personne ne m'y vienne déranger, et je la paierai en conséquence.

L'hôtelier s'inclina.

L'inconnu alla encore une fois vers la fenêtre, et regarda quelques minutes sans rien dire ; puis il se retourna.

— C'est fête aujourd'hui à Venise? demanda-t-il à l'hôtelier

— C'est aujourd'hui la veille de la Chandeleur, répondit ce dernier.

— Le cortége des fiancés passera sous cette fenêtre?

— Et vous le verrez entrer dans l'église.

— Le cardinal inquisiteur ne doit-il pas venir recevoir les époux sur le seuil même de cette église?

— Si vraiment!

— Allons! c'est fort bien, répartit l'inconnu ; sans sortir d'ici, je pourrai tout voir... Tenez, voici un à compte sur ce que je vous devrai.

En parlant ainsi, l'inconnu jeta à l'hôtelier deux pièces d'or que ce dernier se hâta de faire disparaître dans sa poche.

Puis, ayant salué, il se retira.

Dès qu'il fut sorti, l'inconnu se débarrassa de son long manteau, jeta son chapeau sur une table, et ferma soigneusement la porte. Puis il revint prendre son arme.

Cet homme était Jean Joye.

Il y avait alors à peu près cinq années que Jean Joye avait quitté Venise. Depuis cinq ans, c'était la première fois qu'il y revenait.

Qu'avait-il fait pendant ce temps? où avait-il été? quelles contrées avait-il parcouru?

Comme Jean Joye n'a caché, dans les révélations qu'il fit à l'occasion de son procès, aucune des circonstances qui le concernent, nous sommes à même de satisfaire amplement, sous ce rapport, la curiosité de notre lecteur.

Après l'assassinat du vieux Gradenigue, Jean Joye était sorti de Venise, et s'était caché dans les environs pendant quelques mois ; mais cette vie mystérieuse ne convenait ni à son caractère, ni à son tempérament.

Il avait abandonné le territoire de la république, et toujours à pied, il était allé jusqu'à Rome.

L'or qu'il avait soustrait au vieux Gradenigue devait suffire longtemps à sa subsistance; Jean Joye était économe, et n'avait point de goûts qui dussent le ruiner bien vite ; mais il fit de mauvaises connaissances, et pendant plusieurs années, il resta dans la campagne de Rome, sans pouvoir la quitter faute d'argent.

Une des particularités les plus singulières de son existence, pendant ce laps de temps, fut certainement cette association secrète de sorcières à laquelle il se trouva momentanément lié.

Il a donné lui-même des détails fort curieux sur cette association.

Lorsqu'une femme, rapporta-t-il plus tard, se présentait pour être admise, on lui donnait, si elle était nubile, un jeune homme bien fait et robuste, avec lequel elle avait un commerce charnel; on lui faisait renier Jésus-Christ et sa religion.

Le jour où cette réception avait lieu, on voyait paraître, au milieu d'un cercle, un bouc tout noir.

Le bouc poussait un cri, et aussitôt toutes les sorcières accouraient et se mettaient à danser, à cheval sur un manche à balai.

Elles allaient ensuite toutes baiser le bouc au derrière, et faisaient un repas avec du pain, du vin et du fromage.

Elles avaient des assemblées générales, la nuit avant Pâques, et les grandes fêtes de l'année.

Lorsqu'elles assistaient à la messe, elles voyaient l'hostie noire; mais si elles avaient envie de renoncer à leurs pratiques diaboliques, elle leur paraissait dans sa couleur naturelle.

Cette association fut recherchée par l'inquisition, et Jean Joye raconte à ce propos que le commissaire chargé de les poursuivre, manda près de lui la plus vieille de toutes ces sorcières, et lui promit sa grâce à condition qu'elle ferait devant lui ses opérations de sorcellerie.

La vieille, dit Jean Joye, accepta la proposition, et demanda qu'il

lui fût fait remise de la boîte d'onguent que l'on avait trouvée sur elle, au moment de son arrestation.

Cette demande satisfaite, elle monta dans une tour avec le commissaire, et s'étant approchée de la fenêtre, elle commença ses opérations.

Une grande foule de peuple était accourue pour jouir de ce spectacle nouveau, et chacun la vit se frotter d'onguent la paume de la main gauche, les poignets, les nœuds du coude, les aisselles et le côté gauche ; ensuite, faisant semblant de s'adresser à un être invisible, elle dit d'une voix très-forte :

— *Es-tu là?*

Tous les spectateurs entendirent dans les airs une voix qui répondit :

— *Oui, me voici !*

La femme se mit alors à descendre le long de la tour, la tête en bas, en se servant de ses pieds et de ses mains, à la manière des lézards.

Arrivée à la moitié de la hauteur, elle prit son vol dans l'air, devant les assistants, qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horizon.

Jean Joye affirme qu'il était avec ces sorcières par l'effet d'une volonté qui était hors de lui, car il adorait le Christ, et aurait voulu écorcher tous les hérétiques.

Il est vrai qu'il eût disséqué avec le même malin plaisir tous les orthodoxes.

Ce que Jean Joye n'ajouta pas, c'est que les sorcières n'en furent pas moins condamnées à la prison ; et cette fois, elles eurent beau se frotter le corps avec leur onguent préparé, le diable ne vint point à leur secours.

Jean Joye avait pu s'échapper ; et après avoir mené une vie assez misérable, il revenait à Venise.

Mais il n'y revenait pas avec les idées que l'on aurait pu croire.

Jean Joye n'avait pas oublié son ancien métier ; et bien qu'il ne

nourrît pas l'espoir de rentrer dans l'inquisition en qualité de tourmenteur, il n'en revenait pas moins à Venise.

Il avait d'autres projets !

Son caractère n'avait pas changé ; c'était toujours le même homme que la vue du sang altérait, que le souvenir de la chambre du tourment exaltait.

Il n'avait pardonné ni à l'inquisition, ni aux inquisiteurs ; il revenait avec la même haine, avec le même désir implacable de vengeance.

Pendant l'année qu'il avait passée en communauté avec les sorcières de la campagne de Rome, Jean Joye avait eu, pour son compte, d'étranges hallucinations.

A de certains jours, vers minuit, il était tout à coup réveillé dans son lit, par une grande femme revêtue d'un long manteau rouge, qui traînait jusqu'à terre. Cette femme ne lui parlait pas, mais, de son doigt auquel pendaient des gouttes de sang, elle lui désignait successivement les divers inquisiteurs qui avaient la direction des tribunaux du saint-office de l'Italie.

Ces apparitions se renouvelèrent fréquemment, jusqu'à ce qu'enfin la grande femme rouge lui indiqua un personnage revêtu du costume de cardinal, et lui dit : A VENISE !...

C'était la première parole que Jean Joye l'entendait prononcer. Il fut frappé ; il crut que le ciel lui-même l'investissait d'une mission de justice.

Jean Joye était parti dès le lendemain, avait fait emplète d'une arme dont nous reparlerons, et avait pris la route de l'ancien théâtre de ses exploits.

Jean Joye ne s'était enquis, en arrivant à Venise, ni de sa femme, ni de sa fille. Il avait demandé l'itinéraire que devait suivre le cortége des fiancés, l'église où devait avoir lieu la cérémonie ; et, une fois que ces renseignements lui avaient été fournis, il était

venu s'installer lans l'auberge, d'où il pouvait voir et le cortége et l'église.

Cependant le cortége avançait vers l'église, escorté par des flots de peuple. Les acclamations enthousiastes s'élançaient dans l'air, la musique faisait entendre ses plus joyeux accents, chacun ne songeait qu'au plaisir d'une pareille journée.

Il n'y avait plus qu'une très-faible distance à franchir pour atteindre l'église; les gondoles, pavoisées aux couleurs de la République, avançaient lentement, suivant la première barque, dans laquelle se trouvaient les trois jeunes gens dont nous avons parlé.... Jacques Tiepolo, Vital Marinoni, Andrea della Torre.

Ils étaient, tous les trois, fiers de leur bonheur; et leurs regards s'inclinaient pleins d'amour sur le front pur de leurs fiancées...

Le ciel étendait au dessus d'eux sa magnifique tenture frangée de nuages blancs, et le soleil inondait le tableau de sa lumière.

Or, je ne saurais vous dire bien au juste qui inventa cette arme muette et terrible, connue sous le nom de fusil à vent.

Les uns prétendent qu'elle était connue du temps du Bas-Empire

Les autres en attribuent la découverte à Van Bissaept, Batave qui vivait au douzième siècle.

Enfin, les Allemands jurent qu'ils ont inventé cela, comme généralement toutes les autres choses, y compris la poudre, ce dont, vraiment, on ne se douterait pas.

La chose certaine, c'est que cette grande et grosse arquebuse, apportée par Jean Joye, était une arquebuse à vent, qui contenait un réservoir dans sa crosse de métal, et qui pouvait porter successivement une trentaine de balles à cent cinquante pas.

Jean Joye alla prendre son arquebuse, ouvrit les deux battants de la fenêtre, et regarda.

En ce moment, les portes de l'église s'ouvrirent, et le clergé en

sortit, ayant à sa tête l'inquisiteur général, dans toute la splendeur de son costume de cardinal.

Les gondoles venaient de toucher la terre; les couples sautèrent sur les marches; il se fit un grand mouvement, mille cris s'élevèrent vers les cieux.

Jean Joye avait apprêté son arme, il ajusta, et le coup partit.

Cette opération avait été faite rapidement, silencieusement, avec sang-froid, et sans que la moindre émotion vînt se trahir sur son visage.

Quand le coup fut parti, il remit tranquillement l'arme dans un coin, et s'accouda à la fenêtre.

Une grande clameur s'était élevée des rangs du peuple, une perturbation profonde s'était mise dans tous les rangs, tous les bras étaient levés vers le ciel et semblaient l'implorer, comme dans une calamité publique; c'était une allée, une venue, un mouvement désordonné qui précipitait chacun par toutes les issues.

La porte de l'église était assiégée surtout par un grand concours de curieux, les rangs des fiancés étaient mêlés et confondus, le désordre s'était introduit dans le cortége, et, de tout ce bruit, de toute cette confusion, il ne sortait que des exclamations incohérentes, que l'oreille pouvait à peine saisir.

— Qu'y a-t-il? — qu'est-il arrivé? — où courez-vous?...

Et l'on répondait au hasard :

— L'inquisiteur!... l'inquisiteur!... — quelle catastrophe!... — un grand malheur!... — Dieu, sauve Venise!...

Et chacun courait dans tous les sens, sans savoir où trouver l'explication de ces énigmes que tous se jetaient en passant.

Enfin, l'ordre se rétablit peu à peu, les abords de l'église se dégagèrent, et l'on put apprendre ce qui était arrivé.

Au moment où le cardinal inquisiteur étendait les bras pour bénir

les couples qui accouraient vers lui, il s'était affaissé sur lui-même, et avait roulé sur les marches de marbre!...

On s'était empressé autour de lui, on avait cherché à le rappeler à la vie, mais tous les soins avaient été inutiles.

Sans que l'on pût savoir comment, une balle de plomb l'avait frappé en pleine poitrine.

On n'avait vu ni feu, ni fumée.

On n'avait entendu aucune détonation.

La balle de plomb venait de l'enfer, ou il y avait sorcellerie.

En attendant, le cardinal inquisiteur était mort sur le coup.

On comprend, sans peine, quelle rumeur, quelle épouvante cet événement jeta de toutes parts: les Vénitiens pouvaient craindre que l'inquisition ne s'en fît une arme contre les hérétiques, ou qu'elle trouvât dans cet assassinat un prétexte à de nouvelles rigueurs, pour se débarrasser de ceux qui lui avaient fait jusqu'alors une opposition ouverte.

Quel argument, en effet, pour elle!

Et que de victimes la délation n'allait-elle pas jeter dans ses prisons!

Par une fatale coïncidence, Jacques Tiepolo, Vital Marinoni et Andrea della Torre s'étaient montrés récemment hostiles à certaines mesures prises par l'inquisition. Un soupçon circula.

On parla des démêlés de la famille royale de Lusignan avec le Saint-Père. On accusa le fiancé d'Aloïse, vaguement d'abord, puis en termes plus précis.

C'était invraisemblable.

Mais qu'importe!

La foule qui les avait le plus applaudis, qui les avait acclamés avec le plus d'enthousiasme, la foule n'eut bientôt pas d'injures assez violentes pour les accabler, quand le premier soupçon s'éleva.

D'ailleurs, disaient les petits trafiquants et toute cette classe qui

est la même partout, qui dépense sa vie entière à radoter d'épaisses balourdises, cette classe qui comprend le fruitier et le portier, cette classe qui est d'autant plus redoutable qu'elle raisonne perpétuellement, et perpétuellement de travers, — d'ailleurs, la balle n'était pas venue toute seule !...

Si les trois fiancés étaient innocents, eh bien ! ils le prouveraient!

Et tirez le cordon, et vendez des tranches de melon, et changez la face du monde à coup de balais! ô bêtes rangées, économes, établies! ô cornards incurables!

Mettez du campêche dans le vin, des cervelles de mouton dans le lait, du plâtre dans le sel, du tuf dans la farine; assassinez tout doucement l'univers, petits mandrins du commerce, — et promenez avec orgueil vos femmes laides qui falsifient votre postérité, comme vous falsifiez mon vin, mon lait, mon pain et mon sel!

Ce qui ne vous empêche pas d'être HONNÊTES!

Parbleu! le petit bourgeois, cette teigne, existait à Venise comme chez nous. A Venise, comme chez nous, il bavardait, rapinait, radotait.

Deux jours ne s'étaient pas encore passés, que toute la ville désignait les jeunes fiancés comme les coupables ou les instigateurs du meurtre, et, quand l'inquisition les fit arrêter, elle sembla n'obéir qu'au cri de l'indignation publique.

Un soir donc, Jacques Tiepolo, Vital Marinoni, Andrea della Torre furent arrachés aux bras de leur famille et jetés, sans pitié, dans les cachots de l'inquisition, malgré les larmes de leurs fiancées, malgré leurs protestations d'innocence.

Cet événement fit du bruit dans la République; les parents, les amis des trois gentilshommes, les familles de leurs fiancées se répandirent en menaces, mais l'inquisition ne se laissait pas facilement intimider.

Un meurtre avait d'ailleurs été commis avec une incroyable au-

dace sur la personne de l'un de ses plus illustres représentants, il lui était bien permis de rechercher le coupable.

On essaya vainement de soustraire les accusés à la juridiction des inquisiteurs, on alla même jusqu'à proposer de les faire juger par le Conseil-des-Dix; mais l'inquisition était, comme tout pouvoir absolu, jalouse de ses priviléges, elle tint bon, repoussa tout accommodement et continua les recherches commencées.

Les investigations minutieuses auxquelles elle se livra ne produisirent pas grand fruit : un inquisiteur avait été tué, en plein jour, sur le seuil de l'église, mais on ne pouvait dire qui avait été l'assassin.

L'hôtelier chez lequel Jean Joye ne s'était arrêté que quelques heures déclara bien qu'un hôte mystérieux était venu chez lui le jour de l'assassinat; il donna son signalement, raconta qu'il était armé d'une arquebuse; mais il affirma, de la façon la plus positive, qu'il n'avait pas entendu la moindre explosion, bien qu'il n'eût quitté l'étage auquel il l'avait logé qu'après la catastrophe.

Ceci était péremptoire, et la déposition de l'aubergiste était confirmée par tous les voisins.

D'ailleurs, l'hôte mystérieux était parti depuis, on ne savait où le trouver désormais.

Les inquisiteurs croyaient à la culpabilité des trois gentilshommes, et c'est dans leurs familles, leurs parents ou leurs amis qu'ils cherchaient obstinément le coupable.

Quinze jours à peu près se passèrent dans les détails de cette procédure, et enfin le Tribunal résolut de se réunir, et de faire comparaître les accusés en séance publique.

L'inquisition avait, il est vrai, fort à cœur de trouver le coupable; elle n'entendait cependant point condamner des innocents.

On convint d'appeler les témoins que l'on avait pu découvrir, de les interroger devant le peuple assemblé, et d'adopter le jugement que la voix publique dicterait.

Tout fut donc disposé pour cette séance solennelle, dans le local affecté d'ordinaire aux cérémonies de ce genre, c'est-à-dire à la prison même de l'inquisition.

C'était une vaste salle lugubrement appropriée pour cet objet.

Les juges occupaient le fond; les greffiers étaient à droite et à gauche; un banc était réservé aux témoins; le reste, abandonné au peuple.

Au haut du mur de cette salle, une galerie circulaire, pratiquée dans l'épaisseur du mur, permettait aux personnes privilégiées d'entrer aux débats sans être vues.

Car la populace qui a des dentelles montre cette faiblesse étrange de ne vouloir point être confondue avec la populace qui a des haillons.

Le jour venu, toutes les places livrées au public furent occupées de bonne heure; les amis des illustres accusés étaient là en grand nombre.

Les familiers de l'inquisition avaient été convoqués, et nul n'avait manqué à l'appel.

La partie de la salle réservée aux assistants était donc pleine, quand le tribunal entra en séance.

On remarqua seulement que la galerie supérieure était déserte, et l'on apprit bientôt que les inquisiteurs n'avaient voulu autoriser personne à y prendre place, désirant éviter, de la sorte, toute importunité à ce sujet.

Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une de nos séances criminelles!

Cependant cinq inquisiteurs allèrent s'asseoir à la table dessinée en fer à cheval qui occupait le fond de la salle; les greffiers s'installèrent à leurs côtés; les accusés furent introduits, et les débats commencèrent.

L'inquisiteur qui remplaçait provisoirement le cardinal assassiné, rappela les faits en peu de mots. annonça que l'inquisition n'appor-

tait dans la cause aucune passion, aucun parti pris ; qu'elle cherchait, avant tout, la vérité ; qu'elle serait heureuse de trouver des innocents, là où elle croyait trouver des coupables, et finit en ordonnant au greffier de lire l'acte d'accusation, ce que ce dernier se mit en devoir d'exécuter quand l'inquisiteur se fut assis.

L'acte était fort long ; la lecture en dura deux heures au moins, et pendant ce temps, le public, que l'impatience gagnait, commençait à murmurer, et à demander sourdement l'ouverture des débats.

Cependant, quand la lecture fut achevée, le silence se rétablit peu à peu, et on attendit avec déférence que l'inquisiteur général provisoire voulût bien prendre la parole.

Mais, chose étrange ! le greffier avait fini, depuis quelque temps déjà, la lecture de l'acte d'accusation, le silence s'était rétabli, tout l'auditoire attendait, et l'inquisiteur provisoire ne songeait point à se lever, et à donner une direction aux débats qui allaient s'engager.

L'inquisiteur, placé à l'extrême gauche de la table, se leva, s'approcha doucement de son supérieur, et se pencha respectueusement à son oreille.

Mais il se releva presqu'aussitôt, en poussant un grand cri qui retentit dans toute la salle !...

Il se retourna vers les autres inquisiteurs, d'un air effaré, et deux fois encore, le même cri épouvanté s'échappa de sa poitrine !

Trois des inquisiteurs qui siégeaient à la table avaient été frappés en pleine poitrine d'une balle de plomb, comme le cardinal l'avait été récemment, et tous les trois étaient morts sur le coup.

Une stupeur profonde frappa tous les esprits, à cette nouvelle inattendue ; le peuple franchit les barrières qui le séparaient de l'enceinte, se précipita vers les inquisiteurs assassinés, et se retourna presqu'aussitôt vers les trois accusés, avec des menaces et des cris de mort !

Plus de doute, c'étaient eux !

Comment avaient-ils fait, eux qui étaient sans armes?

Eh! que vous êtes curieux! c'étaient eux, c'étaient eux, — je vous dis que c'étaient eux.

Mais enfin... — Oh! oh! un mot de plus, et je vous étrangle!

Quand on vous dit que c'étaient eux, c'est que c'étaient eux.

Le nombre de victimes choisies le disait surabondamment. Les accusés étaient trois; il y avait trois victimes : pouvait-on récuser cet indice accablant? Il fallait faire un exemple éclatant, et sur-le-champ mettre la main à la besogne.

Les familiers voulurent s'interposer entre les zêlés et les trois gentilshommes; mais la fureur de la foule ne connaissait plus de frein.

D'un autre côté, les accusés de Tiepolo, de Marioni et de Della Torre s'étaient rangés autour d'eux pour les protéger et les défendre. Tout devint une arme dans ce premier instant, et la lutte commença avec acharnement.

Cependant, on avait enlevé les cadavres de trois inquisiteurs, on avait fait fermer les portes de la prison, on avait donné les ordres les plus sévères pour que toutes les issues fussent gardées.

Toutes les précautions furent inutiles, la masse du peuple se précipita vers les portes, mit en fuite les familiers de l'inquisition qui les gardaient, et fit irruption sur la place où le combat se poursuivit.

Le Conseil-des-Dix fut obligé de se réunir, la milice de la république prit les armes, et ce ne fut que fort avant dans la nuit que les combattants consentirent à se retirer, laissant leurs morts sur le sol de la place.

La nuit, dit on, porte conseil.

Et la foule est extrêmement sujette à changer d'avis du soir au matin.

Le lendemain, quand on se prit à réfléchir sur l'événement de la veille, le peuple, les magistrats, tous les habitants de Venise, enfin, ouvrirent les yeux.

Chacun en vint à se persuader qu'il y avait dans ce meurtre une relation mystérieuse avec celui du cardinal inquisiteur, et tous crurent à la main d'une puissance surnaturelle.

Cette idée était trop bien dans les mœurs de cette époque et de ce pays, pour qu'elle ne poussât pas en peu de temps des racines profondes.

Il y avait là, évidemment, de la magie, on s'émut, on s'épouvanta, et bientôt il ne fut plus possible de douter que les crimes que l'on déplorait ne fussent dus à un diabolique assassin, qui avait sans doute reçu du diable le don de se rendre invisible, et de frapper à coup sûr sur les victimes qu'il avait choisies.

Point n'est besoin de dire que ce diabolique assassin n'était autre que Jean Joye !..

Après le meurtre du cardinal, il avait pu facilement se soustraire à la justice, puisque la justice ne le recherchait pas ; il avait cependant cru devoir quitter Venise, où il pouvait être reconnu et soupçonné, et n'y était revenu que la veille du jugement des trois gentilshommes.

Jean Joye connaissait la prison de l'inquisition comme sa propre demeure.

Il l'avait habitée assez longtemps pour cela.

Il y avait pénétré sans peine, et était allé se cacher dans les sombres détours d'une galerie supérieure. De là, il pouvait tout voir, tout observer ; il pouvait, de plus, voir à son aise ses victimes, sans courir le risque d'être vu et arrêté.

Après avoir tué les trois inquisiteurs, Jean Joye, se doutant bien que la galerie supérieure serait visitée et fouillée avec le même soin que les autres parties de la prison, cacha rapidement son arquebuse, en la suspendant à l'extérieur de l'édifice, descendit dans la salle où la confusion régnait déjà de tous côtés, et profita de la trouée que la foule opéra au milieu des rangs des familiers, pour s'esquiver, en attendant le moment de revenir sans danger.

A partir de ce jour, Jean Joye vécut d'une existence peut-être sans précédents dans l'histoire. Il se fit en quelque sorte *tribunal secret*, dont lui seul était à la fois le juge qui prononçait la sentence, et le bourreau qui l'exécutait.

Jean Joye sortait tous les soirs à la brune, d'une misérable maison qu'il habitait à l'extrémité de la ville, se glissait mystérieusement dans les rues étroites et sombres, gagnait ainsi une embuscade favorable, et là, armé de son arquebuse à vent, frappait ceux qu'il avait voués d'avance à la mort.

Rarement, dit-on, il manqua son homme.

Bientôt on n'entendit plus parler, dans toute la république de Venise, que de malheureux tués ainsi, quelquefois isolément au milieu d'une rue déserte, quelquefois sur la place même de Saint Marc, de temps à autre même, jusqu'au sein de leur famille.

Les circonstances de la mort différaient souvent, le caractère de la blessure, jamais.

C'était toujours un trou fait au milieu de la poitrine, par une balle de plomb.

Longtemps l'impunité couvrit ces meurtres innombrables, jusqu'au moment où advinrent les événements que nous allons raconter.

CHAPITRE IV.

Suite de l'inquisition. — Les oisifs de Venise. — Mario Grimani. — Beppa la bouquetière. — Petit roman d'amour. — Ce qu'on en pourrait faire. — Première entrevue de Beppa et de Mario. — Jean Joye et Foscari. — Mauvais résultat de cette entrevue. — La femme rouge. — Jean Joye est reconnu par sa femme. — Dernier meurtre. — Le familier de l'inquisition. — Arrestation de Jean Joye.

I.

Cinq jeunes gens se trouvaient, un soir, réunis sur la place de Saint-Marc ; et après avoir longtemps parlé de leurs maîtresses et des affaires de la République, comme font tous les jeunes gens qui n'ont absolument rien à faire, ils en étaient arrivés à causer de ce mystérieux franc-juge, de ce singulier assassin, qui, tous les soirs, frappait une nouvelle victime, sans que l'on pût découvrir jamais la main qui avait frappé !

Le sujet était fécond et difficilement épuisable.

D'abord, était-ce bien véritablement un homme? Premier problème à résoudre.

Une fois admis que c'était un homme, et un seul homme, on se perdait en conjectures sur les causes qui avaient pu le pousser à faire ce sanglant métier.

Les uns prétendaient que c'était un membre du Conseil-des-Dix; les autres, que c'était un inquisiteur; ceux-ci, un homme du peuple; ceux-là, un grand seigneur.

On pensait généralement que l'assassin, quel qu'il fût, avait fait un pacte avec le diable, et que c'était grâce à une intervention surnaturelle qu'il avait pu échapper aux recherches de la police.

La police de Venise, la plus belle réputation de police qui ait existé jamais!

Au nombre des cinq gentilshommes qui devisaient ainsi sur les faits et gestes de Jean Joye, se trouvait un jeune homme de vingt ans à peine, seul héritier d'une puissante et illustre famille, et qui écoutait, l'air soucieux et inquiet, les propos et les saillies qui se croisaient autour de lui.

Mario Grimani était le dernier descendant des Gritti-Grimani, qui avaient fourni bien des doges et bien des capitaines à la république de Venise.

Il avait l'œil vif, les cheveux noirs, une taille élancée et forte, et s'était distingué de bonne heure, en se tenant à l'écart, et en fuyant les plaisirs auxquels s'abandonnait la jeunesse de son temps.

Mario avait vécu à part, isolé, ne s'occupant que d'études sévères, cherchant à se rendre digne du nom que lui avaient légué ses ancêtres. On le voyait rarement dans les fêtes publiques; il soignait et consolait la vieillesse de sa mère, et ne sortait guère que lorsqu'il y était forcé.

Mario avait écouté les propos de ses compagnons; et pour lui, c'était presque une chose nouvelle que l'histoire de Jean Joye.

Il avait bien entendu dire que depuis quelque temps, on assassinait beaucoup de personnages illustres à Venise; mais il savait quelles haines profondes divisaient certaines familles aristocratiques, et il pensait qu'il ne fallait pas chercher ailleurs la cause de ces meurtres terribles qui épouvantaient la ville.

Quand on lui annonça donc que l'on attribuait ces assassinats à un personnage mystérieux que l'on avait vainement cherché à découvrir; quand il apprit de quelle façon ces assassinats avaient lieu, il fut saisi d'un profond étonnement et d'une grande indignation.

— Et Mario?... demanda alors un des jeunes gens qui l'accompagnaient; que pense-t-il de tout ceci, Mario le sage et le taciturne?

— Moi! fit Mario en relevant la tête.

— Oui! oui! qu'il parle, qu'il se prononce, dirent quatre voix à la fois.

— Eh bien, répliqua Mario, je dis que si j'étais à la tête de la police de Venise, Messieurs, il ne se passerait pas huit jours avant que j'aie saisi et puni le criminel dont tout le monde a peur.

Un rire d'incrédulité parcourut le petit groupe.

— Et s'il est protégé par le diable, dit un des quatre gentilshommes?

Mario haussa les épaules et sourit.

— Je ne crois ni au diable, ni aux sorciers, répondit-il d'une voix brève et sévère, je ne crois qu'en Dieu!... et je le déclare, si j'étais quelque chose dans le gouvernement de Venise, avant huit jours cet homme serait entre mes mains.

— Et que ferais-tu? demanda-t-on.

Mario sourit encore, et répondit :

— Je le ferais pendre.

Il n'y avait pas besoin d'être bien vertueux ou bien savant pour faire cette réponse naïve.

Car la question n'était pas là.

Avant de *pendre*, il faut *prendre*.

Mais Mario n'avait que vingt ans.

La conversation en resta là; Mario serra la main à ses amis, leur dit au revoir, et s'éloigna.

Un instant après, le petit groupe se dispersait, prenant diverses directions.

Mais au moment où ils s'éloignaient, on put voir sortir de l'une des arcades du palais de Saint-Marc, à quelques pas de l'endroit où ils s'étaient tenus, un homme enveloppé dans un large manteau.

— Ah! tu me ferais pendre, murmurait cet homme; eh bien! cela est bon à savoir!...

Et il partit dans la direction de la mer.

Cependant Mario avait pris la direction opposée, et cheminait tranquillement à travers les rues de Venise, que l'ombre avait complétement envahies.

Une demi-heure après environ, il se trouvait assis dans la salle basse d'une misérable maison, à côté d'une des plus belles créatures qui fût alors à Venise.

C'était Beppa, la bouquetière.

Nous n'aurions pas voulu offrir au lecteur un petit Mario tout confit comme cela en sagesse. Pour que le lecteur s'intéresse à un petit Mario, il faut que le petit Mario aille dans des maisons sans façon, pour y trouver Beppa, ou Paola, ou Nina, ou Flora.

C'est la loi.

Nous ne referons ni le petit Mario, ni le lecteur.

Beppa avait quinze ans tout au plus, elle était vive, légère, ne songeait qu'à rire, et passait une bonne partie de ses journées à chanter les plus gaies chansons. Le soir, elle allait d'ordinaire au seuil des lieux publics, dans les endroits fréquentés par les familles aristocratiques, et là, grâce à sa bonne mine, à sa beauté pleine d'éclat et de fraîcheur, elle faisait parfois de bonnes et fructueuses recettes.

Les propositions, les déclarations d'amour ne manquaient pas à

la jolie bouquetière; mais Beppa était sage, elle écoutait en riant, des propos séduisants dont on l'assiégeait, et ces propos glissaient sur son cœur sans l'entamer.

Voilà. — Et s'il vous prend jamais fantaisie de chercher des bouquetières comme Beppa, au coin du faubourg Montmartre ou devant la Maison d'Or, je vous jure, sous les serments les plus sacrés, que vous n'en trouverez point.

Beppa est à Venise, et peut-être n'y est-elle plus.

Vous la rencontreriez, néanmoins encore, dans une chaumière de l'Opéra-Comique, ou dans un cabinet particulier du Palais-Royal.

Mais elle s'appelle Zuléma Taranchon, ou Irma Godard, et non plus Beppa.

Venise est morte. Beppa ne vend plus de violettes. Y a-t-il encore des violettes? J'ai cru m'apercevoir que les violettes du commerce étaient en papier gaufré.

Beppa, cependant, la vraie Beppa, Beppa du Sido, Beppa du pont des Soupirs, Beppa du Riulli et des Lagines, la seule Beppa, Beppa de Venise, n'aimait encore que sa mère, dont elle était la consolation et la joie. Jamais le moindre souci n'était venu plisser son jeune front, et elle ignorait ces ardeurs, ces tourments qui font de l'amour le sentiment le plus tyrannique et le plus adorable.

Cependant, son cœur était ouvert, sans défiance, à toutes les impressions qu'elle recevait, et un soir, elle revint au logis moins gaie, moins insouciante que d'habitude.

Elle avait vendu moins de bouquets aussi, et les galants propos lui avaient paru, ce soir-là, bien moins plaisants que de coutume.

Pourquoi?

C'est que la jolie Beppa avait rencontré, auprès du palais de Saint-Marc, un jeune seigneur, et que la vue du jeune seigneur l'avait singulièrement émue!

Sans savoir pourquoi, une tristesse vague s'était emparée de son esprit, et quelques larmes avaient rempli ses yeux.

Pour la première fois, elle avait souffert de son indigence, elle avait trouvé son industrie pénible.

Elle était rentrée, sans avoir même songé à vendre ce qui lui restait de fleurs !

Pauvres fleurs ! sa passion, son amour !

Et pauvre Beppa !

Le jeune seigneur qu'elle avait rencontré et qui avait si fort troublé son pauvre cœur, était naturellement Mario Grimani. Celui-ci ne se doutait certes pas de son bonheur, et comme il fréquentait peu les lieux publics, et ne suivait les fêtes que fort irrégulièrement, Beppa cessa de le voir pendant quelque temps, et devint triste.

Elle n'eut de repos que lorsqu'elle l'eut rencontré de nouveau !

C'était une nuit d'été,nuit faite pour la rêverie et pour l'amour. Il y avait, ce soir-là, bal chez les Della Torre, et Mario, qui était leur parent, n'avait pu repousser l'invitation qui lui avait été faite.

Il s'y était rendu.

Mais cette mélancolie douce et rêveuse qu'il apportait partout, qui était le fond de son caractère, et que rien, jusqu'alors, n'avait pu encore égayer, l'avait suivi dans ces riches salons.

En arrivant près du palais des Della Torre, Mario renvoya la gondole qui l'avait amené, monta lentement les marches de marbre, et atteignit la terrasse sur laquelle s'élevait le palais.

Beppa était là ; elle l'attendait.

Elle ignorait comment il s'appelait, n'avait demandé à personne à quelle famille il appartenait ; nul ne lui avait dit s'il viendrait à cette fête où elle venait le chercher, et cependant, Beppa avait été joyeuse et gaie toute la journée ; le soir, elle avait vendu bon nombre de fleurs, et quoique l'heure fût déjà avancée, elle attendait encore avec confiance.

Quand la gondole de Mario s'arrêta au pied de l'escalier, le cœur de Beppa tressaillit; quand il monta les marches, les tempes de Beppa battirent, un nuage passa sur ses yeux!

C'était lui! elle ne s'était pas trompée.

Elle savait bien qu'il viendrait!

Mario passa près d'elle, elle lui tendit des bouquets de sa main blanche, et soit que les fleurs fussent jolies, soit que la main fût séduisante, soit que Beppa fût protégée par le hasard, Mario s'arrêta et regarda la charmante enfant.

Délicieuse créature, en effet! ses cheveux noirs tombaient en boucles d'ébène sur son cou éclatant, ses yeux noirs brillaient comme deux éclairs sous le voile épais de ses paupières; son corsage qui dessinait admirablement sa taille ronde et souple laissait voir sa gorge naissante; toute sa personne, enfin, respirait des parfums de grâce, de candeur et de pûreté.

Mario demeura étonné, et se demanda si quelque fille illustre n'avait point pris ce déguisement pour se jouer un moment des surprises qu'elle ferait naître.

Mais Beppa était bien une fille du peuple, et son regard qui s'attachait, chargé de langueur sur le front du gentilhomme, révélait assez que ce n'était point à une fantaisie aristocratique qu'elle avait obéi.

Mario s'approcha d'elle, et lui prenant son bouquet des mains :

— Quel est ton nom, mon enfant? lui demanda-t il avec douceur.

— Beppa, monseigneur, répondit la pauvre fille, en devenant rouge comme une cerise.

— Et, tous les soirs, tu vend des bouquets?

— Oui, monseigneur.

— C'est étrange! murmura Mario, voilà la première fois que je te vois.

— C'est que monseigneur ne fréquente pas les fêtes publiques.

— En effet!

— Moi, dit Beppa, je vais partout, le soir, le jour, et c'est la seconde fois seulement que je rencontre monseigneur.

— Tu me connaîs?

— Je vous ai vu une fois.

— Et où cela, s'il te plaît?

— Il y a deux mois, au palais du cardinal Bellamonte.

— En effet! fit Mario, en effet, je me souviens.... diable, tu as de la mémoire, mon enfant...

Et sans ajouter un seul mot, Mario déposa une pièce d'or dans la main de Beppa, choisit une fleur dans le bouquet qu'il avait pris, et s'éloigna.

Vous croyez peut-être que si nous avions voulu nous n'aurions pas pu faire avec cette fade histoire une romance aussi nigaude que les autres romances?

Que les romances chantées par les petites demoiselles rousses qui mettent de la graisse blonde sur leurs cheveux?

Ou chantées par les messieurs qui portent des gilets *riches,* brodés sur le revers avec un goût exquis?

Chantées dans les salons et dans les arrière-boutiques, accompagnées par le piano navrant ou par l'orgue de barbarie?

Eh bien, si fait! — Mais nous attendons que la situation politique soit plus stable, pour livrer cette romance véritablement ridicule au prodigieux succès qui l'attend.

Beppa suivit longtemps des yeux son Mario qui s'éloignait; quand elle l'eut perdu de vue, elle s'assit sur la rampe de marbre de l'escalier, et croisa les deux bras sur son cœur, pour en comprimer les battements.

Enfin, elle l'avait revu, il lui avait parlé, il avait été bon, doux, bienveillant pour elle! Son cœur se dilatait dans sa poitrine, des larmes de joie mouillaient ses yeux; elle était heureuse, folle, enivrée, elle aimait!

C'était le premier homme qu'elle eût rencontré, elle n'en avait jamais vu d'autres; elle avait tout oublié, elle n'avait point encore vécu : sa vie commençait à l'heure où il lui avait parlé!...

Que lui importait le monde! elle n'avait plus qu'un seul sentiment dans le cœur : l'amour!.. Il n'y avait plus pour elle qu'un seul être : cet homme!

Puis, en réfléchissant, Beppa se rappela qu'elle ne savait pas même son nom, qu'elle ignorait qui il était.

Elle songea, en frémissant, qu'il pouvait être marié.

Cette pensée la glaça : un frisson parcourut ses veines.

Elle prit son front dans ses mains et rêva.

Cependant Mario Grimani était entré dans les vastes salles de réception du palais des Della Torre.

Il y avait foule partout; c'était un bruit, un mouvement, une cohue des plus nobles. Les femmes étaient belles et folles; la musique, le parfum des fleurs, la danse, tout cela était bien fait pour enivrer, et le tourbillon emportait à la fois dames et cavaliers.

Une véritable fête princière, une fête vénitienne!

Mario n'était point fait pour ces joies; il alla saluer ses cousins, parcourut toutes les salles encombrées, pour que chacun pût bien constater sa venue, et quand il crut qu'on ne pourrait douter de sa présence à cette fête, il se hâta de sortir.

Sa pensée était autre part, et, peut-être, son cœur suivait-il sa pensée.

La nuit était fort avancée déjà, quand Mario quitta les salons et descendit dans les jardins.

Le jeune gentilhomme pensait un peu à cette belle fille qu'il avait rencontrée sur les marches du palais, et le feu des yeux noirs de Beppa brûlait encore les siens, comme le son de la voix de Beppa résonnait encore à son oreille.

Insensiblement, et tant qu'il y eut préméditation de sa part, il se rapprochait de l'escalier, et tout à coup il se trouva près de Beppa.

Il voulut fuir, mais la jeune fille avait relevé la tête au bruit qu'il avait fait, et leurs regards se rencontrèrent.

Mario ne chercha plus dès lors à l'éviter, il s'avança au contraire vers elle, et lui tendit la main.

Beppa lui donna la sienne en rougissant

— Beppa, dit Mario d'un son de voix émue, je ne veux point te le cacher... je te cherchais.

— Moi, monseigneur! répondit Beppa avec un frisson de bonheur.

— Toi-même, enfant, poursuivit Mario : tu es belle, Beppa, le souvenir de ta beauté m'a suivi jusque dans le bal, et je ne sais comment c'est toi que mon regard y cherchait.

— Monseigneur.... balbutia encore Beppa, sans songer à retirer sa main de l'étreinte dans laquelle Mario la retenait.

— Je suis jeune, reprit Mario après un moment de silence, je suis riche... si tu le veux, je pourrai peut-être faire beaucoup pour ton bonheur. Réfléchis jusqu'à demain, et demain, j'irai près de toi.

— A demain donc, dit Beppa.

Et serrant une dernière fois la main de la jeune fille, Mario descendit les marches de l'escalier, sauta dans la première gondole qu'il trouva, et disparut.

Cette fois, Beppa ne le suivit pas du regard; elle s'assit, pensive et triste, sur la rampe.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, à sonder son cœur?...

Le lendemain, Mario se présentait au rendez-vous qu'il avait donné à Beppa, et Beppa le reçut!

Beppa ne se demanda pas si ce qu'elle faisait était bien ou mal; elle obéissait à un sentiment plus fort que sa volonté; elle aimait Mario comme elle n'avait jamais aimé personne au monde, pas

même sa mère, et elle se laissait aller au bonheur que l'amour de Mario lui promettait.

Ce soir où nous reprenons notre récit, Mario Grimani était donc à ses côtés, et ils parlaient de ces mille choses insignifiantes auxquelles les amants savent prêter un charme réel.

Toutefois, Mario paraissait soucieux ce soir-là, et c'est à peine si le sourire de Beppa parvenait à dérider, par moments, son front chargé de rides sévères.

— Mario, lui disait Beppa, vous êtes triste et songeur, ce soir, auriez-vous appris quelque fâcheuse nouvelle?

Mario secoua la tête, et prit la main de Beppa.

— Non! Beppa, non, je n'ai appris aucune fâcheuse nouvelle..., du moins en ce qui regarde moi et les miens... Ce n'est pas là ce qui me rend, ce soir, soucieux et triste...

— Et qu'est-ce donc? demanda Beppa.

— Quelques mots que j'ai entendu prononcer par hasard, et qui m'inquiètent.

— Et ces mots, peut-on les connaître?

Mario parut se recueillir un instant, et il reprit:

— Beppa, dit-il, vous êtes jeune et vous êtes belle; c'est dire que vous comptez, dans Venise, beaucoup d'adorateurs, et que mon bonheur doit y faire bien des jaloux... Or, hier, je me trouvais avec quelques jeunes gens qui connaissent mon amour pour vous, et qui m'ont engagé à prendre garde.

— Prendre garde! Mario, fit Beppa, en frissonnant; et pourquoi donc?

— Ah! c'est tout une histoire... Il y a à Venise un homme, un vieillard, qui porte le nom de Foscari, et qui possède, dit-on, la plus belle fortune de toute la République...; eh bien, cet homme, qui vous a vue souvent, a juré que vous lui appartiendriez...

— Et c'est ce qui vous inquiète? dit Beppa, d'un petit ton boudeur.

— Non, Beppa, répartit Mario; ce ne sont point les paroles de cet homme qui m'inquiètent; mais j'ai entendu dire encore que nulle femme, à Venise, ne lui avait résisté, et que lorsque la persuasion ne suffisait pas, la corruption faisait le reste... Il est immensément riche!...

Beppa regarda longuement Mario sans répondre; puis mettant, par un geste charmant, ses deux petites mains dans les siennes :

— Mario, lui dit-elle, vous m'avez promis de me faire heureuse et riche... Je n'ai point voulu être riche, et je suis heureuse : vous êtes le premier homme que j'aie aimé, et je n'en aimerai point d'autre! Le jour où vous cesserez de m'aimer, je mourrai!... C'est tout ce que je puis vous dire; que voulez-vous que j'ajoute encore!... Tenez, n'attristons pas notre amour par de semblables craintes.... Vous m'aimez, et je crois en vous; je vous aime, Mario; eh bien, croyez en moi; et si mon amour suffit à votre bonheur, vous serez heureux..., je vous le jure.

Mario ne répondit pas, mais il attira doucement la jeune fille sur sa poitrine, et baisa son front.

Mario n'avait plus de craintes; il ne pensait plus à Foscari.

Une heure après, ils sortaient tous les deux, montaient dans une riche gondole, et voguaient sur les lagunes.

A quelques pas de là, Jean Joye se trouvait seul dans sa chambre, — une misérable chambre! — un mauvais grabat à droite en entrant, ça et là, quelques chaises boiteuses, une grande cheminée au fond, et à côté de la cheminée, son arquebuse, sa fameuse arquebuse, qu'il avait achetée plus cher que ne valaient ensemble le grabat, les chaises, le foyer et la maison tout entière!

Jean Joye n'était pas sorti depuis quelques jours, non par prudence, mais par fatigue.

Jean Joye ne songeait pas à être prudent, d'ailleurs, le succès l'a-

vait rendu téméraire, et maintenant, c'est à peine s'il prenait la peine de se cacher !

L'épouvante qu'il inspirait à tous, lui avait donné de sa personne une haute idée, et il s'en fallait peu qu'il ne se crût protégé par Dieu lui-même.

Tout le monde disait qu'il était protégé par Satan.

Presque chaque soir, une nouvelle victime venait confirmer la justesse des craintes que la ville avait conçues, et maintenant, Jean Joye ne s'attaquait plus seulement aux inquisiteurs ou aux personnes qui tenaient à l'inquisition, il s'attaquait à toutes sortes de gens, manant ou gentilhomme, et trouait aussi bien, de sa balle, le pourpoint de velours que le juste-au-corps de cuir.

Le meurtre était devenu chez lui une passion irrésistible, fougueuse, aveugle. Jean Joye tuait pour tuer.

Quand il n'avait pas mis sa balle dans quelque poitrine, il disait, le soir, comme Titus :

— J'ai perdu ma journée !

Jean Joye était assis auprès de la fenêtre ouverte, et il songeait peut-être à ses victimes de la veille, peut-être à celles du lendemain, lorsque quelques coups frappés à sa porte attirèrent brusquement son attention.

Dans le premier moment, il se crut découvert, et se hâta de cacher son arme dénonciatrice.

Mais après avoir appliqué son œil au trou de la serrure, il découvrit que celui qui frappait ainsi à sa porte, était un vieillard inoffensif; il sourit donc de ses propres terreurs, et ouvrit.

Le vieillard entra, demanda s'il pouvait l'entretenir quelques instants, et Jean Joye ayant répondu affirmativement, ils s'assirent.

Bien que la peur de l'ancien tourmenteur se fût calmée, cependant il était vivement intrigué par cette visite, dont il se demandait en vain la cause.

Personne ne le connaissait à Venise, du moins le croyait-il; quel service pouvait-on lui demander? quelle affaire venait-on lui proposer?

Il écouta.

L'homme qui venait d'entrer, était un seigneur d'une soixantaine d'années, dont le corps paraissait usé, dont le crâne osseux n'était plus couronné que par de rares cheveux, mais qui offrait cependant encore une physionomie où l'audace le disputait à l'astuce.

Quand il se fut assis, un éclair jaillit de ses yeux, son corps débile parut recouvrer tout à coup une force surnaturelle; un sourire fauve voltigea sur ses lèvres, et il se dressa de toute la hauteur de sa taille.

— Mon cher ami, dit-il d'une voix brève, je ne sais point si vous connaissez les familles qui composent l'aristocratie de Venise, et si vous avez une idée de l'influence qu'elles exercent, mais je débuterai par vous dire, cependant, que je m'appelle Foscari, et que je suis riche autant à moi tout seul, que le Conseil-des-Dix en entier.

— J'ai entendu prononcer souvent votre nom, monseigneur, répondit Jean Joye, et je sais à quoi m'en tenir sur votre compte.

— Fort bien! dit le vieillard, c'est ce qu'il me faut, car tu n'ignores pas alors que je puis faire punir un crime que tu aurais commis, avec autant de facilité que je pourrais te récompenser d'un service que tu m'aurais rendu.

— Monseigneur, je conviens de cela!

— A merveille! eh bien, moi aussi, malgré le soin que tu prends de te cacher, je te connais, je sais ce que tu fais, et comment tu t'appelles...

— Monseigneur veut plaisanter, fit Jean Joye, sans s'émouvoir, je vis du travail de mes bras, et...

— Je te connais, interrompit brusquement le vieux Foscari, je te connais, te dis-je, toute dissimulation est inutile, tu t'appelles Jean

Joye, et c'est toi qui commets chaque soir ces meurtres mystérieux dont Venise s'épouvante!

Jean Joye parut d'abord surpris de cette révélation inattendue, mais il sut dissimuler à temps son impression, et répondit au vieillard avec assez de calme :

— Je m'étonne, dit-il, que me connaissant, vous n'ayez pas craint de venir me le dire dans ma demeure même.

Le vieillard sourit.

— Je suis venu, répondit-il, je suis venu sans hésitation vers toi, parce que l'affaire que j'ai à te proposer est excellente, et que si tu consens à me servir dans cette circonstance, je te ferai assez riche pour quitter Venise, et ne pas craindre l'avenir. Ai-je eu tort?

— C'est selon, dit Jean Joye.

— Écoute donc, et réponds-moi, poursuivit le vieillard. Il y a à Venise un homme que je hais, et dont je veux à tout prix me débarrasser, — à tout prix, comprends bien mes paroles. — Or, cet homme appartient à une des familles les plus puissantes de la République, et porte un des noms les plus respectés; je ne trouverais pas un homme qui voulût le frapper, et j'ai pensé à toi, qui en as fait disparaître bien d'autres, et que l'appât d'une récompense princière pourra peut-être tenter. Qu'en dis-tu?

— Je dis qu'aucune récompense ne peut me tenter, monseigneur... ce n'est pas l'or que j'aime.

— Ah!... fit Foscari étonné : — qu'est-ce donc?

— C'est le sang!

Foscari recula; Jean Joye se prit à rire.

— Quel est le nom de votre homme? demanda-t-il nonchalamment.

— Mario Grimani, répondit le vieillard.

A ce nom, Jean Joye se leva d'un seul bond, et regarda Foscari avec des yeux de feu.

— Ah! Mario Grimani, monseigneur, dit-il, ah! vous voulez que

je tue Mario Grimani ! eh bien, j'accepte de grand cœur, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous me direz en quel lieu et à quelle heure je pourrai trouver ce gentilhomme.

— Cela me sera facile. Demain matin, je te ferai donner à ce sujet les renseignements les plus circonstanciés, et à cette condition...

— Avant huit jours, je vous promets que Mario Grimani sera mort!... répondit Jean Joye.

Le vieux Foscari n'en demanda pas davantage, déposa dans les mains de Jean une bourse pleine d'or, que celui-ci jeta sur sa table d'un air d'indifférence, et se dirigea vers la porte.

Mais Jean Joye l'arrêta.

— Un instant, monseigneur, lui dit-il rapidement.

— Qu'y a-t-il encore? fit Foscari.

— Vous oubliez une chose essentielle!

— Parle!

— Où et quand vous trouverai-je, vous?

— Demain soir, je passerai sur la place Saint-Marc.

— C'est bien!...

Et Foscari partit.

Resté seul, Jean Joye se prit à réfléchir.

Se débarrasser de Mario, qui voulait le faire pendre, c'était une bonne fortune sur laquelle il ne comptait plus.

Il l'avait cherché depuis huit jours inutilement; Mario sortait peu, et à des heures irrégulières. Il n'était pas facile de le rencontrer : le vieux Foscari était venu fort à propos pour le tirer d'embarras.

Mais, d'un autre côté, l'existence de ce vieillard allait devenir un danger permanent pour lui.

Une fois Mario mort, Foscari restait maître du secret de Jean Joye;

il pouvait à tout instant, et dès qu'il le jugerait convenable, le livrer à la justice.

Jean Joye ne pouvait pas accepter cette position.

Le lendemain soir donc, il alla se poster non loin de la place Saint-Marc, à l'heure où Foscari devait passer.

Il avait apporté avec lui son arquebuse, et ayant pris position, il attendit.

Ce ne fut pas long...

Un quart-d'heure à peine s'était écoulé, depuis son arrivée, que la litière du vieillard parut sur la place, escortée de quelques valets.

Foscari les fit arrêter, dans l'espoir d'y être accosté par Jean Joye; il passa, au même instant, la tête à la portière; mais Jean Joye avait autre chose à faire que de venir lui parler. — L'ancien tourmenteur avait armé son arquebuse.

Quand la litière arriva au palais des Foscari, elle ne renfermait plus qu'un cadavre!

Cet événement fit plus de bruit dans Venise que tous les autres meurtres ensemble, et la police redoubla de soins pour découvrir le coupable.

Pendant quelques jours, Jean Joye se vit obligé de se cacher, et, comme les précédentes fois, il crut devoir s'éloigner de Venise pendant quelque temps. Mais il avait encore une victime à frapper, Mario, et il ne voulait pas qu'elle lui échappât.

Le meurtre était payé; Jean Joye était un homme de parole : il revint.

D'ailleurs, on avait récemment nommé un nouvel inquisiteur général, et à cette nouvelle, il avait senti se réveiller toute la haine qui couvait assoupie dans son cœur.

Et puis, Jean avait revu la femme rouge!

La sanglante apparition avait de nouveau exalté son esprit; elle lui avait dit que son zèle se relâchait, elle avait gourmandé sa paresse,

et s'était éloignée en lui désignant de nombreuses et nouvelles victimes.

Jean Joye revint avec une rage nouvelle, disposé à dépasser même, s'il le fallait, les injonctions de la femme rouge.

Tuer, exterminer, c'était sa mission ; les populations encombraient le monde, il fallait décimer les populations.

Peut-être était-ce, lui aussi, un philosophe ; peut-être avait-il ses idées sur le monde et la multiplication des races ; peut-être n'était-ce qu'un malthus pratique.

Jusqu'alors, le succès avait couronné ses crimes, il n'avait donc rien à craindre.

Les meurtres, les assassinats recommencèrent donc avec une nouvelle activité, défiant l'œil vigilant de la police, et bientôt ce ne fut plus dans tout Venise qu'un cri général, une sorte d'émeute de l'épouvante.

Un soir, Mario et Beppa se trouvaient l'un près de l'autre, et le jeune homme cherchait à calmer les terreurs de sa maîtresse. Beppa craignait pour les jours de son amant, et elle voulait que, pendant quelques jours du moins, il renonçât à la venir voir le soir.

Mais Mario riait des craintes de Beppa, et ne voulait point consentir à se priver du plaisir de la voir. La gondole était prête et les attendait ; mais, au moment où ils allaient sortir, la mère de Beppa entra, et les deux amants ne purent réprimer un cri de surprise et d'effroi en la voyant.

Elle était pâle, effarée, les cheveux en désordre, et c'est à peine si elle aperçut sa fille qui vint se jeter à ses genoux.

Mario s'approcha d'elle avec intérêt.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demanda-t-il d'une voix émue, et que vous est-il arrivé?

— Je l'ai vu ! je l'ai vu ! répondit la mère de Beppa d'un air égaré.

— Qui cela ? fit Mario.

— Oh ! lui ! c'est bien lui ! je l'ai bien reconnu !

— Mais qui ? qui ? insista Mario.

— Mon mari !

— Jean Joye ?...

— Lui-même !

— Et vous lui avez parlé ?...

La mère de Beppa fit un signe négatif, et prit sa tête dans ses mains avec désespoir.

— Oh ! tout est fini ! tout est fini, dit-elle avec des sanglots, car, plus de doute maintenant, c'est lui !

Mario ne comprenait rien aux paroles sans suite de la malheureuse femme.

— Voyons ! lui dit-il avec douceur, voyons ! ma famille est puissante, j'ai quelque crédit ; si vous craignez pour lui, je m'emploierai, nous verrons ; mais où est-il ?... allons le trouver.

Et comme Mario se dirigeait vers la porte, la mère de Beppa se leva tout d'un coup et lui barra le passage.

— Non ! non ! s'écria-t-elle, ne sortez pas ! il vous tuerait !...

Cette invitation fut suivie d'un silence de stupéfaction.

— Monseigneur, poursuivit-elle, venez !... nous suivrons quelque chemin détourné, nous vous reconduirons, Beppa et moi, jusqu'à votre demeure ; peut-être notre présence vous protégera-t-elle contre sa fureur !...

Mario écoutait la femme de Jean Joye, et il se doutait bien qu'il y avait dans son cœur un terrible secret qu'elle ne voulait pas révéler devant sa fille.

Il parut accepter la proposition qu'elle lui faisait ; ils sortirent par le côté de la maison qui donnait sur le canal, montèrent dans une gondole et se dirigèrent vers la demeure de Mario.

Malheureusement, le palais des Grimani n'était point situé sur le

canal même ; il fallait, pour y arriver, traverser la place St-Marc et quelques rues assez fréquentées.

On descendit de la gondole, et on s'engagea dans les rues.

Le cœur de Beppa battait avec précipitation ; une épouvante glacée s'était emparée de son esprit ; chaque bruit l'effrayait ; elle regardait avidement à droite et à gauche, devant et derrière, sondait en tremblant les endroits baignés d'ombre, et n'osait proférer une seule parole.

Sans savoir pourquoi, Mario n'était pas lui-même très-rassuré ; les terreurs des deux femmes l'avaient gagné : il lui semblait qu'un malheur le menaçait.

Cependant il n'avait point d'ennemis à Venise, du moins le croyait-il ; qui donc aurait pu avoir intérêt à l'assassiner?

Enfin, ils atteignirent la demeure des Grimani.

Mario se tourna alors vers Beppa, et la baisant au front dans l'ombre :

— Beppa, lui dit-il, vous le voyez, toutes vos craintes étaient vaines ; nous avons traversé Venise, et je suis encore dans ce monde... A demain donc, ma Beppa aimée, à demain !

Et comme Beppa répondait doucement à demain, elle sentit la main de son amant la serrer convulsivement ; elle le vît pâlir dans l'ombre, chanceler et enfin s'appuyer contre la muraille pour ne pas tomber.

Beppa poussa un cri et se jeta au cou de son amant.

— Mario ! s'écria-t-elle avec désespoir, Mario ! Mario !

Mais le jeune gentilhomme était frappé mortellement, il s'affaissa sur lui-même, serra encore une fois la main de Beppa, et roula à terre.

Cependant, les cris des deux femmes avaient attiré quelques personnes.

Il y eut bientôt autour d'elles un grand concours de peuple ; les

serviteurs de la maison de Grimani s'empressèrent d'ailleurs d'accourir au secours de leur maître, et les familiers de l'inquisition vinrent encore augmenter le nombre des spectateurs.

Beppa n'avait pas voulu laisser s'éloigner le corps de son amant; elle était entrée à sa suite dans le palais, laissant sa mère seule au milieu des curieux et des familiers.

La mère de Beppa semblait avoir été frappée de folie, en voyant tomber l'amant de sa fille.

Elle savait que s'il mourait, Beppa mourrait, et il s'était élevé de son cœur une malédiction pleine de haine contre l'auteur d'un pareil meurtre.

Jean Joye! c'était lui, elle ne pouvait en douter....; elle l'avait vu quelques instants auparavant cramponné sur le pan de muraille situé devant sa demeure, armé de son arquebuse, épiant et guettant sa victime.

Mais, dans le premier moment, elle n'avait point eu la force de crier, elle était restée muette, en proie à une stupeur hébétée, immobile et droite contre la porte du palais par laquelle sa fille avait disparu.

Beppa! c'était peut-être la dernière fois qu'elle la voyait! et sa main crispée pressait convulsivement ses tempes qui battaient.

Elle avait peur de devenir folle!

Cependant, les propos les plus contradictoires se croisaient autour d'elle; une indignation générale animait tous les esprits, et chacun demandait qu'on mît enfin à mort cet implacable assassin, qui jetait ainsi le deuil ou l'effroi dans toutes les familles.

La mère de Beppa écoutait ces propos sans les entendre, et elle murmurait tout bas quelques paroles incohérentes parmi lesquelles on ne distinguait que le nom de Jean Joye.

Ce nom, répété ainsi à diverses reprises, d'une voix monotone et lente, finit par attirer l'attention de ceux qui l'entouraient, et un des

familiers de l'inquisition, entr'autres, s'approcha d'elle et écouta ce qu'elle disait.

— C'est lui! c'est lui! pauvre Beppa... elle est morte peut-être maintenant!.. Oh! Jean Joye, je me vengerai!

Le familier de l'inquisition la laissa ainsi parler pendant quelques minutes, et quand il se trouva suffisamment édifié, il lui frappa sur l'épaule.

A cet attouchement inattendu, la mère de Beppa se réveilla comme en sursaut, et regarda autour d'elle d'un air effaré.

— Beppa! ma fille!... s'écria-t-elle; où est Beppa? je veux la voir!

Le familier fit signe à ceux qui l'accompagnaient de ne pas le contredire.

— Ta fille n'est plus, répondit-il, on vient de l'emporter.

— Mais je veux la voir!

— Elle est morte.

— Morte! assassinée, elle aussi!

— Malheureusement, le nom de son assassin est inconnu, insinua le familier.

— Qu'importe! fit la mère de Beppa.

— Comment?

— Je le connais, moi!

— Et son nom?

— Je le dirai!

Et elle s'abandonnait alors à toute la violence de son désespoir, appelait sa fille chérie, se livrait aux accents les plus désordonnés.

— C'est lui, vous dis-je! s'écriait-elle en saisissant le bras des familiers de l'inquisition, c'est lui, il a tué sa fille, sa propre fille!... il m'a enlevé ma seule consolation, ma seule joie!... .Oh! mais, je me vengerai!

Cette scène avait fini par attirer l'attention de tous, et l'on faisai cercle autour de la mère de Beppa.

Cependant, le familier jugea qu'il en avait appris assez, fit signe à ceux qui, comme lui, appartenaient au saint-office, et s'étant saisi de la malheureuse femme, ils se dirigèrent vers la prison, où cette dernière fut aussitôt enfermée.

Que faisait Jean Joye pendant cela?

C'était bien lui, en effet, qu'elle avait rencontré, et à ce moment, il guettait Mario Grimani qu'il avait vu entrer chez Beppa.

Jean Joye, nous l'avons dit, ne s'était pas inquiété de ce qu'était devenue sa femme. Il ignorait si son enfant vivait; il n'était revenu à Venise que pour accomplir son atroce mission, et ne se laissait pas détourner de son but par d'autres préoccupations.

Ce soir, il suivait Mario, et quand il crut deviner que le gentilhomme avait pris une autre issue, il se dirigea vers sa demeure, bien certain qu'il viendrait se présenter à son arquebuse dans le courant de la nuit.

Il attendit une heure; puis enfin, Mario parut.

Mais il n'était pas seul, et Jean Joye pouvait frapper une autre victime. Il apprêta néanmoins son arme, et quand le coup fut parti, il regarda un moment pour s'assurer qu'il ne l'avait pas manqué.

Jean Joye reconnut sa femme et sa fille.

Que se passa-t-il alors dans son cœur? Dieu le sait! Mais aux cris que poussèrent Beppa et sa mère, Jean Joye se sentit remué jusqu'au fond des entrailles.

Ses sourcils se contractèrent, son regard s'alluma.

C'était sa femme, il la reconnaissait, c'était sa fille sans doute aussi; et bien qu'il fût resté jusque-là étranger au sentiment de la paternité, une révolution se fit dans tout son être, et une sueur glacée l'investit.

Sa femme! sa fille!

Sa fille était si belle ainsi, les cheveux épars, implorant le ciel avec

des cris et des larmes, maudissant peut-être l'assassin de son amant!

Pour la première fois, Jean Joye eut un remords.

Mais sa femme se répandait en paroles violentes, elle accusait l'assassin, le nommait même ; il y avait pour Jean Joye un danger réel à demeurer plus longtemps : il prit la fuite.

Où aller cependant? il ne pouvait douter que sa femme ne l'eût reconnu : les paroles qu'elle avait prononcées, et qui étaient venues jusqu'à lui l'attestaient ; elle le savait à Venise, elle allait le dénoncer.

Un instant, Jean Joye conçut l'idée de tuer sa femme ; mais il songea à Beppa, et cette pensée le retint.

Il partit, et dès le lendemain même, il quittait Venise.

Mais l'inquisiteur avait mis la nuit à profit : on avait maintenant le nom de l'assassin, les recherches pouvaient avoir un résultat certain ; le signalement de Jean Joye fut donné à tous les familiers, il fut répandu à profusion dans toutes les rues, sur toutes les places de Venise, et chacun se fit un devoir de se mettre à la poursuite de l'ancien tourmenteur.

Enfin, trois jours après, Jean Joye était pris à quelques lieues de Venise, et jeté dans la prison de l'inquisition.

CHAPITRE V.

Suite de l'inquisition. — Jean Joye en prison. — Ce qu'étaient devenus Mario et Beppa. — A quoi Jean Joye pensait dans sa prison. — Tentative d'évasion. — Promesse d'aveux. — Trains de plaisir. — Précautions prises pour ces entreprises nouvelles. — L'homme à la carabine. — Le vieil avare et ses héritiers. — La jeune fille consolée. — Les familles réconciliées. — Jean Joye, agent de mariages. — Le capucin. — Histoire de Castelmelhor et du commandeur de Foulquerre. — La *Strada Strella*. — Le Vendredi-Saint. — Le spectre. — TÊTE-FOULQUES ! — Montijo. — Le luthérien prédicateur, amateur de baïoques, et sa fille Marguerite. — Auto-da-fé de Jean Joye. — Sa maison, etc.

L'arrestation de Jean Joye devint, dès qu'on la connut, le sujet de toutes les conversations. Chacun voulait le voir, assister à son procès, et l'inquisiteur général fut obligé, pour céder au vœu général, de faire agrandir le local ordinaire des séances du tribunal.

Toute la ville savait l'histoire de Mario et de Beppa, leurs amours, la catastrophe qui les avait interrompus, et chacun s'était intéressé au sort du jeune Grimani comme à celui de sa belle maîtresse.

Mario n'était point mort, cependant ; mais par un adroit subter-

fuge, on avait fait accroire à la femme de Jean Joye que Grimani n'avait pas survécu au coup qui l'avait frappé, et que Beppa l'avait suivi dans la tombe.

La femme de Jean Joye en avait conçu un profond désespoir, et si elle n'était pas morte elle-même en apprenant cette nouvelle, c'est qu'elle voulait se venger.

C'était une femme d'une grande douceur, et qui, jusqu'alors, avait vécu dans la résignation. Mais elle n'avait que sa fille. Son caractère changea tout à coup. Elle n'eut plus qu'une seule pensée.

Venger sa fille !

Cependant l'affaire s'instruisait avec activité ; les greffiers écrivaient, les témoins abondaient ; maintenant que Jean Joye était pris, chacun l'avait vu, chacun le connaissait, et nul ne paraissait comprendre pourquoi on ne l'avait pas arrêté plus tôt.

Jean Joye avait subi plusieurs fois la torture, mais aucun tourment n'avait pu lui arracher un seul aveu. Il se renfermait dans un silence obstiné, et espérait échapper ainsi à la mort qui l'attendait.

Expert comme il l'était, en fait de tourments, il pouvait, mieux qu'un autre, secouer cette terreur morale qui décuple la souffrance physique.

Les horribles instruments, qu'il appelait autrefois ses *joujoux*, ne lui faisaient pas peur, et on le vit souvent examiner, avec une curiosité étrange, l'effet des machines sur ses membres.

Pourtant, quand il apprit que sa femme était comme lui en prison, que la mort de sa fille l'avait rendue presque folle de désespoir, qu'elle avait promis de se venger de son mari, et que déjà même elle avait fait quelques révélations compromettantes pour lui, il parut réfléchir, et jugea peut-être que le seul moyen d'adoucir la rigueur du châtiment qui lui était réservé, était de tout avouer.

Quelques jours se passèrent ainsi, sans qu'il pût se résoudre à rien.

Un soir, au bout d'une semaine environ, il fit demander le grand-juge; mais ce fut pour lui dénoncer un aide-bourreau qui ne faisait pas son métier suivant la règle.

Jean Joye était indigné contre ce misérable !

Une autre fois, il écrivit pour envoyer le plan d'une nouvelle mécanique à torturer, qu'il avait imaginée dans les loisirs de sa captivité.

Malgré tout cela, l'inquisition comptait toujours sur quelques aveux, et ordre fut donné de ralentir la procédure.

Jean Joye occupait un cachot creusé profondément sous le sol, et qui n'avait de communication qu'avec l'intérieur de la prison, et ne recevait le jour de nul côté.

Une espèce d'*in pace*.

Comme l'inquisition n'ignorait pas que l'ancien tourmenteur connaissait à fond les détours de la prison, et qu'il lui était moins difficile qu'à tout autre de s'échapper, si une occasion favorable se présentait, on avait pris des précautions en conséquence.

Une sentinelle veillait jour et nuit à sa porte; le corridor qui conduisait à son cachot était gardé par deux familiers de l'inquisition, et l'on ne le perdait pas de vue un seul instant.

L'idée de fuir n'était pas encore venue à Jean Joye : il avait été tellement habitué à vivre isolé; la chambre qu'il occupait naguère en ville, et d'où il ne sortait que la nuit, ressemblait si bien à un cachot, qu'il ne s'aperçut pas, tout d'abord, de la privation de sa liberté.

Mais peu à peu le sentiment de sa position lui inspira une sorte de malaise général, et il se prit à regretter le temps où il pouvait aller et venir dans les immenses corridors, prendre part en toute liberté aux opérations de l'inquisition, et sortir, quand il le voulait, de cette prison, qui lui pesait maintenant sur les épaules.

Ainsi, ce n'était pas même sa vie libre qu'il regrettait amèrement : c'était sa vie de familier.

Jamais, peut-être, l'histoire ne nous montra un homme plus bizarrement organisé que ce tranquille et sombre scélérat!

Quant aux ressources qu'il avait en lui, nous venons de dire comme il était gardé ;— nonobstant cela, un jour, quand on pénétra dans son cachot, on ne le trouva pas !

Ce fut en un instant une rumeur générale. Chacun se mit à sa recherche; on visita toute la prison, depuis les étages inférieurs jusqu'aux combles, et, enfin, on finit par le découvrir, au moment où il allait s'échapper par les toits.

Jean Joye n'avait pas brisé ses barreaux ni percé les murailles de son cachot.

Il avait tout bonnement étouffé son gardien entre ses bras et enfermé les deux familiers dans la *chambre du tourment.*

La surveillance devint, dès ce jour, encore plus active; elle fut, en quelque sorte, permanente. On lui donna, cette fois, un familier pour compagnon, et ce familier était armé jusqu'aux dents.

Force fut à Jean Joye de demeurer tranquille.

Alors, comme il avait fantaisie de se promener, il devint furieux, il menaça, et souvent il se précipita contre les murailles de son cachot, comme s'il eût voulu se détruire.

On fut contraint de l'enchaîner.

Une fois dans cette position, Jean Joye fit d'amères réflexions.

On l'entendait, nuit et jour, se plaindre de l'injustice aveugle des hommes.

Il avait voulu secourir l'humanité (à coups de fusils à vent), et l'humanité ingrate le chargeait de fers !

Occupez-vous donc de vos semblables!

Hélas! c'est le sort commun de tous les grands philanthropes.

Pauvre bon Jean Joye, qui avait débarrassé le monde de deux ou trois cents superfétations!

Qui avait extirpé deux ou trois cents excroissances, nuisibles au bien-être général.

Pauvre Jean Joye!

Il comprenait enfin qu'il était perdu, qu'on ne lui laisserait même pas la liberté de se tuer. On voulait évidemment le faire servir d'exemple, le montrer au peuple, donner à son procès autant d'éclat que ses crimes avaient eu de retentissement.

Il se laissa faire, et n'opposa plus aucune résistance aux vœux de l'inquisition; au contraire, il alla au devant des questions qui pouvaient lui être adressées, et fit des aveux complets.

Il manifesta même l'intention de faire, en séance publique, une confession solennelle de tous les événements de sa vie.

— On verra, disait-il, avec une tristesse calme, — on verra comment je me suis acquitté de la mission que *les esprits* m'ont assignée!...

Pendant que ces choses se passaient au dedans de la prison, tout Venise était profondément agité. On attendait, avec une impatience extrême, que les débats s'ouvrissent, et l'on ne comprenait pas pourquoi cette heure, tant souhaitée, se faisait si longtemps attendre.

Jean Joye était l'objet de toutes les préoccupations, et l'on ne s'abordait plus dans les rues, sur les places publiques, dans les salons, qu'avec son nom sur les lèvres.

Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? quelles sont les révélations nouvelles?... étaient les seules questions que l'on entendît de tous côtés, et jamais, peut-être, la reine de l'Adriatique ne s'était montrée si violemment émue!

Mais quand on apprit que Jean Joye, lui-même, avait fait des aveux complets, que des lambeaux de ces aveux commencèrent à être colportés çà et là, qu'il fut parfaitement établi qu'il était l'assassin mystérieux dont on avait eu tant de peur; quand, enfin, l'inquisition annonça que Jean Joye était disposé à faire une confession solennelle

de tous ses crimes, le jour même de l'ouverture des débats; la curiosité redoubla, et l'on s'y prit longtemps d'avance pour être convenablement placé pendant le procès.

Toutes les villes d'Italie s'en mêlèrent. Des commerçants habiles et peu vertueux, organisèrent des *trains d'inquisition,* qui allaient prendre les curieux à Naples, à Vérone, à Turin, à Rome et ailleurs.

Ces trains d'inquisition, véritables trains de plaisirs, consistaient en un grand panier d'osier, traîné par deux bœufs malades.

Ils eurent un succès excessif, et les actionnaires de ces entreprises ingénieuses moururent tous, sans exception, à l'hôpital.

Ces trains, organisés, du reste, avec soin, ne mettaient pas un mois tout entier pour aller de Naples à Venise.

On changeait de bœufs tous les huit jours. Les convois portaient ce qu'il fallait pour soulager les femmes enceintes, des perruquiers pour faire la barbe aux hommes forts, et des bandits qui dévalisaient leurs compagnons sans défiance dans les endroits déserts.

Il y avait en outre des sbires pour s'emparer de ces bandits, des juges pour les condamner, et des jeunes personnes romanesques pour les arracher à une mort certaine en fuyant avec eux.

Les mères de ces demoiselles ne pouvaient point se consoler... mais ceci ne rentre point dans notre sujet.

C'est à peine si l'on s'inquiétait désormais, à Venise, de Mario Grimani et de Beppa. On savait que Grimani était hors de danger, et que Beppa n'avait pas voulu le quitter pendant sa cruelle maladie. Le public n'en demandait pas davantage, et bien que les deux amants eussent les sympathies de toute la ville, cependant c'était bien plutôt vers Jean Joye que se tournaient toutes les curiosités.

Quant à la mère de Beppa, elle était toujours en prison; mais comme Jean Joye avait fait des aveux, et que, par conséquent, la présence de la malheureuse mère devenait inutile, on la rendit à la liberté et à sa fille.

Combien peu nous nous occuperons désormais de cette femme! Nous avions cru un moment pouvoir en faire quelque chose. Vain espoir!

Nous pensons qu'elle fut contente de revoir Beppa, la jolie marchande de violettes de Parme : c'était naturel.

Laissons de côté ces personnages sans originalité. Revenons à notre brave Jean Joye, l'homme à la carabine.

Il chantait ainsi :

« Quelqu'un de vous connaît-il ma machine? quelqu'un d'ici?... »

Au milieu de ses aveux, il s'interrompait pour dire :

— Je vous la vendrai pour presque rien... Elle pourra torturer un homme pendant trente-sept jours sans nuire à sa constitution.

« Le vent qui venait à travers les chevalets, les cordes, les chaudières, les étaux et les clous, le rendait fou!

« Oui, le rendait fou! »

Enfin, le procès public commença.

Dès la pointe du jour, les portes du palais où devaient se tenir les séances avaient été assiégées par une foule tumultueuse, et, bien longtemps avant que la séance s'ouvrît, la partie du tribunal livrée au public était pleine et regorgeait de monde.

A neuf heures précises, les portes du tribunal s'ouvrirent et laissèrent passer les inquisiteurs-juges, les greffiers, les secrétaires, les familiers armés, puis enfin l'inquisiteur général.

La plupart des grandes dames de la République assistaient à cette séance, le doge, les principaux membres du Conseil-des-Dix, tous ceux enfin qui tenaient un rang ou appartenaient à une famille illustre de Venise.

Quant aux voyageurs des divers trains de plaisir, Joachim Pitrabuffalo, l'historien de Terracine, prétend qu'ils arrivèrent seulement huit jours après le baisser du rideau, — et tous avec la petite vé-

role, qu'ils avaient gagnée en route de plusieurs négociants qui l'avaient.

Quand les membres du tribunal eurent pris place, le greffier lut l'acte d'accusation, qui était fort long, et aussitôt après, les débats commencèrent.

L'inquisiteur se tourna alors vers Jean Joye et lui dit :

— Accusé, levez-vous!

Jean Joye se leva.

— Comment vous appelez-vous?

— Giovanni Gioja.

— Quel est votre âge?

— Trente-cinq ans.

— Votre profession?

— Tonnelier.

— Accusé Jean Joye, ajouta alors l'inquisiteur général, vous avez exprimé le désir de faire, à cette séance publique et solennelle, la confession générale et consciencieuse de tous vos crimes : parlez sans crainte, l'inquisition vous écoute, et, malgré votre indignité, elle espère encore, si vous vous repentez, pouvoir vous réconcilier avec Dieu.

Puis l'inquisiteur se tut. — Un profond silence s'établit dans l'enceinte ; Jean Joye hésita un moment, puis il commença.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici le discours de Jean Joye dans son entier ; nous nous contenterons d'en analyser les parties les plus saillantes, et d'en présenter une idée à notre lecteur.

Jean Joye établit tout d'abord que, depuis l'apôtre saint Paul, il était le seul homme qui eût eu des communications directes et bien constatées avec le ciel.

Le ciel lui avait parlé d'abord dans la langue latine, qu'il ne connaissait pas, ensuite en italien-lombard, qui était sa langue naturelle.

Il n'avait obéi, en se faisant l'exécuteur mystérieux de tant d'ar-

rêts de mort, il n'avait obéi qu'à un ordre venu d'en haut, qui lui avait dit de procéder à l'extermination des méchants qui désolaient le monde.

Il prétendit que ses balles n'avaient jamais atteint que les hommes que la nature elle-même avait semblé lui désigner d'avance, en les marquant d'un sceau de réprobation.

Et il racontait ses assassinats, à l'appui de cette théorie.

Il y avait, disait-il, à Venise un homme immensément riche, qui jamais n'avait donné la plus petite parcelle de son bien en aumônes. Cet homme était vieux; tous ceux qui le connaissaient le haïssaient; il n'avait jamais fait de bien à personne; il laissait ses trésors enfouis dans ses caves, sans chercher à en jouir lui-même.

Autour de lui cependant étaient deux neveux, deux sacripants, qui fréquentaient les tavernes et les filles publiques, qui faisaient des dettes, mettaient le trouble dans les familles et battaient le guet quand ils en trouvaient l'occasion.

Jean Joye se sentit touché par cette situation, et il envoya une balle au vieil avare.

Après quoi, naturellement, il dut occire les deux neveux sacripants, qui laissèrent pour héritiers quatre rabins : un avocat, un procureur, un greffier, un huissier.

En conscience, Jean Joye ne pouvait laisser vivre de pareilles espèces.

Il dépensa quatre balles et fit quatre enterrements nouveaux.

Une autre fois, c'était un membre du Conseil-des-Dix.

Cet homme était cruel, sombre, atrabilaire; il avait près de lui une jeune pupille du nom d'Héléna, qu'il avait arrachée à la misère, qu'il avait prise près de lui, qu'il avait élevée.

Un jour, Jean Joye passait dans une rue de Venise (et il disait la rue, ce qui équivalait à dire le nom du membre du Conseil-des-Dix), Jean Joye passait dans la rue, son arquebuse à vent sur l'épaule.

C'était une nuit d'été.

Toutes les fenêtres du palais étaient ouvertes, et, en passant, il ne put s'empêcher de jeter un regard dans les appartements.

Bien lui en prit, car au moment où il regardait, une porte s'ouvrit, et un spectacle poignant s'offrit à lui.

Une femme, jeune, belle, les cheveux épars, se précipitait dans la chambre en poussant des cris terribles : le désordre de sa toilette attestait qu'elle venait de soutenir une lutte désespérée, et pendant que Jean Joye cherchait à s'expliquer la cause de ce désordre, un homme parut et s'élança vers elle.

Il était évident qu'une violence honteuse avait été commise.

La jeune femme courut se réfugier à un autre bout de l'appartement ; mais l'homme la suivait, l'œil en feu, les bras tendus.

Jean Joye arma son arquebuse, et l'homme tomba raide mort.

Puis, comme il était manifeste que la pauvre jeune fille avait été déshonorée et ne pouvait plus être heureuse, Jean Joye arma une seconde fois son arquebuse et lui *fit un sort.*

N'était-ce pas, ce Jean Joye, une seconde providence?

Il raconta ainsi qu'il avait vengé bon nombre d'époux des infidélités de leurs épouses, et qu'il s'était, à diverses reprises, institué le juge de certains différents entre des familles divisées, et les avait réconciliées.

En général, pour réconcilier deux familles, il suffit d'en exterminer une. — Rarement on a besoin de massacrer les deux. — Jamais on n'est contraint d'aller au delà.

Plusieurs des histoires de Jean Joye sont assez curieuses pour mériter d'être racontées.

Il avait appris que les Bellamonte et les Visconti se trouvaient profondément divisés, et que cette haine n'attendait, de part et d'autre, qu'une occasion favorable pour éclater. Jean Joye trouva qu'il était

urgent de se mêler de leurs affaires et de produire cette occasion que les deux partis attendaient.

Car l'attente est cruelle...

Un jour donc, un membre de la famille des Bellamonte fut trouvé assassiné au seuil même du palais des Visconti, et, malgré les protestations de ceux-ci, les Bellamonte crurent, avec une apparence de raison, que les Visconti étaient les assassins de la victime.

Quelques jours après, un membre de la famille des Visconti tombait non loin de la demeure des Bellamonte.

On n'alla point chercher le meurtrier autre part, et, dans tout Venise, les Bellamonte furent à leur tour accusés de l'assassinat du Visconti. Ce fut ainsi, pendant quelques semaines, un échange de méchants coups entre les Bellamonte et les Visconti, sans que jamais, et malgré les recherches actives de la police, on pût parvenir à découvrir le coupable.

Ce qu'il y eut de plus affligeant dans cette affaire, c'est qu'il y avait dans les familles deux enfants de seize ans à peu près qui s'aimaient de l'amour le plus tendre, malgré la haine qui divisait leurs familles.

Nous disons affligeant, parce qu'il est impossible d'éviter Roméo et Juliette.

Rosamiro et Héléna s'étaient juré un amour éternel, et tous les soirs ils se voyaient à l'insu de leurs familles.

Notez que Roméo et Juliette se voyaient le matin, ce qui donne au moins une différence.

D'ailleurs, Rosamiro est un de ces noms heureux qui suffisent pour mettre hors de cause l'imagination et le style d'un écrivain.

Les meurtres mystérieux qui survinrent les séparèrent momentanément, mais l'affection n'en subsista pas moins dans leurs cœurs, et voici ce qui arriva :

Les obstacles insurmontables qui leur avaient fait envisager d'abord une alliance comme impossible, tombèrent un à un devant la

persistance de Jean Joye, et, quelques mois après, Rosamiro, resté seul de la famille Bellamonte, épousait Héléna, unique débris de la maison Visconti.

Voilà comme Jean Joye faisait les mariages.

Un capucin avait été également victime de l'ancien tourmenteur du saint-office.

Jean Joye raconta, avec quelques détails, pourquoi il l'avait tué.

Ce capucin était arrivé à Venise depuis peu de temps, et déjà il avait réussi à faire bon nombre de dupes. Il avait rempli successivement en Afrique les fonctions de missionnaire apostolique, de provincial, et plusieurs fois de gardien de couvents de femmes.

A Venise, dit-on, il pervertit presque toute une maison, au moyen de fausses doctrines. Jean Joye mit fin à ses déportements, en lui communiquant une balle.

Mais l'histoire qui produisit le plus de sensation dans l'auditoire, est sans contredit celle de dom Louis de Lima Castelmelhor.

Quelques détails sont nécessaires à ce propos.

Dom Louis de Castelmelhor appartenait à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et nous devons constater à ce sujet deux points pour le lecteur.

Le premier, c'est que le combat en duel, que devaient naturellement proscrire les statuts d'un ordre religieux, était cependant toléré à Malte, entre les chevaliers.

Cette mesure pouvait passer pour une concession prudente faite à des guerriers jeunes, bouillants, ambitieux, et d'autant plus jaloux les uns des autres, qu'ils appartenaient, comme on le sait, aux diverses nations européennes, ce qui excitait souvent parmi eux mille sujets de révolte.

Seulement, par un ordre exprès du grand-maître, et ce sous peine de la vie, le duel n'était toléré à Malte qu'à condition qu'il n'aurait lieu que dans une petite ruelle de la cité, appelée la *Strada Strella*,

c'est-à-dire la rue étroite, ruelle écartée, solitaire, et sur laquelle ne s'ouvrait aucune maison.

Le second point à noter, c'est que le vœu de célibat que faisaient autrefois les profès de l'ordre (et qui ne comportait pas celui de chasteté absolue), n'excluait pas toujours en eux la galanterie; que les braves chevaliers, dans l'intervalle de leurs caravanes contre les infidèles, charmaient leurs loisirs en faisant une cour assidue aux charmantes *senoras* de l'île, et que plusieurs commandeurs même s'en déclaraient ouvertement les serviteurs.

Dom Luis de Lima Castelmelhor appartenait à la *langue* de Castille, bien qu'il fût Portugais. Il était entré dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem avant d'être sorti de l'enfance, y ayant été reçu *de paginaria*, c'est-à-dire pour faire partie des pages de son altesse éminentissime le grand-maître, qui était alors dom Raymond de Perellos y Zuniga y Lopez de Zapatan y Sa de Catalayad.

Ce prince avait eu deux aïeules qui étaient de la maison de Souza, tige des Castelmelhor, et qui valut à dom Luis sa protection particulière, et l'honneur de commander une des galères de l'ordre à l'âge de vingt-cinq ans.

Quelques combats brillants, qu'il soutint ensuite contre les ennemis de la foi, lui méritèrent d'être nommé à l'une des plus riches commanderies de Castille, et il se trouva en position d'arriver, en peu de temps, aux premières dignités de l'ordre.

Dans l'intervalle de ses expéditions maritimes, n'ayant rien de mieux à faire à Malte, dom Luis passait, comme beaucoup de ses confrères, la plus grande partie de son temps à faire la cour aux jeunes femmes de l'île.

A cette époque, Honora Juventès passait, avec justice, pour la plus belle et la plus charmante créature de Malte; elle avait autour d'elle une foule empressée d'adorateurs; dom Luis se mit à sa suite, et il eut le bonheur d'être préféré à ses nombreux rivaux.

Pendant longtemps, rien ne troubla le bonheur des deux amants.

Un jour cependant, un vaisseau français arriva dans l'île, et amena le commandeur de Foulquerre, de l'ancienne maison des sénéchaux du Poitou, qu'on croit issue des premiers comtes d'Angoulême.

Ce commandeur, d'ailleurs guerrier très-renommé, était un homme orgueilleux, hautain, querelleur, et apportant un esprit d'insubordination, même envers les grands-maîtres et le grand-prieur de France.

A son arrivée dans l'île, il tint maison ouverte pour tous les chevaliers de la *langue* de France, qui s'y précipitèrent en foule, et lui formèrent une espèce de cour. Il ne sortait jamais de chez lui, sans être accompagné d'une foule de jeunes caravanistes français.

Ceux qui avaient été les rivaux de dom Louis, dans ses amours avec la belle Honora Juventès, cherchèrent surtout à aigrir le commandeur de Foulquerre contre son jeune collègue ; ils y réussirent au point que dom Louis devint, pour le commandeur de Foulquerre, un objet de haine et de jalousie.

Le Français ne cherchait plus qu'une occasion d'insulter dom Louis.

Il était d'usage, à Malte, quand on faisait la cour à une dame, de l'accompagner les jours de fête dans toutes les églises où elle allait faire ses dévotions.

C'était le Vendredi-Saint : Honora Juventès voulut aller faire ses prières dans toutes les églises de la ville, et dom Louis s'offrit pour l'accompagner.

En entrant dans la première, le commandeur français, qui les suivait dans l'intention de chercher querelle à dom Louis, se précipita entre Honora et lui, lui offrit de l'eau bénite, et marcha sur le pied de Castelmelhor, en lui tournant le dos.

Il n'en fallait pas tant de moitié. Cette injure ne pouvait rester im-

punie; mais dom Louis crut devoir attendre, pour éclater, la fin de l'office divin.

En sortant de l'église, dom Louis aborda donc son adversaire avec froideur, et lui demanda dans quelle autre église il comptait aller, pour faire sa seconde station.

— Je compte aller, répondit de Foulquerre, à l'église magistrale de Saint-Jean.

— Eh bien! répartit dom Louis, sans s'émouvoir, si vous le voulez bien, mon frère, je vous accompagnerai, et vous enseignerai même le chemin le plus court.

La proposition fut acceptée, et dom Louis mena son adversaire, sans qu'il s'en doutât, jusque dans la *Strada Strella,* le seul lieu de l'île où il fût permis aux chevaliers de l'ordre de se battre.

Arrivé là, Castelmelhor, bien certain que personne ne viendrait les déranger, surtout un jour de Vendredi-Saint, frappa sur l'épaule de son compagnon, et dégaîna.

— Comment! s'écria Foulquerre, étonné de ce mouvement, comment, *senor commandador,* vous tirez l'épée?

— Oui, monsieur le commandeur, répartit dom Louis, je veux venger l'insulte que vous m'avez faite tout à l'heure; je suis en garde, et je vous attends.

Foulquerre était brave; il dégaîna son épée à son tour, mais il se montrait visiblement ému, et il en baissa presqu'aussitôt la pointe vers la terre.

— Eh quoi! s'écria-t-il, un jour de Vendredi-Saint, se battre en duel! — Il y a six ans que je ne me suis approché du confessionnal, je suis épouvanté de l'état de ma conscience; accordez-moi un jour, et je vous donne ma parole d'honneur que, demain matin, je me trouverai ici pour vous donner satisfaction.

Dom Louis ne voulut rien entendre, et le força à se mettre en garde. Foulquerre se plaça donc près du mur, comme s'il eût prévu qu'il

allait être traversé, et, malgré sa bravoure éprouvée dans cent combats, cette fois la terreur était empreinte sur tous ses traits.

Ce n'était pas sans raison ; car, dès les premières passes, dom Louis lui passait son épée au travers du corps.

Foulquerre poussa un cri, s'appuya sur la muraille, et laissa tomber son épée.

— Un Vendredi-Saint ! dit-il d'une voix défaillante, puisse le ciel vous pardonner ! — Portez mon épée en France, dans mon château de Tête-Foulques, et faites dire cent messes pour le repos de mon âme !

Puis le commandeur de Foulquerre expira.

Dans le moment, dom Louis de Lima Castelmelhor y Souza ne fit pas grande attention aux dernières paroles de son adversaire ; il fit, au chapitre de l'ordre, une déclaration de l'affaire, et le duel ayant eu lieu dans la *Strada Strella,* on n'y trouva rien à redire ; cela ne lui fit même aucun tort auprès des dignitaires du grand-maître.

Mais il n'en fut point ainsi devant Dieu.

En effet, dans la nuit du Vendredi-Saint au samedi de l'année suivante, il fut réveillé en sursaut.

En regardant autour de lui, il lui sembla qu'il n'était ni dans son appartement, ni dans son lit, mais dans la *Strada Strella,* couché sur le pavé.

Il aperçut alors le commandeur Foulquerre, appuyé contre le mur : le spectre parut faire un effort pour lui parler.

—Portez mon épée à Tête-Foulques, dit-il d'une voix défaillante, et faites dire cent messes pour le repos de mon âme, dans la chapelle du château.

Mais dom Louis de Lima Vasconcellos était un homme léger, ne craignant point Dieu, et donnant ses jours aux plaisirs de ce monde.

Il n'obéit point encore.

L'année suivante, même vision.

Cette fois, parbleu! dom Louis n'en fit que rire.

Et il s'enfonça de plus en plus dans la débauche et la perdition. jusqu'à ce qu'enfin les liens qui l'unissaient à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem lui semblèrent trop lourds; il les brisa violemment, puis il se mit à parcourir l'Italie.

Il s'arrêta à Venise quelques semaines, et y mena la même vie dissolue et dissipée; mais là l'attendait enfin la vengeance du ciel.

Un soir, en passant près du Rialto, il se sentit frappé à mort, et tomba.

Quand on le releva, il respirait encore; mais il ne put prononcer que ces trois mots :

Mon épée, — cent messes, — Tête-Foulques!

Et il expira.

Jean Joye dit à cette occasion, que Dieu lui était apparu, tenant par la main le commandeur de Foulquerre, qui avait un grand coup d'estoc au travers de la poitrine, et qu'il lui avait dit :

— Jean, mon serviteur, il faut que tu venges la mort de celui-là!...

Bien qu'on ne pût accepter la mission que Jean Joye semblait s'attribuer dans cette affaire, cependant l'histoire de dom Louis et de Foulquerre intéressa vivement l'auditoire, et l'attention redoubla.

L'ancien tourmenteur, du reste, ne cherchait pas toujours à donner le change sur le réel motif de ses crimes.

C'est ainsi qu'il expliqua, par son intervention, certaines disparitions qui avaient d'abord intrigué Venise, et que l'on avait attribuées au saint-office lui-même.

Il entrait alors dans les plans de Jean Joye, tant dans l'intérêt de sa vengeance que dans celui de sa conservation personnelle, de détourner les soupçons en les faisant retomber sur l'inquisition. Plusieurs crimes qu'il commit à une certaine époque, furent donc calculés avec une adresse rare, et le but qu'il s'était proposé fut un moment atteint.

Un vieillard, du nom de Montijo, vivait à Venise fort retiré, n'ayant avec lui que sa servante; il était fort riche et fort avare, et avait au moins soixante-dix ans.

Montijo avait deux neveux, ses seuls héritiers, qui attendaient avec impatience l'instant de se partager son héritage, et qui trouvaient que la vieillesse de leur oncle était bien longue, et sa mort bien lente à venir.

Les deux neveux se concertèrent.

Tuer leur oncle, c'était s'exposer beaucoup, surtout quand ils songeaient qu'ils n'avaient peut-être plus que quelques mois à attendre, et qu'un meurtre serait sans doute fort difficile à cacher.

Ils prirent un autre parti.

Ils circonvinrent adroitement la servante du vieillard, lui firent entrevoir une riche récompense, lui inspirèrent une crainte salutaire de l'inquisition, lui dépeignirent leur oncle comme un vieil hérétique, dont les familiers avaient déjà le signalement, et l'engagèrent, en dernier, à prendre les devants, et à dénoncer Montijo.

La vieille résista longtemps; elle était fort attachée à son maître, avait passé une grande partie de sa vie près de lui, et ne pouvait se résoudre à le perdre de la sorte.

Cependant, les deux neveux agissaient ténébreusement au dehors; ils répandirent des calomnies contre Montijo, si bien qu'un jour, la vieille servante se vit contrainte de dénoncer son maître, pour échapper elle-même aux familiers.

Montijo fut pris; mais comme les charges ne parurent pas suffisantes, au bout de quelques semaines, il fut relâché.

Les neveux ne se tinrent pas pour battus.

Ils firent courir le bruit que l'inquisition avait cédé devant certaines suggestions; mais, qu'au fond du cœur, elle gardait une ran-

cune profonde à Montijo, et, qu'un jour ou l'autre, on le verrait disparaître.

Les deux neveux se réservaient ainsi la possibilité d'un assassinat.

Mais ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, l'audace nécessaire pour une semblable situation, et Jean Joye leur vint en aide fort à propos.

Quand on trouva, un matin, le cadavre de Montijo étendu non loin de la prison de l'inquisition, nul ne douta que ce ne fût une vengeance secrète du saint Tribunal, et l'on se garda bien de rechercher les coupables.

Une autre fois, ce fut un luthérien, que l'on appelait du nom de Krumler.

Cet homme était venu s'établir sur le territoire de la République, avec sa femme et sa fille.

Sa fille, Margaretti, était une enfant de seize ans au plus, belle et pure comme un ange allemand. Elle avait de beaux yeux bleus, qui semblaient refléter l'azur du ciel, de longs cheveux blonds flottant sur les épaules, une taille souple et ronde, un pied trop petit.

L'arrivée de Margaretti fit sensation dans la capitale de la République, et plus d'un gentilhomme se mit au rang de ses adorateurs.

La maison du père Krumler fut donc envahie, et l'honnête luthérien jugea qu'il pouvait tirer un bon parti de la situation, en essayant de ramener à son hérésie tous ceux que les charmes de sa fille attiraient dans sa maison.

Il commença donc une propagande active, vendit de petites Bibles pour de gros écus, et déclara nettement aux adorateurs de Margaretti qu'ils seraient impitoyablement renvoyés, s'ils ne consentaient à assister, une fois par semaine, à un sermon qu'il avait l'intention de leur faire, et de leur faire payer.

Un sermon de deux heures et de six baïoques par semaine; ce

n'était pas trop, pour le plaisir que l'on goûtait dans la compagnie de la charmante fille.

En moins d'un mois, les sermons du père Krumler furent très-courus, à ce point que cela fit rumeur dans Venise.

Les jeunes filles, jalouses du succès de Margaretti, en jasèrent; les pères, jaloux de Krumler, s'en montrèrent scandalisés, et l'inquisition s'en émut.

On fit venir Krumler, on l'engagea à modérer sa propagande, et on ne lui laissa pas ignorer que s'il continuait, on se verrait contraint d'en venir à des mesures coërcitives.

Krumler parut se soumettre à ces observations; mais, rentré chez lui, il annonça que ses sermons auraient lieu deux fois par semaine, au lieu d'une fois, et qu'ils coûteraient douze baïoques, au lieu de six.

Les processions recommencèrent de plus belle, et comme le luthérien voyait sa maison fréquentée par quelques jeunes gens qui appartenaient aux meilleures familles de Venise, il pensa qu'il serait hardiment soutenu et protégé dans le cas d'une lutte.

L'inquisition lui fit de nouvelles remontrances, auxquelles il ne prit pas garde davantage, et, un jour, il fut jeté en prison.

Mais l'inquisition ne voulait que l'effrayer, et, quelques jours après, il fut rendu à la liberté.

Toutefois, malgré cette sorte de bienveillance de la part de la redoutable institution, le public demeura persuadé qu'on ne lui avait nullement pardonné, et que cette bienveillance était due uniquement a la protection de quelque amoureux puissant de Margaretti.

On se rappelait Montijo, et on attendit.

Deux semaines à peine s'étaient écoulées, que le malheureux Krumler était tué, sur le seuil même de sa porte.

Nous n'aurions point assez de ce volume, ni de dix autres, si nous vouiions dire toutes les singulières histoires que Jean Joye raconta

ainsi à son auditoire; la curiosité, vivement éveillée, ne s'était pas lassée un seul instant, et, quand le soir vint, on écoutait encore.

Jean Joye avait parlé toute la journée.

Comme Venise ne manquait pas de journaux judiciaires, on en avait pour trois ans à radoter ces aventures-là !

Jean Joye était le bienfaiteur des bavards de Venise !

Les commères du Lido devaient avoir envie de le porter en triomphe.

Après de pareils aveux, l'audition des témoins paraissait inutile; cependant le tribunal crut devoir les appeler, et ils ne firent que confirmer la plupart des faits avancés par l'accusé.

Jean Joye ne s'était pas vanté !

Sa femme elle-même dut comparaître. La malheureuse se soutenait à peine. Elle avait revu sa fille; et maintenant qu'elle n'avait plus contre Jean aucun sujet de haine, aucune idée de vengeance, elle ne savait comment aborder le tribunal.

Elle jeta, en entrant, à Jean Joye, un regard plein d'une profonde pitié, et fondit en larmes.

Sur l'invitation qui lui fut faite, elle donna cependant des détails sur le caractère de son mari; et la pauvre femme poussa l'héroïsme jusqu'à vouloir le faire passer pour un brave homme !

Mais les aveux de Jean Joye avaient suffisamment éclairé l'auditoire. Un sourire d'incrédulité courut dans tous les rangs quand elle commença.

Cependant ce dévoûment, dit Pitra Buffalo, arracha des larmes à plus d'un spectateur; et quand elle se retira, un murmure d'admiration l'accompagna jusqu'à sa sortie.

Parmi les pièces du procès, il n'existe aucune déposition de Beppa, et il faut croire que l'inquisition ne voulut pas mettre la fille dans cette cruelle alternative, ou de mentir, ou de trahir et dénoncer son père.

Quoi qu'il en soit, le procès marcha très-rapidement, dès le second jour; et vers la fin de la semaine, Jean Joye fut condamné à être brûlé sur la place publique.

Jean Joye écouta sa sentence avec beaucoup de sang-froid; dès le début, il s'attendait à être condamné, et s'était apprêté à mourir!

Deux jours après, les apprêts commencèrent; on fit publier de tous côtés les annonces relatives à son auto-da-fé; et enfin, au jour fixé, c'est-à-dire le 15 juin de l'année 1635, il subit sa peine sur la place Saint-Marc.

Inutile de dire qu'un grand concours de peuple, de seigneurs, de dames, y assistaient, et que sa mort eut autant d'éclat qu'en avait eu son procès.

L'histoire de cet homme singulier est encore aujourd'hui très-populaire à Venise : la maison qu'il habitait au moment de son arrestation, a été longtemps un des monuments que les cicerones montraient avec le plus d'empressement aux étrangers. — Elle fut démolie, Marinoni étant doge, pour l'élargissement du canal Rieti.

CHAPITRE VI

Suite de l'inquisition. — Jetter et Ruysum. — La taverne flamande. — Les docteurs luthériens. — Les Gueux. — Les BRISEURS D'IMAGES. — Le comte d'Egmont. — Guillaume le Taciturne. — Les Gueux à Bruxelles. — Le comte d'Egmont chez sa femme. — Ferdinand de Tolède, duc d'Albe. — Entrevue du comte d'Egmont et du duc d'Albe. — Arrestation déloyale. — Le tribunal des Douze. — Arrêt. — Conspiration de Jetter et de Ruysum. — La comtesse d'Egmont aux genoux du duc d'Albe. — Comédie. — Lettre magnifique d'Egmont à Philipe II. — Derniers moments. — Exécution.

I.

Dans une taverne d'un village, situé non loin de la ville d'Ypres, en Flandre, se trouvaient réunis un grand nombre de buveurs.

On buvait de la bière, on en buvait beaucoup.

Les brocs circulaient à la ronde, les verres se choquaient et se vidaient, les conversations s'animaient, les têtes s'échauffaient !

On parlait de tout un peu, — des affaires politiques surtout !

Or, les affaires politiques s'embrouillaient chaque jour davantage, et les braves habitants de la campagne d'Ypres trouvaient, dans leur sagesse, que le gouvernement suivait une mauvaise ligne.

C'était du temps de Philippe II, vers l'année 1560, et les Flamands n'aimaient guère ce roi espagnol.

Charles-Quint encore, passe! c'était un grand empereur, et qui savait respecter l'indépendance des nations.

On l'avait souvent rencontré, ce Charles-Quint, dans les rues de Bruxelles, à cheval, simplement mis, presque sans suite. — C'était bien, cela!

Les Flamands ne voulaient être ni opprimés, ni méprisés; ils haïssaient instinctivement les Espagnols, et demandaient des princes loyaux, *vivant et laissant vivre*, comme dirait Goëthe.

Quand Philippe II avait succédé à Charles-Quint, les choses avaient changé d'aspect!

Ce prince n'avait aucune sympathie pour les Belges, il ne les aimait pas. En quittant les Pays-Bas, pour aller en Espagne recueillir la succession de son père, il avait laissé derrière lui Marguerite de Parme, sa sœur, en qualité de vice-reine.

Pendant les premiers moments, nul n'y avait trouvé trop à redire: elle n'opprimait ni les grands, ni les petits; elle les laissait faire, suivant leurs vieilles coutumes, gardant leurs anciens priviléges.

Mais un fait important était survenu, les luthériens avaient paru dans le pays, et les *ministres ecclésiastiques* s'étaient transformés tout à coup en inquisiteurs. De plus, Philippe II, apprenant ce qui se passait dans cette partie de ses États, prévit que sa sœur n'aurait pas l'énergie nécessaire pour étouffer l'insurrection naissante; il avisa donc au moyen de la remplacer, et malheureusement il ne trouva, parmi les courtisans dont sa cour était pleine, que le duc d'Albe, qu'il put croire à la hauteur des événements.

Le duc d'Albe partit donc pour les Pays-Bas, avec une armée, et Marguerite de Parme se vit contrainte de se démettre de son gouvernement.

Ce fut un grand événement.

Et bien que plusieurs semaines se fussent déjà passées, depuis l'arrivée de ce nouveau gouverneur, le peuple n'avait pu encore s'habituer à son visage dur et sévère. Figurez-vous un portrait de Velasquez ou même de Zurbarron, plus long que nature, plus maigre qu'échalas, face jaune, œil voilé, barbe aiguë dans une fraise de fer-blanc.

Tel était Fernand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, général des armées d'Espagne, président des conseils de guerre du roi, chef du *conseil de sang*, et gouverneur des Pays Bas.

Les buveurs de la taverne devisaient de choses politiques, parlant du duc d'Albe et de Marguerite; on se demandait tout bas, mais bien bas, si les Flamands ne renverraient pas bientôt ces insolents étrangers, dont la domination était une honte pour le pays.

— Tout bons diables que nous sommes, disait un honnête vieillard qui laissait sa barbe blanche se baigner dans sa schoppe moussue, il ne faut pas cependant que l'on nous échauffe trop les oreilles! nous avons vu de plus redoutables ennemis!...

— C'est vrai, père Ruysum, répondait un jeune homme, les Flamands sont bons là quand il le faut; mais que faire dans la situation où nous nous trouvons, quand nous sommes espionnés partout, que nous pouvons à peine nous réunir?... quand nous n'avons pas un seul chef pour nous conduire et nous dire ce qu'il faut faire?

— Jetter a raison, dirent plusieurs voix, que faire?

Le vieillard haussa les épaules:

— Des chefs, dit-il avec un sourire ironique, vous en trouverez quand vous le voudrez bien, et de bons!... il ne s'agit que de vouloir!...

— Mais qui? qui donc? nommez-le! cria-t-on de tous côtés.

— Guillaume d'Orange, répondit le père Ruysum.

Et comme un silence profond accueillit ce nom, il se hâta d'ajouter:

— Guillaume d'Orange, dit-il, est l'ennemi le plus sage, le plus réfléchi, le plus dangereux du gouvernement espagnol ; il ne se dissimule pas le danger, et au milieu de cette crise qui se prépare, c'est lui qui jettera les fondements de la République que nous rêvons [1] !

Jetter secoua la tête à ces paroles du vieillard, et lui mit la main sur l'épaule.

— Père Ruysum, lui dit-il, nous n'ignorons pas la valeur du prince d'Orange, et nous savons que l'on peut compter sur lui ; mais en ce moment, croyez-moi, c'est un autre homme qu'il faut ; un homme dont le nom soit connu et aimé de tous, et tenez, pour moi, je ne vois pas d'autre chef possible, à la Flandre, que le comte d'Egmont.

— Le comte Lamoral d'Egmont ! fit le vieillard.

— Eh oui, père Ruysum, répartit Jetter, pourquoi plaît-il à tout le monde, celui-là ? pourquoi le porterions-nous sur les mains ? c'est qu'à son air, on voit qu'il nous veut du bien ! c'est que la gaîté, la franchise, la bonhomie lui sortent par les yeux... c'est qu'il n'a rien qu'il ne partage avec le malheureux !... Ah ! vive le comte d'Egmont, père Ruysum, voilà l'homme qu'il nous faut !... je propose de boire à sa santé !

— A sa santé ! à sa santé !

Ce toast fut accueilli avec enthousiasme, et deux fois les verres se vidèrent en l'honneur du comte d'Egmont.

Cependant le vieux père Ruysum avait bu, mais sans mêler sa voix aux vivats qui avaient salué le nom du comte.

Quand le silence se fut rétabli, il reprit :

— Sans doute, mes amis, sans doute, le comte d'Egmont est un noble seigneur qui n'a que de bonnes intentions pour le peuple ;

[1] Ce fut Guillaume le Taciturne qui fonda la république hollandaise.

mais ce n'est point un chef comme il en faut un dans la circonstance. Le comte d'Egmont s'est courageusement battu à Saint-Quentin, contre les Français; à Gravelines, contre les Welches; mais en présence de la politique tortueuse et pleine d'embûches de la cour d'Espagne, Guillaume seul pourrait nous sauver.

Jetter fit un signe négatif, et regarda un moment autour de lui, comme pour s'assurer qu'aucune personne ennemie ne pouvait l'entendre.

— Père Ruysum, dit-il à voix basse, l'opinion que vous avez conçue du comte d'Egmont est fausse.

— Comment? fit le vieillard.

— Le comte d'Egmont conspire!

— Lui?

— Je le sais.

— Qui te l'a dit?

— Chut!... Il conspire avec Guillaume d'Orange.

— C'est impossible!

— Ah! vous ne me croyez pas... n'est-il pas vrai!... Eh bien! écoutez!...

Le cercle des auditeurs se rétrécit à cette invitation; mais au moment où Jetter allait parler, une rumeur s'éleva du dehors, et tous les buveurs se levèrent interdits.

— Ce sont les Espagnols!... s'écria-t-on.

Et cette annonce suffit à faire pâlir tous les visages.

Il y a deux choses qui étonnent toujours dans l'histoire :

C'est la poltronerie exagérée des conspirateurs,

Et le succès de ces mêmes conspirateurs.

Une mouche qui passe les épouvante; un rat qui gratte les fait rentrer sous terre.

Et pourtant ils réussissent souvent.

il faut que les nations soient bien niaises, ou les gouvernements bien coquins!

C'étaient les Espagnols, en effet, qui venaient occuper le village; mais ils étaient en petit nombre, et les craintes qu'ils avaient éveillées s'évanouirent peu à peu.

D'ailleurs, à peine eurent-ils passé devant la taverne, que l'attention fut presque aussitôt détournée par l'arrivée de trois hommes qui demandèrent à être admis au nombre des buveurs, et vinrent prendre place à la table commune, à côté de Ruysum et de Jetter.

Ces trois hommes portaient un costume étranger : la longue robe noire descendant jusque sur les talons, serrée à la taille par une ceinture de cuir, le bâton blanc du pèlerin à la main, et le bonnet de docteur sur la tête.

C'étaient des luthériens.

Gare! quand ceux-là paraissent, il y a des sermons et du sang!

Ils prirent part à la conversation entamée, annoncèrent qu'en effet une troupe d'Espagnols venait d'arriver dans le pays, et que les cruautés allaient commencer.

— Comment, les cruautés? objecta le vieux Ruysum qui sembla leur faire un signe d'intelligence.

— Eh! sans doute, répartit le nouveau venu, le duc d'Albe, qui vient de remplacer Marguerite de Parme dans le gouvernement du pays, est un homme cruel, fanatique, aveuglé par l'ambition, et qui ne laissera debout aucune de vos libertés, aucun de vos priviléges.

— On attenterait à nos priviléges! s'écria Jetter en frappant sur la table.

— Et qui les arrêterait? poursuivit le docteur; ils ont la force en main, le peuple a peur; ils vous mèneront par le nez.

— Allons donc! dirent plusieurs voix.

— Vos champs ne vous appartiendront plus, ajouta le second

docteur, vos maisons seront vendues, vos fiancées elles-mêmes passeront entre leurs mains.

Une explosion de murmures interrompit l'orateur sur ces mots, et tous se levèrent.

— Ah ! par le ciel, c'est ce qu'il faudra voir ! dit Jetter; pour moi, tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, je me défendrai.

— Moi aussi ! moi aussi ! répétèrent les Flamands réunis.

— Eh bien, soit ! dit le docteur, je ne veux pas douter de votre courage, qu'attendez-vous donc ? Croyez-vous que demain vous serez plus menacés qu'aujourd'hui ? Pensez-vous que vos oppresseurs changeront d'avis ? que vous allez leur faire peur en demeurant inactifs ? Non ! seulement vous les laisserez se fortifier paisiblement dans la position qu'ils ont prise, et, quand vous voudrez vous lever, il sera trop tard !

— Serait-ce possible ! fit Jetter.

— Demandez à ce vieillard respectable, ajouta le docteur luthérien, en désignant Ruysum.

— Le docteur a raison, répondit Ruysum sur cette invitation, et c'est précisément ce que je vous disais il n'y a qu'un instant, il sera trop tard.

— Mais que faire ? que faire ? demandèrent-ils tous à la fois.

Un silence profond succéda à cette question; chaque docteur prit un groupe d'auditeurs et l'entraîna mystérieusement dans un coin de la salle.

— Que faire ! dirent-ils ; vous demandez ce que vous avez à faire dans cette circonstance ? vous soulever, suivre le torrent qui nous emporte, donner le signal d'une révolte générale, et marcher sur Bruxelles, qui n'attend qu'un cri pour massacrer ses oppresseurs.

Et comme ces hommes hésitaient :

— A deux pas d'ici, poursuivirent les docteurs, il y a toute une

armée de malheureux qui nous a suivis; en un instant, si nous le voulons, nous nous rendrons maîtres d'Ypres; demain même, après cette première tentative, toute la Belgique applaudira à notre courage et s'élancera avec nous dans cette voie que nous aurons ouverte: le voulez-vous?

Pendant que les docteurs parlaient, Ruysum les applaudissait du geste; l'enthousiasme gagna peu à peu tous les esprits; le péril partagé paraît bien moindre; ils n'eurent plus bientôt qu'un cri, et ce cri demandait des armes!

Quand les docteurs les virent ainsi bien préparés, ils les entraînèrent à leur suite sur la place publique, et là ils trouvèrent, ainsi qu'ils l'avaient annoncé, toute une armée composée des plus pauvres habitants de la campagne.

Là cependant la scène changeait tout à coup d'aspect et de signification.

On n'entendait de tous côtés que des cris de mort et de vengeance; on ne voyait partout que des faces patibulaires dont on chercherait en vain à rendre la sinistre expression.

Cette armée arrivait pour le moment de Menin, où elle s'était livrée à des dévastations sans exemple.

Pourvue de bâtons, de haches, de fourches, de marteaux, de mauvaises arquebuses, de tout ce qu'elle pouvait trouver, elle se ruait avec fureur sur les monastères et les églises, enfonçait les portes, renversait les autels, déchirait les tableaux, et faisait main-basse sur tout ce qu'elle rencontrait, foulant aux pieds les choses les plus saintes.

La cour d'Espagne appelait cela, par dérision, la *guerre des Gueux*.

Une terrible guerre pourtant!

Une sorte de torrent qui a brisé ses digues et ne respecte plus rien, qui va partout, semant la mort, ravageant tout ce qui s'oppose à son passage!

Un homme à la tête de cette multitude déchaînée, et c'en était fait de la domination de l'Espagne!

Et, en conscience, la domination espagnole n'eût été regrettée de personne.

Mais l'homme qu'il fallait était à Bruxelles et ne songeait point à la guerre.

II.

Quand les docteurs parurent sur la place publique, mille cris s'élevèrent à la fois, et les hommes qu'ils amenaient avec eux furent reçus avec des bravos frénétiques.

On les arma à la hâte.

Puis, comme on ne pouvait rester inactifs, des voix demandèrent où avaient passé les Espagnols, et quelques-uns ayant indiqué le chemin qu'ils avaient pris, on partit.

Tout en marchant, ils chantaient les psaumes.

Habitude luthérienne.

Quand les marchands de Bibles vont assassiner et piller, ils chantent toujours des psaumes.

Les malheureux Espagnols avaient un quart-d'heure d'avance, à peu près, et déjà ils pouvaient entendre de loin ces singuliers chants.

On leur avait parlé des *Iconoclastes*, et comme ils pensèrent avec raison que la fuite était impossible; qu'en outre, en raison de leur petit nombre, leur mort était presque certaine, ils prirent une résolution énergique, s'arrêtèrent, et firent volte-face.

Ils étaient décidés à vendre chèrement leur vie, à mourir comme des soldats.

Ils se partagerent en deux troupes d'égal nombre; et comme les chants des *Gueux* approchaient, ils se hâtèrent de prendre position de chaque côté de la route.



G. Demorane del. Ferdinand sc.

LES GUEUX

attaquant les troupes Espagnoles

Mangeon Impr. r. S. Jacques 67 Paris

La nuit était épaisse et profonde.

Les chants des Gueux avaient cessé; on n'entendait plus que leurs pas pesants et rapides sur le sol!

Les Espagnols avaient apprêté leurs arquebuses, et attendaient!

Enfin, les Gueux parurent; ils hâtaient le pas, s'étonnant déjà de ne pas avoir rencontré leurs ennemis.

La crainte d'avoir été trompés augmentait encore leur ardeur.

Ils arrivèrent à l'endroit qui se trouvait cerné de toutes parts par les Espagnols, et dès que tous s'y furent engagés, une décharge terrible se fit entendre.

Un long cri de rage y répondit, et la lutte commença : lutte effroyable, sanglante, que la nuit rendait encore plus sinistre!

Pendant une heure, environ, on n'entendit qu'un cliquetis d'armes, mêlé de cris et d'inprécations.

— Vive Egmont! Vive Orange! criaient de temps à autre les Belges en frappant.

— Vive Philippe II! répondaient les soldats espagnols en mourant.

Une heure après, la lutte était terminée, et il ne restait pas un seul des soldats du duc d'Albe.

Ils avaient combattu un contre cinquante; ils étaient morts. — C'est la règle. — C'étaient des soldats.

Cependant les Gueux avaient perdu un grand nombre des leurs, mais ils n'avaient pas le temps de chercher les cadavres. Un signal fut aussitôt donné, et la bande se remit en route vers Ypres, avec de nouveaux chants et de nouveaux cris!

La Belgique avait été tellement opprimée par les étrangers, elle abhorrait si profondément et si justement le joug de Philippe II, la présence du duc d'Albe lui paraissait tellement redoutable, que les désordres auxquels donnait lieu cette *guerre des Gueux*, étaient acceptés, par la plupart, comme un mal inévitable; de toutes parts,

on venait à eux, et nul ne songeait à s'opposer à leurs aveugles dévastations.

Les vrais citoyens en étaient réduits à penser :

— Entre deux maux, combattons le pire.

Ainsi en est-il dans beaucoup de révolutions.

Les vrais citoyens sont fatalement conduits, un beau jour, à faire cause commune avec ces sinistres coquins qui sortent de terre aux époques funestes.

Dès qu'on signala les Gueux à Ypres, toute la ville fut sur pied ; les uns se rangèrent du côté des Espagnols, c'était le très-petit nombre ; les autres, s'armant à la hâte, coururent au-devant des docteurs luthériens.

Ypres possédait une belle et splendide cathédrale ; on mit pour condition que la cathédrale serait respectée ; mais une fois entrée dans la ville, l'armée indisciplinée ne connut plus de frein, et se rua toujours avec la même fureur sur les édifices religieux.

Les docteurs luthériens n'étaient pas là pour le roi de Prusse ! ils parlèrent du nez, et la cathédrale fut indignement dévastée, et l'on pilla les appartements de l'évêque, et l'on mit le feu à sa bibliothèque.

Le sac de la ville dura deux jours et deux nuits ; l'armée des Gueux y commit des atrocités de toute nature ; et beaucoup de ceux qui avaient aidé à l'introduire, regrettèrent, mais trop tard, de lui avoir prêté leur concours.

C'est toujours ainsi.

Quant aux docteurs luthériens, ils mirent leur petit butin dans de bonnes cachettes et continuèrent d'évangéliser pour la plus grande gloire de Dieu.

Les dignes âmes !

II.

Le comte d'Egmont était à Bruxelles pendant que l'armée des Gueux pillait et dévastait tout ce qu'elle rencontrait sur sa route.

Il fut un des premiers averti de ces désordres, mais il y songea un instant à peine, et se remit bientôt à suivre le torrent des plaisirs qui l'emportaient.

Guillaume d'Orange lui avait demandé un rendez-vous, et bien qu'Egmont prévît qu'il allait avoir certaines remontrances à subir sur sa vie insouciante et folle, il répondit: J'attends!

Le prince d'Orange ne se fit pas désirer, et bientôt les deux hommes sur lesquels reposaient les destinées de la Belgique se trouvèrent réunis, et une conversation grave s'engagea entre eux.

Ainsi que le comte d'Egmont l'avait prévu, Guillaume commença par des reproches. Il lui dit que, dans les circonstances présentes, il fallait user de prudence vis-à-vis l'Espagne et éviter avec soin toute occasion de se compromettre.

— Marguerite de Parme est partie, lui dit-il, et le duc d'Albe lui a succédé. Le duc d'Albe est un de ces hommes cruels et ambitieux qui ne reculent devant aucune extrémité dès qu'il s'agit de la satisfaction de leurs passions. Il faut se défier de cet homme.

— Eh! que voulez-vous que nous fassions? répondit d'Egmont. Vous le voyez, le peuple se soulève de tous côtés, et bientôt nous n'aurons d'autre parti à prendre que de suivre et de servir la politique de la cour d'Espagne.

C'est ce qu'il faudra voir, poursuivit Guillaume d'Orange; ne nous hâtons pas de prendre une décision; tâchons, jusqu'au dernier moment, de mettre le bon droit de notre côté : essayons quelques démarches auprès du roi Philippe II.

— Et quelles démarches tenter auprès du roi? quels conseils lui donner?

— Celui de voir ce que pourrait entreprendre le tronc sans la tête, répondit gravement Guillaume le Taciturne.

— Comment! fit Egmont étonné.

— Egmont, reprit Guillaume, voici bien des années que je prends à cœur nos affaires; je suis toujours comme devant un échiquier et ne pense pas qu'un seul coup de l'adversaire soit sans conséquence..; de même qu'il y a des gens oisifs qui se préoccupent des mystères de la nature, moi je tiens que c'est le devoir, la vocation d'un prince de sonder les intentions et les desseins de tous les partis. En ce moment, j'ai de fortes raisons de redouter une explosion. Le roi, pendant longtemps, s'est conduit d'après certains principes; il s'aperçoit aujourd'hui que ces principes ne le mènent point au résultat: qu'y a-t-il de plus probable que de le voir entrer dans une autre direction?

Ce Guillaume le Taciturne parlait tout autant qu'un autre, comme on le voit.

— Mais qu'avons-nous à craindre? objecta le comte d'Egmont; le roi a-t-il des serviteurs plus dévoués et plus fidèles que nous?

— C'est-à-dire, répliqua Guillaume, que nous le servons à notre manière, et qu'entre nous soit dit, nous savons fort bien mettre en balance les intérêts du roi et les nôtres. Mais qu'il s'arroge un jour plus que nous ne lui donnons, qu'il appelle trahison ce que nous appelons nous respect de nos droits, que ferez-vous?

Egmont releva fièrement la tête: — Je prendrai mon épée, répondit-il.

Guillaume d'Orange haussa les épaules et se leva.

— Vous êtes trop confiant, Egmont, lui répondit-il, le duc d'Albe est à Bruxelles; je connais son humeur sanguinaire, et n'oubliez ja-

mais qu'il a amené une armée avec lui; croyez-moi, on commencera par s'assurer des chefs.

— Je ne suis chef de rien, dit Egmont.

— Retournons chacun dans notre province, poursuivit Guillaume d'Orange, nous nous y retrancherons, et nous pourrons y attendre les événements.

— Mais si le duc d'Albe nous mande au nom du roi? objecta le comte.

— Nous chercherons des défaites, répondit Orange.

— Et s'il insiste?

— Nous nous excuserons.

— Et s'il revient à la charge?

— Raison de plus pour ne pas obéir.

— Et la guerre est déclarée, et nous sommes des rebelles! s'écria Egmont. Orange, ne vous laissez pas séduire par la fausse prudence, réfléchissez.

— J'ai réfléchi.

— Et vous partirez?

— Je pars, et que Dieu vous protége, répondit Guillaume. Peut-être mon départ vous sauve-t-il, peut-être le duc d'Albe ne croira-t-il rien tenir s'il ne peut nous surprendre tous deux à la fois, peut-être va-t-il différer et vous donner le temps de considérer les choses sous leur véritable jour; mais alors, vite, vite, sauvez-vous, vous n'aurez pas une minute à perdre... Adieu!

— Adieu, dit Egmont.

Orange essaya encore d'entraîner le comte d'Egmont, mais tout fut inutile, et il partit.

Cependant, au moment où Guillaume passait le seuil du palais du comte d'Egmont, un homme, portant la livrée du duc d'Albe, apportait une lettre de la part de son maître.

Cette lettre était une invitation adressée, au nom du roi, au comte de se rendre auprès du gouverneur.

Le comte d'Egmont hésita un instant; les dernières paroles de Guillaume d'Orange, son départ précipité, lui avaient laissé une sorte d'inquiétude; malgré lui, une certaine crainte s'était emparée de son cœur.

Mais il pensa que ses ennemis attribueraient, peut-être à la peur, son refus de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il se dit qu'il se devait d'ailleurs tout entier au peuple, qui avait compté sans doute sur lui, en se soulevant, et il répondit au valet du gouverneur qu'il allait le suivre.

Le valet sortit sur cette assurance.

Mais à peine se fut-il éloigné, que la comtesse d'Egmont entra dans l'appartement de son époux.

La comtesse avait été mariée fort jeune à Egmont, et bien qu'elle eût eu de lui un grand nombre d'enfants, cependant elle était encore une des plus belles femmes de la Belgique.

Elle vivait habituellement fort retirée, et ne s'occupait que bien peu des affaires politiques; mais elle avait été prévenue, peut-être par Guillaume, du danger que courait son époux: elle venait, le cœur plein de pressentiments funestes.

Le comte alla au devant d'elle et lui prit les mains.

— Je suis heureux de vous voir ce matin, dit-il, et j'allais même passer dans votre appartement, si vous ne m'aviez devancé! le duc d'Albe m'a fait appeler ce matin.

— Je le sais, dit la comtesse, et c'est pour cela que je venais

— En vérité, fit Egmont, permettez-moi alors de m'étonner de cet empressement.

— Vous me voyez toute troublée, Egmont.

— Vous êtes pâle, en effet.

— Et j'ai mille pressentiments fâcheux dans le cœur.

— Et pourquoi donc, mon amie? dit le comte.

— Ah! c'est que l'on m'a dit, du duc d'Albe, des choses qui m'inquiètent, m'épouvantent...

— Vous aussi!

— Egmont, voulez-vous que je vous dise, ils ont juré votre mort!

Le comte sourit.

— Donc, ils se parjureront, murmura-t-il.

— Prenez garde!...

— Enfin, qui vous a dit?...

— Un de vos fidèles serviteurs, un homme qui n'a cessé de vous donner des preuves de son dévouement.

— Et que son affection aveugle... ajouta le comte; non, madame, non, je ne puis croire à tant de perfidie de la cour d'Espagne. On se trompe : on calomnie le duc!

La comtesse secoua tristement la tête.

— Vous êtes aveugle, Egmont, dit-elle, vous marchez les yeux fermés vers l'abîme que vos ennemis ont ouvert sous vos pas! Croyez-moi, n'allez pas chez le duc.

Egmont sourit encore.

— Ce sont toujours les mêmes terreurs, répondit-il; il semble que chacun s'est donné le mot autour de moi, pour me conseiller, non pas la prudence, mais la lâcheté. Non, madame, la situation n'est pas aussi dangereuse que vous la voyez. La cour d'Espagne a été profondément irritée des désordres qui ont signalé les dernières émeutes; et certes, moi-même, je partage son indignation. Le peuple a été égaré par ces braillards hérétiques qui déshonorent la grande cause de l'indépendance flamande... Dans ces conjonctures, la cour est disposée à sévir contre les coupables; je la laisserai faire, en essayant, toutefois, d'adoucir la rigueur des arrêts qui seront prononcés; mais qu'elle pousse la violence, l'aveuglement, jusqu'à nous confondre, nous, les fidèles serviteurs du roi, avec ces luthériens avides et

mécréants, qui veulent incendier nos provinces, c'est ce que je ne puis admettre, ce que je n'admettrai jamais!

— Et cependant, répliqua la comtesse, vous avez vu Guillaume d'Orange, il sort d'ici, il vous a parlé! C'est un homme courageux, lui aussi, et qui tient noblement son rang! Eh bien, il vous l'a dit, il part; il ne croit pas à la générosité de la cour d'Espagne; il craint une trahison! Egmont, cet exemple est bon à imiter, prenez garde, prenez garde!

Egmont saisit son épée et son chapeau, puis il revint vers la comtesse, qu'il baisa au front.

— Au revoir, lui dit-il, dans une heure je serai près de vous!

— Il sera trop tard, peut-être, dit la comtesse, vos ennemis ne vous pardonneront pas votre popularité.

— Au revoir! répéta Egmont en souriant.

— Vous partez donc!

— Je pars!

— Malgré mes prières, malgré mes larmes, vous partez!... Oh! Egmont, c'est peut-être la dernière fois que je vous vois, songez à moi, à nos enfants!...

Egmont lui prit les mains, et l'attira doucement sur son cœur.

— Mes enfants! répondit-il, je leur laisserai un nom glorieux, populaire, envié!... la cour d'Espagne ne pourra pas leur enlever la renommée de leur père! Quant à vous... à vous, qui m'avez aimé, d'un saint et tendre amour, ah! quoi qu'il arrive, votre image me suivra jusqu'à la tombe, et votre nom sera le dernier sur mes lèvres... adieu!...

— Adieu! adieu! dit la comtesse en fondant en larmes.

Le comte d'Egmont se dégagea brusquement de ses bras, et s'éloigna.

Son cheval l'attendait dans la cour, il monta lestement en selle,

fit, de la main, un dernier geste d'adieu à la comtesse, qui le suivait du regard, et le suppliait encore de rester ; puis il partit...

IV.

Cependant le duc d'Albe était dans une des salles d'apparat du palais de Calembourg. Il venait de recevoir une lettre, par laquelle le prince Guillaume d'Orange lui annonçait qu'il ne se rendrait pas à son invitation.

Le duc d'Albe se promenait profondément agité.

—Il ne vient pas, se disait-il, pour se déclarer, il attend le dernier moment ; il ose ne pas venir !... si Egmont refusait aussi !... l'heure s'avance ; encore quelques pas de l'aiguille, et un grand ouvrage est achevé ou perdu, perdu sans ressources !...

Le duc d'Albe avait longtemps pesé toutes les chances dans son esprit, et n'avait pas prévu celle où Guillaume refuserait... Que faire dans une pareille circonstance ?

Ne valait-il pas mieux différer ?

Se saisir d'Egmont seul, c'était faire la moitié de la besogne, donner l'éveil, jeter le masque, trop tôt peut-être.

Il craignait de donner un prétexte à la révolte, et d'en faire une révolution.

La tête lui tournait ; il fut sur le point d'envoyer vers Egmont, pour l'engager à remettre sa visite à d'autres temps.

Mais il se ravisa.

Guillaume avait vraisemblablement quitté Bruxelles, pour retourner dans sa province.

Egmont était le seul chef présent que l'émeute pût choisir ; il était toujours bon de s'emparer de lui. D'ailleurs le duc d'Albe, caractère tortueux, âme méchante, cherchait plutôt à ses cruautés des prétextes

plausibles que de bonnes raisons. — Les dévastations commises récemment à Ypres, le massacre des Espagnols étaient des excuses à de nouvelles rigueurs.

Le duc d'Albe pensa qu'il était prudent de s'assurer toujours d'Egmont, et qu'il verrait ensuite quel parti prendre à l'égard de Guillaume.

Comme il s'arrêtait à cette résolution, Egmont entra.

Le comte arrivait le front souriant, sans se douter des amères et sinistres réflexions auxquelles le duc d'Albe venait de se livrer.

La promenade qu'il venait de faire à cheval avait changé le cours des préoccupations du comte; il avait rencontré sur sa route bon nombre d'hommes du peuple qui l'avaient salué de leurs vivats, et Egmont, que cet enthousiasme enivrait facilement, avait promis de parler pour eux au duc gouverneur.

Il entra donc d'un air dégagé, et s'avançant vers le duc, il le salua profondément.

— Je viens prendre, dit-il, les ordres du roi, et savoir de vous, monseigneur, quels services il demande à notre fidélité, qui est toujours la même pour sa personne sacrée.

— Parlez pour vous, monsieur le comte, répliqua le duc, car je viens d'apprendre que tout le monde ne professe pas les mêmes sentiments sous ce rapport. J'avais convoqué Guillaume d'Orange, et Guillaume d'Orange est parti!

Il y eut un silence. Egmont devint soucieux.

— Je suis fâché que sa seigneurie nous manque, reprit le duc, surtout à une heure si importante... Mais puisqu'il nous fait défaut, nous saurons nous passer de lui. Voici donc le point sur lequel le roi désire que je vous consulte... Il s'agit des meilleurs moyens à employer pour pacifier le pays. Quels sont là-dessus vos sentiments, votre opinion? car Sa Majesté ne doute pas, comte, que vous ne

mettiez tout votre zèle à apaiser les troubles qui ont altéré le repos des provinces, et à y fonder un ordre réel et durable.

— Tout était assez tranquille ici, objecta Egmont, avant l'arrivée des inquisiteurs et l'apparition de vos soldats.

— Cependant, chaque jour on me signale des troubles nouveaux dans des provinces que nos soldats n'habitent point, dit le duc d'Albe. Quel moyen prendre pour apaiser les esprits?

— Il y a un moyen fort simple, répondit Egmont.

— Lequel?

— Que le roi fasse publier une amnistie générale, qu'il tranquillise les esprits, et on verra bientôt comme l'amour et la fidélité renaîtront avec la confiance.

— Illusion que tout cela! murmura le duc; plus vous donnez au peuple, plus il exige!

— Je n'en crois rien, répartit Egmont. Les Belges, ne l'oubliez pas, redoutent un joug plus pesant, et veulent avoir certaines garanties de liberté.

— Liberté!... Ah! voilà le grand mot! fit le duc d'Albe; beau mot, en effet, pour qui l'entend bien. Mais quelle liberté demandent-ils? — La liberté de l'homme le plus libre au monde, qu'est-ce? bien faire! et en cela le roi ne les contrariera point. Non! non! vous vous égarez, vous égarez les autres; jamais ils ne se croiront libres tant qu'ils n'auront pas la liberté, le pouvoir de nuire aux autres et de se nuire à eux-mêmes!

— Détrompez-vous! monseigneur, interrompit Egmont avec vivacité; c'est un grand honneur, au contraire, de régner sur de tels hommes... Je connais mes compatriotes; ils sont dignes de fouler la terre de Dieu!... Maîtres chez eux, rois, en petit, fermes, jaloux, habiles, loyaux, tenant à leurs vieilles institutions, s'il est difficile de mériter leur confiance, il est aisé de l'obtenir... Fermes et braves, on peut les opprimer; les comprimer, jamais!

— Et faites-vous entrer sous cette dénomination de peuple les gens armés qui brisent les images saintes, monsieur le comte?

C'était ici que le véritable entretien commençait.

Egmont était échauffé déjà. — D'ailleurs, la poésie a fait quelque chose de cet Egmont, qui était tout bonnement un gros viveur buvant sec et courant les fillettes, bien qu'il adorât sa femme.

Egmont hésita, mais il ne sut point s'arrêter.

— Seigneur duc, dit-il enfin, je crois que le peuple est avec eux.

— Ainsi, vous défendez les *briseurs d'images!* s'écria le duc d'Albe, profitant aussitôt de cet aveu.

— Je ne les défends pas, je les excuse.

— Alors, vous blâmez le gouvernement du roi, l'inquisition de rechercher les hérétiques... Avec des idées comme les vôtres, seigneur comte, il me paraît tout à fait superflu de continuer l'entretien... Je ne vous comprends pas. Moi, je ne suis pas chargé de discuter. Obéissance, voilà ce que je demande au peuple; et à vous, chef de la noblesse, conseil et assistance, comme garantie de ce devoir absolu.

— Seigneur duc, votre langage justifie la terreur du peuple, répartit le comte d'Egmont en s'animant; vous avez résolu d'énerver la vigueur de notre nation, d'abattre son courage. Ah! prenez garde! encore une fois, monseigneur, la voie dans laquelle vous poussez le roi est funeste et aboutit à l'abîme.

— Nous saurons l'éviter.

— Je ne vous y suivrai pas, seigneur duc!

Fernand de Tolède ne put retenir un geste de satisfaction. — Il avait mené la conférence à bon port.

— Ainsi, dit-il, vous refusez votre concours?

— Demandez nos têtes, pour en finir d'un seul coup! s'écria Egmont; que ce soit sous un joug pareil ou sous la hache du bourreau qu'il faille courber le front, pour moi c'est tout un! En vain j'ai

si longuement discouru, mes paroles n'ont ébranlé que l'air, et je n'ai rien gagné. Adieu!...

Et comme le comte se dirigeait vers la porte, le duc d'Albe l'arrêta.

— Un instant, seigneur comte! dit-il.

— Qu'y a-t-il encore? fit Egmont.

— Vous ne sortirez point!

— Auriez-vous l'intention d'user de violence?

— Peut-être.

— Ce crime manquerait à votre histoire...

— Il n'y manquera rien, soyez-en sûr, répondit le duc.

Et ayant frappé dans ses mains, les deux portes du fond s'ouvrirent, et Egmont put apercevoir sur la galerie un long cordon de soldats qui s'y tenaient debout et immobiles.

Egmont porta la main à son épée.

— Le roi l'ordonne, prononça le duc d'Albe; vous êtes mon prisonnier!...

— Le roi! répliqua Egmont amèrement. Ah! Guillaume, Guillaume, tes pressentiments ne t'avaient pas trompé!...

Et remettant son épée au duc :

— Prenez-la donc, ajouta-t-il avec fierté; elle a plus souvent servi le roi qu'elle n'a défendu ma poitrine.

Sur un signe du duc, les gardes s'avancèrent aussitôt, et l'entraînèrent sans qu'il songeât à opposer la moindre résistance.

Cependant, le duc était resté seul; il avait laissé son front retomber dans ses deux mains, et il réfléchissait.

La position était certainement critique. Le moment était décisif.

Il pouvait bien arrêter Egmont, sous le prétexte du danger que sa présence excitait à Bruxelles; mais le faire condamner, le faire disparaître, c'était beaucoup moins facile.

En ce moment, un homme se glissa mystérieusement près du gou

verneur, et demeura un moment derrière lui, attendant qu'il s'aperçût de sa présence.

— C'est toi, Silva, dit enfin Fernand de Tolède; que viens-tu faire ici?

— Monseigneur n'a-t-il pas besoin de mes services? demanda sournoisement celui que l'on venait d'appeler Silva.

— Quel service... et à quel propos? dit le duc.

— Le comte d'Egmont vient d'être arrêté, je crois.

— Sans doute!

— Et monseigneur n'a pas l'intention de le rendre à la liberté?

— Où veux-tu en venir?

— Le comte d'Egmont, en prison, est un danger permanent.

— Je le sais.

— Mort, il n'est plus redoutable.

— Mais qui le condamnera, sur de simples apparences?

— Il faut qu'il y ait autre chose.

— E le moyen?

— J'en ai un.

— Dis-tu vrai?

— Monseigneur veut-il me laisser libre d'agir?...

— Assurément! dit le duc, si tu me promets...

— Avant deux jours, monseigneur, répondit Silva, le Conseil des-Douze condamnera le comte d'Egmont à la peine capitale.

V.

Le duc d'Albe était un grand capitaine, un grand politique, un cœur dur, un esprit subtil et un moraliste douteux.

Le comte d'Egmont n'a point laissé derrière lui de doute sur sa

morale. C'était de plus un homme assez ordinaire, un noble brouillon, un hanneton politique.

Les poëtes ont célébré l'un et honni l'autre.

C'est le métier des poëtes.

Et nous, infortunés, nous ressassons ces romanesques détails, où le mensonge se devine à chaque ligne.

Nous puisons dans des radoteurs qui ont écrit l'histoire avec le même sérieux que M. Eugène Sue écrit ses galettes sociales, après avoir composé de si beaux livres réactionnaires.

Nous cherchons lâchement, oui, lâchement, le drame, au lieu de la vérité nue.

Mais, jour de Dieu! c'est la faute du livre, qui veut être fait comme cela!

Il y a des sujets tarés. Il y a des dénis de justice providentiels. — Voyez Lesurques dont la tombe crie et se lamente depuis un demi-siècle!

Et pourtant, ce serait une noble chose que de venger une bonne fois l'inquisition de toutes les insultes bourgeoises ou boueuses qui l'ont abreuvée.

Ce serait une chose sincère et digne que de montrer l'inquisition, mère de notre société moderne, morte à la tâche, en nous protégeant contre deux barbaries : la barbarie de Mahomet, la barbarie de Luther.

Mais il faudrait tailler autrement la plume fatiguée ; il faudrait un autre titre, un autre auditoire, — et pas de bric-à-brac.

L'arrestation du comte Lamoral d'Egmont ne tarda pas à être connue dans Bruxelles, et l'on eût dit que toutes les colères n'avaient attendu que cet instant pour éclater.

De toutes parts, il y eut des rassemblements, et partout la haine se répandit en injures et en imprécations contre le roi Philippe II et son représentant.

Jetter et le vieux Ruysum avaient momentanément quitté l'armée des *Gueux,* et ils avaient pris le courage de pénétrer jusque dans les murs de Bruxelles, pour tenter d'y gagner des partisans à la cause de la nationalité belge.

Ils y avaient rencontré de nombreuses sympathies, et les habitants de Bruxelles, d'ordinaire si paisibles, s'apprêtaient à résister à l'autorité, et à en appeler aux armes, si on les y forçait.

On avait abusé de la bonne foi de leur cher comte d'Egmont; on l'avait jeté en prison, sans motif: il fallait le délivrer, ou du moins mettre les Espagnols en demeure de le rendre à la liberté.

Quelle différence avec les jours précédents! Pendant une semaine, Bruxelles avait eu l'aspect d'une ville morte; seulement, de temps à autre, quelques patrouilles sombres et silencieuses parcouraient la ville déserte.

Maintenant, au contraire, on rencontrait çà et là des groupes animés : les tavernes ne désemplissaient pas; on causait, on criait, on buvait.

Un homme surtout se montrait plus que tous les autres actif, remuant, acharné; il allait, venait, gourmandait la paresse des uns, excitait l'enthousiasme des autres, se multipliait dans les groupes, répandait les fausses nouvelles, appelait de tous ses vœux la vengeance du ciel et des hommes sur le duc et les Espagnols.

— Comment, disait-il, nous souffrirons que l'on nous traite ainsi, que l'on nous insulte, que l'on emprisonne nos chefs naturels! Nous permettrons que l'on nous enlève un à un nos priviléges, sans crier, sans protester, sans nous battre... non, non! aux armes! que ceux qui ont du courage me suivent... je leur montrerai le bon chemin!

On l'écoutait, on l'applaudissait; mais quand on lui demandait qui il était, il disparaissait, il allait vers un autre groupe.

Cependant l'effervescence gagnait peu à peu tous les esprits : on s'armait en silence, dans l'ombre, à la hâte.

On s'était passé déjà l'innocent plaisir de disperser quelques patrouilles, et, chose singulière, le duc d'Albe n'avait rien dit; on laissait les mécontents s'entendre et se concerter, on ne recherchait pas les coupables.

Les Belges purent croire, un moment, que le gouvernement avait peur.

Dès que cette pensée vint à l'esprit de quelques-uns, Silva, qui avait déjà tant fait pour amener le peuple dans la rue, — car c'était Silva, cet homme empressé, ce boute-feu, ce Mazaniello! — Silva se chargea de la répandre à tous les bouts de la ville.

Ce fut un hourra unanime.

Le gouvernement hésite, donc nous sommes redoutables, donc il faut se lever!

C'est la logique de toutes les bagarres.

Deux jours s'étaient passés; en vain, Egmont avait-il supplié ses amis de calmer l'effervescence populaire: il prévoyait le danger et voulait le conjurer.

Mais le torrent avait rompu ses digues: chaque jour, des briseurs d'images des environs entraient, sans difficulté, dans Bruxelles, et y appelaient le peuple aux armes, sans être inquiétés. En deux jours, l'émeute devint menaçante, se mit à gronder, et finit par éclater.

Les patrouilles se montraient prudentes, et évitaient toute rencontre.

Un soir, le peuple, se croyant enfin assez fort, se rua vers la prison où l'on retenait Egmont captif, et commença à en briser les portes.

Malheureusement, ce n'était pas ici seulement un simple détachement auquel on allait avoir affaire, c'était presque une armée, — une armée redoutable, commandée par un chef inflexible.

Ce soir, on ne retrouva plus Silva; il avait disparu des rangs du peuple, et était rentré parmi les hommes du duc.

— Egmont! Egmont! criait le peuple.

C'était le mot de ralliement; mais le duc avait tout prévu; car, dès les premières tentatives, les assaillants furent reçus, à bout portant, par une décharge terrible.

Cet accueil ne fit cependant qu'exalter davantage leur courage, et la bataille commença.

Une cruelle et sanglante bataille!

Elle dura toute la nuit et tout le jour suivant, sans que l'on pût dire lequel des deux partis avait montré le plus d'élan: l'un, se précipitant comme un lion, aux cris mille fois répétés de: vive Egmont! l'autre, immobile et repoussant avec sang-froid les attaques, aux cris de: vive Philippe II! vive le duc d'Albe!

Les Espagnols avaient la discipline pour eux, et les Belges furent vaincus.

Il faut l'avouer, le vainqueur ne sut point faire de différence équitable entre le peuple de Bruxelles entraîné et ces fous furieux, les luthériens briseurs d'images.

La vengeance fut odieuse.

Le duc d'Albe alliait à une grande froideur d'âme une adresse et une astuce qui l'avaient depuis longtemps désigné à Philippe. Il défendit jusqu'au bout les intérêts du maître qu'il servait.

Heureusement pour les Pays-Bas, Guillaume d'Orange ne se laissa pas prendre aux avances qui lui furent faites comme à Egmont. Guillaume mort, tout était perdu pour la nationalité hollandaise.

Mais c'était un autre homme que le comte d'Egmont.

Aussi n'était-il pas du tout *populaire.*

Guillaume n'avait jamais paru dans les fêtes brillantes de la jeunesse flamande; il vivait à part, seul, inébranlable dans sa volonté, imposant à toutes ses actions un but généreux, utile. Il exerçait une influence considérable sur les classes éclairées de la société. Sa sou-

mission eût été un triomphe pour les intérêts de la cour d'Espagne, sa fuite fut un échec terrible.

Aussi le duc d'Albe en fut-il profondément blessé, et eut-il à cœur de se venger sur le comte d'Egmont.

L'émeute sanglante qui venait d'avoir lieu lui fournissait un excellent prétexte, et il ne le laissa pas échapper.

Le procès du comte fut immédiatement instruit, et le *tribunal des Douze*, qui n'était autre que le tribunal de l'inquisition, réformé suivant un besoin politique, reçut l'ordre de le condamner.

Le tribunal l'eût-il absous, dans cette circonstance, on aurait aussitôt institué une juridiction exceptionnelle pour le faire condamner.

Cependant, malgré la triste expérience qu'il avait faite de la déloyauté de ses ennemis, Egmont espérait encore. Jamais, de mémoire de chevalier, on n'avait osé juger un membre de la Toison d'Or, si ce n'est par ses pairs ou par le grand-maître de l'ordre.

On pouvait espérer que le duc d'Albe reculerait devant une si grave atteinte portée aux priviléges de l'ordre.

Mais cet espoir fut déçu, et le comte fut traduit, comme un criminel ordinaire, devant le tribunal des Douze.

Quelques jours après, Egmont était condamné à mort.

Voici les termes de cette sentence :

« Au nom du roi, et en vertu du pouvoir spécial à nous transmis par Sa Majesté, de juger tous ses sujets, de quelque condition qu'ils soient, y compris les chevaliers de la Toison-d'Or, nous reconnaissons, après une enquête scrupuleuse et légale, en toi Henri, prince de Gavre, le crime de haute trahison.

« A raison de quoi, nous ordonnons ce qui suit :

« Qu'au point du jour, tu seras transféré du lieu de ta prison sur la place du marché, et que là, aux yeux de tout le peuple, pour l'instruction des traîtres, tu seras mis à mort par l'épée. »

La sentence est signée par Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, président du tribunal des Douze.

Quand la nouvelle de la condamnation du comte d'Egmont arriva jusqu'à son épouse, elle en éprouva un violent désespoir, et conçut immédiatement la pensée d'aller se jeter aux genoux du duc d'Albe, et de lui demander la grâce de son mari. C'était une noble et touchante créature, ignorante des ruses de la politique, et qui, dans son saint dévouement, ne craignait qu'une chose au monde, la perte du comte.

Elle jeta précipitamment un voile sur son front, et se fit conduire chez le duc d'Albe, qui, malgré l'heure avancée de la nuit, consentit à la recevoir.

Cependant des faits d'une autre nature se passaient d'un autre côté.

Jetter et Ruysum, le soir même de la condamnation du comte d'Egmont, se trouvaient réunis dans une taverne, dont les portes et les contrevents étaient soigneusement fermés, pour cacher aux regards des patrouilles ce qui se passait à l'intérieur.

Il pouvait être huit heures, on n'entendait plus aucun bruit au dehors, Ruysum et Jetter étaient assis en face l'un de l'autre, et depuis un quart d'heure, ils n'avaient pas échangé une seule parole.

Ils réfléchissaient.

— Jetter! dit enfin le vieux Ruysum, ç'en est donc fait du comte d'Egmont, ils l'ont condamné!

— A mort! répondit Jetter pensif.

— Guillaume a été plus malin, il est parti dans sa province, où il attend les événements... mais ce pauvre comte est perdu.

— Peut-être, répondit mystérieusement Jetter, en lançant au vieillard un regard singulier.

Ruysum s'approcha de Jetter, et lui posant la main sur l'épaule:

— Il y aurait donc quelque chose? dit-il à voix basse.

Jetter fit un signe affirmatif.

— On pourrait le faire évader?... continua le vieillard.

— Mieux que cela!

— Quoi!

— Le duc d'Albe...

— Achève.

— Père Ruysum, dit Jetter, il faut délivrer à la fois, et le comte d'Egmont, et notre pays; et pour cela, c'est au duc d'Albe qu'il importe de s'adresser.

— S'emparer de sa personne!

— Le tuer! père Ruysum, le tuer, répondit Jetter.

Il y eut un silence; puis le vieux Ruysum reprit :

— Ce projet me paraît impossible à réaliser, le duc d'Albe se tient sur ses gardes; le palais de Calembourg est bien gardé, nul n'y pénètre, que les Espagnols, comment espères-tu?...

Jetter sourit.

— Le palais de Calembourg était habité par Marguerite de Parme, répondit-il, et j'appartenais à la maison de Marguerite; je connais tous les appartements, tous les corridors du palais, depuis la cave jusqu'au grenier, je sais surtout une petite porte secrète qui donne sur la chambre à coucher même du gouverneur.

— Est-ce possible! fit Ruysum, dont les yeux brillèrent; mais pour arriver là...

— Laissez-moi faire, m'accompagnerez-vous?

— A l'instant s'il le faut!

— A l'instant, répéta Jetter.

Les deux hommes quittèrent alors la taverne, et se dirigèrent vers le palais du gouverneur.

Il faisait fort sombre; les rues étaient silencieuses et désertes... on n'entendait plus qu'à de rares intervalles le pas sonore des patrouilles.

Jetter et Ruysum les évitèrent avec soin, suivirent tortueusement leur route, et arrivèrent enfin au but de leur course nocturne.

Le palais de Calembourg était gardé par un grand nombre de soldats espagnols; les cours en étaient pleines, les abords en regorgeaient.

Quand ils approchèrent, Jetter et Ruysum jugèrent à propos d'user de prudence, et de ne pas s'aventurer, sans avoir pris préalablement leurs précautions.

Ils firent donc le tour par les jardins, se glissèrent ténébreusement entre deux patrouilles, escaladèrent une muraille, dans un endroit que Jetter jugea ne pas devoir être gardé, et pénétrèrent ainsi, sans encombre, jusque dans le palais même.

Une fois là, Jetter ne craignait plus rien ; il s'avança hardiment, monta jusqu'au second étage, puis, enfin, vint se cacher dans un étroit corridor qui conduisait à une porte secrète de l'appartement du duc.

Ils prêtèrent l'oreille... l'heure était fort avancée, et ils n'entendaient rien.

Jetter marcha en avant.

Cependant, la comtesse d'Egmont était arrivée, elle aussi, mais avec d'autres sentiments, jusqu'au palais du duc, et comme nous l'avons dit, malgré l'heure avancée de la nuit, ce dernier consentit à la recevoir.

Un rayon d'espoir glissa doucement dans le cœur de la comtesse, quand on vint lui annoncer que le duc l'attendait; elle suivit l'homme qui l'avait prévenue, et arriva en peu d'instants dans la chambre du gouverneur.

Le duc d'Albe était debout, et il travaillait.

Il se leva quand la comtesse entra.

— Oh! monseigneur, monseigneur! s'écria l'épouse du comte, en se précipitant à ses pieds.

Le duc la releva avec bonté.

— Je comprends, madame la comtesse, dit-il d'une voix lente et grave, je comprends tout ce que votre cœur à dù souffrir, en apprenant la fatale nouvelle, mais il ne dépend pas entièrement de moi d'adoucir la rigueur de l'arrêt qui frappe votre époux.

— Mais il n'est pas coupable, monseigneur, dit la comtesse.

— Sans doute, les apparences seules ont exercé une influence fâcheuse sur le tribunal, répliqua le duc, mais la sentence est prononcée.

— Mais vous pouvez faire grâce.

— Ce privilége appartient au roi lui seul.

— Mais vous, monseigneur, vous pouvez au moins attendre que le roi ait répondu, qu'il ait donné des ordres, vous pouvez lui faire connaître l'innocence du comte.

— Madame, dit le duc d'Albe, les circonstances ne permettent pas toujours d'user d'indulgence envers ceux qu'un tribunal a frappés. Si nous hésitons, le peuple croirait que nous avons peur. Déjà une émeute a eu lieu, une émeute sanglante, qui s'est faite aux cris de vive Egmont. Beaucoup des nôtres ont péri : leur sang demande vengeance, et si nous mettons quelque lenteur à frapper, les Flamands me taxeront de lâcheté, les Espagnols de faiblesse.

— Non, monseigneur, répartit la comtesse, non, je ne demande pas que l'on enlève un coupable à la justice, je demande seulement qu'on laisse le roi Philippe II prononcer lui-même dans une semblable situation ! S'il le faut, j'irai en Espagne, je verrai le roi, je supplierai, j'implorerai sa générosité, sa clémence, et croyez-le, monseigneur, le roi ne voudra pas se priver ainsi d'un de ses plus fidèles et de ses plus dévoués serviteurs.

Le duc d'Albe parut réfléchir un instant.

— Ce que vous me demandez, dit-il enfin, je crains de l'accorder : le peuple est maintenant prévenu de la condamnation de votre

époux ; il se prépare sans doute à l'arracher de nos mains; si nous le gardons en prison, ce sera un sujet continuel de luttes, jusqu'au jour où le roi se sera prononcé; Bruxelles va être livrée à toutes sortes de troubles, ce sera un danger permanent.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria la comtesse; le comte d'Egmont est, vous le savez, le chevalier le plus loyal du royaume ; rendez-lui provisoirement sa liberté, et je le jure ici, monseigneur, je le jure pour lui, pour moi, le jour où vous le redemanderez, le comte reviendra de lui-même se constituer prisonnier.

— Si j'en étais sûr! objecta le duc.

— Oh ! monseigneur, s'écria la comtesse, n'en doutez pas !

Et, joignant les mains, elle implora la grâce de son époux avec toutes les prières d'une épouse, les sanglots d'une mère.

Ses paroles parurent enfin attendrir le duc ; il la releva avec plus de bienveillance, et la reconduisit lui-même jusqu'à la porte de sa chambre.

Mais ce n'était qu'une apparence.

— *Allez, madame,* lui dit-il alors avec une atroce équivoque, *demain, votre mari sortira de prison !...*

La comtesse, ivre de joie, baisa avec transport les mains du duc, et allait franchir le seuil de la porte, quand deux hommes l'arrêtèrent, et vinrent se placer entre elle et le duc.

Ces deux hommes étaient Jetter et Ruysum, et tous deux étaient armés d'un poignard.

Le duc recula d'un pas à leur aspect.

— Qu'est-ce à dire, s'écria-t-il, et que signifie cette violence?

— C'est à dire, monseigneur, que vous avez deux hommes bien décidés à ne sortir d'ici qu'après avoir vengé leur pays de votre tyrannie !

— Malheureux ! s'écria la comtesse terrifiée.

— Oh ! rassurez-vous, madame, répondit Jetter, demain le comte d'Egmont sera libre, mais auparavant le duc aura péri.

Le duc fit un pas comme pour appeler ses gens, mais Ruysum s'était précipité vers lui, et lui avait mis la main sur l'épaule.

— Silence, monseigneur, ou vous êtes mort.

Et en parlant ainsi, il menaçait sa poitrine de son poignard.

— Que voulez-vous donc, enfin? dit le duc, qui, malgré le danger de la situation, n'avait ni tremblé ni pâli.

— La grâce du comte, répondirent en même temps Jetter et Ruysum.

Le duc sourit, et regarda la comtesse.

— Vous arrivez trop tard, messieurs, leur dit-il, car, à l'instant même, je venais de l'offrir à madame la comtesse.

— Est-ce possible ! firent les deux meurtriers.

— Demandez-lui vous-mêmes !

— Sa grâce ! sa grâce ! dit la comtesse, le duc vient de me l'accorder. Oh ! prenez garde, votre violence pourrait le perdre !

Jetter et Ruysum demeurèrent interdits; ils ne savaient que penser d'une pareille générosité; ils hésitèrent.

Mais le duc avait déjà profité de ce moment d'arrêt. Il avait appelé, et, de tous côtés, des soldats avaient fait irruption dans la chambre.

— Trahis ! s'écria Jetter; nous sommes trahis !

Le duc souriait; la comtesse regardait sans comprendre.

On entraîna les deux hommes.

Et quand le duc et la comtesse se retrouvèrent seuls dans la chambre, une même pensée leur vint en même temps à l'esprit.

La comtesse craignait que cette tentative de meurtre n'eût changé les intentions du duc, et ce dernier voulut rassurer les craintes de la comtesse.

Il alla donc vers elle, lui prit les mains avec affection, et avec un regard où on lisait la bonté :

— Soyez sans inquiétude, madame, lui dit-il, la violence dont je viens d'être l'objet, ne changera rien à ma volonté; je vous l'ai dit il y a un moment, et je le répète, demain, votre mari sortira de prison!

La comtesse s'éloigna heureuse, et partout, sur la route, elle annonça la générosité du duc; mais, nulle part, on ne voulait ajouter foi à la promesse qui lui avait été faite, et elle rentra chez elle, sans avoir rencontré une seule personne qui partageât sa confiance!

VI.

Cependant le comte d'Egmont était dans sa prison, et il se préparait à la mort, qui fut, du moins, celle d'un héros.

Il était minuit.

L'évêque d'Ypres venait d'entrer, et lui avait annoncé que toutes les tentatives auprès du gouverneur avaient échoué, que le lendemain matin même il serait mis à mort.

Egmont s'attendait à cette nouvelle, il n'en fut pas ébranlé.

Depuis son arrestation, il n'avait pas eu un seul instant d'espoir. Il connaissait le duc d'Albe, et savait quelle inflexibilité était la sienne.

Le tribunal des Douze l'eût absous, si le duc n'avait pas pesé sur sa décision; maintenant qu'il était condamné, rien ne devait retarder sa mort.

Egmont se montra très-résigné; il se confessa et communia, car Egmont était catholique. L'évêque d'Ypres pleurait, Egmont le consola:

— Mon père, lui dit-il, il y a là-haut un royaume où nous serons tous heureux! J'y monte, Dieu m'y recevra... Qu'il bénisse ma femme et mes enfants, et je quitterai cette terre sans amertume.

Egmont laissait onze enfants, trois fils et huit filles.

Il songea à eux, et consacra le peu d'instants qui lui restaient à écrire au roi d'Espagne.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Sire,

« J'ai reçu, cette nuit, le jugement que Votre Majesté a rendu contre moi, et je l'accepte avec la résignation que Dieu me donne dans sa bonté.

« Il est vrai, cependant, que je n'ai jamais rien pensé ni rien fait qui pût être opposé à Votre Majesté, ou à mon devoir. Si, au milieu de nos temps de troubles, mes actions ont pu vous apparaître sous un autre jour, c'est l'effet de ces fâcheuses circonstances, non point de mon infidélité ou de mon mauvais vouloir. Si pourtant j'ai offensé de quelque manière Votre Majesté, je la prie de me pardonner, et d'avoir, par égard pour mes autres services, pitié de ma malheureuse femme, de mes enfants innocents, et de mes pauvres serviteurs. Comme c'est là ma dernière prière, j'ose espérer qu'elle ne sera pas sans fruit; et, dans cette confiance, je me recommande à la grâce de Dieu.

« Bruxelles, 5 juin 1568.

« De Votre Majesté, le très-humble et dévoué serviteur et sujet, préparé à mourir,

« LAMORAL D'EGMONT. »

Cette lettre, magnifique de simplicité, s'accorde peu avec la vie du comte.

Elle est néanmoins authentique.

Du reste, si elle ne ressemble pas à la vie du malheureux Egmont, elle est pareille à sa mort.

Egmont passa le reste de la nuit en prières, s'occupa de ses der-

nières dispositions, chargea l'évêque d'Ypres de voir et de consoler sa malheureuse épouse, et quand le jour parut, il ne songea plus qu'à marcher au supplice.

— J'ai toujours pensé, dit-il encore, que la mort réunissait au lieu de séparer ; nous nous retrouverons dans un monde meilleur.

Cependant le duc d'Albe avait pris toutes les mesures de précaution qu'il avait à sa disposition, pour empêcher que l'exécution du comte ne donnât lieu à un soulèvement populaire.

Il avait fait défendre à tous les habitants de Bruxelles de sortir de leurs maisons avant dix heures du matin, et tout contrevenant à cet ordre sévère, devait être sans pitié mis à mort.

La sentence rendue par le Conseil-des-Douze disait, d'un autre côté, que l'exécution aurait lieu sur la place du Marché, et pour respecter la teneur même de la sentence, on fit, dès la pointe du jour, occuper cet endroit par des forces considérables.

Toute tentative d'enlèvement était donc inutile : d'ailleurs les habitants de Bruxelles avaient été récemment assez maltraités par les Espagnols, pour ne pas chercher à tenter de nouvelles entreprises du même genre.

Dès le matin, des soldats vinrent prendre le comte d'Egmont à sa prison, pour le mener au supplice. Les portes de la ville avaient été fermées dès la pointe du jour. Egmont escorté par les soldats espagnols, traversa les rues silencieuses et désertes, et arriva en peu de temps sur le lieu du supplice.

Il n'y avait là pas un seul curieux. L'ordre avait été rigoureusement obéi.

Egmont ne manifesta point la moindre crainte. Quand le moment fut venu, il s'agenouilla sans hésitation, et présentant sa noble tête au bourreau, il joignit les mains et leva les yeux au ciel :

— Seigneur, dit-il alors, je remets mon âme entre tes mains !

Et sa tête tomba.

La douleur fut sans bornes quand on connut les détails de cette fatale journée ; les soldats espagnols même, dit-on, ne purent s'empêcher de pleurer.

On regarda comme des reliques des mouchoirs trempés dans le sang de la victime, et on alla en pèlerinage visiter son tombeau, comme on le fait pour de saints martyrs.

C'est ainsi que finit le comte d'Egmont, dont le trépas vaut la plus belle vie.

Nul, d'ailleurs, ne se méprit sur l'importance et sur la signification de l'événement qui venait de s'accomplir.

Lorsque le cardinal de Granvelle, qui connaissait au mieux la situation des esprits dans les Pays-Bas, apprit l'exécution du comte d'Egmont, il demanda si l'inquisition n'avait point fait aussi arrêter le *Taciturne.*

On lui répondit que non.

— Eh bien ! s'écria le vieux cardinal, si ce poisson-là échappe à leurs filets, mieux valait ne pas *pêcher* du tout !

Le vieux cardinal avait raison ; la mort du comte d'Egmont devint comme le signal de la révolte, et enfanta les guerres longues et terribles qui suivirent.

A quelque point de vue que l'on examine ce drame funeste, il y eut rigueur excessive, peut-être injustice, et sans nul doute faute politique.

Mais il faut ajouter que le rôle du duc d'Albe, sa perfidie envers la comtesse, etc., appartient à la poésie de Gœthe et non point à l'histoire.

CHAPITRE VII.

Suite de l'inquisition. — Histoire d'Antonio Perez, secrétaire d'État de Philipe II. — Antonio Agnox, son valet Bustamente. — Appétit de ce dernier. — Le baron de Biescas. — Isabelle. — Préparatifs et efforts des amis de Perez. — Bustamente invente un moyen de convoquer le peuple quand tout le monde dort. — Évasion d'Antonio Perez. — Deux barons espagnols. — Le voyageur. — Le géant. — Les deux barons font preuve de légèreté. — Perez passe la frontière. — Sa condamnation par défaut. — Sa réhabilitation obtenue par ses enfants. — Derniers actes de l'inquisition. — Paul Olavidé. — Expulsion des jésuites. — Insignes et devises de l'inquisition. — L'empereur Napoléon, d'un grand coup d'épée dans l'eau, tue l'inquisition deux cents ans après sa mort.

Vers la fin du seizième siècle, un jeune homme, monté sur un beau cheval de race, entra un soir dans Sarragosse, suivi à quelque distance par un grand diable de valet.

Le jeune homme pouvait avoir vingt-huit ans à peu près, le valet en avait au moins quarante-cinq.

Après avoir traversé la ville dans toute sa longueur, ils s'arrêtèrent enfin devant l'hôtel de *l'Épée du Roi;* le jeune homme descendit de cheval, jeta la bride à son compagnon, et ayant demandé une

chambre à deux lits, il suivit la petite servante qui le mena à l'appartement qu'on lui destinait.

Puis le jeune homme resta seul.

Il se débarrassa alors de ses vêtements de voyage, ouvrit les fenêtres qui donnaient sur la place même de Sarragosse, et se mit à écrire une lettre de quelques mots seulement, qu'il plia, et sur laquelle il mit l'adresse suivante : — Au baron de Biescas.

Quand son valet se présenta, après avoir pris soin des montures, il lui remit la lettre, et lui annonça qu'il ne se mettrait à table qu'à son retour.

Cette observation parut produire un effet salutaire sur l'esprit et sur les jambes du valet, car en moins d'un quart d'heure il fut de retour.

— Eh bien! lui dit son jeune maître dès qu'il le vit entrer, as-tu vu le baron?

— M. le baron était absent, répondit le valet, mais on m'a bien promis que la lettre lui serait remise dès qu'il rentrerait.

— Et Isabelle?

— Sortie également, mon cher maître.

— C'est bien, dit le jeune homme.

Et ils se mirent à table, l'un vis-à-vis de l'autre.

Le jeune homme avait nom Antonio Agnox.

Antonio Agnox avait été longtemps le confident intime de Perez, le premier secrétaire d'Etat.

Son maître s'étant trouvé compromis dans le procès célèbre de Jean Escoliédo, le secrétaire de don Juan d'Autriche, avait été récemment jeté dans les prisons de l'inquisition, à Sarragosse même, et le jeune Antonio Agnox avait eu toutes les peines du monde à conserver sa liberté.

Il avait dû fuir, quitter momentanément l'Espagne, se réfugier en France, et ce n'est qu'après trois mois seulement, quand il pouvait

penser qu'on l'avait oublié, qu'il revenait à Sarragosse, où était emprisonné son ancien maître.

Mais l'attachement qu'il avait voué à l'ex-secrétaire d'Etat n'était pas ce qui l'attirait précisément à Sarragosse.

Du temps de sa puissance, Antonio Agnox avait connu et aimé une jeune fille, avec laquelle il allait être uni, quand survint le malheur de son maître.

Isabelle appartenait à une des premières familles de l'Aragon; elle était la fille du baron de Biescas, et Antonio venait savoir si le malheur qui l'avait frappé avait altéré l'amour de la jeune fille ou du moins changé les dispositions de son père.

C'était la vie ou la mort que le baron allait lui apporter, et il l'attendait avec une inquiétude qui lui coupa l'appétit.

Mais heureusement, son valet avait de l'appétit pour deux.

Bustamente, qui se faisait, pardieu! appeler don Bustamente par les petites gens, était, comme nous l'avons dit, un grand gaillard de près de six pieds; il avait connu Antonio tout enfant, il l'avait pour ainsi dire élevé, et, depuis bientôt vingt ans, il ne l'avait pas quitté.

C'était presque un père, et pour le jeune homme, qui avait été privé de ses parents dès sa plus tendre enfance, cette surveillance inquiète, que Bustamente exerçait à chaque instant sur lui, l'avait préservé déjà de bien des malheurs.

Pour Antonio, le bon valet se serait jeté au feu; mais ce dévouement avait quelquefois ses dangers et ses ennuis.

Bustamente était grondeur, tracassier; il se croyait le droit de gourmander son maître, de le conseiller; il ne le quittait jamais, et c'est à grand'peine qu'Antonio avait pu aimer et être aimé d'Isabelle.

Cet amour ne plaisait point à Bustamente; il détournait son jeune maître de ses occupations, le rendait malheureux, l'inquiétait, troublait ses jours et ses nuits.

Bustamente ne voyait que l'effet désastreux de ce sentiment, car

alors Antonio le prenait pour confident, lui racontait les coquetteries de sa fiancée, son indifférence, ses caprices, mais il se gardait bien de lui dire son bonheur, son enthousiasme, toutes les joies de son cœur, tous ses espoirs!

Bustamente lui disait de renoncer à elle, de ne point élever si haut ses prétentions, de chercher plus bas, dans l'ordre social, une jeune fille douce, aimante, qui lui rendrait en bonheur ce qu'il lui donnerait en amour.

Il lui prédisait qu'Isabelle l'abandonnerait le jour où la fortune se tournerait contre lui.

Mais Antonio repoussait avec énergie toutes ces suppositions, renvoyait brusquement son valet, et allait oublier auprès d'Isabelle les fâcheuses impressions qu'il avait reçues de Bustamente!

Malheureusement, les faits vinrent donner une sorte d'autorité aux pressentiments de son valet. Perez fut jeté en prison, et Antonio Agnox se vit contraint de fuir.

Or, pendant trois mois, il n'avait reçu aucune réponse aux nombreuses lettres qu'il avait écrites; le désespoir s'était emparé de lui, il n'avait pu tenir plus longtemps, et, au risque de se compromettre gravement et de partager le sort de l'ex-secrétaire d'Etat, il quitta la France et revint à Sarragosse.

On a vu que sa première pensée avait été pour Isabelle, et qu'il avait écrit immédiatement au baron de Biescas, son père.

Cependant Bustamente mangeait.

La route lui avait donné un appétit de pauvre, et les plats disparaissaient dans son estomac comme dans un gouffre. Du reste, il buvait à l'avenant! Deux bouteilles avaient déjà disparu sans qu'Antonio y eût presque touché, et le digne Bustamente allait paternellement commencer la troisième, quand son maître l'arrêta.

Il venait d'entendre la porte de l'hôtel se refermer, et des pas lourds s'appesantir dans l'escalier

— Voici quelqu'un, dit-il à Bustamente, visiblement contrarié de se voir ainsi interrompu dans ses opérations, va! va! laisse-moi! C'est le baron de Biescas, sans nul doute, tu reviendras quand il sera parti.

Malgre la contrariété qu'il éprouvait, Bustamente se hâta de se lever, emporta sous son bras la bouteille qu'il allait commencer, fit signe au domestique qui le servait de porter le reste du dîner à l'office, et sortit au moment où la servante de l'hôtel annonçait M. le baron de Biescas.

Antonio se leva avec empressement, et courut au-devant de lui.

— Ah ! Monsieur le baron, lui dit-il, que je suis aise de vous voir, et combien je vous remercie de n'avoir pas tardé à me venir visiter! Songez donc, voilà trois mois que je n'ai reçu aucune nouvelle de vous ni d'Isabelle !

— Isabelle est bien, Antonio, répondit le baron, en serrant les mains du jeune homme, et elle vous attend.

— Elle m'attend!... elle m'attend! s'écria ce dernier avec un cri de joie, oh! elle ne m'a donc pas oublié? elle m'aime donc toujours?

— Non, Antonio, Isabelle ne vous a point oublié, elle vous aime!... répartit le baron.

— Mais elle n'a jamais répondu à mes lettres, cependant, objecta Antonio.

— C'est moi qui le lui ai défendu.

— Vous!...

— Oui, Antonio, moi; car, avant de vous donner ma fille, avant de consentir à vous voir entrer dans ma famille, je tiens à honneur que vous ne vous en montriez pas indigne!

— Qu'est-ce à dire? fit Antonio étonné.

— Ecoutez, poursuivit le baron de Biescas.

Et il s'assit.

— Vous savez que Perez est mon ami, presque mon frère; je

l'aime comme je n'ai jamais aimé personne au monde, et je ne veux pas que l'inquisition le juge et le condamne.

— Je l'aime aussi, répondit Antonio, et je suis prêt à tout.

— C'est bien. Néanmoins, vous êtes parti au moment où on le jetait en prison, dit le baron, et moi, j'aurais voulu vous voir rester. Perez a besoin du secours de tous ses amis dans cette circonstance solennelle, et si je vous avais eu près de moi, Antonio, peut-être aurions-nous réussi déjà à l'arracher à ses bourreaux.

Antonio secoua la tête.

— Ne le croyez pas, monsieur le baron, dit-il; Philippe II est animé d'une haine profonde contre Perez, il ne lui pardonnera jamais : Perez est condamné d'avance.

— Eh bien! répliqua le baron, voilà précisément ce que je blâme en vous : c'est ce désespoir stérile auquel vous vous abandonnez; c'est cette inertie à laquelle il faut renoncer, si vous voulez que je vous estime, et que ma fille devienne votre épouse.

— Qu'à cela ne tienne! s'écria Antonio, me voici de retour à Sarragosse; maintenant, je me mets à votre disposition. Croyez-le bien, monsieur le baron, j'aurai du courage, j'aurai de la résolution, et si vous pensez que cela soit possible, nous sauverons mon ancien maître.

— A la bonne heure, fit le baron de Biescas, c'est ainsi que je vous veux, et je ne doute plus maintenant du succès de notre entreprise. Ecoutez donc, et sachez où en est aujourd'hui l'affaire de Perez.

Vous n'ignorez pas qu'au moment où Perez fut arrêté à Catalayad, le roi Philippe II voulut le faire conduire à Madrid, où il était sûr de le faire condamner; mais Perez et tous les nobles d'Aragon réclamèrent le privilége des *manifestados,* il fut conduit ici, et Philippe II se vit dans la nécessité de donner au procureur fiscal de notre ville les pouvoirs nécessaires pour accuser l'ancien secrétaire d'Etat, en Aragon.

Malgré le zèle que le procureur a déployé pour plaire au roi, car il s'agit bien moins de l'inquisition que du roi, on n'a pu trouver encore aucune charge bien grave contre notre ami; on l'accuse cependant d'avoir fait au roi de faux rapports, d'après lesquels sa majesté a cru devoir ordonner la mort de Jean Escobédo, d'avoir falsifié plusieurs lettres du cabinet, et divulgué les secrets du conseil d'Etat.

— Mais tout cela est faux! s'écria Antonio Agnox avec indignation.

— Je le sais, répondit le baron de Biescas; aussi cette première accusation ne réussit-elle pas, et l'on se vit contraint de recourir à d'autres moyens. On essaya des familiers de l'inquisition, et comme ils sont adroits, rusés et connaissant les hommes à fond, ils ont réussi à peu près.

— Est-ce possible?

— Vous connaissez, mon ami, dom Diègue de Quixas?

— Sans doute! fit Antonio.

— Vous savez qu'il a été attaché, pendant dix-huit ans, à la personne de notre ami Perez?

— En effet!

— Eh bien! c'est à lui qu'ils s'adressèrent.

— Mais il les a repoussés! dit Antonio avec force.

— D'abord, oui, répliqua le baron; d'abord, dom Diègue de Quixas s'est montré fort irrité du rôle qu'on voulait lui faire jouer; mais la crainte, les promesses auront vraisemblablement beaucoup pesé sur son esprit, car il a fini par faire des aveux.

— Mais quoi? quels aveux? s'écria encore Antonio; Perez n'a pas une faute dans sa vie passée! que peut-on avoir à lui reprocher?

— On est parvenu à trouver, dans la vie passée de Perez, répondit le baron de Biescas, un grand nombre de paroles imprudentes, qui ont suffi à le faire suspecter d'hérésie.

— D'hérésie, lui, le catholique accusé de fanatisme!

— Le catholique fervent et sincère, du moins.

— Mais quelles paroles, bon Dieu ?...

— Voici quelques-uns des chefs d'accusation formulés contre lui : on lui reproche d'avoir dit, quand il était encore dans l'exercice de ses fonctions, que si Dieu le père voulait mettre obstacle à sa justification, il lui couperait le nez pour avoir permis que le roi se montrât si peu chevalier envers lui.

Antonio Agnox se prit à rire.

— On ajoute, reprit gravement le baron, que, pendant l'instruction de son procès, il s'était écrié, en parlant de Dieu :

« On dirait qu'il dort pendant que mon affaire se poursuit ; s'il ne fait pas un miracle en ma faveur, je ne croirai plus en lui ! »

— Ah çà ! interrompit Agnox, — mais c'est de la démence.

— Attendez, dit encore le bonhomme : — un autre jour, qu'accablé de douleur et d'inquiétude, il songeait à sa femme et à ses enfants, il aurait laissé tombé sa tête dans ses mains, et il aurait dit : « Qu'est-ce donc que tout cela ? Dieu dort : ou tout ce qu'on nous dit de lui n'est que tromperie. Est-il donc faux qu'il y ait un Dieu ? »

— Quant à ceci, murmura Antonio, — quand on est désespéré....

— Une fois enfin, interrompit le baron, le malheureux Perez, voyant les traitements qu'on lui faisait subir, et apprenant que ceux qu'il regardait comme ses meilleurs amis, avaient été les premiers à le trahir, et que, malgré leur conduite, ils étaient l'objet de l'estime et de la considération générale :

« Je renie le sein qui m'a nourri ! se serait-il écrié avec exaltation ; si c'est là être catholique, je ne crois plus en Dieu ! »

Antonio Agnox baissa la tête, mais il la releva aussitôt.

— Jamais, dit-il, jamais Perez n'a prononcé de telles paroles ; c'est une infâme calomnie... je le connais... Perez est un chrétien, et il aimait sa mère avec une tendresse sans pareille.

— Telle est, en ce moment, la situation, répondit le baron de Biescas, notre ami est sous le coup d'une accusation d'impiété et

d'athéisme, et le témoignage de dom Diègue de Quixas est terrible, car il a vécu dans son intimité, au su de toute l'Espagne.

— Et cependant, dit Antonio, vous espérez arracher Perez à la condamnation qui le menace ?

— Je n'espère rien de la justice des hommes, dit le baron, la politique a condamné Perez ; mais il nous reste une chance de salut, et c'est l'abus même que nos ennemis feront de leur pouvoir.

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique, poursuivit le baron de Biescas : le roi Philippe II n'ignore pas que laisser juger Perez à Saragosse, c'est assurer d'avance son triomphe ; jusqu'à présent, il a paru céder à nos réclamations, et il a consenti à ce que le jugement ait lieu en Aragon ; mais il regrette déjà ce qu'il a fait, et, si je suis bien informé, dans quelques jours on transférera Perez à Madrid.

— Mais il est perdu, alors ! s'écria Antonio.

— Sans doute !

— Quel est votre dessein ?

— Il ne faut pas que Perez sorte de Sarragosse, dit le baron.

— Espérez-vous que le peuple vous soutiendra ?

— Je ne sais, mais ce n'est pas impossible.

— Eh bien ! vous avez raison, monsieur le baron, essayons, et comptez sur moi ; avant deux jours, j'aurai appelé à nous tous ceux qui m'aiment à Saragosse !

Le bon jeune homme pensait un peu à son ancien patron, mais beaucoup à son mariage.

Quel mal ? et pourquoi scruter ainsi le fond des consciences ?

Le lendemain matin, Antonio fit venir son valet, l'honnête Bustamente, et lui annonça, que dès l'instant même, il fallait se mettre en campagne, voir les gens de la ville, les sonder sur leurs sentiments à l'égard de Perez, exalter leur mécontentement, leur dire qu'on voulait attenter aux priviléges de la province, en transférant l'ancien se-

crétaire d'État à Madrid; qu'on ne devait pas le souffrir : qu'une fois les priviléges atteints d'un côté, ils le seraient bientôt de l'autre; que c'était de la sorte qu'un peuple se laissait arracher une à une toutes ses libertés, etc., etc.

Enfin, tout ce qui pouvait exercer quelque empire sur l'esprit de ces Espagnols, amoureux de leurs priviléges; et quand Bustamente parut bien pénétré de ce qu'il avait à dire et du rôle qu'il avait à jouer, Antonio ajouta qu'il le priverait de diner, toutes les fois qu'il ne lui apporterait pas de bonnes nouvelles.

Bustamente s'inclina profondément et dit :

— Donc, seigneur Antonio, mon cher maître, ce que vous faites par amour, je le ferai par appétit... chacun a son faible.

Et il se mit en campagne.

En même temps qu'il adressait de semblables recommandations à Bustamente, Antonio Agnox agissait en son nom propre auprès de ses nombreux amis, et partout, il rencontrait les plus chaleureuses sympathies pour l'infortune de Perez.

De son côté, le baron de Biescas usait de toute son influence auprès des membres de la municipalité de Sarragosse, et se tenait exactement au courant de toutes les nouvelles qui venaient de la cour.

Le même esprit présidait toujours aux volontés de la cour de Madrid. Une grande irritation y avait régné de tout temps contre l'ancien royaume d'Aragon, mais on craignait cependant de se heurter aux susceptibilités populaires, et l'on reculait chaque jour l'exécution de la menace faite d'enlever Perez à ses juges naturels.

Un soir, Antonio se trouvait chez le baron de Biescas; il était seul avec Isabelle, et tous deux formaient mille projets pour l'avenir.

Toutefois, malgré la confiance factice qu'Isabelle puisait dans l'assurance de son amant, une certaine inquiétude pesait sur son cœur, et elle ne pouvait s'empêcher de trembler et de pâlir, en songeant

aux dangers qui les frapperaient tous, si leur entreprise venait à être découverte.

Elle craignait pour son père, elle craignait aussi pour son amant.

Chaque familier de l'inquisition qu'elle rencontrait dans la rue, l'épouvantait, et elle s'attendait à chaque instant à voir Antonio, ou son père, jeté dans les terribles prisons de l'inquisition.

— Tout marche selon nos vœux, disait son amant, les habitants de Sarragosse sont jaloux de leurs priviléges, ils ne laisseront pas partir Perez; les juges sont déjà rassemblés; ils appartiennent tous à cette classe de la bourgeoisie, que Perez a comblée de bienfaits; nul doute qu'il ne soit acquitté! Isabelle, ce jour-là nous serons unis!

Mais Isabelle secouait la tête, et souriait tristement.

— Antonio, répondit-elle, on dit que les bourgeois se souviennent toujours du mal, et que jamais ils ne se souviennent du bien... sais-je d'ailleurs pourquoi j'ai peur et pourquoi je tremble? Je m'évertue en vain à partager votre confiance, je ne le puis!... songez donc, mon ami, il ne faut qu'une parole imprudente; une dénonciation peut vous perdre à tout jamais, vous ou mon père!

— Ne craignez rien, répliqua Antonio, ne craignez rien; malgré la haine profonde qu'elle porte à Perez et à notre province en général, la cour de Madrid n'a rien tenté depuis quelques jours; il est évident qu'elle est retenue par une crainte salutaire. Eh bien! encore trois jours de cette inaction, et le tribunal prononcera l'acquittement de Perez.

— L'acquittement!... répéta Isabelle.

— Oui, l'acquittement; car ici les bourgeois n'ont pas même besoin d'être reconnaissants... leur intérêt les pousse...

— Mais, fit Isabelle, d'ici là... si on l'enlève!...

— Qu'ils l'osent donc, s'écria Antoine, et toute la ville se lèvera comme un seul homme, et nous délivrerons par la force celui que la tyrannie veut frapper!

— Et croyez-vous que la cour d'Espagne vous laissera agir de la sorte, sans tirer vengeance de cette révolte?... Oh! non, Antonio, non, je n'ai pas la même confiance que vous dans l'avenir, et je prévois encore bien des malheurs!

Comme Isabelle achevait ces paroles, le baron rentra.

Il paraissait agité; il prit Antonio à part, et lui annonça que la cour de Madrid s'était enfin prononcée, que le lendemain même Perez devait être arraché de sa prison.

Antonio demeura atterré de cette nouvelle : elle renversait d'un seul coup tous ses plans, et ébranlait tout son espoir.

— Nous n'avons qu'un parti à prendre, dit-il, soulever le peuple, empêcher à tout prix que Perez ne sorte de Sarragosse.

— Oui, dit le baron, nous allons éprouver enfin si toutes les promesses que l'on nous a faites sont sincères!

— Ah! j'y cours! j'y cours!... s'écria Antonio, qui se dirigea aussitôt vers la porte.

Mais à ce moment un tumulte se fit entendre au dehors, la porte de l'hôtel se referma avec précipitation, et des pas pressés s'appuyèrent sur l'escalier.

Bustamente entra.

Il avait la figure blême, les cheveux en désordre, l'œil hagard; ses vêtements étaient déchirés en différents endroits, et témoignaient d'une lutte acharnée.

Antonio et le baron de Biescas coururent à lui, et l'interrogèrent:

— Qu'y a-t-il? pourquoi ce désordre? quels sont ces cris que l'on entend au dehors?

Bustamente écoutait ces cris, regardait ses interlocuteurs et ne pouvait répondre.

Il était comme anéanti.

Enfin il parut reprendre ses esprits, passa à plusieurs reprises sa main sur son front et dans ses cheveux, et s'assit.

— Ce qu'il y a, répondit-il alors, un affreux malheur!... l'inquisition prépare quelque mesure redoutable; mon maître a été dénoncé, et l'on veut s'emparer de sa personne.

— Mais qui t'a dit?... demanda Antonio.

— On m'a reconnu tout à l'heure, comme je passais sur la place; des familiers m'ont saisi, et, me menaçant de leurs épées, ils m'ont ordonné de les conduire vers vous; j'ai lutté avec désespoir, j'en ai renversé quelques-uns, et enfin j'ai pu fuir, en leur laissant une partie de mes vêtements.

Cependant le tumulte allait croissant à l'extérieur : un grand nombre de familiers de l'inquisition frappaient maintenant à la porte de l'hôtel. Le baron de Biescas prit la main d'Antonio.

— Allons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre, il faut nous éloigner... pour cette nuit, s'entend; demain, n'oubliez pas que nous aurons besoin de vous, il y va de votre vie...

— Et de mon bonheur! ajouta Antonio en jetant un dernier regard sur Isabelle.

Il partit.

Le baron le conduisit, à travers les détours des corridors, jusque dans le jardin de l'hôtel.

Ils trouvèrent là une petite porte donnant sur une ruelle déserte.

Antonio serra encore une fois la main du baron, lui promit d'être exact au rendez-vous du lendemain, et s'éloigna accompagné de Bustamente.

Le véritable motif de la disgrâce d'Antonio Perez, fils de Gonzalvo Perez, secrétaire d'État au département d'Italie, était une affaire d'amour.

Perez avait touché le cœur de dona Incarnation, nièce de l'archevêque de Tolède, et petite nièce du duc de Medina Sidonia. — Il était trop peu pour l'épouser.

On résolut de le perdre, et Jérôme Yago, barbier du roi, révéla à

Sa Majesté une prétendue conspiration diplomatique, à la tête de laquelle était le malheureux secrétaire d'État.

Il ne fut pas même question de cette conspiration au procès, tant elle était absurde !

II.

La cour avait, en effet, résolu que Perez serait transféré à Madrid, et qu'il y serait jugé par le tribunal de l'inquisition. (Ce tribunal était entièrement composé de personnes dévouées à Philippe II.) Mais comme on craignait un soulèvement populaire, on prit des précautions en conséquence, et l'on envoya à Sarragosse des soldats de toutes les parties de l'Aragon.

Ce même soir donc, et comme il cherchait un abri sûr où il pût passer la nuit, Antonio Agnox vit une innombrable quantité de soldats qui prenaient position aux angles de la plupart des rues qui entourent la prison et mènent à la porte de la ville.

Ces mouvements s'opéraient avec une sorte de mystère ; les habitants de Sarragosse ne paraissaient pas s'en inquiéter, ils regardaient et laissaient faire.

Antonio comprit à qui ces préparatifs étaient destinés, et il se dit que s'il sortait de Sarragosse pour n'y rentrer que le lendemain matin, son maître serait perdu ; que ses amis ne seraient pas prévenus, qu'ils ne se soulèveraient pas, et que l'enlèvement aurait lieu sans difficulté.

C'est ce qu'Antonio voulait éviter à tout prix.

Il fit part de ses craintes à l'honnête Bustamente qui le suivait en déplorant l'état misérable dans lequel les familiers de l'inquisition l'avaient mis, et Bustamente partagea toutes ses appréhensions. Il était tard déjà, mais toutes les boutiques n'étaient point fermées, et ils trouvèrent sur leur chemin celle d'un barbier ouverte.

Ils y entrèrent.

Antonio avait son idée.

Le barbier chez lequel il était entré joignait à son industrie celle de fripier ; et dès qu'Antonio se vit seul avec le maître de l'établissement, il le pria de lui enlever, dans le plus bref délai, ses moustaches et sa barbe, de lui couper les cheveux, et de lui chercher, dans son magasin, un accoutrement de valet qui pût aller à sa taille.

Le barbier fit d'abord son office, et le fripier lui succéda immédiatement ; si bien qu'une demi-heure après, Antonio parcourait tranquillement les rues de Sarragosse, sans paraître éprouver la moindre inquiétude quand les familiers de l'inquisition venaient, par hasard, roder autour de sa personne.

Il mit aussitôt son expédient à profit, et courut chez la plupart de ses amis.

Il leur raconta succinctement ce qui se passait, leur annonça que le transfert de Perez devait s'effectuer le lendemain même, de très-bonne heure, qu'il fallait se mettre aussitôt en campagne, et faire connaître au peuple l'enlèvement que l'on méditait.

Cette nouvelle fut reçue avec une indignation facile à comprendre ; car Perez était véritablement aimé, et chacun se hâta d'aller semer partout l'alarme.

Mais quel parti prendre? comment prévenir le peuple à une pareille heure de la nuit, maintenant surtout que les soldats de Philippe étaient dans la ville? Il y avait là un danger réel. Antonio n'y pouvait rien, et ç'en était fait peut-être de Perez, si Bustamente n'eût suggéré une idée à son maître.

Bustamente le prit à part et lui dit que s'il voulait le laisser faire, avant une demi-heure toute la ville serait sur pied.

— Et comment feras-tu? demanda Antonio avec empressement.

— J'ai un moyen fort simple, répliqua Bustamente.

— Mais encore?

— Le feu !

— Comment?

— Un beau feu, mon cher maître, dit Bustamente ; faites brûler la maison de votre meilleur ami, et avant une heure, nous aurons sous la main tous ceux que nous voulons engager dans l'entreprise.

Cette idée, qui parut folle d'abord, fut ensuite acceptée.

Ce vieux Bustamente était non-seulement un bon estomac, mais un grand esprit.

On se mit aussitôt à l'œuvre, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que la maison dans laquelle ils se trouvaient devenait la proie des flammes.

Ce fut un beau feu ! comme l'avait dit Bustamente.

La maison était construite en bois, comme la plupart des maisons de Sarragosse ; les flammes s'élancèrent avec activité vers le ciel, et bientôt l'alarme se répandit de tous côtéss.

Les cloches sonnèrent, les soldats s'émurent ; de toutes parts, le trouble, l'agitation se répandit, et toute la ville fut sur pied en un instant.

C'était ce que voulaient les amis d'Antonio, et Bustamente triomphait.

Le feu fut cependant promptement éteint, mais l'effet était produit : Antonio avait eu le temps de prévenir ses hommes, et tous promirent d'être exacts au rendez-vous.

Aussi, dès les premières lueurs du jour, une foule immense encombra les rues de Sarragosse ; la cour ne s'attendait pas à un pareil nombre de spectateurs, elle en fut d'abord effrayée et songea à retarder l'espèce de coup d'État qu'elle méditait ; mais les dispositions étaient prises, trois mille soldats étaient sous les armes, elle se croyait forte, et pensait pouvoir braver impunément la colère publique.

D'ailleurs, les autorités de la ville lui prêtaient leur concours, re-

vêtues de leur costume officiel; elles devaient, dès le matin, se présenter à la prison, pour escorter le redoutable prisonnier.

Le peuple n'était pas armé; on comptait, en outre, sur la terreur qu'inspirait généralement le roi Philippe II, et l'on espérait que les principaux seigneurs de la ville s'abstiendraient prudemment de prendre part au mouvement qui aurait inévitablement lieu.

Aucune disposition ne fut contremandée, et, dès le point du jour, on prévint Perez de se tenir prêt pour un long voyage.

Perez était un homme de quarante-cinq ans environ, haut de taille, d'une grande intelligence, d'un caractère ferme et inébranlable.

Il n'ignorait nullement le motif de sa disgrâce.

Malgré la rigueur du sort qui le frappait, il n'avait pas fait entendre la moindre plainte, et avait supporté sa captivité avec une résignation parfaite.

Il s'attendait à tout de la part de la cour d'Espagne, et bien qu'il eût beaucoup d'amis, il avait eu la philosophie de ne pas compter sur leur aide. Les hommes oublient bien vite celui qui tombe! — et Perez avait fait trop d'heureux pour ne pas trouver beaucoup d'ingrats!

Cependant il espérait encore dans le baron de Biescas et dans Antonio Agnox. Ceux-ci lui avaient toujours témoigné trop d'attachement, il avait une connaissance trop exacte du cœur humain, pour ne pas les avoir classés à part.

Toutefois, quand on vint le prévenir de se tenir prêt pour un voyage, dont on lui cachait le but, quand son gardien vint lui annoncer qu'il était arrivé, dans la nuit, trois mille soldats des villes voisines; l'espoir qui l'avait soutenu jusqu'alors l'abandonna, et il comprit que tout était fini.

La cour d'Espagne triomphait, et les privilégiés d'Aragon n'avaient pas montré assez d'énergie. Il fallait se résigner.

Perez fit donc répondre à la cour qu'il était disposé à faire tout ce

qu'on exigerait de lui, et qu'il se laisserait transporter à Madrid, sans faire la moindre résistance.

— Antonio, pensa-t-il, est maintenant en France, et n'a pu rentrer en Espagne ; le baron de Biescas a fait sans doute tout ce qu'il était humainement possible pour m'arracher de cette prison. Il a échoué.

Perez ne songeait pas même, à ce moment solennel, à accuser le zèle de ses amis, et quand vint l'heure, il descendit, sans faiblesse, les degrés de l'escalier, et suivit les inquisiteurs et les magistrats qui étaient venus le chercher.

Cependant, quand il mit le pied sur la place de Sarragosse, et que son regard put planer un moment sur cette foule immense qui la remplissait, une émotion étrange sillonna son cœur, et il sourit.

— Vous paraissez bien heureux d'aller à Madrid, lui dit un des magistrats, qui était près de lui.

— Pensez-vous que j'aille jusque là ? répondit Perez.

On se mit en marche.

Les soldats espagnols étaient commandés par deux seigneurs de la cour de Madrid, qui avaient juré au roi de rapporter le prisonnier mort ou vif. — L'un s'appelait dom Antonio de Bardaxi, baron de Concas ; l'autre, dom Antonio de Mur, baron de la Pinilla.

Tout le monde, dans cette histoire, s'appelle Antonio. Ce n'est pas notre faute.

Les deux jeunes soldats courtisans avaient, dit-on, beaucoup plus d'ambition que de courage !

Leur troupe formait une haie immobile, depuis la prison jusqu'à la porte de la ville, et regardait, avec un égal intérêt, le cortége qui passait devant eux, et le peuple qui se pressait derrière.

Ces soldats étaient d'ailleurs presque tous Arragonais ; ils avaient des parents et des amis dans la ville, et n'obéissaient qu'à regret à l'ordre rigoureux qu'on leur avait donné, de contenir les citoyens

qui voulaient s'avancer pour voir une dernière fois le secrétaire d'État.

Pendant dix minutes environ, le cortége ne rencontra aucun obstacle sérieux : il avançait lentement, mais enfin il avançait.

Toutefois, la haie, formée par les soldats, devenait d'instants en instants plus étroite, et les rangs du peuple se rapprochaient de plus en plus du cortége.

Tout à coup, un cri partit !...

Qui l'avait poussé ? d'où s'était-il élancé ?

On ne le sut véritablement jamais; mais à peine eut-il été jeté, qu'un mouvement immense s'opéra, et que la haie fut rompue !

Puis une redoutable clameur s'éleva, et de toutes parts on n'entendit bientôt plus que ces mots proférés sur tous les tons :

— *Vive la liberté ! trahison ! vivent les fueros d'Aragon ! mort aux traîtres !*

La voiture qui emportait Perez fut enlevée, Perez sauta à terre, et au milieu du tumulte, il parvint sans peine à s'échapper.

Dom Antonio de Bardaxi, baron de Concas, et dom Antonio de Mur, baron de la Pinilla, avaient eu à peine le temps de voir ce qui s'était passé, que déjà la foule avait fui dans toutes les directions, et qu'il ne restait plus, sur la place, que les soldats placés sous leurs ordres !...

On n'avait même pas fait un seul prisonnier.

Les deux barons se regardèrent consternés.

— Seigneur de Concas, dit le baron de la Pinilla, m'est avis que ce coquin de Perez nous a glissé entre les doigts.

— Cela me fait cet effet là, seigneur de la Pinilla, répondit le baron de Concas.

— Si nous retournons ainsi à la cour, monsieur le baron, notre crédit est perdu.

— Monsieur le baron, sans nul doute.

— Il faut à tout prix, monsieur le baron, reprendre notre prisonnier.

— Monsieur le baron, c'est aussi mon avis...

— Eh bien, monsieur le baron, poursuivit la Pinilla, Perez va naturellement tenter de gagner au large et de passer la frontière... si vous m'en croyez, c'est de ce côté qu'il faut diriger notre surveillance.

— Qu'il soit fait comme vous le dites, monsieur le baron, répliqua de Concas.

Dès le soir même, les deux barons réunissaient trois cents de leurs plus intrépides soldats, et gagnaient en toute hâte les Pyrénées.

Cependant Antonio Agnox n'ignorait pas que la frontière était bien gardée; il ne voulait point exposer son ancien maître à s'y aller faire pendre, et lui conseilla, de concert avec le baron de Biescas, de demeurer quelques jours chez ce dernier.

Ils pensaient, avec raison, que les poursuites se dirigeraient d'abord vers la frontière, et qu'on ne songerait pas, dans les premiers moments, à le chercher à Sarragosse même !

Perez resta donc à Sarragosse, où le peuple l'aurait, au besoin, vraisemblablement défendu, et laissa ses ennemis s'égarer dans leurs poursuites.

Nous devons rendre aux deux barons cette justice, de dire qu'ils mettaient, à retrouver leur prisonnier, un zèle, une activité, une ardeur, qui témoignaient suffisamment de la peur qu'ils éprouvaient de retourner sans lui à Madrid.

Ils parcoururent dans tous les sens les frontières de l'Aragon, échelonnèrent leur petite troupe tout le long des Pyrénées, et établirent leur quartier-général dans les montagnes mêmes, à Saller.

De là, ils pouvaient rayonner et se rendre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à chaque endroit, enfin, où quelque voyageur suspect leur était signalé.

Huit jours se passèrent ainsi, sans que ni le baron Antonio de Concas ni le baron de la Pinilla eussent rien observé de nouveau.

Le premier s'était attribué le commandement des postes situés à gauche de Saller; le second, celui des postes situés à droite.

Enfin le huitième, à la tombée de la nuit, des hommes accoururent en même temps à Saller, et demandèrent à parler aux deux barons.

Ces derniers s'empressèrent de les recevoir.

L'un, celui qui venait de l'est, raconta que l'on venait d'arrêter, au moment où il tentait de passer la frontière, un jeune homme d'une trentaine d'années environ, qui avait déclaré arriver en droite ligne de Sarragosse.

Le baron de Pinilla s'empressa de partir aussitôt.

Bien que le voyageur dénoncé ne ressemblait point au signalement qu'ils possédaient de Perez, cependant il pouvait leur fournir des renseignements utiles, qu'il était bon de recueillir.

Le second émissaire, qui venait de l'ouest, raconta à don Antonio de Bardaxi, baron de Concas, que depuis une heure, à peu près, on avait mis la main sur un grand diable de voyageur, lequel avait fini par déclarer, après bien des circonlocutions suspectes, qu'il arrivait également en droite ligne de Sarragosse.

Le baron de Concas ouvrit l'oreille, et monta à cheval immédiatement.

L'hésitation de ce voyageur, qu'on venait d'arrêter, lui paraissait suspecte, et il importait de l'interroger sans retard : il partit.

Le baron de Pinilla arriva, en une heure, au poste où on retenait son homme, et le baron de Concas ne mit pas plus de temps pour atteindre le poste où son voyageur l'attendait.

Les interrogatoires commencèrent.

— Pardon, seigneur, dit en débutant le baron Antonio de la Pinilla, avec beaucoup de politesse, pardon de vous avoir arrêté sur votre chemin, comme un malfaiteur ou un ennemi du roi; mais la mission

dont je suis chargé à ses impérieuses nécessités, et je suis contraint...

— Je suis trop bon Espagnol, répartit l'inconnu avec une égale courtoisie, pour me formaliser d'ennuis qui ont pour but l'intérêt de notre roi bien-aimé !... Je suis prêt à vous satisfaire sur tous les points.

— Je suis le baron de la Pinilla, monsieur, poursuivit don Antonio de Mur, et j'ai reçu l'ordre...

— D'arrêter, et de conduire à Madrid, le secrétaire d'État Antonio Perez, interrompit l'inconnu, d'un ton grave et presque solennel.

— Vous savez cela ! fit le baron.

— Je l'ai appris, monsieur le baron, poursuivit l'inconnu, et je vous avouerai que je m'étonne de vous voir ici.

— Comment !

— Sans doute ; et au moment de mon départ de Sarragosse, toute la ville partageait mon étonnement...

— Cependant...

— Ah ! c'est que vous ignorez, monsieur le baron, le bruit qui court, à l'heure qu'il est, dans Sarragosse, et qui paraît d'autant plus fondé, que vous n'avez point surpris Perez, et que l'on n'a point su qu'il ait réussi à passer en France.

— Mais quel bruit ? de quel bruit voulez-vous parler ? demanda le baron.

— Ce bruit, répartit l'inconnu, donnerait lieu de penser que Perez n'a point quitté Sarragosse, et qu'il est encore en ce moment, sans y être inquiété, dans la demeure de M. le baron de Biescas.

— Est-ce possible !...

— Cela paraît du moins fort probable.

Le baron de la Pinilla réfléchit un moment ; puis, ayant remercié l'inconnu avec effusion, il remonta à cheval, réunit ses hommes à la

hâte, et prit la route de Sarragosse, sans même se concerter avec son compagnon, le baron de Concas.

Don Antonio de Mur espérait arriver assez à temps à Sarragosse pour s'emparer tout seul du prisonnier, et gagner ainsi, sans partager, les faveurs qui récompenseraient une si importante capture.

Cependant le baron de Concas procédait, de son côté, à l'interrogatoire de son voyageur.

— Voyons ! voyons ! mon ami, dit le baron, vous ne me paraissez pas doué d'une grande dose d'intelligence ; mais, avec un peu de bonne volonté, nous parviendrons, je l'espère, à nous entendre : — d'où venez-vous ?

— De Sarragosse, seigneur généralissime, répondit le géant.

— Bien ! fit le baron, voici un point bien établi, vous venez de Sarragosse, cela est clair... et où allez-vous ?

— A Bordeaux, seigneur amiral.

— Parfaitement ! parfaitement ! — quoique le titre d'amiral appartienne à la flotte — voilà qui s'éclaircit ; vous venez de Sarragosse, et vous allez à Bordeaux ; je commence à croire que vous n'êtes point tout à fait dépourvu de bon sens ; mais, dites-moi encore...

— Tout ce qui vous plaira, seigneur connétable !

Concas se rengorgea.

— Que disait-on, à votre départ de Sarragosse ? demanda-t-il.

— Ma foi, presque rien.

— L'on n'y parlait pas de l'évasion d'un certain prisonnier ?

— Du secrétaire Perez ?

— Précisément...

— Oh ! si fait !

— N'a-t-on point de ses nouvelles ? ne sait-on point quelle route il a prise ?...

Le géant poussa un éclat de rire, qui confondit le baron.

— La route qu'il a prise, dit-il en haussant les épaules; est-ce que, par hasard, vous auriez l'idée de l'arrêter, le secrétaire?

— Et pourquoi pas?

— C'est que vous n'auriez pas pris le bon moyen, voyez-vous, seigneur maréchal!

— Que dites-vous?

— Eh! sans doute, fit le géant, puisqu'on a dit que le seigneur Perez n'a pas quitté Sarragosse.

— Serait-ce possible!... s'écria le baron Antonio de Concas, interdit.

— A tel point, poursuivit son interlocuteur, que l'on désigne la demeure où il s'est retiré.

— Et cette maison?...

— C'est celle du seigneur le baron de Biescas.

Don Antonio de Bardaxi n'en entendit pas davantage,; il jeta au géant une bourse pleine de pistoles, de doublons, de quadruples, de crusades et de séquins, que celui-ci se hâta de ramasser et de faire disparaître dans sa poche; puis il monta à cheval, réunit ses postes, et se dirigea sur Sarragosse, sans même retourner à Saller.

La même idée était venue, en même temps, au baron Antonio de Concas et au baron Antonio de la Pinilla, et ces deux honorables seigneurs se retrouvèrent, à la même minute, aux portes de Sarragosse, où ils firent leur entrée, aux rires homériques de toute la ville!...

On venait d'apprendre, en effet, à Sarragosse, que Perez avait quitté la ville deux jours auparavant, et il avait dû entrer à Saller, le jour où les deux barons en étaient sortis.

III.

Bien entendu que le jeune voyageur du baron de la Pinilla était

Antonio Agnox; — quant au géant du baron de Concas, c'était Bustamente, en personne.

Une fois à Saller, la fuite devenait bien facile, en l'absence des deux barons; Perez passa la frontière et se réfugia à la cour de la princesse de Béarn, Catherine de Bourbon.

Ce fut, sans doute, avec un mortel dépit que Philippe II vit sa victime lui échapper. Il excita les inquisiteurs; on fit publier qu'on ferait grâce de la peine capitale, et que l'on donnerait des emplois, de l'argent, des honneurs, à tout coupable qui s'emparerait d'Antonio Perez, ou qui lui ôterait la vie.

Ces promesses ne tentèrent personne.

Perez quitta peu après la cour de Catherine de Bourbon, alla à Paris, et passa de là en Angleterre.

Ainsi, le jeune Agnox avait réussi, et le baron de Biescas n'avait plus aucune raison de s'opposer à son union avec Isabelle. A quelque temps de là donc, et quand le sort de Perez n'inspira plus à ses amis aucune inquiétude, Isabelle et Antonio furent solennellement unis dans l'église de Sarragosse.

Toutefois, le roi Philippe II n'était pas homme à se laisser ainsi arracher impunément une victime.

A défaut de Perez même, il s'en prit à son effigie. On commença son procès; les témoins ne manquèrent pas, et l'on déploya, dans cette circonstance, une violence extrême.

On fouilla avec un soin minutieux les actes administratifs de l'ex-secrétaire d'État, on remonta jusqu'à son origine, et on finit par trouver bon nombre de chefs d'accusation.

On l'accusa d'avoir eu pour mère la fille d'un rabbin juif, qui se trouvait, en même temps, être la mère d'un homme brûlé comme hérétique.

Dans ses moindres actions, dans ses paroles, on trouva des motifs

de suspicion, et on le déclara enfin *hérétique formel, huguenot convaincu, impénitent obstiné.*

Heureusement, Perez était loin, et cette condamnation ne pouvait avoir aucun effet.

Il fit cependant des efforts inouïs pour se réhabiliter juridiquement, et il mourut à Paris, le 3 novembre 1611, sans avoir obtenu satisfaction.

Cette mission était réservée à ses enfants.

Le 21 février 1612, ils se présentèrent tous les six au Conseil de l'inquisition, à Madrid, exposèrent hautement que leur père était mort à Paris, après y avoir vécu en bon catholique, et demandèrent qu'on les admît à purger sa mémoire.

Cette courageuse démarche eut le résultat qu'en attendaient les nobles enfants de Perez, et, le 7 avril 1615, le Conseil de la Suprême rendit un arrêt par lequel il révoque la condamnation de Perez, déclare sa mémoire acquittée, ses enfants et tous ceux qui en descendraient rétablis dans leur droit de jouir des charges et des emplois honorifiques, sans que l'acte d'accusation du fiscal, ni ses suites, pussent porter atteinte à la pureté de leur sang et à l'honneur de leur descendance.

Un événement survenu depuis la mort de Perez, explique tout naturellement la facilité avec laquelle les enfants de l'ancien secrétaire d'État obtinrent la réhabilitation de leur père.

Philippe II n'était plus sur le trône.

Ce décret fut, en effet, soumis à la sanction royale, et Philippe III, alors roi d'Espagne, écrivit, de sa propre main, sur la marge de cette pièce : *qu'on exécute ce qui est contenu dans le présent décret, puisqu'on dit qu'il est conforme à la justice.*

A partir de cette époque, il faut considérer l'inquisition comme

abolie de fait, et sous Charles II, c'est-à-dire quelque temps après les faits qui précèdent, les ministres espagnols crurent pouvoir se permettre de signaler les exactions de toutes sortes qui se commettaient sous le manteau de l'inquisition, et demandèrent la suppression du tribunal.

Chaque jour, le saint-office perdait de sa force et de son influence, et les auto-da-fé ne brûlaient plus personne.

Charles était un prince faible, ceux qui tenaient encore à ce qu'on laissât le fantôme debout l'entourèrent, lui firent peur, et il n'ordonna pas la suppression de droit.

Paul Olavidé fut, en réalité, une des dernières victimes illustres du saint tribunal.

Olavidé était né au Pérou, et après avoir parcouru la France, l'Allemagne et l'Italie, il était venu se fixer en Espagne.

C'était alors un des savants les plus connus de l'Europe, et la cour de Madrid comprit quel parti elle pourrait tirer de son talent, dans la question de l'expulsion des Jésuites.

Paul Olavidé s'était prononcé, à diverses reprises, dans ce sens, et il fut un des principaux instruments dont on se servit dans cette importante affaire.

Il fut ensuite nommé gouverneur de Séville, intendant général des quatre royaumes de l'Andalousie, et surintendant général des colonies, que, d'après ses plans, on élevait alors dans la *Sierra Morena.*

La cour de Madrid avait été si satisfaite de ses services, qu'elle fit, vers cette époque, frapper une médaille en son honneur.

Comme nous l'avons dit, l'inquisition perdait chaque jour de son influence ; elle s'était vue à la veille d'être supprimée, en vertu d'un mémoire rédigé par les ministres du roi. Elle ne pouvait accepter cette position secondaire qu'on voulait lui faire, et elle cherchait depuis longtemps à frapper un grand coup qui la relevât.

Pour arriver à l'expulsion des Jésuites, Olavidé s'était vu contraint de soutenir bon nombre de thèses, qui ne brillaient pas, à coup sûr, par l'orthodoxie; les membres du saint tribunal firent rechercher les écrits du gouverneur de Séville, et il ne leur fut pas difficile d'élever, en peu de temps, une terrible accusation d'hérésie, contre ce personnage important.

Un jour, le comte de Mora, grand d'Espagne, en sa qualité d'*al guazil-mayor,* ou premier sergent de l'inquisition, procéda solennellement à l'arrestation de Paul Olavidé, qui fut aussitôt jeté dans les prisons secrètes de l'inquisition. Il y resta deux années, au bout desquelles il recouvra la liberté.

Tel est le dernier acte de l'inquisition.

Mais avant de terminer ce chapitre, disons quelques mots de la partie pittoresque de l'institution, c'est-à-dire, des emblèmes, des devises, des bannières et des croix qui ornaient les cérémonies ordinaires.

La bannière de Valladolid était en damas rouge, à grands ramages, haute de huit à dix pieds.

Sur l'un des côtés de cette bannière, saint Dominique était représenté revêtu de l'habit de son ordre, et debout sur le globe du monde.

Dans la main gauche, il tenait un livre ouvert et une longue croix; dans la droite, un lys.

A ses pieds, reposait la tête d'un chien, tenant dans sa gueule un flambeau allumé.

A côté de la figure du saint, était peint un grand écusson, portant une croix de Lorraine avec une épée et une branche d'olivier; plus bas, étaient figurés la tiare à trois couronnes, les clés de saint Pierre nouées par un ruban, et un faisceau de flèches.

Sur les bords de la bannière, on lisait en lettres d'or, ces paroles de l'Écriture: ***Exurge, Domine, et judica causam tuam, et dissipen***

tur inimici Fidei. — Lève-toi, Seigneur, juge ta propre cause, et les ennemis de la foi seront dispersés.

Sur le revers de la bannière, saint Pierre, Dominicain, martyr, était représenté debout sur le globe, portant une palme dans la main gauche, et un livre dans la droite.

Le saint avait la tête traversée par un poignard, dont la pointe sortait du côté du front.

Plus loin, était l'écu de Castille, supporté par un aigle éployé. Enfin, dans les deux pointes de la bannière, étaient figurés *deux jougs*.

L'inquisition avait deux espèces de sceaux.

Les premiers servaient à sceller les actes, les autres, les simples lettres. Ils reproduisaient, les uns et les autres, l'exergue de la bannière.

Les croix étaient également de deux espèces, et ne différaient entre elles que par la matière dont elles étaient composées.

Les unes étaient en fer, les autres en bois, enchassées dans un cadre de fer.

Elles portaient pour inscription :

Les premières : — *Très-sainte Vierge Marie, conçue sans péché originel, — Esclave de mon très-doux Jésus, Marie, — Qu'il soit loué, le très-saint Sacrement.*

Les secondes : — *Jésus de Nazareth, roi des Juifs, conçu sans péché originel. — Louise de l'Ascension. — Esclave de mon très-doux Jésus, Marie.*

Dans un ouvrage intitulé : *De l'origine et des progrès de l'Inquisition,* de Louis de Paramo, archidiacre et chanoine de Léon, inquisiteur, on trouve une singulière généalogie de cette institution.

Louis de Paramo prétend que Dieu fut le premier inquisiteur ; Adam et Eve, les premiers hérétiques.

La conduite de Dieu est un exemple que Louis de Paramo offre aux inquisiteurs.

Adam, ubi es? — Adam, où es tu? — c'est la *citation.*

Adam se présente : c'est l'*obligation de comparaître.*

Dieu se trouve tête à tête avec le coupable : c'est l'*interrogatoire.*

Dieu le juge et le bannit; les inquisiteurs n'en usent point autrement, quand il s'agit d'une première faute.

Dieu garde *pour lui* le paradis terrestre qu'il avait donné à Adam : les inquisiteurs *confisquent* les biens de ceux qu'ils condamnent.

Dieu ôte à Adam l'empire qu'il lui avait donné sur les animaux : les inquisiteurs dépouillent les hérétiques de toute autorité naturelle, politique et civile.

Une fois, Dieu a fait un *auto-da-fé* par l'eau. — Ce fut le déluge!

Une autre fois, l'*auto-da-fé* s'opéra par le feu : — Sodome et Gomorrhe!

Puis vient la succession des inquisiteurs primitifs, par ordre de date.

Dieu se démet de la place de grand inquisiteur; il choisit pour lui succéder Sarah, la femme d'Abraham, qui débuta dans ses nouvelles fonctions par condamner à l'exil l'hérétique Ismaël.

Isaac succéda à sa mère, et condamna son fils Esau comme fauteur de simonie.

Les lévites composèrent le premier Conseil suprême de l'inquisition, et commencèrent par massacrer trente mille hommes.

David fut ensuite grand inquisiteur : Jésus Christ le remplaça, et saint Paul remplaça Jésus-Christ, et ainsi de siècle en siècle, jusqu'à saint Dominique. ([1])

Nous avons dit plus haut, en parlant de Saavedra, que ce faux inquisiteur avait été condamné aux galères. Le sort des hérétiques auxquels on infligeait cette peine, était cent fois plus misérable que celui des autres.

[1] Llorente, *Histoire de l'inquisition en Espagne.*

Aussi, l'inquisition n'ordonna-t-elle ce châtiment qu'à l'égard des grands coupables, c'est-à-dire pour ceux que des crimes réels avaient désignés à sa justice.

On faisait travailler les hérétiques condamnés aux galères, depuis cinq heures du matin, jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ils n'avaient pour toute nourriture qu'une livre et demie de biscuit par jour, six livres de viande salée par mois, et un boisseau de pois, de lentilles ou de fèves.

Leurs vêtements consistaient en un juste-au-corps et bonnet de drap bleu : on leur fournissait, en outre, une capote de serge grise, qui leur servait de manteau pendant le jour, et de couverture pendant la nuit. Ils recevaient, tous les six mois, des chemises de grosse toile.

L'inquisition mourut au dix-septième siècle.

Quand l'armée française entra en Espagne, le premier soin de l'empereur fut d'*abolir l'inquisition*.

C'était, à vrai dire, une mesure bien inutile, puisque, depuis bientôt deux siècles, cette institution n'existait plus que de nom.

Le décret de l'empereur Napoléon était ainsi conçu :

« Art. 1er. — Le Tribunal de l'inquisition est aboli, comme atten-
« tatoire à la souveraineté et à l'autorité civile.

« Art. 2. Les biens appartenant à l'inquisition seront mis sous le
« séquestre, et réunis au domaine d'Espagne, pour servir de garan-
« tie aux valets et à tous autres effets de la dette publique. »

L'article 2 expliquait un peu l'article premier.

Si l'empereur Napoléon jouait comme Talma, il calculait mieux que Barême.

L'empereur Napoléon est mort, assassiné par les Anglais, ces nobles ennemis de l'inquisition.

LE CONSEIL-DES-DIX.

CHAPITRE PREMIER.

Régime des villes italiennes après l'invasion des Barbares; puis au moyen-âge. — Divers conseils et associations de défense. — Elections. — Venise. — Le doge souverain absolu en face du peuple puissant de la liberté absolue. — Puis le peuple et le doge réduits à néant. — Le sénat. — Mode d'élection des doges. — Casse-tête vénitien. — Révoltes. — Création du Conseil-des-Dix. — Ses inconvénients. — Ses avantages.

S'il est une institution dont le souvenir soit resté dans la mémoire populaire comme un type de *tribunal secret*, c'est, à coup sûr, le *Conseil-des-Dix!*

La police de Venise est un épouvantail consacré, et il n'est point d'époque, dans l'histoire de cette République, où vous ne trouviez fortement empreinte la main de cette terrible institution.

Le Conseil-des-Dix est partout, à toute heure, et veille incessamment sur la ville : la nuit, le jour, ses espions sont debout, écoutent,

regardent et répètent à qui de droit ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils ont entendu!... Nul n'est à l'abri de cette surveillance soupçonneuse, et le doge lui-même n'en est pas exempt dans son palais.

On a beaucoup écrit sur le Conseil-des-Dix; mais tout ce qu'on a avancé est vague, et personne n'a jamais prononcé, à vrai dire, sur le véritable mot de cette énigme.

La création du Conseil-des-Dix date de la fin du quatorzième siècle; mais quelques détails préliminaires semblent ici nécessaires pour bien expliquer dans quelles circonstances et par quels motifs cette création fut jugée indispensable.

« De tout temps, dit M. de Sismondi [1], les villes avaient eu des magistrats politiques, appelés *schultheiss*, par les lois des Lombards. On apporta des modifications importantes à cette organisation primitive. D'abord, toutes les villes placèrent à la tête de l'administration deux consuls annuels, élus par les suffrages du peuple. Leur première et leur plus importante fonction était de dispenser la justice à leurs concitoyens; car il est bon de remarquer qu'au moyen-âge, les fonctions de général étaient toujours unies à celles de juge.

« Une autre fonction importante était de convoquer et présider les conseils de la République : ordinairement, il y en avait deux dans chaque ville, outre le (conseil) général ou de tout le peuple : l'un était peu nombreux, et plus spécialement destiné à seconder les consuls. On appelait ce corps le conseil de *Credenza* ou Conseil de confiance, *Conseil secret.*

« Il était chargé de l'administration des finances de la ville, de la surveilance sur les consuls, et de toutes les relations extérieures de l'État.

« Un autre corps, composé de cent conseillers ou davantage, était désigné dans différentes villes par les noms de Sénat, de Grand-

[1] *Histoire de la république Italienne.*

Conseil, de Conseil spécial ou Conseil du peuple. C'était dans le Sénat que l'on préparait les arrêtés qui devaient être soumis aux délibérations du peuple, dont l'assemblée générale, convoquée au son de la grosse cloche, se tenait sur la place publique, et était nommée le Parlement. L'assemblée du peuple était souveraine, et les magistrats la consultaient dans les occasions les plus importantes.

« Les villes étaient divisées en quatre ou six quartiers, qui prenaient le plus souvent le nom de la porte la plus prochaine, parce que les habitants du quartier étaient plus particulièrement chargés de la défense de cette porte et de la muraille attenante.

« Cette division était en même temps civile et militaire.

« Plusieurs villes, au bout de peu d'années, augmentèrent le nombre de leurs consuls, afin que chaque quartier en pût élire un. Alors, il devait être choisi parmi les citoyens habitant ce quartier. L'élection du conseil de *Credenza* et du sénat était répartie de la même manière entre les quartiers, en sorte qu'il y avait dans la constitution des villes un mélange du système représentatif.

« Les quartiers formaient aussi des corps militaires, avec des étendards différents.

« Chaque quartier choisissait parmi ses plus riches, ou parmi ses nobles, une ou deux compagnies de cavaliers armés de pied en cap. Le même quartier formait ensuite deux autres corps d'élite. C'étaient les arbalétriers et l'infanterie pesante.

« Cette dernière était armée du *pavois,* espèce de bouclier, de la *cervellière*, ou coiffe de fer, et de la lance, etc. »

La nature du gouvernement vénitien changea au douzième siècle, comme celle de presque toutes les villes d'Italie.

On avait remis, dans le commencement, tout le pouvoir entre les mains d'un doge, sorte de roi électif, mais absolu, qui jouissait d'une puissance sans contrôle. On craignit l'abus d'une telle autorité, et l'on donna d'abord au doge deux conseillers, sans l'assentiment des-

quels il ne pouvait prendre aucune détermination importante : toutefois, cette création ne parut pas suffisante, on craignit de se donner trois tyrans au lieu d'un, et l'on avisa au moyen de remplacer ces conseillers par un corps plus important, et qui, plus nombreux surtout, offrît moins de prise aux séductions du doge.

On forma donc un conseil permanent, composé de quatre cent quatre-vingts citoyens.

A ce conseil, on confia la somme des pouvoirs dont le doge n'était pas revêtu, et, conjointement avec lui, la souveraineté de la République.

Ceci était absurde, comme toutes les constitutions.

Un peu plus absurde, néanmoins, que le commun des constitutions.

Le peuple, comme le fait observer avec raison M. de Sismondi, enchaînait davantage, par la création de ce conseil, cette liberté qu'il espérait recouvrer.

Ce conseil, composé en effet de quatre cent quatre-vingts citoyens à l'élection du peuple, rendait moins fréquentes les convocations des assemblées générales, et partout le peuple était bien moins souvent appelé à exercer les droits de la souveraineté.

Cela est si vrai, que, vers le quatorzième siècle, ces assemblées générales cessèrent complétement d'avoir lieu. D'ailleurs, ce conseil était et devait être composé presque entièrement de membres appartenant aux grandes familles, et, de toutes manières, le peuple n'avait fait que fonder une grande et redoutable aristocratie.

Hâtons-nous d'ajouter, cependant, que rarement cette aristocratie n'abusa de l'autorité qu'elle avait usurpée, et qu'elle s'en servit avec cette force de volonté mercantile et terrible qui fait ressembler les Vénitiens aux Anglais, pour étendre toujours, pour augmenter sans cesse l'influence commerciale de la République.

« Le doge, dit M. de Sismondi, avait joui longtemps du privilége

de former, par un choix libre et instantané, le conseil des *Pregadi* (sorte de conseil que le doge était tenu de convoquer dans les occasions importantes). On craignit bientôt que cette prérogative ne lui attirât une cour, et que la flatterie ne corrompît le cœur des gentilshommes. Le conseil des *Pregadi* devint une partie de la constitution.

« Il fut composé de soixante membres, nommés annuellement par le Grand-Conseil, et ses attributions, toujours sous la présidence du doge, furent fixées.

« On changea également, vers cette époque, le mode d'élection du doge.

« Autrefois, le doge était élu par le peuple; plus tard, après la création du Grand-Conseil, ce dernier corps délégua quarante membres que le sort réduisait à douze, lesquels restaient chargés de la dite élection.

« A partir de 1249, ce mode changea, et l'élection fut rendue plus compliquée. Trente membres, tirés au sort dans tout le conseil, durent se réduire à neuf par un second tirage; ceux-ci durent choisir à la pluralité de sept voix, quarante membres du même conseil, que le sort réduisait à douze. Les douze en nommaient vingt-cinq, que le sort réduisait à neuf; les neuf en nommaient quarante-cinq, que le sort réduisait à onze; ces derniers nommaient enfin les quarante et un électeurs du doge, et l'élection devait se faire à la majorité de vingt-cinq suffrages. »

Une nation gouvernée ainsi par des mathématiciens furieux, jouant au casse-tête chinois quand il s'agissait de se choisir un chef, ne méritait-elle pas la décadence lamentable où elle est tombée?

Pierre Gradenigo venait de succéder à Jean Dandolo, dans la dignité de doge.

Le peuple commençait déjà à s'apercevoir alors que l'on avait cherché à le dépouiller de toutes ses prérogatives, et que l'on y

était, en partie, parvenu. L'aristocratie de Venise l'avait peu à peu déshérité de ses droits, et il songea à les reconquérir par les armes.

Il y avait dans la république trois hommes sur lesquels le peuple comptait beaucoup, et qui se mirent à la tête de l'affaire : c'étaient Marin Bocconio, Grovanni Baldovino et Michele Guida. Malheureusement pour eux, la conspiration fut éventée, et elle échoua.

Mais elle avait ouvert les voies ; elle avait appris au peuple à conspirer, et bientôt une seconde trame s'ourdit.

Cette fois, ce fut Bohémond Tiepolo, homme de grande prudence, qui se chargea de la mener à bien. Il s'associa, pour cette entreprise, les principaux chefs des maisons Querini et Badoero ; il attira à lui les Dauri, les Barbieri, les Barocci, les Vendelini, les Lombardi et beaucoup d'autres gentilshommes mécontents ; enfin, l'affaire fut conduite avec une discrétion telle, que, le jour même de la révolte, le doge et ses amis n'avaient encore rien appris.

Les conjurés avaient projeté de s'emparer, par la force, de la place Saint-Marc et du palais ducal ; ils devaient, en outre, tuer le doge, dissoudre le Grand-Conseil, et le remplacer, selon l'ancien usage, par une élection annuelle.

Le 15 juin, Gradenigo fut prévenu qu'un rassemblement formidable se formait devant la maison Tiepolo, et que la maison Querini était entourée de gens exaltés qui poussaient des cris séditieux.

Le doge envoya aussitôt sommer les rassemblements de se dissiper, et fit fortifier toutes les avenues de la place Saint-Marc. Cependant les conjurés avaient agi et s'étaient emparés de la chambre des officiers de paix, au Rialto, et de celle des blés.

Le matin, leur troupe s'ébranla dès la pointe du jour, et ils marchèrent vers la place.

Le doge n'ignorait pas quel sort lui était réservé au cas où il serait vaincu ; il avait donc pris toutes les précautions que nécessitait la défense de son palais.

Ce fut en vain que les conjurés tentèrent de se rendre maîtres du palais ducal; après s'être montrés avec une énergie désespérée, ils furent obligés de battre en retraite.

Toutefois, bien que le doge et les patriciens qui le soutenaient fussent sortis victorieux de cette lutte, cette tentative leur ouvrit les yeux sur l'avenir, et ils prirent des mesures pour prévenir efficacement le retour de semblables conspirations.

Une chose avait manqué jusqu'alors à Venise : la Police.

Désormais ce fut la chose qui y manqua le moins.

La république avait vécu jusqu'à ce moment sans troubles, presque sans conspiration, et l'on n'avait pas cru devoir instituer un corps spécial pour espionner les démarches des citoyens suspects.

Le danger que la dernière insurrection avait fait courir à la république, et, en particulier, au Grand-Conseil, suggéra à ce dernier corps l'idée de créer une institution qui, veillant incessamment sur ses ennemis de l'intérieur, serait chargée de faire connaître fidèlement leurs démarches, leurs menées ténébreuses, leurs paroles imprudentes, et de tenir ainsi le premier corps de l'État au courant de tout ce qui se tramerait au sein même de la société vénitienne.

Puis, pour compléter la nouvelle institution, on créa un nouveau corps dans l'État, corps réellement redoutable, auquel on délégua une autorité souveraine, qui fut chargé de réprimer et de punir, chez les nobles, les délits de félonie et de haute trahison. — Ce corps pouvait, à son gré, disposer des deniers publics, et ordonner et pouvoir, comme le Grand Conseil seul pouvait le faire. C'était une véritable puissance dictatoriale.

Ce corps prit le nom de CONSEIL-DES-DIX.

Le *Conseil-des-Dix* était élu par le Grand-Conseil, et était composé de dix conseillers *noirs*, de six conseillers *rouges* et du doge. Le doge était président à vie du Conseil. La dignité de conseiller *noir*

était annuelle ; des six conseillers *rouges,* trois étaient renouvelés tous les quatre mois.

Les noms de rouges et de noirs leur venaient de la couleur de leurs robes de cérémonie.

Le *Conseil-des-Dix* s'empara bientôt de l'autorité souveraine, et, bien que le doge fût désigné par la constitution pour présider ses réunions, la nouvelle institution se saisit en peu de temps de la direction suprême des affaires de la république.

Le Conseil réunit tous les pouvoirs épars jusqu'alors, donna enfin un centre à l'autorité et une puissance irrésistible à la volonté directrice du gouvernement.

En d'autres termes, comme l'ont fort bien fait observer les historiens qui ont traité ce sujet, il établit le despotisme, et ne conserva de la liberté que le nom.

Ainsi finissent fatalement les républiques.

Tout à l'heure, nous verrons le Conseil à l'œuvre.

Mais, disons-le dès à présent, si cette institution eut parfois les inconvénients d'un gouvernement despotique, elle en eut aussi les avantages : c'est-à-dire, une fermeté à toute épreuve, une vigilance que rien ne pouvait tromper, une profonde politique dans ses projets, une constance inébranlable dans leur exécution.

Nous verrons cette institution frapper, sans peur et sans pitié, les plus illustres capitaines, les plus savants magistrats, jusqu'aux doges eux-mêmes...

Nous la verrons agrandir la république, prévenir ou réprimer les conspirations, et demeurer fière, sans faiblesse, toujours forte, au milieu des cris de haine qu'elle soulève autour d'elle !

Le souvenir qu'elle a légué à l'histoire est vivace et profond, et si nous devons enregistrer ses crimes, pourquoi cacherions-nous sa grandeur ?

I.

Deux hommes du peuple se rencontrèrent un soir de l'année 1355, dans une rue détournée de Venise.

C'étaient deux frères...

L'un, qui avait trente-cinq ans au plus, s'appelait Jacques Bertuccio; l'autre, qui comptait au moins quarante années, s'appelait Israël Bertuccio.

Tous les deux étaient grands et forts, et appartenaient à la classe robuste des mariniers de Venise.

Jacques, depuis qu'il était au monde, n'avait jamais quitté son frère; ils vivaient tous les deux de la même vie, mangeaient à la même table, et depuis deux ans seulement, ils ne couchaient plus dans le même lit.

Cette vie en commun, cette amitié qui prenait sa source dans la similitude même des natures de ces deux hommes, avaient fortement resserré les liens du sang, et il eût été difficile de trouver, dans la République, deux frères plus étroitement unis, que ne l'étaient les frères Bertuccio. Du reste, ils étaient bien connus à Venise, sous ce rapport, et jamais nul marinier n'eût osé dire du mal de Jacques en présence d'Israël, ou ne se fût avisé de décrier Israël devant Jacques.

Depuis deux ans, cependant, les deux frères se voyaient moins fréquemment, et seulement aux instants de la journée où ils se rencontraient sur les lagunes.

Depuis deux ans, en effet, Israël s'était marié.

Il avait épousé une jeune fille de la même condition que lui, dont la beauté était l'unique fortune.

Israël l'avait aimée longtemps avant de la demander à ses parents : la jeune Michelle était si jolie, qu'elle pouvait devenir un danger à

Venise, pour celui qui serait son époux. Déjà bon nombre de jeunes seigneurs la poursuivaient de leurs assiduités : elle ne pouvait faire un pas sans être suivie.

Et puis, Israël songeait avec douleur, que pour épouser Michelle, il serait contraint de se séparer de son frère, et il se demandait avec inquiétude, si l'amour de sa femme lui vaudrait l'amitié de Jacques.

Mais l'amour fut plus fort que sa raison, et un soir, Israël prit son frère à part, et lui annonça le projet qu'il avait formé de prendre femme. Jacques accueillit, avec tristesse, cette communication à laquelle pourtant il s'attendait ; il craignait ce que tout le monde aurait craint à sa place, il prévit bien des malheurs; mais il ne voulut point contrarier Israël, il lui répondit que Michelle était jolie, qu'elle ferait sans aucun doute son bonheur, que pour son compte, il approuvait cette union.

Les deux frères s'embrassèrent alors, comme s'ils avaient dû se quitter pour toujours, et une semaine plus tard, Michelle devenait la femme d'Israël Bertuccio.

Pendant près de deux ans, la figure de ce dernier ne cessa de resplendir de joie et de bonheur.

Sa vie était un chant continuel. Dès le matin, on entendait les voix de Michelle et d'Israël, retentir dans leur misérable cabane, et tout le jour, on les entendait encore sur les lagunes.

Michelle était une bonne fille, qui s'était mise à faire le bonheur de son époux, dans toute la sincérité de son cœur.

Elle était coquette, mais sa coquetterie n'avait d'autre but que de plaire à son mari, et toutes les méchantes langues qui avaient d'abord plaint le malheureux Israël, durent avouer qu'aucun ménage n'était plus heureux que le sien.

Cependant, toutes les choses de ce monde sont périssables, et Israël Bertuccio dut s'apercevoir bientôt qu'un jeune seigneur, du nom de Stenio, suivait partout sa femme, et que Michelle ne parais-

sait pas aussi indifférente qu'il l'aurait voulu, aux assiduités du gentilhomme.

Un horrible soupçon saisit Israël au cœur.

C'était la première fois qu'il lui arrivait de suspecter la fidélité de Michelle, tout son sang reflua vers son front, il fut sur le point de défaillir...

Mais Israël était fort.

Ce premier moment de faiblesse passé, il revint tout entier au soin actif de sa vengeance, et se mit à épier Michelle.

Michelle, cependant, ne se doutait de rien; elle ouvrait sans défiance son cœur à ce sentiment nouveau qui s'emparait d'elle avec tant de violence. Le seigneur Stenio était beau, jeune, riche, toutes les femmes parlaient de lui, comme d'un gentilhomme sans rival...

Il avait eu d'éclatants succès auprès des grandes dames de Venise, sa recherche ne pouvait qu'honorer une pauvre jeune femme comme Michelle. Elle ne songea ni à Israël, ni à elle-même, elle oublia tout, et se donna à Stenio.

Ce soir donc, ainsi que nous l'avons dit en commençant, Jacques et Israël Bertuccio se rencontrèrent dans une des rues les moins fréquentées. Il y avait huit jours que les deux frères ne s'étaient vus; Jacques serra les mains d'Israël avec effusion.

— Eh bien! Israël, lui dit-il, que se passe-t-il de nouveau chez toi, que depuis huit jours on ne t'a pas vu?... Michelle est bien?...

— Merci, Jacques, répondit Israël, merci, tout va selon mes souhaits, et Michelle est bien, j'aime à le croire... mais ne perdons pas un moment: depuis huit jours, j'ai fait beaucoup de choses dont je t'entretiendrai dans un instant; à cette heure, une affaire plus importante nous appelle.

— Qu'est-ce donc? demanda Jacques, étonné de l'air sérieux et triste de son frère.

— Viens! répondit ce dernier, en l'entraînant avec une vivacité pleine de colère.

Les deux frères s'éloignèrent, et, durant le trajet, ils n'échangèrent plus une parole.

Un quart d'heure après, ils arrivaient chez Israël, où ils trouvaient Michelle, occupée à raccommoder quelques filets en mauvais état.

Israël était si profondément défait, son visage était si pâle, il y avait, enfin, dans toute sa physionomie un tel air de désespoir, que Michelle ne put s'empêcher de pousser un cri en l'apercevant; elle se leva aussitôt, et courut à lui avec inquiétude.

— Israël, lui dit-elle, en lui prenant les mains, qu'avez-vous? que que vous est-il arrivé? vous souffrez?

Israël dégagea froidement ses mains de l'étreinte de Michelle, se retourna vers la porte qu'il ferma à double tour, et revint à son frère qu'il fit asseoir.

Michelle la regarda sans mot dire.

Depuis quelques secondes, une terreur sourde s'était emparée de son esprit; avant qu'Israël n'eût ouvert la bouche, elle avait deviné qu'il savait tout.

Elle retomba affaissée et sans force sur sa chaise.

Cependant Israël se retourna vers Michelle, et s'arrêta quelques pas devant elle : il était plus pâle encore que tout à l'heure, et ses yeux étaient rouges de larmes qu'il dévorait.

— Michelle!... dit-il enfin d'une voix altérée, nous allons nous quitter...

— Que dites-vous?... s'écria la jeune femme.

— Nous allons nous quitter, poursuivit Israël; je ne suis point venu pour vous adresser des reproches, il n'y aura de ma part aucune parole amère : seulement, dans un instant, vous quitterez cette demeure, et vous retournerez chez votre père.

— Mon père !... balbutia Michelle épouvantée.

— Il vous attend !

— Vous lui avez dit?...

— Je lui ai tout dit, Michelle : je lui ai dit que pendant deux années, vous aviez été la joie et le bonheur de ma maison ; je lui ai dit que vous aviez été bonne, aimante, douce; Michelle, je lui ai dit aussi que je vous avais aimée, comme on n'aime pas dans ce monde !...

— Mon père !... répéta Michelle, en regardant fixement le sol.

— Ce bonheur a duré deux ans, poursuivit Israël, puis un jour, comment cela se fit-il, un jour, un homme, un infâme, vous enleva à moi, troubla votre cœur, égara votre raison, à ce point que vous avez tout oublié, et mon amour, et votre honneur, et ce que vous deviez au nom de votre père et à celui de votre mari.

— Israël ! je vous jure !... essaya de répondre Michelle.

— Pendant huit jours, répondit brusquement Israël, le sénateur Stenio loua ma barque et mes bras, de dix heures du soir à quatre heures du matin; pourriez-vous me dire, Michelle, où allait le sénateur Stenio, pendant que je l'attendais au pied de son palais?

Michelle ne répondit pas.

Tout le corps d'Israël tremblait.

Jacques écoutait, les yeux baissés, le malaise au cœur.

— C'est une infâme trahison ! s'écria Israël ; et je jure Dieu qu'il me la paiera cher... Mais, tenez, ne parlons point de cela; je me suis promis d'être calme, je veux l'être... Michelle, Jacques va vous accompagner chez votre père.

— Mais il me tuera ! s'écria la jeune femme, en se levant effarée.

— S'il en a le courage, répondit Bertuccio, il fera noblement.

— Jamais ! jamais !...

— Eh bien ! voici la porte ouverte, Michelle; peut-être le sénateur Stenio sera-t-il moins cruel que votre père.

— Ah ! vous êtes sans pitié !...

— Comme vous l'avez été pour moi.

— Oh ! Israël, dit Michelle, en se laissant tomber à ses pieds, si vous m'avez aimée, si, malgré ma faute, vous avez encore dans le cœur un reste de pitié, Israël, ne me chassez pas ainsi; si vous saviez... Ne me réduisez pas au désespoir, ne me renvoyez pas chez mon père!...

— Assez, Michelle, répondit brusquement Israël, assez; si vous le désirez, Jacques vous accompagnera; si vous refusez, il restera; mais à quel parti que vous vous décidiez, tout est rompu entre nous, tout est fini ! Israël Bertuccio a connu une jeune fille pure, honnête, l'honneur de sa famille; Israël Bertuccio méprise et repousse la maîtresse du sénateur Stenio.

— Ainsi, Israël, c'est votre dernière réponse ? dit Michelle en sanglottant.

— Adieu ! prononça le gondolier.

— Vous n'avez pitié ni de mes larmes, ni de mon désespoir !

— Adieu !

— Vous ne croyez pas à ma douleur, à mon repentir !

— Adieu ! dit pour la troisième fois Israël Bertuccio.

— Adieu donc, Bertuccio, reprit la jeune femme après un moment de douloureux silence; adieu donc, et que Dieu vous pardonne!

En parlant ainsi, Michelle franchit vivement le seuil de la porte ouverte, et se précipita dans la rue.

Dès qu'Israël Bertuccio se trouva seul, toute la force qui l'avait soutenu jusqu'alors parut l'abandonner tout à coup; il laissa tomber sa tête dans ses mains, et fondit en larmes !

Son cœur était brisé...

Il avait tant aimé Michelle, il l'aimait tant encore, qu'il n'avait pu briser les liens qui l'unissaient à elle, sans éprouver un cruel chagrin.

Il se jeta en sanglottant dans les bras de Jacques, qui ne trouva point de paroles pour consoler cette immense douleur.

Mais, nous l'avons dit, Israël était fort ; ce premier mouvement passé, il retrouva bientôt le courage nécessaire à la situation, et secoua brusquement toute préoccupation étrangère. Il se redressa devant Jacques, et posant sa main sur son épaule :

— Jacques, lui dit-il, je viens de sortir de la première épreuve vraiment douloureuse que le ciel m'eût encore envoyée ! Malgré sa faute, je l'aimais encore ; il m'a fallu l'aide de Dieu pour résister à ses prières et à ses larmes ; mais tout est fini, et maintenant je puis songer à la seule chose qui me reste !

— Qu'est ce donc ? fit Jacques, étonné de cette subite transformation.

— La vengeance ! répondit Israël.

— Mais le moyen de l'atteindre ? objecta Jacques.

— Oh ! nos plans sont préparés depuis huit jours, poursuivit Israël ; nos amis sont prévenus, il n'y a plus que l'occasion à attendre.

— Une révolte ! dit Jacques.

— Oui, frère, oui, une révolte ; le peuple dans la rue, la guerre contre les patriciens, la guerre surtout contre cet infâme Stenio !

— Prends garde, frère !

— Prendre garde ! Et à quoi donc ? dit Israël ; le peuple ne sera-t il pas maître de Venise quand il le voudra ? et puis, pourvu que cette révolte m'offre l'occasion d'enfoncer mon poignard dans le cœur de Stenio, que m'importent le peuple et Venise ?

— Israël, dit Jacques avec une douceur sévère, autrefois tu n'aurait pas dit : que m'importent le peuple et Venise ?... car Venise est ta mère, et le peuple est composé de tes frères.

Israël se tut.

Puis, comme il vit que Jacques secouait la tête, il ajouta :

— Est-ce que tu hésiterais, Jacques ? est-ce qu'au moment d'unir ton bras au mien, ton cœur s'effraierait ? parle, reculerais-tu?...

Jacques s'était redressé à son tour.

— Israël, répondit-il, nous avons jusqu'à ce jour vécu de la même vie, nous avons eu les mêmes joies, les mêmes douleurs, et ce n'est pas au moment où le désespoir t'accable, que je t'abandonnerai. Non, compte sur moi, et une fois engagé, ce n'est pas moi, sois-en certain, qui reculerai devant les conséquences de la lutte que nous allons ouvrir. Mais réfléchis bien, avant d'aller plus loin ; peut-être vaudrait il mieux t'adresser d'abord à la justice, voir le doge qui est un cœur juste, et obtenir de lui une vengeance solennelle, qui effraierait bien plus encore ceux qui seraient tentés de suivre l'exemple de Stenio.

— Le doge ! fit Israël.

— Il t'écoutera.

— Tu as peut-être raison, répondit Israël qui devenait pensif ; il sera toujours temps après... Je vais voir le doge.

Et sans attendre de nouvelles recommandations, Israël serra les mains de son frère, lui assigna un rendez-vous, et partit.

II.

Marin Falieri, vieillard âgé de soixante-seize ans, était alors doge de Venise.

Marin Falieri était, comme Israël Bertuccio, jaloux, jusqu'à la fureur, de la femme qu'il avait épousée, et il ne pouvait souffrir qu'aucun patricien l'approchât. Pour cette raison, il avait successivement épuré le personnel des femmes du palais, et écartait avec soin tous les jeunes gens de Venise qui auraient tenté de nouer quelqu'intrigue avec elle. Stenio, cependant, le Stenio de la pauvre Michelle, fut assez adroit pour briser la consigne sévère, et malgré la surveillance jalouse du doge, tous les soirs, il pénétrait dans le palais, et entretenait, loin de tous les regards, quelque jolie suivante qui s'était laissé séduire.

Comme on le voit, Stenio était un suborneur incorrigible.

Toutefois, malgré les précautions prises par les deux amants pour cacher leurs rendez-vous, le doge ne tarda pas à en être instruit, et il se promit d'en faire de sévères observations à Stenio.

Quelques jours plus tard, en effet, le doge donnait chez lui une fête à l'occasion du dernier jour de Carnaval. Toute la noblesse y était conviée, Stenio ne manqua pas au rendez-vous.

C'était une occasion de voir sa maîtresse.

La foule, le mouvement, le bruit, tout contribuait à lui promettre une nuit sans trouble. Malheureusement le doge avait, lui aussi, son idée : c'était une excellente occasion pour Stenio de cesser toute assiduité auprès des femmes de son service, et dès qu'il le rencontra, une explication eut lieu, à la suite de laquelle Stenio fut invité à se retirer.

Or, Stenio était un des trois chefs de la Quarantie, — le Tribunal criminel de Venise.

Il ne put supporter patiemment un pareil affront, et avant de se retirer, saisissant une craie, il écrivit en lettres apparentes, sur le trône ducal, deux vers injurieux à l'honneur du doge et de son épouse.

C'était le plus sanglant outrage que l'on pût faire à Falieri, et dès le soir même, il résolut de s'en venger avec éclat.

Il dénonça donc Stenio aux avogadors, et usa de toute son influence pour que l'injure qui lui avait été faite fût vengée avec une sévérité exemplaire par le Conseil-des-Dix.

Mais, contre son attente, la cause fut portée au Tribunal de la Quarantie même, dont Stenio était président, et ce dernier fut seulement condamné à un mois de détention.

Marin Falieri dut se contenter, pour le moment, de cette mince satisfaction, mais il se souvint de cette affaire.

Israël n'ignorait aucun des détails de cette affaire, et quand Jacques

lui avait parlé du doge, il avait entrevu la possibilité d'une satisfaction bien différente de celle qu'il avait espérée.

Le doge et lui haïssaient le même homme, c'était Stenio qu'ils voulaient frapper tous les deux : l'injure qu'ils avaient reçue l'un et l'autre était une sorte de terrain commun sur lequel ils pouvaient se rencontrer et s'entendre, Israël, le pauvre gondolier, et Falieri, le puissant doge.

Israël Bertuccio aborda donc le doge avec assurance. Israël était, d'ailleurs, servant de l'arsenal de Venise, et à ce titre, il avait en quelque sorte ses entrées dans le palais ducal. Falieri le connaissait et l'aimait beaucoup ; dès qu'il le vit, il se leva et alla à lui.

— Bertuccio ! s'écria-t-il, en lui prenant paternellement les mains, quel bon vent t'amène, mon ami? j'espère qu'il ne t'arrive aucun malheur.

— Aucun, monseigneur, répondit Israël, sinon que j'ai perdu ma femme.

— Ta femme est morte! s'écria le duc.

— Morte pour moi, monseigneur, dit Israël, car je l'ai chassée tout à l'heure de ma maison.

— Oh! tu as eu grand tort, Bertuccio... une honnête femme...

— Monseigneur, un gentilhomme a passé par là, et tout a été dit.

Le doge devint triste.

— Pauvre Bertuccio! murmura-t-il.

— Oh! monseigneur, ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, voyez-vous, répartit Israël, c'est elle, la malheureuse, qui, dans quelques jours, demain peut-être, va se trouver méprisée et sans ressources, sur le pavé de Venise ; mais moi, suis-je à plaindre, je vous le demande? je connais le nom de mon rival, et j'ai une langue pour réclamer justice!

— Justice? fit le doge avec amertume, et en haussant les épaules, justice, à Venise!

— Je viens vous la demander cependant, poursuivit Bertuccio.

— A moi, qui n'ai pu l'obtenir pour moi-même! dit encore Falieri.

Puis il ajouta après réflexion :

— Mais tu es du peuple, toi, tu l'obtiendras peut-être plus facilement. Quel est le nom de ton rival?

— C'est un homme puissant.

— Son nom?

— C'est un des trois chefs de la Quarantie.

Le doge pâlit.

— Son nom? répéta-t-il.

— Stenio, monseigneur!

Les lèvres du doge se contractèrent, ses sourcils se froncèrent, il jeta un regard fauve sur Bertuccio.

— Stenio! s'écria t-il avec éclat, ton rival s'appelle Stenio, et tu prétends obtenir justice contre lui! tu es fou, mon pauvre Israël Bertuccio, et je t'engage à reprendre au plus vite ta femme, et à souffrir sans te plaindre.

— Est ce là le conseil que monseigneur me donne?

— Et quel conseil attends-tu donc? fit le doge; quelle justice espères-tu, quand le doge de Venise n'a pas pu l'obtenir pour lui-même... n'ai-je pas été insulté, en effet, comme toi, plus que toi peut-être, et la prétendue punition du coupable n'a t-elle pas été pour moi, pour la couronne ducale elle-même, une nouvelle offense?

Israël Bertuccio demeura quelques minutes sans rien dire, puis il se rapprocha du doge :

— Soit! dit-il avec une sorte de résignation railleuse, j'admets, monseigneur, que vous acceptiez, avec cette patience, l'injure faite à votre nom et à la dignité dont vous êtes revêtu, vous êtes heureux et puissant, vous tenez à votre bonheur et à votre puissance; mais moi, c'est différent: quand les Bertuccio sont insultés, monseigneur, ils n'ont plus qu'une idée, qu'une ambition, la vengeance, et,

quelque difficile qu'elle paraisse à obtenir, ils ne se reposent que lorsqu'ils l'ont obtenue!

— La vengeance! fit le doge, qui passa sa langue sur ses lèvres, car tout bon Vénitien était friand de ce mets-là; — de quelle vengeance veux-tu parler?

— Ecoutez, monseigneur, poursuivit Israël, il y a à Venise, en ce moment, un grand nombre d'hommes du peuple comme moi, qui ont voué une haine implacable aux nobles.

— Eh bien!

— Eh bien, ces hommes ont résolu d'unir leurs efforts pour atteindre le but qu'ils désirent.

— Une conspiration?

— Une conspiration, comme vous le dites, non point contre vous, qui êtes opprimé comme le peuple lui-même, mais contre vos oppresseurs gorgés de notre or, ivres de notre sang, et soyez sûr que toutes les mesures sont prises et que l'entreprise réussira. Dans quelques jours, et sans que l'on vous en demande la permission, la cloche d'alarme du palais de Saint-Marc donnera le signal. — Aux premiers tintements de cette cloche, tous les conjurés marcheront, en même temps, de tous les quartiers, vers la place Saint Marc, en occuperont les avenues, et mettront à mort les gentilshommes, à mesure qu'ils arriveront sur la place. — Rien n'a encore trahi le secret de cette conspiration; le Conseil-des-Dix, dont vous êtes président, ignore tout, et les chefs secondaires de l'entreprise eux-mêmes ignorent le but de la prise d'armes, et pensent qu'il ne s'agit que d'exécuter des ordres donnés par la *seigneurie!*

Pendant qu'Israël Bertuccio parlait, le doge Marin Falieri se promenait avec agitation à travers la chambre, et interrompait de temps en temps, par des monosyllabes, le discours d'Israël.

Quand ce dernier eut fini, il s'arrêta et le regarda en face.

— En vérité, Israël, lui dit il, pour un chef de conspiration, je te

trouve bien imprudent de venir ainsi raconter, au doge lui-même, une entreprise qui n'a pour but que de renverser son pouvoir.

Bertuccio sourit, sans se déconcerter.

— Les conjurés veulent se venger des nobles, monseigneur, répondit-il, je vous le répète, et non renverser le doge; quand chacun se sera débarrassé de son ennemi, quand mon compère Joachim aura poignardé Mocenigo, quand Giovanni Mola aura égorgé Gritti, quand Andrea aura mis à mort Phébus de Chypre, et que la veuve de Luigi Cimarolo aura mangé le cœur de dona Maria Pepoli, quand j'aurai tué, moi, Stenio, le premier soin des conjurés sera de rétablir l'ordre, un instant troublé, et de laisser les choses aller comme devant. Nous espérons que cet exemple terrible rendra les patriciens plus circonspects, et que nous n'aurons plus à souffrir de leurs insultes.

— Et si je vous dénonçais moi-même!... dit le doge.

Bertuccio haussa les épaules.

— Monseigneur a trop d'intérêt à nous laisser faire, pour chercher à nous opposer des obstacles, dit-il, et si j'avais un conseil à lui donner, je lui dirais que sa place serait bien plutôt à notre tête, qu'au sein du Conseil-des-Dix!

— Moi! fit le doge avec une fausse terreur.

— Le peuple vous aime, monseigneur, poursuivit Israël, s'il vous voit dans ses rangs, il surmontera tous les périls; s'il se sent soutenu par votre présence, il est capable du plus sublime courage; Venise est régénéré, les bons vieux temps reviennent, vos ennemis et les nôtres disparaissent, et vous êtes maître absolu de la situation! Consentez-vous, monseigneur?

— Mais une indiscrétion peut nous perdre à tout jamais!

— Nul ne saura que vous êtes dans la conspiration; la veille de l'exécution seulement, le peuple sera averti.

— Et tu réponds du succès?

— J'en réponds.

— Eh bien, je ne refuse pas, Israël, dit le doge, mais va, retire toi... demain, je te ferai connaître la résolution que j'aurai prise.

— De votre résolution va dépendre le bonheur de Venise, mon seigneur, et aussi le châtiment de Stenio, ne l'oubliez pas!

Puis Israël salua et sortit...

Dans tout autre pays, un souverain, ou même un président de république, qui agirait ainsi, ne devrait pas mourir sous la hache mais bien sous le bâton!

Conspirer sur le trône! — faire le laquais quand on est le maître!

Mais n'oublions pas que nous sommes dans cette odieuse et putride république où les nobles étaient des marchands.

Quand un pays a perdu assez complétement le sens moral pour accoupler ces deux mots: noblesse et trafic, honneur et usure, rien de lui ne doit étonner.

Venise était une grande boutique, c'est-à-dire un enfer.

Les seigneurs vendaient et achetaient. — Son doge était quelque chose comme le lord maire de la cité de Londres, — un vieux courtaud qui sentait le poisson ou l'huile rance, sous l'or de sa couronne ou sous le velours de son manteau.

Venise fut l'Angleterre du moyen âge. Elle eut, comme l'Angleterre moderne, la haine de l'univers entier.

Elle fut grande, comme est grande l'Angleterre.

Elle est morte, comme l'Angleterre mourra, empoisonnée par son avidité, foudroyée par une apoplexie commerciale.

Ne jugez pas, je vous prie, des marchands comme vous jugeriez des hommes.

Quelques jours se passèrent à la suite de cet entretien, sans que le doge parût devoir prendre une détermination quelconque. Cette entreprise lui paraissait fort dangereuse, sa vie y était en jeu, et il ne voulait pas s'exposer ainsi sans certitude de succès

C'était un acte de commerce fort chanceux.

Il fit prendre des renseignements sur les hommes que Bertuccio lui avait désignés comme devant prendre part à l'action, et, quand il se fut bien assuré que chacun de ces conjurés était connu par son courage et son audace, les craintes du doge s'apaisèrent, et il se décida.

L'affaire lui paraissait bonne.

Il fit prévenir secrètement Israël, et lui annonça qu'il marcherait à la tête des conjurés.

Dès ce moment, tout fut dit.

Ainsi qu'Israël Bertuccio l'avait annoncé au doge Falieri, les chefs secondaires de l'entreprise ignoraient le but de la prise d'armes annoncée, et, pour cette raison, le choix de ces chefs n'avait pas été fait avec autant de circonspection que pour les têtes de la révolte.

On s'était contenté de prendre, au hasard, parmi les petits influents du quartier, et bon nombre d'hommes, sans valeur réelle, s'étaient ainsi glissés dans les rangs de la conjuration.

Si l'on avait pu attendre le jour de l'exécution pour les avertir, il n'y aurait pas eu de danger réel; mais il était à craindre que la peur ne les prît avant le moment décisif, et que leur frayeur ne perdît tout.

Parmi les chefs secondaires, il y avait entr'autres un bergamasque, du nom de Bertrand, lequel n'envisageait qu'avec une certaine inquiétude le rôle qu'on voulait lui faire jouer.

Il croyait, comme tous les autres, que les ordres qui lui avaient été transmis émanaient de la *seigneurie;* mais, en raison même de la source de ces ordres, il ne s'était pas montré très-résolu à les exécuter.

Il avait été désigné, par Jacques Bertuccio, pour conduire une section de conjurés de son quartier sur la place Saint-Marc, aux premiers appels de la cloche ducale.

C'était tout. Il ignorait dans quel but on le faisait agir, quelle cause il allait servir, et ce mystère lui donna beaucoup à penser.

Il se mit donc en quête de renseignements, et questionna quelques-uns de ses hommes, plusieurs chefs comme lui, et apprit enfin bon nombre de détails sur la tentative du lendemain.

Le bergamasque Bertrand n'avait jamais passé pour brave, et ne tenait nullement à passer pour tel : d'ailleurs, il était dévoué aux nobles, qui faisaient vivre son commerce de seconde main ; et comme il craignait de se mêler à une entreprise trop dangereuse, et dans laquelle il lui faudrait exposer ses jours, il crut devoir révéler ce qu'il savait à un membre du Conseil-des-Dix, Nicolo Rieti !...

Ce dernier parut vivement surpris de ce qu'il apprenait ; la police était admirablement faite à Venise, et l'on pouvait s'étonner qu'une conspiration aussi redoutable que celle-ci paraissait l'être, ait pu arriver jusqu'à la veille de son exécution, sans avoir été découverte par un espion !...

Ni Rieti, ni Bertrand, ne soupçonnaient le doge d'être à la tête de la conspiration ; et sans désemparer, le soir même, ils se présentèrent au palais ducal, et firent part à Falieri de leur découverte.

Tout pouvait encore être sauvé... Avec un peu de présence d'esprit, de fermeté, d'énergie, Falieri pouvait dominer la situation ; mais il fut surpris par cette révélation inattendue ; il manqua d'audace, et ne sut que balbutier quelques paroles d'incrédulité.

Croyez qu'un marchand, fût-il doge ou lord mayor, ne peut pas même être un bon conspirateur.

Le dernier, pourtant, des métiers infimes !

C'était le lendemain même que la conspiration devait éclater. Falieri espérait, en donnant le change, gagner du temps pour prévenir les conjurés ; mais sa contenance embarrassée, ses réponses ambiguës, éveillèrent les soupçons de Nicolo Rieti ; et celui-ci, sans pa-

raître douter des assertions du doge, le quitta pour aller avertir le Conseil-des-Dix de ce qui se passait.

Toutes les escouades d'espions furent aussitôt sur pied, et en quelques heures, tous les conjurés désignés par Bertrand furent arrêtés, jetés en prison et appliqués à la torture.

Pour cette fois, ce n'étaient pas les membres du tribunal de la Quarantie qui assistaient à l'application de la torture, c'était le Conseil-des-Dix en entier, et dans ses habits d'apparat !

Le doge seul était absent !

Le Conseil-des-Dix apporta, dans cette affaire, une extrême prudence ; cependant, chaque malheureux qui passait désignait de nouvelles victimes, et tous passèrent ainsi, fermant la liste de leurs dénonciations par un nom étrange, qui jeta tout le Conseil dans une morne stupeur !

Le nom du doge !

Le nom du doge qui était absent !

Force fut bien au Conseil de comprendre, et ce ne fut pourtant qu'à la dernière extrémité que l'on se décida à faire arrêter Marin Falieri.

C'était la première fois qu'un coupable aussi illustre était déféré à son tribunal.

III.

Cependant, dès que Nicolo Rieti et Bertrand avaient quitté le palais ducal, Marin Falieri, effrayé des dangers de sa situation, s'était empressé de faire prévenir les frères Bertuccio, et Israël était accouru.

— Israël, dit le doge, dès qu'il le vit entrer, notre entreprise est perdue ; nous sommes trahis !

— Trahis? répéta Bertuccio.

— Nicolo Rieti sort de chez moi, poursuivit le doge, et il m'a nommé les principaux chefs de la conspiration !

— Et qui l'a si bien instruit ?... dit Israël.

— Le bergamasque Bertrand.

— Alors, c'est partie remise.

— Perdue ! perdue ! répartit le doge ; il faut fuir ; le Conseil est prévenu, à l'heure qu'il est, et tu n'as pas de temps à perdre...

— Mais vous-même, monseigneur, dit Israël.

— Moi, je reste !

— Mais vous serez dénoncé !

— Je le sais !...

— Vous serez condamné !

— Je m'y attends.

— Vous serez exécuté sur le grand escalier du palais ducal !

— J'y suis résigné ! dit encore Falieri... J'ai bientôt quatre-vingts ans, mon ami, et à mon âge, la vie paraît peu regrettable...

— Est-ce votre dernier mot, monseigneur ? demanda Israël.

— Mon ami, répondit le doge, je jouais une grande partie, je l'ai perdue ; je paierai l'enjeu comme un honnête gentilhomme... Toi va trouver ton frère... Prenez une barque aux pieds de ce palais ; gardez vous de rentrer dans votre demeure, et fuyez, jusqu'à ce que la colère du Conseil-des-Dix se soit apaisée !

Israël Bertuccio était ému ; il savait qu'en abandonnant le doge, il le livrait au Conseil, c'est-à-dire à la mort ; il voulut faire une dernière tentative, insista pour qu'il les suivît, mais la résolution de Falieri fut inébranlable.

Israël s'agenouilla aux pieds du doge, s'empara de ses mains, qu'il baisa, et s'éloigna vers l'endroit où il avait laissé son frère.

Depuis huit jours, Israël et Jacques n'habitaient plus leur maison. Israël craignait l'œil de la police, et ne voulait pas s'exposer à être arrêté sans s'être vengé.

Il avait donc donné rendez-vous à Jacques près des lagunes, à deux pas de la mer.

Il hâtait le pas : maintenant qu'il se savait dénoncé, il comprenait combien il lui importait de ne pas perdre de temps, et il courait plutôt qu'il ne marchait.

Toutefois, au moment de quitter Venise, peut-être pour toujours, il ne pensait pas sans un amer désespoir à l'ennemi qu'il y laissait, et son cœur bondissait de rage, quand le souvenir de Stenio traversait sa pensée.

Partir, sans l'avoir tué ! partir, sans s'être vengé du sanglant outrage qu'il lui avait fait !

C'était bien peu vénitien !

Un nuage de sang passa devant ses yeux.

En ce moment, et comme il tournait le coin de la dernière rue qui conduisait aux lagunes, une sorte de fantôme se dressa tout à coup devant lui.

Il s'arrêta effrayé et poussa un cri.

— Michelle ! dit-il en reculant d'un pas.

— Israël ! fit la jeune femme en tombant à genoux.

— Vous ! vous, ici, à cette heure !... ajouta Bertuccio.

— Voilà deux heures que je vous cherche, Israël ; deux heures que je passe à courir à travers les rues de Venise, pour vous dire que vous êtes trahi, et qu'il faut vous sauver.

— Vous avez fait cela !... murmura Israël ému.

Puis, comme si une idée subite eût changé tout d'un coup son émotion :

— Au fait ! ajouta-t-il avec amertume, vous devez avoir hâte que je quitte Venise !

La pauvre femme ne répondit pas, mais Bertuccio l'entendit sangloter.

Il eut pitié.

— Eh bien, non! dit-il brusquement; je suis cruel envers vous, et je ne veux pas l'être; ce que vous avez fait est bien, et je vous en remercie.

— Oh! Israël!... balbutia Michelle.

— Mais votre dévoûment est inutile, poursuivit Bertuccio, car j'aimerais mieux mille fois la mort que cette fuite à laquelle je suis obligé, avant de m'être vengé!... Malheureusement, je n'ai pas le choix dans ce moment, et il faut que je quitte Venise!...

Et comme il s'éloignait, et que néanmoins il voyait Michelle le suivre et courir sur ses pas...

— Où allez-vous donc ainsi? lui dit-il, en se retournant tout à coup.

— Je veux vous suivre jusqu'au dernier moment, répondit Michelle, suppliante.

— Quelle est donc votre pensée?

La jeune femme chercha à saisir sa main, mais Israël la repoussa doucement.

— Israël, dit-elle alors, j'ai été bien coupable envers vous; j'ai brisé à jamais votre bonheur, je me suis rendue indigne de vous!... Mais si pourtant un repentir éternel, tout ce que j'ai souffert, toutes les larmes que j'ai versées, pouvaient un jour vous faire oublier....

— Jamais! interrompit brusquement Bertuccio.

— Oh! ne dites pas cela, Israël, poursuivit Michelle; Dieu pardonne, lui, et peut-être...

Israël fit quelques pas vers la jeune femme; puis, la regardant avec une fixité étrange :

— Écoute, lui dit-il d'une voix ferme et vibrante, écoute : il y a à Venise un homme du nom de Stenio, c'est lui qui nous a séparés, c'est lui qui m'a appris la haine, c'est lui qui m'a inspiré la première idée de vengeance qui soit entrée dans mon cœur; eh bien, si tu veux



STÉNIO POIGNARDÉ PAR MICHELLE

Vois ! dit Michelle avec un éclat de voix

que je te pardonne, si tu veux que je te reçoive encore dans ma demeure, Michelle, il me faut la vie de cet homme!

A peine avait-il achevé ces paroles, que Michelle poussait un cri de joie, et se jetait dans ses bras.

— Eh bien! pardonne-moi donc, s'écria-t-elle, pardonne-moi, car, depuis une heure, Stenio a cessé de vivre!

— Dis-tu vrai?

— Viens! viens! répondit la jeune femme en l'entraînant vers les lagunes.

Le palais du sénateur Stenio donnait sur le canal des Apôtres.

Michelle entraîna son mari jusqu'au perron de marbre du palais.

Sur la dernière marche, il y avait un cadavre.

— Vois! dit Michelle avec un éclat de voix.

Ce cadavre était celui de Stenio.

Et Stenio avait dans la poitrine le poignard de Michelle

IV.

Quelques heures après, Israël, Michelle et Jacques s'enfuyaient de Venise.

Pendant que les Bertuccio échappaient, de la sorte, au châtiment qui les attendait, le Conseil-des-Dix dépêchait une nombreuse escouade d'espions chargés d'arrêter le do_e dans son palais même.

Falieri était résigné d'avance à subir son sort; il n'opposa aucune résistance, ne songea même pas à la fuite, et suivit ceux qui vinrent l'arrêter, comme s'il se fût agi d'aller présider le Conseil-des-Dix.

Cependant c'était la première fois qu'un pareil fait se présentait; et le Conseil-des-Dix n'avait pas des attributions suffisantes pour juger le chef de l'État.

Ce fut une *espèce* fort embarrassante pour les légistes, habitués à plaider les cas redhibitoires et les affaires d'usure.

Durant deux jours, on se réunit, on discuta le texte de la constitution, et enfin on finit par décider que l'on appellerait, pour aider le Conseil-des Dix dans ses délibérations, vingt gentilshommes du premier rang.

Ce précédent une fois établi, les vingt gentilshommes constituèrent un corps puissant et permanent, qu'on nomma la *Guinta* ou *Zouta*, et qui fut chargé de connaître de tous les délits exceptionnels.

Une sorte de Haute-Cour.

Le doge fut traduit devant le Conseil-des-Dix uni à la *Guinta*. Une fois le tribunal installé, le procès de Marin Falieri ne fut pas long.

Le doge, comme un homme las de la vie, et que la mort ne peut plus effrayer, avoua stoïquement la part qu'il avait prise à la conspiration; et le second jour de la procédure, il avait assez édifié ses juges pour être condamné à mort.

Il supporta cela comme il eût supporté sa propre banqueroute, et déposa la vie comme un bilan.

Ainsi que le lui avait prédit Israël Bertuccio, la sentence fut exécutée sur le grand escalier du palais ducal, à l'endroit même où les doges, avant leur entrée en fonctions, prêtaient serment de fidélité à la République.

Pendant le supplice de Marin Falieri, les portes demeurèrent fermées, mais immédiatement après, un membre du Conseil-des-Dix parut sur le balcon, tenant à la main l'épée encore sanglante.

— Justice a été faite d'un grand coupable, dit-il au peuple.

Et en même temps, les portes furent ouvertes, et la foule avide qui s'y précipita, fut admise à contempler le corps inanimé du doge.

Cela avait lieu le 17 avril 1355.

La foule fut très-contente. — La foule n'irait guère perdre son argent aux théâtres de mélodrames, si un gouvernement sage voulait leur tuer quelqu'un tous les jours.

Il ne faudrait même pas craindre la satiété. Les chacals se lassent de boire le sang ; la foule, jamais.

Ces conspirations audacieuses auxquelles se livrait le peuple de Venise, éclairèrent le Conseil-des-Dix sur les dangers de la position, et il jugea prudent de resserrer encore davantage ce vaste réseau de police qu'il avait jeté sur Venise.

Nous verrons plus loin ce que devint cette police, et quelle misérable existence elle fit tant aux nobles qu'aux plébéiens de la République.

A partir de ce moment, en effet, le Conseil-des-Dix est le grand épouvantail du peuple, des nobles, du doge surtout.

Les rues, les places, les maisons de Venise sont, à toute heure de jour ou de nuit, sillonnées, habitées, pour ainsi dire, par une foule d'espions de toutes sortes, de sbires de toutes les formes.

La trahison est à vos côtés, elle épie vos regards, vos gestes, vos paroles, vos moindres actions.

L'ami qui vous serre la main vous espionne, la femme qui vous aime vous espionne.

L'espionnage! voilà le grand mot, le grand mobile, la grande cheville ouvrière de cette machine impure qu'on appelle la république de Venise!

Toutefois, si le Conseil-des-Dix est sombre, mystérieux, terrible au dedans ; au dehors, il est magnifique.

Rarement généreux, mais presque toujours grand, il fait les affaires de la République avec éclat, étend son influence, augmente ses richesses, et fait gagner au peuple vénitien, en considération, ce qu'il perd en liberté! C'est un maître sévère et implacable ; mais c'est un maître qui sait mener sa propre maison, qui ne permet pas qu'on insulte son blason, ou mieux son enseigne, et qui veille sur son HONNEUR avec une soupçonneuse sollicitude!

La République est esclave, mais elle est redoutée

CHAPITRE II.

Suite du Conseil-des-Dix. — Les trois Carmagnola. — L'espion Sperutti. — Son aimable caractère. — Fête au palais Strozzi. — Modèle de conspiration. — Essais poétiques à ce sujet. — Pouvoir des contrastes. — Pendant le bal. — Sperutti et Strozzi. — On tâte le pouls de Strozzi. — Moralité. — Coup d'œil sur le fromage d'Italie.

Le 7 février 1400, trois hommes se trouvaient réunis dans une des salles du palais ducal de Venise.

Cette salle était vaste, spacieuse, tendue d'une grande tapisserie aux couleurs sombres, ornée des portraits de tous les doges qui avaient gouverné la République. Au milieu de la salle, il y avait une grande table ronde; autour de la table, les trois hommes étaient assis.

Tous les trois étaient membres du Conseil-des-Dix, et ils étaient chargés, pendant huit jours, de veiller à la tranquillité de Venise.

Hors les cas véritablement urgents, ils pouvaient s'abstenir de convoquer le Conseil tout entier, et prendre telle mesure qu'ils jugeraient convenable pour la sûreté de la République.

C'était une manière de commission de permanence.

Il y avait une heure environ qu'ils étaient réunis, et leur conversation était aussi animée que grave.

L'un, le plus âgé, avait révélé à ses collègues des faits tellement importants, que la discussion s'était engagée aussitôt, vive, ardente ; nul ne songeait que, depuis longtemps déjà, le jour avait fui, et que mille gondoles sillonnaient Venise, chantant la nuit et le plaisir !

Tout à coup, celui qui avait évidemment le plus d'autorité, et qui s'appelait Philippe Carmagnola, se leva, et jetant autour de lui un regard soupçonneux :

— Seigneurs, dit-il, Strozzi conspire, soyez-en sûrs ; il conspire, non pas peut-être contre la République, mais contre nous ! A de certains jours, il réunit, dans les appartements de son palais, la plupart de ses affidés, hommes résolus à tout, complices de ses débauches et de ses crimes, et avec ces hommes, il a décidé notre mort !

— Notre mort ! firent en même temps les deux autres membres du Conseil-des-Dix.

Et ils se regardèrent avec un certain effroi.

Car ces hommes terribles, qui gouvernaient avec des masques de carnaval et des poignards de grand prix, n'aimaient pas beaucoup mourir.

— Je le jure sur le Christ, poursuivit Philippe Carmagnola, ces conjurés d'une nouvelle espèce portent tous, au doigt, une bague pareille à celle-ci. — Et Philippe montra un saphir qu'il portait à la main gauche. — Hier, j'ai fait assassiner un de ces conjurés, et avec la bague qu'on lui a prise, nos hommes pourront facilement pénétrer auprès de Strozzi. Si vous m'en croyez, n'attendons pas que l'audace de ce dernier augmente encore ; il donne, ce soir, une fête à la no-

blesse vénitienne. Que cette fête soit son dernier plaisir, et que sa demeure devienne cette nuit même son tombeau!

Les deux conseillers qui écoutaient Philippe parurent réfléchir profondément.

Il y avait de quoi. — Même à Venise, la République usurière et sanglante, cette proposition méritait réflexion.

Les deux autres membres de la commission des trois appartenaient, comme le premier, à la famille illustre des Carmagnola, et la haine qu'ils avaient vouée aux Strozzi était vieille et profondément enracinée dans leur cœur! Mais ils pensaient, avec raison, que le meurtre conseillé par Philippe devait avoir pour infaillible résultat de jeter le trouble dans la République, et d'augmenter encore la haine qui divisait les deux familles, et ils ne pouvaient se résoudre à jeter, les premiers, le cri de guerre.

Ce n'était pas précisément l'envie qui leur manquait, c'était l'audace.

D'un autre côté, cependant, il était évident que s'ils se laissaient devancer par les Strozzi, ils devaient s'attendre à être poignardés quelque jour, par quelqu'assassin aux gages de leurs ennemis : c'était la coutume invariable. Il valait mieux, peut-être, prendre les devants, et effrayer ainsi les gens dont on avait peur.

Les trois Carmagnola, ayant pesé longuement le pour et le contre, comme peuvent faire des hommes politiques, tombèrent d'accord qu'il fallait *agir*.

Agir est un mot long, large et très-élastique. A Venise, il n'avait guère d'autre signification que tuer. — Philippe Carmagnola, comme le plus âgé, se trouva chargé de l'exécution.

Philippe appela aussitôt un des espions du Conseil, et le fit avancer auprès de la table, autour de laquelle ses parents étaient encore assis.

L'espion s'appelait Sperutti.

Il était fait comme le plus grand nombre des espions : ses cheveux étaient d'une couleur ordinaire, sa barbe aussi. — Quant au menton, il l'avait rond et le visage ovale. — Point de signes particuliers.

Il y avait vingt ans, à peu près, que Sperutti servait le Conseil ; c'était tout à la fois le plus prudent, le plus adroit et le plus courageux de tous les sbires.

Nicolas Sperutti avait quarante-cinq ans environ ; mais ni l'âge, ni la nature de ses fonctions, n'avaient pu assombrir son caractère, et il apportait partout cette gaîté, cette humeur charmante, cette vivacité, quelquefois spirituelle, toujours agréable, qui semble être comme l'apanage des habitants du Midi. C'était le Figaro des sbires de Venise.

Dès qu'il se vit en présence des trois Carmagnola, il s'inclina profondément, et se releva tôt après, avec un sourire qui témoignait suffisamment de la bonne idée qu'il avait de lui-même.

Philippe entra aussitôt en matière.

— Sperutti, lui dit-il, nous avons besoin de toi, mon ami, et nous comptons sur ton zèle et ton intelligence.

Sperutti s'inclina de nouveau.

— Puisque monseigneur m'appelle son ami, répondit-il avec enjouement, il paraît que la chose est grave : néanmoins, on connaît mon zèle, mon activité, je puis peut-être dire aussi mon intelligence ; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour satisfaire les membres du Conseil qui veulent bien penser à moi.

— Cela suffit, répartit Philippe ; si tu veux, l'affaire que nous avons projetée ne sera pas difficile à mener à bonne fin ; mais il faut que tu déploies, en cette circonstance, toutes les qualités qui t'ont depuis longtemps placé au premier rang des agents du Conseil.

— Monseigneur me fait trop d'honneur, dit Nicolas Sperutti, qui passa sa main dans ses cheveux ordinaires.

— Voici ce dont il s'agit :

— J'écoute.

— Tu connais le seigneur Strozzi ?...

— Beaucoup : c'est un bien bel homme !

— Et tu n'as pas précisément d'attachement pour lui ?

— Je n'en ai aucun, monseigneur !

— C'est ce que j'avais pensé... Eh bien, le seigneur Strozzi conspire contre la République, et chaque nuit, il réunit chez lui un certain nombre de conjurés.

— Je me doutais beaucoup de cela ! fit Sperutti en souriant.

Et il ajouta bonnement :

— Monseigneur veut le faire arrêter ?

— Non, mon ami, non ; telle n'a pas été précisément notre pensée. Arrêter Strozzi, ce serait peut-être jeter le trouble dans la République, et armer tout d'un coup tous ceux qui sont les amis de sa faction ou qui sont nos ennemis ! Il faut éviter l'éclat, et ménager les susceptibilités de nos patriciens... Comprends-tu, Sperutti ?

— Un peu, monseigneur.

— Nous ne serons vraiment tranquilles, nous ne pourrons réellement assurer le repos de Venise, que lorsque Strozzi aura cessé de conspirer.

Sperutti sourit plus fort.

— Voulez-vous qu'on l'avertisse ? demanda-t-il.

— Il l'a été, répartit Philippe, et il n'a tenu aucun compte des observations qui lui ont été faites à ce sujet, il faut autre chose.

— Diable ! diable ! fit Sperutti ; autre chose avec un Strozzi !

Il ne souriait plus guère qu'à moitié.

Un silence se fit.

— Monseigneur, reprit bientôt après Sperutti, tout cela, je vous l'avouerai, me semble très-grave ; les Strozzi ne sortent jamais qu'en litière et accompagnés d'un nombreux domestique : à moins de les

surprendre publiquement, ce qui serait dangereux, je ne vois pas...

Philippe haussa les épaules et saisit le bras de Sperutti.

— Sperutti, lui dit-il avec mystère, je t'ai dit que Strozzi conspirait.

— Oui, monseigneur, répondit Sperutti ; moi, je vous ai répondu que je m'en doutais bien.

— J'ai ajouté, reprit Philippe Carmagnola, que chaque nuit les conjurés se réunissaient chez lui, et que, dans ces réunions, des résolutions terribles étaient prises contre la république et contre nous.

— Eh bien, monseigneur?

— Eh bien, Sperutti, chacun de ces conjurés n'a, pour se faire reconnaître, qu'une bague pareille à celle-ci, et dès ce soir cette bague t'appartient.

Sperutti se précipita avec empressement sur la bague que lui tendait Philippe Carmagnola, et releva le front avec un air de joyeuse humeur.

— A la bonne heure, s'écria-t-il en passant la bague à son doigt, voilà qui est parler ; maintenant, que monseigneur se fie à moi, et dès demain, à moins que la fortune ne me soit contraire, Strozzi prendra le chemin d'une nouvelle demeure !

Comme Sperutti allait s'éloigner, Philippe l'arrêta.

— Surtout, lui dit-il, que tout le monde ignore !...

— Allons donc, dit Sperutti gaiement, ce n'est pas la première fois que j'entreprends de pareilles affaires, et les morts de ma façon ne sont jamais venus dire qui les avait traités!

Sperutti sourit, salua le tribunal, et s'éloigna. Les trois Carmagnola ne crurent pas devoir rester plus longtemps en séance, et, dès que Sperutti eut disparu, ils se levèrent et sortirent.

Tous les trois se rendaient à la fête que donnait, ce soir-là, Maëstro Strozzi.

C'était un curieux spectacle, à coup sûr, que celui qu'offrait Venise en ce moment.

Figurez-vous huit à dix mille gondoles, toutes illuminées de la façon la plus féérique, sillonnant les canaux dans tous les sens; la musique, les chants, les gondoliers parés comme en un jour de fête nationale; tout ce mouvement et ce bruit, au milieu de la plus belle nuit que Dieu eût encore donnée peut-être à la reine de l'Adriatique!

Le palais Strozzi était caché derrière un réseau charmant de verres de couleurs et d'arbustes fleuris; les feux d'artifice s'élançaient à chaque instant dans les cieux en jets étincelants de flammes.

On ne rencontrait à chaque coin de rue que des masques de toutes sortes, qui tous prenaient la direction du palais; jamais encore Venise n'avait assisté à un pareil enchantement.

Cependant, chose étrange, parmi ces gondoles bariolées de toutes couleurs qui sillonnaient le canal en chantant, parfois il arrivait qu'une barque passait silencieuse, sans s'arrêter devant le palais Strozzi, et continuait sa route jusqu'à une petite porte basse donnant immédiatement sur le canal.

Là, ces barques s'arrêtaient : le gondolier frappait de sa rame trois coups contre la porte, et, un instant après, tous les masques disparaissaient, sans que l'on pût dire où ils allaient.

Au surplus, nul ne s'inquiétait d'eux; peuple et patriciens étaient trop avidement occupés d'un autre côté, pour prêter une attention quelconque à ces voyageurs mystérieux, qui paraissaient si peu prendre garde à la gaieté publique.

Les salons du palais Strozzi étaient déjà encombrés, et la foule regorgeait maintenant jusque sur les terrasses et dans les jardins. L'air était tiède, bien que l'on fût au mois de février, et, sur les terrasses même, on avait établi des orchestres qui invitaient à la danse.

Toute la république était là, du moins tout ce que Venise renfermait d'hommes illustres et nobles, de femmes jeunes et charmantes.

On allait, on venait : c'était un murmure confus de rires, de paroles enjouées, chacun s'abandonnait, sans arrière-pensée, à la joie insouciante qui régnait de toutes parts.

Enfin, c'était une de ces nuits enivrées dont Venise seule, — et encore Venise des romans et des barcaroles, — a jamais eu le secret.

Ces nuits embaumées, pour rimer avec parfumées, ont fait gagner bien de l'argent aux poëtes de guitare.

En ce monde, Venise a été bonne à cela. — D'autres républiques n'ont été bonnes à rien.

Cependant, tandis que la foule parée se livrait ainsi à la gaieté folle dans les jardins et les salons du palais Strozzi, une scène d'un tout autre genre avait lieu dans les étages inférieurs.

C'était là que se tenaient les conjurés ; car Strozzi, homme de contrastes et d'opéra-comique, avait choisi l'heure de sa fête pour tenir une petite séance, pleine de couleur et de caractère.

Veuillez comprendre !

En haut, on chantait (les ténors) :

La beauté, l'amour et l'ivresse,
Sous le ciel bleu,
Sourires, jambons et tendresse,
Baisers de feu !
Signoras court ou long-voilées,
Nez retroussés,
Tendres romances roucoulées,
Cheveux tressés,
Vins généreux et belles dames,
Beaux cavaliers et fines lames,
Tout se trouve à ce rendez-vous,
Excepté les grigous,
Les hiboux,
Et les époux
Jaloux !

Là-bas, on faubourdonnait (les basses).

Du silence!
De la prudence!
L'heure avance!
Et je pense
Que la danse
Dissimule notre absence,
Entretient l'insouciance,
Favorise l'existence
De nos noirs projets!!!

Conspirer autrement que cela, c'est se montrer novateur téméraire et s'exposer à réussir!

C'était, du reste, une réunion bizarre : chacun des conjurés avait conservé son costume de fête; ainsi parés pour le bal, ils assistaient à ce conciliabule, dans lequel on devait décider la mort de trois hommes, — les Carmagnola.

— Ce soir, disait Strozzi, qui présidait la réunion, les trois Carmagnola assisteront à la fête; rien ne sera plus facile que de les attirer dans un endroit écarté des jardins; nous sommes tous armés de poignards; il suffit d'une seconde pour délivrer la république de ses trois plus grands ennemis.

Chacun applaudissait, et l'on jurait de mourir plutôt que de laisser l'œuvre inachevée.

Les trois Carmagnola une fois morts, on devait profiter du premier moment de stupeur et d'épouvante où serait plongée Venise, pour se rendre maîtres du palais ducal et du doge lui-même, s'emparer des sceaux de l'État, et opérer ensuite la révolution qui devait porter Strozzi et ses amis au pouvoir. Le plan était hardiment combiné : le premier coup devait décider du reste, et Strozzi n'avait donné cette fête splendide, qui attirait tout Venise, que pour détourner l'attention et se rendre plus facilement maître de la situation.

Cette fête attirait chez lui même les trois ennemis qu'il voulait abattre. Après avoir pris toutes leurs dispositions, les conjurés se retirèrent lentement, et allèrent, un à un, pour ne pas éveiller les

soupçons, rejoindre les nombreux conviés qui encombraient les salons. Strozzi lui-même se disposa à en faire autant, pour que son absence ne fût pas trop remarquée...

Toutefois, au moment où il allait entrer dans le palais, un homme s'approcha de lui et lui saisit doucement le bras :

— Monseigneur Strozzi, dit-il à voix basse, voudrait-il accorder quelques minutes d'entretien à l'un de ses fidèles serviteurs?

L'homme était masqué : Strozzi le regarda avec défiance.

— Qui es-tu? lui demanda-t-il, en l'examinant des pieds à la tête.

Pour toute réponse, l'homme masqué lui montra un saphir qu'il portait au doigt. — Strozzi posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres, et lui fit signe de le suivre.

— Du silence! de la prudence!...

Mais l'endroit vers lequel il le conduisait ne convenait vraisemblablement pas au nouveau venu, car il s'arrêta presque aussitôt.

— Pardon, monseigneur, lui dit-il avec rondeur; mais vous ignorez, sans doute, que les bosquets vers lesquels vous me conduisez sont envahis par la foule, et que nous n'y pourrons pas causer à notre aise.

— Ce que tu as à me révéler est donc bien important? dit Strozzi.

— Vous le verrez!... répondit l'inconnu.

— Mais encore...

L'inconnu se pencha à l'oreille du patricien, et lui dit à voix basse :

— Nous sommes trahis!

— Trahis!

C'est sur ce mot *trahis!* qu'un conspirateur vénitien, qui sait chanter, lance son *ut* de poitrine.

Le révélateur, au contraire, qui généralement n'est qu'un baryton, répond :

— Chut!... parlons plus bas!

L'inconnu répondit donc :

— Chut! monseigneur; parlons plus bas!...

— Mais, dit Strozzi, dont le trouble égalait l'émotion, — qui a pu découvrir?...

— Je vous dis : Chut!

— Mais enfin, qui a su?...

— Les Carmagnola!...

— Est-il possible!...

Strozzi laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses deux bras le long de son corps, dans l'attitude d'un conjuré bien embarrassé.

— Venez! venez! dit l'inconnu.

Et en parlant ainsi, il entraîna Strozzi...

A mesure qu'ils avançaient dans les jardins, les bosquets devenaient plus épais, la foule moins compacte, le bruit moins distinct. A un moment même, ils se trouvèrent dans un lieu désert où nul curieux n'avait pénétré, où nul couple tendre et discret n'était venu égarer son amour!

Ils s'arrêtèrent.

— Voyons! dit aussitôt Strozzi, nous voici seuls maintenant, absolument seuls... tu peux parler, personne ne nous écoute... explique-toi!...

L'inconnu parut réfléchir; il regarda d'un air soupçonneux autour de lui, comme pour voir s'ils n'avaient point été suivis, et quand il se fut rassuré, il se tourna avec vivacité vers son compagnon :

— Monseigneur, lui dit-il, vous êtes trahi; hier un des conjurés a été assassiné auprès du Rialto, et, avant de mourir, il a dénoncé l'entreprise au conseil, et livré le nom de ses complices.

— Si cela est, s'écria Strozzi, nous n'avons pas de temps à perdre; il faut rassembler tous nos amis, et dès ce soir même...

Strozzi voulut s'éloigner sur ces paroles, l'inconnu l'arrêta.

— C'est inutile, poursuivit-il ; dès ce soir même, tous les conjurés doivent être arrêtés...

— Qu'est-ce à dire ! fit Strozzi, en regardant fixement son interlocuteur.

— C'est-à-dire, monseigneur, que vous êtes perdu.

— Qui donc es-tu, toi-même?

— Oh ! moins que rien, monseigneur, un simple espion subalterne du conseil, qui n'ai d'autre mérite que celui de faire passablement mon métier.

— Un traître !

— Un dévoué serviteur de la République !

— Et tu as cru?...

— Voyez si je me suis trompé.

En parlant ainsi, Sperutti tira un petit sifflet d'argent de sa poche, et appela les hommes qui l'avaient suivi.

Strozzi vit que ç'en était fait ; mais il voulut tenter du moins une résistance désespérée, et vendre chèrement sa vie. Il tira un poignard de sa ceinture.

— Prenez garde, dit-il, le premier de vous qui m'approche est certain de mourir.

— Bah ! fit Sperutti ; nous ne sommes point si sots, monseigneur...

Avant que Strozzi eût eu le temps de se mettre sur la défensive, les affidés du sbire s'étaient précipités sur lui, et lui avaient arraché son poignard.

— Que prétendez-vous donc faire de moi ? demanda alors le malheureux Strozzi, en jetant un regard effaré autour de lui.

Sperutti, pour toute réponse, fit un signe à ses compagnons ; on passa un baillon sur les lèvres de Strozzi, et on l'entraîna.

En sa qualité d'espion, Sperutti connaissait admirablement tous les détours de la demeure de sa victime. Cinq minutes après, on ar-

rivait sur le bord du canal, sans avoir traversé la foule des invités.

L'eau était profonde et noire ; en cet endroit, il n'y avait aucune gondole indiscrète.

— Nous voici arrivés, dit alors Sperutti à ses compagnons ; l'heure est favorable, le lieu ne peut être mieux choisi. — Dépêchons.

Un des hommes tira un long poignard de sa ceinture, et en frappa Strozzi au cœur.

Un autre homme lui tenait le bras et consultait le pouls.

— Est-il mort? dit Sperutti, après quelques minutes d'une attente sinistre.

— Il est mort! répondit l'homme.

— Bien ! maintenant, souhaitons-lui le bonsoir, et retirons-nous.

Les hommes qui portaient Strozzi le lancèrent dans le canal, et suivirent Sperutti, qui reprit la direction du palais, traversa le bal, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, et rentra bientôt dans Venise.

Le bal était toujours aussi brillant ; la gaîté régnait de toutes parts, on n'entendait que les cris joyeux de la foule, et les accords des instruments.

Ce ne fut que le lendemain seulement que l'on apprit le meurtre dont Strozzi avait été victime !

Si Strozzi n'avait pas été assassiné par les trois Carmagnola, les trois Carmagnola auraient été assassinés par Strozzi.

Chantons la barcarolle
Molle,
Dans la gondole
Chantons l'amour!...

Mais les opéras-comiques ne disent pas que Venise, avec ses masques de velours, ses mandolines, ses poignards, ses juifs, mangeurs

de chair humaine ; ses courtisanes, ses bravi, ses lions, ses marbres et ses lagunes ; — Venise, enfin, la vieille coquine, toute embéguinée de dentelle noire, — la duègne scélérate ; — l'opéra-comique ne dit pas que Venise n'eut jamais sa pareille au monde pour la charcuterie.

C'est Venise qui a inventé le fromage d'Italie, ce lourd poison !

C'est Venise qui l'a inventé !

Venise, l'amour des poètes poussifs, puait l'ail comme un concierge, ancien militaire de l'Empire.

Oui, nous le prouverions au besoin, si quelqu'un l'exigeait. Quand Othello tua Desdemona, sur la dénonciation du sombre Iago, le sombre Iago, Desdemona et Othello avaient mangé de l'oignon !

CHAPITRE III.

Suite du Conseil-des-Dix. — Les Visconti. — François Carmagnola. — Sa fortune rapide. — Faveur de Philippe Visconti. — Succès merveilleux de Carmagnola. — Ses fiançailles. — Guido Torello. — Ingratitude du duc Philippe-Marie. — Encore Sperutti. — Arrivée de Carmagnola à Venise. — Ruses qu'il emploie pour vaincre l'influence des Strozzi. — Lorenzo. — Margarita. — Alphonse. — Guerre. — Intrigues. — Encore Sperutti. — Mort de Lorenzo et d'Alphonse. — Fin des Carmagnola.

Mais revenons au drame sérieux. Dieu sait que le sujet ne comporte pas beaucoup la plaisanterie !

On riait, il est vrai, à Venise ; mais c'était en grinçant des dents.

I.

Le duc Philippe-Marie Visconti venait de succéder à Jean Galeas, son père, dans le gouvernement du duché de Milan. Le fils avait conservé quelques traits de la physionomie paternelle, mais il était

loin cependant de rappeler les qualités éminentes qui avaient distingué Jean Galeas.

C'était une sorte d'ambition efféminée qui lui faisait désirer toujours de nouvelles conquêtes, tandis qu'il n'avait pas le courage de s'approcher de sa propre armée, ni de regarder en face des soldats.

C'était une politique perfide, avec la même conduite tortueuse, par laquelle il trompa sans cesse ses ennemis et ses amis, avec le même art de cacher, sous chacune de ses actions, une seconde fin, contraire à celle qu'il paraissait se proposer.

C'était, enfin, le même mélange de générosité inattendue dans un caractère bas et cruel.

Mais il y avait là une moindre force de volonté, moins d'art dans la conduite de ses projets ou dans le choix de ses moyens, moins de connaissance de l'administration, moins de talent pour étonner le peuple ou se faire aimer de lui.

Jean Galeas, sans être militaire lui-même, avait eu un bonheur ou un talent remarquable dans le choix de ses généraux. Philippe-Marie ne fut pas moins heureux que lui : il sut distinguer, dès le début de son règne, François Carmagnola, et lui donner une confiance égale à ses rares talents.

François Carmagnola avait été remarqué par le duc au siége de Mouza. Au milieu de la mêlée la plus horrible, il vit Carmagnola, alors simple soldat, poursuivre Hector Visconti jusqu'au milieu des rangs ennemis, et le lendemain de cette action, il lui donnait un commandement. La fortune du soldat fut rapide ; il offrit peu après à Philippe de nouvelles preuves de sa hardiesse, et d'une habileté qui surpassait encore sa bravoure. Philippe comprit ce qu'on pouvait tirer d'un pareil capitaine, et il le mit bientôt à la tête de toutes ses armées.

Les succès éclatants que remporta Carmagnola justifièrent les prévisions du duc.

Ce François Carmagnola était le fils de l'un de ces trois hommes qui avaient, vingt ans auparavant, ordonné à maître Sperutti le meurtre de Strozzi.

Cette sentence secrète, ou si mieux vous aimez, cet assassinat, car l'un est toujours synonyme de l'autre, n'était pas resté impuni, et les trois membres du Conseil-des-Dix s'étaient vus, peu après, obligés de fuir devant la colère qu'ils avaient soulevée. On voulait les mettre à mort; on tenta même de brûler leurs palais : ils jugèrent prudent de ne pas s'exposer à un tel ressentiment, et s'enfuirent de Venise.

Les républiques italiennes étaient alors presque continuellement en guerre.

Les Carmagnola trouvèrent facilement à s'employer, et ils firent le plus de mal possible à Venise. Le père de François Carmagnola se réfugia à la cour de Jean Galeas, et quand son fils eut atteint l'âge de porter les armes, il le fit entrer dans l'armée du duc Philippe. Nous avons vu qu'il n'avait pas tardé à s'y distinguer, et bientôt sa renommée s'étendit dans toute l'Italie, et fit trembler Venise elle-même.

Mais, pour le moment, cette ville était en paix avec le duc de Milan, et Carmagnola attendit que les circonstances lui offrissent l'occasion de punir son orgueilleuse patrie.

En attendant, il porta ses armes dans le pays situé entre l'Adda, le Tésin et les Alpes. Les plus forts châteaux de cette province, Trezzo, Lecco et Castello d'Adda, lui ouvrirent leurs portes en 1416 : de là, il passa en Lombardie, et la fortune couronna encore ses efforts.

Philippe Arcelli, gentilhomme de Plaisance, avait livré sa patrie au duc de Milan, au commencement de l'année 1415 ; mais ayant eu ensuite lieu de se plaindre des Visconti, il avait fait révolter de nouveau ses concitoyens, et avait pris, le 15 octobre, le titre de seigneur de Plaisance.

Arcelli était un des plus braves et des plus habiles guerriers de son temps.

Il réunit tous les seigneurs de la Lombardie qui s'étaient partagé l'héritage de Jean Galeas; il leur fit comprendre que leur cause était commune, et que le duc de Milan voulait les dépouiller tous également. Il entraîna dans son parti Pandolfe Malatesti, seigneur de Brescia; Gabrino Fondolo, de Crémone; Lottiere Rusca, de Côme; les Coleoni, de Bergame; les Beccarin, de Pavie; et Thomas de Campo Fregoso, doge de Gênes: tous s'engagèrent à se défendre mutuellement.

Carmagnola partit pour la Basse-Lombardie vers 1417, et dès lors, la guerre devint acharnée : les principales villes de cette province furent prises et reprises plusieurs fois. Enfin, Carmagnola parvint à s'emparer de Plaisance, sans pouvoir se rendre maître de sa citadelle. Il reconnut alors qu'il était bien malaisé de défendre cette ville.

Pandolfe Malatesti accourait pour la reprendre. Carmagnola obligea donc tous les habitants à sortir de la ville, avec leurs effets précieux, qu'il fit charger sur le Pô.

Arcelli et Pandolfe Malatesti, lorsqu'ils entrèrent dans ces rues désertes, furent étonnés de leur désolation. Leurs soldats, qui se répandirent dans les maisons pour piller, n'y trouvèrent à prendre que quelques vieux ferrements : ils en ressortirent avec une espèce d'effroi.

Pendant une année entière, dit on, cette grande ville demeura déserte. Trois habitants seulement s'y étaient cachés, dans trois quartiers éloignés. Cependant l'herbe croissait dans les rues jusqu'à la hauteur du genou, et de hautes ciguës s'élevaient aux portes des maisons, comme pour en défendre l'entrée.

Philippe Arcelli fut bientôt contraint d'évacuer tous les châteaux qu'il occupait autour de Plaisance : en dernier lieu, il se retira à Venise.

Pendant quelques années, François Carmagnola obtint ainsi de nombreux succès contre les ennemis du duc de Milan, et releva la puissance de ce prince. La confiance que Philippe-Marie Visconti lui témoignait augmentait chaque jour, et rien n'égala bientôt l'influence dont il jouissait.

D'ailleurs, Carmagnola était jeune; c'était un des seigneurs les plus élégants de la cour, et dès qu'il songea à se marier, beaucoup de grands partis s'offrirent à lui, présentant les plus magnifiques conditions.

Au milieu des femmes charmantes qui fréquentaient la cour du duc Philippe-Marie, une surtout avait attiré les regards du jeune général et touché son cœur.

Elle appartenait à la plus haute noblesse du pays, et possédait une des plus belles fortunes.

Carmagnola se laissa séduire par la pensée de devenir son époux, et il ne cacha plus bientôt ses prétentions. Malheureusement, la main de la jeune fille était presque promise à un jeune patricien du nom de Guido Torello.

Lui aussi appartenait à la plus haute noblesse; il comptait un grand nombre d'amis parmi les jeunes seigneurs de la cour, et l'on pouvait craindre de se déclarer son rival.

Mais la fortune de Carmagnola avait exalté son orgueil : cette rivalité fut peut-être une raison de plus pour lui faire désirer de réussir; il demanda officiellement la main de la jeune fille, et, grâce à l'intervention du duc, il l'obtint.

Cet hymen fit beaucoup de bruit dans tout le duché, et Guido Torello se promit bien de se venger.

Mais alors François Carmagnola était tout-puissant; il y avait du danger à l'attaquer, même à la cour où il avait beaucoup d'ennemis. Pendant longtemps, il put donc jouir de son bonheur sans être inquiété : chaque campagne était pour lui l'occasion de nouvelles vic-

toires, et il revenait toujours à Abbiate Grasso, où se tenait le duc, environné d'une gloire nouvelle.

Malgré l'inconstance proverbiale des Visconti, rien ne pouvait altérer la confiance que le duc avait placée dans son favori; ce dernier franchit en peu de temps tous les degrés de la faveur, et jamais, au dire des courtisans, général n'avait joui de pareils priviléges.

Guido Torello ne put rester impassible spectateur du bonheur de son rival, et il se retira dans un château qu'il possédait aux environs de Milan; là, il attendit qu'une occasion favorable se présentât de reparaître sur la scène.

L'heure de la disgrâce devait, en effet, sonner tôt ou tard pour François Carmagnola.

Le duc l'avait trop élevé, le peuple l'aimait trop; on chantait trop ouvertement ses louanges de tous côtés, pour que le souverain lui-même ne finît pas par en prendre ombrage.

Carmagnola avait amassé d'immenses richesses; il jouissait d'un crédit jusqu'alors inconnu auprès des soldats; il n'y avait pas jusqu'au souvenir des services qu'il avait rendus au duc qui ne dût exciter la jalousie de ce dernier.

Et puis, Carmagnola n'avait pu se défendre d'une sorte de forfanterie qui perçait dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions.

Les Vénitiens étaient des marchands avant tout, et tous les marchands ont un fond de vantarde sottise. Carmagnola était vénitien.

Il ne laissait ignorer à personne que c'était à lui que le duc devait, non-seulement d'avoir étendu sa puissance, mais encore de l'avoir conservée.

Des propos malveillants furent rapportés avec insistance à Philippe-Marie Visconti, et une fois, à la fin, le duc refusa à Carmagnola le commandement de la flotte génoise qu'il destinait contre Naples.

Ce fut Guido Torello lui-même qui l'obtint.

Carmagnola ressentit vivement cette injure; mais il crut de son in-

térêt de dissimuler, et ne fit rien paraître de son dépit. Cependant, le duc lancé une fois dans cette voie de réaction, ne devait plus s'arrêter, et quelque temps après, il voulut ôter à son ancien favori le commandement de trois cents chevaux qu'il joignait à celui de la ville de Gênes.

François Carmagnola était, à ce moment, dans une maison de plaisance qu'il possédait à quelques lieues de Gênes; dès qu'il apprit cette nouvelle, il ne se posséda plus, et croyant qu'il lui suffirait de paraître à la cour pour disperser tous ses calomniateurs, il partit incontinent pour Abbiate Grasso.

Carmagnola était triste, soucieux, taciturne et morne; une sourde colère grondait dans sa poitrine : il avait comme le pressentiment de sa disgrâce prochaine. Il avait écrit au duc une lettre qui avait dû le précéder auprès de lui. Dans cette lettre, il rappelait au duc les services qu'il lui avait rendus, ceux qu'il pouvait lui rendre encore; il terminait en le suppliant de ne pas l'éloigner des soldats au milieu desquels il avait été élevé.

Il arriva à Abbiate Grasso quelques heures seulement après sa lettre.

Bien que Carmagnola craignît quelque trahison des courtisans ses ennemis, cependant, il se savait si aimé du duc, il avait reçu de lui tant de marques de bienveillance et de bonté, qu'il espérait encore que ses explications loyales et franches feraient disparaître instantanément tous les soupçons.

Mais, dès les premiers pas qu'il fit dans ce palais, qu'il avait si souvent parcouru en triomphateur, il s'aperçut qu'il s'était trompé.

Pour la première fois, on lui refusa l'entrée des appartements de son souverain, sous prétexte que le duc était en affaires.

Il insista, et on lui imposa silence.

Alors, la colère dont sa poitrine était pleine éclata; il éleva la voix de manière à être entendu de Philippe, il protesta de son innocence,

Il accusa ses ennemis, il jura enfin qu'il se ferait regretter, et que celui qui lui fermait sa porte se repentirait un jour de ne l'avoir pas entendu.

Puis il partit avec ses cavaliers, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint Ivrée, sur le territoire du duc de Savoie.

Il se présenta devant Amédée, il lui révéla quels étaient les projets de Visconti contre lui, l'exhorta à prendre les armes pendant qu'il en était temps encore, et à prévenir l'attaque de son ennemi, puisqu'il ne pouvait pas l'éviter. Il traversa ensuite la Savoie et la Suisse, pour se rendre à Venise, où il arriva le 23 février 1425.

Cependant, Philippe informé du mouvement que se donnait Carmagnola, confisqua tous ses biens, qui produisaient alors mille florins de revenu.

Chaque fois qu'on parle de généraux chéris avec passion, puis brutalement disgraciés, ne semble-t-il pas que c'est l'histoire d'hier?

Les généraux sont comme les belles femmes : ils ont le privilége d'être adorés, puis jetés à la porte sans scrupule.

Il est vrai que généraux et belles dames, une fois dehors, se vengent.

II.

A ce moment, la situation était fort critique pour Venise : la république, malgré les traités conclus avec le duc de Milan, n'ignorait pas que ce dernier saisirait avec empressement la première occasion favorable de lui nuire.

Le duc de Milan était en guerre avec les Florentins, et cette guerre une fois terminée, il était probable qu'il porterait son ambition d'un autre côté.

Déjà les seigneurs de Mantoue, de Ferrare et de Ravenne s'étaient unis aux Florentins, contre l'ennemi commun; mais, jusqu'alors, ils

n'avaient pas été heureux. Venise était vivement sollicitée par eux, de prendre part à cette lutte, et d'apporter aux coalisés le secours de son influence, de son courage et de son argent.

Venise hésitait.

Lorenzo Redolfi, l'un des Dix de la guerre, qui était venu lui-même de Florence à Venise, avait dit au Conseil de la république :

« Seigneurs ! vos lenteurs ont déjà rendu Philippe Visconti duc
« de Milan et maître de Gênes ; en nous sacrifiant, vous allez le
« rendre roi d'Italie ; mais à notre tour, s'il faut nous soumettre à
« lui, nous allons le faire empereur. »

C'est dans cette situation que Carmagnola trouva Venise.

Son nom, la grande réputation d'habileté militaire qu'il s'était acquise éveillèrent aussitôt l'attention du Conseil, et, bien que les Strozzi fussent encore tout-puissants dans la république, on n'hésita pas à accepter ses services, et on le prit à la solde de la république avec ses trois cents lances.

Cependant le Sénat ne lui accorda pas tout d'abord une entière confiance. Sa brouillerie avec son maître pouvait être simulée ; d'autres ministres du duc de Milan s'étaient réfugiés plus d'une fois chez ses ennemis, pour connaître leurs secrets et les trahir ensuite.

C'était là une rouerie politique dont les Visconti n'étaient pas les inventeurs, mais qu'ils pratiquaient avec une merveilleuse adresse.

D'ailleurs Venise était, à vrai dire, fort embarrassée : elle ne voulait, ni refuser absolument les Florentins, ni rompre ouvertement avec le duc ; elle craignait, en outre, de s'abandonner avec trop de confiance à Carmagnola.

Cependant ce dernier s'était retiré à Trévise, attendant que le Conseil-des-Dix prît une résolution définitive, au sujet de la guerre ; il avait autour de lui ses trois cents cavaliers, qui ne demandaient qu'à se battre, et lui-même brûlait du désir de se venger du Visconti.

Carmagnola vivait là fort retiré, n'ayant pour toute compagnie

qu'un jeune page; sa femme et ses enfants avaient été retenus en prison par le duc.

Depuis quelques jours seulement, il avait pris à son service un homme d'une soixantaine d'années, du nom de Sperutti, et qui avait, disait-il, connu autrefois son père. Carmagnola se rappelait, en effet, avoir entendu prononcer ce nom du temps qu'il habitait à Venise, et il avait recueilli le vieillard peut-être plus encore par pitié que par sympathie.

Sperutti allait et venait dans la maison absolument comme s'il eût été chez lui, et sa conversation, toujours gaie, quelquefois spirituelle, déridait de temps à autre le front soucieux de Carmagnola, qui le prit bientôt en affection.

Il n'en fut pas de même du page Lorenzo.

Soit que Sperutti lui inspirât réellement quelque défiance, soit qu'il ne souffrît qu'avec peine qu'un autre que lui s'emparât de la confiance de son maître, Lorenzo se mit à épier le vieillard, et à contrôler, sans qu'il s'en doutât. chacune de ses actions.

Il ne tarda pas à découvrir des choses graves.

Un soir, Carmagnola était seul dans sa chambre, et, le coude appuyé sur sa table, le front penché dans ses mains, il songeait à sa femme absente et à ses enfants, qu'un maître cruel retenait loin de lui.

Les lenteurs de Venise l'inquiétaient; il craignait de ne point réussir dans les démarches qu'il avait commencées, et de ne pas trouver ainsi l'occasion de se venger de l'ingratitude de son ancien souverain.

Comme il en était là de ses rêveries, Lorenzo entra, la figure effarée, les cheveux en désordre, le regard inquiet. Carmagnola le regarda avec étonnement, alla à lui, et lui prit les mains:

— Lorenzo, s'écria-t-il, que s'est-il passé? pourquoi cette pâleur sur ton front, ce tremblement dans tes mains?

Lorenzo mit un doigt sur ses lèvres, et jeta un coup d'œil soupçonneux autour de lui, comme pour s'assurer que nul ne les entendait :

— Maître! dit-il alors à voix basse, Sperutti vous trahit.

— Lui ! fit Carmagnola, et comment?

— Il est venu à Trévise avec des desseins perfides, poursuivit Lorenzo, il a reçu l'ordre de vous empoisonner.

— Que dis-tu? s'écria Carmagnola.

— La vérité, maître... que monseigneur veuille bien demander la boisson qu'il prend tous les soirs, et il verra si son serviteur a menti.

Carmagnola appela aussitôt un de ses domestiques, et fit ce que Lorenzo avait dit.

Sperutti parut presque aussitôt, tenant à la main un plateau d'argent, sur lequel se trouvaient placés une carafe pleine d'eau, mêlée de vin, et un verre.

Il posa le tout sur la table.

Carmagnola l'observa : rien n'était changé dans la physionomie de Sperutti; il salua son maître avec le même air calme et doucereux, et voulut se retirer.

Carmagnola le retint.

— Non, reste, Sperutti, lui dit-il, reste, car j'ai à te parler.

Et, en disant ces paroles, il versa la boisson de la carafe dans le verre.

Sperutti revint sur ses pas. Carmagnola reprit aussitôt :

— Sperutti, voici bientôt quinze jours que je suis à Trévise, et le Conseil-des-Dix ne se décide à rien. Les Florentins se font battre tous les jours; la situation s'empire; un mois encore d'hésitation, et la république est perdue. N'es-tu pas de mon avis?

— Ce que dit monseigneur est très-juste, répondit Sperutti, en s'inclinant.

— Eh bien, mon ami, je désire que, dans cette circonstance, tu me donnes un conseil!

— Moi! fit le vieux Vénitien.

— Toi-même.

— Tu connais Venise, Sperutti, et tu peux me dire à quels personnages il serait bon et prudent d'avoir recours dans cette situation. Voyons, Lorenzo, ajouta Carmagnola, en se tournant vers son page, donne un verre à cet excellent Sperutti, qui a été l'ami de mon père et qui est le mien, je veux qu'il boive à ma santé et au succès de mes démarches.

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour le vieillard, il se rejeta vivement en arrière, devint pâle, roula des yeux effrayés, et voulut faire un pas vers la porte. Mais Lorenzo le retint.

— Eh bien, fit Carmagnola, tu refuses; peste! tu es difficile, Sperutti, quand plus d'un illustre chevalier se trouverait fort honoré de choquer son verre contre le mien.

— Monseigneur, monseigneur! balbutia Sperutti, en se jetant aux genoux de François.

— Qu'est-ce donc? dit celui-ci, craindrais-tu par hasard que cette boisson ne fût empoisonnée?...

Un sanglot répondit à cette question, et le vieillard roula sa tête dans ses mains.

Carmagnola se releva brusquement, et repoussa du pied Sperutti loin de lui.

— Lève-toi, lui dit-il d'une voix brève et sèche, lève-toi et réponds-moi!

Sperutti se leva sans mot dire, et se tint debout, le front penché vers la terre, le regard fixement attaché au parquet.

— Qui t'a payé pour m'empoisonner? demanda brusquement Carmagnola.

— Monseigneur... balbutia Sperutti.

— Réponds, ou je te tue! poursuivit le général; qui t'a payé?

— Le conseiller Strozzi, répondit Sperutti.

— Bien! je m'en doutais, continua Carmagnola, les fils vengent le meurtre de leur père; c'est bien! mais, sans qu'ils s'en doutent, et malgré eux, ils auront servi mes projets! demain, je partirai pour Venise; tu m'accompagneras!...

— Monseigneur voudrait-il perdre un malheureux?... balbutia encore Sperutti.

— Je veux ce que je veux, interrompit Carmagnola; demain je partirai pour Venise. Dès mon arrivée, je ferai réunir le Conseil-des-Dix, et je leur annoncerai qu'une tentative d'empoisonnement a été faite contre moi, et que tu es le criminel.

— Oh! pitié! pitié!

— Tais-toi, et retiens bien ce que je vais te dire... Dès que tu auras été remis entre les mains du Conseil, tu seras appliqué à la torture; tu refuseras d'abord de déclarer le nom de celui qui a ordonné le meurtre, et enfin, comme vaincu par la souffrance, tu avoueras que tu avais reçu, pour ce crime, une somme considérable d'argent, et que c'est de la part du duc de Milan qu'on te l'a offerte!

— A cette condition, je te pardonnerai. Acceptes-tu?

Sperutti réfléchit un instant; puis il répondit:

— J'accepte.

Carmagnola ordonna alors à Lorenzo de ne point perdre de vue l'ancien sbire du Conseil-des-Dix, et fit faire tous les préparatifs de son départ.

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé, il partait pour Venise.

La nouvelle de la tentative d'empoisonnement se répandit promptement dans tout le territoire de la République, et elle vint, comme l'avait espéré Carmagnola, lever fort à propos tous les doutes des Vénitiens sur la haine mutuelle du prince et de son général.

Dès cet instant, on écouta ce dernier avec plus de faveur, et le

14 décembre 1425, le sénat s'assembla solennellement pour prendre une détermination finale : les ambassadeurs de Florence, ceux de Milan, et Carmagnola, furent admis à parler à leur tour devant cette auguste assemblée.

Ce fut Lorenzo Redolfi, l'un des Dix de la guerre florentine, qui porta le premier la parole.

Après avoir rappelé la haine qui subsista toujours entre les tyrans et les villes libres, haine qui peut être déguisée, mais qui n'est jamais éteinte dans le fond des cœurs, après avoir montré quelle avait été la politique constante de la maison Visconti, et la suite de ses usurpations ; après avoir fait voir enfin que le duc avait violé tous ses engagements envers Florence, Lorenzo Redolfi appela les Vénitiens à songer à leur propre danger :

« Déjà, dit-il, nous nous sommes dépouillés pour cette guerre ; nous avons rempli l'Italie des pierreries et des joyaux de nos femmes et de nos filles ; nous avons vendu tout ce que nous avions de plus précieux pour combattre. Nos dépenses surpassent deux millions de florins d'or. Quand nous aurions vendu Florence tout entière, nous n'aurions pu en tirer un prix si élevé. Mais, après nous, vous serez les premiers qui serez écrasés. Si vous chérissez cette liberté dont notre ville se glorifie, libres encore, joignez vos armes à celles des hommes libres. Partagez avec nous le soin du salut public, tandis qu'il nous reste le courage et la force de défendre notre dignité ; car nous demandons des alliés pour partager avec eux le fardeau de la guerre, non pour le rejeter sur eux ; quelque pesant qu'il soit, nous en supporterons encore la plus grande partie. »

L'ambassadeur milanais parla le second, et il chercha à atténuer l'effet produit par les paroles de Redolfi. Il justifia son maître des imputations des Florentins ; il donna des motifs plausibles à la guerre qu'il soutenait alors contre eux ; et pour prouver la modération des Visconti, il rappela la longue amitié qui les avait liés aux Vénitiens,

quoique, depuis les conquêtes de Jean Galeas, les deux États fussent devenus limitrophes.

Toutes ces raisons furent écoutées avec calme par le sénat, et, enfin, François Carmagnola fut introduit.

Carmagnola était celui qui devait avoir, surtout, une grande influence sur l'assemblée.

Son nom était depuis longtemps populaire, et sa personne avait plu tout d'abord à la société vénitienne dans laquelle il avait été introduit.

D'ailleurs, Carmagnola avait connu le duc, servi sa politique, il devait donner sur lui des renseignements précis : on l'écouta avec une religieuse attention.

Il révéla toutes les machinations et les intrigues secrètes de Philippe-Marie Visconti, et montra combien il était loin de vouloir observer les traités qu'il avait signés; il peignit son caractère; cette ambition inquiète, qui n'était proportionnée ni aux forces de son État, ni à la vigueur de son âme, ni aux talents de son esprit.

Tandis que ses trésors étaient épuisés, et que la haine de ses peuples était excitée contre lui, il le représenta enfermé dans ses jardins, prêtant l'oreille aux récits de ses chasseurs, ne parlant que de fêtes et de plaisirs avec ses favoris.

Ses généraux ne pouvaient parvenir à le voir, lors même qu'ils livraient, pour lui, des batailles, et ses ministres, contre qui personne n'était admis à porter plainte, accablaient le peuple d'impôts.

— Il retient dans ses prisons, ajouta Carmagnola en finissant, et ma femme et mes filles, et il croit ainsi être maître de moi; mais partout où je me sentirai libre, je croirai avoir trouvé une patrie. Cette cité, qui ouvre un asile aux marchands de toutes les nations et de toutes les religions, n'en refusera sans doute pas un à Carmagnola. J'ai aussi mon métier que j'apporte dans vos murs, c'est la guerre. Donnez-moi des armes, donnez-les-moi contre celui qui m'a réduit à

cette dure nécessité, et vous verrez alors si je saurai et vous défendre et me venger !

Des applaudissements unanimes accueillirent cette déclaration de Carmagnola, et quand le doge François Foscari prit la parole, la question était déjà résolue dans tous les esprits.

— Aidons les Florentins, s'écria le doge, tandis que Dieu les aide, et qu'ils s'aident aussi eux-mêmes ; que tout le monde sache que nos amis et nos vrais alliés sont ceux qui, comme nous, se dévouent pour la liberté ; que partout où celle-ci élève ses drapeaux, le nom vénitien soit aussi répété !

Dès ce moment, toute hésitation disparut, et le traité d'alliance fut signé entre Florence et Venise.

Les deux républiques s'engagèrent à mettre, à frais communs, six mille chevaux et huit mille fantassins sous les armes.

Les Florentins promirent d'équiper une flotte sur la mer de Gênes, et les Vénitiens d'en faire remonter une par le Pô. Enfin, toutes les conquêtes qui, par leurs armes, pourraient être faites en Lombardie, devaient demeurer aux Vénitiens.

Les Vénitiens n'oubliaient jamais leur petit bénéfice.

Le marquis de Ferrare, le seigneur de Mantoue, les Siennais, le duc Amédée de Savoie et le roi Alphonse d'Aragon entrèrent successivement dans cette ligue, et la guerre fut déclarée au duc de Milan par les confédérés, le 27 janvier 1426.

Cependant, au moment où Carmagnola sortait du Conseil, entouré d'un grand concours de peuple qui l'accompagnait de ses cris enthousiastes, le petit page Lorenzo s'avança doucement vers son maître, et lui toucha la main. Carmagnola se retourna vivement et interrogea Lorenzo du regard.

— Maître, dit ce dernier, à voix basse et mystérieuse, deux mots.

— Qu'y a-t-il? fit Carmagnola étonné de cet air de mystère

— Ce soir, à dix heures, poursuivit le page du même ton, près du Rialto, une gondole vous attendra, y viendrez-vous?

Carmagnola sourit, et frappa légèrement sur l'épaule de son page.

— Il paraît que les femmes de Venise veulent me recevoir aussi bien que le sénat, répondit-il; nous verrons cela ce soir, mon ami, va!...

Et Carmagnola continua sa route, avec Jean-François de Gonzague, ambassadeur de Mantoue, avec lequel il était lié d'une amitié étroite et sincère.

Chemin faisant, Carmagnola raconta à Gonzague ce que son page venait de lui rapporter.

— Une intrigue! dit Gonzague, une intrigue à Venise où vous comptez tant d'ennemis, où les Strozzi se montrent si ardents à vous nuire! prenez-y garde, Carmagnola, les femmes donnent aussi quelquefois la mort.

— Vous avez raison, répartit Carmagnola, j'ai déjà fait les mêmes réflexions; aussi ne suis-je point du tout disposé à aller à ce rendez-vous.

— Soyez du moins bien sûr de ce que vous devez y trouver, ajouta Gonzague.

Quelques heures après, les deux amis se séparèrent. et Carmagnola regagna son palais, où il retrouva son page qui l'attendait.

Ce dernier le suivit jusque dans son appartement.

— Voyons, lui dit alors Carmagnola, voyons, Lorenzo, expliquons-nous maintenant. quelle personne t'a donné pour moi le rendez-vous dont tu m'as parlé?

— Elle est belle comme une madone! répondit Lorenzo avec un regard de feu.

— Tu l'as donc vue?

— Oui, monseigneur!

— Et elle est jeune?

— Seize ans... mon âge!

— Et comment s'appelle-t-elle?

— Margarita.

— Enfin, tu m'engages à y aller, tu crois qu'il n'y a pour moi aucun danger?

— Oh! mon maître, dit Lorenzo, si je l'avais pensé un seul instant, je ne vous en aurais point entretenu!

Lorenzo avait seize ans, comme il venait de le dire; c'était un bel enfant, simple et naïf, élevé sous les yeux de Carmagnola, et qui avait pour ce dernier un amour et un dévouement de fils. Il le suivait partout, écartait avec soin tous les dangers de sa personne, et veillait incessamment sur lui, avec la sollicitude inquiète d'une femme.

Quand le soir fut venu et que dix heures sonnèrent, ils s'acheminèrent tous les deux vers le pont Rialto, où ils trouvèrent une grande gondole mystérieusement fermée et qui semblait attendre.

Lorenzo sauta le premier dans la gondole, dit quelques mots au marinier, et donna la main à Carmagnola qui le suivit. La gondole partit aussitôt.

Un instant après, ce dernier s'asseyait auprès d'une jeune femme, qui était peut-être aussi belle que Lorenzo l'avait dit, mais qui, pour le moment, portait un petit masque de velours dont elle cachait ses traits.

— Madame, dit Carmagnola en s'inclinant, quand, ce matin, mon page Lorenzo est venu m'annoncer la faveur dont vous vouliez m'honorer, j'ai douté de sa véracité; je me suis demandé pourquoi un tel bonheur m'arrivait, à moi, et j'ai hésité à venir, craignant de me trouver au-dessous d'un semblable rôle. Pourtant, j'aurais fait injure, en ne venant pas, à la femme qui m'appelait, et me voici!..

La jeune femme sourit sous son masque, et tendit la main à Carmagnola.

— Je vous remercie, dit-elle, en serrant la main du général, je

vous remercie pour vous et pour moi, monseigneur; pour vous, qui auriez été exposé à de grands dangers si vous n'aviez pas été averti à temps; pour moi, qui ne me serais jamais consolée d'un tel malheur.

Carmagnola essaya à son tour un sourire.

— Vous m'effrayez! répondit-il.

— Vous avez bien des ennemis à Venise, monseigneur, poursuivit l'inconnue, et hier même, j'ai entendu former des projets sinistres contre vous!

— Et quels sont donc ces ennemis si redoutables?

— Les Strozzi.

— Je les connais!.. mais rassurez-vous, madame, je saurai les réduire au silence, et s'il le faut, je les chasserai du Conseil-des-Dix.

— Et comment cela? demanda vivement la jeune femme.

Carmagnola la regarda fixement, et vit briller ses deux yeux ardents derrière son masque.

— Tenez, madame, reprit-il froidement, à quoi bon nous entretenir de ces choses sérieuses et graves? est-ce donc là la seule raison qui nous réunit?... Non, oublions au contraire la république et le Conseil-des-Dix, et laissez-moi ne songer qu'au bonheur de me trouver près de vous.

— Vous êtes imprudent, monseigneur! dit la jeune femme.

— J'ai hâte de vivre, repartit Carmagnola; nous autres soldats, c'est à peine si nous avons une heure à nous! Dans quelques jours, je serai parti; sais-je si je reviendrai? Les Strozzi sont fous, à coup sûr, de se compromettre comme ils le font, pour se débarrasser d'un homme que les archers du duc Visconti peuvent abattre d'un instant à l'autre. Oublions donc, oublions Venise, le Conseil-des-Dix et ses membres, le duc de Milan et ses archers, pour nous rappeler que vous êtes belle, que je suis jeune encore, et que nous pouvons ravir à la vie une heure que les plus fortunés nous envieraient!

La jeune femme se mordit les lèvres, et Carmagnola se rapprocha d'elle.

— Et, pour commencer, poursuivit-il, prouvez-moi, ma belle inconnue, que mon page ne m'a pas menti, et que ce vilain masque cache bien la plus charmante figure que regard d'amant ait jamais contemplée !...

La jeune femme s'exécuta de bonne grâce, et ôta son masque.

Carmagnola fut comme ébloui.

Jamais, peut-être, il n'avait vu tant de grâce et de beauté réunies ; pendant quelques secondes, il resta muet d'étonnement et d'admiration devant cette ravissante apparition !

La jeune femme rougit de se voir ainsi contemplée, et baissa les yeux.

Cependant la gondole allait toujours, se balançant mollement sur les lagunes, et l'on n'entendait alentour que le chant cadencé des mariniers.

La nuit était magnifiquement étoilée, et Lorenzo, mélancoliquement assis sur le bord de la barque, regardait le ciel qui se reflétait dans l'eau, et songeait au bonheur de son maître.

Cette femme, près de laquelle son maître se trouvait à cette heure, il l'avait vue, lui aussi, et son cœur de seize ans avait été vivement touché par cette beauté, dont aucune parole ne saurait donner une juste idée.

Les tempes de Lorenzo battaient, ses beaux yeux aux longs cils noirs se fermaient, et il croisait, de temps en temps, ses bras sur sa poitrine pour en modérer les battements.

Il n'était que page, lui ; on le considérait encore comme un enfant, bien qu'il eût déjà seize ans ! Et cependant il sentait, à de certaines heures, toutes ses ardeurs s'éveiller et troubler sa raison ; mille soupirs emplissaient sa poitrine ; le regard d'une femme le faisait longtemps rêver...

Lorenzo était bien triste.

Quand son maître sortit de la chambre de la gondole, le page était encore absorbé dans ses réflexions; Carmagnola fut obligé d'aller à lui...

Lorenzo se leva en tressaillant.

— Allons!... Lorenzo, levons-nous, mon ami; voici une heure raisonnable pour rentrer aux affaires graves maintenant.

La gondole s'arrêta. — Lorenzo et Carmagnola sautèrent sur le quai, et reprirent aussitôt la direction de leur palais.

III.

Cependant une pareille intrigue ne pouvait occuper longtemps l'esprit, ni remplir le cœur de Carmagnola; les inquiétudes que lui inspirait la guerre qui allait s'ouvrir étaient assez graves pour l'absorber entièrement, et quelques jours après, il chargea son page Lorenzo d'annoncer à Margarita qu'il ne pouvait continuer de la voir.

Lorenzo se garda bien d'exécuter, à la lettre, l'ordre que lui donnait son maître!

Lorenzo était jeune, et il aimait Margarita avec toute la fougue d'une première passion; il avait passé, à pleurer, toutes les nuits que son maître passait près de la jeune femme. Il était jaloux de son maître; et ce nouveau sentiment qui avait pénétré son cœur, en avait enlevé, momentanément du moins, ce dévoûment qu'il éprouvait naguère pour Carmagnola.

Ce fut donc avec une sorte de joie sauvage que Lorenzo accueillit la détermination de son maître; mais avec cette profonde dissimulation d'un homme jaloux, il ne fit rien paraître de sa satisfaction, et courut, le soir venu, auprès de Margarita.

Margarita attendait comme à l'ordinaire, et la nouvelle qu'on lui apporta lui inspira un cruel dépit.

Cependant, c'était la première fois que Carmagnola n'était pas exact, et Margarita put croire que ce n'était pas par froideur ou par indifférence

Lorenzo annonça que son maître était retenu ce soir-là; que les soins de la guerre le forçaient à rester loin de sa maîtresse, qu'un autre jour viendrait où il serait plus heureux; tout ce qui pouvait enfin faire prendre patience à la jeune femme.

Le lendemain, ce fut la même chose, et ainsi de suite, jusqu'au jour où Carmagnola partit.

Toutefois, après s'être acquitté chaque fois de sa mission, Lorenzo n'avait garde de s'éloigner : la gondole était là; la nuit était parfumée, les chants des mariniers résonnaient toujours aussi joyeux; Margarita se sentait, malgré elle, entraînée vers une pente fatale; la gondole partait, fendant l'onde, et berçant, dans son balancement harmonieux et tendre, les soucis de la maîtresse de Carmagnola, et la passion ardente de son page.

Ils ne pouvaient rester ainsi, l'un et l'autre, silencieux et mornes pendant toute la promenade nocturne. Une lampe, aux feux mourants, éclairait seule la chambre mystérieuse : souvent le regard de Margarita s'oubliait, chargé de langueurs, sur le front pur de l'enfant; souvent l'amoureux page s'approchait de la voluptueuse vénitienne, et s'emparait d'une main qu'on ne cherchait pas à retirer.

Ils étaient jeunes tous deux; leurs lèvres balbutiaient encore les premières paroles de l'amour, si douces et si énervantes; leur cœur était sans défense contre ces mille sensations pleines d'entraînement vainqueur, qui naissent du calme des nuits.

Un mot, une étincelle devaient suffire!

Carmagnola était le premier amour de Margarita, amour de l'imagination, et des sens surtout!

Margarita était le premier désir de Lorenzo!

Et puis, peut-être y avait-il pour Margarita une raison cachée de ne

point rompre toute liaison avec Carmagnola, et de continuer même indirectement à être mise au courant des détails de sa vie intime.

Un soir, Carmagnola ordonna à Lorenzo de le suivre : il devait partir le lendemain, et voulait, avant de s'éloigner de Venise, laisser derrière lui quelqu'un de sûr qui pût l'avertir des dangers qui le menaceraient, et servir ses projets d'avenir ou de vengeance.

Ils marchèrent longtemps à travers les rues étroites et sombres de la ville, et arrivèrent enfin à une maison d'assez mauvaise apparence.

Il était minuit.

Il n'y avait personne dans les rues; mais, par crainte de toute malencontre, le maître et le page avaient jeté sur leurs épaules un costume de circonstance, c'est-à-dire le long manteau et le chapeau à larges bords.

Carmagnola frappa à la porte de la maison, et on les introduisit aussitôt dans une salle basse, où un homme les attendait.

C'était un vieillard d'une soixantaine d'années environ, le front chauve, le menton orné d'une longue barbe blanche.

Dès qu'il vit Carmagnola, il se leva et alla au devant de lui.

— Vous m'attendiez, dit Carmagnola; les préparatifs de départ m'ont un peu retardé ; mais, Dieu merci, nous avons encore le temps de causer de nos affaires, et de bien nous entendre sur ce que nous ferons.

Le vieillard fit asseoir le général, et se tint debout. — C'était un ancien serviteur de la maison des Carmagnola, et qui avait conservé pour François un dévoûment de père.

— J'écoute, dit-il, en s'inclinant, ce que monseigneur voudra bien m'ordonner.

— Alphonse, dit alors Carmagnola, je vais partir demain, et Dieu seul sait si je reverrai jamais cette ville où je suis né. Avant de m'éloigner, je veux d'abord assurer le sort de ceux que j'aime et qui m'au-

ront bien servi ! Alphonse, tu es le premier parmi ceux-là, et Lorenzo est le second.

— Lorenzo ! fit le vieux serviteur, en cherchant le page du regard.

— Oui ! poursuivit Carmagnola, Lorenzo, page, que voici ; je veux que votre sort à tous les deux soit assuré, et ces parchemins, que je te remets, te mettront à l'abri du besoin, et permettront à ce jeune étourdi de se choisir une profession honorable.

— Vous ne m'emmenez donc pas avec vous, maître? fit observer Lorenzo.

— Non, mon enfant, répondit Carmagnola, non, tu me seras plus utile à Venise qu'à l'armée : car j'attends de vous deux des services de plus d'un genre.

Il y eut alors un moment de silence ; puis Carmagnola reprit :

— Vous êtes les deux seuls amis que je laisse à Venise, et vous seuls resterez chargés de la mission délicate et difficile de vous enquérir de tout ce que l'on dira, de tout ce que l'on pensera de moi, de tout ce que les Strozzi tenteront contre moi : oh ! les Strozzi surtout, mes amis ; ces hommes n'ont pas pardonné au fils le meurtre ordonné par le père ! Ils ont voulu m'empoisonner, il y a quelques jours à peine ! Ils feront tout ce qu'ils pourront pour me rendre hostiles le Sénat et le Conseil-des-Dix. Mais, je vous le dis à vous deux, afin que vous me serviez en conséquence, le jour où les Strozzi me sembleront devenir suffisamment dangereux pour ma vie ou ma réputation, je reviendrai triomphant dans ces murs, et à l'aide de l'armée victorieuse que j'y ramènerai, je les chasserai du poste qu'ils occupent et qu'ils déshonorent !... Voilà ce que j'avais à vous dire, mes amis... Mes dépêches seront adressées tantôt à toi, Alphonse, tantôt à toi, Lorenzo, et vous me promettez, dût-il vous en coûter la vie, d'exécuter à la lettre les instructions qu'elles renfermeront?

— Nous le jurons ! dirent à la fois Lorenzo et Alphonse.

— C'est bien ! maintenant, je n'ai pas de temps à perdre ; adieu, Alphonse, et que Dieu veille sur tes jours !

— Adieu ! mon noble maître, répondit le vieux serviteur, en se jetant à ses genoux ; adieu, et puissé-je vous revoir heureux et triomphant !

Carmagnola serra avec attendrissement les mains du vieillard, et se retira avec Lorenzo.

Le lendemain, il quittait Venise, escorté jusqu'aux portes de la ville par la foule enthousiaste, qui remettait avec confiance ses destinées entre ses mains.

Carmagnola se dirigea aussitôt vers l'État de Mantoue.

Déjà toute cette partie de l'Italie se préparait à la guerre avec une activité inouïe : le marquis d'Este formait une armée sur le Panaro, et les Florentins portaient au complet celle que Nicolas de Tolentino, leur général, commandait en Toscane. Carmagnola se mit en devoir de rassembler ses troupes non loin de Mantoue.

L'idée de ce dernier, son ambition était de s'emparer par surprise de la ville de Brescia. Il savait que Venise tenait essentiellement à la possession de cette ville, et pensait, avec raison, qu'il lui serait moins difficile qu'à tout autre de l'enlever.

Il avait, en effet, un grand nombre de partisans dans cette espèce de forteresse, qu'il avait autrefois conquise sur Pandolfe Malatesti, et dont il s'était dès lors déclaré le patron.

Tous les Guelfes, qui habitaient dans un quartier séparé et entouré de murailles, étaient mécontents de la maison Visconti, qui les opprimait ; quelques soldats avaient, en outre, aussi promis d'ouvrir la citadelle aux Vénitiens.

« La ville de Brescia était alors composée de plusieurs quartiers défendus par des fortifications indépendantes. Sur la montagne qui la domine était une forteresse entourée d'un double mur, soutenu de tours rapprochées l'une de l'autre. Une seconde enceinte de murs

formait au dessous de la première une seconde forteresse, habitée par les Gibelins ; au dessous, et sur la droite, s'en trouvait une troisième, qu'on nommait la Citadelle Neuve, attenante à la porte Pilaire ; à gauche, le quatrième quartier, qui s'étend dans la plaine et la partie la plus basse de Brescia, se nommait la ville Guelfe. »

C'est dans ce dernier quartier que Carmagnola fut introduit le 17 mars 1426. Encore, la porte de Garzetta, qui est à l'extrémité de la ville, ne lui fut-elle point livrée, et resta entre les mains de la garnison milanaise.

C'était là, certainement, un avantage d'autant plus faible que tous les lieux forts de la ville étaient demeurés au duc de Milan, et que, d'ailleurs, Guido Torello, l'ancien rival de Carmagnola, François Sforza, Nicolas Piccinino, et d'autres capitaines illustres, à la solde de Philippe, s'avançaient pour recouvrer cette ville importante.

Mais Carmagnola suppléa, par son activité merveilleuse, au danger de la situation.

Dès qu'il eut occupé la ville Guelfe, il sépara aussitôt ce quartier, par un fossé large et profond, de la forteresse la plus prochaine. — En même temps, il entreprit le siége de la porte de Garzetta.

De son côté, Nicolas de Tolentino, général des Florentins, commença le siége des deux citadelles, et pour qu'elles ne pussent point recevoir de nouveaux secours du dehors, il les enferma par un fossé de deux milles de longueur et de vingt pieds de large sur douze de profondeur.

Cependant, les combats se renouvelaient sans un moment de relâche, dans ces différents siéges, et l'artillerie, dont l'usage commençait à devenir plus général et plus meurtrier, détruisait les fortifications qui n'avaient pas été construites pour lui résister.

La porte de la Garzetta se rendit la première, et peu après, la Citadelle Neuve.

Ange de la Pergola, d'après les ordres du duc de Milan, ramena

de Romagne l'armée avec laquelle il y avait fait la guerre, et il passa le Panaro par la négligence ou la connivence du marquis d'Este qui avait été chargé d'en défendre les bords.

Tous les condottieri du duc se trouvèrent ainsi réunis près de Brescia, et ils formèrent une armée de plus de quinze mille gendarmes, avec un nombre proportionné d'infanterie ; mais la jalousie réciproque de ces chefs et leur insubordination les empêchèrent de tirer parti de leurs forces. Ils n'attaquèrent les lignes de Carmagnola que lorsqu'il était trop tard pour les forcer ; ils furent alors repoussés avec perte.

Les Bressans, assiégés dans leurs différentes forteresses, furent obligés successivement de se rendre. Cinq capitulations livrèrent ainsi, à de longs intervalles, les divers quartiers de la ville aux Vénitiens, et le 20 novembre 1426, la Citadelle Vieille se soumit et compléta la conquête de Brescia.

Le siége avait duré huit mois entiers.

Mais Brescia était au pouvoir de Venise, et la République fêta dignement la prise de cette ville importante qui était comme la clef des États du duc de Milan.

Le nom de Carmagnola devint plus populaire que jamais, et le duc Philippe-Marie lui-même se vit contraint peu après de passer un nouveau traité avec ses ennemis.

Par ce traité, le duc laissait aux Vénitiens la ville qu'ils avaient conquise, et promettait de leur livrer le reste du territoire bressan.

Mais, fidèle à son caractère, il n'eut pas plus tôt signé ce traité, qu'il s'en repentit, et ne chercha qu'une occasion favorable pour le déchirer. Il reprit donc bientôt les armes, et les hostilités recommencèrent avec plus d'acharnement.

Carmagnola n'en demandait pas davantage, et il se remit en campagne avec une nouvelle activité.

Après quelques escarmouches insignifiantes qui s'engagèrent entre

les deux armees, dans l'État de Mantoue, et dans lesquelles les troupes milanaises parurent avoir l'avantage, une affaire décisive s'engagea auprès de Crémone.

L'armée milanaise obéissait à quatre généraux qui jouissaient d'une autorité égale.

Nicolas Piccinino avait réuni presque tous les soldats de Braccio, de Mantoue, un condottiere, et rendu l'existence à ses bandes longtemps fameuses. François Sforza commandait la troupe rivale, qui avait été formée par son père. Guido Torello avait été mis, par le duc, à la tête des soldats que Carmagnola avait rassemblés et qu'il avait longtemps conduits à la victoire. Enfin, Ange de la Pergola, vieilli dans les combats, avait formé lui-même sa propre armée.

Ces chefs, égaux en rang, en réputation, en habileté, nourrissaient les uns contre les autres une jalousie qu'échauffait encore la rivalité de leurs soldats.

Carmagnola, au contraire, jouissait d'une autorité qui n'était disputée par personne, et il avait en conséquence, sur ses adversaires, un avantage prodigieux, grâce au secret et à la rapidité de ses mouvements.

Il prit presque sous leurs yeux Bina et Casal Maggiore, et chacun de ces succès excita une nouvelle querelle dans le camp de ses ennemis.

Ce n'est pas, cependant, qu'il n'eût aussi sous ses ordres des hommes fiers et indépendants qu'il fallait plier à l'obéissance.

On voyait dans son armée les trois princes souverains de Mantoue, de Faenza, de Camérino, les deux parents de Sforza, Micheletto et Lorenzo Attendolo, les commissaires des Florentins et des Vénitiens; enfin, Paul-François Orsini qui, plus que tous les autres, disputait l'autorité à son général.

Mais Carmagnola avait tant de dignité, de décision et de calme

dans le danger, que ceux même qui l'accusaient le plus d'arrogance n'hésitaient jamais un instant à lui obéir.

Le duc de Milan connaissait la jalousie de ses généraux, mais il la nourrissait au lieu d'y porter remède : il ne voulait en rendre aucun assez grand pour qu'il lui donnât de l'ombrage ; il ne voulait accorder à aucun une faveur qui pût mécontenter les autres et les détacher de lui.

Lorsqu'il se vit enfin forcé de soumettre à une seule volonté celle de tant de chefs, il voulut que son généralissime imposât aux autres par sa naissance et son rang plus que par une réputation militaire dont ils seraient envieux. Il fit venir Charles Malatesti, fils du seigneur de Péraro, et neveu de l'autre Charles Malatesti, seigneur de Rimini, et il lui confia le commandement suprême de son armée.

Telle était la situation respective des deux armées, quand Carmagnola crut que le moment était enfin venu de livrer une bataille décisive. Depuis quelque temps d'ailleurs, il avait pris à tâche de provoquer le nouveau général, et de le mettre en opposition avec ses lieutenants, qu'il savait plus expérimentés que lui.

Il le harcelait, il affectait de ne point prendre garde à lui, et cependant, il avait soin de ne lui offrir la bataille qu'autant qu'il s'était bien assuré de l'avantage du terrain.

Il avait pris position à deux ou trois milles de l'armée milanaise, près du village de Macalo, non loin de l'Oglio, dans un lieu entouré de marais.

Les chaleurs de l'été avaient presqu'entièrement desséché ces marais, « en sorte, dit M. de Sismondi, que la croûte plus dure qui recouvrait le limon pouvait supporter des fantassins, tandis qu'elle s'enfonçait sous les pieds des chevaux. »

Carmagnola avait reconnu soigneusement et par lui-même ces marais, il en connaissait chaque sentier praticable, et derrière chaque buisson, sous chaque plateau d'un terrain plus ferme, il avait dressé

des embuscades, tandis qu'il laissait, en apparence, sans gardes la chaussée tortueuse qui traversait le marais.

Comme il arrive toujours en pareille occurrence, les soldats milanais demandaient à grands cris le combat, et se considéraient comme insultés par la prise de Macalo, faite sous leurs yeux.

Malatesta partageait leur ressentiment, tandis que, dans son conseil de guerre, plusieurs des capitaines représentaient les dangers de l'attaque. Mais le parti le plus hasardeux l'emporta, lorsque ceux qui le proposaient donnèrent à entendre que leurs adversaires manquaient de cœur. Il fut donc convenu que l'on attaquerait les lignes ennemies, et, le 11 octobre, toute l'armée milanaise s'engagea gaiement sur la chaussée étroite qui traversait le marais.

Carmagnola les laissa s'avancer, puis quand il jugea qu'ils ne pouvaient plus reculer, il donna le signal.

Alors ce fut comme un coup de théâtre; la malheureuse armée fut assaillie de droite et de gauche par une volée de flèches, et la cavalerie légère et l'infanterie de Carmagnola se mirent à la harceler avec un acharnement redoutable.

La bataille à peine engagée était déjà gagnée.

Une fois, en effet, que la colonne fut mise en désordre, les fantassins de Carmagnola s'aventurèrent sur la chaussée, et, perçant le ventre des chevaux milanais, ils renversèrent les cavaliers, qui, accablés sous le poids de leurs armures, ne pouvaient plus se relever.

Guido Torello trouva moyen de s'échapper par un sentier qu'il découvrit au travers des marais. Piccinino, parcourant toute la chaussée, se fit jour au milieu des ennemis; Francesco Sforza retourna en arrière; mais Charles Malatesti fut fait prisonnier avec huit mille gendarmes, sans qu'il y en eût, à ce qu'on assure, un seul de tué.

Tous les bagages et d'immenses richesses tombèrent au pouvoir du vainqueur .

La fortune protégeait donc Carmagnola au-delà de toute espérance : il allait de succès en succès, et triomphait aussi bien à Venise que sur le champ de bataille de Macalo.

Cependant le Conseil-des-Dix veillait au milieu de l'allégresse générale; si les princes sont jaloux, les républiques sont ombrageuses, et la gloire du grand capitaine ne devait pas le mettre à l'abri d'une catastrophe.

Un fait insignifiant, en apparence, donna une sorte de prétexte à .a haine du Conseil de la république; voici à quelle occasion :

Il n'existait entre les soldats du duc de Milan et ceux de Carmagnola aucune animosité réelle, et généralement, lorsque la bataille n'avait pas été sanglante, elle se terminait sans que les combattants conservassent aucun ressentiment les uns contre les autres. Les vainqueurs ne voyaient plus dans leurs prisonniers que d'anciens frères d'armes.

D'ailleurs, la plupart des soldats du duc de Milan avaient servi dans les guerres précédentes, et avaient contracté, avec des hommes devenus leurs adversaires, des liens d'amitié et d'hospitalité guerrières.

Presque tous ceux qui avaient été faits prisonniers à Macalo avaient servi sous Carmagnola, et, dans le cours de la campagne, ils avaient montré à plus d'une reprise que leur ancien amour pour ce général n'était pas étouffé.

Pendant la nuit qui suivit la victoire de Macalo, les soldats de Carmagnola rendirent la liberté à une grande partie des prisonniers.

Quand le jour fut venu, les commissaires vénitiens se montrèrent fort courroucés de cet acte de générosité, et allèrent trouver le général, lui reprochant de laisser ainsi échapper tous les fruits de sa victoire, par cette libéralité imprudente.

Carmagnola ne répondit pas aux reproches qu'il essuyait, mais il donna aussitôt l'ordre d'amener devant lui tous les prisonniers qui

se trouvaient encore dans le camp. Il en restait quatre cents environ. Les principaux chefs de l'armée, les commissaires de Venise étaient dans la tente du général; rien ne manquait à la solennité du moment. Carmagnola s'avança vers les prisonniers :

— Puisque mes soldats, leur dit-il d'une voix brève et impérieuse, puisque mes soldats ont rendu la liberté à vos frères d'armes, je ne veux pas leur céder en générosité; allez, vous êtes libres aussi !

Les prisonniers poussèrent des cris de joie, se précipitèrent aux genoux de Carmagnola, et ne se retirèrent qu'après avoir fait retentir l'air de leurs vivats!

Les Vénitiens ne témoignèrent cependant aucun ressentiment de ce manque de déférence de leur général; mais le Conseil-des-Dix fut prévenu, et se tint sur ses gardes.

Le Conseil redoubla de prévenance envers Carmagnola : « il avait commencé, dit M. de Sismondi, à se défier de lui, et déjà il le traitait avec une faveur exagérée, comme un homme qu'il voulait sacrifier! »

IV.

Pendant que Carmagnola remportait ainsi chaque jour de nouveaux avantages et faisait payer cher à son ancien maître son ingratitude, que faisaient à Venise les deux serviteurs qu'il y avait laissés : Alphonse et Lorenzo?

Carmagnola n'avait pas oublié la tentative d'empoisonnement dont il avait été l'objet de la part de Strozzi, et il faisait de temps à autre passer à Lorenzo et au vieux Alphonse des instructions secrètes, auxquelles ce dernier surtout ne manquait pas de se conformer avec le soin le plus scrupuleux.

Carmagnola ne se gardait point d'illusions : il savait que le Con-

seil-des-Dix, sourdement travaillé par les Strozzi et leurs partisans, le flatterait lâchement jusqu'au moment de le frapper.

Il savait le Conseil jaloux de toute supériorité, craignant surtout de se voir arracher un lambeau de pouvoir; le Conseil-des-Dix ne devait jamais lui pardonner l'éclat de ses dernières victoires!...

Il connaissait, ce vaillant Carmagnola, la république de Venise! aussi, avait-il pris ses précautions; il faisait, de son côté, sonder par Alphonse les dispositions du peuple à son égard : le peuple lui était tout dévoué, et on lui avait assuré qu'il le suivrait dans toute tentative, dût-elle avoir pour but de renverser le Conseil-des-Dix même!

Le peuple se laisse facilement séduire par les renommées militaires; Carmagnola n'aurait eu qu'à se présenter aux portes de Venise, après la bataille de Macalo, pour se faire élire doge; mais il n'avait pas encore assez humilié le duc de Milan : il attendit d'autres temps.

D'ailleurs, il était au milieu de son armée, il n'avait rien à craindre; ses soldats l'aimaient : il n'avait pas à redouter dans son camp le poison d'un Sperutti.

Et puis, quitter un camp victorieux pour se faire doge d'une populace de gentilshommes trafiquants, n'était-ce pas trop déchoir?

Il attendit.

Quant à ses agents, si Alphonse s'acquittait avec un zèle intelligent de la mission qui lui était confiée, il n'en était pas ainsi de Lorenzo.

Les amours de Margarita et du jeune page avaient pris un développement inévitable, et la jeune femme, comme l'enfant, s'oubliaient dans les folles joies de cet amour.

Le page cependant ne négligeait pas complétement les intérêts de son maître, il n'avait pas cessé de l'aimer; il voyait fréquemment le vieux serviteur des Carmagnola, accueillait avec une joie sans mélange la nouvelle de ses victoires; mais, en réalité, il ne faisait

rien pour lui être utile, et passait ses jours et ses nuits aux pieds de sa maîtresse.

Margarita avait oublié Carmagnola, Lorenzo était beau, jeune, naïf; il aimait avec toute l'ardeur d'une âme de seize ans; le bonheur avait doublé ses facultés : Margarita était fière d'inspirer un tel amour; elle était heureuse du bonheur de son amant! Les deux enfants ne pensaient guère ni au Conseil-des-Dix, ni aux Strozzi.

Depuis quelque temps, le Conseil-des Dix redoublait de vigilance, et avait lancé les nombreuses escouades de ses agents sur la place de Venise. Le Conseil pressentait quelque révolution, et il n'était pas éloigné de penser que Carmagnola songeait à un coup de main; les espions allaient et venaient, le jour, la nuit, dans les rues, sur les lagunes, observant, écoutant, flairant l'émeute dans tous les coins!

Le Conseil-des-Dix était le centre vers lequel venaient se réunir, à une heure fixée, tous ces agents mystérieux... les dénonciations allaient leur train, les arrestations suivaient de près; mais jusqu'alors aucun résultat n'avait été obtenu.

Les Strozzi commençaient à devenir inquiets, les espions eurent peur; Venise cependant était joyeuse et chantait.

Écoutez plutôt cette description qu'a faite, de cette singulière ville, un des grands poëtes de notre temps.

« Il y a une chose grande, et terrible, et pleine de ténèbres; il y a
« Venise! Et savez-vous ce que c'est que Venise! Venise, je vais
« vous le dire : c'est l'inquisition d'État; c'est le CONSEIL-DES-DIX!
« Parlons-en bas, car il est peut-être là, quelque part, qui nous
« écoute, des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous
« connaissent tous. Des hommes qui ne sont visibles dans aucune
« cérémonie, et qui sont visibles sur tous les échafauds. Des hommes
« qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle
« du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui

« les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire : celui-ci en
« est ! un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus. Des agents
« partout, des sbires partout, des bourreaux partout ! Des hommes
« qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces
« mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous le porche de Saint-
« Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cepen-
« dant d'une façon bien terrible et bien haute, car elles disent à tout
« passant : dénoncez ! — Une fois dénoncé, on est pris ; — une fois
« pris, tout est dit ! — A Venise, tout se fait secrètement, mystérieu-
« sement, sûrement. Condamné, exécuté ; rien à voir, rien à dire ;
« pas un cri possible, pas un regard utile ; le patient a un baillon, le
« bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafaud, tout-à-l'heure ?
« je me trompais. — A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on
« disparaît ! Il manque tout à coup un homme dans une famille :
« qu'est-il devenu ? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent.
« Quelquefois, on entend quelque chose tomber dans l'eau, la nuit ;
« passez vite, alors. — Du reste, bals, festins, flambeaux, musique,
« gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise ! — Voyez-
« vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu
« de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur
« de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves ;
« un corridor ténébreux, dont d'autres que nous connaissent les
« portes, et qu'on sent serpenter autour de soi, sans savoir au juste
« où il est ; une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse
« des hommes qui font quelque chose. Et les vengeances person-
« nelles qui se mêlent à tout cela, et qui cheminent dans cette ombre !
« Oh ! le Conseil des-Dix ! Mettez un ouvrier seul dans une cave, et
« faites-lui faire une serrure ; avant que la serrure soit finie, le
« Conseil-des Dix en a la clef dans sa poche (1). »

[1] *Angelo, tyran de Padoue ;* Victor Hugo.

Et ce magnifique portrait est d'un poëte, c'est-à-dire d'un amoureux de Venise, — car tous les poëtes aiment Venise comme ils aiment, hélas ! toutes les courtisanes.

Quelqu'un qui n'aimerait pas Venise et qui ferait son portrait, vous jetteriez le livre ! — comme vous détourneriez les yeux du cadavre putréfié d'une coquine.

Je vous dis que Venise ressemblait en beau à l'Angleterre.

Une nuit, Margarita était tristement assise à la fenêtre de son palais, qui baignait ses pieds de marbre dans les flots sombres des lagunes. Sa pensée était imprégnée d'une mélancolie vague et sans but ; son regard errait mollement sur le tableau de Venise, que l'ombre lui dérobait peu à peu, et son cœur s'abandonnait sans courage aux terreurs superstitieuses qui l'envahissaient de toutes parts.

Elle attendait Lorenzo, et Lorenzo ne venait pas.

C'était la première fois que le jeune page manquait à un rendez-vous, et Margarita connaissait trop bien son cœur, pour penser que l'indifférence fût la cause de ce retard.

Elle était inquiète, et écoutait avec effroi tous les bruits qui montaient du dehors.

Enfin, après une heure de longue et douloureuse attente, la porte de sa chambre s'ouvrit, et un homme entra.

Ce n'était point Lorenzo...

Margarita recula épouvantée et voulut appeler ses gens ; mais l'homme ouvrit la robe dont il était revêtu, et laissa voir ces trois lettres sacramentelles, qui se détachaient en noir sur son juste-au-corps blanc : C. D. X : CONSEIL-DES-DIX !

C'était un espion.

Margarita retomba accablée sur son siége, et attendit.

L'homme, qui n'était autre que Sperutti, s'avança jusqu'à toucher la jeune femme, et la salua courtoisement.

— Rassurez-vous, lui dit-il, il ne vous sera fait aucun mal : mais le Conseil-des Dix, qui m'envoie, m'a chargé d'une mission délicate dont il faut que je m'acquitte, et vous voudrez donc bien répondre aux questions que je vais vous adresser.

— Je suis prête à obéir au Conseil, dit Margarita plus morte que vive..

— Vous connaissez le jeune page Lorenzo? poursuivit Sperutti.

— Je le connais, répondit Margarita en rougissant.

— Et vous le voyez souvent?

— Souvent.

— Enfin, dit Sperutti, vous avez assez d'empire sur lui pour obtenir certaines choses qu'il n'accorderait pas à d'autres?

— Je ne sais!... peut-être.

— C'est ce qu'il faudrait savoir cependant, objecta Sperutti, d'un certain ton qui fit trembler la jeune femme.

— Je l'espère, dit-elle en frémissant.

— Eh bien, écoutez-moi, signora ; en quelques mots, voici ce dont il s'agit, et quel service le Conseil-des-Dix attend de vous...

Margarita était pâle plus qu'une morte ; sa poitrine se soulevait avec épouvante ; elle écouta avidement.

— Le jeune page Lorenzo a conservé avec son maître Carmagnola, reprit bientôt Sperutti, des relations suivies, dont nul ne connaît le secret, mais que le Conseil veut pénétrer à tout prix ! Les dépêches du général arrivent par je ne sais quelle voie mystérieuse, mais elles arrivent à Venise, jetant parmi le peuple mille nouvelles singulières que Lorenzo seul peut connaître. Le Conseil aurait arrêté Lorenzo, et aurait vu, de la sorte, s'il était ou non réellement coupable... Mais il a craint le ressentiment de Carmagnola, et dans ce moment, le Conseil tient à ne pas l'irriter... On a donc jeté les

yeux sur vous, signora, et les Strozzi espèrent que vous réussirez sans difficulté à surprendre ce secret.

— Mais que veulent-ils donc de moi?... balbutia Margarita toute effarée.

— Rien de plus simple, interrompit Sperutti : le page Lorenzo a dû recevoir aujourd'hui les dépêches de son maître ; il les porte habituellement sur sa poitrine, jusqu'au moment où il les transmet au vieux Alphonse, un autre serviteur de la maison du général. Lorenzo viendra ce soir vers vous, il portera ces dépêches avec lui ; n'oubliez pas, Margarita, que le Conseil veut les avoir demain en sa possession !...

Sperutti gagna la porte ; mais au moment d'en franchir le seuil, il revint sur ses pas :

— Demain, dit il, je reviendrai ; songez que Lorenzo est perdu, si vous ne me remettez pas les dépêches de son maître !

Sperutti sortit, laissant Margarita en proie à la plus profonde agitation.

Elle voulait partir, quitter Venise, sans revoir Lorenzo ; mais elle craignait de le laisser exposé à toute la haine du Conseil.

Elle voulait encore le prévenir de tout ce qui se passait, et prendre avec Alphonse, cet autre serviteur des Carmagnola, une détermination dernière.

Mais Margarita était femme, et elle eut peur.

Elle eut peur surtout de ce pouvoir mystérieux du Conseil-des-Dix, et pensa qu'un pouvoir comme celui-là saurait bien l'atteindre, quelque précaution qu'elle pût prendre d'ailleurs pour se soustraire à sa vengeance.

Une heure se passa ainsi en agitations de toutes sortes, et quand Lorenzo entra, elle était pâle encore, et n'avait pu se remettre entièrement de son épouvante.

Lorenzo expliqua son retard. Il dit que les dépêches que lui en-

voyait périodiquement son maître avaient tardé; que l'inquiétude l'avait pris; qu'enfin, il avait été assez heureux pour trouver celui qui devait les lui remettre, et il ajouta que ce résultat était d'autant plus heureux, que la perte de ces dépêches aurait pu compromettre gravement Carmagnola.

La nuit se passa entre les deux amants comme toutes les nuits précédentes, seulement; quand vint le matin, Margarita disparut tout à coup, et Lorenzo quitta le palais sans avoir pu ni lui parler, ni la rencontrer.

Alphonse, le vieux serviteur de Carmagnola, était de son côté fort inquiet de ne point recevoir des nouvelles de son maître: il était parti de bonne heure de chez lui, pour aller à la rencontre du jeune page, de sorte que lorsque ce dernier atteignit la demeure du vieillard, il n'y trouva que sa femme et quelques enfants qui jouaient autour d'une haute cheminée.

Lorenzo était haletant, ses cheveux flottaient en désordre; une extrême pâleur couvrait ses traits. Il poussa un cri, quand il s'aperçut qu'Alphonse n'était point au logis.

— Perdu! s'écria-t-il avec désespoir; il est perdu!

— Qui cela? dit la femme d'Alphonse.

— Carmagnola! Les dépêches! elles ont disparu; on me les a volées!...

Et comme la femme restait interdite :

— Voyons, poursuivit Lorenzo, avec une sorte d'égarement, voyons, Alphonse a ici toutes les dépêches de mon maître; d'un instant à l'autre, les espions du Conseil peuvent venir, il faut tout détruire, tout faire disparaître, tout brûler.

Et sans attendre de réponse, Lorenzo se précipita vers une armoire dont il força la serrure; il enleva les papiers qu'elle renfermait, les déchira rapidement et les jeta au feu.

Il contempla avec calme toutes ces preuves de la conspiration de



LORENZO

brûlant la correspondance de Carmagnola

son maître disparaître, dévorées par les flammes, et, agenouillé près du foyer, il activait encore l'action du feu.

Il était temps, du reste, de procéder à une pareille opération, car à peine avait-il vu disparaître la dernière feuille de parchemin, que des coups redoublés retentirent contre la porte, et que les sbires du conseil firent irruption dans la salle basse.

Lorenzo ne chercha pas à opposer la moindre résistance, et suivit tranquillement ses gardiens jusque dans le palais ducal, où on l'appliqua immédiatement à la torture.

Mais le Conseil-des-Dix ne devait pas se contenter de cette simple arrestation.

Avant que ces faits ne se fussent passés à Venise, Carmagnola s'était approché des rives du Pô, avec une armée de douze mille cuirassiers et autant de fantassins. Sur ce fleuve, Nicolas Trevisani s'avançait avec une flotte vénitienne de trente-sept grands vaisseaux, et près de cent autres bâtiments.

L'intention du sénat était de diriger toutes ces forces contre Crémone, dont il désirait vivement la conquête, et déjà sa flotte avait remonté le Pô jusqu'à trois milles au dessous de cette ville. Le duc de Milan avait, de son côté, fait armer une flotte au dessus de Crémone, sous les ordres de Pacino Eustaccio : ses vaisseaux étaient en plus grand nombre, mais moins grands que ceux de ses ennemis.

Pendant quelques jours, Piccinino et Nicolas Sforza, avec toutes les troupes du duc de Milan, s'étaient approchés de Carmagnola, et l'avaient attiré à eux en l'éloignant du fleuve. La nuit suivante, ils lui firent savoir, par de faux espions, les dispositions qu'ils faisaient pour l'attaquer le lendemain, et réussirent ainsi à attirer toute son attention de leur côté.

Pendant ce temps, ils montaient secrètement, avec tous leurs cuirassiers, sur les galères de Pacino Eustaccio.

Dans la bataille navale qu'ils voulaient livrer le lendemain, les

galères, serrées dans le lit étroit du fleuve, ne pouvaient combattre qu'à l'abordage, et, dans un tel engagement, le courage, la force de corps, et l'armure impénétrable des cuirassiers, devaient être d'un plus grand avantage que les manœuvres les plus habiles des marins vénitiens.

Trevisani fit vainement demander à Carmagnola ses cuirassiers : ce dernier, se croyant sûr de combattre le lendemain, ne voulut point affaiblir son armée.

Enfin, le matin venu, Carmagnola s'aperçut, mais trop tard, que les généraux ennemis l'avaient joué. Il voulut alors se rapprocher du fleuve ; mais il était devenu impossible de faire embarquer ses soldats. Pacino Eustaccio avait profité de l'impétuosité des eaux, accrues par la fonte des neiges, pour pousser Trevisani contre la rive droite.

C'est de ce côté que le combat commença avec un incroyable acharnement.

Les Milanais s'accrochaient avec des grappins aux vaisseaux vénitiens, et aussitôt les cuirassiers de Sforza et de Piccinino s'élançaient sur le pont de leurs ennemis. Le carnage fut d'autant plus sanglant, que les Vénitiens ne pouvaient se résoudre à céder la victoire.

Carmagnola était sur la rive opposée, et les exhortait à mourir. Cependant, il fallut céder : vingt-huit galères vénitiennes furent prises avec quarante-deux vaisseaux de transport.

Dès que la bataille fut terminée, Carmagnola, accablé de douleur, vit entrer dans sa tente les commissaires de Venise qui vinrent, envoyés, dirent-ils, par le Conseil-des-Dix, pour lui témoigner tout l'intérêt que cet auguste tribunal prenait à son malheur, et l'assurer que cet échec n'altérerait en rien la bienveillance que le Conseil lui avait vouée.

On était alors au commencement de l'année 1432.

Les commissaires engagèrent Carmagnola, toujours de la part du

Conseil-des-Dix, à se rendre à Venise : on l'assurait qu'il trouverait le peuple toujours aussi enthousiaste, toujours aussi disposé à l'entourer de ses acclamations.

Le Conseil tenait essentiellement, ajoutait-on, à donner un témoignage public de sa sympathie au grand capitaine, surtout après le revers qu'il avait éprouvé. Carmagnola se laissa tenter; d'ailleurs, depuis quelques jours, il n'avait reçu de nouvelles ni d'Alphonse, ni de Lorenzo : il devait y avoir quelque raison secrète de ce silence qu'il voulait pénétrer. Il partit.

Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, et un bon nombre de ses soldats les plus dévoués l'accompagnaient.

Tous furent reçus avec les plus grands honneurs.

Les hommes les plus distingués de l'État allèrent au devant de lui, et le conduisirent avec un brillant cortége jusqu'au palais ducal. Jamais, au plus beau temps de sa fortune, Carmagnola n'avait été reçu avec cette déférence.

Le sénat était assemblé, le général y fut introduit; on le fit asseoir à la place d'honneur, et on lui prodigua des marques de respect et d'estime.

Cependant la délibération à laquelle il assistait, et sur laquelle on paraissait désirer son avis, se prolongea fort avant dans la nuit, et on le pressa de faire retirer sa suite qui était fatiguée du voyage.

Carmagnola renvoya ses hommes, sans soupçonner la moindre trahison.

Mais à peine se trouva-t-il seul au milieu du Conseil, que l'on fit entrer les gardes et fermer les portes.

On arrêta aussitôt le général et on le chargea de fers, comme un simple criminel.

Alphonse et Lorenzo avaient péri quelques jours auparavant.

« Dès le lendemain, Carmagnola fut appliqué à une dure question,
« et la torture de l'estrapade, à laquelle on le soumit, fut rendue pour

« lui d'autant plus douloureuse, qu'il avait une blessure au bras,
« reçue au service de cette même république qui le livrait aux mains
« des bourreaux. On assure qu'au milieu de ces tourments il avoua
« la trahison dont on l'accusait; mais aucune preuve ne fut produite
« aux yeux du public ou de l'Italie, aucun de ses aveux ne fut publié.
« Ce n'est point calomnier des juges que de les croire faussaires et
« prévaricateurs, lorsqu'ils s'entourent d'un infâme système. »

Le 3 mai 1432, vingt jours après son arrestation, Carmagnola fut conduit sur la place de Saint-Marc, avec un baillon dans la bouche, pour l'empêcher de prendre Venise à témoin de son innocence, et de dévoiler toute l'ingratitude de ses oppresseurs; là, il eut la tête tranchée entre les deux colonnes qui sont devant le palais.

Carmagnola servit fidèlement un prince et une République. — Le prince l'exila. — La République l'assassina.

CHAPITRE IV.

Suite du Conseil-des-Dix. — Le capitaine Fortuna. — La taverne de maître Michel. La susceptibilité d'un capitaine.— Jacob Foscari.— Le Pré-aux-Clercs de Venise. — Le duel. — Bonnes lames. — Fortuna transporté au palais ducal. — Le vieillard de la taverne.

Tout le monde connaissait, à Florence, le capitaine Fortuna. C'était alors, c'est-à-dire vers l'année 1444, un homme d'une cinquantaine d'années, haut de six pieds à peu près, orné de larges épaules, maigre cependant comme le don Quichotte de Michel Cervantes, et portant une paire d'énormes moustaches qu'il avait coutume de relever gaillardement en crocs.

Le capitaine Fortuna avait fait à peu près tous les métiers, mais plus particulièrement celui de soldat, depuis surtout qu'il avait l'âge de raison, ainsi qu'il le disait lui-même.

Il était gai, bon vivant, racontait volontiers les combats qu'il avait soutenus contre les condottieri célèbres de l'Italie, ne refusait jamais un duel, et se servait courageusement de son épée en temps de guerre, comme en temps de paix.

Le capitaine avait l'habitude de dire bien haut que le nom qu'il avait pris jurait singulièrement avec le costume qu'il portait. Et en effet, c'était un curieux spectacle que de le voir passer, vêtu comme un gueux, au milieu des élégants gentilshommes de Florence que les cérémonies attiraient à de certains jours sur les places publiques.

Le capitaine Fortuna portait un juste-au-corps de peau de buffle rapiécé en plusieurs endroits, un petit manteau percé à jour sur les épaules, une longue rapière au côté, et un feutre défoncé sur l'oreille.

Malgré l'étrangeté de ce costume, quand le capitaine Fortuna se promenait dans les rues de Florence, malheur à qui l'eût regardé de travers !

Il allait, fier comme un hidalgo ruiné, la main sur la garde rude de son épée, faisant résonner les dalles de marbre sous ses bottes éculées, mais munies d'incommensurables éperons ; de temps en temps, son doigt passait rapide, caressant les crocs de ses moustaches noires, et son œil lançait d'amoureuses œillades à toutes les femmes que le hasard envoyait sur sa route.

Tel était le capitaine Fortuna !

Cependant, cette existence qu'il menait dans la capitale de la République florentine, finit par le fatiguer. Suivant son expression, il n'avait jamais cessé de tirer le diable par la queue, et il se demandait souvent, s'il ne serait pas prudent de songer enfin à faire fortune.

A cinquante ans, il est temps de penser à l'avenir !

Dans cette vie aventureuse, qui était la sienne, il avait toujours eu un bonheur insolent : jamais le moindre coup d'épée n'avait même ef-

fleuré son corps maigre et fluet; mais le sort pouvait tourner contre lui, il pouvait perdre un bras, une jambe, dans les jeux terribles de la guerre.

Le capitaine Fortuna voulut se mettre à l'abri de la misère, pour le cas où il deviendrait invalide, et comme il était un peu trop connu à Florence, il partit un beau matin, sans dire adieu à ses créanciers, et prit le chemin de Venise.

D'ailleurs Fortuna ne connaissait pas la reine de l'Adriatique, et il n'était pas fâché de voir la Piazzetta, où s'élèvent ces deux colonnes de granit si célèbres.

Le capitaine arriva peu de temps après à Venise, et, comme par une bénédiction du ciel, dès le lendemain de son arrivée, un espion du Conseil-des-Dix vint le trouver, et lui donna, pour le soir même, un rendez-vous auquel devait l'attendre un des personnages les plus importants de la République.

Ce personnage n'était autre que le seigneur Almoro Donato, chef du mystérieux Conseil.

C'était jouer de bonheur.

Le capitaine Fortuna se frotta les mains, passa une partie de la journée à fourbir la poignée de son épée, et, l'heure venue, il s'achemina gaîment vers le lieu de son rendez-vous.

Certes, une intrigue de ce genre valait mieux pour lui qu'une intrigue amoureuse. Il le sentait, quelque chose lui disait qu'il s'agissait d'une magnifique aubaine.

L'endroit désigné était l'une des tavernes les moins fréquentées de Venise, située dans un quartier particulièrement désert, à l'extrémité des lagunes, — un véritable coupe-gorge.

Le tavernier, qui s'appelait maître Michel, exerçait toutes sortes de métiers honteux; mais il s'était toujours assez prudemment conduit pour n'avoir rien à démêler avec les sbires de la République.

La nuit était fort sombre; des nuages noirs et lourds couraient

dans le ciel ; Fortuna se perdit plusieurs fois dans le dédale inextricable des rues, et quand il atteignit la taverne de maître Michel, l'heure convenue était déjà passée.

Cependant, dès les premiers coups qu'il frappa, le tavernier vint lui ouvrir, et on le conduisit à une chambre reculée de l'établissement.

Cette chambre était vaste, mais n'avait pour tout ornement qu'une table en mauvais état, et quelques escabeaux boiteux. — Un homme était assis à la table, sur laquelle une méchante lampe fumait.

En entendant la porte s'ouvrir, cet homme, qui était un vieillard, tressaillit, releva la tête, et un éclair jaillit de ses yeux, quand il aperçut le capitaine, à qui l'hôte servait de guide.

Le capitaine salua assez brusquement, et l'hôte s'étant retiré, sur un geste du vieillard, ce dernier offrit un siége à Fortuna, et alla lui-même reprendre la place qu'il venait de quitter.

Pendant quelques secondes, le silence glacial régna dans la chambre : le capitaine paraissait attendre qu'on lui adressât la parole, et le vieillard ne savait évidemment comment engager la conversation.

— Vous êtes le capitaine Fortuna, dit enfin le vieillard à l'aventurier, qui s'inclina ; vous êtes arrivé depuis hier seulement à Venise, et vous avez besoin d'occupations. — On m'a dit que vous saviez manier l'épée avec une habileté sans égale, que le nombre de vos duels est immense, et que vous n'avez jamais refusé une affaire quand elle se présentait d'une façon convenable ?

— Celui qui a dit ces choses n'a point menti, répondit le capitaine Fortuna.

— Eh bien ! capitaine, poursuivit le vieillard, je ferai pour vous, moi qui vous parle, tout ce qu'il est humainement possible de faire ; je vous donnerai la fortune que vous cherchez, la réputation que vous méritez, et je ne vous demande pour cela ni votre corps ni votre

âme. Vous avez une épée, et vous avez du courage; c'est de cette épée et de ce courage que j'ai besoin : voulez-vous les mettre à mon service?

— Expliquez-vous clairement, dit Fortuna, que ces promesses alléchaient, et je pourrai vous répondre.

— Il y a à Venise, continua le vieillard, un homme, un patricien, du nom de Jacob Foscari, jeune fou qui se croit tout permis, parce qu'il appartient à l'une des premières familles de la République : eh bien! supposez que cet homme vous ait rencontré un soir, et qu'en passant près de vous, il vous ait insulté!

— Cornes du diable! s'écria Fortuna, en devenant pourpre, je ne conseille à personne de commettre une pareille action à la légère; je lui apprendrais bien vite comment le capitaine Fortuna se sert de l'épée que le hasard a mise entre ses mains.

— Mais si votre adversaire était le fils du doge, par exemple?...

— Je le tuerais comme le fils d'un chien, monseigneur, ne vous en déplaise, répartit Fortuna.

— A merveille!... fit le vieillard.

Il examina le condottieri avec plus d'attention, comme s'il eût voulu se rendre un compte exact de sa simplicité.

Après cet examen, sa lèvre mince eut un sourire bien vite réprimé.

— Il paraîtrait pourtant, seigneur Fortuna, s'écria-t-il en changeant de ton, que vous savez parfois dissimuler ce beau feu qui vous anime en ce moment...

— Que voulez-vous dire?

— On m'a rapporté qu'hier, à votre arrivée, en passant sur la place du palais ducal, Jacob Foscari vous a heurté du coude, et que vous ne lui avez rien dit...

— Corps du Christ! s'écria Fortuna, ceux qui ont dit cela ont menti!

— Ce n'est pas tout, poursuivit son interlocuteur avec impassibilité ; on m'a dit encore que ce matin, en sortant de l'église d'Olivolo, Jacob Foscari vous a marché sur le pied, et que vous vous êtes reculé pour le laisser passer !

— Je tuerai Jacob Foscari, répondit sourdement le capitaine Fortuna ; je le tuerai comme un calomniateur impudent qu'il est !...

Puis il ajouta, en fixant sur le vieillard deux yeux provocateurs :

— Et si quelqu'un osait répéter de pareils propos, je lui clouerais la langue au palais avec l'épée que voici, monseigneur, rappelez-vous cela !

Le capitaine allait se retirer sur ces paroles ; mais le vieillard le retint.

— Capitaine, lui dit-il, vous aurez peut-être besoin d'argent d'ici quelques jours ; voici toujours un à-compte.

Le vieillard tendit une bourse à Fortuna ; mais celui-ci le repoussa rudement, jeta la bourse au milieu de la chambre, et franchit le seuil de la porte sans daigner lui répondre.

Tête ! corps ! sang ! Il était en colère, le capitaine Fortuna ! — Tout le long du chemin, il répétait :

— Je lui tailladerai la poitrine à ce ruffiant, par mon patron... je lui couperai les oreilles... et la langue... et le nez !

Pendant les deux jours qui suivirent, Fortuna chercha avec ténacité l'homme que l'on avait désigné à sa fureur. Il ne put parvenir à le rencontrer. Enfin, vers le soir du troisième, et comme il se promenait sur la place Saint-Marc, il avisa, non loin de la colonne de Saint-Théodore, un groupe de jeunes gentilshommes qui causaient très-haut, et riaient aux éclats : le capitaine passait et repassait devant le groupe, frappant du pied et mordant ses moustaches, mais il n'avait pu encore se décider à les aborder.

Enfin, il prit une résolution suprême et s'approcha.

Tout le monde fit silence en remarquant ce singulier personnage, et l'on attendit l'explication de cette démarche.

— Messeigneurs, dit le capitaine d'une voix ferme et sonore, il m'a été rapporté qu'un jeune gentilhomme du nom de Jacob Foscari, que l'on dit être le fils du doge de Venise, mais que je soutiens être un bâtard, a osé se vanter publiquement d'avoir fait peur au capitaine Fortuna; quelqu'un de vous, messeigneurs, voudrait-il bien me dire où l'on peut rencontrer celui qu'on nomme Jacob Foscari?..

Il y eut un moment d'hésitation dans le groupe: on se demandait avec étonnement quel était cet homme assez insensé pour insulter, en place publique, un gentilhomme du nom de Foscari. On se disait que le capitaine Fortuna devait être au moins un fou; mais convenait-il à Jacob Foscari de se laisser traiter de bâtard, fût-ce même par un fou?

Le capitaine était, à la vérité, d'une stature remarquable; il se présentait de manière à laisser penser qu'il pouvait courageusement soutenir une lutte engagée: mais Jacob Foscari était brave, et nul n'ignorait, à Venise, avec quelle habileté il maniait l'épée.

Or, Jacob Foscari était là justement dans ce groupe..— Un jeune homme se détacha du groupe, et s'avança vers le capitaine Fortuna.

— Capitaine, lui dit le jeune gentilhomme, vous êtes étranger à Venise?

— J'y suis arrivé d'hier seulement.

— Et vous ne connaissez pas le fils du doge Foscari?

— Non, je ne le connais pas.

— Alors, vous rétracterez les paroles que vous venez de prononcer.

Le capitaine se prit à rire.

Le jeune homme devint blême de rage; il saisit le bras du capitaine Fortuna, et le secoua avec énergie.

— Capitaine, lui dit-il, les dents serrées et à deux doigts du visage, je suis Jacob Foscari, et vous êtes un lâche!...

L'éclat de rire du capitaine s'éteignit, comme par enchantement, devant cette insulte, et les deux adversaires s'éloignèrent aussitôt, sans plus de paroles, pour chercher un endroit où l'on pût se battre.

Ils allèrent vers les lagunes, à deux pas de la taverne de maître Michel. C'était là que venaient dégaîner, d'habitude, tous les gentilshommes de la République : une sorte de *Pré-aux-Clers* vénitien.

L'endroit était merveilleusement choisi, et semblait avoir été disposé tout exprès pour cette destination. On n'y était jamais troublé par la curiosité indiscrète des promeneurs, et la police ne s'aventurait qu'avec circonspection dans ces parages mal famés ; d'ailleurs, la police n'était point instituée, à Venise, pour empêcher les gentilshommes de se battre, — au contraire.

Dès que les deux adversaires furent arrivés sur le terrain, les seconds mesurèrent les épées, assignèrent les places, et donnèrent le signal du combat.

Le capitaine Fortuna avait parfaitement reconnu le lieu où il se trouvait, la taverne de maître Michel et les lagunes. Le souvenir du vieillard qu'il y avait vu quelques jours auparavant, lui revint à l'esprit, et son sang s'alluma dans ses veines.

Il se mit en garde.

De son côté, Jacob Foscari avait mis l'épée à la main, mais c'était avec une sorte de tristesse vague qu'il avait croisé le fer.

Jacob Foscari avait vingt cinq ans, à cette époque : il était riche, destiné à occuper les premiers emplois dans la République ; de plus, il était aimé de la fille de Léonard Contarini, la belle Loretta.

Jacob songeait avec amertume à la douleur de son père, dont il était le dernier enfant ; au désespoir de Loretta, dont il était le premier amour.

Mais cet homme qu'il ne connaissait pas l'avait appelé bâtard, et ce mot voulait du sang !

Jacob fouetta l'air de son épée impatiente, et chassant toute préoccupation étrangère, il se mit résolument en garde.

La nuit était calme; la lune éclairait vivement le lieu où ils se trouvaient : bientôt on n'entendit plus que les deux adversaires, qui s'escrimaient avec un égal acharnement, et l'on ne vit plus que les pointes étincelantes des deux épées.

Les témoins, qui tous deux étaient des amis de Jacob, suivaient cette scène avec intérêt. C'était un beau combat.

Dès les premières passes, Jacob vit qu'il avait affaire à un habile et redoutable adversaire, qui paraissait avoir une singulière habitude de l'épée. Le capitaine Fortuna, droit comme un terme, ne bougeait pas d'une semelle, et tenait Jacob Foscari au bout de sa lame, sans faire le moindre mouvement qui pût découvrir sa poitrine.

Jacob Foscari, au contraire, donnait avec toute l'ardeur de son âge, il allait et venait, tournait autour du capitaine immobile, et cherchait, avec la pointe frémissante de son épée, à se frayer un passage jusqu'au corps de son adversaire.

Ce qu'il y avait de merveilleux, cependant, dans cette manière de se battre, ce qui étonna surtout le capitaine, c'est que la vivacité de Jacob ne lui faisait rien perdre de sa prudence, et que, tout en attaquant, il avait soin de ne point se découvrir.

Pendant un quart d'heure au moins, le combat dura ainsi sans produire aucun résultat. Ni le capitaine, ni le fils du doge n'avaient reçu la moindre égratignure.

Tous les deux, cependant, commençaient à se fatiguer, et, d'un commun accord, ils fichèrent en terre la pointe de leurs épées; ce fut une suspension d'armes.

— Pardieu! dit alors le capitaine Fortuna, en s'essuyant le front, j'étais loin de me douter qu'on se battît si bien à Venise; si je l'avais su, j'y serais venu plus tôt!

— Mais il paraît cependant, capitaine, que vous avez pris de fort

bonnes leçons dans le pays d'où vous venez, répartit Jacob en souriant; en vérité, vous vous en acquittez à merveille.

— Moins bien que vous!

— Vous avez la main ferme et sûre, capitaine...

— La vôtre est d'une agilité sans égale, seigneur Foscari.

— C'est en vain que mon épée a cherché votre corps.

— Comme la mienne, votre poitrine!

— C'est merveilleux!

— Eh bien! poursuivit le capitaine, puisque nous sommes si contents l'un de l'autre, si vous le voulez bien, nous allons recommencer.

— Quand vous voudrez.

— En garde donc!

— En garde!

Ils reprirent la lutte tous les deux de bon cœur; mais la lutte changea de face : cette fois, ce fut au tour du capitaine à attaquer Jacob Foscari, et au tour de ce dernier à demeurer immobile et ferme.

Assurément, si la vie d'un homme n'avait pas été en danger dans ce terrible jeu, ç'eût été un spectacle bien curieux que celui de ces deux hommes déployant toutes les ressources de leur habileté, mais s'abandonnant en même temps à toute l'ardeur de leur ressentiment.

Le capitaine pressait Jacob Foscari avec une vivacité croissante; chaque fois qu'il se fendait, son épée, grâce à la merveilleuse prestesse de son adversaire, allait frapper le vide; Jacob rompait de temps à autre, puis il revenait, mais toujours calme, toujours souriant, renvoyant à droite et à gauche l'épée du capitaine. Ce dernier commençait à s'impatienter de ce manége inutile; à plusieurs reprises déjà, il s'était découvert de façon à laisser un passage libre à l'épée de Jacob qui avait dédaigné une victoire trop facile.

La colère faisait refluer tout le sang de Fortuna vers ses tempes qui battaient, il frappait la terre, et se précipitait aveuglément sur l'arme de Jacob. — Enfin, ce dernier guetta un moment favorable,

et, au moment où le capitaine se fendait, il lui enfonça son épée dans la poitrine.

Le capitaine proféra un sextuple juron, s'affaissa sur lui-même et tomba sur le sol.

Jacob Foscari et les deux témoins se précipitèrent aussitôt vers lui. Ce n'étaient pas trop là les mœurs vénitiennes; mais Jacob Foscari était un bon jeune homme. — L'un des deux témoins s'agenouilla près du capitaine et lui mit la main sur la poitrine.

— Respire-t-il encore? demanda vivement Jacob.

— Il respire! répondit le témoin en déchirant le pourpoint du capitaine, pour examiner sa blessure.

— Et la blessure est-elle grave?

— Très-grave!

— Alors, reprit Jacob Foscari, transportons-le dans la taverne de maître Michel, et je vais faire appeler le médecin de mon père, qui lui donnera ses soins.

Les trois jeunes gens se mirent en devoir de saisir le capitaine; mais ce dernier avait tout entendu, il fit signe à Jacob de le laisser un moment respirer et de lui prêter attention.

— Mon cher gentilhomme, lui dit-il, après quelques secondes de silence, si vous tenez à me laisser vivre encore, ne me faites pas transporter dans cette misérable taverne.

— Et pourquoi cela? demanda Jacob.

— Si je vis demain, poursuivit le capitaine, je vous expliquerai tout cela; mais d'ici là, point d'imprudence, aussi bien pour vous que pour moi.

— Mais où voulez-vous que l'on vous transporte?

Le capitaine perdait du sang en abondance, sa voix était faible; il ferma péniblement les yeux, et retomba lourdement sans répondre. Jacob le reçut dans ses bras.

— Voyons, mes amis, dit-il à ses compagnons, que pensez-vous que nous devions faire de cet homme?

— Ses dernières paroles semblent cacher un mystère, dit l'un des témoins.

— Mystère qu'il serait bon d'éclaircir, ajouta l'autre.

— Eh bien! soit, dit Jacob Foscari, condottiere ou spadassin, cet homme est une vertueuse lame! Appelons nos gens, et qu'on le fasse transporter au palais ducal!

Les ordres de Jacob Foscari furent aussitôt exécutés; une litière, escortée de quelques valets portant des torches, arriva peu après à l'endroit où avait eu lieu le duel, et le capitaine Fortuna entra bientôt dans le palais du doge.

Cependant, au moment où la litière s'éloignait, le vieillard qui s'était entretenu deux jours auparavant avec Fortuna entrait dans la taverne.

— Eh bien! demanda-t-il vivement à maître Michel, ils se sont battus?

— Oui, monseigneur, répondit le tavernier.

— Et Jacob est mort?

— Non, monseigneur, c'est le capitaine qui a été tué.

Le vieillard pâlit, murmura quelques paroles inintelligibles, et se retira.

CHAPITRE V.

Suite du Conseil-des-Dix. — Le doge Foscari. — Jalousie des marchands. — Almoro Donato. — CONSEIL-DES-TROIS. — Fortuna et le président des Dix. — Bevilacqua. — Tortures. — Estrapade. — Fortuna à Trévise. — Famille de Jacob Foscari. — Le bandit Nicolas Erizzo — Marché conclu. — Arrivée à Venise. — Une nuit chez Donato. — Arrestation de Fortuna. — Jacob Foscari à la Canée. Misères et grandeurs. — Mort de Jacob. — Dernières humiliations du vieux doge. — Sa fin.

I.

Pour bien expliquer les événements qui vont suivre, et donner aux faits qui précèdent toute leur signification, il importe de préciser la position du doge, François Foscari, vis-à-vis du Conseil-des-Dix, et de dire quelles causes avaient fait naître la haine qui les séparait.

François Foscari occupait la dignité de doge depuis le 15 avril 1423.

« A l'époque de son élection, dit l'historien des Républiques italiennes, quoiqu'il fût déjà âgé de plus de cinquante-un ans, il était cependant le plus jeune des quarante-un électeurs.

« Il avait eu beaucoup de peine à parvenir au rang qu'il convoitait, et son élection avait été conduite avec une extrême habileté. Pendant plusieurs tours de scrutin, ses amis les plus zélés s'étaient abstenus de lui donner leurs suffrages, pour que les autres ne le considérassent pas comme un concurrent redoutable. Le Conseil-des-Dix craignait son crédit parmi la noblesse pauvre, parce qu'il avait cherché à se la rendre favorable, tandis qu'il était procurateur de Saint-Marc, en faisant employer plus de trente mille ducats à doter des jeunes filles de bonne maison, ou à établir de jeunes gentilshommes.

« On craignait encore sa nombreuse famille, car alors il était père de quatre enfants, et marié nouvellement; enfin, on redoutait son ambition et son goût pour la guerre. L'opinion que ses adversaires s'étaient formée de lui, fut justifiée par les événements; pendant trente quatre ans que Foscari fut à la tête de la République, elle ne cessa point de combattre. Si les hostilités étaient suspendues pendant quelques mois, c'était pour recommencer bientôt avec plus de vigueur.

« Ce fut l'époque où Venise étendit son empire sur Brescia, Bergame, Ravenne et Crême, où elle fonda sa domination sur la Lombardie, et parut sans cesse sur le point d'envahir toute cette province.

« Profond, courageux, inébranlable, Foscari communiqua au conseil son propre caractère, et ses talents lui firent obtenir plus d'influence sur la République que n'en avaient exercé ses prédécesseurs. »

Mais, si son ambition avait eu pour but l'agrandissement de sa famille, elle fut cruellement trompée. — Trois de ses fils moururent dans les huit années qui suivirent son élection, et nous verrons bientôt ce qui advint à Jacob, qui était le dernier.

Le Conseil-des-Dix redoublait chaque jour de défiance envers le

chef de l'Etat, et, en raison même du crédit qu'il lui voyait acquérir par ses talents et sa popularité, il veillait sans cesse sur lui, pour le punir de sa fortune et de sa gloire.

Ce serait bien le cas de montrer ici ce spectacle lamentable de deux ou trois douzaines de marchands acharnés contre un homme! Ce serait le cas de dire notre avis sur les assemblées délibérantes, et de pleurer cette éternelle victoire que le nombre remporte toujours sur le génie! — mais nos avoués de province valent-ils mieux que les sénateurs de Venise? — Ce plein panier de croûtes que nous avons, ne nous force-t-il pas à l'indulgence?

Racontons nos histoires. Racontons! racontons!

Car, si nous écrasions du pied ce panier de croûtes, on croirait, peut être, que nous voyons quelque part un génie...

Or, Deburcau est mort. Son neveu est un homme ordinaire.

Racontons, racontons nos histoires.

On était alors au 25 février de l'année 1445, — en plein Carnaval.

Depuis deux mois environ, Jacob Foscari, le dernier fils du doge, avait épousé la fille de Léonard Contarini, et s'était, à la suite de cet hymen, pour ainsi dire retiré du monde.

Cependant, ce jour-là, il y avait bal chez le chef du Conseil, le seigneur Almoro Donato, et Jacob n'avait pu se dispenser de s'y rendre.

Une fête qui avait mis tout Venise en émoi!

Depuis le matin, les gondoles, splendidement parées, circulaient aux bruits des fanfares sur les lagunes; les rues, les places publiques, les lieux de réunion, étaient pleins de masques de toutes sortes; on chantait, on criait, on dansait; Venise était en joie, ivre, folle!

Qui oserait peindre Venise sous le masque, ses audacieuses folies, ses bruyantes excentricités? la République ne pensait plus à rien :

elle allait, venait, courait, sautait, écoutait les sérénades, sans se demander si le duc de Milan était vainqueur, si le Conseil-des Dix était joyeux, si les sbires n'écoutaient pas quelque part.

On eût dit que la population s'était subitement accrue, tant il y avait de foule partout, dans les rues, sur les ponts, aux fenêtres, sur les canaux.

C'est que l'on est si bien à Venise, comme disent les nocturnes à deux voix, quand on porte un masque! Sans masque, il y a toujours à côté de vous un œil qui vous regarde, une oreille qui vous écoute. — Vous ne pouvez faire un pas sans être suivi, ni dire une parole sans être entendu! Sous le masque, au contraire, nul ne s'inquiète de vous. Vous riez, vous chantez, sans qu'un sbire vous espionne, vous êtes libre enfin. Et puis, que d'intrigues se nouent mystérieusement pendant cette époque singulière! Les femmes semblent plus disposées à l'amour, les maris moins jaloux!

Jacob Foscari arriva fort tard chez le seigneur Almoro Donato, la foule se pressait déjà dans tous les salons, et c'est à peine si Jacob et le compagnon qu'il amenait avec lui purent y entrer.

— Allons toujours, disait le compagnon de Jacob, que j'entende seulement une parole de lui, et je jure Dieu que je le reconnaîtrai.

Et il marchait péniblement, fendant les flots de la foule compacte.

Le compagnon de Jacob Foscari n'était autre que le capitaine Fortuna. Bien que blessé grièvement, le capitaine Fortuna, soigné par le médecin de la maison du doge, était revenu à la vie. Sa première pensée avait été une pensée prudente. Il avait pris Jacob à part, et lui avait tenu à peu près ce langage :

— Monseigneur, lui avait il dit, vous êtes le plus parfait gentilcomme que j'aie encore rencontré; après m'avoir administré en pleine poitrine un coup d'épée, qui aurait dû me tuer, si les gens de ma sorte n'avaient pas l'âme chevillée dans le corps, vous avez eu pour moi les soins qu'aurait eus un fils pour son père. Vous m'avez

dit que vous n'aviez jamais eu l'intention de m'insulter. Je vous ai trop de reconnaissance pour douter de votre parole, et je commence à comprendre maintenant à quel crime infâme on a voulu me faire servir. Il y a à Venise, monseigneur, un homme qui veut vous tuer : cela est clair comme le jour. Eh bien ! laissez-moi faire, je veux, avant qu'il soit longtemps, mettre cet homme dans l'impossibilité de nuire à aucun Vénitien.

Ces paroles, prononcées du ton d'un homme parfaitement convaincu et décidé, amenèrent un sourire sur les lèvres de Jacob Foscari.

— Et que feras-tu? lui demanda t-il en haussant les épaules.

— Patience, patience, mon maître, répondit le capitaine Fortuna. Nous n'avons pas fréquenté les plus célèbres condottieri de l'Italie pour rester idiot toute notre vie, et nous avons dans notre sac pas mal de ruses que, malgré toute sa finesse, votre Conseil des-Dix ne connaît pas encore.

— Mais enfin..., insista Jacob.

— Voici, mon gentilhomme, poursuivit Fortuna en retroussant les crocs de sa moustache : le jour de notre duel, j'ai été mortellement blessé. Pour tout le monde, il faut que je sois un homme mort, et bien mort.

— Comment? dit Foscari étonné.

— L'homme qui a exalté ma colère jusqu'à l'aveuglement aurait trop à craindre s'il me savait vivant encore, et vivant surtout dans le palais du doge. Faites publier demain, dans tout Venise, que le capitaine Fortuna a succombé à ses blessures, afin que, tranquille et rassuré de ce côté, votre ennemi ne craigne plus de reprendre ses habitudes. Qu'il sorte, qu'il aille, qu'il vienne, et qu'on puisse le reconnaître s'il se présente le visage découvert. Le jour où je rencontrerai cet homme, seigneur Jacob, soyez certain que son affaire sera bonne.

Le jeune Foscari trouva l'idée du capitaine plaisante, et dès le lendemain, notre homme était enterré.

C'est donc quelques mois après le rétablissement du capitaine Fortuna qu'avait lieu la fête donnée par Almoro Donato, le chef du Conseil-des-Dix.

Depuis un quart d'heure environ, Jacob et le capitaine marchaient à travers les salons, sans que Fortuna eût encore rien remarqué; d'ailleurs, tous les masques se ressemblaient, et aucun invité ne s'était présenté sans être vêtu d'un travestissement.

Seul, le chef du Conseil-des-Dix se promenait sans masque, causant familièrement avec tous ses conviés; mais ni Jacob, ni le capitaine ne l'avaient encore aperçu.

Tout à coup, Fortuna saisit vigoureusement le bras de son compagnon, et le secoua avec énergie.

— Jacob, Jacob, seigneur Jacob! s'écria-t-il vivement, en lui désignant un homme qui passait à l'extrémité du salon; quel est cet homme qui passe là-bas, à visage découvert?

Mais déjà les flots de la foule s'étaient refermés, et il fut impossible au fils du doge de distinguer l'homme que venait de lui désigner le capitaine.

Ce dernier s'empara alors de la main de Jacob, et sans répondre à ses observations, il l'entraîna avec autorité à travers les salons.

Pendant quelques minutes, leurs recherches furent vaines; mais enfin ils arrivèrent, en dernier lieu, sur le seuil d'une galerie déserte, par laquelle Almoro Donato se disposait à s'éloigner.

— Un instant, monseigneur, lui cria le capitaine, en lâchant la main de Jacob pour saisir celle du chef du Conseil-des-Dix, un instant, n'allez pas plus loin, car voici deux hommes qui ont un compte à régler avec vous, et qu'il faudra bien que vous entendiez.

— Qu'allez-vous faire? s'écria Jacob étonné.

Mais le capitaine Fortuna tenait la main d'Almoro serrée dans la

sienne comme dans un étau, et se garda bien de lâcher sa capture.

Almoro, cependant, l'examinait avec attention ; il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue, et qu'il l'avait entendue quelque part.

— Qui êtes-vous, et que me voulez-vous? demanda-t-il au capitaine.

Celui-ci ôta silencieusement son masque, et Jacob Foscari en fit autant.

— Le capitaine Fortuna! s'écria Almoro en pâlissant.

— Ah, ah! vous me reconnaissez, répondit Fortuna. Je savais bien que ma ruse était bonne, et que j'arriverais à mes fins. Or çà, vieillard, voici maintenant, devant vous, le fils du doge que vous m'aviez ordonné de tuer ; il est temps que nous nous expliquions.

Jacob Fo cari ne savait quelle résolution prendre, à quel parti s'arrêter. Il était évident que le capitaine ne s'était pas trompé, et que c'était bien le chef du Conseil des-Dix à l'instigation de qui il était venu l'insulter.

Mais Almoro Donato était souverainement puissant à Venise ; convenait-il d'engager une lutte avec lui, et, dans le cas de l'affirmative, pouvait-on prévoir quel en serait le résultat?

Cependant la colère et l'indignation grondaient sourdement dans la poitrine de Jacob Foscari ; il avait, par moment, des désirs violents de vengeance, et alors ses yeux brillaient, ses dents mordaient ses lèvres, et il était prêt à se précipiter sur Donato.

Mais il réprimait presque aussitôt ce mouvement, et il attendait que le capitaine prît lui même une détermination.

Ce dernier parut surpris de tant d'hésitation ; il se retourna vers Jacob.

— Eh bien! mon gentilhomme, s'écria-t-il avec vivacité, qu'attendez-vous encore, maintenant que vous connaissez votre ennemi?

— Mais vous ignorez donc quel est cet homme? dit Jacob Foscari.

— Quel est-il ? demanda le capitaine.

— Le chef du Conseil des-Dix! répondit Jacob Foscari.

Ce nom parut produire un singulier effet sur le capitaine Fortuna ; il lâcha la main d'Almoro, et recula de deux pas avec surprise.

— Le chef du Conseil-des-Dix! murmura-t-il avec une sorte d'effroi.

Ce mouvement suffit à Almoro pour recouvrer toute sa présence d'esprit.

— Seigneurs, dit-il aussitôt, je me souviendrai de cette entrevue, et vous aurez, avant peu, de mes nouvelles.

Sans attendre davantage, il s'éloigna rapidement par une porte cachée dans l'ombre de la galerie, laissant le capitaine et Jacob tout interdits de cette brusque disparition.

Il faut bien convenir que le jeune Foscari n'était pas très-fort, en dehors de l'escrime. — Mais qu'y faire?

En quittant ses adversaires, Almoro Donato n'obéissait pas à la seule impulsion de la crainte qu'ils lui avaient inspirée : une occupation plus grave l'appelait à cette heure loin de la fête qu'il donnait.

Après avoir quitté la galerie où il avait laissé Jacob et Fortuna, Almoro Donato descendit une vingtaine de marches, traversa divers corridors sombres, et arriva en peu d'instants à un appartement secret et pour ainsi dire souterrain que lui seul dans sa maison connaissait.

Il trouva là, assis autour d'une table ronde, placée au milieu de l'appartement, deux autres inquisiteurs d'État, membres du Conseil-des-Dix, qui s'appelaient Triadano Gritti et Antonio Veneiri.

Dès que Donato entra, Triadano et Antonio se levèrent et allèrent à lui. Almoro était vivement agité ; la scène à laquelle il venait d'assister lui avait laissé une sourde inquiétude dans l'esprit, et un reste de colère frémissait encore dans son cœur.

— Seigneurs, dit-il à ses deux collègues, je vous ai priés de vous

réunir à moi pour une affaire qui nous intéresse tous et dont dépend peut-être la tranquillité de la république : je vous remercie de n'avoir pas manqué à mon appel. En deux mots, voici ce dont il s'agit ; veuillez vous asseoir et m'écouter.

Les deux membres du Conseil-des-Dix s'assirent à la table, et Almoro continua :

— Vous savez tous les deux quel mal le doge François Foscari a fait à notre puissance depuis qu'il a été revêtu de la première dignité de la République. Depuis vingt ans, la haine du Conseil a grandi, mais, jusqu'à ce jour, cette haine n'a pu être satisfaite, et Foscari a joui à nos dépens des fruits de sa tyrannie. Eh bien ! ce moyen de lui rendre tout ce qu'il nous a fait souffrir, ce moyen que nous avons cherché si longtemps, moi, Almoro Donato, je l'ai trouvé aujourd'hui même.

— Est-ce possible? s'écria Triadano.

— Voyons, voyons ! ajouta Antonio Veneiri.

Almoro Donato réfléchissait.

Ce n'est pas le doge précisément qu'il faut frapper maintenant, reprit-il après un silence, le doge est vieux, il quittera vraisemblablement cette vie avant peu ; mais François Foscari, après avoir perdu ses trois premiers enfants dans les guerres qu'il a lui-même suscitées, a reporté tout son amour, tout l'espoir de sa vieillesse sur Jacob Foscari, le dernier qui lui reste : eh bien ! c'est à ce dernier qu'il faut s'adresser. Aujourd'hui, Triadano, j'ai appris que Jacob Foscari s'apprêtait à trahir la République.

— Mais la preuve, la preuve de cette trahison? s'écria Triadano.

— La preuve, la voici.

Le chef du Conseil-des-Dix se dirigea aussitôt vers une porte pratiquée dans la cloison, et l'ayant ouverte, il fit entrer un nouveau personnage.

Cet homme était un Florentin du nom de Michel Bevilacqua, exilé

à Venise depuis quelque temps, et qui y vivait des libéralités de Donato.

Dès qu'il fut entré, Almoro le conduisit vers ses deux collègues, et l'invita à leur raconter ce qu'il avait appris et ce qu'il avait vu concernant Jacob Foscari.

Bevilacqua n'avait aucune raison pour se taire, il en avait mille pour parler. Il ne connaissait nullement les Foscari, et se trouvait attaché à Donato par les liens d'une fréquentation journalière.

D'ailleurs, Donato lui avait fait la leçon, et Michel n'avait eu garde d'en rien oublier.

Il raconta donc que Jacob Foscari s'était montré favorable à certaines ouvertures qui lui avaient été faites de la part du duc de Milan; qu'ainsi, récemment, un domestique de la maison du duc Philippe avait apporté au fils du doge une grande quantité de vaisselle d'argent d'un grand prix, et que Jacob n'avait fait aucune difficulté pour l'accepter; qu'il savait que Jacob devait partir prochainement pour l'armée, et que, pendant que son père pousserait Venise à la guerre, Jacob tiendrait les ennemis au courant des divers plans de campagne arrêtés par les généraux vénitiens.

— Tout cela n'avait d'autre but, ajouta Bevilacqua, que de réduire Venise dans un état tel qu'on pût plus facilement l'asservir, de renverser le sénat et de procéder immédiatement à la révision complète et radicale de la constitution.

Et vous vous figuriez que 93 avait inventé Pitt et Cobourg!

Venise savait pardieu sa loi des suspects bien avant 93!

Quand Bevilacqua eut fini, les trois inquisiteurs d'État se regardèrent avec stupéfaction.

— Eh bien! dit Almoro, vous le voyez, nous échappons à la plus audacieuse des trahisons! Ces Foscari sont des ambitieux dont nous serions les premières victimes si nous n'y prenions garde!

— Vous avez raison, dit Veneiri, il faut aviser!

— Mais n'y a-t-il pas un grand danger à s'en prendre ainsi au fils du doge? objecta son collègue.

— Erreur! erreur! interrompit Almoro; ayons de l'audace, et nous réussirons: nous avons les sympathies des hautes classes; frappons un grand coup, nous effraierons facilement ceux qui nous détestent! Le doge n'osera rien pour sauver son fils; croyez-moi, quand je vous l'affirme. En ce moment, les hommes qui lui sont dévoués sont partis pour l'armée; d'ailleurs, le doge est vieux, tous ses amis sont morts ou impuissants; le moment est venu de nous venger, ne perdons pas l'occasion que le hasard nous offre!

— Mais Bevilacqua soutiendra-t-il son accusation? demanda Veneiri.

— Il la soutiendra!

— Ne redoutera-t-il pas la puissance du doge?

— Il sait que nous le défendrons, même contre le doge.

— Ne rétractera-t-il pas, enfin, les paroles qu'il vient de prononcer?

— Jamais il ne les rétractera!

— Eh bien! dit Triadano, qu'il jure, devant notre tribunal, de soutenir en plein jour l'accusation qu'il vient de porter dans l'ombre contre Jacob Foscari!...

Michel Bevilacqua s'approcha de l'image du Christ placée contre la sombre cloison de la salle, et levant la main sans hésitation:

— Je le jure! dit-il d'une voix ferme et sonore.

— C'est bien! dit Triadano; si tu vas jusqu'au bout de ta mission vengeresse, nous te défendrons contre toutes attaques, et nous t'assurerons un avenir riche et honoré: si, au contraire, tu faiblis avant que notre ennemi ait succombé, n'oublie pas que le poignard de nos sbires frappe sûrement les traîtres et les parjures. Tu peux te retirer.

Michel Bevilacqua salua et sortit.

Le lendemain, ainsi que cela avait été convenu, Jacob Foscari

fut accusé d'avoir trahi la République, et sans respect pour la dignité dont son père était revêtu, il fut saisi et appliqué à la torture. — La torture de l'estrapade, c'était le grand moyen.

Plus on supposait le patient robuste ou entêté, plus on augmentait le nombre de tours à donner ; l'homme le plus robuste ou le plus courageux finissait toujours par avouer ce dont on l'accusait.

Après cinquante tours, Jacob Foscari avoua la trahison, et fut relégué, en conséquence, pour le reste de ses jours, à Napoli de Romanie, avec obligation de se présenter chaque matin au commandant de la place.

Jacob était encore souffrant des suites de l'estrapade, et le vaisseau sur lequel il s'éloignait ayant touché à Trieste, il écrivit au Conseil-des-Dix pour le supplier de ne pas l'envoyer plus loin. Il obtint cette faveur, par une délibération du 28 décembre 1446 ; il fut rappelé à Trévise, et eut la liberté d'habiter le lieu qu'il choisirait dans le Trévisan. — Quelque temps après, sa femme, Loretta Contarini, vint le rejoindre, et il y vécut, sans y être inquiété, jusque vers l'année 1450.

II.

Jacob Foscari n'avait point oublié le capitaine Fortuna.

Fortuna, qui était un capitaine prudent, avait, dès le jour même de l'arrestation de Jacob, pris toutes les précautions nécessaires pour ne point tomber entre les mains de Donato ; il était retourné à Florence, et avait attendu là l'issue du procès que l'on faisait au fils du doge.

Quand il apprit que ce dernier avait été condamné à l'exil, il lui fit savoir qu'il était prêt à partager son sort ; qu'il n'avait rien qui l'attachât plutôt à Florence qu'à aucun autre lieu de l'Italie, et qu'il se trouverait aussi bien à Trévise que dans l'État florentin.

Jacob saisit avec empressement cette occasion d'appeler près de lui un homme qui lui était dévoué, et dont la figure amie pouvait égayer sa solitude. Quelque temps après, le capitaine Fortuna arrivait donc à Trévise, et devenait le commensal de Jacob Foscari.

Le capitaine n'avait changé ni de caractère ni de costume. C'était toujours le même compagnon joyeux, vantard, disposé à tirer sa rapière du fourreau : c'était aussi toujours le même manteau troué, le même feutre défoncé, les mêmes bottes éculées.

Seulement, le capitaine, au lieu de raconter ses combats passés, dans lesquels il avait fait mordre la poussière à une grande quantité d'ennemis, s'en tenait, pour le moment, à former des projets de vengeance contre le chef du Conseil-des-Dix. Il était évident que l'existence d'Almoro troublait singulièrement son repos, et qu'il ne demandait qu'une occasion de lui faire payer cher les malheurs qui étaient le partage de Jacob et de Loretta !

Mais la vengeance était fort difficile pour un habitant de Trévise, et le capitaine ne paraissait pas désireux d'aller chercher son adversaire jusqu'à Venise.

Fortuna passait habituellement ses journées en compagnie de Jacob ou de ses enfants. Il avait pris ces derniers en affection toute particulière, et les aimait comme s'ils lui eussent appartenu

C'était vraiment une chose étrange que de voir la patience inaltérable du vieux soldat, au milieu des charmants enfants de Jacob : l'un lui grimpait aux jambes, l'autre jouait avec son épée, le troisième lui tirait insolemment ses moustaches, et Fortuna supportait tous ces caprices avec un calme stoïque ; il riait quelquefois aux éclats, il en était presque toujours fier.

Jusqu'à dix heures du soir, telle était la vie du capitaine.

Seulement, quand le couvre-feu avait sonné, que la nuit était venue, il sortait furtivement du palais, traversait les rues sombres de Trévise

et allait s'attabler pour une heure ou deux dans quelque taverne borgne des faubourgs.

Fortuna se retrouvait alors tout entier; il dépouillait la contrainte volontaire qu'il s'imposait dans le jour, et redevenait le soldat d'autrefois : insouciant, rieur, amateur des propos égrillards et des chansons qui ne respectent rien.

Toutefois, le capitaine ne s'oubliait jamais à ce point de ne pas rentrer au logis. Quand minuit était venu, il se levait, quittait ses compagnons d'occasion, et reprenait tant bien que mal le chemin du palais de Jacob.

Le lendemain, il était debout dès cinq heures du matin, et rien ne paraissait de son équipée nocturne.

Dans ces excursions, le capitaine Fortuna avait fait connaissance d'un certain homme du nom de Nicolas Erizzo, coquin émérite, qui exerçait habituellement la profession de voleur, et quelquefois même celle d'assassin.

Cet homme avait beaucoup voyagé, grâce aux démêlés qu'il avait eus avec la police, et il connaissait une bonne partie des pays qu'avait fréquentés le capitaine. C'était une occasion pour se lier, et le capitaine ne la laissa pas échapper.

Chaque soir donc, les liens de cette amitié se resserraient davantage, et au bout de quinze jours, nos deux aventuriers ne pouvaient plus se quitter.

Un soir, le capitaine Fortuna quitta comme d'habitude, à dix heures, le palais de Jacob, et s'achemina vers la taverne où il savait rencontrer Nicolas Erizzo. Il trouva ce dernier fidèle à son poste, et lui ayant fait signe qu'il désirait lui parler particulièrement, Nicolas se leva, et ils passèrent dans une pièce voisine, dont Fortuna ferma la porte, afin que nul ne vînt les déranger.

Nicolas Erizzo regardait tout ce manége, et ne s'expliquait pas la

cause de ce mystère; enfin, ils s'assirent, et e capitaine Fortuna commença.

— Nicolas, dit-il à son compagnon, depuis que je te connais, j'ai pu apprécier tes excellentes qualités; je me suis donc senti pris d'une vive affection pour toi, et je veux faire quelque chose pour ton avenir.

— Vous êtes bien bon, capitaine, dit Erizzo, en s'inclinant avec une intention comique.

— J'ai une affaire à te proposer, poursuivit le capitaine, une excellente affaire dans laquelle il y a beaucoup d'argent à gagner.

— Voilà ce que je cherche! s'écria Nicolas Erizzo, et si réellement l'affaire est bonne, comme vous le dites, ne cherchez pas ailleurs, je suis votre homme!

— A la bonne heure! dit Fortuna, je savais bien que tu ne me refuserais pas; mais, écoute, Nicolas, et pèse bien, avant de te décider, toutes les chances de l'entreprise.

— Voyons! fit Erizzo.

— D'abord, poursuivit le capitaine, il faut quitter Trévise et aller à Venise.

— M'accompagnerez-vous?

— Je t'accompagnerai.

— Alors, j'irai.

— Bien! une fois à Venise, il s'agit de bien préparer son coup, de manière à ne pas le manquer; car un insuccès serait notre mort à tous deux.

— Diable! fit Nicolas.

— Enfin, si un assassinat ne t'effraie pas, reprit le capitaine.

— Un assassinat! s'écria Erizzo; ah! peste!

— Alors, tu consentirais?..

— Mais encore, qui faudrait-il tuer?

— Je te le dirai à Venise.

— Et d'ici là?

— Voici un commencement, répondit le capitaine Fortuna, en lui jetant une bourse pleine d'or.

Nicolas Erizzo fit claquer ses doigts en signe de joie, ramassa la bourse dans sa poche, et releva la tête vers Fortuna.

— Et quand partons-nous? lui demanda-t-il avec un sourire.

— Demain, si tu veux.

— Allons, va pour demain! Venise est la seule ville où je n'aie rien eu à démêler avec la police, je ne veux pas lui laisser ce prétexte de jalousie contre les autres... va pour demain, capitaine!

Cette nuit, le capitaine Fortuna ne retourna pas au palais de Jacob, il lui fit écrire que des affaires importantes réclamaient sa présence à Florence, qu'il partait sans lui dire adieu, mais qu'il serait bientôt de retour.

Et le lendemain, il se dirigeait avec Nicolas Erizzo vers cette ville où il devait trouver l'homme qu'il haïssait le plus au monde, Almoro Donato!

A Venise, Erizzo et Fortuna choisirent un lieu isolé pour leur habitation, et, dès le lendemain de leur arrivée, ils se mettaient en campagne. Fortuna donna des instructions précises à son compagnon; il lui enjoignit de fréquenter assidûment la taverne de maître Michel, et de bien écouter ce qui s'y dirait. Il lui recommanda surtout de ne point se montrer réservé envers les hôtes qu'il y rencontrerait, et de saisir toutes les occasions qui s'offriraient de dire le plus de mal possible de Jacob Foscari et du doge lui-même.

Nicolas Erizzo prit fort bien son rôle, et, dès les premiers jours, il se fit remarquer par sa turbulence et son audace, si bien qu'une semaine ne s'était pas écoulée qu'un sbire du Conseil l'accostait et lui proposait d'entrer dans la police de Venise.

Nicolas accepta et fut aussitôt incorporé.

Tout cela secondait parfaitement les plans du capitaine, et il engagea Erizzo à redoubler de zèle et surtout de haine envers le doge,

pour arriver à se faire attacher plus spécialement à la maison d'Almoro.

Ce dernier avait déjà entendu parler de Nicolas, et il eut le désir de le voir.

Il le fit venir. Erizzo n'eut garde de manquer une si belle occasion, et, le soir même, il entrait dans le palais du chef du Conseil.

Almoro était toujours le même vieillard que nous avons présenté au lecteur : le crâne chauve, les membres secs, une certaine astuce dans le regard.

Dès qu'il vit Erizzo, il sourit...

Le nouveau sbire était, en effet, bâti de telle sorte qu'il n'était pas possible de se méprendre sur le métier qu'il avait dû exercer avant d'entrer dans la police. C'était un homme trapu, portant le cou dans les épaules, le front déprimé, les yeux enfoncés et ombragés par des sourcils épais et sombres.

Il salua Almoro d'une façon assez gauche, et promena un moment son regard hébété sur les objets qui l'entouraient.

Almoro lui fit signe de s'avancer.

— Erizzo, lui dit-il, on m'a rapporté que tu avais tenu, chez maître Michel, des propos impertinents sur François Foscari et son fils Jacob.

— Pour ce qui est de cela, répondit Erizzo, on ne vous a pas menti, monseigneur.

— Tu as donc quelque sujet de plainte contre le doge? poursuivit Almoro.

— Des motifs de haine, monseigneur!

— Vraiment! conte-moi cela.

— Oh! fit Erizzo, cela serait fort long, et je ne pense pas que monseigneur aurait jamais la patience de m'écouter jusqu'au bout; mais le doge et moi, nous avons quelque compte à régler, et il faudra bien que nous nous rencontrions quelque jour.

— C'est peut-être là le motif qui t'a amené à Venise?

— Précisément, monseigneur.

— Eh bien! Erizzo, reprit Almoro, puisque tu es entré dans la police de Venise, il faudra renoncer à tes projets de vengeance, parce que d'abord elle compromettrait ceux qui t'emploient, et qu'ensuite nous tenons à n'avoir que des gens honnêtes parmi nos sbires.

— Ce sera comme monseigneur voudra, répondit audacieusement Nicolas, et, s'il le faut, je renonce à l'honneur de faire partie de la police.

— Et que feras-tu, si tu perds ton emploi?

— Bah! un honnête homme trouve toujours à gagner sa vie.

Almoro réprima un accès d'hilarité.

— Vraiment! dit-il après quelques secondes de silence, eh bien! je ne dis pas que je ne m'emploie pour t'être utile, et, s'il le faut, je te prendrai à mon service, pendant quelques jours du moins.

— Monseigneur aurait cette bonté?

— Va, Nicolas, va, nous en recauserons; mais, d'ici là, point d'imprudence!

Nicolas Erizzo sortit; mais, deux jours après, il quittait l'état de sbire et entrait au service de Donato.

Quand Erizzo vint annoncer cette nouvelle au capitaine Fortuna, ce dernier sauta de joie.

— Allons! allons! s'écria-t-il, avant huit jours, notre affaire sera faite!

En effet, à partir de ce jour, Nicolas prépara tout avec un soin particulier. On voyait qu'il avait une sorte d'expérience dans ce genre d'entreprises. Il examina, dans tous ses détails, le palais du chef du Conseil, étudia ses habitudes, remarqua les heures de la journée et celles de la nuit pendant lesquelles il était seul, et quand il crut avoir bien pris toutes ses mesures et toutes ses précautions, il prévint le capitaine Fortuna qu'il était prêt et qu'il n'avait qu'à venir le

soir même, vers minuit, frapper à une petite porte donnant sur le canal.

Le capitaine ne se le fit pas dire deux fois, et, le soir, il sautait dans une gondole et s'éloignait dans la direction indiquée.

Il était minuit précis quand il frappa à la porte qui lui avait été désignée. La porte s'ouvrit presque aussitôt, et Nicolas vint le recevoir.

— Silence! lui dit-il, le moindre bruit pourrait réveiller quelques serviteurs de Donato, et nous faire perdre tout le fruit de nos ruses... Venez!

Le capitaine suivit son guide dans l'ombre; ils traversèrent ainsi plusieurs corridors sombres, montèrent et descendirent plusieurs escaliers et arrivèrent enfin à la porte du chef du Conseil.

Nicolas écouta un moment, puis, poussant la porte, il entra.

La chambre n'était éclairée que par une lampe, qui jetait çà et là une clarté douteuse. Almoro Donato dormait étendu sur son lit de repos.

— Maintenant, dit Nicolas, en s'arrêtant au milieu de la chambre, l'affaire est assurée; Almoro nous appartient, et avant que l'on vienne à son secours, nous aurons le temps de le tuer : voici, là, une porte dérobée par laquelle nous pourrons fuir, en cas d'alerte; tout est préparé pour le mieux. A l'œuvre donc, capitaine, et n'hésitons pas!

Le capitaine avait tiré sa rapière, mais il n'avançait pas.

Fortuna avait cent fois arraché la vie à ses adversaires, dans les combats, mais c'était en défendant la sienne. Il lui répugnait de tuer, d'assassiner un vieillard sans défense, un vieillard qui dormait! Son épée tremblait dans sa main, et une pâleur subite s'était répandue sur ses traits.

— Eh bien? dit Nicolas étonné.

— J'ai honte de tuer sans combat, répondit le capitaine en rougissant.

— Bah ! fit Nicolas, nous ne sommes pas venus ici pour faire de la morale, capitaine, allons, donnez-moi votre épée, et ne perdons pas un temps précieux : nous devrions être déjà bien loin !

Fortuna abandonna son arme à Erizzo, et ce dernier s'avança vers le lit où reposait Donato.

Cependant, l'inquisiteur d'État venait de se réveiller au bruit de leurs paroles, et il jeta un cri d'épouvante en apercevant deux hommes dans sa chambre.

— Fortuna ! s'écria-t-il avec effroi, en passant à plusieurs reprises sa main sur son front, comme pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un cauchemar affreux.

— Moi-même, monseigneur ! répondit Fortuna, qui viens assister à votre dernière heure.

— Pitié ! pitié ! fit Almoro.

— Vous n'avez eu pitié ni de François Foscari, ni de Jacob Foscari, nous n'aurons point pitié de vous, monseigneur !

Et comme si cet incident eût tout à coup rendu à Fortuna son énergie et sa fermeté habituelles, il arracha son épée des mains de Nicolas, et se précipita sur le vieillard avec une rage aveugle.

Le malheureux Almoro Donato tomba aussitôt percé de part en part.

Mais soit que le cri poussé par le vieillard mourant eût éveillé quelques serviteurs, soit que des étages inférieurs l'on eût entendu marcher dans sa chambre, à cette heure indue, un mouvement inusité se fit dans tout le palais, et Nicolas Erizzo et le capitaine n'eurent que le temps de s'enfuir par la porte dérobée.

Quand les serviteurs entrèrent dans l'appartement du chef du Conseil, ils n'y trouvèrent que le cadavre ensanglanté de leur maître.

Cet événement, connu dès le lendemain matin, mit toute la République en émoi, et les sbires se lancèrent dans toutes les directions. Mais Nicolas avait l'habitude de ces sortes d'alertes, il ne s'effraya pas

pour si peu, et nul ne découvrit sa retraite. Il n'en fut pas de même du capitaine Fortuna qui, dès qu'il fut pris, ne sut comment expliquer sa présence à Venise, et devint la proie du Conseil-des-Dix qui cherchait une victime.

Il était impossible d'en trouver une qui se présentât dans de meilleures conditions!

Le capitaine Fortuna était, en effet, l'ami connu de Jacob Foscari, on savait qu'il l'avait suivi dans son exil, son retour à Venise, sa coopération évidente au meurtre qui avait été commis, tout concourait à faire remonter jusqu'au fils du doge la responsabilité de ce meurtre.

Aux yeux de Triadano Gritti et à ceux d'Antonio Veneiri, il était évident que Jacob Foscari était l'instigateur du meurtre de Donato.

Le capitaine Fortuna fut, en conséquence, appliqué à la torture; mais il nia jusqu'au bout le crime dont on l'accusait, quoique ses juges eussent la barbarie de lui faire donner jusqu'à cent cinquante tours d'estrapade.

Ce résultat ne satisfit pas les ennemis du doge, et comme Jacob Foscari avait de puissants motifs d'inimitié contre le Conseil-des-Dix qui l'avait condamné, on voulut le mettre à son tour à la torture, et on prolongea contre lui ces affreux tourments, sans réussir à en tirer aucune confession.

Toutefois, malgré ses dénégations, le Conseil-des-Dix le condamna à être transporté à la Canée, et accorda une récompense à ses délateurs.

Ces nouveaux malheurs et les tortures qu'on lui avait fait endurer, avaient troublé la raison de Jacob : ses persécuteurs parurent se laisser toucher par sa pénible situation, et ils permirent de le ramener à Venise, le 26 mai 1451.

Puis, quand il fut à peu près rétabli, il embrassa sa femme, à laquelle il ne voulait plus faire partager les douleurs de son exil, et

quelques rares amis, puisa dans leurs exhortations quelque calme et quelque courage, et regagna la Canée.

Sur ces entrefaites, le capitaine Fortuna était mort des suites de ses tortures, et il confessa, en mourant, que c'était lui qui avait tué Almoro Donato, avec l'aide d'un certain coquin du nom de Nicolas Erizzo.

Mais l'affaire était jugée, et le Conseil-des-Dix ne revint pas sur la décision qu'il avait prise à l'égard de Jacob Foscari.

III.

Ce dernier alla donc à la Canée seul, laissant derrière lui son père, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, et sa femme, que les chagrins et les tourments de toute sorte avaient fait vieillir avant l'âge. Mais Jacob espérait dans la miséricorde de Dieu, et il comptait bien qu'un jour viendrait où il lui serait permis d'aller fermer les yeux de son père, et finir ses jours auprès de sa femme et de ses enfants.

Le doge cependant s'inclinait chaque jour davantage vers la tombe, et il menait maintenant une vie que le plus misérable marinier des lagunes n'eût certainement pas enviée.

Son palais était désert ; les courtisans l'avaient fui, car ils prévoyaient que la fin de François Foscari était proche, et qu'ils ne jouiraient pas longtemps de ses libéralités : il sortait rarement, et passait ses journées seul avec sa fille, Loretta Contarini, et les enfants de son fils.

Loretta cherchait de son mieux à égayer ce séjour lugubre, et elle trouvait encore dans son cœur assez de force pour sourire au vieux doge quand il l'entretenait de Jacob.

Cependant, quand elle se retrouvait seule, dans ce grand palais silencieux, elle s'accoudait tristement à l'une des fenêtres qui don-

naient sur la mer, et là, le regard perdu dans l'immensité, elle laissait sa pensée rêveuse s'enfuir vers les contrées où habitait son époux. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, un sombre et morne désespoir s'emparait de son âme, et elle eût voulu s'enfuir, elle aussi, vers cette terre lointaine où gémissait le père de ses enfants.

François Foscari avait déjà cherché, à plusieurs reprises, à abdiquer une dignité si funeste à lui-même et à sa famille. Il lui semblait que, redescendu au rang de simple citoyen, comme il n'inspirerait plus de crainte ou de jalousie, on n'accablerait plus son fils par ces effroyables persécutions.

Abattu par la mort de ses premiers enfants, il avait voulu, dès le 26 juin 1433, déposer une dignité durant l'exercice de laquelle sa patrie avait été tourmentée par la guerre, par la peste et par des malheurs de tout genre. Il renouvela cette proposition après les jugements contre son fils; mais le Conseil-des-Dix le retenait forcément sur le trône, comme il retenait son fils dans les fers, et sa proposition fut repoussée.

A Venise, doges et bourreaux étaient rivés à leurs dignités.

Cependant Jacob Foscari se présentait tous les jours, ainsi qu'il y était tenu, au gouverneur de la Canée, et, tous les jours, il protestait contre l'injustice de la dernière sentence qui l'avait frappé, et demandait grâce au farouche Conseil-des-Dix. — Supplications et prières, tout était inutile : il n'obtenait aucune réponse.

Le désespoir s'était emparé de lui; un ardent désir de revoir sa patrie, dont la cruauté ne méritait pas à coup sûr un si tendre amour, exalta son imagination, et, comme il ne pouvait retourner à Venise, pour y vivre libre, il voulut du moins y aller chercher un supplice. Il écrivit donc au duc de Milan, à la fin du mois de mai 1456, pour implorer sa protection auprès du sénat, et, sachant bien d'avance qu'une pareille lettre serait considérée comme un crime, il partit

après l'avoir exposée lui-même dans un lieu où il était sûr qu'elle serait saisie par les espions qui l'entouraient.

Un soir donc, Loretta Contarini était, comme de coutume, accoudée à l'une des fenêtres du palais ducal. On était au mois de juillet, et la nuit tombait peu à peu sur Venise; déjà la ville s'éclairait, et mille gondoles sillonnaient les flots, avec une étoile au front! Les brises de mer apportaient à Loretta des senteurs âpres et parfumées...

Loretta rêvait.

Par un singulier caprice de son imagination, la malheureuse femme s'était reportée aux heureuses années de son enfance, au temps fortuné où Jacob venait la voir chez son père, où, tous les jours, comme ce soir, elle s'accoudait enivrée à sa fenêtre, comptant les minutes et les secondes en attendant l'arrivée de son fiancé.

Du plus loin qu'elle l'apercevait, elle agitait son mouchoir et le saluait du geste; puis Jacob montait rapidement les escaliers de marbre du palais de son père; elle entendait et reconnaissait son pas : il venait prendre place à ses côtés.

Quelles belles soirées elle avait passées ainsi, les mains dans ses mains, le regard suspendu au sien, parlant de leur hymen prochain, de leur amour éternel!... Toutes ses compagnes lui portaient envie : Loretta était fière de son bonheur!

La pauvre femme repassait une à une toutes ces joies perdues, tous ces bonheurs envolés, et ses deux bras se croisaient sur sa poitrine qui se soulevait péniblement : mille regrets amers emplissaient son cœur, et elle reportait alors sa pensée pleine d'amertume vers ce pays lointain où l'on avait exilé son époux!

Le sort l'avait cruellement éprouvée, et lui avait fait chèrement acheter une année de bonheur! Maintenant tout était fini! Jacob, brisé par des tortures de toutes sortes, perdait chaque jour de sa force et de sa santé; encore quelque temps, et il allait mourir!

Loretta ferma les yeux et soupira.

En ce moment, des pas qu'elle crut reconnaître montèrent précipitamment l'escalier du palais... Son cœur battit à se rompre, et tout son sang reflua vers son cœur.

Elle écouta!... on approchait, les pas devenaient plus distincts; un instant même, elle crut entendre prononcer son nom par une voix que l'exil n'avait pu lui faire oublier.

Loretta n'avait plus la force de bouger; le regard fixé sur la porte, le corps penché en avant, les lèvres ouvertes, elle attendait émue, frémissante, épouvantée!..

Enfin, la porte s'ouvrit, et Jacob se précipita dans ses bras!

— Loretta! Loretta! s'écria-t-il ivre de joie; ah! je puis mourir maintenant, puisque je t'ai revue!

Loretta, comme Jacob, ne songea d'abord qu'au bonheur de revoir son époux; mais quand le premier moment fut passé, et que la pensée lui vint que le Conseil-des-Dix veillait toujours, elle frissonna dans les bras de Jacob, et se recula épouvantée!

— Jacob, dit-elle avec effroi, comment es-tu revenu à Venise? quelle puissance t'a ramené de l'exil? qui t'a rendu la liberté?

— La liberté! fit Jacob en frémissant, je l'ai prise!

— Oh, malheureux! s'écria Loretta éplorée; mais tes bourreaux apprendront ton évasion, ils découvriront ta retraite; ils n'auront pitié ni de tes malheurs passés, ni de mes souffrances; ils te tueront!...

Jacob prit Loretta dans ses bras; des larmes abondantes coulaient le long de ses joues pâles et creuses.

— Que veux-tu, dit-il, je ne pouvais plus vivre sans revoir ce sol adoré!... J'avais besoin de serrer tes mains, de baiser ton front, de revoir et d'embrasser nos chers enfants, mon père, pauvre vieillard, que ce dernier coup va tuer peut-être... Je suis venu, j'ai brisé mes

fers... Que la République m'envoie à la mort maintenant ; je vous ai revus, je mourrai heureux !

Loretta ne répondit pas ; elle écoutait. Depuis quelques instants, en effet, un bruit confus de voix s'était élevé sur la place Saint-Marc, et son cœur s'était pris à battre avec violence.

Le bruit augmentait d'instants en instants, et un nom semblait dominer tout ce bruit, un nom qui l'épouvantait, celui de Jacob Foscari !

Ç'en était fait ! il était perdu... Le Conseil-des-Dix savait tout ; il allait être encore une fois jeté en prison, appliqué à la torture.

— Écoute, lui dit-elle avec une sorte d'égarement ; écoute, si tu meurs, je veux mourir aussi ; j'ai assez, moi aussi, de cette vie de craintes et de douleurs continuelles ; eh bien ! n'attendons pas le moment cruel de la séparation, Jacob ; tu as un poignard à ta ceinture, prends et frappe-moi ! nos bourreaux, au moins, n'auront que nos cadavres !

Jacob prit Loretta dans ses bras, la serra longtemps contre son cœur, et baisant follement son front et ses cheveux :

— Non, dit-il, non, cette suprême consolation de mourir l'un près de l'autre ne nous est pas permise !

— Et pourquoi cela ? demanda Loretta.

— Et nos enfants ! fit Jacob Foscari.

L'égarement de Loretta tomba instantanément devant ces quelques mots ; elle poussa un cri douloureux, se laissa choir sur le parquet et leva ses mains jointes au ciel.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, ayez pitié de nous !

— Cependant, le bruit qu'elle avait entendu quelques secondes auparavant montait et grandissait : déjà les sbires du Tribunal des Dix avaient fait irruption dans le palais ducal, et bientôt ils envahirent tous les appartements, cherchant de toutes parts leur victime.

Enfin, ils arrivèrent à la chambre où se trouvaient Jacob et Loretta.



LA NUIT DE JACOB FOSCARI

à Venise

Jacob Foscari n'était pas venu à Venise pour y engager une lutte avec le Conseil-des-Dix, encore bien moins avec ses sbires; dès que ces derniers se présentèrent l'épée au poing, et la menace et l'insulte à la bouche, il s'avança vers eux et les suivit sans opposer la moindre résistance.

Son procès, comme on le pense bien, ne fut ni long ni difficile; la lettre qu'il avait écrite au duc de Milan, avait été déférée au Conseil-des-Dix.

Jacob raconta dans quel but il l'avait écrite, et comment il l'avait fait tomber entre les mains de ses délateurs.

Mais, malgré ces aveux, il fut remis à la torture, et on lui donna trente tours d'estrapade, pour voir s'il confirmerait ensuite ses dépositions.

Quand on le détacha de la corde, on le trouva déchiré par ces horribles secousses. Les juges permirent alors à son père, à sa femme et à ses fils d'aller le voir en prison.

Le vieux Foscari, appuyé sur un bâton, ne se traîna qu'avec peine dans la chambre où son fils était pansé de ses blessures. Ce fils demandait encore la grâce de mourir dans sa maison.

— Retourne à ton exil, mon fils, puisque ta patrie l'ordonne, s'écria le vieux doge, et soumets-toi à sa volonté.

Mais, en rentrant dans son palais, le malheureux vieillard s'évanouit par la violence qu'il s'était faite.

Jacob devait passer encore une année en prison à la Cavée, avant qu'on lui rendît la même liberté limitée à laquelle il était réduit avant cet événement; mais à peine fut-il débarqué sur cette terre d'exil, qu'il mourut de douleur.

Dès lors, et pendant quinze mois, le vieux doge, accablé d'années et de chagrins, ne recouvra plus la force de son corps ou celle de son âme; il n'assistait plus à aucun conseil, et il ne pouvait plus remplir aucune des fonctions de sa dignité.

Il était entré dans sa quatrevingt-seizième année, et si le Conseil-des-Dix avait été susceptible de quelque pitié, il aurait attendu en silence la fin, sans doute prochaine, d'une carrière marquée par tant de gloire et tant de malheurs.

Mais le chef du Conseil-des-Dix était alors Jacques Loredano, fils de Marc, et neveu de Pierre, le grand amiral, qui toute leur vie avaient été les ennemis acharnés du vieux doge. Ils avaient transmis leur haine à leurs enfants, et cette vieille rancune n'était point encore satisfaite.

A l'instigation de Loredano, Jérôme Barbarigo, inquisiteur d'État, proposa au Conseil-des-Dix, au mois d'octobre 1457, de soumettre Foscari à une nouvelle humiliation.

Dès que ce magistrat ne put plus remplir ses fonctions, Barbarigo demanda qu'on nommât un autre doge.

Le Conseil, qui avait refusé par deux fois l'abdication de Foscari, parce que la constitution ne pouvait la permettre, hésita avant de se mettre en contradiction avec ses propres décrets. Les discussions dans le Conseil et la Junte se prolongèrent, pendant huit jours, jusque fort avant dans la nuit.

Cependant, on fit entrer dans l'assemblée Marco Foscari, procurateur de Saint-Marc, et frère du doge, pour qu'il fût lié par le redoutable serment du secret, et qu'il ne pût arrêter les menées de ses ennemis.

Enfin, le Conseil se rendit auprès du doge, et lui demanda d'abdiquer volontairement un emploi qu'il ne pouvait plus exercer.

Mais on eût dit que le doge avait tout à coup recouvré sa force et sa verdeur.

— J'ai juré, répondit-il, de remplir jusqu'à ma mort, selon mon honneur et ma conscience, les fonctions auxquelles ma patrie m'a appelé. Je ne puis me délier moi-même de mon serment ; qu'un ordre

du Conseil dispose de moi, je m'y soumettrai, mais je ne le devancerai pas.

Alors une nouvelle délibération du Conseil délia François Foscari de son serment ducal, lui assura une pension de dix mille ducats pour le reste de sa vie, et lui ordonna d'évacuer en trois jours le palais, et de déposer les ornements de sa dignité.

Le doge ayant remarqué, parmi les conseillers qui lui portaient cet ordre, un chef de la *Quarantie* qu'il ne connaissait pas, demanda son nom.

— Je suis le fils de Marco Memmo, lui dit le conseiller.

— Ah! fit le vieux doge en soupirant, ton père était mon ami.

Il donna aussitôt des ordres pour qu'on transportât ses effets dans une maison à lui, et le lendemain, 13 octobre 1457, on le vit, se soutenant à peine, et, appuyé sur son vieux frère, redescendre les mêmes escaliers sur lesquels, trente-quatre ans auparavant, on l'avait vu installé avec tant de pompe, et traverser les mêmes salles où la République avait reçu ses serments.

Le peuple entier parut indigné de tant de dureté exercée contre un vieillard qu'il respectait et qu'il aimait; mais le Conseil-des-Dix fit publier UNE DÉFENSE DE PARLER DE CETTE RÉVOLUTION, sous peine d'être traduit devant les inquisiteurs d'État.

Le 20 octobre, Pasqual Malipieri, procurateur de Saint-Marc, fut élu pour successeur de Foscari; celui-ci n'eut pas, néanmoins, l'humiliation de vivre sujet là où il avait régné.

En entendant le son des cloches, qui sonnaient en actions de grâces pour cette élection, il mourut subitement d'une hémorragie, causée par une veine qui éclata dans sa poitrine.

CHAPITRE VI.

Suite du Conseil-des-Dix. — L'île de Cypre. — Son histoire. — Richard Cœur-de-Lion. — Gui de Lusignan. — Une nuit à Cypre. — Paysage. — La salon de Vénus. — Le diamant de Paphos. — Aux écoutes. — Jacques Comnène et Philippe Orsi, embaumeur de Becfigues. — Discours des conjurés du Tribunal-Secret. — Détails exacts sur Stéphani Montano, homme peu connu. — Catherine Cornaro. — Bataille dans les rues de Tricosis. — La flotte vénitienne. — Victoire du Conseil-des-Dix.

L'île de Cypre est une des plus grandes de la Méditerranée. Son histoire est pleine d'événements curieux que nous n'avons pas à raconter en détail, mais dont cependant, pour l'intelligence du récit qui va suivre, il est utile de dire quelques mots.

Vers l'année 1182, cette île était sous la domination des ducs relevant du Bas-Empire, lorsque Isaac Comnène s'y fit recevoir comme duc indépendant, avec de fausses lettres de l'empereur Andronic, s'y érigea en souverain et s'y conduisit bientôt en tyran.

Vers cette époque, trois vaisseaux de Richard Cœur de Lion ayant échoué sur les côtes de Cypre, Isaac, allié du sultan Saladin, l'ennemi des croisés, fit dépouiller et mettre aux fers tous les naufragés, et refusa de recevoir le navire qui portait la sœur et l'épouse future du roi d'Angleterre. Richard n'était pas d'humeur à subir pareille insulte. Il opéra une descente dans l'île en l'année 1191, tailla en pièces les troupes d'Isaac, le força de se rendre à composition, le fit charger de chaînes d'argent, ce qui était se conduire en vrai gentleman, et s'empara de ses trésors et de ses états.

Richard vendit plus tard l'île de Cypre aux Templiers, pour vingt-cinq mille marcs d'argent; mais ces derniers ne purent s'y maintenir, contre l'esprit haineux et remuant des habitants. Ils la rendirent donc l'année suivante à Richard, qui la céda à Guy de Lusignan, en échange du royaume de Jérusalem, que ce prince venait de perdre, et à la charge de rembourser les Templiers.

Comme on voit, les Anglais faisaient déjà trafic de terre et de sang, aux jours héroïques de Richard Cœur de Lion et de Blondel.

Ce roi, qui chantait dans sa cage : *Une fièvre brûlante,* etc., et brocantait les peuples, comme ses fils brocantent le coton et les petits couteaux de Birmingham.

L'île s'était alors dépeuplée par l'émigration d'un très-grand nombre de familles grecques. Guy les remplaça par des seigneurs que les Musulmans avaient dépouillés de leurs biens en Syrie et en Palestine, par des aventuriers, des veuves et des filles de chevaliers.

Il leur distribua des terres, et régna assez paisiblement sur l'île : Guy de Lusignan fut le premier des dix-sept rois de sa race qui occupèrent le royaume de Cypre pendant près de trois siècles.

Nous n'avons point ici la prétention de faire l'histoire de la dynastie de Lusignan; disons, cependant, que ce fut une race héroïque, chrétienne, chevaleresque, et que jamais la pleureuse Zaïre, fille de

M. de Voltaire, ne tacha l'écusson de Jérusalem; disons encore, qu'après beaucoup de troubles et d'agitation, Cypre, cette île fortunée, finit, vers l'année 1470, par attirer les regards et éveiller l'ambition de Venise.

Venise et l'Angleterre, Charybde et Scylla! Robert-Macaire et Bertrand! Mandrin et Cartouche! La fièvre et le chaud mal!

Venise était, comme on le sait, à la piste de tout ce qui pouvait assouvir son avide passion d'acquérir, et elle poussait jusqu'à l'iniquité l'ardeur des conquêtes. D'ailleurs, à cette époque, Catherine Cornaro, vénitienne, était unie au roi de Cypre, et le Conseil-des-Dix l'avait entourée d'assez d'agents pour savoir au juste ce qui se passait dans l'île, et quelles chances de succès pouvaient être offertes à la République.

Celle-ci ne recula devant aucun moyen pour arriver à son but, et c'est le développement des moyens qu'elle employa pour l'atteindre, et la catastrophe qui s'en suivit, qui formeront la première partie de ce récit.

On était alors au mois de mai de l'année 1471 : bon nombre de seigneurs de Venise étaient venus habiter l'île de Cypre, et y avaient trouvé un accueil favorable, grâce à la reine Catherine Cornaro.

Cependant les seigneurs indigènes ne voyaient qu'avec peine les faveurs dont ceux de Venise étaient l'objet, et, à plusieurs reprises déjà, ils avaient cherché à éclairer la reine sur les desseins du Conseil-des-Dix. Mais Catherine, élevée dans le palais d'un noble marchand, était toute enivrée de son pouvoir; elle ne pouvait croire à un danger réel, et elle laissait aux vénitiens une entière liberté d'action.

Les fêtes se succédaient à la cour avec une rapidité folle, et dans l'enivrement qu'elles faisaient naître, chacun oubliait les difficultés croissantes de la situation.

La reine avait deux enfants; un fils et une fille : le premier avait trois ans à peine; la seconde n'avait que deux ans encore.

C'était là l'espoir de la glorieuse dynastie fondée par les Lusignan, et les seigneurs cypriotes entouraient ces deux illustres rejetons d'une sollicitude dévouée.

A la tête du parti national, étaient tous les grands noms de la noblesse du pays, les Paléologue, les Comnène, et la plupart des chevaliers français; à la tête du parti vénitien, étaient les Porcari, les Nocenigo, une grande partie de la jeunesse turbulente et aventureuse, qui espérait beaucoup dans le renversement du trône.

Ces deux partis étaient donc en présence, et tous les deux s'épiaient avec une égale attention. Seulement le parti vénitien trouvait une sorte d'appui dans la faiblesse de la reine, et son audace augmentait chaque jour.

Un soir du mois de mai de l'année 1471, deux hommes sortirent de la ville de Nicosie, et prirent la direction de Baffa (Paphos). La nuit n'était pas encore tout-à-fait venue; l'ombre descendait peu à peu dans la plaine; le calme et le silence régnaient déjà cependant de tous côtés.

Nicosie, comme on le sait, est située au milieu d'une plaine fertile, abondamment coupée par de petites rivières, et bornée à l'horizon par des montagnes à pente douce, sur lesquelles poussent, presqu'en toute saison, les jacinthes, les anémones, et mille arbustes aux fleurs éclatantes et parfumées.

Ce n'est pas à tort que l'antiquité, dans sa langue pittoresque, avait appelé Cypre l'*île Fortunée*. Le sol y est, en effet, prodigieusement fécond; on y rencontre à chaque pas des mines d'or, d'argent et de diamant, d'amiante et de jaspe rouge : c'est l'île du printemps éternel, et l'on comprend pourquoi les anciens en avaient fait le séjour terrestre de Vénus, et le lieu où son culte était le mieux servi.

C'est bien là, en effet, sous ce soleil radieux, sous ce beau ciel où

les nuages légers ne se montrent que pour tempérer l'ardeur des jours caniculaires, — c'est bien là, dans ce pays aux nuits tièdes et enchantées, qu'on pouvait rêver les délices de l'amour éternel.

Cypris, la fille divine de l'onde, la mère des désirs, — la Beauté, — ne pouvait trouver ailleurs en notre monde un séjour plus heureux.

Les deux hommes dont nous avons parlé marchaient rapidement. L'un était âgé de vingt ans au plus, il s'appelait Jacques Comnène, et appartenait à l'une des premières familles de l'île; l'autre avait cinquante ans, s'appelait Philippe Orso, et exerçait une des industries du pays, qui consistait à confire dans du vinaigre ou dans le vin, des becfigues, des cailles et autres petits oiseaux plumés et bouillis, et à les envoyer en Europe dans des pots de terre.

Un milieu entre le rôtisseur et le fabricant de cornichons, un épicier de Paphos!

Philippe Orso était petit, maigre, chétif, mais il portait sur son visage, percé de deux yeux vifs, le cachet d'une ardeur singulière et d'une intelligence peu commune. Il marchait le premier, et paraissait montrer le chemin à son compagnon. Ce dernier le suivait, et depuis une demi-heure qu'ils avaient quitté Nicosie, ils n'avaient pas encore eu le temps d'échanger une parole.

Cependant, ce silence parut déplaire à Philippe; il s'arrêta tout à coup et se retourna vivement vers son compagnon.

— Ça, monseigneur, lui dit-il, nous n'avons fait ni l'un ni l'autre, je suppose, vœu de silence pour cette nuit; m'est avis que la route est déjà assez monotone et maussade, pour qu'il soit défendu de l'égayer par un bout de conversation.

— Au moment où tu m'as interpellé, Philippe, répondit Jacques Comnène en marchant toujours, j'allais t'adresser la parole.

— En vérité, dit Orso, et que voulait dire monseigneur?

— Je voulais te demander si tu étais bien sûr de ce que tu m'as

rapporté, et si tu ne me fais pas faire aujourd'hui une course inutile ?

Orso secoua la tête.

— Que monseigneur se rassure, dit-il en souriant, j'ai vu de mes propres yeux les choses comme je les ai dites à monseigneur, et aujourd'hui est bien le jour fixé pour la nouvelle réunion de leur Tribunal secret : nous les trouverons exacts au rendez-vous, et de l'endroit où je vous mène, nous pourrons tout voir et tout entendre sans nous exposer à être découverts.

— Marchons donc ! fit Comnène.

Et ils reprirent leur route avec une vivacité nouvelle.

Cependant le paysage changea bientôt d'aspect, ils arrivaient à la partie montueuse de l'île ; la lune s'était levée à leurs côtés : une lumière douce et vaporeuse était répandue sur chaque objet. Le jeune Comnène paraissait ravi du spectacle qui s'offrait à ses regards, et s'arrêtait de temps à autre pour admirer.

Jacques Comnène, habitué à vivre à la cour et au milieu de l'atmosphère des salons, n'avait, pour ainsi dire, jamais assisté au spectacle de la nature, c'était la première fois qu'une semblable émotion agitait son cœur.

Peut-être le lecteur se demandera-t-il pourquoi ce jeune gentilhomme, qui appartenait à la première noblesse de l'île, se trouvait à cette heure loin de Nicosie, en compagnie de maître Philippe Orso, épicier de Venise ; nous n'avons qu'une réponse bien simple à faire à cette question.

Le père de Jacques Comnène avait été naguère une des meilleures pratiques de Philippe, et pendant longues années, ce dernier avait fait d'honorables bénéfices, grâce au goût prononcé du père de Jacques pour les becfigues confits dans du vinaigre.

Prétendre que ce goût n'avait pas ruiné l'estomac de Thémistocle Comnène, père de Jacques, ce serait beaucoup s'avancer ; mais Philippe Orso, épicier, possédant la mémoire du cœur, n'avait

jamais oublié qu'il lui devait sa fortune, et bien que le fils n'eût pas les mêmes goûts que le père, Philippe avait reporté sur Jacques une bonne partie de l'affection qu'il avait vouée à sa meilleure pratique.

Voilà pourquoi Philippe Orso, confiseur de becfigues, accompagnait le jeune Comnène dans son voyage nocturne.

Quant au voyage lui-même, allons toujours.

Cependant, nos deux compagnons avançaient vers le but.

Déjà ils avaient gravi la montagne que l'on appelle le *Diamant de Paphos*, et ils s'apprêtaient à en descendre le versant septentrional, lorsque Philippe s'arrêta, et dit à son compagnon :

— Nous sommes arrivés !

L'endroit qu'ils venaient d'atteindre n'avait pas le même aspect riant que le pays qu'ils avaient traversé jusqu'alors. La nature y semblait triste et désolée, le sol était pierreux, d'énormes crevasses ouvraient çà et là leurs gueules béantes ; le paysage avait quelque chose de sombre et de glacial.

Cependant, Philippe avait regardé de tous côtés, pour s'assurer que nul ne les épiait, et quand cette inspection des lieux fut terminée, il fit signe à Comnène, et se dirigea vers l'entrée d'une carrière abandonnée.

Comnène le suivit, et ils descendirent.

La galerie dans laquelle ils pénétrèrent alors, ne recevait le jour de nulle part; mais Philippe s'était muni d'une lanterne sourde, et ils purent s'avancer sans crainte, au milieu des mille détours de cette singulière caverne.

Ils marchèrent ainsi une heure environ, tantôt pressant le pas, tantôt ralentissant leur marche, selon que maître Orso croyait devoir l'ordonner, et ils arrivèrent en dernier lieu à une sorte de rond-point, où ils s'arrêtèrent définitivement.

Philippe posa à terre sa lanterne sourde, invita Jacques à prendre

un peu de repos, et marcha jusqu'au mur qui fermait la galerie. Comnène s'assit sur un quartier de rocher, et examina l'endroit où il se trouvait.

C'était une sorte de salle voûtée, taillée en rotonde, et que la nature avait ainsi formée sans le secours de l'art. Du sommet à la base, les parois à facettes scintillaient à la lumière voilée de la lanterne, comme un immense écrin de diamants.

Jacques en fut tout d'abord ébloui, et se vit contraint de baisser les yeux.

— Où était-il ? Quelle était cette grotte ? Dans quel lieu Philippe l'avait-il conduit ?

Le jeune gentilhomme s'adressait à lui-même mille questions, auxquelles il ne pouvait répondre.

Philippe était en effet occupé d'autres soins qui paraissaient l'absorber complétement.

Il s'était rapproché du mur du fond, avait légèrement ouvert certaines fentes à l'aide de la pointe du poignard qu'il portait sur lui, et le visage collé contre la muraille, il regardait.

Il resta dans cette attitude quelque temps, puis, s'étant retourné, il fit signe à Jacques de s'approcher, et se remit aussitôt à son poste d'observation.

Jacques accourut, et ayant suivi l'exemple que Philippe lui donnait, il regarda.

Mais à peine eut-il appliqué son visage contre l'ouverture que lui avait désignée Orso, qu'il jeta un cri de surprise, et recula de deux pas.

— Chut ! fit Orso en posant un doigt sur ses lèvres.

— Mais où sommes-nous donc ? demanda anxieusement Comnène.

— Dans le salon de Vénus, répondit l'embaumeur de becfigues.

— Et ce que nous avons là ?

— C'est le diamant de Paphos !

Jacques reprit, comme Philippe, son poste d'observation, et y resta longtemps.

C'est qu'en effet le spectacle était curieux et rare.

Figurez-vous une salle immense, inondée d'une lumière merveilleuse, taillée à vif dans une carrière de jaspe rose, d'or et de diamants. A droite et à gauche, une double rangée de colonnes qui semblaient sortir de terre, en jets hardis, pour aller se réunir à la voûte où étincelaient l'émeraude, la topaze et le saphir.

De toutes parts, mille richesses féeriques resplendissaient; des diamants, des étoiles, des soleils ; mille fantaisies, des anges, des démons, montaient et descendaient comme des miracles animés ; il régnait là une animation, une vie, un mouvement, une exagération de lumières qui rappelaient les scintillements des feux d'artifice.

Tout y était mêlé et confondu avec une profusion surnaturelle, et le regard ne savait où se reposer.

Jacques regardait comme enivré.

C'est qu'en outre du tableau magique qu'offrait cette grotte ainsi éclairée, il y avait là toute une foule richement ornée, qui allait et venait avec un bruit confus : au fond, était dressé une sorte de tribunal ; dans les galeries latérales, des gardes veillaient armés de hallebardes; tout semblait préparé pour une grande et solennelle réunion.

Seulement, remarque qui frappa tout d'abord Comnène, tous les seigneurs réunis en cet endroit portaient un masque de velours, et seul, le président, ou l'homme qui occupait le siége le plus élevé du tribunal, avait le visage découvert,

— Quels sont donc ces seigneurs? demanda-t-il à son compagnon, sans cependant changer d'attitude.

— Des seigneurs vénitiens, répondit Philippe de même.

— Il est fâcheux qu'ils soient masqués, poursuivit Jacques, et que

nous soyons si éloignés d'eux, nous ne les verrons point, et nous n'entendrons pas leurs paroles.

— Détrompez-vous, messire, répliqua Philippe; ce n'est pas la première fois que je viens dans le salon de Vénus, et chaque fois, par un singulier effet d'acoustique, j'ai pu saisir et comprendre jusqu'aux moindres détails de leurs discours.

Comnène tombait d'étonnement en étonnement : il se remit à son poste.

— Tenez, lui dit Philippe, voilà que la séance s'ouvre; regardez et écoutez!

Quand ils se remirent à observer ce qui se passait dans la salle contiguë, l'aspect en avait déjà entièrement changé. Tous les seigneurs étaient assis, le tribunal était occupé par cinq des plus illus tres vénitiens que la reine Catherine eût attirés à Venise.

— Voici Noville, Braccio, Porcari, Marcellos et Verniri, s'écria Jacques, en examinant les cinq membres du tribunal secret; que peuvent-ils vouloir?

— Ne vous l'ai-je point annoncé? répliqua Orso.

Écoutons! écoutons! fit Comnène.

Ils firent silence et prêtèrent l'oreille.

Marco Porcari, qui paraissait être le président de l'assemblée, venait de se lever, tous les conjurés s'étaient découverts, et il avait commencé.

— Seigneurs, dit-il d'une voix sonore, c'est aujourd'hui notre dernière et suprême réunion; que chacun se tienne donc prêt à marcher au jour fixé. La République de Venise, du haut de sa sereine puissance, nous regarde; elle espère dans notre courage, elle saura récompenser généreusement les efforts que nous aurons faits dans cette périlleuse entreprise. Depuis assez longtemps nous conspirons dans l'ombre, c'est maintenant en plein jour, et sur la place publique, qu'il faut porter notre zèle pour la bonne cause. Du reste, je

dois vous dire que les dernières nouvelles que j'ai reçues de Venise, sont favorables, et nous permettent d'espérer un succès prompt. En faisant appel à notre valeur, le Conseil-des-Dix n'a pas entendu nous laisser isolés et sans appui dans cette île ; la République sait combien l'esprit national est susceptible, vindicatif, haineux ; elle viendra à notre secours. Dans huit jours, à pareille heure, une flotte, composée de cinq vaisseaux, mouillera sur les côtes de Cypre. Cette flotte nous apporte des hommes, — c'est-à-dire que la République a voulu, en même temps, nous donner des soldats pour nous aider à vaincre, et nous offrir un refuge assuré en cas de défaite. — Rendons-nous donc dignes, en tous points, de cette bienveillance de notre patrie, et que notre attaque, éclatant tout à coup, terrifie nos ennemis, qui s'endorment au milieu des plaisirs et des fêtes.

Un cri d'enthousiasme accueillit ce discours, dont Jacques n'avait pas perdu un mot.

Jacques dut trouver que les Vénitiens, en fait d'éloquence, n'étaient pas absolument difficiles.

Mais les conspirateurs aiment les sottises débitées avec emphase, comme les ivrognes chérissent le mauvais vin.

Parlez-leur de la BONNE CAUSE, et ils seront toujours transportés de joie.

Et puis le plaisir de conspirer dans une salle de strauss, éclairée par des rivières de carbone !

Marco Porcari s'assit sur une améthyste, grosse comme un tonneau, et s'essuya le front avec une mouchoir de trois cents vingt-deux sequins à la chouette.

Quand le silence se fut rétabli, Marcello se leva, et prit la parole à son tour.

— Seigneurs, dit-il, ce n'est point assez d'avoir vécu de la même vie mystérieuse depuis bientôt deux mois ; ce n'est point assez d'avoir juré une première fois de punir tout traître de la peine de mort; de

nous être liés par un serment redoutable, au moment de nous quitter, pour ne nous revoir cette fois que sur le champ de bataille; que chacun de vous jure de nouveau sur ce poignard et sur ce Christ, de se conduire courageusement dans cette journée qui se prépare, de frapper sans pitié les ennemis désignés par le Conseil-des-Dix, et d'obéir surtout, sans hésitation, aux ordres que donnera notre chef Porcari!

Ce Marcello était de la vieille école. Christ et poignard, voilà de vrais bijoux!

Que diable! pensez-vous que notre siècle ait eu le monopole du béotisme!

Nous n'avons rien inventé, ô citoyens! pas même les présalés de la Société du Dix-Décembre!

La motion de l'honnête Marcello fut acceptée avec la même unanimité que la première; chaque conjuré passa successivement devant le tribunal, où se trouvaient placés un Christ et un poignard, et jura énergiquement de rester fidèle à la sainte cause de la République, et de mourir plutôt que de la trahir!

Cette procession dura longtemps, et chaque Vénitien revint, après avoir prêté serment, reprendre la place qu'il occupait auparavant.

Le calme se rétablit ainsi peu à peu, et quand chacun eut défilé devant les cinq membres du tribunal, Porcari se leva.

— Seigneurs, reprit-il, la République saura avec quel enthousiasme vous l'avez aidée dans cette entreprise; les noms des cinq cents premiers souscripteurs-conjurés seront envoyés au Conseil-Suprême, et affichés pendant huit jours sur la place Saint-Marc. Quelle gloire pour leurs familles! Séparons-nous maintenant, et que Dieu nous protége. Dans huit jours, à minuit, sur la place de Nicosie.

— Mort aux Grecs! Mort aux Cypriotes! Mort aux Français! répétèrent les conjurés.

Et ils se séparèrent lentement, mais avec désordre.

Quelques-uns allèrent souper; les autres se rendirent à Idalie, où Cupidon Papadopoulo, salaminien, tenait une maison immorale.

Le plus grand nombre se munit de guitares, pour remplir le devoir du Vénitien conspirateur et du brigand calabrais, devoir étroit qui consiste à chanter : « Entre dans ma tartane, jeune fille à l'œil noir !!! »

Un seul s'endormit dans un fossé. C'était Stephano Montano, et il rêva de Laura, la gondolière du Lido. Du reste, c'était là le seul détail que nous ayons eu jamais sur ce Stephano Montano, qui vécut et mourut très-obscur.

Dès que la séance fut levée, les lumières s'éteignirent une à une, et cette vaste salle, tout à l'heure pleine de bruit et d'éclat, devint tout à coup sombre et silencieuse comme un tombeau.

Comnène et Philippe quittèrent alors leur poste d'observation, et se disposèrent à reprendre la route de Nicosie.

Comnène était violemment agité; le danger que couraient les indigènes lui paraissait difficile à prévenir; il prévoyait que d'affreux malheurs allaient fondre sur son pays; il frémissait surtout, quand il avait à songer que Cypre allait, dans huit jours peut-être, devenir la proie du Conseil-des-Dix.

Quand ils sortirent du *Salon de Vénus*, les premières lueurs du jour commençaient à éclairer l'horizon, tout était calme; ils pressèrent le pas.

— Qui sait! se disait Comnène, peut-être arriverai-je à temps; d'ici huit jours, je pourrai réunir mes amis, tous les hommes qui portent haut l'amour du pays; nous nous formerons en héroïque phalange autour du trône menacé; nous ne le céderons pas en courage et en résolution à nos ennemis, notre cause est légitime; Dieu nous protégera, nous vaincrons!

Et cette pensée relevait le courage abattu du jeune gentilhomme; il allait à grands pas; Philippe avait peine à le suivre.

— Là, là ! monseigneur, dit-il, en avançant péniblement, les Vénitiens ne viennent point sur nos derrières, nous avons le temps, ce me semble, de rentrer à Nicosie !

— Non ! répondit Jacques, marchons ! hâtons nous, ces hommes ont préparé leur conspiration de longue main, ce n'est pas trop de huit jours pour les devancer.

— Vous songez donc à lutter, monseigneur ?

— Si j'y songe ! s'écria Comnène.

— Eh bien, tant pis !

— Pourquoi cela ?

— Parce que les Porcari, les Marcello, et les autres sont soutenus par la république de Venise, qui leur envoie des vaisseaux, et que résister, c'est courir de soi-même à la mort.

— Mort glorieuse ! fit Comnène.

— La mort n'est jamais agréable, monseigneur, quelque glorieuse qu'elle puisse être, répliqua le marchand de becfigues, et m'est avis qu'il vaut mieux l'attendre que de courir après.

Comnène haussa les épaules, et ne répondit pas.

Le reste de la route se fit sans échanger une seule parole.

Dès son arrivée à Nicosie, Comnène n'eut garde de perdre un seul moment, et courut au palais de la reine, où il avait ses entrées. La reine et la plupart des seigneurs avaient passé la nuit en fêtes, qui s'étaient prolongées jusqu'au jour ; tout le monde dormait au palais.

Comnène alla voir alors ses amis les plus dévoués, et là seulement il trouva un écho sympathique.

Mais à mesure qu'il racontait la scène dont il avait été le témoin, la conspiration qu'il avait découverte, et dont il nommait sans crainte tous les chefs, ses auditeurs le regardaient avec surprise, et ne pouvaient lui cacher le peu d'espoir qu'ils fondaient sur la reine.

Les Porcari, les Marcello, les Novello, étaient les amis de Cathe-

rine, ses courtisans les plus ardents ; elle ne croirait jamais à la sincérité d'une semblable dénonciation, et consentirait encore moins à les faire arrêter, ainsi que le proposait Comnène.

Cependant ce dernier ne se rebuta pas ; il poursuivit son œuvre avec acharnement, et alla même jusqu'à Catherine Cornaro.

Mais, ainsi qu'on le lui avait prédit, la reine se mit à rire aux éclats, traita de folies les conspirations dont on l'entretenait, et se fâcha très-fort quand Jacques voulut insister.

Comnène se retira désespéré, et bien décidé à se faire tuer seul, puisque le danger du pays le touchait seul !

Les huit jours se passèrent ainsi, sans que Catherine retranchât rien du programme habituel de ses fêtes, et quand vint le moment fatal, annoncé par Jacques, les indigènes purent se convaincre qu'il n'avait point exagéré, et les conjurés le leur prouvèrent cruellement.

La bataille fut sanglante, cependant.

Au jour fixé, Comnène s'était armé avec quelques rares amis courageux et dévoués comme lui, et ils étaient bravement descendus sur la place publique. La foule des bourgeois ameutés riait et plaisantait autour de cette poignée d'hommes qui se disaient décidés à mourir, bien qu'il ne parût aucun ennemi disposé à leur arracher la vie.

Mais bientôt les choses changèrent de face.

De tous les coins de la ville accourut, à cheval, une nuée de gentilshommes vénitiens qui vinrent s'établir sur la place, en déployant au vent l'étendard de la République. Les bourgeois en avaient vu assez, et se hâtèrent de rentrer précipitamment chez eux.

Les gentilshommes vénitiens étaient ceux que nous avons vus figurer dans la grotte de Paphos ; à leur tête, marchaient résolûment les cinq membres du tribunal, Porcari, Novello, Bruccio, Verniri et Marcello !

Ils avaient répandu partout qu'une flotte vénitienne venait de dé-

barquer sur les côtes de Cypre, et que d'un moment à l'autre, on la verrait entrer dans le port de Nicosie!

Les seigneurs indigènes, Jacques Comnène en tête, malgré son extrême jeunesse, s'étaient peu à peu retirés vers le palais de la reine, et adossés à la grande porte de bronze, ils attendaient leurs ennemis.

A chaque instant, d'ailleurs, d'autres seigneurs venaient se joindre à eux, et maintenant leur nombre était assez considérable pour tenter une résistance, et même opérer un triomphe.

La lutte fut longue et terrible : Comnène donnait l'exemple à ses amis, et il se multipliait sur tous les points, abattant à ses pieds tous ceux qu'il pouvait atteindre. Ses amis le secondaient avec héroïsme, et un instant, on put croire qu'ils allaient repousser les assaillants; mais au moment où ceux-ci lâchaient déjà pied, un bruit de fanfares retentit sur la place, les soldats vénitiens firent irruption, et s'élancèrent au secours de leurs compatriotes.

La victoire ne fut plus, dès lors, longtemps indécise : les seigneurs cypriotes furent en partie massacrés, et Porcari s'empara du palais, d'où la reine épouvantée n'avait pas même songé à fuir!

Les historiens ne disent pas que la reine fut complice. Mais elle était vénitienne. Nous n'avons pas confiance.

Le Conseil-des-Dix triomphait!

Il fit déposer Catherine Cornaro, nomma un gouverneur pour la République à Nicosie, et emmena, à Venise, les deux derniers rejetons de Lusignan.

Le Conseil-des-Dix avait déjà des projets sur ces deux enfants, qui gardaient dans leurs veines le sang des rois de Jérusalem.

CHAPITRE VII.

Suite du Conseil-des-Dix. — La gondole de Mario Neroni. — Lucrezia Neroni. — Phébus, le capitaine. — Margarita la Venezia. — Une rue de Venise. — Coups d'épée. — Le seigneur Jacques. — Le cœur d'une jeune fille. — Première entrevue. — Bonheur. — Phébus est aimé. — Le bal. — Le repas nocturne. — Le salon d'une courtisane. — Les trois Paléologue. — Révélation. — Guerre à Venise.

I.

Une gondole venait de quitter le palais ducal à Venise ; elle filait doucement sur le canal, et gagnait les lagunes. La soirée était calme et parfumée. Venise se reposait, cette nuit, de ses longues fêtes, on n'entendait de toutes parts aucun bruit ; c'était un silence harmonieux que troublaient seuls les soupirs de la brise de mer dans les voiles triangulaires des navires du port.

La gondole qui fuyait ainsi était magnifiquement parée ; à l'avant et à l'arrière, il y avait bon nombre de soldats assis, et dix rameurs

lui imprimaient, à des intervalles égaux, un mouvement qui l'éloignait à chaque fois davantage de la ville.

Dans la chambre principale étaient assis le chef du Conseil-des-Dix, Mario Neroni, et sa fille Lucrezia.

Neroni était un vieillard d'une soixantaine d'années, au visage austère, à la haute taille, et portant une longue barbe blanche, qui descendait jusque sur sa poitrine.

Il y avait peu de temps qu'il avait été revêtu de la dignité qu'il occupait, et jamais encore, au dire de tous les vénitiens, la place de chef du Conseil-des-Dix n'avait été plus dignement remplie.

Neroni était aimé de tout Venise, et il n'y avait qu'une voix dans la République entière pour chanter ses louanges.

Neroni était veuf, et Lucrezia était la seule enfant qui lui restât dans sa solitude. Aussi l'aimait-il avec passion, et l'entourait-il de soins et d'attentions qu'une mère n'aurait peut-être pas eus pour sa fille.

Tous les soirs, la même gondole les emportait loin du palais : durant une heure, ils parcouraient les lagunes et toute cette partie délicieuse de la ville qui avoisine la mer, et ils revenaient, quelquefois au bruit des sérénades que leur donnaient les gentilshommes de la République, quelquefois encore au milieu du calme de la nuit, ou de cette harmonie sauvage et pleine de charmes qui s'élève des flots jusqu'aux étoiles !

Lucrezia avait seize ans ; elle sortait de l'enfance, elle était belle comme une madone !

Ses beaux cheveux noirs descendaient en boucles d'ébène sur son col ; une douce pâleur était répandue sur son front, et son regard, d'un bleu rêveur, s'oubliait à contempler Venise qui fuyait derrière elle.

Lucrezia avait été privée fort jeune des soins de sa mère, elle avait grandi près du vieillard, seule toujours, ne voyant que lui, n'aimant

que lui; heureuse quand son père lui souriait, inquiète et agitée quand elle apercevait une ride soucieuse sur son front.

Lucrezia avait ainsi vécu jusqu'à seize ans, sans autre ambition que celle de vivre toujours près de ce calme et austère vieillard qui était son père!

Depuis quelque temps, cependant, Lucrezia avait changé; elle n'était plus gaie comme autrefois; son regard avait pris une certaine expression mélancolique; des soupirs fréquents soulevaient sa poitrine; elle rougissait et pâlissait vingt fois dans une minute.

Lucrezia ne souffrait pas, mais elle était triste; elle écoutait son père avec le même bonheur, mais elle lui souriait moins. Neroni ne s'était point encore aperçu de ces changements presque imperceptibles. Le soin des affaires publiques l'occupait exclusivement tous les jours, jusque fort avant dans la soirée, et ce n'est qu'au commencement de la nuit qu'il lui était possible de se trouver avec sa fille.

Lucrezia avait d'ailleurs mille adorateurs avoués dans Venise; et bien qu'elle n'eût accueilli les hommages d'aucun d'eux, et qu'elle ait paru les vouloir repousser tous, presque tous les matins on entendait parler de quelques coups d'épée échangés en l'honneur de la fille de Neroni.

C'était une véritable fureur, qui avait peut-être sa principale raison dans la froideur avec laquelle Lucrezia recevait ses adorateurs, et il n'y avait pas, à Venise, un palais où l'on ne parlât d'elle, où l'on ne fît l'éloge de sa beauté et de sa grâce charmante.

La gondole fuyait toujours, emportée par les rames qui retombaient en cadence et enlevaient à chaque coup des milliers de gouttelettes phosphorescentes. Neroni regardait sa fille, et la joie de la voir si belle éclatait sur son visage. Lucrezia était appuyée sur le bord de la gondole, laissant tremper son regard sur les flots, ou se perdre dans l'azur du ciel.

A mesure qu'ils s'étaient éloignés, les derniers bruits de la terre s'étaient tus, et maintenant c'était l'immense silence de l'espace!

Tout à coup cependant une musique éclatante sortit du sein des flots, tous les regards se tournèrent avidement vers l'horizon, et l'on vit poindre presqu'aussitôt, à un quart de lieue environ, une magnifique gondole, pavoisée de drapeaux, ornée de fleurs, illuminée de verres de toutes couleurs.

La gondole s'avançait majestueusement sur l'onde, et venait vers le chef du Conseil-des-Dix.

A chaque instant, les bruits devenaient plus distincts; on entendait des voix d'hommes et de femmes qui se mêlaient, harmonieusement soutenues par les accords des instruments, et l'on pouvait distinguer déjà, au milieu de la gondole, une sorte de trône recouvert d'un drap d'or, sur lequel une femme était nonchalamment couchée.

Autour d'elle et à ses pieds étaient assis un grand nombre des plus illustres gentilshommes de Venise, et des femmes, dont le costume audacieux disait assez les mœurs habituelles.

Celle qui paraissait être la reine de cette fête pouvait avoir dix-sept ans environ; comme la fille de Mario Neroni, elle était belle, mais d'une beauté plus mâle et plus saisissante. Elle portait ses cheveux tressés sur son front, comme un diadème d'ébène, un collier de diamants ruisselait sur ses épaules demi-nues, et sa robe, faite d'une gaze légère, dessinait les contours délicieux de sa taille et de son corps

A cet aspect, le vieux Neroni fronça le sourcil, fit un geste aux rameurs, et, quand la gondole se fut éloignée suffisamment de celle qui arrivait, il se retourna vers un jeune officier placé debout derrière lui ·

— Phébus! demanda-t-il d'une voix sèche et brève, quelle est donc cette gondole, et pourquoi permet-on de pareils scandales?

— Cette gondole est celle de la courtisane Margarita, répondit le

jeune capitaine, et l'explication des libertés qu'elle prend est tout entière dans le fol amour qu'elle inspire à la plupart des gentilshommes de Venise!

Le chef du Conseil-des-Dix ne répondit pas et regarda Lucrezia. Celle-ci n'avait pas quitté son attitude rêveuse; c'est à peine si elle avait entendu le bruit des instruments, c'est à peine si elle avait vu la gondole qui avait passé près d'elle. Son regard plongeait dans l'infini, et sa pensée suivait son regard.

Cependant les rameurs reprirent bientôt la direction du port, et, en moins d'une demi-heure, ils revenaient au palais ducal : le jeune officier, auquel Neroni avait adressé la parole quelques moments auparavant, sauta lestement à terre, et offrit sa main au chef du Conseil-des-Dix d'abord, puis ensuite à Lucrezia.

Quand cette dernière sortit de la gondole, pour monter l'escalier qui conduisait au palais de son père, sa main s'appuya sur le bras tremblant de Phébus. Celui-ci rougit, son cœur battit avec force, et un trouble violent s'empara de son esprit : Lucrezia manqua tomber, cela par la faute de son cavalier.

— Prenez-garde! prononça la jeune fille froidement.

Et comme Phébus demeurait interdit, elle ajouta, en passant devant le jeune officier :

— C'est la seconde fois que cela arrive!...

Cependant Mario Neroni prit le bras de sa fille, et, suivi de ses gardes, il rentra au palais.

Phébus regarda monter et disparaître le cortége, et, quand il se trouva seul au bas de l'escalier, il poussa un profond soupir et s'éloigna.

Phébus aimait Lucrezia avec passion; mais il savait bien que la fille du chef du Conseil-des-Dix ne serait jamais à lui, il savait bien que cet amour le tuerait, puisqu'il ne pourrait jamais trouver sa satisfaction.

Phébus avait beau se raisonner à ce sujet, chaque jour cet amour augmentait ; c'est en vain qu'il cherchait à fuir le palais ducal ; tous les soirs il s'y retrouvait, au moment où Neroni allait partir avec sa fille, et tous les soirs, malgré les résolutions les plus énergiques, il accompagnait le chef du Conseil-des-Dix et la charmante Lucrezia.

Neroni l'avait pris en affection ; il l'aimait presque comme il eût aimé son fils.

Phébus était un enfant perdu qui n'avait jamais connu sa famille, Mario Neroni avait remarqué chez lui d'excellentes qualités, et il lui avait donné un grade dans sa maison.

Phébus se sentait si malheureux d'être seul au monde, qu'il avait voué au vieux chef du Conseil une amitié et un dévouement à toute épreuve. Mais son amour pour Lucrezia avait gâté sa position, et maintenant, chaque jour, il faisait des projets de fuite.

Si encore Lucrezia avait été seulement indifférente ; mais la fille de Neroni paraissait avoir conçu une véritable et profonde aversion pour lui ! elle le fuyait quand elle le rencontrait, elle évitait son regard, lui répondait à peine, quand, par circonstance, il lui adressait la parole ; Phébus se sentait haï ou méprisé, et il n'accusait de ce sentiment que sa situation de bâtard, qui lui défendait d'ajouter un nom illustre à son nom Phébus.

Vingt fois, il avait été sur le point de partir sur les galères de la République, et d'aller chercher au loin, dans des combats glorieux, une mort qui le fît regretter, ou un nom qui le fît aimer ; mais ce fatal amour le retenait comme attaché à la place qu'il occupait, et, le lendemain du jour où il avait formé tous ces projets héroïques, il se trouvait triste et pensif au pied du grand escalier qui conduisait au palais Neroni !

Cependant, le soir où nous avons vu Phébus rester seul et désespéré après le départ de Lucrezia, sa douleur avait atteint la dernière limite possible, et il résolut cette fois, avec une énergie souveraine,

de fuir ces lieux détestés, et d'oublier pour jamais cette jeune fille, qui répondait par le mépris au dévouement de son amour.

Phébus s'éloigna du palais Néroni la mort dans l'âme, mais décidé à tout faire plutôt que d'y retourner jamais.

Il traversa les rues étroites de Venise, que l'ombre avait envahies, et marcha longtemps devant lui, sans savoir précisément où il voulait aller.

Il était tard déjà; les rues étaient désertes, Phébus s'était considérablement éloigné du centre, il se trouvait près des lieux les moins fréquentés de la ville.

Quand il se réveilla de cette espèce de sommeil magnétique, il réfléchit qu'il était bien temps de rentrer à son logis, et qu'il était prudent surtout de ne point trop s'attarder dans les rues à une pareille heure de la nuit.

Il se dit que le lendemain il pourrait s'adresser à Mario Néroni lui-même; la République était alors en guerre avec les Turcs, il obtiendrait facilement un commandement sur la flotte, et une fois ce premier point obtenu, sa vaillance se chargeait du reste.

Il rebroussa donc chemin, et reprit les rues qui menaient à sa demeure.

Mais, au moment où il tournait le premier coin de maison, deux hommes, qui appartenaient, d'après leur costume, aux dernières classes des mariniers du port, s'élancèrent vers lui, le poignard à la main, et lui barrèrent le passage.

Phébus était courageux, et dans la situation d'esprit où il se trouvait surtout, deux hommes ne lui faisaient pas peur.

Il tira donc son épée du fourreau, et se mit en devoir de se défendre.

Malheureusement, dès qu'il eut manifesté cette résolution, deux autres assassins accoururent au secours de leurs frères, et la position devint réellement critique.

Toutefois, Phébus était disposé à vendre chèrement sa vie, il s'adossa bravement contre la muraille et attendit ses adversaires.

Le combat commença aussitôt, et dès les premiers coups, on put se convaincre qu'il allait être sanglant. Phébus avait une épée, ses adversaires n'avaient que des poignards ; mais ils étaient quatre, et la partie était encore belle pour eux.

Le jeune officier commença par faire tomber à ses pieds un des assassins ; mais son épée s'était brisée dans cette première botte, et il ne se défendait plus maintenant qu'avec un tronçon.

Pendant une minute, le combat fut acharné.

Déjà Phébus perdait son sang avec abondance, les trois assassins l'entouraient et le menaçaient avec des cris de rage ; il allait succomber sans doute, quand un nouveau personnage apparut à l'extrémité de la rue.

C'était peut-être un nouvel assassin pour le jeune officier ; il se crut perdu, et ne tenta même plus dès ce moment d'opposer une résistance inutile ; il ferma les yeux, et, succombant tout à coup à la gravité de ses blessures, il se laissa tomber sur le pavé.

Cependant le nouveau personnage était arrivé, avait mis l'épée à la main, et venait d'attaquer avec fureur les trois assassins, qui s'apprêtaient déjà à donner le coup de grâce à leur victime.

Cette intervention ne pouvait arriver plus à propos ; en quelques coups d'épée, les trois estafiers virent qu'ils avaient affaire à un homme expérimenté, et ils s'empressèrent de détaler. Le terrain était donc libre. Le vainqueur remit tranquillement son épée dans le fourreau, et quand Phébus rouvrit les yeux, il vit son libérateur agenouillé près de lui et occupé à panser ses blessures.

— Ah ! vous m'avez sauvé, s'écria le jeune officier, en voyant que ses adversaires avaient fui, croyez que ma reconnaissance...

— C'est bien ! c'est bien ! mon gentilhomme, repartit l'inconnu, je ne sais encore si vous êtes sauvé, mais j'avoue que je l'espère ;

quant à votre reconnaissance, entre gentilshommes, ce sont de ces services que l'on doit se rendre et dont il est permis de ne pas même garder le souvenir.

— Oh! dites-moi votre nom cependant, fit le jeune officier, en essayant de se soulever, que je sache au moins...

— Mon nom ne vous apprendra rien, mon jeune ami.

— Mais encore...

— Vous y tenez; eh bien, on m'appelle Jacques.

— Jacques! dit Phébus étonné.

— Eh, mon Dieu, oui, Jacques, tout court; est-ce que ce nom vous déplaît?

Phébus fit un signe de tête négatif.

— Vous eussiez peut-être mieux aimé, reprit le nouveau venu, que je m'appellasse d'un nom appartenant à la haute noblesse de Venise?

— Eh bien! vous vous trompez, dit Phébus avec feu, et c'est à coup sûr une bienveillance du ciel, qui m'a fait rencontrer pour me sauver un homme qui, comme moi, n'a peut-être pas de famille!...

— Que voulez-vous-dire?

— Que je suis comme vous, que je n'ai pas de nom.

— Allons, c'est bien! dit l'inconnu avec insouciance, nous reparlerons de toutes ces choses, pourvu que cela vous soit agréable; mais, pour le moment, je crois qu'il est prudent de songer à votre blessure, et de prendre toutes les mesures nécessaires pour éviter que votre état ne s'aggrave.

— Suis-je donc dangereusement blessé? demanda Phébus.

— J'aime à croire que non, repartit son interlocuteur, mais si vous m'en croyez, nous allons regagner votre logis : demeurez-vous loin d'ici?

— Très-loin répondit Phébus.

— Eh bien! moi, je demeure fort près, et, si vous le voulez, c'est chez moi que je vous conduirai.

— Avec plaisir.

Phébus bien que gravement blessé, ne l'était pas assez pour qu'il ne pût faire quelques centaines de pas; il donna donc le bras à son nouvel ami, et ils se mirent en route pour la demeure de ce dernier.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, la maison qu'il habitait était fort près; en moins de dix minutes, ils étaient arrivés.

L'inconnu ne se départit pas un instant du dévouement qu'il avait témoigné à Phébus dans cette circonstance; dès qu'il l'eut introduit dans sa chambre, il l'aida à se jeter sur son lit, et prépara tout ce qui lui était nécessaire dans son état.

Quand tout fut préparé, il roula un siége auprès du lit, et vint tenir compagnie à son malade.

— Voyons, lui dit-il d'une voix ouverte et avec un geste franc, maintenant que nous avons fait le plus pressé, il est utile que nous songions à vos amis, et que nous les prévenions de l'état dans lequel vos assassins vous ont mis.

Phébus sourit et secoua tristement la tête.

— Merci, dit-il en lui tendant une main que Jacques serra avec une certaine réserve froide, merci, seigneur Jacques, mais bien que j'aie été élevé à Venise et que je l'habite depuis près de seize années, je n'y connais presque personne et n'y ai point d'amis.

— En vérité!

— Je vous l'assure, répéta Phébus.

— Quoi! pas un parent?

— Pas un parent!

— Ni un ami?

— Ni un ami!

— Mais... une maitresse, au moins..

Phébus poussa un soupir et Jacques sourit à son tour.

— Fort bien! dit-il, je comprends, il y a bien par là quelque part une jeune fille que nous aimons, mais dont les parents nous refusent la main; eh bien, on la préviendra, soyez tranquille, et elle pourra venir vous voir, si cela lui convient!...

Phébus écoutait, et chaque parole de l'inconnu entrait comme un poignard dans son cœur.

— Non, dit-il, non, seigneur Jacques, personne ne m'aime, aucune femme, aucune jeune fille n'a pris garde à moi, et si parfois mon regard s'est arrêté ébloui sur une céleste vision qui a passé devant moi, c'est sans espoir et comme on contemple quelquefois, par hasard, l'image d'une sainte et pure madone.

— Ah!... dit Jacques, vous êtes beau, pourtant... et peut-être vous aime-t-on, sans le dire?...

— On me méprise!

— Qu'en savez-vous?

— Je l'ai lu dans ses regards.

— Bah! fit Jacques, la femme la plus réservée est quelquefois la plus amoureuse; et tenez, à ce propos, écoutez ceci : Je suis à Venise depuis huit jours à peu près. Dès les premières heures de mon arrivée, j'ai rencontré une femme, comme le ciel n'en a pas créé deux, car il ne l'aurait pas pu : je l'ai suivie. Je suis jeune encore; pas trop mal de ma personne; j'ai une immense fortune que je montre à tous; je porte un nom illustre que je suis contraint de cacher. — Deux jours se sont passés, sans résultat : la femme était fière, elle abaissait son voile quand je passais, renvoyait impitoyablement mon valet quand il allait la trouver de ma part! cette vertu me désespérait, et cependant elle aiguillonnait mes désirs. — Enfin, hier, savez-vous ce que j'ai appris?

— Qu'est-ce donc? fit le jeune officier.

— Que cette femme d'une tenue si austère, n'est rien autre chose qu'une célèbre courtisane de Venise.

— Margarita, peut-être?... dit Phébus.

— Précisément, répondit Jacques en riant, Margarita.

Il y eut un moment de silence. Jacques songeait sans doute à Margarita : Phébus rêvait bien certainement à Lucrezia. Ce fut le premier qui rompit le silence.

— Du reste, dit-il, ce que je dis là, n'est point du tout dans le but de vous éloigner de la femme que vous aimez.

— Oh ! c'est un ange ! dit Phébus.

— Toutes les femmes que l'on aime sont des anges, répliqua Jacques.

— Elle a seize ans à peine, elle n'a jamais quitté son père ; elle est belle, naïve, aimante et douce.

— Mais elle ne vous aime pas?

— Elle me hait ! soupira le pauvre Phébus.

— C'est donc une grande dame ?

— Elle s'appelle Lucrezia Neroni.

— La fille du chef du Conseil-des-Dix !

— Précisément.

Jacques et Phébus se turent, et la conversation en resta là. D'ailleurs, le blessé avait besoin de repos, et Jacques s'apprêta à passer dans une chambre contiguë, en l'assurant qu'il serait près de lui dès l'aurore.

— Soyez tranquille ! ajouta-t-il, dormez cette nuit sur les deux oreilles ; je vais songer à votre affaire ; et qui sait, peut-être demain aurai-je trouvé moyen de vous faire aimer de la Lucrezia Neroni !

Phébus le regarda comme il eût regardé un fou.

Jacques sourit encore.

— Nous saurons, du moins, à quoi nous en tenir sur sa froideur, dit-il.

Puis il serra la main de Phébus, et sortit.

Le jeune officier, une fois seul, ne tarda pas à s'endormir du plus profond sommeil.

II.

Le lendemain, Lucrezia Neroni descendit, comme la veille, appuyée sur le bras de son père, l'escalier au bas duquel l'attendaient la gondole et les soldats du palais ; mais par extraordinaire, et pour la première fois depuis bien des mois, Phébus ne se trouvait pas à son poste.

Mario Neroni en fit la remarque, et aucun des officiers présents ne put lui donner, à ce sujet, une réponse satisfaisante.

On partit.

Cependant, soit que la soirée ne fût pas aussi calme que la veille, soit que la mer fût plus agitée, Lucrezia se montra maussade, et elle ne répondit que par monosyllables aux questions de son père. Ce dernier, d'ailleurs, était visiblement contrarié de l'absence de Phébus, et il en parla à diverses reprises.

Et nul de vous ne l'a vu de toute la journée ? demanda-t-il aux officiers qui l'entouraient.

— Non, monseigneur, répondirent ces derniers.

— C'est singulier ! Ce jeune homme était triste depuis quelque temps ; sa position le préoccupe beaucoup ; ne l'as-tu pas remarqué comme moi, Lucrezia ? ajouta le vieillard, en s'adressant à sa fille.

— Non, mon père, répondit Lucrezia ; que m'importe cela ?

La promenade ne fut pas, ce soir-là, aussi longue que d'habitude, et ce fut Lucrezia elle-même qui demanda à retourner au palais.

Le jour suivant, même répétition ; mais, cette fois, l'inquiétude de Neroni parut prendre un caractère plus grave ; il avait appris par les rapports des sbires, que l'on avait trouvé deux cadavres d'assassinés dans une des rues écartées de Venise, et la disparition de Phébus pouvait bien se rapporter à cet événement.

Lucrezia fut encore plus agitée, mais aussi plus maussade que la veille, et c'est à peine si elle resta une demi-heure dans les lagunes; elle en revint pâle, triste, préoccupée, à ce point que son père s'en aperçut, et lui demanda la cause de ce changement.

Lucrezia répondit qu'elle souffrait en effet; que ces promenades lui étaient vraisemblablement contraires, et qu'elle les cesserait à partir de ce jour même.

Le chef du Conseil-des-Dix donna des ordres en conséquence, et le lendemain, Lucrezia passa une partie de la soirée accoudée à la fenêtre, regardant le spectacle qu'offrait Venise à cette heure!

De cette fenêtre, Lucrezia découvrait toute la ville.

D'un côté, l'église Saint-Marc, avec son gigantesque clocher; au-delà de l'église, on pouvait apercevoir, dans le lointain, l'extrémité de la Piazza, et de toute part, une multitude de dômes et de campaniles; puis enfin, à l'horizon, cette longue nappe azurée sur laquelle passaient les navires, voiles déployées !

Mais ce spectacle tentait peu le cœur de la jeune fille, et, malgré elle, elle semblait toujours écouter les bruits qui se faisaient à ses côtés, comme si elle eût voulu distinguer un bruit particulier, et connu de son cœur.

Cependant Phébus demeurait toujours chez Jacques; il était maintenant remis de ses blessures, et aurait pu retourner au palais Neroni; mais son nouvel ami s'y était opposé énergiquement, et l'avait menacé de lui retirer son amitié et de l'abandonner tout-à-fait, s'il faisait une pareille folie.

Phébus se trouvait trop heureux de se sentir aimé par quelqu'un, pour s'exposer à briser des liens si chers, et il était resté dans le logis qu'on lui avait assigné pour prison.

Le troisième jour venu, cependant, Jacques entra vers midi dans sa chambre, et ne crut pas devoir lui cacher la satisfaction qu'il éprouvait.

— Bonne nouvelle, mon cher Phébus! lui cria-t-il en entrant; bonne nouvelle!...

— Que voulez-vous dire? demanda Phébus en se levant sur son séant.

— Je veux dire que l'on est inquiet de vous au palais Neroni.

— Alors, je vais m'y rendre! s'écria le jeune homme.

— Non pas, patience! dans quelques jours peut-être; mais pour le moment, vous êtes blessé, très-grièvement blessé; vos jours sont en danger, et je ne permettrai pas...

— Mais enfin, expliquez-vous, dit Phébus, car je ne comprends pas...

— Voici, reprit Jacques; le Neroni vous croit tué, ou pour le moins sur le point de quitter ce monde; il n'a encore voulu en rien dire à sa fille, parce qu'elle s'est, dit-on, montrée très-inquiète de votre absence.

— Lucrezia! s'écria Phébus; — inquiète!... inquiète de moi!

— Oui, mon ami, la petite Lucrezia, que vous disiez si insensible, elle a paru touchée de votre sort...

— Oh! ne me trompez pas! dites-moi la vérité...

— Eh! que fais-je donc?... Voilà bien les amants!... Dites-leur qu'on les hait, ils se désespèrent: dites-leur qu'on les aime, ils prétendent qu'on les trompe!...

— Oh! parlez! parlez! je vous crois! dit Phébus avec enivrement.

— Donc, poursuivit Jacques, Lucrezia ignore ce que vous êtes devenu, et elle désire le savoir... Eh bien, aujourd'hui même, j'irai chez Lucrezia Neroni.

— Vous! dit Phébus étonné.

— Et pourquoi pas? demanda Jacques.

— Mais on ne vous recevra pas.

— Bah! est-ce parce que je porte un costume râpé et qui sent la misère? Fi, mon gentilhomme, on en a d'autres; et quand vous me

verrez partir, vous ne douterez plus de la charmante réception qui m'attend.

— Mais que direz-vous à Lucrezia?

— Ah! ceci est mon affaire; seulement, demeurez calme jusqu'à mon retour et espérez, je ne puis pas vous en dire davantage.

Jacques, sans ajouter un seul mot, procéda immédiatement à sa toilette, et, ainsi qu'il l'avait annoncé à Phébus, dès qu'il eut revêtu son nouveau costume, ce fut un tout autre homme; les plus illustres gentilshommes de la République n'avaient certainement pas meilleur air.

Il prit congé de son hôte, et après lui avoir adressé de nouvelles recommandations, il partit.

Jacques s'était informé à l'avance des habitudes du palais Neroni. Il savait que le père de Lucrezia sortait d'ordinaire vers huit heures du matin, pour ne rentrer qu'à midi; qu'il sortait, une seconde fois, à deux heures jusqu'à six heures; qu'enfin, le soir, il allait avec sa fille se promener en gondole.

Il était alors environ deux heures, Jacques était donc certain de ne point rencontrer le chef du Conseil-des-Dix.

Tout se passa pour le mieux, c'est-à-dire comme il l'avait espéré, et, quelque temps après, il était introduit dans le palais, et demandait à parler à Mario Neroni, ou, à défaut du chef du Conseil-des-Dix, à sa fille Lucrezia. Neroni n'était point au palais, et un valet étant allé prévenir Lucrezia, celle-ci fit répondre qu'elle ne pouvait recevoir le visiteur annoncé.

Jacques insista et dit qu'il venait de la part de Phébus.

Lucrezia eut l'air de se faire prier; mais, après quelques secondes d'hésitation, elle donna l'ordre d'introduire Jacques.

Lucrezia portait sur son visage fatigué la trace de récentes insomnies; elle était pâle et ses joues étaient creusées, ses paupières avaient bruni.

Jacques s'inclina profondément en entrant, et parut attendre que la suivante de Lucrezia se retirât pour prendre la parole; mais la suivante avait vraisemblablement reçu des ordres à ce sujet, et elle demeura à son poste.

— Vous avez demandé à me parler, dit Lucrezia, sans arrêter son regard sur le personnage qui entrait, j'avais d'abord refusé de vous recevoir, mais comme vous avez insisté au nom d'un jeune homme auquel mon père porte le plus vif intérêt, j'ai consenti... et je vous écoute!...

— Je viens, en effet, répondit Jacques, de la part du capitaine Phébus; un événement terrible a pu seul l'empêcher de se rendre à son poste... il est blessé, et pendant quelques jours sa vie a été en danger.

Lucrezia devint pâle.

Elle jeta un regard furtif sur son interlocuteur.

— Il s'est donc battu en duel! fit-elle.

— Non, madame, Phébus a été attaqué, le soir, dans les rues de Venise, et il n'a pas même, m'a-t-on dit, cherché à défendre ses jours.

— Comment! balbutia la jeune fille, lui qui passe pour si brave!

— Phébus est désespéré, madame, il tient peu à la vie... un jour ou l'autre, il disparaîtra...

— Enfin, dit Lucrezia, Phébus est hors de danger, mon père sera heureux de l'apprendre : dites-lui tout l'intérêt que le seigneur Neroni lui porte, et le plaisir que lui feront ces bonnes nouvelles...

La jeune fille se leva sur ces paroles, et sortit, laissant Jacques interdit et muet.

— Eh bien, se dit-il, quand il fut un peu revenu de sa surprise, voilà un joli résultat! Phébus avait raison; on ne l'aime pas; il faut qu'il parte; la guerre lui donnera des distractions qui lui feront oublier son amour ou en calmeront les ardeurs, et Lucrezia Neroni

cherchera un époux ailleurs... allons, c'est une chose arrêtée, ne perdons pas de temps !

Jacques se hâta de rentrer à son logis, où Phébus l'attendait avec la plus vive impatience. Le résultat de sa mission n'était pas aussi favorable qu'il l'avait cru ; le jeune officier ne s'en montra pas trop désespéré. — Le repos et l'inaction auxquels il était condamné lui pesaient plus que jamais ; il voulait à tout prix sortir de cette situation, et il espérait bien trouver une occasion de se faire tuer ou d'acquérir un nom illustre dans les combats.

— Eh bien ! dit-il à Jacques, puisque Lucrezia ne m'aime pas, et maintenant c'est une chose sûre, je partirai ; j'irai trouver le vénérable chef du Conseil-des-Dix, et, fort de son assentiment, j'irai chercher loin d'ici un destin meilleur. Allons, mon ami, voilà qui est résolu : je me sens mieux, je vais me lever, et, si vous le voulez, nous irons ensemble au palais Neroni.

— Non pas ! dit vivement Jacques.

— Vous me refusez ?

— Je refuse d'aller me faire prendre par la police du Conseil !

— Comment ! vous y êtes bien allé, il n'y a qu'un instant.

— J'y suis allé, parce que je savais n'y pas rencontrer Mario Neroni.

— Vous êtes donc proscrit ?

— Pas précisément.

— Mais Venise vous en veut ?...

— Ou j'en veux à Venise ; qu'importe ? allez chez le vieux chef du Conseil-des-Dix, expliquez-lui votre affaire et ne tardez pas à revenir, car je vous conduirai cette nuit à un spectacle curieux.

— Lequel ?

— Vous verrez !

— Mais encore...

— Je vous le dirai à votre retour !...

Phébus partit et fut bientôt au palais Neroni. La résolution qu'il avait prise avait chassé sa mélancolique humeur; sans aimer moins Lucrezia, il était cependant plus libre de sa pensée et de son cœur, et maintenant il sentait qu'il oserait lui parler sans rougir et sans balbutier.

Le chef du Conseil-des-Dix était au palais quand Phébus s'y présenta, et il s'empressa de recevoir le jeune officier. Il l'accueillit avec une véritable joie, le serra longtemps sur sa poitrine, et lui demanda de longues explications sur ce qui lui était arrivé.

Phébus satisfit de son mieux sa curiosité, et finit par lui avouer la résolution qu'il avait prise, d'aller chercher, loin de Venise, sur les galères de la République, une occasion de rendre son nom glorieux et honoré.

Le vieux Neroni l'écouta avec bonté, et quand il eut cessé de parler, il l'attira vers lui, et lui serra les mains avec affection.

— Ta demande est celle d'un noble cœur, dit le chef du Conseil-des-Dix, et, s'il faut parler avec franchise, je l'attendais; oui, mon enfant, le moment est venu; la République a besoin du secours de ses soldats les plus courageux, pars, conduis-toi avec honneur, conquiers le nom qui te manque, et, je te le jure ici, le vieux Neroni applaudira à tes exploits, comme un père à ceux de son fils! Demain, le Conseil-des-Dix apprendra la détermination que tu as prise, et tu pourras partir!

Ainsi Phébus ne s'était pas trompé, et sa première démarche était couronnée d'un plein succès; il allait partir, rien ne s'opposait à ce qu'il fût admis dans l'armée vénitienne; mille espoirs de gloire exaltaient sa pensée.

Après avoir causé encore quelques instants avec Neroni, il voulut prendre congé de lui; mais le vieillard l'ayant engagé à faire part de sa résolution à sa fille Lucrezia, Phébus ne se le fit pas répéter, et se dirigea aussitôt vers l'appartement de la jeune fille.

Son cœur battait avec force; il était profondément ému; mais sa timidité habituelle avait disparu : cependant un reste d'incertitude agitait encore son esprit.

Dans quelle disposition d'esprit allait-il trouver Lucrezia; comment allait-elle le recevoir? Se montrerait-elle toujours aussi froide, aussi indifférente; laisserait-elle tomber de ses lèvres un mot plus tendre, une parole d'espoir? Phébus ne l'espérait pas. Le passé l'avait suffisamment instruit; il allait vers Lucrezia respectueux et tendre comme toujours, mais résolu et ferme.

La jeune fille était seule dans son appartement, Phébus la trouva se disposant à sortir. Quand elle vit entrer le jeune officier, elle s'arrêta, comme étonnée; son regard eut un éclair, et une rougeur passagère colora un moment ses joues pâlies.

Phébus salua sans oser la regarder.

— Madame, lui dit-il d'une voix émue, le seigneur Mario Neroni m'a invité à me rendre auprès de vous, et j'accours.

— Ah! c'est mon père! fit Lucrezia en s'asseyant près de la fenêtre ouverte.

— Le seigneur Neroni vient d'approuver un projet que j'ai formé depuis longtemps, poursuivit Phébus, et il m'a engagé à venir moi-même vous annoncer cette nouvelle.

— Quel projet? demanda Lucrezia.

— Celui de quitter Venise!

— Vous partez! dit la jeune fille avec peut-être plus de vivacité qu'elle ne l'aurait voulu.

— Je pars, madame, répondit Phébus, je vais rejoindre la flotte vénitienne et tenter la fortune des combats.

— Mais mon père n'y a pas songé, sans doute; vous guérissez à peine d'une blessure grave, et déjà vous projetez d'entreprendre de pareils travaux, c'est de la folie!

Phébus ne s'attendait pas à ces paroles.

— Cependant.... voulut-il dire.

La jeune fille l'interrompit d'un ton singulier.

— A moins que votre résolution ne soit arrêtée irrévocablement, dit-elle.

— Je ne sais,... balbutia Phébus.

Lucrezia l'interrompit encore.

— A moins que, reprit-elle, de vous-même, vous ne soyez décidé à quitter ce palais où vous avez été élevé, où mon père vous considère comme son propre fils, alors je n'aurais plus rien à dire; mais il me serait permis de trouver que votre départ est presque de l'ingratitude!...

Phébus écoutait et ne savait que penser. Quelquefois son cœur tressaillait sous le poids d'une émotion inconnue, et alors son regard, éclatant de joie et d'ivresse, s'attachait à Lucrezia, lui révélant tout l'amour que son cœur contenait.

Quelquefois encore, l'espoir fuyait tout-à-coup, et il s'interrogeait se demandant à quel sentiment obéissait la jeune fille en lui tenant un semblable langage.

Cependant l'énergie lui revint à propos, et il trouva encore assez de force pour conserver sa présence d'esprit.

— Le projet auquel le seigneur Neroni a donné son assentiment, répondit-il, c'est moi, madame, moi seul qui l'ai formé; vous n'y avez jamais songé, vous, madame, mais ma position me pèse et me désespère; cette existence obscure, ignorée, a lassé enfin ma patience et je veux, à tout prix, sortir de cette fatale misère, dans laquelle je me trouve engagé.

— Et puis, ajouta Phébus, mais cette fois, d'une voix qui tremblait d'émotion, vous le dirai-je, madame, j'étais malheureux, la vie m'était à charge; si j'étais resté à Venise, je serais mort ou je me serais tué.

— Voilà de singulières paroles, murmura Lucrezia, avec une petite moue charmante.

— Ces résolutions m'étaient dictées par mon désespoir, répartit Phébus.

— Mais quel motif vous désespérait ainsi?

— Un amour insensé, dit Phébus, j'aimais, j'aimais avec toute l'ardeur d'une première passion, une femme, une jeune fille, belle, riche, appartenant à l'une des premières familles de la République.

— Et vous aimait-elle cette jeune fille si noble, si belle, si riche? fit Lucrezia avec un demi-sourire.

— Elle me haïssait.

— Vraiment!... elle vous haïssait!...

— Vous ne sauriez croire, madame, poursuivit Phébus, sans lever les yeux sur la fille de Neroni, vous ne sauriez croire ce que j'ai souffert, et combien j'ai pleuré, et combien j'ai maudit le sort... Chaque soir, c'étaient de nouvelles douleurs; chaque jour, cet amour insensé augmentait et égarait ma raison; je serais devenu fou, il fallait que je partisse!

Mais si elle vous eût aimé, cependant, cette jeune fille? murmura Lucrezia.

— C'est impossible! interrompit le jeune officier.

— Impossible ou non, répéta Lucrezia en baissant les yeux, si elle vous aimait,... partiriez-vous encore?

— Oh! non, non! je ne pourrais! je resterais... à ses pieds, toujours... Et pourtant c'est le seul chemin qui me soit ouvert... Me faire un nom, le faire glorieux, me rendre digne d'elle et de son père!... ah! tenez, il vaut mieux que je parte... je partirai!

Lucrezia ne répondit pas : une pâleur rapide passa sur ses joues.

— Écoutez, dit-elle à Phébus, j'ignore quelle est la femme que vous aimez, mais, au moment où vous allez quitter ce palais, peut-être pour toujours, je crois devoir vous donner un conseil.

Phébus s'inclina respectueusement.

— Mon père vous aime, reprit Lucrezia qui dominait son émotion; il vous porte un intérêt tout particulier, et je ne doute pas qu'il ne vous serve puissamment dans cette circonstance : partez donc ! vous l'avez dit, c'est le seul moyen de vous rendre digne de la femme à laquelle vous aspirez, c'est le seul, du moins, qui puisse lui permettre d'avouer son amour : partez ! faites-vous un nom illustre, et quand vous reviendrez, comme vous le disiez tout à l'heure, glorieux et honoré, soyez certain que l'on n'aura pas cessé de penser à vous !

— Oh ! Lucrezia ! Lucrezia ! s'écria Phébus étourdi, en se jetant aux pieds de la jeune fille.

— Pas un mot de plus ! fit Lucrezia, en lui abandonnant sa main que Phébus couvrit de baisers et de larmes : — Partez !

Cependant la nuit était venue. Phébus s'éloigna lentement du palais Neroni.

Il était ivre.

Parfois il venait à penser que sa raison l'avait abandonné, qu'il était fou, qu'il rêvait, et il craignait de se réveiller ou de revenir à à la réalité. Il fit ainsi un long tour dans Venise, et ne rentra au logis de Jacques que lorsque la nuit était déjà fort avancée.

Minuit sonnait de tous côtés.

Jacques l'attendait depuis plus d'une heure, et se promenait avec impatience à travers la chambre.

— Eh bien ! lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, que s'est-il passé? Avez-vous vu le Conseil-des-Dix ?

— Elle m'aime ! elle m'aime ! s'écria Phébus, oh ! je ne puis plus en douter, elle m'aime !

— Ah ! ah ! fit Jacques, la petite Lucrezia s'est humanisée, c'est bon, cela pourra nous servir.

— Nous servir? dit Phébus étonné.

— Oui! oui! poursuivit Jacques, ah! j'ai appris beaucoup de choses, ce soir, et Venise aura avant peu de nos nouvelles!

— Expliquez-vous!

— Dans un instant! seulement, la chose importante, à cette heure, c'est de nous préparer.

— Et pourquoi faire! demanda le jeune officier que l'air préoccupé de Jacques étonnait.

— Pour aller au bal, mon ami, répondit Jacques.

— Et chez qui donc?

— Chez la courtisane Marguerite.

Phébus poussa un éclat de rire:

— Et vous avez cru que j'irais? dit-il à son interlocuteur.

— Et je le crois encore.

— Eh bien, détrompez-vous...

— Vous y viendrez.

— Je n'irai pas!

— Vous y viendrez, vous dis-je, répliqua Jacques avec un ton de solennelle autorité, car de cette nuit, Phébus, dépend tout l'avenir de votre existence!

En voyant l'insistance que mettait Jacques à l'emmener, Phébus consentit à le suivre, et comme ils étaient fort en retard, ils pressèrent le pas. et arrivèrent, vers une heure, chez la courtisane Marguerite.

III.

Il y avait une grande réunion, cette nuit-là, au palais de la courtisane Margarita-la-Venezia, et toute la jeune noblesse de la République s'y était donné rendez-vous.

Les femmes y étaient, bien entendu, en petit nombre, et appartenaient toutes à cette société de mœurs trop charmantes, dans

laquelle les jeunes gens de famille vont habituellement dépenser leur beau temps.

Mais si la réunion avait cette allure particulière des maisons fréquentées par des femmes de mœurs libres, on comprend que les jeunes gentilshommes n'avaient garde de s'en plaindre, et c'était-là précisément ce qui les attirait chez la Marguerite.

Du reste, à part ce détail, la fête était la plus fastueuse, la plus prodigue que l'on eût encore donnée à Venise; on eût dû croire qu'une fée avait subitement frappé le palais de Marguerite, pour y répandre à profusion toutes les merveilleuses richesses d'un monde enchanté.

La foule inondait les salons et les jardins, et de toutes parts, la gaîté la plus folle régnait sans partage.

Phébus avait eu occasion de rencontrer plusieurs fois la courtisane célèbre dont tout Venise s'entretenait, et pour laquelle les plus riches seigneurs de la République s'étaient déjà ruinés.

Il lui en était resté un bon souvenir.

En effet, au milieu de sa chute, Marguerite avait conservé une certaine pudeur native, une sorte de grandeur, on peut le dire, et son attitude contrastait singulièrement avec celle des femmes qui l'entouraient.

Sans doute, la jeune courtisane avait eu, comme ses semblables, de nombreux amants, qui entretenaient son luxe et sa prodigalité, mais, on disait vaguement dans Venise qu'elle avait été poussée, dans cette voie, par une volonté plus forte que la sienne, et qu'à de certaines heures, quand le bruit et l'éclat s'étaient éteints autour d'elle, et qu'elle se retrouvait seule au milieu de son palais silencieux et désert, elle pleurait sa honte avec des larmes amères, et appelait de tous ses vœux l'instant qui la délivrerait de cette existence maudite.

Sans savoir pourquoi, Phébus s'était souvent pris de pitié pour

cette malheureuse créature si jeune, si belle, et qui se rappelait avec amertume, au dire de ses ennemis eux-mêmes, sa pureté native.

Il aurait voulu lui parler, la ramener à une existence meilleure, à des sentiments plus dignes.

Mais ils étaient séparés par tout un monde, et jamais Phébus n'avait songé à se rapprocher d'elle.

C'était la première fois qu'il pénétrait dans sa demeure, et il avait fallu les paroles si graves prononcées par Jacques, jointes à la confiance que Phébus devait avoir en cet homme, pour le décider à une pareille démarche.

Quand ils arrivèrent, rien ne manquait à l'éclat de la fête, et la gaîté des conviés avait atteint les limites du possible.

C'était une cohue bruyante, une confusion éblouissante de gentilshommes aux riches costumes, et de jeunes femmes aux plus séduisantes parures.

Jacques et Phébus passèrent indifférents au milieu de tout ce monde, et allèrent se réfugier dans les appartements retirés. Phébus avait hâte d'être seul avec son compagnon, pour lui demander l'explication de ce mystère, mais à peine furent-ils entrés dans le salon qu'ils venaient d'atteindre, que Jacques se leva, recommanda à Phébus de ne point s'éloigner, et lui annonça qu'à son retour, il lui expliquerait tout ce que sa conduite avait eu jusqu'alors de mystérieux.

Phébus resta donc seul et attendit.

Cependant sa solitude ne fut pas de longue durée, car à peine Jacques fut-il sorti, qu'une porte secrète de l'appartement dans lequel il se trouvait, s'ouvrit, et qu'une femme entra.

C'était la courtisane Marguerite elle-même.

Marguerite ne voulait sans doute que passer par cet appartement, pour se rendre dans les salons où la foule s'était donné rendez-vous,

mais, au moment de franchir le seuil de la porte, son regard rencontra celui du jeune officier, et elle s'arrêta.

Puis, après un moment d'hésitation, elle revint sur ses pas, et marcha vers Phébus.

— Vous ici! seigneur Phébus, dit-elle en souriant, et en lui tendant la main, certes, votre présence manquait à la fête; mais peut-on savoir par quel heureux hasard?...

— Rien qu'un hasard, en effet, répondit Phébus; un de mes amis m'a entraîné, et je n'ai pas été assez sage pour résister.

— Vous êtes franc, si vous n'êtes pas galant, fit Marguerite, et cette qualité en vaut bien une autre, du moins à mes yeux: mais puisque je suis assez heureuse pour vous rencontrer, même par hasard, je veux en profiter pour vous parler. Voulez-vous que nous ayons ensemble quelques minutes de conversation?

Phébus se leva, offrit, sans répondre, sa place à Marguerite, et alla lui-même chercher un siége qu'il roula près de celui de la courtisane.

— Je vous écoute, madame, dit-il, dès qu'il se fut assis.

— Seigneur Phébus, dit Marguerite, sans perdre de temps en préambule, il y a longtemps que je vous ai vu pour la première fois, et que j'ai ressenti pour vous le plus vif attachement.

Il y eut un moment de silence. — Phébus s'inclina.

— J'ai bien sondé mon cœur à ce sujet, poursuivit Marguerite, avec un léger sourire, et je vous dirai franchement que ce sentiment, cette sympathie que je ressens pour votre personne, ne ressemble en rien à de l'amour; c'est une bonne et loyale amitié, et je crois qu'il vaut mieux, pour vous et pour moi, qu'il en soit ainsi!

Un nouveau silence succéda à ces paroles, et Phébus regarda Marguerite avec moins de crainte.

— Il y a longtemps, continua la courtisane, il y a longtemps que je me suis enquise de vous, et j'ai obtenu les renseignements les plus

positifs sur votre caractère, votre position et vos occupations habituelles : on ne m'a rien caché, et je connais votre pensée et votre cœur aussi bien que vous-même.

— En vérité ! balbutia Phébus ; je ne comprends pas quel intérêt...

— Une curiosité de femme, peut-être, repartit Marguerite ; que voulez-vous, je vous ai vu triste, pâle, fatigué, j'ai pensé que vous souffriez, j'ai voulu connaître la cause de cette souffrance, et j'y suis parvenue !

— Ah !... fit le jeune capitaine, qui se redressa.

— Mon Dieu, oui, seigneur Phébus, votre secret m'appartient ; je sais que vous aimez la Lucrezia Neroni, et que vous vous désespérez de n'en être point aimé. Eh bien ! écoutez-moi, mon jeune officier, s'il ne vous répugne pas de devoir un service à une femme comme moi, demain, si vous le voulez, vous aurez un grade dans l'armée vénitienne, et vous pourrez vous y faire ce nom qui vous manque, et dont vous avez besoin.

Phébus s'était levé ; il serra la main de la courtisane.

— Merci, madame, lui dit-il, merci ; mais votre généreuse intervention arrive trop tard, je n'ai plus rien à ambitionner ; le chef du Conseil-des-Dix m'a accordé ce que je désirais si ardemment : je pars demain !

La conversation en resta là, car Jacques rentra aussitôt. Marguerite salua et sortit.

Cependant Jacques paraissait agité ; il saisit vivement la main de Phébus, dès que la courtisane fut partie.

— Venez ! lui dit-il avec un accent d'autorité, venez, l'affaire marche ; ne perdons pas de temps.

Ils traversèrent plusieurs salons déserts, plusieurs corridors sombres, et arrivèrent enfin à une immense salle où avait été dressée une table, autour de laquelle tous les conviés avait déjà pris place.

— Vous me perdez, s'écria Phébus, en entrant dans la salle, que pensera Lucrezia, si elle apprend les désordres de cette nuit?

— Il s'agit bien de Lucrezia ! repartit brusquement Jacques.

— Je ne vous comprends pas ! dit Phébus étonné.

— Il s'agit de vous, monseigneur, de vous, qui allez savoir, enfin quel nom vous devez porter, à quel avenir vous êtes destiné.

Phébus regarda son compagnon avec stupéfaction, et il sentit un frisson parcourir ses membres et les glacer.

— Mais que se passe-t-il donc? demanda-t-il avec une sorte d'impatience fébrile.

— Silence ! répondit Jacques.

Le souper était commencé depuis un quart-d'heure déjà ; les coupes d'or se vidaient et se remplissaient avec une rapidité sans seconde ; les saillies se croisaient vives, pressées, étincelantes de jeunesse et d'esprit.

L'orgie s'annonçait bien !

Assise, sur un trône, surmonté d'un dais d'or, Marguerite présidait à cette scène, et c'était elle qui donnait le signal des plus étourdissantes folies ! De temps en temps, cependant, son regard allait chercher Phébus, adossé à l'une des colonnes qui soutenaient la salle, et on eût dit qu'alors un voile de tristesse se répandait sur ses traits, et qu'un nuage passait sur son front !

Toutefois, ceci n'était qu'un éclair, et elle se replongeait bientôt, avec un nouvel oubli, dans toutes les excentricités de l'ivresse !...

Une heure se passa ainsi !

Cependant, au bout de cette heure, les rangs s'éclaircirent, les couples disparaissaient lentement ; il ne restait plus dans la salle que les convives entêtés, ou ceux que l'amour retenait plus particulièrement attachés à la courtisane Marguerite.

Tout à coup les portes de la salle s'ouvrirent avec un bruit formidable, et trois vieillards à barbe blanche parurent sur le seuil.

— Les voici! murmura Jacques à l'oreille de Phébus.

— Quels sont ces hommes? demanda ce dernier.

— Écoutez!

Au bruit qu'avait fait la porte en s'ouvrant, les convives s'étaient levés et avaient mis l'épée à la main.

Marguerite, pâle, interdite, presque épouvantée, avait jeté vers Phébus un regard qui semblait implorer son secours. Phébus se sentit emporté par un mouvement irréfléchi, et courut vers la courtisane, pendant que Jacques allait rejoindre les trois vieillards, qui s'avançaient à pas lents et majestueux.

Ces trois vieillards étaient les derniers chefs de l'illustre maison des Paléologue, refugiée dans l'île de Cypre, et fidèle au sang de Lusignan jusqu'à la mort.

Quand ils furent arrivés au pied du trône, sur lequel se tenait Marguerite, ayant à sa droite Phébus, qui avait mis lui aussi l'épée à la main, et autour d'elle un grand nombre de gentilshommes décidés à la défendre, le plus vieux des trois Cypriotes, Constantin Paléologue, s'inclina respectueusement, et pria la courtisane d'éloigner ces hommes qui l'entouraient.

— Il ne te sera fait aucun mal, ajouta-t-il, en voyant l'hésitation de Marguerite, Phébus restera près de toi, et nous pourrons alors, mais alors seulement, te parler en toute liberté.

Marguerite fit éloigner les gentilshommes, et elle se trouva enfin seule avec ces hommes étranges.

Celui qui avait déjà pris la parole s'approcha davantage encore du trône, et s'adressant, cette fois, au jeune officier du palais Neroni :

— Phébus, lui dit-il, nous arrivons, mes frères et moi, de l'île de Cypre. C'est depuis quelques jours seulement, et grâce à l'habileté de Jacques Comnène, notre cher fils, que nous avons pu découvrir ce que la République avait fait des descendants de nos derniers rois. —

Phébus de Lusignan, nous venons te chercher pour reconquérir le trône de tes pères.

— Moi ! s'écria Phébus éperdu, moi, Phébus de Lusignan, fils d'un roi !...

Constantin Paléologue s'était tourné alors vers Marguerite, qui écoutait cette scène avec un étonnement mêlé d'attendrissement.

— Marguerite ! dit-il à voix lente, la République a lâchement abusé de votre enfance, pour vous jeter dans une voie terrible !... Mais vous n'êtes point complice de votre honte, et notre amour et nos respects ne vous feront pas défaut. — Marguerite de Lusignan, voulez-vous suivre votre frère?

— Mon frère ! fit Marguerite en jetant un cri...

Et se précipitant aussitôt dans les bras de Phébus :

— Ah ! mon cœur ne m'avait pas trompé, dit-elle, je l'aimais déjà !

Phébus la tint longtemps serrée contre son cœur, et oublia un moment, et son passé et l'amour qui le liait à la fille de Mario Neroni.

Lui ! lui ! Phébus de Lusignan, destiné au trône... fils d'un roi... roi lui-même !

Sa pensée s'exaltait; il ne pouvait croire à la réalité de tout ce qu'il voyait, et de tout ce qu'il entendait.

Mais Venise ! qui pourrait dire la haine qui lui vint au cœur contre Venise ?

Venise qui, pour le rendre plus indigne du trône, l'avait faitle valet d'un sénateur et le frère d'une courtisane.

Venise ! la République ! la lâche coquine qui l'empoisonnait avec le déshonneur !

Son cœur bondissait à la fois d'orgueil, de joie, de honte et de rage.

Marguerite, elle, pâle comme une belle statue de marbre, baissait les yeux et pleurait.

Une fois le premier moment d'ivresse épuisé, Marguerite avait vu tout-à-coup se dresser devant elle le fantôme de son passé; elle avait pudeur maintenant, elle rougissait, cachait son visage dans ses mains, et n'osait regarder en face ni son frère, ni les Paléologue, ni Jacques Comnène!

Toutefois elle releva tout-à-coup le front; un ardent éclair de haine brillait dans son regard; ses dents mordaient ses lèvres contractées; ses mains crispées déchiraient ses riches dentelles.

— Oh! vengeance, s'écria-t-elle, vengeance! haine et mort à cette République infâme qui me force aujourd'hui à rougir devant mon frère, à maudire le jour où je suis née... Phébus, il faut nous venger!

— Oui! oui! s'écrièrent en même temps les Paléologue, Comnène et Phébus, vengeance!

— Laissons, avant de partir, une trace sanglante de notre passage, ajouta Comnène.

— Qu'on reconnaisse la main des Paléologue, dirent les vieillards!

— Et que la République sache bien, reprit Marguerite, que l'on ne mêle pas impunément la fange avec le sang des Lusignan!...

Elle arracha l'épée de Phébus, et la brandissant au-dessus de sa tête:

— Guerre à Venise! dit-elle.

Les Paléologue, Comnène et Phébus répétèrent:

— Guerre à Venise!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

L'INQUISITION (Suite).

LE CONSEIL-DES-DIX.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Société anonyme d'Imprimerie. — PAUL DUPONT, Dr

LES

TRIBUNAUX SECRETS

TOME QUATRIÈME



F. A. Moraine del. Ferdinand sculp.

DUEL À MORT

de Querano & Lorédano

Mangeon imp. (Furne et Cie éditeurs)

LES

TRIBUNAUX SECRETS

OUVRAGE HISTORIQUE

PAR

PAUL FÉVAL

FRANCS JUGES. — FANATIQUES. — CONSPIRATEURS. — DRUIDES. — ASSASSINS. — THAUMATURGES.
INQUISITEURS. — PROPHÈTES. — MOLLY-MAGUIRES.
ENFANTS BLANCS. — PIEDS NOIRS. — ROIS. — TRIBUNS. — ESCLAVES. — CARBONARI.
TEMPLIERS. — CHEVALIERS DE MALTE, ETC., ETC.

ORIGINES MYSTÉRIEUSES, RÉVÉLATIONS HISTORIQUES, REVERS DES MÉDAILLES ILLUSTRES



PARIS
LEGRAND, POMEY ET CROUZET, LIBRAIRES-ÉDITEURS
48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE
Près le Luxembourg.

LES
TRIBUNAUX SECRETS

CHAPITRE PREMIER.

Suite du Conseil-des-Dix. — La conspiration de la courtisane. — Hésitation de Phébus. — Inflexibilité de Marguerite. — Le corridor. — Le puits. — Cinq cadavres d'espions. — Le souterrain. — Séance du Conseil-des-Dix. — Giovani Bellamonte. — Phébus et Lucrezia Neroni. — La Mine. — L'explosion. — Mort de Phébus.

Il y a dans cette lamentable histoire des enfants de Catherine Cornaro, une tragédie tout entière. Celui qui a pris la charge de signer ces pages, a fait, dans son enfance littéraire, deux grands drames qui jamais ne paraîtront au théâtre. Le premier de ces drames, intitulé la *Reine de Chypre*, a couru bien longtemps le monde avant que l'Opéra-National daignât trouver le titre bon. Le second, qui a nom *Phébus de Lusignan*, aura sans doute aussi l'honneur de fournir quelques idées aux personnes illustres qui fabriquent des chefs-d'œuvre lyriques.

Dans leurs voyages, ces deux grands drames, dont il est question, ont été perdus; si quelqu'un les retrouvait, par un funeste hasard, il est instamment prié de ne les point rapporter.

Oh! certes, ce fut un hideux assassinat que ce meurtre par le déshonneur. Venise seule en était capable. Il faut des marchands pour ne pas se contenter du poignard.

I.

A quelques jours des événements que nous avons racontés, Jacques Comnène passait un soir sur le quai des Esclavons; il se rendait au palais de Marguerite de Lusignan, où il devait trouver les trois Paléologue et Phébus.

Depuis la nuit où Phébus et Marguerite avaient appris à quel rang ils appartenaient, ils n'avaient pu conférer ensemble, et avaient dû se soustraire momentanément à tous les regards, pour ne point donner l'éveil à la police du Conseil-des-Dix.

Ils se confiaient du reste au zèle ardent des barons cypriotes.

Phébus seul était retourné au palais Neroni, et avait continué son service, comme d'habitude. Lorsque le vieux Néroni lui avait parlé de ses projets de départ, Phébus avait prétexté ses récentes blessures, promettant de quitter Venise dès que son état le lui permettrait.

Les promenades du soir continuaient donc sur les lagunes, comme par le passé, mais maintenant avec un charme tout nouveau pour le jeune officier et la fille de Neroni. Il leur était impossible de se parler devant les serviteurs qui les entouraient, mais leurs regards étaient éloquents.

Phébus accompagnait tous les soirs Neroni jusqu'à son palais, saluait Lucrezia, et dès que son service le laissait libre, il se hâtait d'aller rejoindre Marguerite.

Marguerite n'avait pas cessé sa vie habituelle; elle recevait le même monde, conservait les mêmes allures, et ce n'est que la nuit, à l'heure où son palais était désert, où la foule de ses amants et de ses adorateurs l'avait quittée, qu'elle songeait à sa vengeance, et aux moyens de l'atteindre.

Telle était la situation respective des personnages de cette histoire, lorsque ce récit recommence.

Donc, Jacques Comnène passait un soir sur le quai des Esclavons, et il pressait le pas, car les Paléologue, Marguerite et Phébus devaient l'attendre au palais de la courtisane, situé à quelques pas de l'arsenal. Jacques portait un long manteau, un large chapeau, et il prenait toutes les précautions possibles pour ne pas être reconnu. — Cependant il était arrivé au bout du quai, quand il se senti heurté par un homme du peuple, lequel portait un énorme panier rempli de marchandises.

Jacques et l'homme poussèrent un cri, et le panier tomba sur les dalles du quai.

Jusque là, cependant, il n'y avait trop rien à dire; l'homme du peuple devait en être quitte apparemment pour ramasser son faix, le recharger sur ses épaules, et continuer sa route; mais en se baissant pour procéder à la première de ces trois opérations, dans laquelle Jacques voulut charitablement l'aider, l'homme lâcha tout à coup un cri de surprise, et se redressa.

— Le seigneur Comnène? dit-il avec une joie non équivoque.

— Chut! fit Comnène en se précipitant sur lui; qui es-tu? que me veux-tu?

Mais l'homme se prit à rire.

— Comment, monseigneur est-il si changé qu'il ne reconnaît plus ses amis? dit-il en ricanant.

— Orso! s'écria Comnène.

— Philippe Orso, répondit l'homme en s'inclinant, pour vous servir, si j'en suis encore capable.

— Et que viens tu faire ici, malheureux?

— J'y viens vendre des becfigues confits, monseigneur.

— Tu as donc quitté Cypre?

— Depuis un mois.

— Et tu habites Venise?

— Oh! je vais et je viens... je fais le commerce... Ah! parlez-moi des Vénitiens, voilà des hommes qui connaissent les bons mets, et qui les payent bien. Mais, vous-même, monseigneur, il paraît que le séjour de l'île vous déplaisait?

— Oui... L'air de Famagousti ne me convenait pas.

— Et vous êtes venu habiter Venise?

— Comme tu le vois.

— Eh bien! tant mieux; un gentilhomme comme vous, monseigneur, peut me rendre un bon service.

— Pour les becfigues? dit Jacques en riant.

— Pour les becfigues, précisément; la mode commence à s'en répandre dans la République; le doge les aime, le chef du Conseil-des-Dix en est fou! La Marguerite en demande à tous ses repas.

— Tu connais donc tout le monde? objecta Jacques en devenant songeur.

— Je connais, du moins, tous ceux qui mangent des becfigues, mon bon maître.

— Cela peut être fort-utile; dis-moi où tu demeures?

— A l'auberge des *Trois-Mariniers*, monseigneur.

— Et l'on t'y trouve?

— Tous les jours, depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

— C'est bien! je te reverrai; à bientôt.

— A bientôt, monseigneur.

— Comnène allait s'éloigner ; mais il se ravisa, et revint sur ses pas.

— Philippe? dit-il au marchand de becfigues.

— Monseigneur? répliqua ce dernier en accourant.

— Il est inutile que je t'explique les raisons qui m'ont attiré à Venise ; qu'il te suffise de savoir que j'ai le plus grand intérêt à ne pas être connu : ainsi, tu ne m'as pas vu.

— A merveille! fit Orso.

— Et tu ne me connais pas!

— Je ne vous connais pas... Que monseigneur se tienne tranquille, Philippe Orso ne parlera pas plus qu'un becfigue embaumé.

Cette fois, Comnène s'éloigna pour tout de bon.

Quand il arriva au rendez-vous, il trouva Phébus l'attendant à la petite porte par laquelle il devait pénétrer dans le palais. Ils traversèrent plusieurs appartements déserts et sombres, plusieurs corridors, et arrivèrent enfin à une cour dont la disposition particulière frappa Comnène.

Cette cour était étroite, entourée de grands pans de murailles sans fenêtres, et au milieu s'ouvrait un puits immense, dont la margelle était tout au plus à un pied du sol.

— Voici un singulier endroit, dit Jacques Comnène en sondant le puits du regard.

Phébus sourit.

— C'est un puits par lequel il a dû disparaître plus d'une victime, répliqua-t-il ; le Conseil-des-Dix en a plusieurs comme celui-ci dans Venise.

— La République a vraiment de l'imagination! grommela Jacques.

Et ils passèrent.

— Le corridor que nous allons traverser, dit Phébus en rentrant dans le palais, est un lieu dont Marguerite n'a pas seule la clef ; il est prudent de ne point parler en le traversant.

— Qu'est-ce donc que ce corridor? dit Jacques

— Une galerie d'espionnage pour le Conseil, répliqua Phébus

— Et la signora Marguerite ne le fait pas condamner?

— Le Conseil en aurait un autre le lendemain.

— Voilà qui me dégoûterait à jamais de demeurer à Venise.

— Oh! vous ne connaissez de Venise que ses fêtes, ses bals, ses mascarades, ses gondoles qui sillonnent les lagunes, une étoile au front, ses statues de bronze et ses palais de marbre, dit Phébus; pour peu que vous y viviez encore quelques jours, vous verrez à quelle police vous aurez affaire! Mais silence, nous voici rendus au corridor dont je vous ai parlé; passons vite, et taisons-nous.

Le corridor était long, étroit, et ne recevait le jour d'aucun côté. Seulement, il avait été construit de telle sorte, que les paroles qui s'échangeaient dans les appartements qu'il longeait, pouvaient y être entendues aussi bien que dans ces appartements mêmes.

C'était un corridor, fruit de la collaboration d'un architecte et d'un fabricant d'oreilles postiches; un corridor cornu-acoustique.

Phébus et Jacques passèrent vite, et arrivèrent enfin à la salle où les attendaient les Paléologue et Marguerite.

Dès qu'ils furent entrés, la séance fut ouverte. Le plus vieux des Paléologue, Constantin, se leva, et s'adressant à Marguerite :

— Ma fille, lui dit-il, depuis trois jours que nous ne nous sommes vus, mes frères et moi, nous avons été effrayés de la difficulté de la tâche que nous nous sommes imposée! Nous venger de Venise, dans Venise même, nous a semblé impossible, à nous du moins qui n'y connaissons personne, qui n'avons, avec le peuple, aucune relation établie; qui pouvons, en conséquence, échouer dans notre entreprise, et mourir sans avoir rien fait pour arracher notre malheureux pays à l'esclavage qui l'opprime. Ne pensez-vous pas, Marguerite et vous, Phébus, qu'il serait plus favorable de tenter de soulever plutôt les Cypriotes, et de chasser, avec leur aide, les Vénitiens de l'île?

— Libre à vous, répliqua Marguerite qui se leva à son tour, libre à vous de partir et de tenter la fortune d'une révolution dans l'île de Cypre; mais moi, mes amis, ma vengeance est ici, et que vous m'aidiez à l'accomplir, ou que vous m'abandonniez, je resterai.

— Mais quel espoir? objecta Constantin Paléologue.

— Mon plan est assuré, dit Marguerite, et croyez-moi, malgré l'activité du Conseil-des-Dix, malgré ses espions, malgré la cruauté connue de ses vengeances, il y a toujours à Venise une partie du peuple qui conspire contre l'autre, et que l'on peut attirer à soi.

— Mais enfin, reprit Paléologue, apprenez-nous.

— Pour moi, interrompit Marguerite, je connais mes ennemis, je sais le nom de ceux qui m'ont vendue, et je ne quitterai pas Venise avant de m'être vengée d'eux! Mon palais touche à l'arsenal, l'arsenal touche au Conseil-des-Dix: depuis trois jours, mes serviteurs les plus dévoués ont creusé un passage secret jusqu'au palais du Conseil, et avant qu'il soit une semaine, la République procédera à de nouvelles élections.

Elle parlait d'une voix dure et sèche.

La République ne faisait pas à demi les éducations.

Les Paléologue avaient écouté avec une sorte d'épouvante les paroles de Marguerite et n'osaient lui répondre.

Jacques Comnène seul paraissait approuver entièrement les dispositions qu'elle avait prises.

— Marguerite a raison, dit-il, il ne faut user d'aucun ménagement avec les hommes qui l'ont perdue. Toute hésitation, à ce sujet, serait de la lâcheté, et il est bon que la République sache comment ses victimes se vengent de ses atrocités. Marguerite, je vous aiderai, moi, si votre frère, si les Paléologue vous refusent!

— C'est un projet cruel, dit Phébus.

— Eh! ne l'ont-ils pas été envers moi, envers vous, s'écria

Marguerite avec un accent sauvage. Non, point de pitié pour ceux qui n'en ont point eu pour nous; et que l'éclat de cette vengeance terrifie à jamais les hommes qui seraient tentés de les imiter !

— Mais, si l'on vous surprend ! objecta un des Paléologue.

Notez qu'il y a toujours, dans toutes les conjurations, un homme chargé de dire des naïvetés.

— Ils ignorent tout, répondit Marguerite.

— Ils ont des agents de toutes parts !

— D'après mes précautions... Ecoutez !...

En ce moment, en effet, on entendit un cri plaintif sortir du corridor que Phébus et Jacques avaient traversé quelques instants auparavant, et bientôt après, le bruit d'un corps qui tomba.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Phébus effaré.

— Venez ! mon frère, répondit Marguerite, en l'entraînant, venez, et tout vous sera expliqué.

Marguerite conduisit son frère vers une porte qui ouvrait sur le corridor, et elle y entra sans hésiter, suivie de près par les Paléologue et Jacques Comnène.

Dans le corridor, il y avait deux hommes, l'un qui portait sur sa poitrine les lettres qui le désignaient comme un agent du Conseil-des-Dix — C. D. X. — l'autre qui portait le costume ordinaire des mariniers.

L'agent du Conseil était étendu sur le parquet, baigné dans son sang; son assassin attendait vraisemblablement que sa victime fût bien morte pour l'emporter.

— Affreux ! affreux ! s'écria Phébus glacé d'effroi, et adressant un regard de reproche à sa sœur.

Mais cette dernière contemplait, immobile, cet horrible spectacle; son visage n'avait point pâli; aucune terreur ne se lisait dans ses yeux : elle s'approcha de l'assassin.

— Cet homme est-il mort? demanda-t-elle d'une voix ferme.

— Pas encore, signora, répondit l'assassin, ça ne va pas tarder.

— Eh bien, emportez-le, vous l'achèverez sur la margelle du puits!

L'assassin ne se le fit pas répéter deux fois; il chargea l'homme sur ses épaules, et alla le confier à ce puits, auprès duquel Jacques et Phébus s'étaient arrêtés naguère.

Depuis trois jours, c'était le troisième espion que l'on expédiait ainsi.

Les leçons de Venise avaient profité à la fille des rois de Jérusalem!

Les spectateurs de cette scène restèrent silencieux et mornes.

Marguerite et Jacques Comnène seuls conservaient leur audace et leur résolution.

— Eh bien! dit Marguerite, comprenez-vous maintenant quelle haine à mort j'ai vouée au terrible Conseil, et croyez-vous que j'aie bien pris toutes mes mesures pour assurer ma vengeance? N'essayez donc plus de m'arrêter dans cette voie, par vos craintes; mon parti est arrêté, je marcherai au but sans me laisser intimider!

— Et nous vous prêterons notre aide, s'écria Jacques.

— Et nous tous, nous ne vous abandonnerons pas, ajoutèrent les Paléologue.

— Le ciel vous entende et exauce mes vœux! dit Marguerite, et avant huit jours nous partirons pour Cypre, où nous pourrons, sans peine, soulever le pays.

— A l'œuvre donc, seigneurs, sondez le peuple, poussez-le à la révolte; les prétextes ne manquent pas quand on veut exciter le peuple; qu'au moment où l'arsenal et le Conseil brûleront, le trouble se mette partout! et que nous puissions fuir vers notre malheureux pays.

— A bientôt! dit Jacques.

— A demain! répondit Marguerite.

Les Paléologue et Comnène sortirent, laissant Marguerite et Phébus seuls.

Phébus était en proie à une sombre agitation : tout ce qui s'était passé sous ses yeux, depuis un quart-d'heure, l'avait effrayé; il se sentait emporté malgré lui sur une pente fatale, et cherchait à se retenir pour n'y pas faire un pas de plus.

Phébus avait un caractère entièrement opposé à celui de sa sœur.

Mais, par cela même qu'il était faible, la violence de Marguerite et celle de ses nouveaux amis exerçaient une souveraine influence sur son esprit, et il ne savait, dans cette perplexité, à quel parti s'arrêter.

Il se promenait à travers la chambre, et Marguerite le suivait du regard.

— Phébus, dit enfin la jeune femme, au moment où il passait près d'elle, vous paraissez inquiet de tous ces préparatifs, mon ami, votre esprit s'étonne à la pensée du crime que nous allons commettre, et vous hésitez à nous suivre dans cette voie ténébreuse où nous nous engageons.

— Cela est vrai, Marguerite, répondit Phébus, votre exaltation m'épouvante, et je vois avec peine, avec douleur, la vengeance que vous méditez.

— Faut-il donc subir lâchement la honte que l'on nous a infligée? dit Marguerite, en relevant le front.

— On peut du moins se venger plus dignement.

— Et par quel moyen?

— Celui que vous proposaient les Paléologue.

— C'est-à-dire, qu'il faut exposer notre vie, sans certitude de réussir; frapper en face qui nous frappe par derrière; non, Phébus, cela ne peut pas être, et si vous n'obéissiez en ce moment à des préoccupations d'un autre ordre, vous partageriez notre avis!

— Que voulez-vous dire, Marguerite? objecta Phébus.

— Je veux dire que dans cette lutte que nous engageons, vous craignez de perdre l'amour de Lucrezia. J'ai tout compris.

— Et quand cela serait! s'écria Phébus en tressaillant.

— Si cela était, Phébus, je vous mépriserais, car avant de songer à la satisfaction d'un amour devenu impossible; il faut songer à ce que nous devons à notre nom, au sang dont nous sommes issus.

Phébus secoua tristement la tête.

— Ainsi, dit-il, il faut, dans cette vengeance que vous méditez, envelopper sans pitié les innocents et les coupables, et frapper avec un égal acharnement, et ceux qui ne vous ont rien fait, et ceux qui vous ont vendue!...

— Il faut se venger! répliqua Marguerite.

— Soit! dit Phébus, faites comme vous l'entendrez; je ne tenterai plus de vous arrêter sur cette pente sanglante; mais je prie Dieu, Marguerite, que vous n'ayez jamais de remords de votre cruelle action.

— Et il se dirigea vers la porte.

— Ainsi, vous partez, dit Marguerite, vous fuyez quand vos amis comptent sur vous!

— Que mes amis partent demain pour Cypre, je partirai avec eux.

— Vous refusez de partager nos dangers.

— Je refuse de porter la responsabilité de vos crimes.

— Partez donc, dit Marguerite, et à mon tour, Phébus, je vous dirai, puissiez-vous ne pas vous repentir de la détermination que vous prenez!

II.

Deux jours après, le Conseil-des-Dix se trouvait réuni sous la

présidence de Mario Neroni. La convocation avait eu lieu inopinément. Chacun des membres s'était hâté d'arriver, et le chef du Conseil lui-même se demandait quel pouvait être le motif de cette réunion mystérieuse.

La République était-elle en danger? Les Ottomans avaient-ils remporté quelque grande victoire contre les Vénitiens? Le duc de Milan avait-il jeté ses armées sur le territoire?

Mille suppositions terribles se présentaient à l'esprit de chacun, et nul ne savait que penser.

Enfin, quand tous les membres furent présents, et eurent pris place autour de la table consacrée, Giovanni Bellamonte demanda la parole, se leva, et s'exprima en ces termes :

— Seigneurs du Conseil, dit-il, c'est moi qui vous ai convoqués extraordinairement, pour vous faire connaître le danger qui menace la République, et vous demander quelles mesures il est prudent de prendre dans cette circonstance. Depuis cinq jours, cinq agents de notre police ont reçu successivement l'ordre d'épier ce qui se fait et ce qui se dit dans le palais de la courtisane Marguerite, et ces cinq agents, partis chaque soir de ce palais, ont disparu sans laisser de traces.

— Disparu!... firent plusieurs membres.

— Tous les cinq, répondit Bellamonte; que se passe-t-il donc dans le palais de la courtisane; pourquoi ce mystère dont on s'entoure, pourquoi ces crimes? Il y a là toute une énigme qu'il importait de deviner, et j'ai porté toutes mes investigations de ce côté.

— Et qu'avez-vous appris? dit Mario Neroni.

— Hier soir, poursuivit Giovanni Bellamonte, un homme est venu me trouver; cet homme est Cypriote d'origine, il appartient à la classe du peuple, et fait le commerce de becfigues. Il se nomme Philippe Orso. Soit qu'il ait craint la vengeance des hôtes mystérieux de la courtisane Marguerite, soit qu'il ait espéré quelque ré-

compense de la République, cet homme est venu me trouver, et sous prétexte de me vendre les produits de son industrie, il m'a fait connaître que Jacques Comnène était à Venise depuis bientôt un mois, et que les Paléologue venaient de l'y rejoindre.

— Eh bien! objecta Mario Neroni, quel danger pour la République que la présence de ces vaincus?...

— Ces vaincus, répartit Bellamonte, sont les plus mortels ennemis de Venise, et s'ils sont aujourd'hui parmi nous, s'ils fréquentent le palais de la courtisane Marguerite, c'est qu'ils savent qui elle est, et veulent la rendre au rang dont elle est descendue!

— Que signifient ces paroles? fit Neroni; de quel rang parlez-vous, et quelle est donc cette courtisane?

— Cette courtisane est la fille du dernier roi de Cypre! répondit Bellamonte, et le jeune officier, qui sert dans votre maison, monseigneur, est le frère de Marguerite.

— Phébus! s'écria Neroni; Phébus! le dernier descendant de la famille des Lusignan!

Et sa tête se pencha pensive sur sa poitrine.

Mario Neroni ne connaissait pas ce secret-là!

— Ainsi, vous le voyez, messieurs, poursuivit Giovanni Bellamonte, ces hommes se réunissent chaque nuit dans le palais de Marguerite, et ils ourdissent là quelque complot contre le repos de la République. Les cinq espions qui ont disparu prouvent que les conjurés ne reculeront devant aucune extrémité, et je frémis quand je songe que d'un instant à l'autre ce complot peut éclater sous nos pas! Il faut aviser.

Il n'y eut qu'une voix dans tout le Conseil pour approuver la conduite tenue par Bellamonte dans cette circonstance; mais les avis furent partagés quand il s'agit de prendre des mesures propres à prévenir l'effet des tentatives des conspirateurs.

— Il faut les renvoyer de Venise! dit enfin le chef du Conseil, cet

expédient les mettra dans l'impossibilité de nuire, quoique, pour ma part, je ne partage pas entièrement l'avis de Giovanni Bellamonte, sur la gravité du danger que les enfants de Lusignan peuvent faire courir à la République. Ne sont-ils pas isolés, inconnus du peuple; qui donc les aidera à Venise, dans une entreprise dont les ennemis de Venise doivent seuls profiter? Q'y a-t-il donc à craindre?.. Rien! Que la République, qui les a déjà privés du trône, qui a fait de la fille d'un roi une courtisane, agisse envers eux maintenant avec plus de générosité, et qu'elle les renvoie, en leur assurant, loin de nous, loin de Cypre, en France par exemple, un sort digne du sang dont ils sont issus!

Cette proposition de Mario Neroni fut adoptée presque aussitôt par une partie des membres présents; mais Giovanni Bellamonte se leva en fureur, et s'adressant au chef du Conseil:

— Mario, lui dit-il d'un ton violent, il y a longtemps que je t'observe, et que nos espions ont l'œil sur toi: c'est dans ton palais, en effet, qu'a été recueilli le jeune Phébus; tu l'as élevé avec une tendresse particulière, tu lui as donné un grade parmi tes gardes... Peut-être l'espoir de le replacer un jour sur le trône de ses pères est-il entré dans ta pensée; on m'a dit même, on m'a dit que ta fille Lucrezia connaissait le mystère de sa naissance, et qu'un amour secret l'unissait à Phébus; je laisse au Conseil à apprécier ces détails, et il jugera s'il importe de s'arrêter aux considérations de fausse générosité dont tu cherches à l'éblouir.

— Mais que veut donc cet homme? demanda Mario Neroni en se levant, pâle de colère; quelle haine a-t-il vouée aux enfants de Lusignan? Qu'il s'explique et qu'il dise maintenant, s'il l'ose, le nouveau crime qu'il conseille à la République.

Cette brusque interpellation sembla déconcerter un moment Giovanni Bellamonte; mais il retrouva bientôt toute son assurance.

— Eh bien, oui, je parlerai, dit-il en promenant un regard hau-

tain sur l'assemblée, je dirai, sans crainte, ce que je veux, et malgré l'intimidation dont on veut user ici dans le Conseil, j'indiquerai les seuls moyens qui peuvent sauver la République. Puisque nos ennemis ont pu attirer, dans leur parti, un des plus considérables d'entre nous, je me félicite d'avoir conservé assez de courage et de fermeté, pour ne point me laisser détourner du but dans cette occasion solennelle.

Après cette insinuation perfide, Bellamonte se tut un moment, pour en suivre l'effet sur les visages de ses confrères.

L'effet fut grand; l'audace a quelque chose de communicatif.

Et à Venise, une accusation, si dénuée de fondement qu'elle fût, avait toujours chance d'être acceptée.

Tous les membres du Conseil-des-Dix, moins Neroni, applaudirent du geste, et écoutèrent. Bellamonte reprit :

— L'île de Cypre appartient à la République depuis bientôt vingt années; il faut savoir si les membres ici présents veulent la conserver, ou la livrer à ses ennemis.

— Nous voulons la conserver, dirent quelques voix.

— Je comptais sur cette réponse, poursuivit Bellamonte ; non, il ne convient pas que la République renonce à cette conquête, qui lui a coûté bien du sang, et qui doit être pour elle, pour nous, une source éternelle de richesses. Eh bien! je vous le dis, si vous laissez la liberté aux enfants de Lusignan, ils seront pour Venise un danger permanent; les mécontents de l'île y verront un prétexte à des soulèvements continuels, et la République n'aura jamais ni repos, ni paix!

— Il faut les incarcérer, dit un membre.

— Et croyez-vous qu'en les incarcérant, la question soit résolue? s'écria Bellamonte; détrompez-vous! Les Cypriotes espèrent toujours, et jusqu'à ce qu'on leur ait bien persuadé que leur roi lé-

gitime est mort, ils attendront, prêts à attaquer Venise... Cet expédient ne remédie à rien.

— Que faut-il donc faire? demanda un membre.

— Il faut, répondit Bellamonte en redoublant d'audace, il faut que les Cypriotes n'aient plus aucun prétexte pour se soulever; les Vénitiens ont, en ce moment, entre les mains, les derniers descendants des rois de Cypre; qu'ils aient une heure d'énergie, et la conquête de Cypre est assurée à jamais!

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les membres du Conseil-des-Dix parurent se consulter.

Mario Neroni avait fait un geste de dégoût, à la suite de la proposition de Giovanni Bellamonte; mais il était évident que chaque instant lui enlevait un peu de son influence, et que le parti proposé par Bellamonte avait maintenant toute chance d'obtenir l'astiment de la majorité.

Enfin, après bien des débats orageux, il fut décidé que l'on remettrait à un jour prochain, à prendre une décision à ce sujet, et le Conseil se sépara, en se promettant bien de ne pas manquer à la réunion suivante.

Mario Neroni se hâta de rentrer à son palais.

Cependant Phébus avait réfléchi, depuis l'entrevue qu'il avait eue avec Marguerite, et il avait pensé qu'il importait à Neroni et à Lucrezia, qu'il ne restât point étranger à un complot dans lequel leurs jours étaient menacés.

Il était donc retourné, le lendemain, chez Marguerite, et lui avait déclaré qu'il prendrait sa part de tous ses dangers, et qu'il la suivrait jusqu'au bout dans son entreprise.

Toutefois, il n'avait point quitté son service au palais Neroni, et y venait, chaque soir, passer une heure dans la compagnie du chef du Conseil-des-Dix ou de sa fille.

Ce soir Phébus était arrivé de bonne heure; il avait appris de

Marguerite, que les travaux souterrains entrepris sous l'arsenal touchaient à leur terme, et qu'avant deux jours, son projet de faire sauter le Conseil recevrait son exécution. Phébus voulait, à tout prix, empêcher Neroni de se rendre, ce jour-là, au Conseil, et, dans cette pensée, il voulait parler à Lucrezia et tout lui révéler, sans lui parler cependant du secret de sa naissance.

Lucrezia était seule dans sa chambre, quand Phébus entra. Maintenant elle n'avait plus de raison pour lui cacher son amour, et dès qu'elle l'aperçut, elle lui tendit la main, et lui sourit :

— Vous êtes venu de bonne heure, Phébus, lui dit-elle ; je vous remercie ; je suis si seule quand vous n'êtes pas là !

— Les seuls instants heureux de ma vie sont ceux que je passe amprès de vous, répondit Phébus, en baisant la main que lui tendait la jeune fille, je les fais le plus longs possible ; et puis aujourd'hui, Lucrezia, je voulais vous faire part d'un événement grave dont on nous menace, et vous prier de nous aider à le conjurer.

— Un malheur ! dit Lucrezia en pâlissant, vous seriez menacé ?

— Non pas moi, dit Phébus, mais votre père.

— Mon père !... oh ! parlez ! parlez !

— Ne vous hâtez pas de me juger, Lucrezia, sur les paroles que je vais vous dire, et ne cherchez pas surtout à deviner quelle part je puis avoir dans tout ceci ; un jour, je vous expliquerai tout, et vous m'approuverez... mais qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, qu'un grand danger menace votre père, et joignez-vous à moi pour le conjurer.

— Expliquez-vous, Phébus, je vous écoute.

— Une conspiration se prépare, Lucrezia, dans le but de débarrasser Venise du Conseil-des-Dix, et c'est dans deux jours que cette conspiration doit éclater.

— Est-ce possible ! s'écria la jeune fille déjà toute pâle.

— Aucun quartier ne sera fait; on ne choisira pas les victimes, tous périront!

— Mais il faut se hâter de dénoncer un pareil complot! s'écria Lucrezia.

— Il faut empêcher votre père de se rendre après-demain au Conseil-des-Dix.

— Mais ce n'est pas assez!... Pourquoi cette hésitation? Pourquoi protéger ainsi des coupables?

— Pourquoi? Lucrezia. Parce que si ce complot est dénoncé au Conseil, ce n'est pas votre père qui périra, c'est moi!

— Vous!... murmura Lucrezia stupéfaite.

— Vous le voyez donc, Lucrezia, reprit Phébus, il importe d'agir avec une extrême prudence; le danger qui menace votre père, celui qui me menace moi-même, sont également redoutables, et vous ne voudriez ni perdre votre père, ni m'exposer à une mort certaine.

— Que faire? que faire? dit Lucrezia en proie à une agitation croissante.

— Tout cacher à votre père, répondit Phébus, mais user de toute votre influence sur son esprit pour le dissuader d'aller, après-demain, au Conseil-des-Dix.

Comme Phébus achevait ces paroles, Mario Neroni entra dans l'appartement de sa fille.

Il était soucieux; une extrême pâleur était répandue sur son visage. Il s'avança vers Phébus, et s'assit à côté de sa fille, tandis que le jeune officier se tenait debout, après l'avoir salué!

— Phébus, dit le vieillard, je suis heureux de vous rencontrer. Il était important que je vous visse ce soir, car je viens d'apprendre des choses qui me font ouvrir les yeux sur votre position, et qui nécessiteront peut-être votre départ immédiat de Venise.

— Partir! fit le jeune officier avec émotion.

L'idée que le complot était découvert lui était venue tout de suite.

— Oui, poursuivit Neroni, le Conseil-des-Dix sait qui vous êtes.

— Que dites-vous ! balbutia Phébus.

— Il sait que vous n'êtes point un officier obscur et sans naissance; et des hommes intéressés lui ont donné sur vous tous les renseignements qu'il pouvait désirer.

— Mais qu'a-t-on donc appris? demanda Phébus avec impatience.

— Qu'il vous suffise de savoir, répondit Neroni, que dès cet instant, vous êtes devenu un obstacle, un danger pour la république de Venise, et qu'il est à craindre qu'elle ne tente contre vous quelque sanglante entreprise. La République n'hésite pas sur les moyens, quand il s'agit de ses intérêts, et je suis d'avis que vous n'attendiez pas plus longtemps pour vous soustraire au sort qui vous menace.

Jusqu'à ce moment, Lucrezia avait écouté avec une attention croissante, mais quand elle entendit son père parler de danger, de naissance; quand elle comprit que Phébus devait descendre de quelque famille illustre, proscrite sans doute, son amour ne se contint plus, et elle se leva.

— Mon père, dit-elle avec un certain accent d'autorité, quel est donc ce grand danger qui menace Phébus? Quel est donc ce secret dont la République s'inquiète? Pourquoi ces réticences? Mon père, expliquez-vous, et que nous sachions du moins quel parti il convient de prendre dans cette extrémité.

Mario Neroni regarda sa fille avec surprise; les quelques paroles qu'elle venait de prononcer disaient assez à quel sentiment elle obéissait.

Le vieillard lui prit les mains avec bonté, l'attira sur sa poitrine et la baisa au front.

— Lucrezia, lui dit-il, Phébus nous a caché jusqu'ici le secret de sa naissance.

— Ah ! je l'ignorais moi-même, interrompit le jeune officier.

— Ce mystère a été dévoilé récemment à l'un des nôtres, et il nous a appris que Phébus appartient à une illustre famille ; qu'il est le dernier descendant des Lusignan !

— Les rois de l'île de Cypre ! s'écria Lucrezia en jetant un regard inquiet sur Phébus.

Ce dernier s'approcha de la jeune fille et lui prit la main.

— Lucrezia, lui dit-il, je connais ce secret depuis quelques jours seulement; le danger qui me menace m'a seul empêché de vous le révéler.

On eût dit que Lucrezia avait changé tout-à-coup de sentiment à l'égard de Phébus. Maintenant c'est à peine si elle osait arrêter son regard sur lui ; son cœur battait avec force; elle ne savait que répondre.

— Monseigneur, dit-elle enfin, si mon père a dit vrai; si en effet le Conseil-des-Dix a ourdi quelque trame contre vous, ne serait-il pas prudent de fuir, pendant que la fuite est encore possible ?

— Mais je ne veux pas fuir, Lucrezia, repartit Phébus, et si le nom que je porte aujourd'hui doit me faire perdre la bienveillance que vous m'avez témoignée, j'y renonce à tout jamais.

— Oh ! monseigneur, fit Lucrezia.

— Vous m'appeliez Phébus, hier, repartit le jeune officier.

— Phébus, poursuivit la fille de Neroni, le nom que vous portez aujourd'hui n'a altéré en rien le sentiment que vous m'avez inspiré; mais tant que les Lusignan seront les ennemis de la République, jamais la fille du chef du Conseil-des-Dix ne deviendra l'épouse de l'un d'eux !

— Que dites-vous?

— Pardonnez-moi, Phébus, de vous parler ainsi, mais mon honneur et mon devoir me le commandent.

— Ah ! Lucrezia, vous me tuez par ces paroles!

La jeune fille baissa la tête et ne répondit point.

Phébus contint une larme qui voulait jaillir de ses yeux.

— Adieu donc, puisque vous l'ordonnez; adieu Lucrezia, et Dieu vous pardonne le désespoir que vous jetez dans mon cœur!

Phébus s'éloigna, et disparut sans oser regarder en arrière.

Lucrezia s'était jetée dans les bras de son père, et elle pleurait.

III.

Deux jours s'étaient passés. Jacques Comnène et les Paléologue se trouvaient réunis chez Marguerite; on attendait Phébus.

Depuis deux jours, on ne l'avait pas vu.

La dernière fois qu'il s'était présenté devant sa sœur, celle-ci l'avait trouvé fort triste et fort soucieux : il était sombre, et c'est à peine s'il lui avait dit quelques mots.

Seulement il s'était enquis du jour où devait avoir lieu l'exécution de leur complot, et Marguerite lui avait dit que le jour primitivement fixé était maintenu, que tous les préparatifs étaient faits, que le feu serait mis au magasin à poudre de l'arsenal, au moment même où le Conseil-des-Dix serait réuni.

Phébus n'avait rien répondu, et il était parti. Depuis, il n'était pas revenu.

Le jour fatal était donc arrivé, et les conjurés étaient rassemblés, attendant avec une impatience extrême l'heure où chaque membre du Conseil se rendrait à son poste.

Ainsi que l'avait dit Marguerite, toutes les dispositions étaient admirablement prises; Jacques Comnène et les trois Paléologue étaient allés eux-mêmes, par la voie souterraine creusée du palais

de la courtisane, aux cours de l'arsenal, visiter les travaux, et ils avaient été satisfaits de l'état des choses.

A moins d'accident qu'on ne pouvait prévoir, leur vengeance était assurée, et elle devait être éclatante.

Ils se promenaient donc dans la salle où ils se trouvaient réunis et attendaient.

Enfin, l'heure sonna, et ils virent de loin les membres du Conseil se rendre lentement à leur palais.

Cependant, Phébus n'avait pas fui Venise, comme il l'avait annoncé à Lucrezia; mais depuis deux jours, il s'était caché avec le plus grand soin, craignant de ne point accomplir la mission qu'il s'était imposée.

Quand le jour fixé par Marguerite fut arrivé, il se rendit à la porte du Conseil-des-Dix, et observa ceux qui passaient. Ils montaient un à un les degrés qui conduisaient à la grande salle, et Phébus frémissait chaque fois que, de loin, il croyait apercevoir la figure du vieux Neroni.

Mais tous les membres étaient déjà arrivés, et Phébus se félicitait en lui-même, pensant bien que ses avis avaient porté leurs fruits, et que Lucrezia avait empêché son père de se rendre au Conseil.

Tout-à-coup cependant, Phébus pâlit... Le vieux Neroni montait le grand escalier. Une émotion terrible sillonna le cœur du jeune homme, et il se précipita au-devant de lui, et tenta de l'arrêter.

— Que me voulez-vous, Phébus? demanda le vieillard étonné de l'action de Lusignan.

— Vous sauver! s'écria Phébus.

— Qu'y a-t-il donc? fit Neroni.

— Il y a que votre vie est en danger, si vous vous rendez au Conseil.

— Sont-ce mes collègues qui en veulent à mes jours ?

Phébus ne savait pas mentir.

— Non, monseigneur, dit-il.

— Alors ils courent le même danger que moi, et mon devoir est de les prévenir.

— Au nom du ciel n'avancez pas, s'écria Phébus, retournez près de Lucrezia... Monseigneur, je suis lié par un serment terrible, mais si vous vous obstinez à entrer dans cette salle, je partagerai votre sort et je mourrai avec vous !

L'insistance de Phébus ne put cependant arrêter le chef du Conseil-des-Dix ; ce dernier le repoussa doucement, et continuant son chemin :

— Phébus, lui dit-il, j'ignore quel sort les ennemis de la République me réservent, mais la crainte de la mort n'aura jamais aucun empire sur mon esprit, et j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout.

Et un instant après, il entrait dans la salle du Conseil.

Déjà son absence avait donné lieu à mille suppositions habilement exploitées par la haine jalouse de Bellamonte.

On disait qu'il avait donné à Phébus de Lusignan les moyens de fuir Venise, et qu'il avait fui avec lui. On parlait de nommer un nouveau chef du Conseil, et toutes les voix paraissaient devoir se porter sur Giovanni. L'entrée de Mario Neroni mit fin à tous ces débats.

Il alla prendre la place qui lui était réservée, et demanda aussitôt la parole.

Mais Bellamonte ne voulut pas lui laisser le temps de justifier son retard ; mille questions se pressaient sur ses lèvres ; il ne voulait pas manquer cette occasion de perdre à tout jamais un homme qu'il désirait remplacer.

— Mario Neroni, lui dit-il d'une voix railleuse, il y a deux

jours encore, le jeune Phébus de Lusignan était dans ton palais, le Conseil a droit de te demander ce que ce jeune homme est devenu depuis. Est-ce toi qui lui as fourni les moyens de s'évader? Faut-il t'accuser de complicité avec les ennemis de Venise, ou seulement de négligence?

Neroni sourit amèrement, et il allait répondre, quand la porte de la salle s'ouvrit, et que Phébus parut sur le seuil.

— Phébus de Lusignan n'a point quitté Venise, messeigneurs, dit-il d'une voix sonore, et son intention n'a jamais été de sortir du territoire de la République, avant de s'être vengé des ennemis qui l'ont perdu, lui et sa sœur Marguerite!

— Que dit-il? firent plusieurs voix élevées.

— Je veux dire, poursuivit Phébus, que vous êtes tous perdus!...

— Comment! s'écrièrent les sénateurs.

— Ce palais est miné, messeigneurs; et dans un instant, ce sera fait de vous!

Ces paroles étaient prononcées avec un tel accent de vérité que les membres du terrible Conseil pâlirent; Giovanni Bellamonte et Mario Neroni seuls conservèrent un peu de sang-froid.

— Qu'on saisisse cet homme! s'écria Bellamonte en désignant Lusignan aux gardes qui entouraient la salle, et qu'on l'applique immédiatement à la torture.

Les gardes s'élancèrent aussitôt sur Phébus de Lusignan, mais ils n'eurent pas le temps d'accomplir leur mission.

En ce moment, une effroyable détonation se fit entendre; un craquement terrible ébranla le palais tout entier; les murs oscillèrent; un nuage de poussière et de fumée s'éleva, et la salle entière s'abîma.

L'arsenal venait de sauter, et, avec l'arsenal, tout le palais du Conseil-des-Dix!...

Marguerite avait atteint le but qu'elle avait proposé à sa vengeance : tous les membres du Conseil-des-Dix étaient morts!

Mais ce que les conjurés ignoraient, c'est que Phébus de Lusignan avait partagé le sort des membres du Conseil.

Marguerite fut prise à quelque temps de là et mourut dans les prisons de la République. Quant à Lucrezia, elle se retira dans un couvent, où elle fut pleurer son père et Phébus.

CHAPITRE II.

Suite du Conseil-des-Dix. — La taverne isolée. — L'inconnu et le condottiere. — Loredano. — Beppo Querano. — Attaque nocturne. — Le procurateur de Saint-Marc et sa fille Elena. — Lorenzo Pazzi. — Fiançailles. — Le jour du mariage. — Le palais Sondano. — Faits et gestes du condottiere. — Enlèvement d'Elena. — Scène dans la taverne. — Combat mortel.

Dans une misérable taverne, située à quelques lieues seulement de Venise, quatre hommes, à mine très-suspecte, étaient assis autour d'une table couverte de brocs de vin.

Il faisait une nuit fort sombre; la pluie tombait fine et serrée, et l'on entendait le vent siffler plaintivement autour de la maison.

Les quatre hommes buvaient sans se préoccuper du temps qu'il faisait, et les brocs de vin paraissaient et disparaissaient avec une rapidité qui tenait du prodige.

On était alors au mois de septembre de l'année 1498.

Non loin de la table, un jeune homme avait étendu ses jambes devant le foyer et se chauffait. A en juger par la boue qui constellait ses bottes, il avait dû faire une longue route avant d'entrer dans la taverne; mais il était robuste et bien bâti, et cette course ne paraissait point l'avoir fatigué.

De temps en temps il redressait le front, et paraissait écouter si, à travers les raffales du vent, il ne démêlerait pas quelqu'autre bruit.

Mais le vent seul se plaignait à l'entour, et il reprenait alors sa position première.

Une heure environ se passa ainsi. La contrariété, le désappointement, le dépit se peignaient sur le visage du jeune homme, et il s'apprêtait déjà à passer dans une pièce voisine, pour y goûter un peu de repos, quand le pas d'un cheval se fit entendre au dehors, et quelques coups retentirent sur la porte.

Le jeune homme se leva avec vivacité, fit signe aux hommes attablés de disparaître dans la chambre contiguë et alla ouvrir.

Les quatre hommes avaient enlevé prestement les brocs et les gobelets, et quand celui qui avait frappé entra, il n'y avait dans la chambre que le jeune homme qui venait de lui ouvrir.

Le nouvel arrivant était un homme d'une trentaine d'années, grand, bien pris dans sa taille, doué d'une physionomie heureuse, et qui portait une épée et deux pistolets à sa ceinture.

Les deux jeunes gens se saluèrent, et, après quelques minutes, ils étaient les meilleurs amis du monde.

— Ma foi, s'écria le nouvel arrivé, en se débarrassant de son manteau et en jetant son feutre sur la table, je suis véritablement heureux de vous avoir rencontré pour me faire les honneurs de cette misérable cabane; j'aurai du moins quelqu'un avec qui causer.

— Je me félicite de m'être trouvé là, répondit son interlocuteur.

— Je plains bien sincèrement ceux qui sont en voyage par un temps pareil.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes en route, seigneur étranger?

— Depuis ce matin.

— Et vous venez?

— De Milan.

— Et vous allez?

— A Venise, mon jeune seigneur, à Venise, le pays des fées, des gondoles et des espions!

— Vous connaissez Venise déjà, mon gentilhomme?

— Si je la connais! Croix de Dieu! je ne connais que cela au monde. Venise, voyez-vous, c'est le paradis et l'enfer réunis, la foule et le désert, le bruit et le silence, toutes les excitations du luxe et de la richesse, toutes les luttes, tous les désespoirs de la pauvreté et de la misère; là, l'épée est souveraine et la beauté toute-puissante. — Je ne connais qu'une chose qui égale le plaisir de voir Venise, quand on ne la connaît pas.

— Quelle est-elle, cette chose?

— C'est d'y retourner quand on la connaît.

— Et, sans indiscrétion, qu'allez-vous y faire? demanda notre jeune homme.

— Avec une épée, on trouve toujours de l'occupation... partout.

— Vous êtes soldat?

— Condottiere, mon gentilhomme, et l'on me nomme Beppo Querano.

— Mais, du moins, connaissez-vous quelques personnes dans la ville où vous allez?

— J'y connais le seigneur Grimani, procurateur de Saint-Marc, répondit le condottiere, et cela suffit amplement, je suppose; le père de Grimani a été l'ami du mien; ils ont souvent combattu l'un à côté de l'autre sur les galères, et ce sont là des souvenirs que l'on n'ou-

blie jamais, sachez-le bien. Mais, voyons, mon gentilhomme, j'ai répondu avec une docilité exemplaire à toutes les questions que vous m'avez adressées, et vous m'en avez adressé beaucoup ; je crois que mon tour est venu maintenant ; qu'en pensez-vous ?

— C'est trop juste, répliqua son interlocuteur, et je suis prêt à vous donner satisfaction sur ce point.

— Donc vous vous appelez ?... poursuivit Querano.

— André Loredano !

— Et vous habitez Venise ?

— Habituellement.

— Et vous vous trouvez ici !

— Par hasard.

A merveille : le hasard est le dieu de la guerre, et je l'aime pour cette raison ; donnez-moi une poignée de main ; vous m'avez l'air d'un gentilhomme accompli, je serai votre ami, si vous le voulez bien.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec cordialité, comme s'ils se fussent connus depuis longues années, et ils se rapprochèrent du feu.

Mais au moment où le seigneur Querano allait jeter une bûche énorme, sous le prétexte d'alimenter la flamme du foyer, plusieurs cris partirent dans les environs, et deux coups de feu retentirent.

— Qu'est-ce que cela ? fit Querano en se levant.

Loredano avait tout-à-coup pâli, et s'était mordu les lèvres ; mais il n'avait fait aucun mouvement pour se lever.

— On égorge quelqu'un à deux pas d'ici, s'écria le condottiere !

— C'est bien possible, fit Loredano froidement.

— Et vous ne courez pas ?

— Bah ! s'il fallait se déranger à chaque coup de feu qu'on entend !...

Le condottiere n'en entendit pas davantage; il saisit ses pistolets, tira son épée du fourreau et se précipita courageusement hors de la taverne. Ce mouvement avait sans doute donné à réfléchir à Loredano, car dès qu'il le vit s'éloigner, il frappa le sol avec impatience, tira mais lentement son épée du fourreau, et suivit Querano vers l'endroit d'où étaient partis les coups de feu.

Du reste, le lieu était facile à trouver, malgré l'obscurité profonde de la nuit, car les cris n'avaient pas cessé de se faire entendre, et des hommes, portant des torches, éclairaient le théâtre de la lutte.

Quand Loredano arriva sur les lieux où avait lieu le combat, Beppo Querano faisait déjà merveille, et bien qu'il eût trouvé les assaillants presque maîtres du terrain, il les avait fait reculer, et maintenant la partie était presque gagnée.

L'intervention de Loredano amena un dénoûment favorable aux voyageurs que l'on voulait dévaliser, et les bandits prirent la fuite, laissant deux des leurs sur la place.

Cependant Querano n'avait vu personne, ni ceux qu'il défendait, ni ceux qu'il attaquait, tant il mettait d'ardeur dans l'action, et ce ne fut que lorsqu'il se vit maître du terrain, qu'il songea à s'enquérir de l'état de ceux qu'il venait de sauver.

Mais Loredano s'était déjà précipité vers la chaise où se trouvaient les voyageurs, et leur apprenait qu'ils n'avaient plus rien à craindre.

Il y avait là, dans cette chaise, un homme d'une cinquantaine d'années environ, et une jeune fille qui comptait à peine dix-huit ans.

A peine le condottiere eut-il jeté un coup-d'œil de ce côté, qu'il poussa un cri de surprise et de joie.

Le seigneur Grimani! dit-il en levant la pointe de son épée vers les étoiles, pardieu, c'est le ciel qui m'a amené là tout exprès!

— C'est toi, Beppo, dit le procurateur de Saint-Marc, sois le

bien venu, mon ami; je me félicite doublement d'avoir échappé à ces assassins, puisque je te devrai le bonheur d'avoir conservé ma fille!

Et comme le procurateur manifestait le désir de se remettre en route immédiatement, le condottiere l'arrêta.

— Pardon, monseigneur, lui dit-il, mais l'attaque dont vous avez failli être victime doit vous rendre prudent. Il y a encore quelques lieues à parcourir pour atteindre Venise, et vous ne trouveriez pas partout un Querano disposé à vous défendre. Le seigneur Loredano et moi, nous allons vous accompagner.

— J'accepte cette offre, dit Grimani.

— Le temps d'aller chercher nos chevaux, ajouta Querano, et nous revenons.

Un quart d'heure après, la chaise se remettait en route, escortée de valets portant des torches, et suivie d'André Loredano et de Beppo Querano.

D'abord les deux cavaliers continuèrent silencieusement leur chemin; la pluie n'avait pas cessé de tomber, le ciel était couvert de nuages épais, on n'y voyait pas à dix pas devant soi.

Cependant la belle humeur du condottiere ne se laissa pas abattre, et il reprit la conversation avec son compagnon André Loredano.

— Savez-vous, lui dit-il tout à coup, seigneur Loredano, que la fille du procurateur de Saint-Marc est une jolie enfant?

— Oui, répondit brusquement Loredano.

— Je ne l'avais point vue depuis bientôt cinq ans, et elle a tenu ce qu'elle promettait alors, c'est-à-dire d'être une des plus délicieuses femmes de Venise.

— En effet! lui fut-il encore répliqué sèchement.

— Riche, comme l'est son père, continua le condottiere, les partis ne doivent pas lui manquer, et je gage que tous les gentilshommes de la République doivent, à l'heure qu'il est, se disputer sa main.

— Il y a quelques mois, seigneur Querano, votre supposition eût été vraie ; mais maintenant...

— Maintenant? répéta Querano.

— Le choix est fixé ; la jeune Elena est promise, et le mariage doit se célébrer dans quelques jours.

— Vraiment !

— C'est comme je vous le dis.

— Eh bien ! je félicite celui qui l'épousera... Grimani doit-être un des hommes les plus considérés de Venise, et son gendre pourra se vanter d'avoir une femme, comme le bon Dieu n'en crée pas souvent !

André Loredano ne répondit pas ; mais si Querano avait pu lire en cet instant sur son visage, il y eût vu une singulière expression de souffrance mêlée de haine !

— Oui ! reprit bientôt après le seigneur André, Elena a été bien recherchée ; tous les gentilshommes se sont présentés tour à tour au procurateur ; mais tous ont été impitoyablement refusés. Elena aimait un jeune seigneur de Florence, Lorenzo Pazzi, et son père le lui a donné !

— Eh bien ! voilà une conduite que j'approuve, répartit joyeusement le condottiere, j'en estime encore davantage Grimani ; nous avons bien assez d'occasion de malheur sur cette terre, sans chercher à en augmenter le nombre de gaîté de cœur : et, sans doute, ce Lorenzo Pazzi est riche?

— Il est pauvre, au contraire ; un cadet de famille qui n'a que son épée et son nom !

— A la bonne heure, voilà qui est agir ; la signora Grimani a bien assez de fortune pour deux, pour trois, pour dix ! La jeune fille n'a obéi qu'à son amour, c'est bien, c'est généreux, c'est noble ; n'êtes-vous pas de mon avis, seigneur Loredano ?

— Si fait! si fait! répondit André; mais ce choix a néanmoins blessé plus d'un gentilhomme.

— Ah! ah!... vous peut-être?

— Moi!... quelle folie!...

— Allons, allons, ne vous en cachez pas, que diable; la signora est assez belle pour inspirer de l'amour à un seigneur comme vous, et ce n'est pas une honte que d'avouer que l'on a été repoussé... Bah! la République a assez de jolies femmes, Dieu merci, pour vous consoler de pareils échecs!

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel Loredano devint encore plus sombre.

Querano poursuivit:

— Ainsi, dit-il, c'est le seigneur Lorenzo Pazzi qui l'emporte, et j'arrive juste, moi, pour unir les deux fiancés.

— Leur hymen doit se célébrer dans huit jours, dit-on.

— Et quel homme est-ce que ce Lorenzo?

— Il a vingt-cinq ans au plus.

— Bon âge!

— Son père a été membre du Conseil-des-Dix de Florence.

— Respectable position!

— Enfin, le fils sert dans les armées florentines, où il a obtenu un grade dans les guerres contre le duc de Milan.

— A merveille, et est-il déjà à Venise, que vous sachiez?

— On l'y attend, et je m'étonne de ne l'avoir point vu ce soir, accompagnant sa fiancée.

— Ma foi, il nous aurait enlevé l'honneur de sauver la signora Elena, à moi, du moins, se reprit le condottiere, car vous savez, seigneur Loredan, que vous ne paraissiez pas bien disposé à prendre sa défense, quand je vous ai laissé pour voler à leur secours.

— J'ignorais quels voyageurs étaient attaqués.

— Sans doute! sans doute! fit le condottiere; dans ce singulier

pays, on vous détrousse les passants au moment où l'on y pense le moins ; cependant, vous eussiez pu montrer plus d'empressement.

Pendant que les deux jeunes gens conversaient ainsi, ils approchaient de Venise. Déjà l'on apercevait au loin les mille feux des lagunes, et les silhouettes blanches des palais qui se détachaient sur le fond plus sombre du ciel.

Une fois rendu en cet endroit, tout danger disparaissait ; cependant Grimani laissa les deux jeunes gens l'escorter jusqu'à sa demeure, et quand il l'eut atteinte, il sortit lui-même de la chaise, et pendant que sa fille regagnait son appartement, il remerciait avec effusion Loredano et le condottiere du service qu'ils lui avaient rendu.

Loredano reçut assez froidement les remercîments du procurateur, et s'éloigna, après avoir serré la main de Querano.

Quand ce dernier se vit seul avec Grimani, il se disposa à suivre l'exemple que lui donnait son compagnon ; mais le procurateur le retint.

— Non, Beppo, lui dit-il avec affection, non, je ne permettrai pas que vous fassiez choix d'une autre demeure que la mienne : votre père était un ami du mien ; je veux que vous vous considériez ici comme chez vous, et que vous me traitiez en ami ; d'ailleurs, vous venez pour prendre du service dans les armées de la République, nous aurons à causer de vos affaires ; j'ai, moi-même, certains projets qui ont quelque rapport avec les vôtres. — J'aurai besoin de vos conseils et de votre expérience ; en vous priant de rester auprès de moi, c'est un service que je vous demande, et j'espère que vous ne refuserez pas de me le rendre.

— Demandez-m'en cent, dit le condottiere, je vous les rendrai tout de même, puisque vous le voulez donc, je reste.

Et le condottiere suivit le procurateur de Saint-Marc jusqu'à l'appartement qu'il lui destinait.

II.

Huit jours après, un grand mouvement se fit remarquer depuis le matin dans le palais Grimani.

Le père d'Elena n'était pas seulement procurateur de Saint-Marc, c'était encore le plus riche négociant et armateur de Venise. Son commerce lui avait acquis une fortune considérable; on lui connaissait, dit-on, pour cent mille ducats de créances ou d'argent comptant, outre ses biens de terre, qui étaient inconnus.

Le ducat vénitien pouvait bien valoir trente livres de France, ou une centaine de francs de notre monnaie actuelle

Grimani avait élevé cette fortune par son seul génie, son caractère aventureux, son audace commerciale, dans un moment où chacun craignait de mettre ses vaisseaux à la mer, et d'exposer ses marchandises à être pillées par la flotte ottomane.

La maison Grimani se distinguait donc habituellement des autres palais de Venise, par une allure spéciale, un mouvement particulier, qu'elle devait à la nature de son commerce et à l'étendue de ses relations.

Pendant le jour, c'étaient une venue et une allée continuelles; les magasins attenant au palais Grimani s'emplissaient et se désemplissaient cent fois en une semaine.

Des marins de toutes les nations y entraient ou en sortaient à toute heure; c'était une confusion de langues qui rappelait la tour de Babel!

Les ballots de marchandises encombraient les quais; les navires, portant des pavillons de toutes couleurs, venaient successivement y charger leur cargaison, et Grimani présidait à tout avec une intelligence, un tact inouï.

Avant d'être négociant, Grimani avait été marin; souvent même, durant la période ascendante de son commerce, on le voyait quitter

tout à coup son comptoir, monter sur un navire qui faisait voile pour la Grèce, pour la France, quelquefois pour des pays plus éloignés, et il revenait à Venise une année après, avec des richesses nouvelles.

La République l'honorait comme un de ses plus considérables citoyens, et c'était à cette réputation d'habileté, de courage et d'audace qu'il s'était faite dans ses divers voyages, qu'il devait d'avoir été désigné pour occuper la place de procurateur de Saint-Marc.

Le jour où nous prenons ce récit, c'était un mouvement d'une autre nature qui régnait dans le palais Grimani.

Les magasins étaient fermés, les comptoirs n'avaient vu aucun commis ; les navires stationnaient inactifs sur les quais : c'était jour de fête ; le procurateur de Saint-Marc mariait sa fille.

Les marins du port avaient revêtu leurs plus riches costumes, pour entrer dans le cortége ; tous chantaient autour du palais, et la joie régnait également à l'intérieur.

De temps à autre, on voyait passer et repasser, monter et descendre le grand escalier, d'un air effaré, le condottiere Beppo Querano, l'ami de la maison.

On eût pu gager, sans craindre de perdre, que le condottiere était au moins aussi heureux que le maître de la maison, tant il y avait de satisfaction éclatante sur son visage, tant sa démarche alerte, vive, décidée, décelait de joie mal contenue !

Le fiancé, Lorenzo Pazzi, était arrivé la veille de Florence, et Grimani n'avait point voulu perdre de temps, attendu que la République venait de lui confier une mission importante qui nécessitait son départ prochain.

La République se trouvait alors, ainsi que nous l'avons dit, en guerre avec les Turcs. La flotte ottomane menaçait à chaque instant les possessions vénitiennes du Levant ; la République craignait de les perdre pour toujours, et elle avait cru devoir faire un dernier effort pour les conserver.

Elle avait donc armé une flotte de cent quarante voiles, dont elle avait confié le commandement à Grimani.

Bien que cette marque de confiance l'honorât beaucoup, cependant le procurateur de Saint-Marc aurait autant aimé demeurer paisible auprès de son enfant. Mais un des membres du Conseil-des-Dix, Loredano, père de celui que nous connaissons, avait insisté auprès de lui, avait fait appel à son patriotisme, et il avait consenti.

Et pour que l'on ne doutât point du cas qu'il faisait de l'honneur insigne qu'on lui conférait, le jour où ce commandement lui avait été déféré, il avait envoyé au trésor public un don patriotique de cinq mille ducats.

Grimani s'était donc hâté de marier sa fille, pour n'emporter aucune inquiétude en partant, et se donner tout entier aux intérêts de la République.

Lorenzo Pazzi s'était montré vivement contrarié du départ du procurateur; mais en réalité, il n'était pas fâché de voir avancer l'instant de son mariage.

L'histoire des amours d'Elena et de Lorenzo est celle de tout le monde.

Lorenzo avait été envoyé d'abord par sa famille chez Grimani, pour y apprendre le commerce : il était intelligent, il avait de l'ambition, il se fit remarquer dès les premiers moments de cette foule de commis qu'employait le procurateur. Mais ce ne fut pas tout. En sa qualité de membre d'un famille puissante de Florence, il était admis dans l'intimité du palais, et voyait tous les soirs la jeune et charmante Elena.

Elena avait seize ans à peine à cette époque; son cœur s'ouvrait à la vie, elle était douce, naïve, aimante; elle ne put voir longtemps Lorenzo sans l'aimer, et elle ne put l'aimer sans le laisser voir.

Lorenzo, lui, l'aimait depuis le premier jour.

Il avait vingt-cinq ans au plus; son cœur était pur; il allait vers

l'avenir avec cette confiance enthousiaste des jeunes gens qui ne connaissent pas la vie, et ne l'ont pas expérimentée : il aimait avec toute l'ardeur, tout l'enivrement d'une première passion.

Il ne s'était pas dit qu'Elena était riche à acheter un royaume.

Il ne s'était pas demandé si le rêve qu'il formait chaque soir était réalisable ; il s'était dit qu'il aimait, et il avait pensé que la fille de Grimani pourrait bien un jour être sa femme.

La première fois que Lorenzo et Elena s'avouèrent leur amour réciproque, ce fut une joie impossible à dire ; les deux enfants étaient purs et timides, ils s'étaient vus longtemps sans oser prononcer une parole ; le secret qu'ils cachaient l'un et l'autre au plus profond de leur cœur leur échappa un jour, sans qu'ils pussent dire comment ; Lorenzo s'était emparé de la main de la jeune fille, s'était laissé tomber à ses genoux et lui avait dit :

— Elena ! je ne puis plus vivre ainsi, je suis malheureux ; demain je partirai, si vous me l'ordonnez.

— Partir ! avait dit Elena.

— Oui, Elena, je veux partir, parce que je vous aime, et que si vous me repoussez, si vous me dites que vous ne devez jamais m'aimer, la vie me sera à charge ici, et j'aime mieux m'éloigner, quitter Venise, retourner à Florence, chercher enfin un moyen prompt d'abandonner cette vie, qui, sans vous, me deviendrait un fardeau trop lourd.

Elena n'avait pas répondu ; mais elle avait retiré ses mains de l'étreinte de Lorenzo ; puis, après un silence, cachant son visage rouge d'émotion :

— Lorenzo, avait-elle dit, Lorenzo, ne partez pas, car si je ne vous voyais plus, je le sens, je serais aussi malheureuse que vous !

Qu'ajouter à ce tableau : Lorenzo était fou !... Bien qu'il eût cru, depuis longtemps, avoir deviné le secret d'Elena, cependant la certitude de son amour lui inspirait une joie insensée.

A partir de ce jour, ils firent mille projets, et résolurent de tout avouer à Grimani ; mais quand venait l'heure de l'aveu, ni l'un ni l'autre n'osait.

C'étaient deux enfants timides, presque honteux de s'être aimés, sans que le procurateur de Saint-Marc eût consenti à leur union.

Enfin Lorenzo prit un jour une résolution décisive, et le lendemain il demandait la main d'Elena à Grimani.

Ce dernier s'était bien aperçu depuis plusieurs mois que sa fille était rêveuse, qu'elle souriait moins souvent à ses paroles, qu'elle avait moins de gaîté, et que son front était parfois soucieux. Grimani ne s'était pas effrayé de cet état ; il savait la pureté d'Elena, et n'éprouvait aucune répugnance à faire son gendre de Lorenzo. Sa fille devait être assez riche pour se choisir un époux selon son cœur, et il ne voulait point contrarier son choix.

Aussi dès que Lorenzo lui fit part de son amour et de ses prétentions, il l'accueillit avec bonté,, et l'assura qu'il n'aurait d'autre réponse à lui faire que celle qu'Elena ferait elle-même.

Dès ce moment, le mariage fut arrêté, et le jour fixé.

Ce jour était arrivé, et on peut le croire, Lorenzo ne se possédait pas ; il allait, venait à travers les appartements, présidait à tout, laissant voir sur son visage toute la joie dont son âme était pleine.

Du reste, tout le palais paraissait partager le même sentiment ; les serviteurs de Grimani se multipliaient pour cette occasion solennelle ; les marins du port encombraient les quais, chantant les louanges des deux fiancés

Beppo Querano était sur tous les points à la fois ; Grimani lui-même parlait de son bonheur à tous ceux qu'il rencontrait.

Enfin les cloches de toutes les églises s'ébranlèrent comme pour une solennité nationale, et toutes les illustrations de la République arrivèrent lentement au palais Grimani, d'où l'on devait partir pour se rendre à la cérémonie nuptiale.

Tout à coup un cri partit!... cri de désespoir, d'épouvante et de rage, et à l'instant le sourire s'éteignit sur tous les visages, et une immense clameur s'éleva.

Que s'était-il passé? quel malheur était arrivé? pourquoi ce cri terrible qui avait glacé tous les cœurs?

Mille questions se pressèrent à la fois sur toutes les lèvres, mais les réponses étaient vagues, confuses, et ne satisfaisaient personne.

Seulement on avait vu descendre le condottiere Querano et le le jeune Lorenzo, tous deux pâles, agités, et ils s'étaient enfuis en courant vers l'extérieur de la ville!

Voici ce qui était arrivé.

Quelques instants auparavant, au moment où tous les conviés se rendaient en foule dans les salons du palais Grimani, le procurateur de Saint-Marc s'était dirigé, accompagné de Lorenzo, vers la chambre de sa fille: le condottiere, en qualité d'ami, suivait à quelques pas.

La chambre d'Elena était fermée, mais ceci n'avait rien d'extraordinaire, et l'on sait qu'une toilette de mariée est une chose grave, à laquelle on ne saurait apporter trop de soin. Cependant aucun bruit ne se faisait à l'intérieur, et quand Grimani frappa, nul ne répondit.

Lorenzo, inquiet, frappa plus fort: même silence.

Une terreur glaciale s'empara en même temps du père et du fils, et tous les deux appelèrent Elena d'une voix pleine d'épouvante.

Mais la chambre demeura silencieuse.

Alors le condottiere, qui partageait leur crainte, n'hésita plus, et avec cette force herculéenne dont la nature l'avait doué, il donna un violent coup d'épaule dans la porte, qui vola en éclats.

Les trois hommes se précipitèrent dans la chambre, et un même cri leur échappa!

La chambre était en désordre; les meubles renversés, les parures de la jeune fille jetées çà et là sur le parquet; de tous côtés, enfin, regnait une confusion qui attestait une lutte.

Elena, cependant, n'était point dans cette chambre, elle avait dû en être enlevée.

Mais comment, et par qui?

Les trois hommes cherchèrent avec une avidité fiévreuse, et, enfin, le condottiere s'aperçut qu'une porte secrète, pratiquée dans la cloison, paraissait avoir été ouverte récemment, et qu'elle avait été mal refermée.

Cet indice éveilla ses soupçons, il usa de son moyen ordinaire, et avec le premier objet qui lui tomba sous la main, il fit sauter la serrure, et ouvrit la porte!

Cette porte donnait sur un corridor étroit qui communiquait aux lagunes par un souterrain depuis longtemps abandonné.

Il était évident qu'Elena avait dû sortir par cette issue, et quelques objets de toilette qu'ils trouvèrent peu après dans le corridor, ne leur laissèrent bientôt aucun doute à ce sujet.

Mais qu'importait de savoir par quelle issue Elena avait quitté le palais Grimani, si l'on ne savait quel chemin elle avait pris, si l'on devait ignorer quelles mains infâmes l'avaient enlevée?

Lorenzo et Grimani se désolaient, s'abandonnaient à toute la violence de leur désespoir; ils étaient incapables de former un seul projet sensé!...

Mais Querano songeait pour eux.

— Voyons! dit-il tout à coup, après avoir quelque temps réfléchi, voyons, la pauvre jeune fille a été ravie, cela n'est plus douteux, et Dieu seul sait maintenant entre quelles mains elle va tomber. Seigneur Grimani, et vous, Lorenzo, ne vous abandonnez point ainsi à la douleur, et songez qu'il faut avant tout mettre en campagne tout

ce que vous avez d'amis pour retrouver votre fille, et votre fiancée : Lorenzo, voulez-vous m'accompagner?

— Où prétendez-vous aller? dit Lorenzo.

— Laissez-moi faire... dit le condottiere; j'ai fait depuis l'âge de vingt ans un métier qui m'a donné une singulière aptitude pour de pareilles recherches; fiez-vous à moi et venez!

— Mais, où irons-nous?

— Prenez votre épée, et dépêchons, je vous expliquerai tout cela en route : j'ai mon idée.

Lorenzo ne fit plus d'objection; il se jeta en pleurant dans les bras du procurateur de Saint-Marc, et, sans attendre davantage, il suivit Querano, qui descendit quatre à quatre les degrés de l'escalier qui conduisait au quai.

III.

Ils marchèrent d'un pas rapide pendant une demi-heure.

Tout le monde s'arrêtait sur leur passage, et les regardait avec étonnement : on ne savait pas encore d'une manière précise le malheur arrivé au palais Grimani, et l'on s'étonnait de voir courir à cette heure, dans les rues de Venise, le jeune Lorenzo, que l'on croyait agenouillé à l'autel auprès de sa fiancée.

Les deux compagnons arrivèrent enfin au but de leur course, qui était le palais Loredano.

Beppo s'arrêta.

— Ça, dit-il à son compagnon, ici il faut plus de prudence que de courage; vous allez m'attendre à cette porte, vous observerez avec attention tout ce qui pourra se passer à l'entour, et quand je reviendrai, vous m'en ferez part. Moi, je vais chez André Loredano.

— Mais, c'est notre ennemi! fit Lorenzo avec surprise.

— Je ne dis pas non, répondit le condottiere.

— Il a été mon rival ; on le disait très-épris d'Elena.

— Tout cela me semble probable, poursuivit Querano ; mais, pour le moment, nous n'avons ni l'un ni l'autre le temps de causer ; attendez-moi, et ne perdez aucune occasion d'observer ce qui se passera. Les plus petits détails ont quelquefois leur intérêt.

Le condottiere laissa aussitôt le fiancé d'Elena, et monta rapidement chez Loredano.

Le premier valet auquel il demanda si le seigneur André était au palais parut hésiter à lui répondre ; mais Beppo passa outre, lui ordonna, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, d'aller annoncer le capitaine Querano, et ajouta que dans le cas où cette mission lui déplairait, il saurait bien s'annoncer tout seul.

Le valet eut peur sans doute des moustaches du capitaine, car il l'invita aussitôt à le suivre, et le conduisit jusqu'à la chambre de son maître.

En entrant, le condottiere remarqua tout d'abord que la chambre n'avait pas cette régularité de bon goût que lui avaient présentés les appartements qu'il avait traversés.

Certains objets de voyage étaient étalés sur les meubles, et le seigneur Loredano semblait se disposer à partir.

— Pardieu ! s'écria le condottiere en entrant, je vois que j'arrive à propos, quelques minutes plus tard, et je ne vous trouvais pas.

— Ma foi ! répondit Loredano, j'allais me rendre au mariage de la fille de Grimani.

— Avec ces vêtements de voyage? objecta le condottiere.

— Oh ! ces vêtements, je ne m'en servirai que dans quelques heures...

— Vous partez?

— Oui, dès que j'aurai vu unir le jeune Lorenzo et la belle Elena.

— Eh bien! mon cher ami, je vous engage à ne pas attendre davantage ; vous pouvez, dès ce moment, vous mettre en route.

— Comment! que dites-vous?

— Sans doute ; puisque le mariage est terminé.

— Je ne vous comprends pas...

— Je crois bien ! Ah ! voilà, seigneur Loredano, une singulière histoire, allez ! on a voulu enlever la jeune fiancée.

— Vraiment !

— Mais le coup n'a pas réussi.

Loredano dressa vivement l'oreille.

— La jeune fille a été reprise, poursuivit Beppo, et à l'heure où je vous parle, on l'unit à son fiancé.

Loredano devint pourpre : il se contenait avec peine, et cherchait en vain à donner un ton de gaîté à ses paroles.

— Ainsi, dit-il, Lorenzo est l'époux d'Elena?

— Oui, monseigneur ; comme vous le dites.

— Le mariage est consommé?

— Ils sont unis, et ce qui vaut mieux, c'est que dans une heure les nouveaux époux quitteront Venise pour se rendre à Florence.

— Parlez-vous vrai? s'écria Loredano.

— Parbleu ! ne voulez-vous pas que le seigneur Grimani, qui va s'éloigner, laisse sa fille exposée à des événements semblables à celui de ce matin ; qui dit qu'un assassin ne tuera pas demain son gendre, puisqu'on voulait lui enlever sa fille aujourd'hui?

Loredano se promenait avec agitation à travers la chambre.

— Partir ! partir ! s'écriait-il ; ils vont à Florence. Ah ! n'importe !... je le suivrai... je...

Loredano réprima un geste violent.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, et le valet entra et annonça à son maître qu'un homme demandait à lui parler.

— Et que me veut cet homme? demanda Lorenzo avec colère.

— Il m'a chargé de remettre ce parchemin à monseigneur, et de lui annoncer qu'il pouvait venir!

Loredano se redressa sur cette réponse, et jeta un regard singulier au condottiere.

— Qu'y a-t-il donc? demanda ce dernier.

Mais Loredano avait ouvert le parchemin qu'on venait de lui remettre, et son visage avait tout à coup changé d'expression.

Il sortit un instant; puis revint, ému d'une joie qu'il avait peine à dissimuler.

— Que se passe-t-il donc? dit Querano, en remarquant ce changement.

— Il y a que vous m'avez trompé, répondit Loredano, et que je voudrais bien savoir quelle comédie vous êtes venu jouer ici?

— Ah! je vous ai trompé, monseigneur!

— Sans doute, puisque j'apprends, à l'instant, que la jeune Elena a disparu de chez son père, que tout Venise parle de cette disparition, et que, dans cet instant, le condottiere Querano et le fiancé Lorenzo sont tous les deux à la recherche de la jeune fille.

— Eh bien! dit le condottiere sans trop s'émouvoir, ce que vous venez d'apprendre ne vous explique-t-il pas ma conduite?

— En effet!... dit Loredano qui recula.

— Que voulez-vous que je dise encore?

— Je veux, répartit Loredano, que le condottiere Beppo sorte à l'instant de chez moi, et qu'il aille rejoindre le seigneur Lorenzo, qui l'attend à ma porte.

— Ah! ah! fit Beppo, je commence à comprendre pourquoi le seigneur Loredano avait tant de répugnance à sortir de l'hôtellerie où j'ai eu l'honneur de faire sa gracieuse rencontre.

— Expliquez-vous?

— Non pas... mais je comprends encore bien autre chose...

Allons! nous ferons des affaires ensemble, seigneur Loredano... vous êtes le ravisseur d'Elena.

— Vous oseriez prétendre?

— J'ose ce que je veux, monseigneur ; mais, dès ce moment, je vous jure sur l'honneur que vous m'aurez de jour et de nuit sur vos pas ; en quelque lieu que vous alliez, j'irai ; quoique vous fassiez, je le saurai ; quoique vous disiez, je l'entendrai, et le jour où je saurai la demeure d'Elena, c'est à moi que vous aurez affaire?

— Le capitaine Querano veut effrayer les gens! dit Loredano, qui essaya de sourire.

— A bientôt! monseigneur, interrompit le condottiere ; à bientôt.

Querano avait eu, à plusieurs reprises, dans cette conversation, la ferme volonté de passer son épée au travers du corps de Loredano ; mais ce dernier une fois tué, quel moyen aurait-il eu de connaître la demeure d'Elena?

Le père d'André, qui était membre du Conseil-des-Dix, aurait cherché à venger la mort de son fils, et qui sait s'il n'eût pas usé de sanglantes représailles?

Le condottiere descendit donc de l'appartement de Loredano, et alla rejoindre Lorenzo, qui l'attendait avec impatience.

— Eh bien! lui dit ce dernier dès qu'il l'aperçut, quelles nouvelles?

— Je connais le ravisseur! répondit le condottiere.

— Ah! son nom! son nom! demanda impérieusement Lorenzo.

— Je vous le dirai.

— Mais pourquoi ce mystère?

— Pour le moment, occupons-nous de découvrir la retraite d'Elena, c'est le plus pressé ; quant à la vengeance, je m'en charge.

— Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, répondit Lorenzo : je vous suis.

— Venez de ce côté, je vais vous satisfaire.

Le plan du condottiere était fort simple, et ne lui avait point coûté beaucoup de travail d'imagination. Il consistait à suivre André Loredano dans quelque lieu qu'il dût aller, et de l'empêcher ainsi de se rendre près d'Elena, ou de découvrir par ce moyen la retraite de cette dernière.

D'une autre part, les serviteurs du palais Grimani devaient se partager en escouades d'agents de police, et procéder alternativement à la surveillance nocturne des rues de Venise.

De cette manière, on devait arriver au but que l'on se proposait, du moins le condottiere y comptait fermement.

Mais, ô citoyens! quelle république!

Trois jours se passèrent ainsi, sans qu'aucun résultat ait été obtenu. André Loredano n'avait point quitté sa demeure, et Lorenzo et le condottiere avaient eu à soutenir pas mal de combats, la nuit, dans les rues qui avoisinaient le palais Loredano, contre les assassins payés sans doute par le ravisseur pour le débarrasser de leur surveillance.

Un ou deux de ces assassins avaient été tués : pardonnez ce détail, c'était leur état.

Enfin, vers le matin du quatrième jour, un des serviteurs de Grimani accourut vers le capitaine, et vint lui annoncer que l'on croyait avoir découvert la retraite d'Elena.

Cette retraite, ajouta-t-il, devait être située à quelque distance de Venise, sur la route de Milan, dans une misérable taverne qui n'était guère fréquentée que par des voleurs ou des assassins.

Beppo bondit à cette nouvelle; ce devait être cette taverne dans laquelle il avait rencontré Loredano pour la première fois; et maintenant, tous les détails de cette rencontre lui revenant à l'esprit, il ne doutait plus que le seigneur André n'eût déjà depuis longtemps formé le projet qu'il venait de mettre récemment à exécution.

Mais comment faire? Se rendre à cette taverne, c'était exposer

Elena à une violence infâme. Loredano en serait prévenu par des espions; il enlèverait de nouveau la jeune fille pour la transporter dans une autre retraite mieux cachée.

Le condottiere fit part de toutes ses perplexités à Lorenzo, qui ne voulut point attendre plus longtemps; il avait déjà trop souffert, il fallait arracher, sans plus de retard, Elena des mains qui la retenaient, et s'occuper ensuite de châtier celui qui la leur avait ravie.

Il fut donc convenu que, dès la nuit suivante, Lorenzo se rendrait, avec une bande armée des serviteurs de Grimani, à la taverne qui avait été désignée, et que l'on tenterait de s'en emparer par la ruse, si c'était possible, ou par la force, si la ruse ne réussissait pas.

Le condottiere devait veiller jusque fort avant dans la nuit sur les actions de Loredano, et s'opposer à toute tentative de sa part.

Le soir venu, Lorenzo partit, et Beppo se rendit à son poste.

Cependant André Loredano rougissait depuis trois jours de son inaction, et gourmandait chaque jour sa timidité; ce n'est pas que Loredano craignît de s'exposer à la colère vengeresse du condottiere ou de Lorenzo. André avait eu bon nombre de duels, et il s'était toujours comporté avec un courage au-dessus de tout éloge.

Sa réputation était faite à Venise sous ce rapport, et ceux qui l'avaient vu dans les guerres contre Milan n'auraient jamais eu l'idée de le taxer de lâcheté.

Mais Loredano sentait qu'il avait commis une mauvaise action; que les regards de tout Venise étaient fixés sur lui; que la moindre imprudence de sa part devait le perdre, et il n'osait sortir, de peur de se compromettre, et il n'osait aller vers Elena, de peur d'être reconnu.

Cependant il aimait la fille de Grimani avec une passion aveugle, et, chaque fois que la pensée de cette jeune fille se présentait à son esprit, quand il se disait qu'elle était à sa disposition, qu'il n'avait

qu'à franchir une faible distance pour se réunir à elle, pour la posséder, un nuage passait sur ses yeux; il ne voyait plus ni Venise, ni le condottiere, il ne voyait plus que la belle Elena qui l'appelait.

Au bout du quatrième jour, Loredano n'y tint plus; il prit un vêtement de marinier du port, jeta sur ses épaules un manteau qui cachait son épée, et, la nuit venue, il partit seul, à pied, sans même s'occuper de ceux qui pouvaient le reconnaître.

Il voulait voir Elena, il voulait la posséder; il avait assez attendu; son père lui-même ne l'eût pas arrêté!

La taverne dont nous avons parlé était située à quelques lieues de Venise; mais il faisait une nuit charmante; la lune s'était levée à l'horizon; la route était heureusement accidentée: Loredano pressa le pas.

Devant, derrière, il y avait bon nombre de voyageurs; les uns allaient vers Milan, les autres vers Venise; ceux-ci à pied, ceux-là à cheval.

André ne prenait point garde à qui le suivait ou le devançait; il marchait d'un pas rapide, et toute sa pensée, tout son cœur étaient à Elena.

A mesure qu'il avançait, une sorte de fièvre agitait ses membres, le sang circulait plus brûlant dans ses veines, ses tempes battaient avec force.

Enfin il aperçut de loin la taverne, prit un chemin de traverse et doubla encore le pas.

C'était là qu'était la jeune fille; autour, tout était silence et repos; aucun bruit ne se faisait entendre; les fenêtres étaient fermées, la porte l'était également; on eût dit une maison abandonnée.

On avait suivi de point en point ses instructions; personne, en passant près de cette demeure, n'eût pu croire que la fille du procurateur de Saint-Marc y était enfermée.

Enfin Loredano arriva à la porte, et frappa aussi discrètement que possible.

La porte s'ouvrit. André entra et ferma le battant avec soin; mais, quand il se retourna, il ne put retenir un cri de surprise, car devant lui venait de se dresser la figure souriante et railleuse du condottiere Beppo Querano!

Loredano devint rouge de colère, et jeta un regard furieux autour de lui.

— Toi ici! s'écria-t-il en s'avançant vers le condottiere.

— Eh, mordieu! pourquoi pas, répartit Beppo; n'est-ce point ici que nous nous sommes rencontrés pour la première fois? n'est-il pas tout simple que nous nous y retrouvions encore?

— Mais Elena! Elena! fit Loredano, sans chercher à dissimuler davantage.

— Partie, mon cher ami, avec son fiancé.

— Partie! tu dis qu'elle est partie!

— Ah! vous êtes venu trop tard; que diable! nous vous avons cependant donné le temps de vous décider, soit dit sans vous offenser.

Loredano ne répliqua pas à ces railleries; il parcourait la chambre avec une fureur croissante; il se frappait le front avec violence, et se livrait enfin à tous les désordres de la passion.

Il s'arrêta enfin en face du condottiere, qui se reprit à sourire.

— Ce n'est pas vous que j'aurais voulu rencontrer ici, à cette heure, et pendant que la colère bat ma poitrine, dit-il avec explosion; mais, puisque vous ne craignez pas d'affronter cette colère, c'est vous que je tuerai.

Beppo fit un geste équivoque.

— Ou c'est moi qui vous tuerai, répondit-il avec calme; d'ailleurs, à vous dire vrai, mon épée n'a encore eu affaire à Venise qu'à

quelques obscurs assassins, je ne serais pas fâché de me mesurer un peu avec un gentilhomme.

— En garde donc, capitaine, s'écria Loredano en dégaînant, et n'oubliez pas que ceci est un duel à mort?

— Ce sera ce que vous voudrez, dit le condottiere.

Et il se mit en garde avec un sang froid du meilleur goût.

André Loredano était un des plus adroits tireurs d'épée de tout Venise; mais le condottiere ne lui cédait en rien sur ce point, et il avait fait ses preuves à Milan, au service du Duc. Les deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre, et, dès les premières passes, ils le firent bien voir.

Les épées se choquaient avec un cliquetis sonore, et cherchaient à se frayer un passage jusqu'à la poitrine des deux adversaires; mais la science était égale de part et d'autre, et si Loredano apportait plus de fougue dans la lutte, le condottiere y mettait plus de sang-froid.

Pendant un quart d'heure, ce fut ainsi une lutte silencieuse et terrible; quelques blessures avaient été faites; le sang coulait sur le pourpoint d'André et sur celui de Beppo; mais le premier était bien moins robuste que le second, et déjà cette lutte acharnée commençait à le fatiguer.

Le condottiere ficha un moment la pointe de son épée en terre.

— Reposez-vous, mon gentilhomme, dit-il avec courtoisie; que diable, nous ne sommes pas des assassins, et, si nous tenons à nous tuer, encore faut-il que la besogne se fasse dans les règles.

Mais Loredano ne voulut rien entendre, et il recommença la lutte avec une nouvelle ardeur.

— Comme vous voudrez! fit le condottiere, mais vous doublez mes chances.

A cette reprise, le combat dura moins longtemps sur le pied d'égalité; le condottiere avait évidemment tout l'avantage de la partie,

et cinq minutes à peine s'étaient écoulées quand André tomba de toute sa hauteur sur le sol

Il était frappé à mort.

Le condottiere s'empressa autour de lui, déchira son pourpoint et examina l'état de sa blessure. La blessure était des plus graves; le sang en sortait en abondance; Loredano avait fermé les yeux; il semblait mort.

Cependant, après quelques minutes d'attente, Beppo le vit remuer, rouvrir les yeux et chercher à se soulever : il l'aida.

— Capitaine, dit alors André, d'une voix qui faiblissait de seconde en seconde, j'ai un service à vous demander, voulez-vous me le rendre?

— Je vous en rendrai cent, si j'en suis capable, répondit le condottiere.

— Ne me laissez pas mourir dans cette taverne, à quelque prix que ce soit; faites-moi transporter ailleurs, à Venise, chez mon père, n'importe où!

Cela sera fait comme vous le désirez, dit le condottiere.

Et, en effet, une heure après Loredano était transporté chez son père; quand il y arriva, il donnait à peine signe de vie.

Quant à Elena, elle était rentrée depuis quelques heures au palais Grimani, escortée par la foule des serviteurs joyeux et la multitude de Venise, qui rendait au ciel des actions de grâces.

CHAPITRE III.

Suite du Conseil-des-Dix. — Haine du vieux Loredano. — Résipiscence de son fils. — Jalousie universelle contre Grimani. — Les flottes vénitienne et turque. — Héroïsme de Loredano. — Lâche égoïsme de Grimani. — Mort de Loredano. — Séance du Conseil. — Grimani exilé. — Le condottiere Beppo Querano prend la résolution de le venger. — Assassinat de Lorenzo Pazzi. — Stefano. — Assassinat du vieux Loredano. — Grimani, doge. — Fin de Venise et du Conseil-des-Dix.

I.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis les événements racontés au chapitre précédent, et, pendant ce laps de temps, la position de nos divers personnages avait notablement changé.

Lorenzo et Elena avaient quitté Venise et étaient allés habiter Florence; Grimani était parti pour prendre le commandement de la flotte, et avait emmené avec lui le condottiere Beppo Querano.

Quant à André Loredano, ses blessures, quoique très-graves, ne l'avaient pas conduit au tombeau; mais l'approche de la mort, et le spectacle de la douleur de son père semblaient l'avoir rendu meil-

leur. Il avait demandé et obtenu l'honneur de commander une des galères de la République, sous les ordres de l'ancien procurateur de Saint-Marc.

Loredano était donc parti à peine remis, et s'était mêlé aux coura geux soldats que Venise envoyait contre les Turcs.

Mais si le fils paraissait avoir oublié les événements antérieurs, il n'en était pas de même du père.

Le vieux Loredano s'était montré de tout temps jaloux, jusqu'à la passion, de la fortune de Grimani. Le commandement de la flotte que l'on venait de lui conférer avait exalté sa haine jusqu'à l'exaspération, et, quand on lui rapporta un jour son fils mourant, en lui annonçant que c'était un des amis de Grimani qui l'avait mis dans cet état, il jura de se venger, et mit dès lors tout en œuvre pour atteindre son but.

Tant que Grimani s'était contenté de s'enrichir en faisant le commerce avec toutes les parties du monde, nul n'y avait trouvé trop à redire, et l'on s'était avoué qu'il avait dépensé assez d'activité, d'audace, de génie pour obtenir un pareil succès.

Quand on lui conféra la place de procurateur de Saint-Marc, la jalousie commença à se faire jour dans les conversations du Conseil-des-Dix, et l'on s'occupa souvent de Grimani, pour lui contester d'abord son génie et son audace, ensuite la légitimité de la fortune qu'il avait acquise.

Enfin, quand, en dernier lieu, la République lui confia le commandement de la flotte, et qu'on apprit qu'il avait fait, à cette occasion, un don patriotique de cinq mille ducats, on l'accusa d'ambition, et on se mit à l'observer.

Le père de Loredano n'eut donc pas beaucoup de peine à exciter des soupçons déjà éveillés, et quand il parla des craintes que lui inspirait l'ambition d'un homme aussi riche que Grimani, il trouva plus d'écho dans le Conseil qu'il ne l'aurait cru.

C'est qu'en effet, la richesse de Grimani avait souvent blessé plus d'un membre du redoutable Conseil, et plus d'un avait quelquefois insinué qu'avec une pareille fortune, l'ancien procurateur de Saint-Marc aurait pu soulever à son gré toute la multitude de Venise, et s'emparer du pouvoir par ce moyen aussi facile qu'il est coûteux.

Chacun s'étant donc bien clairement expliqué sur la nature des soupçons que lui inspirait Grimani, il fut aussitôt convenu que le nouveau commandant de la flotte serait surveillé avec le plus grand soin, et qu'au moindre indice, le vieux Loredano aurait dit au moindre prétexte, on n'hésiterait pas à le rappeler.

Le Conseil-des-Dix seul était un tribunal assez puissant, assez redouté pour s'attaquer à une popularité aussi solidement établie que l'était celle de Grimani.

Cependant, si le père d'André Loredano avait ses espions sur la flotte vénitienne, Grimani avait les siens à Venise même, et il apprit à temps tout ce qui se tramait contre lui, et quelle était l'âme de cette conspiration, qui n'avait d'autre but que sa perte.

Il redoubla d'activité, fit observer ceux qui avaient reçu la mission de le surveiller, et ne perdit pas de vue le fils de son ennemi.

D'après ce qu'il avait appris, ce dernier n'avait demandé le commandement d'une galère que pour se trouver à même d'épier plus sûrement les actions de Grimani.

La lutte était donc engagée dans toutes les conditions voulues, et la première occasion devait faire éclater la haine des deux partis.

Ce n'est pas que Grimani eût conservé précisément un profond ressentiment du rapt dont André Loredano s'était rendu coupable; mais il avait le caractère entier, et, depuis longtemps, il savait quelle haine les Loredano avaient vouée à sa famille, et c'était une des raisons qui lui avaient fait refuser de donner la main de sa fille à André.

D'ailleurs, il n'ignorait pas quelles tentatives avaient été faites,

chaque jour, contre son gendre, et ce n'est qu'en raison des dangers qu'il courait à Venise qu'il l'avait fait partir pour Florence.

Les choses en étaient donc là quand les deux flottes ennemies se rencontrèrent, le 10 août 1499, près de Modon. Elles étaient à peu près d'égale force, et, pendant plusieurs jours, elles s'observèrent mutuellement, cherchant à prendre l'avantage du vent et du soleil pour s'attaquer.

Chacune attendait que sa rivale commençât, et les choses en restaient toujours au même point.

Enfin, vers le matin du troisième jour, l'action s'engagea. Dès la pointe du jour, un brouillard épais avait enveloppé les deux flottes; on ne se voyait pas à dix pas, et il était impossible de remuer sans craindre de donner sur une galère ennemie; quand le soleil se leva, un spectacle assez singulier s'offrit à tous les regards.

Il y avait, dans la flotte turque, un vaisseau énorme qui se distinguait des autres par les proportions gigantesques de ses formes. Ce vaisseau s'était tout-à-coup trouvé, par l'effet du courant, isolé du reste de la flotte ennemie, et venait d'être abordé par deux galères vénitiennes, commandées, l'une par André Lorenado, l'autre par l'albanais Darmier.

Le combat fut acharné de part et d'autre; il avait lieu sous les yeux des deux flottes; chacun des combattants tenait à faire son devoir, et les prodiges de valeur ne manquèrent pas.

La lutte, commencée avec une ardeur sans égale, se continua, pendant une partie de la journée, sans qu'aucune des deux flottes spectatrices tentât de les secourir.

Les trois bâtiments se trouvaient attachés les uns aux autres par les crampons que Loredano et Darmier avaient fait jeter au vaisseau turc, pour en faciliter l'abordage. A un moment même, le feu prit à l'un des trois bâtiments et le communiqua aux deux autres. Une flamme immense s'éleva et tourbillonna dans l'air, dévorant les trois

vaisseaux, et, dès cet instant, la confusion devint terrible et la mêlée des plus sanglantes.

Lorsque Loredano vit son bâtiment perdu sans ressources, quelqu'un lui proposa de se jeter à la mer. Pour toute réponse, il saisit le drapeau de Saint-Marc, qui flottait sur le pont :

— *C'est sous ce drapeau,* dit-il, *que je suis né, que j'ai vécu, c'est sous ce drapeau que je veux mourir !*

Et, en disant ces mots, il se précipita courageusement dans les flammes.

Pendant que ces faits se passaient sur le lieu du combat, Grimani regardait, sans paraître ému, l'atroce spectacle qu'il avait sous les yeux. Le condottiere était à ses côtés et ne comprenait pas les causes mystérieuses de son inaction.

— Monseigneur ! monseigneur ! lui dit-il, votre calme et votre sang-froid m'épouvantent !... Envoyez quelques chaloupes à leur secours.

Mais Grimani ne répondit pas.

— Monseigneur ! ajouta le condottiere, n'oubliez pas que le Conseil-des-Dix a l'œil sur votre conduite ; il saisira le moindre prétexte pour vous frapper !... vous vous perdez !...

Grimani se tourna vers Beppo Querano, et lui montrant une des galères qui venait de disparaître dans les flots :

— Beppo, lui dit-il, cette galère était celle que commandait André Loredano : comprends-tu ?

Mais le condottiere secoua la tête avec tristesse :

— Je comprends, monseigneur, répondit-il, qu'avant huit jours le Conseil-des-Dix vous demandera compte de votre conduite.

Querano avait raison. La conduite de Grimani était, dans cette circonstance, tout à fait inexcusable ; car, pendant que les trois bâtiments brûlaient, des chaloupes turques entouraient les combattants et recueillaient ceux des leurs qui se jetaient à la mer, tandis que les

Vénitiens, abandonnés par leurs compatriotes, périrent presque tous!

Il fallait bien que Grimani payât sa dette à sa qualité de marchand.

Cependant le vieux Loredano ne perdait à Venise aucune occasion d'entretenir la jalousie de ses collègues à l'endroit de Grimani, et chaque jour, il leur rapportait de nouvelles dénonciations, qui donnaient lieu de supposer que le commandant de la flotte vénitienne n'avait accepté ces fonctions élevées que pour s'entourer d'une nouvelle autorité et ajouter une influence positive à celle que lui donnaient déjà sa position de procurateur de Saint-Marc, et l'immense fortune qu'il avait acquise.

Loredano racontait avec détail les complots imaginaires qu'il avait découverts, et tous les membres n'attendaient qu'une occasion favorable pour sévir contre Grimani.

Une nuit, le Conseil était réuni; il ne manquait à la redoutable assemblée que le vieux Loredano. On avait appris que les deux flottes se trouvaient en présence, et à chaque instant on s'attendait à recevoir la nouvelle d'une victoire ou d'une défaite.

Bien que l'orgueil national se fût profondément révolté, si les Vénitiens avaient été vaincus dans un engagement avec les Turcs, cependant chaque membre du Conseil semblait attendre cette nouvelle avec une sorte de joie impatiente, car elle devait lui fournir un motif de retirer à Grimani le commandement qu'on lui avait imprudemment confié, et de le soumettre à un jugement dont le résultat était par tous prévu d'avance.

On discutait les chances de la bataille d'après les rapports officiels, et d'après les relations transmises par les espions qui représentaient le Conseil sur la flotte, et chacun se livrait à ses suppositions.

Cependant l'absence de Loredano était une inquiétude pour quelques-uns, et l'on n'était pas éloigné de croire que cette absence ne fût l'indice d'un triomphe des Vénitiens.

Tout à coup les portes de la salle s'ouvrirent, et Loredano entra.

Il était pâle, sourdement agité, il s'avança à pas précipités jusqu'au milieu de la salle, et se laissa tomber sans force et sans voix sur le siége qui lui était destiné.

Tout le monde s'empressa autour de lui, et on l'accabla de questions.

— Qu'est-il arrivé? demandait-on avec avidité; quel malheur pour la République?... Parlez! parlez!

Mais Loredano était anéanti; des larmes abondantes coulaient silencieusement le long de ses joues; il promena un regard hébété autour de lui, et prenant enfin son front de ses deux mains tremblantes :

— Ce qu'il y a, dit-il avec une explosion déchirante, il y a que la haine de Grimani a tué mon fils; qu'André Loredano est mort; que Grimani l'a laissé égorger sous ses yeux; qu'enfin, je vous demande vengeance!

— Expliquez-vous, s'écria-t-on!

Loredano raconta alors, en mêlant son récit de sanglots, tout ce qui s'était passé dans cette fatale journée du 12 août 1499; la valeur des marins vénitiens, la lâcheté du commandant qui avait laissé périr les siens sans tenter de leur porter secours, sa cruauté qui l'avait empêché d'envoyer recueillir ses morts.

Et comme le Conseil frémissait d'indignation en l'écoutant :

— C'est maintenant, s'écria-t-il en finissant, une haine à mort entre Grimani et moi! Je me vengerai, dussé-je être seul pour cette vengeance; j'épuiserai, dans cette lutte suprême et sainte, tout ce qui me reste de force et d'énergie, et je jure Dieu que je réussirai.... Or, écoutez, messeigneurs du Conseil-des-Dix; en cette circonstance, ma cause est la vôtre, croyez-le bien; Grimani vous frappera, comme il m'a frappé; il sera cruel, impitoyable, comme il l'a été envers

moi; c'est un joug de fer et de sang qu'il veut faire peser sur Venise; unissons-nous donc pour sauver la patrie, pour nous sauver nous-mêmes; armons-nous contre cet ennemi commun, et ne nous arrêtons que lorsque nous l'aurons terrassé!

Ces paroles, prononcées avec une énergie sans seconde, furent accueillies avec enthousiasme; elles répondaient trop bien au sentiment de chacun; les rangs se resserrèrent autour du vieillard; la perte de Grimani fut résolu, et Loredano reçut du Conseil de pleins pouvoirs pour agir contre lui et sa famille.

Le vieux Loredano avait déjà pris des précautions à cet égard, et il se trouvait en mesure de rendre à Grimani le mal qu'il lui avait fait en lui enlevant son fils.

Dès la veille, un émissaire était allé à Florence prévenir Lorenzo que Grimani l'attendait à Venise, de sorte que lorsqu'il arriva quelques jours après, la nouvelle de l'arrestation de l'ancien procurateur de Saint-Marc s'était déjà répandue de toutes parts, et qu'il ne trouva personne disposé à le défendre quand les agents du Conseil s'emparèrent de lui et le traînèrent en prison....

Pendant ce temps, on donnait un autre chef à la flotte, et Grimani était ramené à Venise chargé de fers.

Son procès commença aussitôt; un procès qui ne devait pas être long, à en juger par l'impatience des juges.

Pourquoi Grimani était-il resté dans l'inaction pendant que ses compatriotes périssaient presque sous ses yeux? pourquoi n'avait-il pas tenté de les arracher à la mort? pourquoi n'avait-il pas engagé lui-même un combat avec la flotte turque qu'il pouvait facilement vaincre?

Les charges étaient évidemment accablantes, et il n'était pas facile d'y répondre d'une manière satisfaisante.

Au surplus, Grimani ne tenta pas même une défense que tout annonçait devoir être inutile. Ses amis eux-mêmes l'avait, en effet,

abandonné le jour où il avait été accusé, et il ne pouvait pas conserver un doute au sujet de sa condamnation.

Grimani, commandant la flotte de Venise, pouvait bien être encore redoutable à ceux qui l'avaient nommé; mais dès qu'il fut dépouillé des insignes du commandement, dès qu'il eut quitté le vaisseau sur lequel la volonté du terrible Conseil l'avait fait monter, Grimani devint pour tous un simple coupable.

On oublia en un jour les services qu'il pouvait avoir rendus; chacun s'empressa d'effacer de sa mémoire les obligations qu'il pouvait avoir au procurateur de Saint-Marc; ce ne fut plus partout qu'un long cri de réprobation, et Grimani ne put pas se faire un instant illusion sur le sort qui lui était destiné.

L'histoire de Grimani est celle de tout homme qui est tombé, après s'être élevé aux places les plus éminentes d'une république. Dès que le pied manque à l'homme qui se trouve engagé dans la voie difficile de l'ambition, la foule des courtisans qui l'entourent marche sans pitié sur son corps.

Grimani, une fois traduit devant le Grand-Conseil de la Républipublique, ne fut pas longtemps à être condamné. Après un examen très-rapide des pièces du procès, il fut condamné à la relégation dans les îles de Chezzo et d'Ozero, au golfe du Quarnero.

Quant à Lorenzo, comme il était sujet florentin, et qu'aucun crime ne put être prouvé contre lui, il fut élargi au bout de quelques jours.

Mais, au moment où il sortait de Venise pour aller rejoindre Elena, qui l'attendait à Florence, il fut assassiné par des espions aux gages de Loredano.

II.

Durant le procès de Grimani, le condottiere Beppo Querano n'a-

vait pas paru à Venise, et les espions du Conseil-des-Dix avaient vainement cherché à s'emparer de sa personne.

Le condottiere n'en était pas à son début dans ces sortes d'affaires; il connaissait depuis longues années l'esprit qui présidait aux déterminations du Conseil, et il avait jugé prudent de se laisser oublier, du moins pour quelque temps.

Il se retira à Milan, et attendit là l'issue du procès que l'on avait intenté à Grimani.

Quand les résultats lui en furent connus, et qu'il apprit en outre l'assassinat dont Lorenzo avait été la victime, une colère terrible emplit son cœur, et il se promit bien de ne pas laisser tant de crimes impunis.

Toutefois, comme il importait de ne pas s'exposer à être pris, avant d'avoir assuré le soin de sa vengeance, il attendit que le temps eût fait oublier et Grimani et Lorenzo, pour prendre le chemin de Venise.

Six mois environ se passèrent de la sorte, et, un beau matin, le condottiere quitta Milan et prit la direction du golfe Adriatique.

Sa résolution avait été arrêtée avec un admirable sang-froid; il savait bien que la mort l'attendait au bout du chemin, mais la peur de la mort ne pouvait l'arrêter, et tout ce qu'il voulait, avant de mourir, c'était de venger son maître.

Le condottiere était un cœur essentiellement dévoué et franc; il exagérait même cette franchise du soldat, en la portant jusque dans le crime.

Mais, à cette époque, de pareilles actions n'étaient point jugées comme elles le sont aujourd'hui, comme elles doivent l'être. La société du moyen âge n'avait pas précisément de lois établies, et c'était le hasard qui réglait tout.

En se rendant à Venise avec la ferme intention de tuer le vieux Loredano, il ne croyait pas commettre une action blâmable, il pen-

sait, au contraire, que c'était un devoir pour un ami des Grimani que de punir les Loredano de tout le mal qu'ils avaient fait à ces derniers.

En arrivant à Venise, le condottiere se trouva cependant fort embarrassé, car il ne savait point comment s'y prendre pour se présenter chez le père d'André.

C'était là le point important ; une fois introduit dans le palais, la chose allait d'elle même, et Beppo n'avait besoin des conseils de personne.

Il se logea toujours, en attendant, dans une auberge distante de quelques minutes de la ville, et passa là quelques jours à réfléchir sur le moyen qu'il prendrait pour attirer à lui le vieux Loredano.

Beppo Querano avait de l'imagination, et, au bout de deux jours, il avait trouvé son moyen.

Il s'était lié avec un homme de mœurs assez suspectes, qui fréquentait l'auberge dans laquelle il était descendu, et qui s'appelait Stefano. Comme il ne manquait pas d'or, il l'engagea facilement à lui rendre le service qu'il en voulait tirer. Ce service ne devait d'ailleurs exposer celui qui le rendrait à aucun danger, et l'homme ne fut pas long à se décider.

Un soir donc, Stefano sortit de l'auberge, après avoir reçu les dernières instructions de Beppo, et se rendit au palais Loredano. Le vieillard était seul, mais on ne l'abordait pas facilement ; cependant Stefano s'annonça comme un turc arrivé tout droit de Constantinople et qui apportait à Lorenado des nouvelles de son fils.

Le vieillard eut un moment de joie folle à cette nouvelle, et fit introduire Stefano.

Ce dernier raconta alors qu'il venait de la part d'un homme de sa nation, lequel n'avait pas osé pénétrer dans Venise, parce que la République était en guerre avec son pays, et qu'il craignait qu'on ne lui fît un mauvais parti ; que cet homme lui avait parlé du fils de

Loredano; il dit qu'André n'était point mort, comme on avait pu le croire; que, dans la fatale journée du 12 août 1499, il avait été recueilli, presque mourant, par les gondoles turques, fait prisonnier, et que depuis il languissait dans l'esclavage.

Du reste, l'homme qui envoyait Stefano avait mille détails à lui offrir à ce sujet, et, s'il voulait le suivre, il les entendrait de sa bouche même.

Le vieillard ne se fit pas répéter deux fois cette invitation; il prit un manteau qu'il jeta sur ses épaules et suivit Stefano, qui le conduisit au condottiere. Le malheureux vieillard n'avait pas eu une seconde d'hésitation; il s'agissait de son fils, tout était possible!

D'ailleurs, la fable qu'on lui avait racontée était vraisemblable, et bien souvent même il avait pensé qu'André n'était pas mort, et qu'il avait pu se sauver.

Dès qu'il entra dans la chambre de Beppo, il courut donc à lui les bras ouverts, la figure souriante, avec mille espoirs dans le cœur!

— Mon fils! lui cria-t-il, vous avez vu mon fils!

Mais, au lieu de répondre, Beppo s'était précipité vers la porte qu'il avait fermée, et était revenu vers le vieillard interdit, en mettant l'épée à la main.

— Il ne s'agit pas de votre fils, monseigneur, s'écria Beppo, en marchant vers Loredano, il s'agit de Grimani que vous avez impitoyablement fait condamner à la rélégation; il s'agit de Lorenzo que vous avez lâchement fait assassiner. Je suis le condottiere Beppo Querano, monseigneur, un ami de Grimani et de Lorenzo!

Le vieillard se laissa tomber accablé sur une chaise, et cacha son front dans ses mains.

— Mon fils! mon fils! dit-il avec des sanglots déchirants.

L'espoir qu'il avait conçu un moment, et qu'un mot venait de briser, l'affectait plus douloureusement que ne l'épouvantaient les menaces du condottiere.

— Loredano, reprit peu après le condottiere, c'est le ciel qui arme, en ce moment, mon bras; c'est lui qui me charge de tirer vengeance de tous les crimes que tu as commis!

— Mon fils! mon fils, balbutia le vieillard, mon pauvre André!

— Ton enfant est mort, et tu vas mourir comme lui.

— Oh! ma vie est finie, s'écria Loredano; elle m'est à charge depuis que mon fils n'est plus; fais de moi ce que tu voudras, je n'opposerai aucune résistance!

Pour tout autre que le condottiere, c'eût été certainement un spectacle digne de pitié que ce vieillard accablé de douleur, demandant son fils avec des sanglots, et disposé à quitter le monde que la mort de son enfant avait dépeuplé de toute joie! Mais Beppo n'avait aucune pitié dans le cœur; il était venu à Venise avec une idée bien arrêtée de vengeance, et il voulait la satisfaire à tout prix.

Il s'avança donc vers le vieillard, l'épée nue à la main, et le frappa en pleine poitrine.

— Mon fils! mon fils! cria encore Loredano.

Et il tomba sur le sol.

Ajoutons à cette histoire que, vingt années après, la République voulut réparer les torts qu'elle avait eus envers Grimani, qu'elle le rappela dans son sein, et lui conféra la dignité de doge.

Le rappel de l'ancien procurateur de Saint-Marc n'était point complétement désintéressé, comme semble vouloir le faire supposer M. de Sismondi; à l'époque où ce rappel eut lieu, les affaires de la République n'étaient point en bon état, et Venise pouvait craindre, à ce moment, pour l'influence qu'elle avait si longtemps exercée autour d'elle.

La ligue de Cambrai allait se former, et cette ligue, dès son début, dut singulièrement effrayer les esprits irrésolus de Venise.

Jusqu'alors, cette République avait, pour ainsi dire, régné sans

partage ; la prospérité avait enflé son orgueil, ses richesses considérables avaient éveillé sa vanité.

Venise, ou plutôt cette institution dont on sent partout l'intervention occulte, le Conseil-des-Dix s'était rendu coupable de bon nombre d'exactions politiques, qui avaient excité bien des mécontentements. Il n'avait pas craint même, comme on l'a vu, de s'en prendre aux puissances de premier ordre ; et ces dernières, qui n'avaient pas les mêmes raisons que les petits états d'Italie pour supporter patiemment l'arrogante fierté de ces marchands, et qui, d'ailleurs, convoitaient peut-être un riche butin de ce côté, ces dernières, disons-nous, résolurent d'unir leurs griefs, et de donner à leurs mécontentements une seule mais éclatante satisfaction.

La ligue de Cambrai n'eut guère d'autre cause. Le Pape, Louis XII, Maximilien, voulaient, chacun, un lambeau de la République ; ils s'entendirent à cet effet, et convinrent de tout avant de rien entreprendre.

Ils voulaient (c'étaient les prétextes avoués ouvertement) faire cesser les rapines, les injures, les pertes que les Vénitiens avaient causées, non-seulement au Saint-Siége apostolique, mais encore au Saint-Empire romain, à la maison d'Autriche, aux ducs de Milan, aux rois de Naples, et à plusieurs autres princes, en occupant et en usurpant tyranniquement leurs biens, leurs possessions, leurs villes et leurs châteaux.

Pour ces causes, ajoutait le manifeste de Maximilien, nous avons trouvé non-seulement salutaire, utile et honorable, mais même nécessaire d'appeler chacun à une juste vengeance, pour éteindre, comme un incendie commun, la cupidité insatiable des Vénitiens et leur soif de domination.

Quand le monde (après l'exposition universelle) s'unira dans une ligue immense pour écraser l'Angleterre, il y aura un manifeste de ce genre là.

Après ce préambule, venaient le plan et le but de la ligue.

Les confédérés devaient forcer les Vénitiens à rendre au Saint-Siége : Ravenne, Cervia, Faenza, Rimini, Imola et Cesène ; à l'Empire, Roveredo, Trévise et Frioli ; au roi de France, Brescia, Bergame, Côme, Crémone, la Ghiara-d'Adda, et toutes les dépendances du duché de Milan ; au roi d'Espagne et de Naples, Trani, Brindisi, Otrante, Gallipoli, Mola et Polignano ; au roi de Hongrie, s'il entrait dans cette alliance, toutes les villes de Dalmatie et d'Esclavonie qui avaient autrefois appartenu à sa couronne ; au duc de Savoie, le royaume de Cypre ; aux maisons d'Est et de Gonzague, les possessions que la République avait conquises sur leurs ancêtres.

Ce que l'Angleterre rendra de bien volé à chacun, il serait vraiment trop long de le dire.

A partir de cette ligue, l'Italie marche à grands pas vers sa décadence : la corruption ruine les corps des diverses républiques, et elles disparaissent peu à peu de la scène politique.

Le Conseil-des-Dix, à Venise, conserva bien longtemps encore, cependant, cette mystérieuse influence qu'il avait exercée, et inspira une égale terreur aux classes plébéiennes et patriciennes. Mais peu à peu ce terrible pouvoir perdit son prestige ; la corruption qui rongeait les autres corps de l'état, et que distillait celui-ci, le gagna à son tour, comme ces empoisonneurs qui meurent un beau jour de l'odeur de leurs drogues. L'entrée du redoutable Conseil ne fut plus défendue comme par le passé, et quand chaque citoyen fut admis à voir de près les ressorts de la machine, on commença à en redouter moins les effets.

Le Conseil-des-Dix ne fut plus bientôt que l'ombre de ce qu'il avait été, et enfin, il s'éclipsa dans une trappe comme un vieux traître de mélodrame.

Il avait commis assez de crimes, et rendu aussi, disons-le, assez de services à la République, pour que l'histoire ne perdît jamais son souvenir.

LES ASSASSINS.

AVANT-PROPOS.

Secte des Assassins. — Son origine. — Sa doctrine. — Loge au Caire. — Hassan.

L'islamisme n'est, comme chacun le sait, qu'un mélange confus de christianisme, de judaïsme et de sabéïsme. Les assassins sont tout simplement une branche des Ismaëlites, secte qui prit naissance au sein de l'islamisme, et dont l'origine remonte, ainsi que son nom l'indique, à l'iman Ismaël.

Abdallah, fils de Maimoun, avait été, à une époque assez reculée, dont il n'est pas bien facile de préciser la date, élevé selon les principes religieux des Persans. Il professa longtemps avec éclat la doctrine du dualisme, et obtint dans son professorat de grands et légitimes succès.

Il a laissé un nom illustre en Orient, et il a compté de nombreux et fervents disciples. C'est lui qui le premier résolut de miner et d'abattre l'empire et la foi des Arabes. Ce n'était assurément pas chose facile; car, s'il est un peuple fidèle à sa religion, à ses coutumes, à ses mœurs, c'est bien le peuple arabe; mais Dieu est grand, et Abdallah ne manquait ni de volonté ni d'énergie.

Dès que cette idée eut suffisamment germé dans son esprit, il quitta la Perse et se mit à enseigner sa doctrine, que, pour plus de clarté, il avait divisée en sept degrés.

Quand il arrivait au septième degré, il démontrait la vanité de toutes les religions et l'indifférence de toutes les actions humaines; il ajoutait que les hommes n'ont rien à craindre, parce que, ni ici-bas, ni là-haut, ils ne doivent recevoir ni châtiment ni récompense.

Abdallah avait la parole abondante et facile; son éloquence était particulièrement persuasive et entraînante; en peu d'années, bien des adeptes accoururent se ranger autour de lui; il alla ainsi d'Ahwas à Baszra, et, de cette dernière résidence, en Syrie.

Malheureusement, il y a toujours des disciples qui veulent renchérir sur la doctrine du maître, et Abdallah fut bientôt dépassé en audace et en immoralité.

Ahmed, surnommé Karmatt, fils d'Eskhaas, poussa ses prémisses jusqu'à leurs dernières limites. Il enseignait, lui, ainsi que nous l'avons déjà dit dans la préface de cet ouvrage, que rien n'était défendu; qu'il était indifférent que les actions des hommes fussent bonnes ou mauvaises; qu'enfin il devenait urgent d'exterminer les bons ou mauvais princes, sans distinction.

Selon Ahmed, il n'y avait pas de bons princes. D'ailleurs, il joignait l'action à sa morale; avec une bande de malheureux qu'il avait réussi à fanatiser, il se mit à parcourir le pays, et une fois même il prit la Mecque.

La secte s'étendit ainsi, grâce à l'audace inouïe de ses partisans,

et en peu de temps elle acquit une importance officielle ; des princes les protégèrent, et elle obtint une loge au Caire, où, les lundi et mercredi de chaque semaine, des professeurs largement rétribués enseignaient à la foule surprise la doctrine du maître.

Il y avait neuf degrés dans l'initiation :

1° On exigeait du postulant une confiance absolue, une obéissance aveugle ;

2° On imposait l'obligation de croire à l'Imamat comme à une institution divine et comme la source de toute science ;

3° On apprenait à l'initié son nombre, qui était toujours le nombre *sept ;*

4° On enseignait le commencement du monde ;

5° On enseignait le nombre *douze ;*

6° Venait ensuite l'examen de la législation générale philosophique ;

7° Le mysticisme ;

8° Doctrines positives en matière de religion ;

9° *Ne rien croire, et tout oser.*

Ce dernier degré de l'initiation était celui qui renfermait toute la doctrine, et l'on n'initiait en conséquence que les disciples de la foi desquels on était bien sûr.

Du reste, l'organisation de la société était déjà formidable, et elle prit, à diverses reprises, une part active dans les émeutes qui ensanglantèrent le Caire, et, vers l'année 1122, ils furent assez forts pour menacer le trône.

Mais l'Egypte en fut quitte cette fois pour la peur, et le khalife Emz-Reahkamillah, qui y régnait, jugea prudent de faire raser cette loge funeste, que les princes ses prédécesseurs leur avaient octroyée.

Les membres de la loge se virent alors contraints de fuir, pour éviter les persécutions qui les attendaient, et ils se répandirent en

Asie. Mais ils n'avaient pas renoncé à leurs projets de domination, et l'un d'eux, Hassan-Ben-Sabbah-Homaïri reparut bientôt sur la scène et releva le courage et l'espoir de ses frères.

C'est à cet Hassan que commence réellement l'histoire des *Assassins*.

CHAPITRE PREMIER.

Ali, l'athée. — Le Koran et la Sûnna : bagage littéraire de Mahomet. — Le lettré Mowafek et sa renommée. — Départ de Hassan-Ben-Sabah, fils d'Ali l'hérétique. — Son arrivée à Nischabour. — Omar Kheam et Nisamolmoulk. — Les étudiants de Nischabour. — Le kiosque. — Aïschi. — Amours du futur prophète. — Mort du vieux Mowafek. — Serment solennel des trois amis. — Douleur d'Aïschi. — Départ de Hassan-Ban-Sabah.

I.

Vers l'année 460 de l'Hégire (1067 après J.-C.), vivait dans le Khôrassan, province de l'Afghanistan, un certain schüte orthodoxe de Reï, du nom d'Ali. Cet homme était venu, disaient quelques-uns, de Koufa à Koum, et de Koum à Reï ; selon quelques autres, ses ancêtres n'avaient jamais quitté le pays, et ils avaient de tout temps habité les villages de cette contrée.

Les opinions et les paroles d'Ali l'avaient généralement fait suspecter d'hérésie ; aussi lui donna-t-on le surnom de Rufedha ou Motasal, ce qui voulait dire *dissident ou apostat.*

Le gouverneur de la province de Khôrassan, Aboumoslem, était un homme de mœurs assez rigides et d'ailleurs *sûnnite* sévère. Ali craignit d'éveiller sa haine par une opposition trop ouverte, et, pour lui donner une haute idée de son orthodoxie, il employa toutes sortes d'artifices et de mensonges, et se retira, à diverses reprises, dans un couvent, pour se livrer tout entier à une vie contemplative.

Mais ces expédients ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait, et, malgré toute sa bonne volonté, il continua à être regardé par ses coreligionnaires tantôt comme hérétique. tantôt comme incrédule et athée.

Or, l'islamisme est la plus intolérable de toutes les religions. Les absurdités grossières du Koran y passent tyranniquement à l'état d'articles de foi. Il ne faut pas qu'un musulman ait d'autres pensées que celles qui traînent dans cet impur bouquin, sous peine du pal ou du cordon.

Ali n'aimait ni le cordon ni le pal.

Pour les éviter, il eut recours à un autre moyen.

Ali avait un fils qui s'appelait Hassan-Ben-Sabah, et comptait environ vingt-cinq ans.

Hassan était grand, vif, intelligent, et avait révélé de bonne heure des qualités éminentes. Afin de dissiper les soupçons qui s'attachaient à lui, Ali crut devoir éloigner son fils du Khorassan, et il l'envoya à Nischabour, pour y étudier le Koran et la Sûnna, sous le célèbre Mowafek Nischabouri, âgé alors de quatre-vingts et quelques années.

Une fois son fils envoyé à cette distance, on ne devait plus supposer qu'il avait l'intention de l'élever dans son hérésie.

Hassan-Ben-Sabah n'opposa aucune résistance à la volonté de son père; il n'éprouvait aucun regret de quitter la maison paternelle, et désirait ardemment, au contraire, tenter les hasards de la fortune: naturellement aventureux, il avait hâte d'aborder un vaste théâtre

digne de son génie, et ce n'est qu'à regret qu'il était resté près de son père jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Bonne nature de chef de secte ! Excellent bois pour faire un prophète comme Mahomet, un protecteur comme Cromwell, ou un empereur comme Napoléon.

Dans ces diverses et éminentes positions, le cœur gêne. Heureux ceux qui le peuvent mettre dans leur poche, à l'exemple du jeune fils d'Ali !

Jusqu'alors, Hassan-Ben-Sabah avait vécu fort retiré ; il ne fréquentait personne, voyageait beaucoup, étudiait avec ardeur ; il avait traversé, à diverses reprises, les plaines fécondes de l'Hérat, et avait même suivi, dans leurs excursions lointaines, les Eimakes et les Hazarehs, tribus nomades de la province.

Il aimait cette vie de hasard. Jamais aucune lassitude ne s'était emparée de lui ; son esprit, toujours actif, paraissait infatigable ; il allait chaque jour, avec une ardeur nouvelle, sans même se préoccuper de ce qu'il trouverait au bout du chemin.

On l'avait vu souvent dans les rues d'Hérat, se promener tout seul, les yeux fermés, la tête levée vers le soleil, récitant à haute voix des versets du Koran : quelquefois, on l'avait trouvé, assis à l'ombre de quelque pilastre, plongeant son regard dans l'horizon bleu.

Hassan voyait-il alors s'ouvrir l'avenir, et la destinée pour laquelle Allah l'avait réservé, lui apparaissait-elle tout à coup?

Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète ! disait Hassan-Ben-Sabah, et, si le prophète le commande, Hassan obéira !

Vous sentez, ils sont tous les mêmes. C'est bien malgré eux qu'ils s'emparent de l'autorité, les pauvres hommes! Les uns disent : *Si le prophète commande ;* les autres murmurent : *Si le peuple ordonne...*

Oh ! les bonnes gens !

Cependant, dès cette époque, Hassan se sentait profondément sollicité par de sourdes inquiétudes et de puissants instincts qui l'appelaient vers d'autres lieux. Quand son père lui ordonna de partir pour Nischabour, ce fut avec une sorte d'enthousiasme qu'il obéit.

Il avait souvent entendu parler de Mowafek Nischabouri, et c'était déjà une faveur considérable que d'être admis à écouter sa parole et ses enseignements.

Mowafek était profondément versé dans toutes les sciences, et la renommée dont il jouissait à juste titre, était si grande, qu'on le considérait non-seulement comme un des hommes les plus instruits dans la loi du prophète, mais encore comme un homme capable d'assurer à jamais le bonheur temporel à tous ceux qui étudiaient avec lui le *Koran* et la *Sûnna.*

Une foule innombrable de jeunes gens distingués se pressait à ses cours, et tous prouvaient, en mettant à profit leurs relations avec le sage Iman, combien l'opinion publique avait été juste à son égard.

Avant d'aller plus loin, il importe de définir le *Koran* et la *Sûnna,* deux mots que nous aurons plus d'une fois occasion d'employer dans le cours de ce récit :

« Le Koran, dit M. Haumier, est le chef-d'œuvre de la poésie arabe ; ce qui distingue ce poëme de tous les autres, c'est la sublimité des idées qui percent au milieu d'un chaos de traditions et de lois confuses, et l'énergie du langage. Jamais poëme arabe n'eut une gloire si haute.

« Lebed, un des sept grands poëtes dont les ouvrages portaient le nom d'All-Moallakat, les *Suspendus,* parce qu'ils étaient suspendus aux murs de la Kaaba, les en arracha comme n'étant pas dignes d'un tel honneur, après avoir lu le commencement sublime de la deuxième soura du Koran. »

Hassan, le satirique, qui poursuivait le prophète de sa verve

moqueuse, et qui, suivant la tradition, fut réfuté par des vers envoyés du ciel, se vit forcé de reconnaître la puissance inévitable de sa parole et de ses armes, après la conquête de la Mecque, et Kaab, fils de Soheir, lui rendit un hommage spontané en lui adressant un hymne de louanges qui lui fit obtenir du prophète, comme récompense, le don de son manteau. Il occupe encore aujourd'hui une place distinguée parmi les trésors de l'Empire ottoman, et est vénéré et touché tous les ans, au mois de ramazan[1], avec de grandes cérémonies, par le Sultan, les hauts fonctionnaires et la cour.

Mohammed ne s'était pas contenté d'être le premier poëte de son temps, il voulut en être encore le plus grand prophète.

Ses succès tentèrent quelques-uns de ses admirateurs.

Moselecina, contemporain de Mohammed, et comme lui poëte de la nature, fut sur le point de devenir un rival très-dangereux.

Ibn-Mokaffaa, l'agréable traducteur des fables de Bidpai, qui s'était enfermé des semaines entières pour faire un vers, et qui soutint la comparaison avec ce passage splendide du Koran sur le déluge : *Terre, bois tes eaux; Cieux, retenez vos cataractes;* ne rapporta pour fruit de ses travaux que la renommée d'un déiste.

Enfin, Motenebbi (homme qui prophétise) acquit à la vérité la gloire d'un grand poëte, mais non celle d'un prophète.

Aussi, le Koran, demeuré sans rival, fut exclusivement regardé, pendant douze siècles, comme un poëme incréé, céleste, inimitable ; — comme la parole même de Dieu.

Mais le Koran n'est pas la seule œuvre qui nous soit parvenue de Mohammed ; il y a encore la *Sûnna.*

[1] Sorte de carême, pendant lequel les Turcs ne mangent qu'après le coucher du soleil.

La *Sûnna*, c'est la parole du prophète, c'est-à-dire, la collection de ses harangues et des commandements qu'il donnait de vive voix. Dans ces lois, de même que dans le Koran écrit, on trouve une vive imagination, une grande force de volonté, une connaissance profonde de l'homme; on y reconnaît à chaque page le génie du grand poëte et du législateur, enveloppé des plus étranges erreurs et d'un voile épais *d'absurdités !*

L'acte de foi de l'Islamisme, c'est-à-dire, ***Résignation à la volonté de Dieu,*** est : « ***Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète.*** »

Toute sa doctrine se réduit à cinq articles de foi et autant de devoirs pour le culte extérieur. Les premiers consistent dans les dogmes suivants : la croyance en Dieu, à ses anges, à ses prophètes, au jugement dernier, à la prédestination; les devoirs religieux sont : l'ablution, la prière, le jeûne, l'aumône et le pèlerinage à la Mecque.

Ils forment, à eux tous, un mélange de christianisme, de judaïsme et de sabéisme; seulement, il n'y a point d'autres miracles que celui de la création et de la parole, c'est-à-dire, les vers du Koran; l'ascension de Mohammed, qui s'y trouve, n'est qu'une figure dans le genre de celle d'Ézéchiel, et l'alborak, ou le cheval céleste du prophète avec un visage d'homme, une imitation de la vision du prophète juif.

Les dogmes des choses dernières, du jugement des morts, de la balance où se pèsent les âmes, du pont de l'épreuve, des sept enfers et des huit paradis, sont empruntés aux traditions persanes et égyptiennes.

Les joies que donnent les plaisirs des sens, et les raffinements de la volupté, des lits de gazon sous l'ombrage, près desquels murmurent des ruisseaux cachés sous les fleurs, des kiosques dorés, des coupes précieuses, des buffets magnifiques, des sofas moelleux.

des sources aux ondes argentées, et de jeunes garçons d'une ravissante beauté, sont les plus grandes récompenses du ciel.

Les sorbets mousseux, et le plus pur vin puisé aux sources de Kewszer et de Selsebel, sont la nourriture de l'homme pieux qui se sera abstenu sur la terre de boissons enivrantes.

Des jeunes filles, aux yeux noirs et d'une éternelle jeunesse, partageront la couche du juste, et surtout de celui qui aura remporté la palme du martyre dans une sainte guerre contre les ennemis de la foi ; à lui, félicité éternelle, car le paradis est sous l'ombre des épées, et l'épée des croyants doit servir sans cesse contre les infidèles jusqu'à ce qu'ils se convertissent à l'Islamisme, ou se soumettent en payant un tribut ; c'est chose légale que de tuer celui qui menace la foi ou l'Empire, et si le meurtre est quelquefois pardonnable, la révolte ne l'est jamais !...

Tels sont, en quelques mots, les deux grands codes religieux des Mohammedans. Il était important d'en donner au lecteur une idée succincte, pour qu'il pût bien comprendre l'histoire qui va suivre. Cette histoire se passe, en effet, dans un pays dont les institutions qui précèdent ont profondément pénétré l'esprit.

II.

Quand Hassan Ben Sabah partit pour Nischabour, il était imbu des doctrines du Koran et de la Sunna, et rien ne pouvait faire supposer qu'il deviendrait un des ennemis les plus redoutables de l'Islamisme.

Il allait vers Mowafek avec une ardeur et une ambition sans égales, mais il y allait avec une foi qui n'avait point encore été ébranlée.

Il sentait en lui les germes d'une aspiration démesurée, presque folle, mais en réalité, il ne savait pas quel but assigner à cette

ambition; il était sourdement travaillé par le désir de sortir de la sphère dans laquelle il était né, et où il avait vécu, mais il aurait été fort embarrassé de dire ce qu'il désirait, et quelle satisfaction l'aurait rassasié.

En arrivant à Nischabour, il fut surpris du charme pittoresque qui régnait de toutes parts, et du ravissant aspect qu'offrait la demeure du célèbre Mowafek.

Autour de cette habitation, une double rangée de platanes étendait ses branches larges et vertes; une rivière, au lit caillouteux et plein de doux murmures, lui faisait comme une ceinture mouvante; partout le calme, le recueillement, la paix. A quelque distance était la ville, avec ses éclatantes murailles blanches; ses seraïs, entourés d'arbres odoriférants, ses mosquées, ses promenades; plus loin, les grands lacs aux eaux claires; plus loin encore, se confondant avec l'horizon bleu, les montagnes aux pentes douces, couvertes de pinastres...

Tous les instincts voluptueux d'Hassan-Ben-Sabah s'éveillèrent dans son cœur ému. Il s'assit un moment au bord du sentier, et se prit à rêver.

Il était à quelques pas seulement de la demeure de Mowafek; de temps à autre, des disciples entraient dans cette demeure ou en sortaient : c'était vers la fin du jour; bon nombre de personnes se rendaient à la prière; l'horizon se teignait déjà des derniers feux du crépuscule.

Hassan demeura longtemps ainsi replié sur lui-même, sondant l'avenir, et cherchant sa voie mystérieuse à travers les hésitations de son cœur.

Ce ne fut que lorsque la nuit fut tout à coup venue qu'il songea à se retirer.

Mais au moment où il allait se lever et s'éloigner, deux hommes

sortirent de la maison de Mowafek et parurent se diriger de son côté.

Hassan croyait à la prédestination; un secret instinct le poussa vers les deux inconnus, et il marcha à leur rencontre.

L'un de ces deux hommes s'appelait Omar Khiam, et s'occupait d'astronomie et de poésie; l'autre s'appelait Nisamolmoulk, et s'occupait de politique.

Tous les deux étaient les disciples de Mowafek Nischabouri, et s'étaient placés au premier rang par leur ardeur au travail et l'intelligence dont ils avaient donné déjà beaucoup de preuves.

Hassan les salua en mahomet, et leur récita plusieurs versets de la Sùnna, en gardant les mains en croix sur sa poitrine.

— D'où viens-tu? lui dirent les deux jeunes gens.

— Dieu est partout, répondit le fils d'Ali; d'ici ou de là, qu'importe?

— Que sais-tu?

— Je sais que Dieu est Dieu.

— Que veux-tu?

— Trouver le sentier qui mène aux pieds du prophète de Dieu.

Omar Khiam et Nisamolmoulk le saluèrent à leur tour et lui tendirent la main.

Il ne leur fallut pas longtemps pour s'apercevoir de la valeur de Hassan, et dès cet instant ils se lièrent d'une étroite amitié.

Hassan-Ben-Sabah se présentait donc à l'école de Mowafek Nischabouri dans les meilleures conditions. Il était jeune, hardi, aventureux, avait l'ardent désir d'arriver, et n'était retenu par aucune considération sur les moyens à employer... De plus, il était servi par une intelligence peu commune, et il dépassa bien vite ses confrères, et étonna même son maître, par l'audace de ses explications et la netteté de ses propositions.

Hassan-Ben-Sabah passait une partie de ses journées près de Mowafek, ou dans la compagnie de ses deux nouveaux amis, Omar

Khiam et Nisamolmoulk. Ces trois hommes étaient certes bien faits pour se comprendre et se fréquenter; leur ambition avait un but complétement opposé, et ils pouvaient marcher en se donnant la main, sans s'inspirer réciproquement la moindre jalousie.

Nisamolmoulk était l'homme d'état; Omar Khiam, le poëte; Hassan-Ben-Sabah, le philosophe.

De ces trois hommes cependant, Hassan était, sans contredit, le plus grand.

Omar Khiam avait des goûts particuliers; il se livrait exclusivement à l'étude, passait une partie de ses journées allongé sur les sophas moëlleux des séraïs, se laissant bercer par les rêves de son imagination molle et indécise. Il affectionnait passionnément la vie *horizontale*, et il aurait vécu, étendu sur ses tapis, s'il avait pu garder cette position jusqu'à la fin de ses jours.

Nisamolmoulk avait plus d'activité réelle que Khiam, mais la nature positive de ses études l'avait enlevé de bonne heure à la vie contemplative, pour le livrer tout entier aux discussions et aux plans d'organisation politique. Nisamolmoulk avait étouffé dans leurs germes tous les échos de sa jeunesse, et n'avait conservé d'ardeur, d'enthousiasme, de génie même, que pour les spéculations sociales.

Hassan, au contraire, avait encore toute la fougue des premières années; il avait le désir immodéré de la domination, et il avait l'amour des femmes.

Dès les premiers instants qu'il avait passés à Nischabour, vingt jeunes filles aux yeux noirs l'avaient frappé, et l'une d'elles, surtout, avait profondément ému son âme. La philosophie, l'étude du Koran et de la Sùnna, rien ne pouvait lui faire oublier qu'il était homme, et quand il était sorti de la demeure de Mowafek, qu'il avait quitté ses deux amis, Khiam et Nisamolmoulk, il se glissait furtivement le long des platanes, et entrait dans un des kiosques les plus ravissants de la ville.

Hassan n'avait pas fait vœu de chasteté, et il prenait d'avance ces plaisirs que Mohammed ne promet que dans son paradis.

Un soir, Hassan-Ben-Sa ah venait de quitter Omar et Nisamol-moulk, et il s'acheminait lentement, rêveur et soucieux, vers le kiosque dont nous avons parlé.

La nuit était venue, on ne rencontrait déjà plus personne dans les rues de Nischabour; Hassan erra un moment sous l'allée de platanes qui conduisait au kiosque, poussa dans la porte un ressort invisible et entra.

Un jour mystérieux régnait à l'intérieur : l'appartement était meublé avec un luxe oriental vraiment princier; Hassan ferma avec soin la porte qu'il venait d'ouvrir, et marcha vers une jeune femme, couchée nonchalamment sur un sopha,et qui se souleva à peine au bruit que fit l'entrée du philosophe.

— Est-ce vous, Hassan? dit-elle d'une voix à moitié endormie.

— C'est moi, Aïsché, répondit Hassan, qui s'était approché et qui posa ses lèvres sur le front de la jeune femme; ne m'attendais-tu pas ce soir?

— Ne vous attends-je pas tous les soirs, Hassan? répondit la jeune femme.

— Est-ce un reproche?... Mon amour vous serait-il trop lourd déjà, Aïsché?...

Pour toute réponse, la jeune femme jeta ses deux bras indolents et nus autour du cou de Hassan, et l'attira près d'elle avec un sourire où brillaient mille promesses.

Hassan s'assit auprès d'Aïsché, et demeura un instant à la contempler.

Aïsché avait quinze ans; elle était belle; son opulente chevelure ruisselait en flots d'ébène sur ses épaules demi-nues; ses longs yeux noirs lançaient d'ardentes et vives étincelles; les étoffes qui l'enveloppaient laissaient deviner ses formes admirables, bien plus qu'elles

ne les cachaient. Aïsché était encore une enfant, on peut le dire; elle sortait à peine de la serre chaude où l'Islam cultive la beauté; elle venait de réveiller son âme qui dormait, enveloppée dans ses plus belles illusions.

Hassan-Ben-Sabah était son premier amour, et elle s'y livrait tout entière, sans arrière-pensée, avec une joie paresseuse et mollement énivrée.

Hassan était pour elle le véritable prophète; c'était son culte, sa religion; elle n'en avait point d'autre. Quelquefois elle s'effrayait bien un peu elle-même de la puissance de ce sentiment qui s'était emparé de son cœur et de son esprit; mais la passion qu'elle éprouvait ne lui laissait pas le temps de réfléchir, et elle ne songeait qu'à l'amour d'Hassan, et au bonheur qu'elle en retirait.

Si vous saviez que sous cette paresse des Orientales, il y a un feu mystérieux qui couve et peut, au moindre choc, se changer en incendie.

Cependant le jeune philosophe s'était assis, triste et soucieux, auprès de sa jeune maîtresse, et, sa main dans la sienne, ses yeux dans ses yeux, il s'oubliait dans cette contemplation muette.

— Hassan, dit enfin la jeune femme, en cherchant à le tirer de sa sombre rêverie, vous m'adressiez des reproches tout à l'heure, et c'est vous maintenant qui demeurez silencieux près de moi. Qu'avez-vous donc, et que se passe-t-il en vous?

Hassan passa rapidement les mains sur son front, comme pour en chasser une pensée importune.

— Je n'ai rien, répondit-il faiblement.

— Cependant vous êtes triste, insista Aïsché; vous avez quelque chagrin!

— C'est vrai.

— Et vous refusez de les confier à Aïsché.

— Je ne veux point vous attrister, ma chère âme, répondit Hassan.

— Ne suis-je donc plus digne de votre confiance? repartit la jeune femme.

— Ai-je dit cela?

— Vous le pensez peut-être.

Hassan l'attira sur son cœur.

— Eh bien! s'écria Aïsché, si vous voulez que je vous croie, que je vous aime, que j'aie toujours confiance en vous, distes-moi quelle douleur est la vôtre, et pourquoi vous voilà soucieux et sévère.

— Une calamité publique est sur le point de nous frapper, dit le jeune philosophe avec regret.

— Laquelle?

— Le maître est malade.

— Mowafek! Il est vieux, en effet, et usé par les travaux.

— La sagesse ne devrait ni vieillir ni périr.

— Moi! j'ai toujours pensé, dit Aïsché, qui laissa errer sur ses lèvres un fin sourire, que l'Iman mourrait avant que Hassan ne devînt sage!...

Hassan regarda un moment la jeune femme avec un amour mêlé de terreur : il la prit dans ses bras.

— Aïsché, lui dit-il alors d'une voix émue, ce n'est point la mort de Mowafek qui m'épouvante; cette mort, il y a longtemps que ses disciples et moi nous la redoutons : nous nous sommes faits à cette pensée... mais l'Iman mort, que deviendrai-je, moi? ne faudra-il pas que je quitte Nischabour, que je quitte ce pays, que je retourne dans le Khorassân, où mon père m'attend?... Et si je pars, que deviendra Aïsché?

Ces paroles avaient frappé la jeune femme comme un poignard. Elle pâlit, leva les mains vers le ciel, et alla cacher sa tête sur la poitrine de son amant.

— Partir! nous séparer! dit-elle avec une explosion de sanglots; Hassan pourrait-il se résoudre à quitter Aïsché? C'est impossible, et vous n'y avez pas songé; si cette séparation devait arriver, vous savez bien que je mourrais!

— Mais que faire? que faire? s'écria Hassan.

— Partout où son maître ira, Aïsché le suivra, répondit la jeune femme.

— Ah! que Mohammed m'inspire, dit le philosophe, en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

En ce moment, quelques coups frappés rapidement retentirent sur la porte du kiosque, et détournèrent l'attention des deux amants.

Hassan se leva et alla ouvrir : c'était Nisamolmoulk.

Hassan ne s'étonna point de le voir accourir à une pareille heure de la nuit, et il comprit tout de suite la cause qui l'avait fait venir.

Mowafek allait mourir, et il faisait appeler, près de lui, tous ses disciples.

Les deux amis s'éloignèrent aussitôt, et se rendirent en toute hâte à la demeure du célèbre Iman. Il était temps, car ce dernier rendait le dernier soupir.

Ce fut, ainsi que l'avait dit Hassan, une véritable calamité publique, et, dans tout le royaume, le deuil fut général et sincère. Mais les trois hommes qui en ressentirent la plus vive douleur furent, sans contredit, Omar Khiam, Nisamolmoulk et Hassan-Ben-Sabah.

Pendant que les disciples de Mowafek étaient répandus dans les appartements, les trois amis se trouvaient réunis dans une pièce d'étude que Mowafek, de son vivant, affectionnait particulièrement.

La porte était fermée; ils étaient seuls, et aucune parole ne leur était encore échappée.

Tout entiers à leur douleur, ils oubliaient que cette mort allait

les séparer, et ne prenaient aucun souci de l'avenir, tant le présent absorbait leur pensée!

Hassan fut le premier qui rompit le silence.

— Khiam, dit-il tout-à-coup, en se levant de son siége, et vous, Nisamolmoulk, voici une heure solennelle qui va nous séparer à tout jamais peut-être. Moi, je vais retourner à Reï, dans le Khorassan; vous, Omar, vous allez prendre le chemin du pays de Ghasnin; vous, enfin, Nisamolmoulk, vous irez vers les contrées du Kaboul; Dieu sait quand nous nous retrouverons...

— C'est vrai, dirent en même temps les deux condisciples, arrachés par cette interpellation à leur torpeur momentanée.

— Eh bien, reprit Hassan-Ben-Sabah, Mohammed nous a enseigné la prédestination, et je ne puis penser que Dieu nous ait réunis un instant pour nous séparer à tout jamais.

— Je le crois aussi! dirent Omar et Nisamolmoulk.

— Que notre passage, à Nischabour, laisse donc quelque trace, s'écria Hassan d'un ton inspiré, et que ce soit ici notre point de départ pour l'avenir. L'opinion, généralement établie, veut que les disciples de l'Iman parviennent à de hautes dignités; si un seul de nous est élevé, jurons qu'il partagera sa fortune avec les deux autres.

Les deux condisciples acceptèrent la proposition d'Hassan, et tous les trois firent, avec la plus grande confiance, ce serment qui devait être le gage de leur prospérité future.

Dans cette alliance, il est bon de le faire remarquer, tout était à l'avantage du fils d'Ali. Omar Khiam était, en effet, trop sensuel pour se lancer dans la carrière politique; Nisamolmoulk avait le cœur trop généreux pour ne pas partager, le cas échéant, avec l'ambitieux Hassan, le bonheur que lui promettaient ses grands talents et sa loyale activité.

Le serment une fois prononcé, Hassan-Ben-Sabah quitta ses deux amis, et alla vers Aïsché.

La pauvre jeune fille avait passé toute la nuit dans les larmes; elle prévoyait qu'elle allait se trouver seule, qu'Hassan partirait. qu'elle resterait avec la douleur d'un amour brisé, sans espoir de le voir jamais renaître et refleurir.

Aïsché, si jeune encore, connaissait déjà le désespoir; elle voulait fermer son cœur comme une tombe, et y ensevelir toutes ces joies, tous ces bonheurs qu'elle avait rêvés dans les bras d'Hassan.

Cet amour l'avait prise au début de la vie, dans toute la plénitude de sa candeur, dans toute la pureté de son âme : Aïsché ne pouvait songer à vivre loin de son amant; elle eût préféré vingt fois la mort à cette séparation.

Quand Hassan entra, il la trouva assise mélancoliquement auprès de la fenêtre, plongeant son regard rêveur dans l'azur infini du ciel.

Elle courut à lui, et lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Hassan, lui dit-elle, vous voilà enfin; il y a si longtemps que je vous attends!

Hassan laissa échapper un soupir.

— Aïsché, lui répondit-il avec tristesse, je viens vous dire adieu!

— Vous partez! s'écria la pauvre enfant.

— Dans une heure!

— Vous partez! répéta Aïsché, en laissant retomber ses deux bras le long de son corps.

— Il le faut! répondit Hassan; d'autres destinées m'appellent loin d'ici, il faut que je parte.

Et comme il voyait tout le sang d'Aïsché se retirer de ses joues, il ajouta :

— Je reviendrai, Aïsché, je reviendrai pour vous aimer. L'amour qui nous unit, qui a fait ma joie, fait encore mon espoir; je pars, mais avant un an vous me reverrez!...

Aïsché ne répondit pas, elle secoua la tête et s'assit pensive.

— Non, dit-elle enfin, non Hassan, vous ne reviendrez pas, vous

ne pouvez revenir; vous l'avez dit, d'autres destinées vous appellent, et Mohammed vous réserve un sort illustre... Mais que deviendra cependant la pauvre Aïsché, vous n'y pensez pas; loin de vous, elle mourra de regrets, de douleur, de désespoir.

Hassan voulut la prendre dans ses bras.

— Oh! je le sens, s'écria-t-elle, un seul sentiment m'a soutenue jusqu'ici, ce sentiment une fois brisé, je ne pourrai plus vivre... Allez, Hassan, allez où Dieu vous appelle; et si le désespoir ne me tue pas, si je vis encore quand vous ne penserez plus à moi, je prierai toujours, moi, pour que le succès couronne vos efforts, et que vous receviez la récompense due à votre génie.

— Aïsché, adieu! dit Hassan, en pressant, avec transport, la jeune fille contre son cœur.

— Adieu! adieu! murmura Aïsché, que ses sanglots étouffaient.

Et Hassan partit.

Pour les prophètes, les protecteurs et les empereurs, ces divorces sont un peu pénibles, mais on passe là-dessus. Il n'y a que le commun des mortels pour avoir des faiblesses.

Une heure plus tard, les trois amis se trouvaient réunis chez Omar Khiam. Nisamolmoulk et Hassan-Ben-Sabah étaient en habits de voyage; Omar seul n'avait fait aucun préparatif de départ.

Les trois condisciples se serrèrent la main avec une réelle affection, et, après avoir échangé quelques paroles et avoir renouvelé leur serment solennel de la veille, Nisamolmoulk prit le chemin du Kaboul, et Hassan-Ben-Sabah celui du Khorassan.

Omar Khiam se trouvait bien à Nischabour; le ciel était beau, le pays pittoresque; il ignorait ce qui l'attendait dans d'autres contrées; il savait de quel repos il jouissait dans celle qu'il habitait; il y resta, couché sur ses beaux tapis moëlleux, rêvant les sources de vin du paradis et les caresses des almées célestes, plus énivrantes que le vin.

CHAPITRE II.

Suite des Assassins. — Arrivée d'Omar Khiam, le paresseux et le poëte. — La ville de Baghdad. — Le sultan Seljoukide. — Reconnaissance du grand visir et d'Omar. — Palais d'Omar. — Sensations d'Omar. — Productions de ce sage. — Aventures de Hassan-Ben-Sabah, père des Assassins. — Maximes et sentences du vieil Ali. — Mort de ce galant homme. — Hassan fait son tour d'Asie. — Sa rencontre avec le marchand, Emire Dharah. — L'âne et la statue de marbre. — La rivière du Schah. — Le coffre. — Histoire d'une nuit. — Sentence d'Agib. — La pie voleuse. — Sagesse d'Hassan. — Le pavillon aux oiseaux. — Hassan au faîte de la grandeur. — Le visir Serendib. — Départ de Damas. — Souvenir de jeunesse. — Retour à Nischabour — Malheurs d'Aïsché. — Quelques jours de félicité. — Arrivé à Baghdad. — Le vieillard et la jeune fille. — Accueil que le grand visir fait à Hassan. — Reconnaissance de ce dernier. — A deux de jeu! — Le budget du sultan. — Faits de Hassan.

I.

Quelques années s'étaient passées depuis la mort de Mowafek Nischabouri, et les trois principaux disciples de l'Iman avaient, depuis lors, subi des fortunes bien diverses.

C'était dans la féerique cité de Baghdad!

Les premières lueurs du jour commençaient à teindre l'horizon, et les ministres des mosquées appelaient le peuple à la prière du haut des minarets.

On n'avait point encore ouvert les portes de la ville, et cependant un grand concours de peuple accourait de tous côtés; mais au lieu de marcher vers les portes fermées, tous ces gens s'arrêtaient à une certaine distance, et formaient de certains groupes qui grossissaient d'instant en instant.

La cause de ce rassemblement était un homme qui, couché sous les platanes qui entourent la ville, interpellait chaque passant d'une voix haute, leur criant :

— Allez prévenir le grand visir de l'Empire, que son frère bien-aimé l'attend aux portes de Baghdad, et celui de vous qui fera cela, recevra une bourse pleine de sequins d'or!

Et chacun, après l'avoir considéré un moment, se prenait à rire d'un rire immodéré, et s'éloignait vers la ville.

Dans la ville, la nouvelle s'était répandue que, vers la porte Bab-Azoun, il y avait un fou d'espèce très-réjouissante. L'empire des Barmécides était peuplé de gens gais comme des Chinois et curieux comme des singes.

Trente-deux mille cinq cents facardins voulurent voir ce fou, qui était vers la porte Bab-Azoun.

Cependant, un de ceux qui avaient passé devant le prétendu fou, fut plus avisé que les autres, et s'étant approché de l'étranger, il lui demanda pourquoi, s'il était vraiment le frère bien-aimé du grand visir de l'Empire, il n'allait pas lui-même le prévenir de son arrivée.

L'étranger répondit qu'il était trop fatigué; qu'il avait voyagé toute la nuit, sans dormir; qu'il ne sentait plus ses jambes; qu'enfin, il aimait mieux attendre que son frère le vînt faire prendre par ses esclaves.

— Car, ajouta-t-il avec beaucoup de bon sens, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

Ayant dit cela, il s'étendit sur le gazon, ferma ses yeux et s'endormit.

L'homme qui l'avait questionné haussa les épaules et s'éloigna vers la mosquée. Mais tout en marchant, il fit quelques réflexions.

— Cet inconnu, auquel je viens de parler, se dit-il, n'est point un fou, car rien ne le révèle dans sa physionomie ; de plus, son costume, bien que souillé de poussière, annonce un voyageur d'une condition relevée. Qui sait? Peut-être ce qu'il dit est-il vrai, et il y aura quelque bonne somme à gagner si je lui rends le service qu'il demande.

Tout en se parlant ainsi, notre facardin passa devant la mosquée, et se dirigea vers le séraï du sultan.

Vous pensez bien que nous pourrions écrire sérail comme tout le monde, mais séraï est plus savant. Des personnes de goût, consultées sur ce sujet, ont affirmé que cette seule orthographe *séraï,* donnait à notre livre un parfum extraordinaire.

Nous vous souhaitons un séraï, si vous êtes musulman et amateur; si vous êtes musulmane et jolie, nous vous engageons à faire une révolte au séraï, afin d'envoyer paître votre Ottoman jaloux, car Dieu seul est Dieu, comme vous ne l'ignorez pas, et Mahomet est son prophète.

A bas sérail! vive séraï! Désormais, pour écrire encore *sérail*, il faudra être un lâche ou un aveugle : un lâche, car le voyageur Étienne Gavot (tome III, page 27 et suivantes), établit que les eunuques paraissent une espèce d'homme à part, qu'il propose d'appeler Psinxopithèques ; un aveugle, car la pudeur publique souffre depuis trop longtemps des écarts de l'orthographe académique.

Ayons le courage de nos opinions!

Baghdad est, comme on sait, située sur le Tigre, qui la divise en deux parties, dont la plus considérable est placée à gauche, et communique avec l'autre par un pont de plus de six cents pieds de long.

Elle est entourée de hautes murailles en briques émaillées, flanquées de tours nombreuses, et baignées de fossés larges et profonds.

Des édifices remarquables se rencontrent à chaque instant dans cette ville, qui a brillé pendant cinq siècles d'une splendeur sans pareille. Le séraï de Paschâ, qui occupe une immense étendue de terrain ; les bazars qui forment une suite de douze cents magasins ; les caravansérails ; un grand nombre d'établissements de bains et de maisons publiques, telles étaient les merveilles que Baghdad pouvait montrer avec orgueil. Baghdad n'a plus aujourd'hui la splendeur du passé, mais elle n'a pas été le siége du goût, des sciences et des arts du monde musulman pendant si longtemps, sans avoir conservé quelques vestiges de son ancien empire. Baghdad est encore une magnifique ruine.

A l'époque où nous prenons cette ville merveilleuse, elle commençait à naître à la vie politique, et chaque jour elle s'embellissait davantage, grâce au sultan Melekschâh de la famille des seljoukides, qui y régnait, et au grand visir qu'il avait choisi pour l'aider dans ses fonctions importantes. Tous les sujets du sultan étaient heureux comme des princes, et nul n'aurait voulu changer sa condition contre celle d'un autre qui n'aurait pas été sujet du même seljoukide.

Melekschâh savait les bonnes dispositions de son peuple à son égard : c'était un prince éclairé, et il n'ignorait pas qu'il devait l'influence dont il jouissait, l'amour que son peuple lui avait voué, l'embellissement de sa capitale, au génie de son visir seul. Aussi Melekschâh avait-il pour ce dernier mille attentions délicates, et c'était bien réellement le visir qui était le maître de Baghdad.

Or, le visir, bien que fort jeune, n'avait jamais montré la moindre vanité dans l'exercice des fonctions qui lui étaient confiées ; il laissait les pauvres et les mécontents s'approcher de lui, leur parlait avec bonté, les écoutait avec bienveillance, et faisait presque toujours droit à leur requête.

Quel visir que le visir du seljoukide Melekschâh !

Le soir, il se promenait seul et sans suite dans les rues de Baghdad,

cherchant à découvrir les douleurs cachées, les crimes ténébreux, et durant le temps qu'il fut au pouvoir, on remarqua que le nombre des délits avait considérablement diminué.

Où donc s'est perdue la graine de ce prodigieux visir!

Cependant l'étranger qui se prétendait le frère bien-aimé de ce même visir, s'était endormi aux portes de la ville, et une heure environ se passa sans qu'aucun accident vînt troubler son sommeil.

Il faisait des rêves d'or, cet étranger. Il lui semblait qu'il entrait dans un palais magnifique aux colonnes de marbre et de porphyre; que le sultan Melekschâh lui-même venait à sa rencontre, avec une longue suite d'esclaves noirs, et de jeunes filles folâtres; qu'on l'introduisait d'abord dans une vaste salle de bains, où l'eau claire et tiède jaillissait des fontaines de cristal; que les étoffes moëlleuses du Thibet enveloppaient son corps, et qu'on le conduisait enfin à un festin magnifique où on lui versait à profusion les plus délicieux vins de Chirar: pendant que les esclaves tournaient autour de la table du festin, des musiciens répandus dans les bosquets faisaient retentir l'air de leur célestes accords, et des danseurs et des danseuses formaient mille rondes grâcieuses sous leurs vêtements trop légers.

Vous voyez qu'il avait une certaine imagination. Ce rêve n'était vraiment pas mal trouvé; mais ce n'était qu'un rêve.

L'étranger se détira les membres, s'allongea paresseusement sur l'herbe, et finit par ouvrir les yeux.

Alors, ce fut comme un coup de théâtre, et il crut un moment que quelques restes de son rêve l'avaient suivi jusque dans le réveil.

Il se trouvait, en effet, dans un jardin magnifique qui rappelait, par la splendeur de ses végétations et l'originalité de ses aspects divers, le septième ciel que Mohammed, le véridique, promet à ses croyants.

Des musiciens étaient à quelque distance, et, à l'ombre des arbres verts, ils se livraient à d'harmonieuses fantaisies; toute la cour sem-

blait l'entourer pour jouir des surprises de son réveil, et le sultan et son grand visir le regardaient avec intérêt.

C'est que le visir du seljoulkide s'appelait Nisamolmoulk et que notre paresseux étranger avait nom Omar Khiam.

Il poussa un cri, se jeta dans les bras du visir Nisamolmoulk, puis il se laissa tomber aux genoux du sultan Melekschâh.

Ce que Omar Khiam avait rêvé, était la réalité même!

Après les premiers épanchements de l'amitié et de la reconnaissance, les deux amis se retirèrent, avec l'assentiment du sultan Melekschâh, et se livrèrent tout entiers et sans partage aux sentiments que leur rencontre inattendue leur inspirait.

Nisamolmoulk expliqua à Omar comment il avait été prévenu qu'un pauvre homme, qui se disait son frère, l'attendait aux portes de la ville; qu'il s'était fait dépeindre cet étranger, et comment, au portrait qu'on lui en avait fait, il avait facilement reconnu Omar Khiam.

Il lui dit ensuite qu'il l'attendait depuis longtemps, qu'il s'étonnait même de ne pas l'avoir vu plus tôt.

Omar lui raconta alors la vie qu'il avait menée depuis leur séparation.

Cette vie avait été fort simple, et n'était pas accidentée du moindre événement.

Omar était resté à Nischabour, et tant qu'il avait eu quelques sequins dans sa bourse, il s'était livré à l'étude de la nature, et avait fait quelques poésies.

Cependant cette existence coûtait fort cher et rapportait fort peu; un jour, Omar Khiam s'était aperçu que sa bourse se vidait, et alors seulement il avait songé à l'avenir.

Il s'était rappelé le serment des trois disciples de Mowafek; mais Hassan-Ben-Sabah était parti sans donner aucun signe de vie; et Nisamolmoulk était devenu le premier ministre d'un grand prince.

Omar Khiam ne faisait pas grand état des souvenirs d'un ministre, mais sa position lui apparaissait si désespérée, si le ciel ne venait à son secours, qu'il se décida enfin à réunir l'argent qui lui restait, et à se diriger vers Baghdad. C'est ainsi qu'il était venu, et il était d'autant plus heureux d'avoir pris cette détermination, qu'il comptait moins sur la générosité de son ancien condisciple.

Nisamolmoulk écouta ce récit avec intérêt, et à son tour il raconta, à Omar, sa vie, depuis qu'il l'avait quitté.

Il avait parcouru successivement les pays de Mawaranier, de Ghasnin, de Kaboul et de Khorassân; il y avait rempli quelques emplois inférieurs dans l'administration. Sa vie avait été fort simple à lui aussi, mais sa fortune avait pris un essor rapide à partir du jour où il arriva à la cour du grand prince seljoukide Melekschâh.

Cependant, à mesure qu'il avançait dans la voie des honneurs, le souvenir du passé devenait plus puissant, et chaque jour il s'attendait à voir apparaître, soit Omar Khiam, soit Hassan-Ben-Sabah.

Il s'attendait même tellement à les voir arriver quelque jour, qu'il s'enquérait, avec une attention particulière, de tous les étrangers qui entraient dans Baghdad, et avait fait préparer deux séraïs charmants propres à les recevoir.

Telle fut la manière dont Omar Khiam fut reçu par Nisamolmoulk, qui lui offrit même, selon son ancienne promesse, une place de ministre.

Ce Nisamolmoulk, malgré la ridicule prétention de son nom, était un bien honnête homme.

Nisamolmoulk était d'autant plus sincère en faisant cette proposition, qu'il connaissait celui à qui il la faisait, et savait d'avance qu'elle serait refusée. Il savait trop bien les goûts de l'homme et son incorrigible paresse pour croire qu'un tel rival pût jamais lui être dangereux, lors même qu'il deviendrait ministre.

Comme il l'avait pensé, sa proposition fut repoussée péremptoirement; Omar le remercia, et lui déclara qu'il était uniquement désireux de vivre tranquille, et adonné aux sciences et aux arts. Le visir n'en attendait pas moins, et quand le repas auquel il avait convié son ami fut terminé, il le conduisit à la demeure qu'il lui avait fait préparer.

A vrai dire, Omar n'était pas fâché de voir comment Nisamolmoulk allait faire les choses, et s'il avait eu le soin délicat de bien consulter ses goûts avant de monter sa maison.

Ils partirent.

Après un quart d'heure à peine de marche lente et propice à la digestion, ils arrivèrent à une maison entièrement cachée derrière des platanes qui lui faisaient comme un voile vert.

Nisamolmoulk ouvrit la porte; ils traversèrent alors un vaste vestibule, et passèrent dans une cour très-spacieuse et environnée d'une galerie à jour, qui communiquait de plein-pied à plusieurs appartements de la dernière magnificence.

Il y avait dans le fond de cette cour un sopha richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu par quatre colonnes d'ébène enrichies de diamants et de pierreries d'une grosseur extraordinaire; le tout était orné d'une draperie de satin rouge, relevée çà et là par des broderies d'or des Indes d'un travail admirable.

Omar Khiam dit:

— C'est très-convenable!

Ils traversèrent cette cour et arrivèrent enfin à un grand pavillon élevé sur sept marches, entouré d'un jardin d'une recherche remarquable. Celui du sultan était plus grand peut-être; il n'était pas aussi beau.

Outre les arbres qui ne servaient qu'à l'embellir et à donner de l'ombre, il y en avait une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Une grande quantité d'oiseaux aux ailes de feu y faisaient

entendre un concert éternel, qui se mêlait doucement au murmure d'un jet d'eau, lequel s'élevait à une hauteur prodigieuse du milieu d'un parterre émaillé des fleurs les plus diverses.

Quatre dragons ailés en bronze mordoré veillaient aux quatre coins du bassin de marbre, et versaient dans ce petit lac une eau plus claire que le cristal de roche.

Omar Khiam ne put s'empêcher de montrer sa satisfaction.

— Ma foi, dit-il, c'est assez gentil, cela ! Je trouve que c'est assez gentil !

Nisamolmoulk sourit doucement, et l'invita à entrer dans le pavillon.

Ils entrèrent.

Deux eslaves vêtues de longues robes de laine blanche vinrent les recevoir sur le seuil de la porte, et quand Nisamolmoulk leur eut fait connaître l'étranger qu'il amenait, elles s'inclinèrent avec joie et respect, et coururent prévenir leurs maîtresses.

Omar Khiam tourna vers son ancien condisciple un visage véritablement content.

— Je vois, lui dit-il, que vous n'avez rien oublié ; le grand visir de Melekschâh connaissait bien ses amis.

— Entrez ! entrez ! dit Nisamolmoulk.

Le salon dans lequel ils pénétrèrent alors était moins vaste que les appartements qu'ils venaient de traverser, mais on ne saurait rendre la beauté des ornements qui le décoraient.

Des panneaux d'ivoire incrustés de pierreries éclatantes, des sophas recouverts d'étoffes à fond d'or, tout ce que la fortune la plus prodigue peut imaginer de plus somptueux et de plus éblouissant ! Mais Omar Khiam avait à peine jeté un regard sur toutes ces beautés ; son attention avait été tout entière attirée par la vue de quelques femmes assises nonchalamment sur les sophas, et dont un voile très-transparent ne cachait pas assez les formes ravissantes.

— Elles ne sont pas mal, murmura l'ancien élève de Mowafek ; pas mal du tout !

— Voici votre demeure! dit Nisamolmoulk, vous y êtes libre, elle vous appartient ; vous aurez de plus une pension viagère de douze mille sequins sur les revenus de Nischabour. Vous pouvez vivre ici selon votre plaisir, nul n'y trouvera à redire. Souvenez-vous seulement que vous avez un ami auprès du sultan, et venez quelquefois le voir, il sera toujours heureux de vous donner la main, et de parler avec vous du passé.

Omar répondit :

— Eh bien ! mon frère, je ne dis pas non... Quand je passerai auprès de votre demeure, j'entrerai m'y reposer.

— Mon frère, répliqua le visir, c'est tout ce que je vous demande.

Nisamolmoulk laissa Omar sur ces mots, et retourna au séraï du sultan.

Quant à Omar Khiam, il ne fut pas du tout embarrassé du rôle qu'il avait à jouer, et il mit à profit ces dons inespérés de la fortune.

Depuis ce temps, en effet, il vécut dans la retraite, loin des affaires publiques, partageant également son temps entre l'étude et le plaisir. Il acquit ainsi plus tard une grande renommée comme poëte et comme astronome. « Si ses goûts paresseux, dit Haunner, l'ont empêché de rendre la postérité juge de sa gloire, en lui transmettant un grand ouvrage, il s'est immortalisé dans l'histoire de la poésie persanne par ses quatrains rimés. Ses vers, les seuls qui se distinguent par de nombreuses et folâtres saillies, livraient au ridicule les mystiques de son temps ; ses vers ne respectaient pas même la doctrine de Safix ni celle du Koran, aussi fut-il accusé d'hérésie par tous les orthodoxes. »

III.

Le soir même du jour où le paisible Omar Khiam était reçu avec tant de distinction par le premier visir de Melekschâh, deux hommes arrivaient également à Baghdad, et descendaient au caravanseraï, comme de simples marchands.

Ils n'avaient avec eux ni suite ni marchandises, et portaient même un costume que la route avait considérablement souillé.

On leur donna un appartement, et on leur servit à souper.

Quand ils eurent terminé, ils firent demander le maître du caravanseraï, lui dirent qu'ils étaient amis du grand visir Nisamolmoulk, qu'ils désiraient le voir, et le questionnèrent sur les heures auxquelles on pouvait être certain d'être reçu à la cour. Quand on eut satisfait à toutes ces questions, ils se mirent au lit et attendirent que le jour leur permît d'atteindre le but qu'ils s'étaient proposé en venant à Baghdad.

L'un de ces deux hommes était Hassan-Ben-Sabah.

Hassan avait eu un grand nombre d'aventures depuis que nous l'avons quitté, et il importe d'en faire le récit au lecteur.

En s'éloignant de Nischabour, Hassan s'était dirigé vers le pays de Khorassan, où il avait retrouvé le vieux Ali, son père ; ce dernier était alors fort âgé, et quelques mois après il mourut dans les bras de son fils.

Toutefois, avant de quitter cette terre, il voulut préserver Hassan des dangers qui l'attendaient, et il lui laissa à cet effet un certain nombre de maximes qui devaient lui faire traverser sans difficulté les événements auxquels il ne manquerait pas d'être exposé.

Il le fit donc venir près de son lit, et lui tint à peu près ce langage :

— Mon fils, lui dit-il, je vais mourir pour renaître dans un monde meilleur ; je ne veux point vous laisser sur cette terre sans vous

remettre le résultat de l'expérience de mes longues années, et je veux, qu'une fois seul, vous vous rappeliez les conseils que je vous aurai donnés avant de partir.

— Je vous écoute, mon père, dit Hassan.

— La première maxime, continua Ali, que j'ai à vous enseigner, c'est de ne pas vous donner au commerce de toutes sortes de personnes. Le moyen de vivre en sûreté, c'est de se livrer entièrement à soi-même, et de ne pas communiquer facilement.

« La seconde, de ne faire violence à qui que ce soit ; car, en ce cas, tout le monde se révolterait contre vous, et vous devez regarder le monde comme un créancier à qui vous devez de la modération, de la compassion et de la tolérance.

« La troisième, de ne dire mot quand on vous chargera d'injures. On est hors de danger (dit le proverbe) lorsque l'on garde le silence. C'est particulièrement en cette occasion que vous devez le pratiquer. Vous savez aussi à ce sujet qu'un de nos poëtes dit que le silence est l'ornement et la sauvegarde de la vie ; qu'il ne faut pas, en parlant, ressembler à la pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est jamais repenti de s'être tu ; au lieu que l'on a souvent été fâché d'avoir parlé.

« La quatrième, de ne pas boire de vin ; car c'est la source de tous les vices.

« La cinquième, de bien ménager vos biens ; si vous ne les dissipez pas, ils vous serviront à vous préserver de la nécessité. Il ne faut pas pourtant en avoir trop, ni être avare ; pour peu que vous en ayez et que vous le dépensiez à propos, vous aurez beaucoup d'amis ; mais si, au contraire, vous avez de grandes richesses, et que vous en fassiez un mauvais usage, tout le monde s'éloignera de vous et vous abandonnera. »

Hassan-Ben-Sabah écouta son père avec une religieuse attention, en fils respectueux et soumis, et quand il eut cessé de vivre, il lui fit faire des obsèques magnifiques.

Il se trouvait libre, et cette fois, maître absolu d'une fortune qui, sans être précisément considérable, lui permettait de tenter le sort avec toute latitude.

Il partit, et se mit à voyager.

Les voyages forment l'esprit des hommes, c'est un proverbe arabe, Hassan-Ben-Sabah le mit à profit.

Il visita successivement plusieurs contrées, et arriva en dernier lieu au Caire, où il se logea au khan des marchands.

Sa réputation d'homme versé dans toutes sortes de sciences, et de disciple du célèbre Mowafek, était fort répandue, et le kalife du Caire parut désirer de le voir et de mettre son habileté à l'épreuve.

Le kalife s'appelait Giafar, et avait pour visir une sorte d'idiot qui le menait, d'intelligence avec la sultane favorite, la blonde Safie.

Le kalife ignorait tout ce qui se passait, et laissait faire.

Ce qui se passait ne valait rien du tout. Cependant d'affreux cauchemars tourmentaient ses nuits, et, depuis longtemps, il désirait avoir l'explication de ces rêves affreux qui le poursuivaient quelquefois jusque dans le jour.

On fit donc venir Hassan-Ben-Sabah à la cour, et il y fut traité par le visir Aboubekre et la sultane Safie avec tous les égards dus à un homme qui pouvait devenir leur ennemi, et par le kalife Giafar, avec la distinction que méritait la réputation du visiteur.

Giafar fit asseoir Hassan près de lui, et comme il ne voulait point perdre de temps dans une aussi grave question, il commença immédiatement :

— Seigneur Hassan-Ben-Sabah, lui dit-il, votre renommée est venue jusqu'à nous, et nous avons voulu vous consulter, bien certain d'avance que votre sagesse nous éclairera, et enlèvera ce poids qui pèse si lourdement sur notre poitrine. Cette nuit encore, un rêve affreux est venu troubler mon sommeil, et je ne sais quel remède apporter à cette situation extrême.

Hassan Ben-Sabah s'inclina profondément.

— Que le commandeur des croyants veuille bien s'expliquer, répondit-il gravement, et son fidèle serviteur mettra à sa disposition la science qu'il a puisée dans les enseignements du célèbre Mowafek.

Toute la cour était présente; elle écoutait la bouche ouverte, les oreilles tendues; le kalife reprit bientôt après, au milieu du silence général :

— Seigneur Hassan, cette nuit, je venais à peine de m'endormir, quand un génie m'enleva à cette terre, et me transporta dans un monde que je ne connais pas. Là, je vis mon image; un kalife jeune encore, assis sur un trône magnifique porté par des anges couverts de haillons; au-dessous de ce trône, était couché nonchalamment un âne colossal, qui mangeait paisiblement dans une auge d'or, et qui ne s'interrompait que pour regarder dans le fond de la salle une statue de marbre blanc qui semblait lui sourire. De temps en temps seulement, l'âne levait la tête, allongeait le cou et saisissait un des pieds du kalife, comme s'il eût voulu l'attirer à lui et le faire tomber.

Le kalife se tut, et chacun attendit qu'Hassan-Ben-Sabah répliquât.

Mais Hassan avait laissé sa tête dans ses mains, et il songeait.

Tout à coup cependant il releva la tête, et son regard plein d'audace parcourut l'assemblée.

Une singulière satisfaction éclatait sur son front, il se leva et se prosterna devant Giafar.

— Hassan peut-il parler? demanda-t-il d'une voix retentissante qui réveilla un moment les sonores échos de la salle.

— Nous t'écoutons! répondit le kalife.

— Le commandeur des croyants ne s'irritera-t-il pas si son fidèle serviteur lui dit la vérité tout entière?

— Je t'ai appelé pour la connaître.

— Et il ne me sera fait aucun mal, si cette vérité blesse quelques personnes placées près du trône?

— Parle ! parle !

— Eh bien ! dit Hassan, qu'il soit fait comme le kalife Giafar l'ordonne ; la science de Mowafek m'éclaire, et je peux expliquer le rêve qui trouble si fort ton esprit ; je puis indiquer le remède qui convient au mal que tu souffres.

— Et quel est-il ? demanda Giafar avec vivacité.

— Écoute !... C'est, en effet, ton image que tu as vue cette nuit, dans ton sommeil ; les anges en haillons qui supportaient son trône, c'est l'amour de ton peuple ; l'âne qui se repaissait paisiblement dans une auge d'or, c'est l'illustre visir Aboubekre ; et la blanche statue qu'il regardait, c'est la sublime sultane Safie.

Un rire inextinguible s'empara de l'assemblée à cette explication inattendue du rêve du kalife.

Safie cacha sa confusion sous son voile ; Aboubekre laissa éclater tout son ressentiment, et le kalife lui-même ne se montra que médiocrement satisfait.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire ; ce proverbe, pour n'être pas arabe, n'en est pas moins prudent.

Hassan-Ben-Sabah avait eu tort de l'oublier.

Mais s'il avait manqué d'adresse dans cette circonstance, il fit bien voir qu'il n'en manquait pas toujours. Une heure après, en effet, il sortait du khan, et gagnait en toute hâte la campagne.

Il n'y avait rien à faire au Caire, il fallait voir ailleurs.

Il partit donc, et quelque temps après il arrivait à Ispahan.

Hassan-Ben-Sabah n'avait pas de plan précisément arrêté ; un secret instinct lui disait qu'il ferait fortune un jour, et il allait devant lui, sans se demander s'il devait employer tel moyen plutôt que tel autre.

Un soir, il se promenait près d'Ispahan, à deux pas d'une petite rivière aux eaux vives qui ceint le palais du sultan.

Il était entièrement caché par les arbres qui bordent la rivière et pouvait sans crainte observer ce qui se passait à ses côtés.

A peine se trouvait-il dans cet endroit, depuis un quart d'heure, qu'il vit quelques hommes, portant le costume de serviteurs du sultan, s'approcher de la rivière.

Ces hommes traînaient derrière eux un objet que Hassan ne put pas d'abord distinguer, car le soir était venu ; ils échangèrent entre eux quelques paroles sinistres, puis ayant saisi cet objet, qui n'était rien autre chose qu'un cadavre, ils l'enfermèrent dans un sac de toile, et le jetèrent au courant de la rivière.

Cette opération terminée, les hommes reprirent le chemin qu'ils avaient suivi pour venir, et laissèrent Hassan épouvanté, et ne sachant que penser de ce drame mystérieux qui venait de se dénouer devant lui.

Comme il entendit à ce moment les derviches qui appelaient les fidèles à la prière d'une heure et demie après le coucher du soleil, il prit lentement le chemin de la mosquée la plus prochaine, et pria Mohammed de l'éclairer sur ce qu'il avait à faire dans cette circonstance.

Quand la prière fut finie, il laissa les musulmans s'éloigner un à un dans des directions différentes, et demeura le dernier.

Il se faisait tard déjà, et il songeait à se retirer, quand, au moment où il se disposait à sortir, il vit venir à lui un eunuque, qui, après avoir regardé s'ils étaient bien seuls, s'avança et lui demanda à voix basse s'il était bien le seigneur Hassan.

Sur la réponse affirmative de ce dernier, l'eunuque fit entendre un signal, et quatre esclaves parurent au fond de la mosquée portant une sorte de grand coffre.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit alors l'eunuque, ma maîtresse vous attend, et comme vous l'avez assurée que vous étiez prêt à exécuter ses ordres, elle vous prie de vous laisser enfermer

dans ce coffre que nous allons transporter dans sa chambre. L'émir Bedreddin est près du sultan; nul ne nous verra, et ma maîtresse désire vous entretenir cette nuit.

La proposition ne plut qu'à moitié à Hassan-Ben-Sabah. La scène dont il venait d'être témoin lui avait laissé une profonde émotion et une certaine terreur; il se demanda si on ne voulait pas lui faire partager le sort de la victime que l'on venait de jeter à la rivière, et hésita à se rendre à l'invitation qui lui était faite.

Cependant cette aventure piquait singulièrement sa curiosité; le côté audacieux de son esprit était séduit par ce mystère. Qui sait? peut-être allait-il passer une nuit délicieuse dans les bras de quelque jeune almée aux yeux noirs.

Hassan se rendit enfin à la proposition qui lui était faite, et s'introduisit tant bien que mal dans le coffre.

Les eunuques reprirent aussitôt le coffre sur leurs épaules, et s'éloignèrent de nouveau.

Pendant ce temps, Hassan-Ben-Sabah faisait de sérieuses réflexions, et considérant tous les dangers qui pouvaient le menacer, il se repentit, mais trop tard, de s'y être exposé.

Les esclaves marchaient toujours, enfin, ils firent une station, traversèrent un endroit, dans lequel Hassan entendit retentir leurs pas sur des dalles sonores. Puis on le déposa à terre, et il n'entendit plus rien.

Il resta ainsi quelques secondes sans oser soulever le couvercle du c ffre; cependant, comme le trajet s'était effectué sans encombre, sa hardiesse lui revint peu à peu, et il sortit de sa prison, en prenant toutefois toutes les précautions imaginables.

Il était dans un appartement fort sombre, sur lequel une lampe d'opale ne jetait qu'une clarté douteuse.

Au fond de cet appartement, il y avait un lit.

Hassan y marcha sur la pointe du pied.

Dans le lit, il y avait une femme, jeune, belle comme le jour, et qui dormait, ou faisait semblant de dormir.

Hassan-Ben-Sabah ne passa pas son temps à songer, il revint éteindre la lampe d'opale, qui seule pouvait le trahir, et attendit le plus philosophiquement du monde que le jour vînt lui expliquer ce qu'il y avait d'inexplicable dans le bonheur qui l'attendait.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut; il regarda dans la chambre, et, malgré l'obscurité qui régnait, il vit un homme.

— Seigneur Hassan, dit l'homme, il est temps de s'éloigner: l'émir Bedreddin va se lever dans une heure, il faut partir.

C'était l'eunuque de la veille. Hassan reconnut sa voix, donna un dernier baiser à la femme dont il avait partagé la couche, s'habilla à la hâte, et, comme la veille, se glissa dans le coffre que les quatre esclaves vinrent prendre et emportèrent.

Une heure après, il rentrait chez lui, encore ému de son bonheur, plein de l'image de cette femme qu'un hasard inouï avait jetée dans ses bras, ne désirant rien tant que de s'exposer aux mêmes dangers, pour goûter le même bonheur.

Cependant, quand il sortit, le matin, pour se rendre à la prière du point du jour, une singulière agitation lui parut régner dans les rues d'Ispahan, et il vit passer à différentes reprises les officiers de justice du palais du sultan. On parlait de meurtre, de disparition; le nom du sultan Agib se trouvait mêlé à tous ces propos, et la consternation se peignait peu à peu sur tous les visages.

Hassan-Ben-Sabah écoutait avidement tous ces récits qui lui arrivaient par lambeaux, et il pensait que l'aventure qui lui était arrivée la nuit même pouvait bien avoir quelque rapport avec le mystère dont on parlait tout autour de lui.

Mais il attendit pour donner une base plus solide à ses soupçons.

En sortant de la mosquée, il rencontra deux officiers d'Agib qui

causaient avec une certaine chaleur; il les suivit sans rien faire paraître.

— Oui, disait l'un des deux officiers, je suis certain de ce que j'avance, le seigneur Hassan, le fils de notre sultan bien-aimé, était lié avec la femme de l'émir Bedreddin; c'est elle seule qui pourrait dire le mot de cette énigme!

— Le maître l'a fait venir ce matin, repartit le second officier, et elle a avoué sa liaison avec le seigneur Hassan; elle a même avoué, en pleurant et en rougissant, qu'elle avait passé la nuit avec lui.

— C'est le chaos! reprit le premier officier.

— Il faudra bien l'éclaircir.

— Oui, mais qui se chargera de faire la lumière?

Hassan-Ben-Sabah s'approcha alors assez brusquement des deux officiers et interrompit leur conversation.

— C'est moi, seigneurs, leur dit-il, moi seul qui puis jeter la lumière dans cette aventure pleine de ténèbres. Allez vers le sultan Agib; dites-lui qu'un disciple du célèbre Mowafek est à Ispahan, et qu'il se propose de lui découvrir toute la vérité, et de lui désigner même le coupable.

Les deux officiers s'éloignèrent à la hâte, et, bientôt après, ils revenaient vers Hassan-Ben-Sabah avec ordre de le conduire au séraï du sultan.

Agib l'attendait avec la plus vive impatience. Il aimait beaucoup ce fils, qui lui avait été enlevé, et il voulait savoir sans tarder s'il devait le revoir, ou s'il fallait renoncer à le serrer jamais dans ses bras.

Hassan Ben-Sabah s'inclina devant Agib avec toutes les marques de la douleur la plus sincère.

— Votre fils Hassan n'est plus, sire, dit-il d'une voix pleine de larmes; d'odieux assassins lui ont ravi le jour, et maintenant il dort au fond de la rivière qui entoure votre palais.

— Est ce possible? s'écria le sultan, en roulant avec désespoir sa tête dans ses mains.

— Le crime a été commis hier, quelques instants avant le prière du soir.

— Hier, dites-vous, objecta le sultan, vous vous trompez, Hassan, la femme de l'émir Bedreddin avouait ce matin...

— L'épouse de l'émir a été trompée elle-même, répartit Hassan.

Et il raconta en quelques mots ce qui lui était arrivé la veille, et comment il avait passé toute la nuit qui avait suivi le crime.

Le sultan écoutait, et à chaque instant sa colère devenait plus ardente, et son œil lançait de sanglants éclairs.

Le coupable était évidemment l'émir, et Agib ne se possédait plus.

Enfin, quand Hassan eut achevé son récit, il prit lui-même la parole, d'un ton d'autorité qui n'admettait aucune réplique :

— L'émir Bedreddin a tué mon fils, dit-il d'une voix éclatante, il a mérité la mort, il sera pendu !... Sa femme est la première cause des désordres de mon enfant bien-aimé, c'est elle qui l'a attiré dans son séraï, elle sera brûlée sans pitié : quant à toi, Hassan-Ben-Sabah, l'action que tu as commise est celle d'un malhonnête homme, je te chasse de ma cour, et je t'ordonne de ne jamais te représenter devant mes yeux.

Cette sentence fut exécutée dans toute sa rigueur.

L'émir Bedreddin fut pendu le lendemain même, et sans autre forme de procès.

Sa femme fut brûlée vive en place publique.

Quant à Hassan-Ben-Sabah, il sortit d'Ispahan à la tombée de la nuit, peu satisfait du résultat de ses voyages, et commençant à douter singulièrement de son étoile.

Cependant, l'opinion généralement établie était que les disciples de Mowafek devaient arriver à de hautes destinées, et ce découragement dura quelques jours à peine.

Hassan-Ben-Sabah se remit en route avec une nouvelle ardeur, et se dirigea cette fois du côté de Damas.

Chemin faisant, il rencontra un certain compagnon ismaëlite, appelé Emire-Dharab, auquel il se lia bientôt de la plus étroite amitié.

Comme ils avaient plusieurs pays déserts à traverser avant d'atteindre le terme de leur voyage, un compagnon était pour tous les deux une chose agréable. Ils voyagèrent donc de concert, faisant mille projets pour l'avenir.

Emire-Dharab était aussi jeune que Hassan-Ben-Sabah; mais il n'était pas à beaucoup près aussi intelligent que le fils d'Ali. Il faisait le métier de marchand, et connaissait à ce titre tous les lieux que son compagnon voulait visiter.

Un jour, ils s'étaient arrêtés dans une plaine immense, située à une dizaine de lieues de Damaghan; ils avaient fait établir leur tente, et s'apprêtaient à prendre leur modeste repas sur le seuil, lorsqu'un grand cri s'éleva parmi leurs esclaves, et attira tout à coup leur attention.

Ils se levèrent, et comme ils demandaient la cause de cette rumeur, un des esclaves leva une main vers le ciel, et leur montra un point noir vers l'horizon.

Le point noir grossissait à vue d'œil et approchait. Quelques minutes plus tard, on distingua un oiseau d'une grosseur extraordinaire, lequel tourbillonnait sur lui-même, et, prenant enfin son vol désespéré, vint s'abattre avec des cris épouvantables à deux pas de la table des deux amis.

Cet oiseau était une capture importante; on lui tordit aussitôt le cou, on le pluma, et quand on l'eut fait rôtir convenablement, on le servit à Hassan et à Emire-Dharab.

Toutefois, une surprise les attendait au moment où l'on voulut l'ouvrir, le couteau s'arrêta sur un objet fort dur et s'ébrécha même au contact.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Emire-Dharab.

— Allez toujours, répondit Hassan-Ben-Sabah.

Et aussitôt un diamant d'une grosseur prodigieuse et qui rendait un feu éblouissant roula du ventre de l'oiseau sur la table.

Un cri d'étonnement et d'admiration parcourut les spectateurs, et chacun se pencha pour voir. Cependant Hassan était devenu pensif, et quand son compagnon lui demanda pourquoi cet événement le rendait soucieux.

— Dites-moi, Emire, répondit Hassan, de quelle direction venait cet oiseau?

— De Damas, dit Emire.

— C'est bien, il faut que demain nous soyons à Damas,

— Les ordres d'Hassan furent ponctuellement exécutés, et le lendemain même, ils entraient dans la ville désignée.

Dès qu'ils eurent passé les portes de la ville, ils virent venir à eux un grand concours de peuple, et sans savoir où ils allaient, ils suivirent le cortége.

A la tête marchaient des joueurs d'instruments, des danseurs et des danseuses; puis un jeune homme et une jeune fille d'une ravissante beauté, puis la foule des esclaves portant des flambeaux.

C'était une noce.

Hassan dit à Emire-Dharab de se retirer dans quelque hôtel de la ville, où il ne tarderait point à l'aller rejoindre, et ayant acheté un flambeau moyennant quelques pièces de monnaie, il l'alluma à celui d'un esclave et se mêla à la foule.

Ils arrivèrent ainsi à la porte du visir Serendib.

Des huissiers, pour empêcher la confusion, arrêtèrent au passage les esclaves qui portaient des flambeaux, et ne voulurent point les laisser entrer. Ils repoussèrent même Hassan-Ben-Sabah; mais les joueurs d'instruments, à qui ce dernier avait fait quelques largesses,

s'arrêtèrent en déclarant qu'ils n'iraient pas plus loin, si on ne voulait pas le laisser entrer avec eux.

— Il n'est pas du nombre des esclaves, disaient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est sans doute un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies que l'on observe aux noces de cette ville.

En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux et le firent entrer malgré les huissiers.

Ils lui ôtèrent en même temps son flambeau, qu'ils donnèrent au premier qui se présenta, et après l'avoir introduit dans la salle, ils le placèrent à la droite du nouveau marié, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné, près de la fille du visir Serendib.

Cette dernière était parée de tous ses atours; son visage rayonnait de joie, et il n'était pas difficile de remarquer combien elle était heureuse, en voyant à côté d'elle un mari si bien fait et si digne de son amour.

Le trône avait été élevé au milieu d'un sopha.

Les femmes des émirs, des visirs, des officiers de la chambre du sultan, et plusieurs autres dames de la cour et de la ville étaient assises de chaque côté, un peu plus bas, chacune selon leur rang, et toutes habillées de somptueux vêtements. Elles tenaient de grandes bougies allumées.

Cependant Hassan-Ben-Sabah regardait toutes ces cérémonies avec le plus vif intérêt, et il avait presque complétement oublié le motif pour lequel il s'était introduit dans cette salle, quand un incident le rappela tout à coup à la vérité de la situation.

Les deux grands battants d'ivoire de la porte du fond venaient de s'ouvrir, et le visir Serendib lui-même entra. Mais au lieu de ce visage riant, que chacun s'attendait à voir paraître, il ne montra à tous qu'une figure pâle, défaite, abattue, et promena un regard interdit sur tout ce qui l'entourait.

On se précipita à l'envi vers lui, et on l'interrogea.

— Qu'y a-t-il? Pourquoi cet air de tristesse? Quel malheur menace la ville?

Mille questions l'assaillirent en même temps, sans qu'il pût se résoudre à rompre le silence.

— Oh! mes amis, dit-il enfin avec accablement, ce jour est le plus malheureux de ma vie!...

— Le sultan est donc mort?

— Le sultan vit et se porte bien; mais je suis un homme disgracié, perdu à tout jamais!

Un air de consternation générale se répandit à ces mots sur tous les visages, et l'on attendit avec anxiété la fin des explications du visir.

Hassan-Ben-Sabah avait, comme les autres auditeurs, quitté la place qu'il occupait, et s'était rapproché de Serendib. Sa curiosité était vivement piquée, et il écoutait avidement.

Le visir Serendib poursuivit:

— Vous savez, mes amis, dit-il, que depuis quelque temps des voleurs adroits s'introduisent dans le palais de notre bien-aimé sultan. Chaque jour des diamants, des pierres précieuses disparaissent; jusqu'à présent, cependant, ils s'étaient contentés d'emporter des objets de médiocre valeur, mais aujourd'hui c'est le plus gros, le plus précieux des diamants de la sultane qui a disparu, et le sultan m'a donné quarante-huit heures pour le retrouver.

Le visir avait fini de parler, que Hassan-Ben-Sabah écoutait encore; ce qui lui arrivait était si étrange qu'il avait peine à y croire lui-même, et pendant que la terreur se peignait sur tous les visages, son cœur se livrait à la joie.

Sa fortune était faite, s'il pouvait approcher le sultan; le visir serait destitué, pendu même, peu lui importait, et lui, Hassan-Ben-Sabah, pourrait bien le remplacer.

Il ne fit rien paraître de sa satisfaction, et pendant qu'on se lamentait autour de lui, il saisit le premier moment favorable et disparut.

Emire-Dharab l'attendait avec impatience au caravansérai ; il lui fit part de la bonne fortune qui lui arrivait, et ils convinrent de la manière dont ils devaient s'y prendre pour mieux atteindre leur but.

Il fut décidé que Emire-Dharab, qui était marchand, et par conséquent honorablement connu des habitants de Damas, se rendrait sans tarder au palais du sultan, et qu'il lui ferait connaître qu'il était arrivé dans la ville un homme d'une grande sagesse et d'une haute science, lequel se faisait fort de trouver ce que le visir Serendib savait à peine comment chercher.

Emire-Dharab partit immédiatement, et revint peu de temps après annoncer à Hassan-Ben-Sabah qu'il était invité à se rendre près du sultan.

Hassan ne se le fit pas répéter, et courut se mettre aussitôt à la disposition de celui qui l'attendait.

Toutefois, avant de donner aucune réponse précise, Hassan demanda à visiter le palais, accompagné d'un officier du sultan. Ce qui lui fut accordé.

Il se mit donc à parcourir le séraï dans tous ses détails, examinant toutes choses avec une attention scrupuleuse ; mais cette recherche ne produisit d'abord aucun résultat satisfaisant, et Hassan craignait déjà de s'être aventuré dans une mauvaise affaire, quand on l'introduisit en dernier lieu dans un pavillon réservé, où le sultan seul avait l'habitude d'aller se renfermer à de certaines heures de la journée.

Ce pavillon était entouré nuit et jour par une garde nombreuse d'esclaves, parce que c'était en cet endroit que le sultan cachait ses plus riches trésors. Le sultan avait deux passions bien prononcées, sans compter les autres : il aimait les diamants et les oiseaux, et ce

pavillon était la retraite dans laquelle il venait de temps à autre se livrer à ses goûts particuliers.

Un simple examen suffit à Hassan-Ben-Sabah, et il retourna vers le sultan avec une assurance nouvelle.

Tout le monde attendait son retour avec la plus vive impatience; dès qu'il parut, le sultan le fit avancer à ses côtés, et lui demanda s'il pouvait donner quelques renseignements précis au sujet des vols qui avaient été commis, et désigner le coupable à la justice.

Hassan répondit affirmativement.

— Sire, dit-il au sultan, je m'étonne que votre grand visir Serenbid n'ait pas plus tôt découvert la cause des nombreuses soustractions qui ont été commises. A sa place, il y a longtemps que j'aurais livré les coupables à la justice.

— Mais quels sont-ils donc? demanda le sultan avec quelque impatience

— Sire! répliqua Hassan-Ben-Sabab, que tout la cour me suive dans ce pavillon, où vous vous retirez à de certaines heures pour travailler seul et loin du bruit au bonheur de votre peuple, et je vous ferai connaître les coupables.

La suite de cette histoire n'a pas besoin d'être racontée. Hassan trouva en effet, dans l'endroit réservé aux oiseaux du sultan, la plupart des pierreries qui avaient disparu, et quand le visir, consterné, demanda pourquoi le plus important des diamants n'était point avec les autres, Hassan répondit victorieusement en tirant ce diamant de sa poche et en le faisant passer de main en main.

De ce conte musulman, les damnés chrétiens ont fait le mélodrame intitulé : la *Pie voleuse*. L'origine de tout mélodrame se retrouve ainsi quelque part.

Dès ce jour, Hassan devint le favori du sultan ; mais comme il arrive toujours aux âmes orgueilleuses et sèches, il abusa bientôt de son succès, et devint odieux à tout le monde et au sultan lui-même.

Le visir Serendib, dont le crédit avait considérablement baissé, eut une lueur d'espoir; chaque jour il regagna du terrain; le sultan avait eu plusieurs fois à se plaindre de l'orgueil de son favori; à tout prendre, il aimait encore mieux un ministre imbécile qui le laissait agir à sa guise, qu'un favori impérieux dont il fallait subir les caprices.

Les sultans ne comprennent pas assez qu'un ministre imbécile est un meuble précieux.

Un jour, Hassan se vit fermer la porte du séraï, et un officier du palais vint lui intimer l'ordre de sortir au plus vite de Damas.

Hassan voulut demander quelques explications, mais on lui rit au nez; il voulut se fâcher, et peu s'en fallut qu'on ne le bâtonnât.

Il s'en retourna pensif vers le khan où habitait toujours son ami Emire-Dharab. Il n'avait pas fait fortune au pouvoir; il avait été surpris par sa disgrâce, et se trouvait à peu près au dépourvu. Ils quittèrent Damas, avec des idées différentes de celles qu'ils y avaient apportées.

Cependant la fermeté native de Hassan-Ben-Sabah reprit bientôt le dessus, et il continua ses voyages avec la même ardeur, avec la même confiance dans l'avenir.

Hassan-Ben-Sabah fit ainsi bon nombre de tournées, et eut bien des aventures qu'il serait trop long de raconter au lecteur.

Il en eut une toutefois qu'il nous est difficile de passer sous silence.

Après cette dernière digression, nous prenons l'engagement d'être concis et sérieux.

Un jour, Hassan-Ben-Sabah s'était senti touché d'un certain regret, d'un dégoût profond, presque d'un remords. Un remords dans le cœur d'Hassan, c'était chose rare!

Au milieu des fatigues de tous ces voyages, le disciple de Mowafek venait de se rappeler Aïsché, son premier amour, son premier rêve!

Aïsché!... Il revoyait le kiosque charmant qui avait servi si longtemps de nid à leurs vives amours; le jardin plein d'ombre derrière lequel il se cachait; le ruisseau, aux eaux claires et rapides, qui chantait en passant le long de ses rives fleuries...

Et puis cette ville de Nischabour où il avait été si heureux, où il avait noué les premiers liens de cette amitié qu'il ressentait encore pour ses deux condisciples, Omar Khiam et Nisamolmoulk, lui revint en mémoire.

Il eut envie d'y retourner. Là il retrouverait partout, à chaque pas, l'empreinte de ses meilleurs souvenirs.

Hassan était à quelques lieues seulement de Nischabour, il partit un jour à pied, après la prière du matin, et se dirigea vers cette ville.

Durant le trajet, son regard dévorait l'horizon, son pas s'appuyait ferme et rapide sur le sol; il marchait, et l'on eût dit que son front rayonnait!

Il était ému.

Était-ce le souvenir de la jeune fille qu'il avait aimée; était-ce seulement cette poésie étrange qui s'attache au passé heureux ou malheureux?

Hassan avait le cœur plein de joie; sa première jeunesse avait reparu et éclatait dans toute sa physionomie, son cœur battait avec force.

Dès qu'il aperçut de loin, au milieu de la plaine qui l'entoure, la ville de Nischabour avec ses mosquées et ses kiosques, ses rivières et ses verts ombrages, son pas devint encore plus rapide, et il se hâta d'atteindre le but de son voyage.

Arrivé aux portes de la ville, il secoua vivement la poussière qui souillait ses vêtements, et entra.

Hassan-Ben-Sabah n'avait en ce moment d'autre pensée qu'Aïsché; il marcha droit au kiosque qu'elle habitait avant son départ, et il y arriva en peu d'instants, l'esprit agité, le cœur haletant.

Le kiosque était toujours à la même place, rien n'avait changé; c'étaient les mêmes platanes sous lesquels il s'était si souvent oublié aux pieds de la belle jeune fille.

Quelle attention délicate avait ainsi conservé tous ces objets dans l'ordre où il les avait vus naguère? Pourquoi ce jardin était-il toujours vert sous l'éclatant soleil qui eût dû le brûler? Quelle main amoureuse en avait pris soin?

Aïsché était-elle toujours la maîtresse de cette retraite? L'avait-elle abandonnée? En ce moment encore, n'était-elle point cachée derrière les somptueuses draperies qui pendaient aux fenêtres?

Hassan n'osait avancer ni reculer. A chaque instant, il s'attendait à voir paraître l'amoureuse jeune fille au détour de quelque allée ombreuse, ou entendre prononcer son nom par cette voix dont il n'avait pas oublié encore le timbre doux et clair !...

Enfin, Hassan prit une détermination dernière; il frappa à la porte d'entrée, et, ayant dit son nom à l'esclave qui vint lui ouvrir, il fut introduit immédiatement dans le kiosque!...

Aïsché accourut à ce nom aimé, qui depuis bien longtemps n'avait pas retenti à ses oreilles, et elle se précipita, ivre de joie, folle d'amour, dans les bras d'Hassan.

Les premiers moments furent remplis par un échange de paroles ravies qui se pressaient sur leurs lèvres; ils se retrouvèrent, une heure durant, aussi jeunes, aussi enivrés, aussi fous qu'ils l'avaient été quelques années auparavant, et, pour cette heure, Aïsché aurait donné toute sa vie.

Cependant, après les premiers épanchements de leur amour, Aïsché demanda à Hassan ce qu'il avait fait depuis leur séparation; quels pays il avait visités; de quels honneurs on l'avait entouré?

Hassan raconta en souriant la vie qu'il avait menée.

Quelques années d'insouciance, d'oubli de toutes choses, pendant

lesquelles il avait mis à profit les mille ressources de son esprit, sans avoir atteint le but que son ambition se proposait!

Tout en racontant sa vie, Hassan considérait l'appartement dans lequel on l'avait introduit : rien n'y avait été changé; c'étaient la même disposition, le même jour voluptueux qu'il aimait; tous les objets que lui-même avait choisis, ou dont il avait naguère fait don à Aïsché.

Il lui prit les mains avec amour, et lui dit, d'un ton pénétré :

— Chère enfant! vous n'avez pas seulement conservé mon amour, dans votre cœur, vous avez voulu encore vous entourer de tous les objets qui vous le rappellent.

Ils m'ont coûté bien cher! dit Aïsché tristement et en secouant la tête.

— Comment? fit Hassan.

— Oh! c'est une douloureuse histoire!

— Expliquez-vous!

— Je ne sais si je le dois... Je crains, Hassan, que vous ne m'aimiez pas assez pour m'absoudre!...

L'histoire d'Aïsché était en effet triste et lamentable; la pauvre jeune fille avait bien souffert de l'oubli d'Hassan et de l'abandon dans lequel il l'avait laissée.

Aïsché avait d'abord lutté courageusement contre la misère, et ces mille nécessités de la vie qui la menacèrent dès qu'elle se trouva seule. Que faire? que devenir? Il fallait cependant prendre un parti.

Aïsché vendit ce kiosque où elle avait été si heureuse; elle vendit tout plutôt que de se vendre elle-même, et passa ainsi les quelques années qui s'écoulèrent entre le départ et le retour d'Hassan.

Mais, vers les derniers temps, la même situation se présenta, et, cette fois, Aïsché se retrouvant sans ressources, se vit obligée d'en

venir à ce dernier moyen qu'elle avait repoussé jusque-là avec indignation.

Toutefois, elle voulut tempérer l'odieux de cette résolution extrême, en servant encore par ce moyen son amour pour Hassan-Ben-Sabah.

A partir de ce moment, elle n'eut d'autre ambition que de rentrer dans la possession de ce kiosque, de tous ces objets qui lui rappelaient le temps heureux de son passé, et qu'elle avait perdus.

Elle avait réussi, quand Hassan revint, et ce dernier admira avec quel dévouement Aïsché avait agi, et il devint triste et rêveur quand il songea combien peu il était digne de tant d'amour.

Hassan resta quelques jours auprès d'Aïsché, puis il partit, mais cette fois pour ne plus revenir.

C'est quelque temps après qu'il arriva à la cour du sultan Meleck-schâh, dans la ville de Baghdad, et descendit au khan des marchands.

III.

Quand Hassan-Ben-Sabah se réveilla le lendemain de son arrivée, il se fit servir une magnifique collation, car il était un peu gourmand, et déjeuna avec son ami Émire-Dharab.

Le déjeuner est l'ami de l'homme ; Hassan pensait ainsi, et Émire partageait pieusement son opinion.

Tout en prenant leur repas, ils parlèrent d'une quantité de choses, et surtout de celle qui les attirait à Baghdad.

— Émire, disait Hassan à son ami, Émire, cette fois, je crois que la fortune nous a souri, et qu'avant peu nous obtiendrons cette faveur, ces trésors que nous cherchons. Pour moi, je commence à me lasser de notre vie d'aventures, et j'ai hâte de me reposer dans

une position calme, qui me permette de jouir en paix du fruit de mes travaux.

Émire secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— Ne vous bercez pas d'illusions, mon cher Hassan, répondit-il, nous avons, vous et moi, visité bien des contrées, et entretenu des rapports avec des hommes de nature et de mœurs différentes. Eh bien! vous l'avez dû remarquer comme moi, mon cher ami, les hommes sont partout les mêmes!

— Comment! fit Hassan étonné, douteriez-vous du cœur du philosophe que je viens chercher?

— J'en doute à ce point, mon cher Hassan, repartit Émire-Dharab, que je regrette que nous soyons venus.

— Mais expliquez-vous!

— Vous avez été lié d'amitié avec le grand visir Nisamolmoulk, vous avez étudié ensemble sous le célèbre Mowafek, vous vous êtes juré de rester dévoués l'un à l'autre, tout cela est-il vrai? Eh bien! qu'a donc fait le grand visir pour ses amis, depuis que vous vous êtes quittés?

— Il ignorait où nous envoyer prendre!

— Qu'a-t-il tenté pour vous découvrir?

— Je l'ignore!

— Non! non! croyez-moi, Hassan, le seigneur Nisamolmoulk ressemble à tous les amis, qui se souviennent quand ils sont malheureux, mais qui se hâtent d'oublier dès qu'ils sont riches et honorés.

Hassan ne répondit pas tout d'abord, puis enfin il haussa les épaules.

— Bah! dit-il avec un geste d'insouciance, il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète!... Qu'importe! Si Nisamolmoulk ne me reconnaît pas, s'il me repousse, s'il a oublié et notre amitié et nos serments, eh bien, Émire, nous partirons, nous

irons chercher fortune ailleurs, et j'aurai du moins la satisfaction de n'emporter avec moi aucune des illusions de ma jeunesse.

— Peut-être vaudrait-il mieux les garder, fit Émire.

— C'est ce que nous verrons, repartit Hassan en se levant.

Et sans attendre davantage, il prit le chemin de la salle d'audience du ministre, dans laquelle il ne tarda pas à entrer.

Il y avait foule ; chacun se pressait autour du trône élevé au fond de l'appartement, et sur lequel siégeait Nisamolmoulk dans ses habits de cérémonie.

Hassan avait conservé son costume de voyage ; il se mêla à la foule et attendit.

Plusieurs plaignants passèrent alors successivement devant le grand visir, lui exposèrent succinctement les motifs de leurs plaintes, et Nisamolmoulk leur rendit la justice avec impartialité, et aux applaudissements de la foule émerveillée.

Nisamolmoulk était très-aimé à Baghdad, et jamais le moindre mécontentement n'avait été exprimé contre son administration.

Ses arrêts étaient respectés comme ceux du juste, et l'on venait de très-loin pour le consulter et lui soumettre des différends importants.

Enfin un vieillard et une jeune fille s'approchèrent du trône sur lequel il était assis, et, après avoir salué profondément le grand visir, la jeune fille fit connaître ce qui l'amenait.

Elle raconta comment le vieillard avait abusé de la confiance que son père avait mise en lui, pour s'approprier une somme considérable qu'il lui avait remise en dépôt. Elle n'oublia aucun incident, rappela les dates du dépôt, et appela, pour confirmer son témoignage, un jeune homme qui paraissait avoir des motifs tout particuliers pour la défendre.

Enfin les charges parurent si accablantes, il fut si clairement établi que le vieillard s'était bien réellement rendu coupable du crime qu'on

lui reprochait, que le grand visir le renvoya avec des paroles sévères et en lui disant :

— Que Mohammed punisse les voleurs comme les parjures, et que la justice des hommes t'atteigne avant celle qui t'attend dans l'autre monde !...

Il avait à peine achevé ces mots, que Hassan-Ben-Sabah quitta la place qu'il avait gardée jusqu'alors, et s'avança vers Nisamolmoulk.

— Arrêtez ! s'écria-t-il.

Et comme tout le monde le regardait étonné :

— Mohammed punit plus sévèrement encore les parjures que les voleurs, poursuivit-il, et avant de songer à rendre la justice aux hommes, que le grand visir lui-même prouve ici qu'il n'a aucun crime de ce genre à se reprocher.

Cet incident avait fait subitement refluer toute la foule vers le trône de Nisamolmoulk, et ce dernier restait indécis, incertain, ne sachant que croire, et ne pouvant encore reconnaître Hassan sous son costume de voyage.

— Étranger, lui dit-il d'une voix sévère, ne sais-tu point dans quels lieux tu te trouves, et à qui tu adresses un pareil langage ?

— N'es-tu donc point le visir Nisamolmoulk ?

— Eh bien ?

— N'as-tu pas suivi pendant de longues années les leçons du vieux Mowafek ?

— En effet !

— Nisamolmoulk ne se souvient-il plus alors du serment qu'il a prêté le jour de la mort de son maître ?

— Mais qui es-tu ? qui es-tu ? demanda Nisamolmoulk, en quittant son siége et marchant vers Hassan.

— Je viens te demander si tu comptes tenir la promesse que tu fis alors, Nisamolmoulk... Je suis Hassan-Ben-Sabah !

Nisamolmoulk eut à peine entendu ces paroles, qu'il poussa un

cri de joie non équivoque, et courut se jeter dans les bras de son ancien condisciple.

— Hassan! Hassan! dit-il, vous! vous ici! Ah! je remercie le prophète de m'avoir réservé cette joie. Venez! venez!

Nisamolmoulk quitta alors la salle d'audience, il entraîna avec lui Hassan-Ben-Sabah, plus surpris qu'ému, et courut le présenter au sultan Melekschâh.

Puis, comme il était tout-puissant, il lui donna tout ce que son ancien condisciple avait pu rêver naguère d'honneurs, de titres, de trésors. Il l'attacha à la cour, l'introduisit près du sultan, et lui donna enfin la première place après lui, près du trône.

Un mois se passa ainsi, pendant lequel Hassan-Ben-Sabah s'abandonna tout entier à l'enivrement des grandeurs. Il avait associé à sa fortune son ami inséparable Emire-Dharab, et il s'oubliait dans l'opulence nouvelle qui les entourait.

Cependant, au bout d'un mois, la mauvaise nature de Hassan-Ben-Sabah se réveilla de nouveau, la jalousie entra dans son cœur, et il n'eut plus de repos qu'il ne se fût emparé tout à fait de l'esprit du sultan Seldjoukide.

D'ailleurs l'astuce de son caractère commençait à se dévoiler; il sut, à force de patience et grâce à son hypocrisie, s'emparer de l'esprit de Melekschâh, en affectant une loyauté sans bornes et la franchise de la vertu.

Bientôt ce dernier suivit ses conseils, lui en demanda même dans toutes les affaires importantes, et ne prit de résolution qu'après l'avoir consulté.

Ainsi, Hassan-Ben-Sabah travaillait sans remords à la chute de son bienfaiteur; il employait avec art tous les moyens qui pouvaient faire connaître au souverain les fautes commises dans le divan, même les plus légères, et l'irritait sans cesse contre son visir, par de perfides insinuations et d'astucieux raisonnements.

En peu de temps, Nisamolmoulk se vit sur le point de perdre son influence et son autorité.

Un soir, Hassan-Ben-Sabah était seul avec Emire-Dharab. Emire-Dharab était soucieux, Hassan venait de l'aborder le front rayonnant.

— Emire, lui dit ce dernier, réjouis-toi, nos affaires marchent grand train, avant qu'il soit longtemps, nous serons à la tête du divan.

— Dites-vous vrai?

— J'en suis sûr.

— Mais quels moyens prétendez-vous employer?

— Écoute, poursuivit Hassan, Nisamolmoulk a demandé au sultan Melekschâh un grand nombre de mois pour la confection du compte des revenus et des dépenses de l'État; et moi, aujourd'hui même, j'ai pris l'engagement de présenter ce même compte avant quarante-six jours. Si je réussis, Nisamolmoulk est perdu, et je le remplace.

— Et êtes-vous sûr de réussir?

— Tu en doutes?

— Le visir est encore bien puissant!

— C'est possible; mais le sultan a soumis à mes ordres, dès aujourd'hui, tous les écrivains de la chambre, et avec la protection de Mohammed, je terminerai ce compte pour le délai fixé!

Emire-Dharab ne répondit pas. Il attendit.

Hassan se mit à l'œuvre le lendemain du jour où il avait pris l'obligation que nous avons dite, et il travailla à la mener à bonne fin, avec une merveilleuse facilité. Au bout de quarante-six jours, le travail était terminé, et il courut, tremblant d'émotion, en porter les résultats au sultan qui l'attendait.

Mais, hélas! cette fois encore, Hassan-Ben-Sabah ne put recueillir le fruit de tous ses travaux.

Après un léger examen, Melekschâh lui rit au nez, lui reprocha sa présomption, et le chassa de sa cour sans vouloir même consentir à lui donner la moindre explication.

Pendant qu'il était occupé de ses calculs et qu'il cherchait à établir la balance entre les recettes et les dépenses de l'Etat, Nisamolmoulk avait adroitement regagné le terrain qu'il avait perdu, et pour conserver le pouvoir dont il jouissait, il avait trouvé bon de brouiller les comptes présentés par Hassan en en dérobant quelques feuilles.

Après tout, c'était de bonne guerre.

Comme Hassan ne put expliquer au sultan, qui avait été prévenu, le désordre imprévu de ses papiers, Nisamolmoulk saisit avec empressement cette occasion favorable d'éloigner de la cour un rival si dangereux.

Et pour qu'il ne doutât point de la haine qu'il avait laissée derrière lui, on envoya de toutes parts sur ses pas, non pour le prendre, Nisamolmoulk n'en avait nulle envie, mais pour faire semblant de lui donner la chasse.

Le grand visir convient, dans ses *Institutions politiques,* d'une manière très-naïve, que si ce malheur n'était pas arrivé au fils de Sabah, il aurait été forcé lui-même de quitter la cour et ses hautes fonctions.

Pendant ce temps-là, le paisible Omar engraissait et faisait un grand nombre d'enfants.

Hassan se retrouvait dans la même position que par le passé ; mais il avait de plus, dans le cœur, une rage profonde que son dernier insuccès lui avait inspirée.

Il s'éloigna rapidement de la cour de Melekschâh, et alla d'abord à Reï, puis à Ispahan, où il se tint caché dans la maison d'un certain Aboulfasl, afin de se dérober aux recherches de Nisamolmoulk.

Ne trouvez-vous point qu'après ces belles aventures, Hassan-Ben-Sabah avait suffisamment fait ses preuves, et qu'il avait tous les droits possibles au titre de Prophète ?

CHAPITRE III.

Suite des assassins. — Querelles dynastiques. — Philosophie d'Hassan. — Agréable maximes. — Citation d'Hassan. — Hassan est encore une fois puissant. — Sa nouvelle chûte. — Danger de mécontenter les généraux en chef. — Captivité d'Hassan. — La fontaine aux jeunes filles. — Médine. — Étrange regard. — Le geôlier bavard. — Mauvaise mine d'Hassan. — L'enlèvement. — Esprit d'une fée. — Comment les fées se bâtissent des boudoirs avec des nuages. — Le navire enchanté. — La conque marine. — L'écharpe de Médine. — Manière de s'en servir. La tempête. — La ville d'Haub. — La caravanseraï. — La courtisane. — Abdolkadir. — Souvenir de Nischabour et d'Omar Khiam. — Le fils du khalife. — Son crime. — Merveilles opérées par Hassan-Ben-Sabah. — Guérison du khalife. — Ruse de Fathma. — Disgrâce nouvelle de Hassan. — Utilité des fées. — Hassan devient un prophète sérieux. — Ses voyages. — Il séduit ses premiers disciples. — La forteresse d'Alamont. — Ce que peut couvrir la peau d'un bœuf, etc.

Le règne du sultan Melekschâh, dit M. Haumeer, est un des plus orageux de l'histoire du moyen âge en Orient; chaque pas est marqué par la chute d'anciennes dynasties et par l'élévation de nouvelles familles; dans le Taberistan, le Haleb et le Diarbekr, les dynasties de Beni-Siad, de Beni-Murdas et de Beni-Merwan disparurent; à leur place surgirent les familles de Danischmend et d'Ortok, et s'élevèrent les trônes de Roum, de Taberistan et de Maradin.

La race des Seldjoukides commençait à étendre ses branches jusque dans la Syrie à Karman, et dans l'Asie-Mineure.

A Baghdad, résidence des khalifes de la famille des Abbas, deux partis se firent, au nom de la religion, une guerre sanglante. Les sunnites et les schiites, les partisans de l'iman Eskhaari et ceux d'Haubeli se livrèrent d'affreux combats, au sein même de cette ville.

Quoique la monnaie fût frappée, depuis la mort de l'émir Ressassiri, au nom de la famille d'Abbas, et que les prières publiques fussent faites en son honneur, les deux saintes villes de la Mecque et de Médine priaient dans les temples pour le fanatique khalife Mostauszar, qui occupait le trône d'Égypte. Les daïs, ou missionnaires, c'est-à-dire les initiés des ismaëlites et les apôtres de la loge du Caire, parcouraient toute l'Asie pour faire des prosélytes et exciter des révoltes. Il en résulta des troubles qui ensanglantèrent souvent ce malheureux pays.

Ce n'est qu'après avoir quitté la cour de Melekschâh que l'idée vint à Hassan-Ben-Sabah de chercher à profiter de ces troubles qui agitaient le pays pour se créer des partisans, et donner le signal d'une révolte ouverte contre l'autorité et la loi.

Pour préparer son œuvre, il commença par vouloir convertir à ses opinions le reï chez qui il s'était réfugié. A cet effet, il resta quelque temps dans sa demeure.

Un jour qu'il se plaignait de Melekschâh et de Nisamolmoulk à son hôte, il finit en disant que s'il avait deux amis fidèles et dévoués, il aurait bientôt renversé la puissance de ce Turc et de ce *paysan*.

Cette parole remarquable dévoilait les projets ambitieux et profondément calculés du fondateur de l'ordre des Assassins, qui, alors, préludait déjà par la perte des rois et de leurs ministres. Ce mot contient le germe de toute la politique de cet ordre terrible.

« Les opinions sont impuissantes tant qu'elles bouleversent les

« têtes sans armer les bras ; le scepticisme et l'athéisme qui n'oc-
« cupent que des philosophes ou des oisifs ne renversent point de
« trônes ; le fanatisme religieux ou politique fait seul des révolu-
« tions. Qu'importe à l'ambition telle ou telle croyance, pourvu
« qu'elle trouve des instruments assez serviles pour exécuter ses
« projets ! Tout pour elle est d'avoir des esclaves adroits, de fidèles
« satellites et d'aveugles séides. Que ne peuvent deux êtres dévoués,
« animés par le génie d'un tiers et obéissant à ses ordres avec une
« entière abnégation ! »

Cette vérité, dont était convaincu l'audacieux Hassan, n'entra point dans l'esprit de son hôte le reï d'Aboulfasl, un des hommes les plus judicieux de son époque. Il prit ces paroles pour un signe de démence et ne douta point de la folie d'Hassan.

Car, disait-il, comment un homme sensé peut-il croire, qu'avec l'aide de deux compagnons, il luttera avec succès contre le sultan Melekschâh, dont la puissance s'étend depuis Antioche jusqu'à Kaschgar ?

Sans révéler à Hassan toute sa pensée, le reï lui fit prendre, à chaque repas, des boissons aromatiques et des mets préparés avec du safran, dans l'espoir de le guérir et de lui fortifier l'esprit.

Le fils de Sabah devina ses projets et se prépara à le quitter.

En vain son hôte employa-t-il toute son éloquence pour le retenir, Hassan partit bientôt après pour l'Égypte.

Il emmenait toujours avec lui Émire Dharab, qui avait décidément cessé de faire le négoce et s'attachait à sa fortune.

Hassan a laissé sur ce dernier et sur son départ pour l'Égypte quelques détails qu'il est bon, peut-être, de faire connaître au lecteur.

« Élevé, dit-il, comme mes aïeux, dans la doctrine des douze
« imams (*imamié*), je fis la connaissance d'un compagnon Ismaëlite
« (*refik*), appelé Émire-Dharab, auquel je fus bientôt uni par une

« étroite amitié. Je pensais que le khalife d'Égypte était un homme « imbu des doctrines des Ismaëlites et de celles de ses philosophes. « Émire prenait souvent avec chaleur la défense de leurs idées, et « nous nous disputions fréquemment sur des articles de foi. Les « critiques dont ma secte fut l'objet laissèrent cependant une pro- « fonde impression dans mon âme.

« Plus tard, je rencontrai un autre Ismaëlite, nommé Abou- « Nedschmsaradsch, qui, sur ma demande, m'expliqua leur reli- « gion, m'en donna une entière connaissance; enfin, je trouvai un « daï, missionnaire, nommé Moumin, auquel le scheikh Abdol- « melek-Ben-Attasch, supérieur des missions à Irak, avait permis « d'exercer cette fonction. Je le priai d'accepter mon serment de « fidélité au nom du khalife fatémite. Il refusa d'abord, parce que « j'étais revêtu de plus grandes dignités que lui; mais comme je le « pressais sans cesse, il céda enfin à ma volonté.

« Le scheikh Abdolmelek, qui à cette époque vint à Reï, eut tant « de plaisir à converser avec moi, qu'il m'accorda sur-le-champ « l'emploi de missionnaire de l'autel et du trône (daï), et m'engagea « à aller en Égypte, pour jouir du bonheur de servir l'iman Mos- « tauzar, khalife fatémite alors régnant. Au départ du scheikh de « Reï pour Ispahan, je me mis en route pour l'Égypte. »

Il était dans la destinée de Hassan-Ben-Sabah de lutter longtemps avant de fonder l'ordre dangereux et infâme auquel il était appelé à donner la vie.

C'était déjà un commencement que d'avoir choisi une voie définitive, et d'avoir accepté l'emploi de missionnaire. Son génie et son audace devaient faire le reste.

Depuis longtemps il avait été initié en Perse aux mystères immoraux des Ismaëlites. C'est pour cette raison, vraisemblablement, qu'il avait été jugé tout de suite digne de répandre leurs doctrines.

D'ailleurs, la renommée avait porté jusqu'au khalife Mostauzar la

nouvelle de ses talents spéciaux, et de l'autorité dont il avait joui à la cour du sultan Melekschâh. On se montra heureux de s'être attaché un pareil missionnaire, et on le reçut avec honneur et distinction.

Le supérieur des missions, ou grand-maître de la loge, Dail-Dool, le schérif Tahre-Kaswimi, et quelques autres personnes d'un haut rang, furent envoyés à sa rencontre jusqu'à la frontière. Dans la ville, Mostauzar lui assigna une demeure particulière, le fit complimenter par les officiers de la cour et le combla de faveurs.

Mostauzar ne parla bientôt plus de lui qu'avec les plus grands éloges ; et telle était, dit-on, l'affection qu'il lui portait, que ses parents et les premiers fonctionnaires assuraient tout haut que Hassan allait incessamment être nommé grand visir.

Ce dernier retrouva donc encore une fois ce pouvoir dont il avait joui un moment à la cour de Melekschâh. Mais, maintenant, il rêvait déjà une autre puissance et d'autres honneurs.

Initié à tous les secrets de la loge du Caire, il ne tarda pas à dévoiler les plans de son ambition sans bornes; il ne voulait pas moins que la chute du khalifat de la famille d'Abbas, et l'élévation d'un trône nouveau sur la ruine de l'autre.

Cet homme, jusque là simple missionnaire du khalife fatémite Mostauzar conçut le projet de s'assurer à lui-même la domination, au lieu de travailler pour son maître, et pensa tout autant à renverser l'œuvre de son souverain, qu'à élever et affermir l'édifice de sa propre grandeur.

Comme dans l'opinion des mosliniens, l'iman et le khalife seuls doivent être investis du pouvoir, les peuples n'étaient divisés que sur le point de savoir si c'était à la famille d'Omnia, à celle d'Abbas, ou à celle de Fatima, que la suprême puissance devait légitimement être transmise.

Les ambitieux qui voulaient s'emparer de l'autorité n'avaient d'au-

tre moyen d'y parvenir que de l'exercer à l'ombre du khalifat, qui lui-même n'était plus alors qu'un simulacre de puissance.

C'est ce que voulut tenter Hassan-Ben-Sabah ; mais cette fois encore il échoua. Un grain de sable suffit quelquefois pour faire tomber le char le plus solide.

Du temps qu'il était fort avant dans les bonnes grâces de Mostauzar, Hassan eut plusieurs querelles avec Bedar-Dochemali (Pleine-lune-de-beauté), Emir-Oldschouyousch, ou généralissime, qui commandait l'armée des Ismaëlites avec un pouvoir absolu ; ces querelles avaient eu pour cause la révolution que fit naître, à cette époque, la succession au trône d'Egypte.

Le kalife avait proclamé son fils Vésar son successeur légitime, tandis qu'un parti, à la tête duquel se trouvait Bedar-Dochemali, avait nommé comme seul digne du trône, son autre fils Mostéali, qui, plus tard en effet, succéda à son père.

Hassan soutint les droits de Vésar, et s'attira par là la haine du généralissime, qui, non content de le traiter avec la plus grande animosité, détermina enfin le khalife à faire emprisonner le fils de Sabah dans la forteresse de Damiette.

Ainsi, encore une fois, Hassan se trouvait tombé des plus hautes régions du pouvoir.

Mais ce fut la dernière, car il avait enfin compris où était la vérité de la vocation.

Toutefois, il était enfermé dans une forteresse escarpée, gardé à vue avec une vigilance qui ne laissait aucun espoir d'évasion ; il fallait attendre patiemment, et remettre provisoirement son sort entre les mains de Mohammed.

C'est ce que fit Hassan, qui se consola en disant : *C'était écrit.*

Du cachot dans lequel on l'avait enfermé, Hassan voyait l'horizon sans fin se dérouler au loin, et pendant les premiers jours de sa captivité, ce spectacle lui procura des distractions salutaires. De-



del — Ferdinand sculp

LA FONTAINE AUX JEUNES FILLES.

vant lui la plaine était immense et n'avait de bornes au loin que le ciel bleu....

Çà et là, quelques bouquets d'arbres brûlés par les ardeurs du soleil, et de petits ruisseaux, presque desséchés, parsemaient l'étendue comme de petites taches sombres oubliées sur un voile de lin.

Mais ce qui attira particulièrement l'attention d'Hassan, ce qui lui procura de réelles distractions, ce fut une sorte de fontaine publique, située à quelques pas de sa prison, assidûment fréquentée par les jeunes filles de Damiette.

La première fois qu'Hassan vit arriver de tous côtés ces gracieuses enfants, portant sur leurs épaules les vases qu'elles venaient remplir, la première fois qu'il entendit leurs rires clairs et le son harmonieux de leurs voix si fraîches, il se sentit remué jusqu'au plus profond de son cœur, sans pouvoir comprendre la nature de cette émotion inusitée.

Il se pencha autant qu'il put à sa fenêtre, et regarda.

Toutes ces jeunes filles étaient belles et jeunes, et rien ne semblait altérer la sérénité de leur gaîté. Une surtout, paraissait posséder le doux privilége d'égayer ses compagnes, et sa venue était toujours le signal d'une satisfaction unanime dans le groupe qu'elle venait augmenter.

C'était presque une enfant encore ; elle avait de beaux yeux noirs qui regardaient franchement; ses longs cheveux tombaient en flots d'ébène sur ses épaules brunes, et elle portait le costume pittoresque des filles de Damiette avec une aisance, une grace, une distinction toute particulières.

Hassan sentit qu'il s'intéressait à cette jeune fille plus qu'aux autres; quand elle ne venait pas le soir, il se sentait mécontent et triste; quand elle venait au contraire, il lui semblait qu'un poids tombait de dessus sa poitrine, qu'il respirait plus librement, et ses nuits étaient moins agitées.

Quelques semaines se passèrent ainsi sans incident. Les jeunes filles étaient toujours aussi rieuses, aussi folâtres, et leur gaîté montait chaque soir en joyeux éclats jusqu'à la prison d'Hassan.

Une fois entre autres, il avait entendu appeler la jeune fille qu'il avait remarquée du nom de Médine, et, depuis ce jour, il n'avait eu garde d'oublier ce nom.

Un jour, cependant, Médine ne vint pas au rendez-vous habituel, et la réunion fut moins gaie que d'habitude. Le prisonnier entendit à plusieurs reprises prononcer son nom; mais malgré toute l'attention qu'il portait aux paroles que l'on échangeait près de la fontaine, il ne put saisir ce que l'on disait.

Qu'était-il arrivé à Médine? Son absence inquiéta Hassan-Ben-Sabah, et ce fut avec une sorte de fièvre qu'il attendit le lendemain. Comme la veille, Médine manqua au rendez-vous. Huit jours s'écoulèrent de cette façon, pendant lesquels Hassan éprouva toutes les douleurs de l'inquiétude la plus sincère.

Médine était malade sans doute, la gaîté de ses compagnes s'était éteinte, comme par enchantement; on n'entendait plus ni rires ni joyeux propos; la tristesse régnait dans le petit groupe, et c'est à peine si, pendant toute la soirée, on échangeait quelques paroles autour de la fontaine.

Pourquoi cette préoccupation du captif qui rêvait déjà l'empire sanglant du poignard? — Ne savez vous plus l'histoire du prisonnier qui pleura la mort de son araignée?

Hassan ne savait à qui s'adresser pour avoir des renseignements, et cependant il ne vivait plus; nuit et jour il cherchait qui pourrait lui donner des nouvelles de Médine.

Son geôlier était un homme dur, avec lequel il n'était pas possible d'entamer la moindre conversation. Il ne pouvait s'adresser aux jeunes filles elles-mêmes : cette imprudence eût suffi à le faire chan-

ger de prison, et il n'eût voulut pour rien au monde se priver du spectacle de tous les soirs.

Pendant huit jours, Hassan souffrit donc sans rien dire, et remettant son espoir en Mohammed, il attendit qu'une occasion favorable se présentât.

Enfin, le huitième jour, Médine revint; mais elle était pâle et triste, ses joues avaient maigri, sa démarche était languissante, ses compagnes parurent l'accueillir avec une compassion douce et résignée.

Médine parla peu, et ne se mêla point aux ébats de ses jeunes compagnes. Seulement, Hassan, qui ne la quittait pas des yeux, remarqua avec une étrange émotion que la jeune fille, avant de s'éloigner, jeta de son côté un long regard.

Que s'était-il donc passé depuis qu'il ne l'avait vue? C'était bien à lui que ce regard s'adressait... il ne pouvait en douter; il en était certain... Etait-ce de la bienveillance, ou seulement le hasard?

Hassan eut mille inquiétudes et mille espoirs.

Toutefois, ce roman étrange ne devait pas s'arrêter là.

Le lendemain, dès que le jour parut, Hassan entendit la porte de sa prison grincer sur ses gonds, et le guichetier entrer.

Ce n'était plus le même. Celui-ci avait quarante ans à peine; sa physionomie était moins dure; il portait sur le visage l'indice certain d'un caractère gai. Il parla à Hassan, et lui demanda s'il se trouvait bien du régime de la prison.

Il y avait longtemps que le fils de Sabah n'avait entendu une voix humaine; il y avait longtemps surtout qu'on ne lui avait témoigné un intérêt quelconque. Cet intérêt inattendu l'étonna moins encore qu'il ne l'attendrit.

— Je n'ai pas trop lieu de me plaindre, répondit-il à son geôlier, mon cachot est triste et sombre comme tout cachot; mais j'ai du moins ici quelque distraction.

— Ah!... les jeunes filles de la fontaine! fit le geôlier.

— En effet! les jeunes filles de la fontaine.

— Elles sont rieuses et folles; de la bonne et franche gaîté, n'est-ce pas?

— Oui, elles m'amusent de leur babil. Les connaissez-vous?

— Eh qui ne les connaît!

— Il y en a une surtout dont le visage m'a frappé.

— Je sais de qui vous voulez parler...

— De Médine.

— C'est cela même.

— Qui est-elle? Quel est son père? sa famille?

— Oh! oh! on ne sait trop, répartit le geôlier avec un clignement d'yeux significatif; Médine est une fille qui est fort connue dans Damiette, et dont tout le monde a presque peur!

— Vraiment!

— Oui, les plus courageux craindraient d'exciter son courroux.

— Et pourquoi donc?

— Médine entretient, dit-on, un commerce suivi avec les Génies.

— Dites-vous vrai? s'écria Hassan.

— Je rapporte ce que tout le monde sait.

Hassan devint pensif, puis il reprit, quelques secondes après :

— Ce que vous me dites là est vraiment bizarre, mais me m'étonne pas... Dès le premier jour où je l'ai vue, j'ai conçu de cette jeune fille une opinion toute particulière... Ah! si j'étais libre!...

Le geolier sourit à ce souhait et haussa les épaules.

— Remerciez le prophète, plutôt, lui dit-il, de n'être point libre en ce moment.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, si vous n'étiez point enfermé entre les murailles de ce cachot, la jeune fille dont nous parlons en ce moment, vous ferait peut-être un mauvais parti!

— Elle me hait donc?

— Voilà ce que disent ses compagnes du moins, mais je tâchera d'éclaircir le fait sans me compromettre.

Le geôlier se retira sur ces paroles, laissant Hassan en proie à une vive agitation.

Pourquoi Médine lui en voulait-elle? que lui avait-il fait? que voulait dire ce changement de geôlier, et pourquoi celui-ci enfreignait-il aussi facilement le réglement sévère de la prison, qui interdisait, sous les peines les plus dures aux gardiens, d'échanger la moindre parole avec leurs prisonniers.

Hassan avait des soupçons qui n'attendaient qu'un prétexte pour devenir des certitudes; il hésitait, son cœur cherchait, mais, vainement, dans un autre sentiment, la raison de ces faits que rien n'expliquait naturellement.

Et puis il se rappelait, avec une singulière émotion, ce long regard que Médine lui avait jeté avant de se retirer, la dernière fois qu'il l'avait vue.

Ce regard n'était pas de la haine : c'était presque de la sympathie, peut-être de l'amour!

Hassan ne ferma pas l'œil de la nuit.

Le lendemain, il attendit avec une anxiété fiévreuse que l'heure vînt où les jeunes filles se réunissaient autour de la fontaine.

Selon son habitude, Médine vint avec son vase; mais elle était encore plus triste, plus préoccupée que la veille; elle causa peu avec ses compagnes, et, quand elle se retira, elle ne manqua pas de jeter, comme la veille, un long regard au prisonnier.

Huit jours se passèrent ainsi, et, chaque soir, la même répétition se reproduisit.

Du reste, le geôlier était devenu tout à coup taciturne et sombre, comme l'avait été son prédécesseur avant lui, et, malgré les pres-

santes sollicitations dont il avait été l'objet de la part d'Hassan, il n'avait laissé échapper aucune parole.

Hassan ne savait que penser; il tomba bientôt dans une sorte d'abattement; et ne voyant aucune chance de salut, il résolut d'attendre avec patience, et sans plus s'inquiéter, le sort que Mohammed lui réservait.

Un soir, le geôlier entra doucement dans son cachot, et s'approcha de lui d'un air mystérieux.

— Monseigneur, lui dit-il, vous ne dormez pas?

Hassan se leva en sursaut.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il avec avidité.

— Une grande nouvelle!

— Explique-toi.

— Cette nuit on doit venir vous prendre.

— Moi!... Pour me tuer?...

— Chut! ayons de la prudence, et n'opposez aucune résistance à ceux qui se présenteront. Vous dormirez, ou vous ferez semblant de dormir; les hommes entreront alors dans votre cachot, s'empareront de votre personne en proférant des cris de mort, vous garotteront sans pitié; ne dites rien, laissez-les faire, la moindre résistance de votre part pourrait tout perdre.

Mais que feront-ils de moi? demanda Hassan avec une certaine inquiétude.

— Cela les regarde, moi je n'en sais rien, répondit le geôlier; ils ont reçu des ordres, ils les exécuteront, voilà tout; quant au reste, vous le verrez bien.

Le geôlier n'en ajouta pas davantage et disparut.

Comme on le comprend bien, Hassan resta éveillé toute la nuit.

Il s'était couché cependant, pour faire croire à son sommeil dans le cas où l'on viendrait le prendre, comme on le lui avait annoncé;

mais son esprit battit la campagne, cherchant quelle était cette mystérieuse intervention à laquelle il allait devoir sa liberté.

Malgré lui, le souvenir de Médine revenait sans cesse le visiter, et il s'attendait à chaque instant à la voir paraître.

Hassan avait foi en elle; il savait qu'elle entretenait un commerce suivi avec les Génies, et s'attendait à tout de sa part.

D'ailleurs, peu lui importait de mourir; la vie misérable qu'il menait ne lui souriait que fort peu; à tout prendre, il valait encore mieux s'exposer à la mort pour sortir de cette condition, que de la supporter éternellement.

Hassan n'avait pas oublié l'amitié que lui portait Mostauzar; il savait pertinemment qu'il n'était pour rien dans les violences dont il était l'objet; il espérait trouver près de lui un appui résolu, dès qu'il serait rendu à la liberté. Il fallait donc tout faire pour recouvrer cette liberté.

Vers onze heures de la nuit, Hassan entendit un bruit formidable s'élever tout à coup à quelque distance.

C'était comme un ébranlement général, un tremblement de terre, une secousse terrible qui fit remuer un moment et craquer les murs de la prison.

Hassan crut que son dernier jour était venu; il se mit sur son séant et écouta effaré!

Un murmure confus avait succédé à ce fracas assourdissant, et ce murmure grossissait d'instant en instant, comme les vagues tumultueuses qui se précipitent furieuses sur la falaise, par un jour de tempête.

Hassan eut une indicible épouvante, et une sueur glacée perla sur son front.

Le murmure approchait toujours, il s'enflait, et maintenant il pouvait démêler, parmi tout ces bruits confus dont il était composé, des voix d'hommes et de femmes, des cris de mort, des menaces sanglantes.

Un instant même, il crut entendre proférer son nom!

Il se leva.

Sa fenêtre était ouverte, il y jeta un rapide coup d'œil, et se retira presque aussitôt, en jetant un grand cri.

Le spectacle était étrange!

Au milieu des ombres épaisses de la nuit, répandues de toutes parts, à la lueur rouge et sanglante de flambeaux de poix, une foule immense en guenilles sautait et chantait sur la place qui entoure la prison.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, mêlés et confondus, exécutaient une sarabande forcenée, en appelant Hassan le fils de Sabah, et ordonnant de le mettre à mort, de le déchirer impitoyablement et de jeter ses membres en pâture aux oiseaux de proie! Ce désordre était horrible à entendre, ce spectacle était effrayant à voir.

Hassan se cacha la tête dans ses mains, et se réfugia à l'autre bout de sa prison.

Il avait peur!

Tout à coup cependant, et comme s'il eût retrouvé la force, la confiance, la foi qui lui avaient fait défaut un instant, il bondit de sa place, releva son front inspiré, et revint se pencher en souriant à la fenêtre.

Le bruit continuait toujours, le spectacle était toujours le même.

En ce moment, un son de pas se fit entendre dans le corridor qui conduisait à son cachot; Hassan se rappela les instructions qui lui avaient été données par son geôlier; il quitta brusquement son poste d'observation et courut se jeter sur son lit de paille.

La porte s'ouvrit presque aussitôt, et quelques hommes entrèrent.

Ainsi qu'on le lui avait annoncé, ces hommes se précipitèrent sur lui avec une ardeur qui était peut-être feinte, mais qui paraissait bien réelle, le garrottèrent étroitement, et l'ayant chargé sur leurs épaules, ils s'éloignèrent sans lui avoir adressé une seule parole.

Hassan leur avait fait voir, d'ailleurs, qu'il pouvait être aussi discrêt qu'eux, car il s'était bien gardé d'ouvrir les lèvres.

On partit.

Les hommes prirent un chemin détourné, descendirent une grande quantité de marches, entrèrent dans une sorte de corridor, qu'à sa fraîcheur humide Hassan reconnut pour être souterrain, et marchèrent ainsi longtemps.

Au bout d'un quart d'heure à peu près, ils sortirent de la prison.

Hassan sentit un vent frais et humide lui fouetter le visage, et entendit un certain bruit semblable à celui du vent sur les vagues.

Il était en pleine campagne, à deux pas de la mer.

Sa poitrine respira plus à l'aise, et il commença à croire que Mohammed ne l'avait pas tout à fait abandonné.

Cependant les hommes marchaient toujours; ils atteignirent bientôt le port, où un navire les attendait, et ayant donné le signal aux marins qui montaient le navire, celui-ci partit et s'éloigna vers la pleine mer.

On avait ôté à Hassan les liens qui retenaient ses membres, et maintenant il pouvait aller et venir sur le pont, sans qu'un geôlier gênât sa liberté! Mais les hommes continuaient d'être muets, et les questions que Hassan leur adressait sur leurs projets et le but de leur voyage restaient sans réponse.

Hassan vit bien que sa persistance était inutile, et comme après tout, ce qui s'était passé jusqu'à ce moment devait le rassurer sur la suite de cette aventure, il s'assit sur le pont et regarda la mer et le ciel, ces deux infinis.

Le ciel était pur, la mer calme.

Mille paillettes phosphorescentes brillaient dans le sillon sombre tracé par le navire au milieu des flots; le ciel resplendissait d'étoiles.

La brise qui s'était levée enflait doucement la voile, et imprimait

au navire un mouvement berceur ; Hassan se serait endormi volontiers sur le pont, mais la curiosité suffisait à le tenir éveillé.

Du reste, l'équipage entier était muet comme les hommes qui l'avaient enlevé à la prison de Damiette, et à part ceux que la manœuvre réclamait, les marins étaient tous couchés sur le pont, et dormaient ou rêvaient.

En ce moment, Hassan-Ben-Sabah vit à quelque distance de lui un singulier phénomène.

Une vapeur blanche s'éleva un instant au-dessus des flots profonds, grandit en se dirigeant vers les cieux et finit par marcher vers Hassan, qu'elle enveloppa bientôt tout entier dans ses plis transparents.

Hassan ouvrit les yeux avec avidité ; le navire semblait avoir disparu, il n'en restait plus que cette partie sur laquelle il était nonchalamment couché. Seulement, à quelques brasses du navire, une charmante conque marine se berçait sur les flots, et sur cette conque une gracieuse jeune fille.

Hassan en fut comme ébloui, car cette jeune fille n'était autre que celle qu'il avait vue la veille encore auprès de la fontaine de Damiette.

La jeune fée lui sourit, et ayant sauté à bas de sa conque, elle courut sur les vagues, qu'elle effleurait à peine de ses petits pieds blancs, et vint s'asseoir près de Hassan.

— Médine ! Médine ! s'écria ce dernier ivre de joie et d'espoir ; comment êtes-vous ici ?

— C'est moi qui vous ai sauvé, répondit Médine en rougissant, cette nuit, avec le seul secours de mon art.

— Mais comment ! comment avez-vous pu ?...

— Oh ! c'est fort simple ! répliqua Médine avec un fin sourire ; cette nuit, une des tours les plus solides de la ville s'est écroulée avec grand fracas, et les habitants effrayés ont cru voir dans cet accident un miracle opéré par Mostauzar, et Hassan-Ben-Sabah. Vos

envieux voulaient vous mettre à mort ; ils avaient ameuté le peuple ; j'ai gagné quelques geôliers, et avec le secours des hommes qui vous accompagnent et qui vous conduisent dans quelque île solitaire, je vous ai arraché à une mort certaine. N'ai-je pas bien fait?...

— Ah! Médine, répondit Hassan avec enthousiasme, Mohammed me réservait donc cette joie suprême de vous devoir la vie et la liberté. Vous ne me quitterez plus.

— Oh! je ne puis vous suivre, objecta Médine.

— Quoi! vous allez partir... me quitter!...

— Pas tout de suite, fit la jeune fille avec un regard céleste, mais dès que les premiers feux du jour doreront le bout des lames bleues, je m'envolerai.

— Et je ne vous reverrai jamais.

Médine prit un air pensif, et elle laissa tomber son front pur dans sa main blanche.

— Ecoutez, Hassan, lui dit-elle, je ne puis vous dire quelle destinée vous attend, parce que ce secret n'est pas le mien, mais celui de Mohammed ; mais un lien puissant m'attache à vous, et ce lien c'est votre amour ; tant que vous ne le romprez pas, je veillerai sur vous comme une sœur sur son frère, comme une maîtresse sur son amant : je vous serai dévouée et soumise, et je ne me ferai jamais attendre quand vous songerez à m'appeler.

— Et comment vous appeler, objecta Hassan, quel signal vous donner ; quelle parole sacramentelle prononcer!

Médine détacha lentement l'écharpe de gaze qui entourait ses reins souples et forts, et la présenta à Hassan d'un geste gracieux.

— Voici mon écharpe, Hassan, lui dit-elle d'une voix émue, qu'elle ne vous quitte pas ; elle sera votre sauvegarde, elle sera votre fortune. En l'appuyant sur vos lèvres et en prononçant mon nom, vous m'aurez appelée ; en quelque lieu de la terre que je sois, j'accourrai.

Elle s'arrêta et reprit :

— Mon écharpe a encore un autre don : serrée autour de votre taille, elle sera un gage de force; avec elle, vous vaincrez; sans elle, vous serez vaincu.

— Et cette écharpe m'appartient ?

— La voici !

Médine et Hassan conversèrent encore quelque temps ainsi, enveloppés de cette vapeur blanche qui les rendait invisibles à tous les regards humains, et quands les premières lueurs du jour colorèrent l'horizon, Médine se leva, baisa doucement le front du disciple de Mowafek, qui s'était endormi dans ses bras, et disparut comme elle était venue.

Quand Hassan rouvrit les yeux, et qu'il ne vit plus la jeune fille à ses côtés, il crut qu'il avait été le jouet d'un rêve. Mais l'écharpe était bien serrée autour de sa taille, et les matelots, qui avaient recouvré la parole, lui demandèrent avec étonnement où il avait passé la nuit, qu'ils ne l'avaient pas vu depuis la veille.

Après cela le doute eût été impossible !

Hassan se releva donc avec confiance, et remercia Mohammed et Médine du plus profond de son cœur.

Il avait foi dans ce qui lui arrivait, et il ne douta pas un moment de la réalité de la puissance de Médine.

Il se mit donc à causer avec les hommes du bord, et leur demanda où ils avaient l'intention de le mener; et comme il lui fut répondu qu'ils faisaient voile vers l'Afrique, il chercha à les dissuader, sans pouvoir y parvenir; il eût bien voulu pouvoir consulter Médine sur ce qu'il avait à faire, mais le soleil était à peine levé, et il n'osait la faire paraître à une pareille heure.

Hassan oubliait que les fées et les génies ont le don de se rendre invisibles, le jour comme la nuit, et qu'il pouvait en conséquence se



APPARITION DE MÉDINE.

passer cette fantaisie. Il s'abstint, ce qui prouve qu'il était encore très-novice dans son nouveau métier d'omnipotent.

Cependant, dès que les ombres se répandirent sur la surface de la mer, Hassan eut recours à son talisman, et, comme la veille, la vapeur blanche s'éleva du sein des flots, et lui apporta la charmante enfant de Damiette.

Quand les deux amants eurent longuement parlé de leurs amours, Hassan fit part à Médine de ce qu'il tenait des marins de l'équipage, et de leur dessein de le transporter en Afrique.

— Je le savais, répondit Médine, et je ne l'aurais pas permis; mais je vois, Hassan, que vous avez hâte de retourner sur la terre-ferme, et, je rapprocherai, autant qu'il sera en mon pouvoir, ce moment désiré; dès demain même, je vous délivrerai.

— Mais quel moyen emploierez-vous? demanda Hassan, que la curiosité tenait toujours.

— Quoiqu'il arrive, Hassan, repartit la brune jeune fille, ne montrez aucune épouvante; ne craignez rien, et n'oubliez jamais que Médine veillera sur vous, tant que vous l'aimerez.

La nuit se passa comme la précédente, et, quand vint le jour, Médine, cette fois encore, baisa le front d'Hassan, qui s'était endormi à ses côtés, et disparut.

Le lendemain, le même étonnement se manifesta parmi les marins, quand Hassan se montra au milieu d'eux. On l'avait cru tombé à l'eau; mais on ne s'en était pas inquiété davantage, car on commençait à le croire doué d'un pouvoir surnaturel et au-dessus des dangers ordinaires qui peuvent menacer la vie humaine.

Ceci témoigne qu'il est quelquefois dangereux de passer pour un esprit.

Cependant Hassan-Ben-Sabah n'avait point oublié sa conversation avec Médine, et il attendait impatiemment l'effet de cette intervention qu'elle lui avait promise.

Vers le milieu du jour, un point noir parut à l'horizon, et la figure des matelots parut s'assombrir tout d'un coup. Ce point noir, c'était ce que l'on appelait, en terme de marine, un *grain*. Or un grain c'est une tempête.

Les marins se mirent aussitôt en mesure de recevoir le grain ; ils descendirent rapidement la voile, pour ne point offrir de prise au vent, et se placèrent chacun à son poste de manœuvre.

Toutes ces mesures n'étaient pas inutiles, car, à peine étaient-elles terminées, que le vent se prit à souffler dans les cordages avec une violence âpre et désordonnée, et qu'il coucha le navire sur le flanc. Ce n'était que le commencement.

Le navire se releva vigoureux et fier sur sa quille, et se remit à fendre les flots devenus plus menaçants. Les matelots ne s'étaient pas trompés un seul instant sur la grandeur du danger qu'ils allaient courir, et ils se multipliaient sur tous les points pour faire face à l'orage.

Cependant Hassan s'était assis tranquillement sur l'arrière du navire, et il regardait d'un œil paisible ce combat des hommes contre la Destinée.

Dans un de ces moments redoutables où le navire craquait de la base au sommet, où le vent se déchaînait avec une fureur violente, où les vagues soulevées, plus hautes que les mâts, menaçaient de tout engloutir, les matelots s'arrêtèrent stupéfaits devant Hassan, immobile et souriant, inaccessible à la crainte.

Un d'eux lui demanda la cause de cette sécurité qui se peignait sur son visage ; Hassan haussa les épaules, et montra le ciel d'un doigt prophétique :

— Notre Seigneur (*Sidna*), répondit-il, m'a promis qu'aucun malheur ne m'arriverait !

Et comme ses compagnons le regardaient avec étonnement, il les

invita à jeter un coup d'œil sur ce qui se passait en ce moment autour d'eux.

En effet, la mer s'apaisa aussitôt comme par enchantement, le vent cessa de siffler, la pluie de tomber, et le navire reprit sa route.

— Eh bien! ajouta alors Hassan d'une voix ferme, me croirez-vous maintenant, quand je vous parlerai? Le Seigneur ne veut pas que j'aille en Afrique, et il vous engloutira tous, si vous tentez de m'y conduire contre sa volonté.

— Mais où voulez-vous donc aller, puissant prince? demandèrent les matelots.

— En Syrie! répondit Hassan-Ben-Sabah.

Dès ce moment, dit le biographe d'Hassan, ses compagnons de voyage reprirent confiance, et devinrent ses plus fidèles disciples. C'est ainsi qu'il sut profiter du hasard et des événements naturels pour augmenter sa puissance.

Nous faisons cette réflexion pour les personnes incrédules qui auraient le cœur de mettre en doute l'intervention de la fée Médine, l'écharpe et la chambre à coucher économique.

La nuit même, un vent favorable s'éleva, et le vaisseau aborda bientôt sur les côtes de Syrie.

A peine débarqué, Hassan se dirigea vers Haleb.

Mais ses vêtements se ressentaient d'un long séjour dans la prison de Damiette et sur le pont du navire; en entrant dans Haleb, il se rendit à l'établissement de bains, et de là au Bezestein, pour y faire emplette de quelque vêtement qui montrât moins la trame.

C'était le matin, les boutiques s'ouvraient une à une; Hassan n'eut que l'embarras du choix.

Cependant, comme il venait d'entrer dans une boutique, une dame, suivie d'un eunuque, y entra également, et demanda à choisir des étoffes d'un prix extrêmement élevé. Le marchand laissa aussitôt

Hassan, pour servir une pratique qui lui paraissait plus digne de tous ses soins.

Mais, malgré la variété et le bon goût des étoffes qui lui furent présentées, la dame n'en trouva aucune qui lui plût, et se tournant vers Hassan, elle dit au marchand, en lui montrant l'écharpe qu'il portait, qu'elle désirait en posséder une semblable, et qu'elle la payerait au poids de l'or s'il pouvait la lui procurer.

Hassan demeura interdit de se voir ainsi mêlé à la conversation; cependant il se rapprocha de la jeune dame, et lui dit qu'il regrettait de ne pouvoir la lui offrir; mais que pour tout l'or du sultan de Baghdad il ne pourrait s'en dessaisir, attendu qu'elle ne lui appartenait pas.

La dame avait relevé son voile pour mieux examiner le tissu de l'écharpe dont on parlait, et Hassan put admirer la beauté de son visage.

Jamais encore il n'avait rien vu de plus parfait.

Elle avait une peau plus blanche que le satin; ses cheveux noirs encadraient harmonieusement son visage; ses yeux avaient l'éclat et la vivacité de l'étincelle.

Hassan se sentit troublé, car cet illustre prophète était d'une complexion très-folâtre, et peu s'en fallut qu'il ne consentît à faire don de l'écharpe; mais le souvenir de Médine lui revint fort à propos à l'esprit, et il s'arrêta.

D'ailleurs la jeune dame avait baissé son voile et ne le regardait plus; le trouble qui s'était emparé de lui s'était un peu calmé, il ne songea qu'à choisir des vêtements à son goût, et à s'éloigner. La jeune dame n'insista pas davantage, et se retira bientôt, suivie de son eunuque, sans avoir fait la moindre emplette.

Dès qu'elle fut sortie, Hassan s'empressa d'acheter ce dont il avait besoin, et retourna au caravanseraï où il était descendu.

Mais à peine y fut-il, que l'eunuque de la dame qu'il avait vue un

moment auparavant chez le fripier y arriva et demanda à lui parler.

— Vous êtes le plus heureux des hommes, dit cet eunuque à Hassan, ma maîtresse m'envoie vers vous; elle n'a pu vous voir sans vous remarquer, elle désirerait passer près de vous tous les instants de sa vie, et veut vous entretenir, ne fût-ce qu'un instant.

Quand Hassan-Ben-Sabah vit qu'on se jetait ainsi à sa tête, il fit le renchéri.

— Ta maîtresse est jolie, répondit-il; mais, en vérité, je ne puis me résoudre à l'aller voir.

— Et pourquoi donc, monseigneur?

— La femme qui s'offre est un bien moins précieux que celle que l'on recherche, et je ne sais quel sentiment l'attire vers moi

— Elle vous connaît.

— Elle! s'écria l'apprenti prophète avec surprise.

— N'êtes-vous pas le seigneur Hassan-Ben-Sabah?

— Qui lui a dit ce nom?

— Ma maîtresse a beaucoup voyagé, et elle vous apprendra elle-même en quels lieux elle vous a connu.

Ces dernières paroles piquèrent la curiosité d'Hassan; il ordonna à l'esclave de marcher devant lui, et, après avoir pris sa bourse pleine de sequins, il partit.

Je soupçonne que c'était la fée Médine qui avait donné ces pièces de monnaie au prophète Hassan, à moins toutefois qu'il ne les eût volées.

En passant près du palais du kalife Abdolkadir-Eilani, ils furent obligés de ralentir leur marche, car la foule était immense, et l'on ne pouvait avancer qu'avec la plus grande difficulté.

Une vive inquiétude se peignait sur tous les visages, et chacun paraissait s'adresser des questions empressées auxquelles nul ne faisait de réponses satisfaisantes.

Pour que les choses aillent bien en effet, il faut que tout le monde

ne se mêle pas d'interroger à la fois. Dans les pays d'orient les plus civilisés, il y avait des sergents de ville, châtrés avec soin, qui divisaient la foule en deux parts : les questionneurs et les répondeurs.

On avait beau ne pas savoir, il fallait répondre. Et c'était juste!

L'institution de ces sergents de ville, connus sous le nom de *ramfeddins,* s'est perdue comme tant d'autres bonnes choses!

Hassan se mêla un moment à ces groupes animés, que les officiers du palais n'essayaient point de repousser, et il demanda la cause de ce rassemblement tumultueux. On lui répondit que le kalife Abdolkadir-Elani était au plus mal, que les médecins les plus habiles avaient été appelés auprès de son lit, et que l'on désespérait de ses jours.

Abdolkadir-Eilani était fort aimé, Hassan-Ben-Sabah se sentit touché des regrets amers qu'il entendit exprimer dans la foule. Il continua sa route tout pensif.

Chemin faisant, et comme la demeure de la dame qui le faisait appeler était encore éloignée, il se rapprocha de l'eunuque, et voulut lier conversation avec lui.

— Voilà un kalife, dit-il, qui a su se faire aimer de son peuple; s'il meurt, il laissera de profonds regrets.

— Oh! il mourra, fit l'eunuque.

— Comment sais-tu cela?

— Il y a déjà huit jours que le kalife est dans cet état, et quoiqu'il soit jeune encore.

— Ah! il est jeune!

— Quarante-cinq ans, deux mois et trois jours.

— C'est un âge encore tendre!... Et de quelle maladie meurt-il?

— Oh! une étrange maladie, mon cher seigneur, dont les médecins n'ont pu déterminer le caractère... On commence à croire et à dire dans Haleb qu'il pourrait bien être empoisonné!

— Empoisonné! s'écria Hassan.

— Hélas! oui... Et la grande douleur que sa maladie inspire au peuple n'est rien en comparaison de celle qu'elle cause à son fils.

— Il a un fils, le kalife?

— Un fils de vingt ans.

— Et d'où savez-vous la douleur de ce fils de vingt ans?

— Hélas! le jeune Abdolkadir-Eilani venait naguère fort souvent voir ma maîtresse, en tout bien tout honneur, monseigneur.

— Et il n'y vient plus?

— Il est trop accablé, et ne se consolera jamais.

Ce bout de conversation donna à réfléchir à Hassan-Ben-Sabah, et comme il touchait au terme de sa course, il se tut, et entra dans une petite maison élégante dont la porte venait de s'ouvrir devant lui.

Il traversa alors plusieurs appartements somptueusement meublés, dans lesquels régnait une fraîcheur parfumée qu'y entretenaient éternellement des ventilateurs habilement ménagés.

Çà et là, quelques femmes nonchalantes, étendues sur de moelleux sophas, fumaient des parfums qui enivrent, ou écoutaient des chants qui endorment.

Nous savons que ces sages peuples de l'orient se servent de la musique principalement pour endormir. Ils n'ont pas assez de l'opium, il leur faut des chanteuses.

Hassan admira en passant la beauté de ces femmes, et arriva, en dernier lieu, dans une pièce qui dépassait en richesse tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, soit à Baghdad, soit au Caire, soit à Ispahan.

Il s'arrêta ravi sur le seuil.

Autour de la pièce circulait une cloison d'ivoire, toute incrustée d'or, d'ambre et de pierreries; des tapis épais assourdissaient le bruit des pas, des sophas voilés de gaze invitaient au repos; aux quatre coins de la chambre, dans des cassolettes d'un travail exquis, brûlaient ces encens d'Arabie qui préparent doucement à la volupté.

Enfin, au fond, dans le demi-jour qui tombait dans la pièce à tra-

vers les hautes draperies suspendues aux fenêtres, une femme d'une ravissante beauté, celle qu'il avait rencontrée chez le marchand du Bezenstein, laissant entrevoir, sous la gaze transparente qui l'enveloppait, les formes splendides de son corps.

Il n'en fallait pas tant au prophète.

Hassan se sentit pénétré d'une émotion bien naturelle ; son regard s'alluma, ses tempes battirent. La jeune femme lui sourit dès qu'elle l'aperçut, et lui fit signe d'approcher. Hassan courut s'asseoir à ses côtés.

Il avait déjà oublié la maladie du kalife Abdolkadir-Eilani, il avait oublié Médine et le but de son voyage, pour ne songer qu'au plaisir que lui promettait la possession d'une femme aussi belle que l'était celle qui l'appelait.

Il s'assit près d'elle et lui prit les mains.

— Je ne sais, dit-il avec une fatuité de prophète, à quel sentiment je dois d'être en ce moment auprès de vous, perle de beauté souveraine ; mais ce bonheur je ne l'oublierai de ma vie, et je suis tout disposé à vous en être reconnaissant, ô lumière éblouissante de mes yeux !

— Ce bonheur a sa cause toute naturelle, répondit la jeune femme ; quoique vous me voyiez pour la première fois, il y a cependant longtemps que je vous connais et que j'ai entendu parler de vous.

— Comment cela? fit Hassan étonné.

— Par vos amis.

— Vous connaissez de mes amis ?

— Je connais Omar Khiam.

— Omar Khiam ! est-ce possible !

— J'ai habité quelques années la ville de Nischabour.

— Et quel est votre nom?

— Fathma !

— Ah ! diable ! s'écria Hassan en chargeant une pipe en bois-

d'Arrel du plus pur matayul ou herbe de Falgar, je suis enchanté de vous revoir... Vous vous êtes toujours bien portée?... Moi aussi... etc., etc.

Ils causèrent ainsi agréablement pendant le temps qu'ils voulurent, et ils échangèrent plusieurs preuves de confiance.

Quand les deux amants eurent épuisé le cercle dans lequel tournait leur conversation, le kalife Abdolkadir-Eilani revint à l'esprit d'Hassan, et il voulut interroger la jeune femme sur ses relations avec le fils du roi, et connaître son opinion sur la nature de sa maladie.

Mais au premier mot qu'il lui en dit, Fathma rougit et balbutia.

Était-ce pudeur? Ma foi Hassan avait quelques raisons pour en douter. Était-ce la crainte? était-ce la douleur? Il ne savait que penser.

Cependant cela l'intrigua, et il se promit de revenir.

Le mieux eût été de rester, mais peut-être qu'Hassan avait des courses à faire.

Avant de partir, il laissa sa bourse de sequins sur le sopha, et promit à Fathma qu'il viendrait bientôt la revoir.

Fathma l'accompagna jusqu'à la porte, et lui dit qu'elle l'attendrait avec impatience.

Puis Hassan sortit.

Une fois dans la rue, il se dirigea vers le palais du kalife Abdolkadir-Eilani, qu'il trouva, comme le matin, encombré de peuple et de gens de toutes conditions, lesquels se lamentaient au récit des dernières nouvelles que l'on répandait. Le kalife était, disait-on, plus malade, et son fils avait juré qu'il le suivrait dans la tombe.

Sans pouvoir dire comment cela se fit, Hassan se sentit porté par le mouvement de la foule jusqu'à la grille qui entourait le palais, et comme la curiosité était toujours chez lui le sentiment dominant, il franchit le seuil de la porte et entra.

Grâce au désordre qui régnait à l'intérieur, personne ne le remar-

qua, de sorte qu'il put ainsi traverser les appartements et arriver bientôt près de l'endroit où le kalife se mourait.

Chemin faisant cependant, il avait porté rapidement un bout de son écharpe à ses lèvres, et, bien qu'il ne vît personne à ses côtés, il entendit la voix de Médine qui lui demandait ce qu'il voulait.

— Je veux sauver le kalife, répondit Hassan.

— Prends ce flacon, répondit Médine, un peu désobligée par l'aventure de Fathma, et que ton génie fasse le reste... Tout ce qui t'arrive aujourd'hui est l'œuvre de Mohammed sans doute, et pour cette raison, mais pour cette raison seule, je te pardonne.

Hassan n'était pas assez amoureux de cette fée déjà ancienne pour être jaloux, il ne prit pas garde aux paroles de Médine, saisit le flacon qu'elle lui tendait, et marcha résolument vers la chambre du kalife.

A mesure qu'il avançait pourtant, les esclaves tentèrent de s'opposer à son passage; mais quand il eut annoncé qu'il venait pour sauver le kalife, un grand mouvement se fit de toutes parts, et le fils d'Abdolkadir-Eilani accourut vers lui avec des cris de joie.

— Ah! vous le sauverez! vous le sauverez! s'écria le malheureux jeune homme en se jetant à son cou.

— Je ferai tout ce qu'il faudra, monseigneur, répondit Hassan Ben-Sabah; mais si je le sauve, je désire avoir ensuite avec vous un entretien sérieux et grave.

— Avec moi! fit le jeune homme presque effrayé.

— Pour vous parler de Fathma! ajouta Hassan.

Le fils d'Abdolkadir-Eilani poussa un cri à ce nom, et saisit la main de son interlocuteur.

— Ah! venez! venez! lui dit-il, sauvez mon père, et je vous conterai tout.

Hassan-Ben-Sabah entra alors dans la chambre où était le moribond, entouré de tous les principaux officiers de sa cour.

Tous les assistants attendaient Hassan avec la plus vive anxiété;

les médecins d'Haleb avaient renoncé a donner leurs soins au kalife, et s'étaient retirés en déclarant qu'il était perdu; Hassan arrivait donc comme un envoyé du ciel.

Il s'approcha du lit élevé sur lequel Abdolkadir-Eilani était couché, et lui saisit les mains sans prononcer une seule parole; puis, ayant tiré son flacon de son sein, il en versa quelques gouttes sur les lèvres du kalife, et attendit.

Le kalife fit un soubresaut nerveux, remua les bras et les jambes avec violence, poussa quelques soupirs qui ressemblaient à des râles, et retomba lourdement sur son lit.

Ce fut une stupéfaction générale; on le crut mort.

— Qu'avez-vous fait? s'écria le fils du kalife en saisissant la main d'Hassan.

— Vous l'avez vu! répondit Hassan sans s'émouvoir.

— Mais qu'est-ce que cette liqueur?

— Du poison, répondit Hassan avec calme.

Un mouvement d'indignation se manifesta aussitôt dans toute l'assemblée, et chacun se rua sur Hassan. C'en était fait sans doute de lui, quand le moribond remua de nouveau sur son lit, et parut revenir à la vie.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le fils d'Abdolkadir-Eilani interdit.

— Cela signifie, jeune homme, répondit Hassan avec beaucoup d'autorité, que le meilleur moyen de combattre les effets terribles du poison, c'est d'employer le poison. Si vous aviez étudié le grec, vous sauriez que Phérécrate de Samos, bien différent de cet autre Phérécrate qui inventa les vers phérécratiens, nommait ce genre de médication de l'homœopathie.

— Ah! quel savant! quel savant! se dit la foule, écrasée par le respect.

— Ah ça! le prince était donc empoisonné? demanda le visir en se rapprochant.

— Sans doute! fit Hassan.

— Mais quel peut être le coupable?

— C'est ce que nous examinerons plus tard, ajouta l'ex-prisonnier de Damiette, en jetant un regard oblique sur le fils d'Abdolkadir-Eilani, qui n'avait soufflé mot.

Je commence à soupçonner que ce jeune musulman était bien criminel!

Cependant le kalife avait repris ses sens, son œil se rouvrit avec une vivacité nouvelle, sa poitrine respira plus librement, sa main chercha celle de son fils.

Le kalife était sauvé.

Cette nouvelle fut bientôt connue de tous ceux qu'elle intéressait, et elle passa rapidement des appartements dans les jardins, et des jardins dans toute la ville. Mille clameurs de joie s'élevèrent aussitôt de tous côtés, la ville s'illumina comme par enchantement, et le kalife, en écoutant l'expression de la joie que la nouvelle de son rétablissement excitait dans Haleb, put comprendre quel deuil sa mort y aurait jeté.

Cela lui fit plaisir.

Le nom de Hassan se mêla bientôt à toutes ces clameurs, et on l'introduisit dans toutes les prières que l'on adressa à Mohammed pour le remercier d'avoir rendu Abdolkadir-Eilani à la vie.

Cependant Hassan ne perdait pas de vue son but, qui était de se créer des prosélytes sur la route qu'il allait suivre, et il s'était dit déjà qu'il pouvait tirer parti de la position que le hasard venait de lui faire.

Hassan était désormais un homme sérieux, faisant des affaires et tâchant de fonder solidement sa boutique de prophète.

Abdolkadir-Eilani lui était tout reconnaissant, son fils ne l'appro-

chait qu'en tremblant, le peuple entier bénissait son nom ; c'était plus qu'il en fallait. Bon nombre de courtisans ne demandaient déjà qu'à s'attacher à sa fortune.

Encore un peu d'audace, et toute la ville d'Haleb lui appartenait.

Que fallait-il faire pour cela?

Prouver au père Abdolkadir-Eilani que son fils, de concert avec la courtisane Fathma, avait voulu l'empoisonner.

Rien ne semblait plus facile.

Il était vrai que le jeune homme avait eu des remords cuisants de son action, qu'il avait amèrement regretté ce crime que la passion avait pu seule lui faire commettre ; mais qu'importaient à Hassan-Ben-Sabah les repentirs et les remords du criminel ! son intérêt lui faisait au contraire une obligation de se servir de ces armes terribles, et il n'hésita pas un seul moment.

Hassan avait bien autre chose à faire que de s'apitoyer sur la position de ce fils que le désespoir torturait. Il lui fallait des prosélytes, et pour atteindre ce but tous les moyens étaient bons.

En conscience, si Hassan n'avait jamais fait pis que d'écraser du talon un parricide, même repentant, nous lui donnerions bien volontiers l'absolution.

Un soir, Hassan-Ben-Sabah était auprès du kalife Abdolkadir-Eilani, qui venait d'entrer en pleine convalescence, et le malheureux père le pressait de questions, désirant savoir quel était le coupable qu'il fallait punir.

Hassan se défendait de le nommer, mais faiblement. Enfin il prit la parole, et dit d'une voix ferme :

— Le kalife d'Haleb est un homme sage et prudent, il comprendra la réserve de son fidèle serviteur ; cependant, il importe que l'homme qui s'est rendu coupable d'un pareil crime soit puni, et je ne veux pas lui cacher plus longtemps mes soupçons qui ne paraissent que trop fondés.

— Voyons! voyons! dit le kalife Abdolkadir-Eilani.

— A quelle époque, environ, sentîtes-vous les premières atteintes du mal qui vous a mis au bord du tombeau?

— Il y a huit jours de cela.

— Et, vers cette époque, n'avez-vous pas accompli un acte important dans l'administration de votre province?

— En effet, j'ai associé mon fils à mes travaux, et l'ai désigné d'avance comme mon successeur.

— Fort bien! Et, s'il vous en souvient, c'est le soir même de ce jour que vous êtes tombé malade!

— Que voulez-vous dire? demanda le malheureux père effaré.

— Oh! rien, répondit Hassan, c'est un simple rapprochement que j'établis. Continuons!...

— Mais ne n'est pas de mon fils qu'il s'agit?

— Votre fils, monseigneur, est jeune, son cœur s'ouvre à la vie, il a l'abandon, la passion, l'oubli de son âge. Depuis quelque temps, il s'est lié avec une courtisane dont la beauté désespère toute expression humaine, Fathma, et cette femme s'est emparée sans partage de son esprit. Or, Fathma est habile, monseigneur, elle a compris qu'il valait mieux être la maîtresse du kalife que celle de son fils... et...

— Mais tout ce que vous me dites est horrible! balbutia Abdolkadir-Eilani.

— Ce que je vous dis est la vérité.

— Mon fils!... dit le kalife.

— Fathma! répliqua Ben-Sabah.

— Hassan! Hassan! veuille Mohammed que vous mentiez!...

Hassan ne répondit pas, mais il s'inclina, et annonça ainsi qu'il était prêt à prouver ce qu'il venait d'avancer.

Cependant une scène d'un autre genre se passait, à la même heure, chez la courtisane. Le fils du kalife, libre de toute préoccupation, s'était empressé d'aller retrouver Fathma, et lui avait appris tout ce

qui se passait : Hassan savait tout; il allait les dénoncer à la justice, il n'y avait pas à en douter; il fallait fuir pour se soustraire à la malédiction de son père et aux fureurs du peuple.

Fathma écouta son amant avec une apparente tranquillité, et, quand il eut fini, elle rassura les craintes du fils d'Abdolkadir.

— Si vous voulez suivre de tout point, lui dit-elle, les instructions que je vais vous donner, Hassan, non-seulement ne pourra rien contre nous, mais encore il sera perdu avant huit jours!

— Comment cela? fit le fils du kalife étonné.

— D'une manière fort simple et que vous comprendrez facilement. Toutefois, avant de m'engager plus avant, je désire savoir si vous aimez mieux vous unir à mes ennemis, ou si vous vous sentez le courage de me défendre contre eux?

— Oh! parle! parle! s'écria Abdolkadir, je ferai tout ce que tu voudras.

Fathma prit la parole; elle entretint son amant fort avant dans la nuit, et le fils du kalife ne rentra dans le palais de son père que vers le matin; mais au lieu d'aller prendre un repos dont il avait tant besoin, il se fit introduire aussitôt auprès d'Abdolkadir-Eilani.

Ce dernier n'avait pu dormir de la nuit; il accueillit son fils avec empressement. Le jeune homme courut se jeter dans les bras de son père.

— Mon père! s'écria-t-il d'une voix émue, je remercie Mohammed de vous avoir rendu à la vie, non-seulement parce qu'il vous a conservé à mon amour, mais parce qu'il vous permettra de punir l'audacieux coupable qui vous a versé le poison.

Abdolkadir-Eilani se leva en sursaut à ces paroles, et regarda son fils.

— Que dis-tu, mon enfant? murmura-t-il; explique toi.

— Le coupable, mon père, poursuivit le jeune homme, n'est autre que celui qui a feint plus tard de vous sauver.

— Hassan?

— Hassan-Ben-Sabah!

— Mais qui t'a dit cela, enfant?

— Tout à l'heure, mon père, reprit le fils du kalife après un moment de silence et d'hésitation, j'ai été mandé auprès d'une courtisane fameuse du nom de Fathma...

— Fathma!... répéta machinalement Abdolkadir, c'est le nom que l'autre a prononcé!

— Une femme qui est meilleure que sa condition, mon père, reprit le jeune prince, et qui a tenté vainement de détourner l'assassin du crime qu'il méditait.

— Mais dans quel but, ce crime?

— Dans le but de vous sauver ensuite, et de s'emparer de votre amitié.

— Est-ce possible! s'écria le kalife.

— Mon père ne me croit-il pas?

— Oh! j'aime mieux croire à ton amitié qu'à ta haine, mon enfant. Va, va reposer sans inquiétude, aujourd'hui Hassan ne sera plus de ce monde!...

Le kalife n'avait qu'une parole, et il le fit bien voir, car le jour même, dès qu'Hassan-Ben-Sabah, plein de confiance dans les soupçons qu'il avait jetés la veille dans l'esprit du kalife, se présenta au palais pour continuer son rôle d'accusateur, il fut saisi par dix-huit gardes, et garrotté avec adresse.

Il tenta bien de protester contre cette violence inattendue; mais les dix-huit officiers avaient des ordres sévères et exprès, ils ne prirent pas garde à l'animation de leur prisonnier et l'entraînèrent.

Un espoir restait à Hassan : c'était le peuple. Le peuple l'aimait, il pensait qu'il viendrait à son secours; mais on avait tout prévu, et de la ceinture qu'il portait on lui fit un bâillon que l'on appliqua sur

Hassan crut encore une fois que sa dernière heure était venue ; mais le bonheur avec lequel il avait échappé aux précédents dangers lui donna du courage, et il attendit avec assez de fermeté l'issue de ce nouvel incident de sa vie aventureuse.

On marcha quelque temps ainsi, et l'on arriva enfin aux portes d'une solide forteresse qui ressemblait trop à celle de Damiette, pour ne pas déplaire à Hassan. Cependant cette vue le remit tout à coup sur la voie d'un autre ordre d'idées, et il se rappela la charmante Médine, qu'il avait un peu oubliée depuis quelques jours.

Le talisman qu'il devait employer pour l'appeler à son secours était précisément sur ses lèvres, il le baisa avec transport, et prononça à plusieurs reprises le nom de Médine.

A peine eut-il fait entendre ce nom, que les hommes qui le portaient s'arrêtèrent.

— Que me voulez-vous? demanda alors une voix bien connue à l'oreille d'Hassan.

— Hélas ! ma pauvre Médine, répondit ce dernier, tu vois à quelle extrémité ils m'ont réduit ?

— Ils vont te tuer.

— Je le crains énormément !

— Hassan, dit Médine d'un ton de doux reproche qui alla à l'âme d'Hassan, malgré son égoïsme, vous ne méritez guère l'intérêt que l'on vous porte ; mais l'amour que j'ai conçu pour vous est plus fort que ma volonté, et je veux encore vous sauver.

— Médine ! Médine ! balbutia Hassan, je vous aime !

— Je veux encore vous croire, Hassan, quoique vous m'ayez déjà trompée. Espérez donc et attendez.

La jeune femme disparut aux yeux de son amant, et les hommes qui s'étaient arrêtés commencèrent à entamer une conversation fort animée.

C'étaient presque tous des hommes du peuple qui avaient été

témoins de la manière dont leur prisonnier avait sauvé le kalife; ils lui avaient voué depuis une sorte de dévouement, et ce n'était qu'à regret qu'ils l'avaient garrotté.

Une fois en pleine campagne et éloignés d'Haleb, ils crurent qu'ils pouvaient sans crainte donner un libre essor à l'affection qu'ils lui portaient. Ils détachèrent donc les liens qui retenaient ses membres, et lui annoncèrent qu'il était libre.

Hassan croyait à peine à tant de bonheur.

— Libre! s'écria-t-il. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète. Hommes du peuple, au nombre de dix-huit! la condition que l'on vous a faite est misérable et sans attraits; venez avec moi, je vous ferai riches et heureux!

— Et où voulez-vous nous mener? dit l'un des dix-huit hommes.

— Près d'Ispahan, à Alamont, la terre bénie!

— Et nous serons riches?

— Comme le kalife d'Haleb.

— Et nous aurons des femmes?

— Chacun dix-huit, et belles comme la courtisane Fathma!

— S'il en est ainsi, seigneur Hassan, répondirent les dix-huit hommes, nous sommes prêts à vous suivre.

Hassan ne leur laissa pas le temps de la réflexion; il partit.

D'alleurs une nouvelle ardeur avait pénétré son esprit, il se croyait sérieusement appelé à accomplir de grandes destinées, et n'était pas éloigné de croire qu'il ne devait qu'à sa propre force le succès qui avait couronné la plupart de ses aventures. L'ingrat avait déjà oublié Médine.

Dans les ouvrages qu'il a laissés à l'admiration éclairée de ses disciples, Hassan déclare que tous ses malheurs lui viennent de la jalousie de Mohamed, qui voyait bien que lui, Hassan, était en passe de le supplanter aisément.

D'Haleb, Hassan alla donc à Khouristân, Ispahan, Yesb, Kerman,

propageant partout sa doctrine; de Kerman, il revint à Ispahan, où il séjourna quatre mois; puis il retourna à Khouristân.

Après s'être arrêté trois mois dans cette province, il se fixa, à peu près pour autant d'années, à Damaghan et dans les contrées voisines.

Là, il fit un grand nombre de prosélytes, et envoya dans toutes les forteresses du pays des daïs, ou missionnaires, d'une grande éloquence.

Après y avoir tout préparé pour la réussite de ses projets futurs, il se rendit à Dschordschan, d'où il partit pour Dilem. Toutefois, il ne voulut point entrer sur le territoire de Reï, parce que Abou-moslen-Rasi, gouverneur de ce district, fidèle aux instructions qu'il avait reçues de Nisamolmoulk, mettait tout en œuvre pour s'emparer de sa personne.

Hassan se vit donc forcé d'aller à Sari, et de là à Demawend, d'où il prit le chemin Kaswin pour aller à Dilem, et enfin à la forteresse d'Alamont, dont il comptait faire le berceau de sa puissance.

L'histoire de ces diverses pérégrinations est peut-être très-divertissante, mais nous ne la connaissons pas.

Avant ce voyage, il avait déjà envoyé à Alamont un de ses plus zélés et plus habiles missionnaires, le daï Hossein-Kami, pour inviter les habitants à prêter serment au kalife Mostauzar.

La plus grande partie obéit; mais Ab-Mehdi, qui commandait la forteresse au nom de Melekschâh, homme pieux et simple, resta fidèle à son devoir avec un très-petit nombre des siens, et ne voulut reconnaître pour souverain spirituel que le kalife de Baghdad, issu de la famille d'Abbas, et pour souverain temporel que le sultan Melekschâh, de la famille des Seldjoukide.

Ce gouverneur était un descendant d'Ali, et comptait au nombre de ses aïeux le daï Ilalhakk, c'est-à-dire *celui qui invite à dire la vérité.*

Hassan-Ben-Seid-Bakeri avait bâti cette forteresse d'Alamont trois cent cinquante ans avant Hassan-Ben-Sabah, c'est-à-dire huit cent soixante ans après Jésus-Christ, ou l'année 246 de l'hégire.

Alamont (*repaire de vautours*), ainsi nommée à cause de sa position inaccessible, est située au 84° 50′ de longitude, et au 36° de latitude; c'est la plus grande et la plus formidable des cinquante forteresses du district de Roudbâr, à soixante parasangues au nord de Kaswin.

Le pays au milieu duquel elle se trouve placée sert de frontière entre le Dilem et l'Irak, provinces qui n'ont toutes deux, pour les arroser, d'autre fleuve que le Schahroud ou *fleuve royal*. Cependant deux autres rivières portent ce nom : l'une prend naissance dans le mont Talkan, près de Kaswin; l'autre, qui a sa source dans la montagne de Schir, parcourt le district du Roudbâr d'Alamont.

Comme Roudbâr peut, en général, se traduire par *pays riverain*, ce nom est encore commun à un autre district; c'est celui-ci qui, plus au nord, est désigné sous le nom d'Alamont, pour le distinguer du Roudbâr de Lor, situé plus au midi, près d'Ispahan, et arrosé par le Sendroud, *fleuve de la vie*, comme l'autre par le Schahroud, *fleuve royal*.

Depuis longtemps, Hassan-Ben-Sabah avait jeté ses vues sur la forteresse d'Alamont; mais, malgré les intelligences qu'il s'était ménagées à l'intérieur, il désespérait de s'en emparer, lorsqu'au moyen de la connaissance parfaite qu'il avait de la cabale (*kabbala*), il crut pouvoir légitimer, aux yeux de la multitude, les intrigues auxquelles il dut ses succès.

Il trouva, fort heureusement ou fort habilement, dans les lettres dont se composait le mot Alamont le chiffre 483, qui était celui de l'année courante.

En outre, à partir de ce moment, il se servit du nom du kalife du Caire, et se fit passer pour un modèle d'austérité et de piété; il eut

ainsi des prosélytes soi-disant pour le kalife et la religion, mais en réalité pour lui-même et dans le seul intérêt de son ambition.

Au dire de ses contemporains, sa faculté d'hypocrisie était plus développée que celle de Mohammed lui-même.

Quand il se crut assez fort, il envoya vers Mehdi, le commandant de la forteresse d'Alamont, un homme chargé de lui demander, pour trois mille ducats, la place que pouvait représenter en superficie une peau de bœuf.

Comme Mehdi était un homme fort simple, et qui ne pouvait soupçonner un stratagème sous cette proposition, il accorda la demande sans trop de difficulté.

Hassan n'en attendait pas davantage, et dès qu'il eut obtenu la réponse désirée, il coupa la peau de bœuf en lanières fort minces, et en entoura le château.

Mais le commandant était courageux, s'il n'était pas défiant, et goûta peu la subtilité; il chassa les ismaëlites qui s'étaient introduits dans la forteresse, et ne se crut pas obligé de se soumettre aux conditions du marché imprudent qu'il avait passé avec Hassan.

Mehdi prit toutes les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri, et attendit son ennemi de pied ferme.

Malheureusement pour lui, Hassan avait déjà gagné presque toute la garnison. Une nuit, les portes de la forteresse lui furent ouvertes, et il s'en rendit maître presque sans coup férir.

Toutefois, comme il voulait encore garder un semblant de justice, avant la sortie de Mehdi, il lui fit remettre pour le reï Mosaffer, gouverneur de la forteresse de Kadkouh, un mandat laconique ainsi conçu :

« Le reï Mosaffer payera à Mehdi, descendant d'Ali, la somme
« de trois mille ducats, comme prix de la forteresse d'Alamont.
« Salut au prophète et à sa famille! Que Dieu, le plus grand des
« bienfaiteurs, nous soit en aide! »

Mehdi ne pouvait croire qu'un homme comme le reï, qui jouissait d'une haute considération en sa qualité de lieutenant des Seldjoukide, fît la moindre attention au billet d'un aventurier comme Hassan ; mais, à son grand étonnement, la somme stipulée fut payée à présentation

---

CHAPITRE IV.

Suite des assassins. — Suite de l'histoire d'Hassan. — Son établissement à Alamont. — Ses travaux. — Titre qu'il prend. — Constitution des Assassins. — Degrés de l'ordre. — Les *Fédavis*. — Doctrines secrètes. — Guerre avec les Kalifes de Baghdad. — Combat. — Le voyageur Astandar. — Les fêtes de Baghdad. — Chanson musulmane. — Les fêtes du *Chatir*. — Les douze flèches du Sultan. — Détails sur les *Chatirs*. — Rentrée en matières. — Inconvéniens des femmes en Perse. — Conseils aux voyageurs qui s'aventurent dans ces contrées lointaines. — Excursions nocturnes du visir Nisamolmoulk. — Négligence des gardes de cet homme politique. — Ce qu'Astandar ne craignit pas de faire dans une mosquée. — Stupéfaction des habitans de la Perse. — Les détours du sérail. — Le coup du matin du sultan. — Malheur qui arrive à ce prince. — Fuite du féroce Astandar.

Hassan-Ben-Sabah était en possession de la forteresse d'Alamont, qu'il avait si longtemps convoitée. C'était un centre redoutable d'opération, et il ne négligea rien, dès ce moment, soit pour étendre sa puissance, soit pour rendre imprenable ce *repaire de vautours*, que le hasard des combats venait de faire tomber entre ses mains.

D'une part, le reï Mosaffer, un des premiers et des plus fidèles partisans du fils de Sabah, et Hossein de Kaïn, un des plus zélés, professaient ses doctrines, et parcouraient, le premier, le Dschebal,

et le second, le Kouhistân, deux provinces montagneuses au nord de la Perse, afin d'y faire des prosélytes.

D'autre part, Hassan, pendant ce temps, entourait sa résidence de formidables remparts, et y dirigeait quelques sources d'eau douce. En outre, il faisait construire un canal qui devait amener l'eau jusqu'au pied de la forteresse, plantait partout des arbres fruitiers, et encourageait les habitants à se livrer à l'agriculture.

Il prévoyait en même temps ce qui lui serait utile en cas de siége, et ne négligeait rien de ce qui pourrait fortifier ce château qui dominait la province de Roudbâr, l'approvisionner et améliorer la culture des terres.

Rien ne saurait donner une idée exacte du tableau que, des hauteurs d'Alamont, on voyait se dérouler devant soi.

Le matin surtout, quand le soleil se dégageait étincelant des vapeurs qui s'élevaient de la plaine, le tableau semblait s'illuminer tout à coup et sortir radieux des ténèbres.

Au loin, dans la brume transparente, des villes entières couchées à l'ombre des palmiers et des platanes, élevant vers le ciel les flèches aiguës de leurs mosquées blanches, ou se mirant nonchalantes dans l'eau claire des lacs.

Çà et là, des déserts sablonneux s'étendaient comme des taches fauves sur cette grande plaine, qui ressemblait à la peau tigrée d'un léopard.

A droite et à gauche, des montagnes aux pentes douces, qui recélaient dans leurs flancs sombres des mines d'or, d'argent, de mercure et de plomb.

De toutes parts, enfin, un ciel dont rien ne venait ternir l'azur éclatant.

Hassan-Ben-Sabah allait souvent s'asseoir, recueilli et pensif, sur la plus haute des tours d'Alamont, et, de là, son regard profond planait sur ces tableaux magiques; et pendant qu'il s'oubliait dans

la contemplation des merveilles qu'il voyait; sa pensée, toujours active, ardente, infatigable, cherchait quels moyens contribueraient le plus facilement à étendre et asseoir sa puissance.

Hassan-Ben-Sabah s'occupait d'établir sur des bases solides son système politique et religieux, et de le coordonner avec les idées qui avaient présidé à la création de l'ordre.

Il s'agissait de fonder un empire, de lui donner des instructions, et de suppléer par des moyens extraordinaires au défaut d'argent et de troupes, ces deux grands auxiliaires de toute domination. Depuis le jour où il avait dû renoncer à jouer un rôle dans l'empire des Seldjoukide, Hassan s'était tracé un chemin à part comme missionnaire des ismaëlites, et avait imaginé un système de gouvernement que lui seul, dit M. Haumeer, était capable de concevoir et de mettre à exécution.

Rien n'est vrai et tout est permis, tel fut toujours le principe de sa doctrine secrète; mais comme elle n'était communiquée qu'à un petit nombre de personnes, et se cachait du voile de la plus austère piété, il retenait les esprits sous le joug d'une obéissance aveugle aux préceptes de l'islamisme avec d'autant plus de facilité, qu'il leur faisait espérer qu'une prospérité éternelle serait la récompense de leur soumission et de leur abnégation sur cette terre.

Jusqu'alors, les ismaëlites n'avaient eu que des daïs (*maîtres*), et des refiks (*compagnons*); les premiers, initiés seuls à tous les secrets de cette doctrine, étaient chargés de faire des prosélytes; les seconds, qui formaient le plus grand nombre, ne les apprirent que peu à peu.

L'esprit hardi de Hassan s'aperçut bientôt qu'il y avait un vice radical dans cette organisation faite à la hâte; il y avait bien là des disciples, des missionnaires, beaucoup d'agents actifs et intelligents, mais il n'y avait pas un soldat.

Il comprit que pour exécuter avec promptitude et succès de grandes entreprises, il fallait créer une troisième classe, pour qui les véri-

tables secrets de l'ordre devaient toujours être couverts d'un voile impénétrable; ils devaient n'être que des instruments aveugles, fanatiques, toujours aux ordres de leurs supérieurs.

Le fils de Sabah savait parfaitement que tout corps bien organisé a besoin non-seulement d'hommes intelligents, actifs et d'un dévouement sans bornes, mais encore de forces matérielles.

Il créa donc les porteurs de poignards.

Ces hommes s'appelaient *fedavis,* c'est-à-dire *ceux qui se sacrifient, les sacrés,* et cette qualification indique suffisamment à quoi ils étaient destinés. Ils étaient vêtus de blanc (*dealbati*), et se donnèrent le nom de Mobeigesé (*les blancs*), ou de Mohammere (*les rouges*), parce qu'ils portaient, avec leurs habits blancs, des bonnets, des bottes ou des ceintures rouges.

De nos jours encore, ce costume est celui des guerriers et des princes du Liban, des janissaires, et des bostaudschi, les gardiens du séraï.

Les fedavi étaient, en quelque sorte, la garde du grand-maître; ils ne quittaient jamais le poignard, car ils devaient toujours être prêts, au premier signal, à consommer le crime qui leur était commandé.

Ils devinrent, pour le chef de l'ordre, de sanglants instruments de vengeance et de domination.

Le grand-maître s'appelait Sidna-Sidoey, c'est-à-dire *notre seigneur,* ou Scheikh-Al-Dschebal, c'est-à-dire *le vieux* ou *le grand-maître de la montagne.*

L'ordre s'était emparé partout des châteaux situés dans les parties montagneuses du pays, dans l'Irak, dans le Kouhistân et la Syrie, et le Vieux de la Montagne résidait toujours à la forteresse d'Alamont, vêtu de blanc, comme dans Daniel le Vieux des Jours.

Il ne fut ni roi, ni prince dans l'acception ordinaire du mot. Il ne prit jamais le titre de sultan, de meleck ou d'émir, mais seulement celui de scheikh, que portent aujourd'hui encore les chefs des tribus

arabes, et les supérieurs des ordres religieux des sofis et des derviches.

Son gouvernement n'était ni ne devait être celui d'un royaume ou d'une principauté ; c'était une confrérie, un ordre, comme celui des chevaliers de Saint-Jean, des chevaliers teutoniques ou des templiers.

Les plaines d'un pays sont toujours dominées par les montagnes qui les entourent et les châteaux qu'on y a construits : se mettre en possession de ces châteaux par la force ou par la ruse, intimider les princes par toute espèce de moyens, telle était la politique des Assassins.

La tranquillité se maintenait à l'intérieur par la stricte observation des règles positives de leur religion ; leurs châteaux et leurs poignards les garantissaient à l'extérieur.

On ne demandait aux sujets de l'ordre proprement dits, ou aux profanes, que la rigoureuse observation de l'islamisme, et la privation du vin et de la musique ; mais on exigeait des satellites sacrés une obéissance aveugle et un bras fidèle toujours prêt au meurtre.

Les recruteurs, ou véritables initiés, travaillaient les esprits, indiquaient et dirigeaient les assassinats commandés par le scheikh, qui, du haut de son château, ébranlait les consciences et désignait les victimes

Après lui, les daïlkebir (*grands-recruteurs*) ou grands-prieurs occupaient le second rang ; ils étaient ses lieutenants dans les trois provinces où la puissance de l'ordre s'était étendue, c'est-à-dire dans le Dschobal, le Kouhistân et la Syrie. Ils avaient sous leurs ordres les daïs ou maîtres initiés ; les refiks ou compagnons, voués toujours à la défense de la secte et de sa religion, n'arrivaient que par degrés à la dignité de daïs.

Les gardes de l'ordre, les fedavis ou sacrifiés et les lassiks (*aspirants*), semblent avoir été ses novices ou ses laïcs.

Outre les sept degrés de scheilkh, grand-maître ; daïkébir, grand-prieur ; daï, maître ; refik, compagnon ; fedavi, manœuvre ; lassik, aspirant et laïc, jusqu'à celui des profanes, il y avait encore une autre gradation dans la hiérarchie spirituelle. Cette gradation s'applique bien plus à la doctrine des ismaëlites, des sept imans parlants et des sept imans muets, qu'à la distinction établie dans les pouvoirs politiques.

D'après cette division, il y a dans toute génération sept personnes entièrement distinctes l'une de l'autre par le rang qu'elles occupent ; ces personnes sont :

1° L'iman établi par Dieu ;

2° La preuve, *houdschet* que les ismaëlites appelaient le *vase*, Ésaï ;

3° Le *soumasa*, qui tire la science du *houdschet*, comme le *houdschet* de l'iman ;

4° Les *missionnaires*, daïs ;

5° Les *mesounis*, les *affranchis*, qui sont admis au serment (*ahd*) et une promesse solennelle ;

6° *Mackelleby, ceux qui imitent les chiens*, qui sont à l'affût des conversations comme les chiens à l'affût du gibier ;

7° *Mouminis*, les croyants ou le peuple.

Hassan ne se contenta pas de créer ces divisions dans la hiérarchie spirituelle de l'ordre qu'il voulait fonder, il donna encore aux daïs ou missionnaires initiés un règlement de sept points, qui avait moins pour objet l'instruction générale des profanes que les conseils de prudence à prescrire aux maîtres.

C'était, pour ainsi dire, le cathéchisme de l'ordre.

Il s'appelait Askhinaï-resk, *connaissance de sa vocation*, et renfermait des renseignements indispensables pour la connaissance des hommes qu'ils devaient choisir.

Au nombre des maximes renfermées dans le premier livre, figu-

raient celles-ci : « *Ne jetez point la semence dans un sol aride. — Ne parlez point dans une maison où il y a une lampe allumée.* »

La seconde règle fondamentale de l'ordre s'appelait Toenis, *science de s'insinuer dans la confiance des personnes.* Elle devait servir à gagner des prosélytes, en flattant leurs penchants et leurs passions.

3° Du moment où un jeune homme donnait dans le piége, il fallait aussitôt faire naître dans son esprit le scepticisme le plus complet touchant les préceptes positifs en matière de religion, et se servir des absurdités du Koran pour le jeter dans un labyrinthe d'incertitudes et de scrupules.

4° Ce n'était qu'après tous ces préliminaires que le candidat était admis à prêter serment (*ahd*); il promettait une inviolable discrétion, une obéissance aveugle, et s'obligeait en même temps à ne communiquer à personne qu'à son supérieur les doutes qu'il pourrait avoir sur les mystères et la doctrine des ismaëlites.

La cinquième règle, *Teddlis,* apprenait au néophyte à distinguer les différences et les similitudes qui existaient entre la doctrine et les opinions des Assassins, et celles des plus grands politiques et des plus célèbres théologiens. C'était encore un moyen de le séduire et de l'exalter, que de lui mettre sous les yeux la vie des personnages les plus illustres.

Dans la sixième, *Tessis,* c'est-à-dire règle d'affermissement, on ne faisait que répéter aux disciples tout ce qu'on leur avait déjà dit, afin de les affermir dans leur croyance.

La septième règle, *Teevil,* c'est-à-dire *interprétation allégorique,* par opposition au *Teusil*, *interprétation littérale de la parole de Dieu,* terminait les cours des Assassins. L'essence de la doctrine secrète, proprement dite, était tout entière dans cette dernière règle. Suivant le degré d'instruction du candidat, il était, ou *bateni,* c'est-à-dire initié au culte intérieur et au sens des termes allégoriques; ou *dkhahern,* c'est-à-dire celui qui se renferme dans le culte extérieur.

Les allégories apprenaient aux Assassins à ne considérer comme essentielle que la pratique du culte intérieur, et à regarder avec indifférence l'observation ou la violation des lois de la religion et de la morale; ils devaient donc douter de tout, et avoir pour principe que rien n'était défendu.

Dans ces doctrines était toute la philosophie des Assassins; mais Hassan ne les communiquait qu'à quelques initiés, et à ceux des supérieurs qui tenaient la masse sous le joug, en lui imposant la seule obligation des préceptes de l'islamisme.

Sa politique était de ne faire connaître ces principes d'athéisme et d'immoralité qu'aux gouvernants, jamais aux gouvernés; de contraindre les peuples à obéir aveuglément aux ordres de leurs chefs, et de les faire servir à l'exécution de ses projets ambitieux, les premiers, en les accoutumant à une complète abnégation d'eux-mêmes; les seconds, en les laissant librement satisfaire toutes leurs passions.

Les études et les sciences devenaient ainsi le partage d'un petit nombre. L'ordre des Assassins avait bien moins besoin, pour atteindre son but, du secours de la science que de celui des poignards.

Aussi le grand-maître ne quittait-il jamais le sien.

Une fois que Hassan-Ben-Sabah eut ainsi jeté les bases solides de sa puissance et de sa domination, il songea à commencer ses sanglantes opérations.

Malgré les préoccupations profondes que lui avait causées l'établissement de ses fidèles dans le *repaire de vautours*, cependant il n'avait point oublié les soins de sa vengeance, et avait dépêché quelques-uns de ses lieutenants vers les forteresses appartenant au sultan Melek-schâh.

Mais ce dernier, d'après les conseils de Nisamolmoulk, son visir, n'attendit pas que Hassan vînt l'attaquer, il envoya l'émir Arslantasch (Pierre de Lion), avec ordre de s'emparer de Hassan et d'exter-

miner tous ses partisans. Malheureusement, les partisans de Hassan-Ben-Sabah étaient plus nombreux et plus redoutables qu'on ne le croyait.

Arslantasch remplit sa mission avec zèle et courage, et un instant même on put penser que c'en était fait de cet ordre des Assassins, qui commençait à peine ; mais Hassan redoubla d'ardeur, et manquant de vivres, entouré seulement de soixante-dix compagnons, il résista jusqu'au moment où Abou-Ali, son missionnaire dans le Kaswin, où il recrutait des soldats, lui envoya trois cents hommes qui, pendant la nuit, assaillirent les assiégeants et les mirent en fuite.

Après cet échec, Melekschâh, reconnaissant le danger qui le menaçait, envoya Kisil-Sarik, un de ses plus intimes confidents, avec les troupes du Khorassân, contre Hossein-Aini, missionnaire de Sabah, qui devait insurger la province du Kouhistan.

Alors commença entre les deux puissances ennemies une lutte acharnée, implacable, sanglante surtout, qui ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de l'une ou de l'autre.

Cette lutte continua longtemps avec des chances diverses ; mais malgré le courage, l'activité, le génie, déployés par Hassan dans cette guerre de bêtes fauves, à travers les montagnes, l'ordre des Assassins se trouva bientôt traqué de toutes parts, et sur le point d'être vaincu et dispersé.

Ce n'est pas ce que voulait le fils de Sabah, et il appela à son aide de nouvelles ressources.

Un soir un homme qui portait le costume des marchands du pays partit d'Ispahân pour Baghdad.

Il était monté sur un petit cheval noir, sur la croupe duquel une valise contenant ses vêtements de voyage était solidement attachée.

L'homme pouvait avoir quarante-cinq ans environ ; mais à la vigueur de ses traits, à sa physionomie robuste, on lui en eût à peine donné trente-cinq.

Cet homme s'appelait Astandar.

Dès qu'il se trouva à quelques parasangues d'Ispahan, il mit son cheval au galop, et brûla la route sablonneuse.

Le temps était fort sombre, le vent soufflait avec une violence âpre et désordonnée ; parfois même, bien que le manteau dont il était couvert fût solidement attaché sur ses épaules, cette partie de son vêtement se soulevait avec vivacité, et l'on pouvait apercevoir à sa ceinture la poignée étincelante d'une arme pareille à celles que portaient d'habitude les *fedavi*.

La distance qui sépare Ispahan de Baghdad n'est pas précisément considérable, et en raison de la rapidité de la course, notre homme arriva le lendemain aux portes de la ville où régnait le sultan Melekschâh.

Il n'eut pas un instant d'hésitation, une fois arrivé au terme de son voyage, et il entra résolument dans la ville.

On eût dit même qu'il avait une connaissance parfaite des lieux, car il se dirigea aussitôt vers le khan des étrangers. Toutefois, sur sa route, il put remarquer qu'une certaine animation régnait dans toutes les rues, et que la gaîté la plus franche était peinte sur tous les visages.

Astandar ne put s'empêcher de sourire en remarquant cette gaîté populaire. Il se frotta les mains, et quand il descendit de cheval, on prétend qu'il prononça ces paroles qui cachaient un sens profond :

« Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète. »

Baghdad était en effet dans un jour d'allégresse.

Les dernières nouvelles de la guerre entreprise contre Hassan-Ben-Sabah étaient des plus favorables, et tout donnait lieu de penser que le chef de l'ordre des Assassins ne tarderait pas à tomber lui-même entre les mains du sultan Melekschâh. On avait trouvé plaisant d'ajouter à la joi que devait naturellement exciter de pareilles

nouvelles, celles qui précédaient ordinairement les fêtes, dites du *Chatir*. On verra plus loin en quoi ces fêtes consistent.

Le visir Nisamolmouk avait depuis longtemps résolu de mettre un terme à toutes ses propres hésitations ; il importait qu'il prît au plus tôt une détermination, et se déclarât enfin l'ennemi sincère de son ancien condisciple, s'il ne voulait pas perdre tout à fait la position qu'il avait conquise. Ses grands talents, son intelligence et son activité l'avaient élevé à la haute fortune à laquelle il était parvenu. Menacé de perdre à la fois et la place de visir et les faveurs du sultan, que les intrigues de Hassan voulaient lui enlever, il se décida enfin à entrer en guerre ouverte avec le maître d'Alamont.

Aussi était-ce lui qui excitait la haine du peuple de Baghdad, et en général de tout le pays persan, contre la puissance odieuse de l'ordre des Assassins.

Ces fêtes qu'il commandait, et auxquelles il ne manquait jamais de présider, étaient un moyen qu'il employait habituellement pour tenir en éveil les ennemis du fils de Sabah. Des récompenses y étaient distribuées à ceux qui s'étaient le plus distingués dans la guerre. C'était en quelque sorte une prime offerte au courage, à la violence ; nous pourrions presque dire au crime.

Ce jour donc, c'était fête dans Baghdah, et les musiciens allaient et venaient, semant partout la gaieté et invitant à la danse.

La musique ou *mousiki*, comme chez les Grecs, est l'élément indispensable de toutes les fêtes chez les Persans, bien que l'art du chant, comme celui de la danse, passent pour déshonnêtes chez ces peuples.

L'un et l'autre sont des arts qu'on ne fait point apprendre à ses enfants, mais qui sont abandonnés aux femmes prostituées et aux baladins, de telle sorte que c'est une inconvenance parmi eux que de chanter.

Cependant ce peuple a une telle disposition pour cet art, qu'en

plusieurs professions ils chantent tout le jour, quoique fort lentement, pour s'animer et s'exciter.

Les chanteurs s'appelent *kainé*, mot qu'on dit venu de Caïn, parce qu'on prétend que ce sont les filles de Caïn qui importèrent en Orient le chant et la musique.

Les plus habiles musiciens sont tous aux gages du roi, et ils n'excèdent pas le nombre de dix à douze. Voici les paroles d'un petit air qui peut donner une idée de la poésie :

« Celle qui tient mon cœur m'a dit languissamment : Pourquoi êtes-vous morne et défait?

« Quelles lèvres de sucre vous ont mis dans leurs chaînes.

« J'ai pris un miroir, je le lui ai présenté, en disant : Qui est cette beauté qui resplendit dans ce miroir?

« La langueur de votre teint est l'ambre qui tire la paille.

« Pourquoi vos yeux brûlent-ils de ce que vos appas attirent?

« Maudit soit ce compagnon qui se pâme si vite.

« Apportez des fleurs odoriférantes pour faire revenir le cœur à mon roi! »

Leur chant est ferme, clair et gai, comme on se représente le chant Dorien; ils disent que pour bien chanter, il faut rire et pleurer par l'harmonie de la voix.

Astandar n'était pas précisément venu à Baghdad pour assister aux réjouissances publiques; mais il fit contre fortune bon cœur, et attendit qu'une occasion favorable se présentât de mettre son projet à exécution. A tout prendre, du reste, la fête du Chatir était curieuse et méritait d'être vue.

Cette fête consiste en une longue suite d'épreuves qui précèdent la réception de tout homme qui ambitionne la place de valet de pied du roi.

Il faut qu'il aille de la porte du palais à une colonne située hors de la ville, à la distance d'un parasangue, prendre douze flèches, *entre*

deux soleils, et l'une après l'autre. On n'est reçu valet de pied du roi qu'après cette épreuve. L'émir qui préside à ces fêtes se présente accompagné du coureur, auquel il donne un calaat (*khilâ-at*) ou habit entier, et quelquefois aussi la permission de commencer à quatre heures du matin, ce qui est une grâce de près d'une heure : car on peut exiger que cet homme fasse cette course *entre deux soleils*, comme le dit le réglement royal.

Aussitôt que la fête commence, on tend les maisons, on pare les boutiques, on arrose les rues le long du chemin que doit parcourir le postulant valet, et bientôt la place publique devient vide et nette comme une salle de bal.

Devant le portail du palais, on dresse une tente de quatre-vingts pieds de long, sur trente de large, haute à proportion, portée sur des piliers dorés et tendue de drap rouge. La tente est doublée de beaux tapis et de brocart; le bas en est couvert d'un riche tapis tout d'une pièce, rehaussé de carreaux de drap d'or. A droite s'élève un buffet chargé de vases émaillés de pierreries, et plus loin, vingt bassins d'or, dans lesquels sont arrangées avec symétrie toutes les sortes de fruits que produit le pays.

Dix à douze valets de pied du sultan, richement habillés et chacun de différentes couleurs et de différents ornements (car en Perse on ne sait ce que c'est que la livrée), font les honneurs de la tente à quiconque la vient voir, pourvu qu'il appartienne aux classes élevées.

Les huissiers de la garde du sultan stationnent aux portes, et les gardes du séraï se tiennent rangés en haie dans la place longeant toutes les avenues. Vis-à-vis le grand portail du palais, les éléphants, au nombre de neuf, couverts de riches housses et parés de chaînes, de ceps et d'autres ornements d'argent massif, regardent pacifiquement ce spectacle extraordinaire.

Chaque éléphant a son cornac, vêtu à l'indienne. Le plus grand de ces animaux est enharnaché et prêt à recevoir le sultan

sur un trône posé sur son dos, et que protégent d'épaisses draperies.

Ce trône est assez long pour permettre de s'y coucher. Enfin, l'autre bout de la place est consacré aux divertissements et à la parade. Ce sont des danseurs de corde, des bandes de sauteurs, suivies d'un nombre immense de valets de pied préparés au même exercice, et le corps des bateleurs tout entier. Les bons chatirs, ou valets de pied, savent tous danser et voltiger.

On raconte à ce sujet qu'un Persan, transporté à Paris, après une longue suite de circonstances malheureuses, avait excité la curiosité du roi, qui ordonna que cet étranger lui fût présenté. C'était pendant une brillante fête, le roi dansait; on le lui fit remarquer, et, comme on lui demandait si le roi ne dansait pas bien, il répondit :

« Par le nom de Dieu, c'est là un excellent *chatir !* »

Mais revenons en Perse.

Un cri de joie, longtemps répété, annonce enfin l'arrivée du chatir; il est en chemise, avec un simple bourrelet, uni et assez mince, de toile d'argent, qui lui couvre une partie du corps. Ses bras et ses jambes sont nus, frottés d'un onguent composé d'une mixtion d'huile de rose, d'huile de muscade et de cannelle; sa tête couverte d'un bonnet qui lui descend jusqu'au bas des oreilles, orné de trois ou quatre petites plumes légères. Au bonnet, au cou, aux bras et sur l'estomac pendent des amulettes.

Seize à vingt valets de pied des grands seigneurs courent à pied devant lui et à ses côtés, et se relayent les uns les autres. Ils sont précédés par un nombre considérable de cavaliers, parmi lesquels bon nombre de grands seigneurs qui les devancent beaucoup plus par satisfaction personnelle que pour faire faire place.

Un courrier exprès, nommé par le sultan, suit également. Le peuple en foule regarde et applaudit. A tout moment, on rafraîchit le visage du chatir avec des eaux de senteur, on l'évente

continuellement derrière lui et à ses côtes, et ces diverses opérations se font avec tant d'adresse et de légèreté que, quoique le chemin soit toujours couvert de monde à pied et à cheval, il ne se trouve jamais personne devant le chatir.

C'est ainsi qu'il fournit ses douze courses, sans s'arrêter un moment, et rapportant chaque fois aux pieds du visir, représentant le sultan, la flèche qu'il est allé chercher.

Astandar s'était mêlé à la foule; il espérait profiter de ce désordre pour accomplir la mission dont on l'avait chargé, mais ces tentatives furent toutes infructueuses.

Enfin, l'heureux postulant avait fini ses douze courses; il vint hors d'haleine rapporter la dernière flèche aux pieds du visir et fut proclamé *chatir,* ce qui est près du roi une des charges les plus importantes par le revenu.

Tous les grands envoyèrent des présents, et la foule se retira proclamant le mérite d'un homme qui pouvait parcourir ainsi trente-six lieues en douze heures.

A ces exercices publics succédèrent des réjouissances particulières que le sultan donna aux femmes de son séraï. Et à ce sujet, peut-être, n'est-il pas hors de propos de dire quelques mots d'un usage peu connu, et qui n'en est pas moins original.

Lorsque les femmes du sultan sortent du séraï et vont à la ville, ce qui n'arrive guère que de nuit, un certain nombre de cavaliers marche cent pas en avant, et une même quantité cent pas derrière, criant tous : *Courouc ! courouc !* mot turc qui signifie *défense !*

Dans cette circonstance, c'est pour le peuple un ordre exprès de se retirer.

Cette injonction est terrible, et nul ne se la fait dire deux fois! Chacun se sauve comme si l'on venait d'apprendre qu'un lion s'était déchaîné. Les eunuques à cheval, avec de longs bâtons à la main,

marchent entre les cavaliers et les femmes pour frapper ceux qui ne seraient pas assez alertes dans leur fuite.

Le courouc qui se fait pour les femmes du sultan est tout-à-fait terrible ; il y va de la vie pour tout homme qui se trouverait sur le chemin de cette cavalcade et même sur le reste de la route.

Si c'est dans la ville qu'elles passent, on occupe les rues par où se fait la marche, ainsi que les rues les plus proches à droite ou à gauche. Si elles vont à la campagne, on chasse tous les hommes des villages à une lieue à la ronde, et cette précaution est prise un demi jour avant leur passage.

Ces dames sont, comme on le voit, fort gênantes ; mais il faut bien que le shah s'amuse un peu avant d'être étranglé sur ses vieux jours. Car c'est là la fin ordinaire de ces aimables princes.

Il y a un régiment composé d'espèce de janissaires, particulièrement destiné à cette fonction de crieurs de *courouc*, et qu'on appelle koroktchi (*quouroùgddy*) : c'est le chef de cette troupe qui donne les ordres, lesquels lui sont portés par le capitaine de la porte du séraï, qui les tient lui-même du chef des eunuques.

Il vont le jour précédent battre l'estrade et avertir les hommes qu'à telle heure ils aient à s'enfuir chacun de chez soi, parce que les femmes du sultan doivent passer, et si quelqu'un faisait de la résistance, ils le tueraient sur la place et en seraient fort loués, comme de raison.

Ils sont enrôlés expressément pour cela.

Deux heures avant que le séraï ne sorte, ces koroktchi retournent aux mêmes lieux, où d'abord ils font des décharges de mousqueterie, pour avertir une dernière fois les curieux de se retirer immédiatement, et cet exercice se continue durant quelques heures, afin que ceux qui seraient dans les montagnes ou dans les cavernes soient avertis.

Une heure après, les eunuques blancs se mettent en campagne et

battent aussi la route ; mais cette fois s'ils rencontrent quelque homme dans l'espace défendu, ils le mettent immédiatement à mort.

On ne peut pas faire moins.

A cette occasion, il arriva à Astandar une aventure qui fut loin de le réjouir autant qu'il l'avait été par la fête du *Chatir*.

Le sultan, désireux de voir ses femmes prendre leur part des réjouissances publiques, leur permit pendant deux jours de suite de courir la ville et les champs. Ces divertissements forcèrent Astandar de déguerpir deux fois. La première fois, surpris subitement vers minuit, il se vit forcé de sortir de son lit pour s'exposer aux rigueurs de la saison, dans un costume peu propre à le protéger contre le vent frais de la nuit. Mais il dut s'estimer encore fort heureux d'en être quitte à si bon marché, car un habitant de la ville, surpris dans les mêmes circonstances, ayant été trouvé couché et endormi, fut, malgré ses cris et ses protestations, roulé dans le tapis sur lequel il s'était couché, et enterré vif à l'endroit même où il avait été pris.

Le misérable !

Ah çà ! vous qui haussez les épaules ou qui vous indignez, ne vous souvenez-vous plus que nos philosophes du dix-huitième siècle, ces chers et ces vertueux, mettaient toutes ces mœurs-là bien au-dessus de nos mœurs chrétiennes !

Nos philosophes au cœur tendre et nos professeurs !

Mais rentrons dans notre sujet, après avoir fait connaître ce côté par trop piquant des mœurs persannes.

Heureux si par ces révélations, faites avec tant d'à-propos, nous sauvons quelque malheureux Français, attaché d'ambassade ou négociant honnête, et qui, dans son ignorance, aurait été cruellement étouffé à son auberge par la milice du séraï.

Ce livre devra être désormais le *vade mecum* de tout voyageur en Perse.

Un soir, Astandar sortit du khan dans lequel il était descendu ; un

long manteau tombant jusque sur ses pieds le cachait entièrement, et, chose singulière, sous ce manteau, Astandar ne portait point son costume habituel de marchand, mais bien ce vêtement éclatant des membres de l'ordre des Assassins.

Il avait appris que tous les soirs le grand visir Nisamolmoulk sortait du palais du sultan Melekschâh, et parcourait Baghdad, escorté seulement de quelques officiers qui le suivaient de loin.

Nisamolmoulk, en bon ministre, allait ainsi s'assurer par lui-même des besoins de son peuple, écoutait toutes les plaintes, toutes les réclamations qui lui étaient adressées, sondait avec courage tous les mystères qui lui étaient dévoilés, et, le lendemain, rendait la justice au pays étonné, avec une connaissance parfaite de toutes les causes qui lui étaient soumises.

Jamais Nisamolmoulk n'avait eu à se repentir de la confiance avec laquelle il s'aventurait ainsi chaque nuit dans les quartiers les plus mal famés de Baghdad, et jusqu'alors, du moins, il n'avait point encore eu besoin d'avoir recours à ses officiers.

Ceux-ci ne paraissaient donc le suivre que pour la forme, et bien souvent même ils s'écartaient de la route tracée pour vaquer à leurs petites affaires, et ne rejoignaient le grand visir qu'au moment où il rentrait au palais.

Le soir où Astandar sortit de son khan, avec son costume de tragédie, il y avait déjà quelque temps que Nisamolmoulk parcourait les rues de Baghdad; la ville entière était plongée dans un profond repos, et, pendant une heure, aucun accident ne vint troubler la promenade nocturne de l'ancien disciple de Mowafek.

Les officiers s'étaient dispersés peu à peu sur la route, les uns attirés par quelque rendez-vous d'amour, les autres par l'espoir d'un gain honnête au jeu, de sorte qu'au bout d'une heure le grand visir se trouva seul, marchant toujours devant lui, à travers les rues sombres, étroites, silencieuses de Baghdad....

Il arrivait alors à l'extrémité de la ville, près d'une mosquée déserte, à quelques pas seulement d'une petite rivière qui fait le tour d'une petite promenade publique.

En ce moment, Astandar courut vers lui et se précipita à ses genoux.

— Écoutez-moi, au nom de Dieu, monseigneur! s'écria le fédavi.

— Qu'est-ce que cela? demanda Nisamolmoulk étonné; que se passe-t-il, et pourquoi ce désespoir?

— Ah! monseigneur, poursuivit Astandar, en se relevant, j'arrive de la forteresse d'Alamont.

— Alamont... tu as vu Hassan-Ben-Sabah?

— Je l'ai vu, répondit Astandar.

— Viens! viens alors, dit Nisamolmoulk.

Et il l'entraîna vers la mosquée.

Cependant Astandar regardait soupçonneusement de tous côtés; il s'attendait, à chaque instant, à voir paraître les officiers qui accompagnaient d'ordinaire le visir, mais il ne vit personne, et suivit Nisamolmoulk qui marchait vers la mosquée.

Astandar respira plus à l'aise.

— Voyons, dit alors le visir, parle; qui es-tu? d'où viens-tu? Y a-t-il longtemps que tu as vu Hassan?

Astandar s'était arrêté, et, après s'être assuré par un dernier coup d'œil que personne ne les avait suivis, il se rapprocha de son interlocuteur, et glissa traîtreusement sa main à sa ceinture.

— Il y a dix jours, monseigneur, j'étais à Alamont, dit-il d'une voix ferme, mais basse, j'ai vu Hassan-Ben-Sabah, et les dernières victoires qui ont été remportées sur ses hommes ont exalté sa haine et son ressentiment, et il a juré qu'il vouerait ses ennemis aux poignards de ses fédavi.

— Je ne me suis jamais trompé sur cet homme! répliqua Nisamolmoulk; il est cruel, lâche et bas; il aura recours à l'assassinat s'il

craint d'être vaincu en n'employant que des armes loyales ; il n'y a rien à attendre de lui, il faut s'en débarrasser.

— Hassan est bien puissant, monseigneur, objecta Astandar.

— Qu'importe !

— Les fédavi pénètrent partout, ils sont toujours armés d'un poignard dont l'usage leur est familier ; ils vous tueront, si vous n'y prenez garde !

— Moi ! se récria Nisamolmoulk.

— Vous et le sultan Melekschâh.

— Avant qu'ils viennent jusqu'à moi, répondit Nisamolmoulk, j'aurai eu le temps de m'emparer de la personne de leur chef.

Et comme Astandar souriait, le grand visir ajouta :

— Ne penses-tu pas comme moi ?

— Non, monseigneur, répondit Astandar, car depuis huit jours déjà il y a dans les murs de Baghdad un homme qui a reçu la mission de vous tuer, et qui, tôt ou tard, remplira cette mission.

— Est-ce possible ! fit Nisamolmoulk ; et cet homme ?

Astandar avait tiré son poignard de sa ceinture ; il saisit la main du visir avec une énergie terrible.

— Cet homme, c'est moi, monseigneur, dit-il avec éclat, et depuis huit jours mon poignard brûle ma main impatiente : à toi donc, visir Nisamolmoulk ; c'est Astandar qui frappe, c'est Hassan-Ben-Sabah qui ordonne !...

Et avant que Nisamolmoulk eût le temps de l'éviter, Astandar lui enfonçait dans la poitrine le poignard qu'il avait reçu, à cet effet, des mains mêmes de Hassan...

Le malheureux visir tomba sans proférer une parole : il était mort sur le coup.

Les fédavi savaient leur métier.

Quant à Astandar, il sortit doucement de la mosquée, et rentra au khan sans que l'on se fût aperçu de son absence.

Cependant, quand, le lendemain matin, la nouvelle de la mort de Nisamolmoulk se répandit dans Baghdad, ce fut, de toutes parts, une consternation générale; le peuple fit entendre des cris déchirants autour du palais du sultan, et Melekschâh lui-même ordonna que toute la ville prendrait le deuil pendant un mois.

On fit ensuite des recherches inouies pour découvrir son assassin, mais toutes ces recherches furent infructueuses. Seulement, comme il était évident que les officiers n'avaient pas fait leur devoir en n'accompagnant pas le grand visir pendant toute la durée de sa course nocturne, les malheureux furent pendus, à la grande satisfaction du peuple.

Ce spectacle, qui ne manquait pas de charmes pour les Persans de pure race, calma un peu la douleur de tous, mais, malgré l'activité que l'on put déployer, le nom de l'assassin resta toujours un mystère, et Astandar ne cessa pas un seul instant de se promener dans les rues de Baghdad, affectant de choisir les lieux les plus fréquentés pour but de ses courses fanfaronnes

Pourquoi Astandar ne s'était-il pas éloigné du théâtre de son crime? Quel sentiment l'avait retenu dans cette ville, où il pouvait craindre à chaque instant d'être découvert et pendu?...

L'assassin avait repris, le lendemain, son costume de marchand; il allait fréquemment au Bezenstein, faisait un peu de négoce, mais il ne paraissait pas disposé à s'éloigner.

Il avait donc un autre but? Le meurtre de Nisamolmoulk ne l'avait pas seul attiré à Baghdad?

Peut-être avait-il une autre victime à frapper; mais quelle était cette autre victime, et quel moyen allait choisir Astandar pour arriver jusqu'à elle?

Un moyen, en vérité, fort simple.

Le jour même de son arrivée à Baghdad, Astandar s'était mis en rapport avec certains esclaves du séraï; il leur avait parlé de les

arracher à la triste condition qui leur était faite; il avait excité leur cupidité, leurs désirs, toutes leurs passions.

Parmi les quelques hommes qu'il avait ainsi entrepris de séduire, un seul avait paru l'écouter favorablement : le désir ardent d'avoir, lui aussi, des femmes, un palais, des esclaves; de remuer l'or et les pierreries, de se laisser porter et éventer par une longue suite de valets, tout cela l'avait séduit; Astandar avait fait le reste en glissant chaque jour dans sa main une bourse pleine d'or.

Quelques jours après la mort de Nisamolmoulk, Astandar changeait son costume contre celui de l'esclave, et s'introduisait furtivement dans le palais.

Mais le meurtre dont le grand visir avait été victime avait fait redoubler de surveillance. Des gardes faisaient à chaque instant leur ronde dans l'intérieur du palais, et dans les allées du jardin, cherchant, de toutes parts, un criminel à saisir, et fouillant toutes les personnes suspectes qu'ils rencontraient. Il devenait chaque jour plus difficile d'approcher du sultan.

Astandar était profondément habile, et une fois engagé dans les sombres corridors du séraï, il marcha résolument à son but. Plusieurs fois, durant le trajet, il manqua d'être surpris, mais à chaque fois, il sut se dérober à tous les regards avec la silencieuse souplesse du serpent.

Enfin, après une heure de tâtonnements, car, n'ayant pas été nourri dans le sérail, il n'en connaissait pas les détours, il arriva en dernier lieu près de l'appartement du sultan Melekschâh, dont le seuil était gardé par deux sentinelles. Les deux sentinelles dormaient couchées en travers de la porte.

Astandar passa doucement, souleva les draperies qui masquaient la porte et entra.

Nous ne perdrons pas de temps à décrire l'appartement du sultan; disons seulement qu'une lampe d'opale y jetait une clarté mourante,

laquelle permettait à peine de distinguer au fond, en face de la porte, le sultan Melekschâh, couché sur un lit élevé, ayant à ses côtés une femme sans voile, sur le sein de laquelle il venait de s'endormir.

La femme était admirablement belle, et Astandar se sentit un moment troublé. Mais il maîtrisa bien vite ce premier mouvement, et examina avec attention tous les objets qui ornaient cette retraite.

Astandar était parfaitement au courant de toutes les habitudes de Melekschâh; il savait que le sultan prenait tous les matins un breuvage que son médecin ordinaire déposait chaque soir près de lui, et il cherchait de tous côtés le vase qui renfermait ce breuvage.

Il n'avait pas de temps à perdre; chaque instant de retard pouvait tout compromettre; il fallait se hâter!

Enfin, Astandar aperçut sur une table, caché dans l'ombre, le vase qu'il cherchait; il tira en même temps de son sein un petit flacon dans lequel était renfermé un poison actif et subtil; il en versa quelques gouttes dans le vase, et se hâta de s'éloigner, en prenant le même chemin qu'il avait suivi pour venir.

Les sentinelles continuèrent de ronfler sur le seuil, suivant l'habitude des sentinelles de tous les pays.

Une heure après, Astandar rentrait au khan; mais cette fois pour préparer activement sa valise, ordonner au palefrenier de faire sortir son cheval de l'écurie, et, dès que tous ces ordres furent exécutés, sans attendre plus longtemps, il s'éloigna au galop, et gagna le pays montagneux le plus proche.

Cependant ce n'était pas la peur qui pressait ainsi Astandar; c'était tout simplement la joie d'avoir réussi dans son entreprise, d'avoir complété son œuvre, l'impatience d'aller faire connaître ce résultat inespéré à Hassan-Ben-Sabah.

Asfandar ne s'était pas trompé, et le lendemain matin, de bonne heure, comme le sultan Melekschâh, après avoir dit ses prières, se dirigeait vers la salle du conseil, où l'attendaient les principaux

officiers de sa cour, il poussa un cri terrible, tourna sur lui-même, en cherchant à se retenir aux objets qui l'entouraient, et finit par tomber, comme foudroyé, sur la mosaïque!...

L'épouvante gagna tous les cœurs à ce spectacle affreux; on courut vers le malheureux sultan; les médecins furent appelés à son secours, mais tous les soins qu'on lui prodigua furent inutiles : le sultan Melekschâh était mort!... Et l'on put constater qu'il avait été empoisonné!

Tel fut le début d'Hassan-Ben-Sabah : deux de ses bienfaiteurs tués du même coup. Cela promettait assurément un bien remarquable prophète!

CHAPITRE V.

Suite des Assassins. — Suite de l'histoire d'Hassan-Ben-Sabah. — Réflexions sur le caractère et les travaux d'Aboulfast de Tiz. — Surprise qu'Hassan a faite à son ancien ami Omar Khian. — Vertu de ce poëte. — Agrandissement de la puissance des ismaëlites. — La forteresse du chien. — Histoire de Kamil, de son père, de son amant Ahmed et de cinq cents chameaux originaires de Damas. — Grand combat de la caravane contre les Assassins. — Les cinq cents chameaux sont sauvés. — Enlèvement de la jeune fille. — Les deux fils d'Hassan-Ben-Sabah, Osead et Hossein.

I.

Toute l'Asie fut remplie de terreur à la nouvelle des deux meurtres de Melekshâh et son grand visir, et ce coup d'audace ouvrit d'une façon terrible le règne sanglant de Hassan-Ben-Sabah.

A partir de ce moment, les princes voisins commencèrent à le regarder comme un scheikh redoutable, et à le traiter en conséquence avec considération.

Le roi Aboulfast, chez qui il s'était arrêté, comme on se le rappelle, devint peu de temps après un de ses plus fidèles partisans, et un jour qu'il se trouvait à la forteresse :

— Reï, lui dit Hassan, en lui faisant souvenir d'Ispahan, qui de nous était en démence, et à qui de nous les boissons aromatiques que tu me fis prendre convenaient-elles le plus? Tu vois que j'ai tenu mes serments, aussitôt que j'ai pu trouver des amis fidèles.

Le reï Aboulfast lui répondit quelque chose d'insignifiant.

Ce reï était un pauvre sire. Il ne faut pas le confondre avec Aboulfast de Tiz, sur la mer d'Arabie, qui inventa le baume au moyen duquel on guérit les oignons que les chameaux contractent aux pieds et qui sont fort douloureux.

Aboulfast de Tiz était bossu comme Abdulmeleck, et mourut d'une maladie honteuse en l'an 229 de l'Hégire.

C'est lui qui montait sur son âne à rebours pour mieux voir ce qui se passait derrière lui.

Il a composé un grand nombre de traités philosophiques à l'usage des petits Persans.

Hassan-Ben-Sabah se plaisait singulièrement à évoquer les souvenirs du passé; une fois entre autres, dit-on, il se passa une étrange fantaisie.

Une nuit, quatre fédavi apportèrent à Alamont un homme dont les yeux avaient été bandés avec soin, et le déposèrent dans un des appartements les plus somptueux du principal corps de logis de la forteresse.

Quand l'étranger comprit qu'il était arrivé au terme de son voyage, quand on lui eut enlevé ce bandeau qui l'empêchait de voir, il promena un moment son regard étonné sur tous les objets qui l'entouraient, et respira avec une profonde satisfaction.

Il avait pu croire jusque là que l'on voulait attenter à ses jours; cette façon dont il avait été enlevé par quatre hommes qui n'avaient pas proféré une seule parole tout le long de la route; ce voyage à travers des montagnes à la pente rude; tout ce mystère dont il n'avait pas le sens, lui avaient inspiré de réelles inquiétudes.

Enfin, il était arrivé sans événement fâcheux ; l'appartement qu'on lui donnait dépassait en richesse tout ce qu'il avait pu voir jusqu'alors ; on ne devait pas nourrir des pensées homicides contre un homme que l'on traitait aussi bien ; aucun gardien ne veillait à sa porte, il était libre...

Toutefois le voyage qu'il venait de faire l'avait fatigué, il fit honneur au souper qu'on lui servit, et après avoir jeté un dernier regard satisfait sur l'appartement, il s'étendit sur un lit et ne tarda pas à s'endormir !

Cet homme n'était autre que le poëte Omar Khiam.

Après le meurtre de Melekschâh et de Nisamolmoulk, il avait vécu quelque temps des ressources qui lui restaient ; mais le successeur du sultan lui ayant rogné le revenu de douze mille ducats qui suffisaient à son bonheur, sa position devint tout à coup gênée et misérable.

Il fut obligé de vendre ses femmes d'abord, puis ensuite les meubles de son séraï, et les quatre fédavi s'emparèrent de sa personne au moment où il songeait sérieusement à se jeter à l'eau ! Omar Khiam aurait mis fin de la sorte à son existence, si cet événement inattendu ne fût venu changer le cours de ses idées.

Remarquez que ce poëte avait vendu ses femmes avant son mobilier.

Le lendemain, quand Omar se leva, le soleil entrait d'autorité dans sa chambre, il sauta à bas de son lit et courut à la fenêtre, qu'il ouvrit.

Le tableau qui s'offrit alors à son regard lui arracha un cri d'admiration !

De toutes parts, c'étaient des parterres de fleurs et des buissons d'arbres à fruits, entrecoupés de canaux artificiels, des gazons ombragés et des prairies verdoyantes, où des sources d'eau vive jaillissaient à chaque pas. Des bosquets de rosiers et de treilles de vigne ornaient de leur feuillage de riches salons ou des kiosques élégants de porcelaine garnis de tapis de Perse et d'étoffes grecques.

Omar Kiam ne pouvait en croire ses yeux, et il se demandait quelle fée amoureuse l'avait transporté dans ce paradis?

Il appela et l'on accourut!

Des boissons délicieuses lui furent alors servies dans des vases d'or, d'argent et de cristal par de jeunes garçons et de jeunes filles aux yeux noirs, semblables aux *houris,* divinités de ce paradis que le prophète avait promis aux croyants!...

Omar Khiam s'abandonna à la volupté qui s'emparait de ses sens, et ne chercha pas même à se défendre contre son propre entraînement... Le son des harpes se fit entendre, et des voix douces et pures se mêlèrent un moment au chant des oiseaux sous les feuillages épais.

C'était le matin.

Tout était plaisir, volupté, enchantement; Omar se laissa bercer par cette suave harmonie qui l'engourdissait; il prit tout ce qu'on lui offrait, il mangea ces pastilles d'herbages (haschische) et l'opium de jusquiame que lui présentaient les houris.

Omar était un philosophe sensuel, il se croyait assis au banquet du paradis de Mohammed, un instant même il pensa qu'il pouvait bien être mort! C'était en effet tout un autre monde, et le pauvre poëte se félicitait, *in petto*, d'avoir quitté une terre où on lui avait supprimé sa pension de douze mille ducats.

Les jeunes garçons étaient beaux, les jeunes filles lui souriaient, il était heureux, et s'endormit une seconde fois, en souriant et en demandant à Mohammed de prolonger cette extase divine!

Quand il se réveilla, il se trouvait au milieu du jardin d'Alamont, sur le seuil d'un de ces kiosques de porcelaine dont nous avons parlé. Devant lui était Hassan-Ben-Sabah!

— Hassan! s'écria Omar, en le reconnaissant.

Hassan sourit.

— Et où te croyais-tu donc, mon poëte? lui dit-il.

— Que Mohammed me pardonne, fit Omar, mais je me croyais déjà au septième ciel; allons! ce n'était qu'un rêve, il faut en prendre son parti!

— Non, Omar, interrompit le chef d'Alamont, non, cette vie que tu as commencée hier, tu pourras la continuer aussi longtemps qu'il te conviendra : cette forteresse est ton domaine, tu seras libre d'aller et de venir, selon ton gré, et le jour où cette existence te déplaira, tu pourras t'en aller. Est-ce ainsi que tu désires que je parle?

Omar ne répondit pas: il y avait encore en lui une certaine honnêteté native qui lui défendait d'accepter de tels bienfaits d'une main aussi indigne; mais la misère l'attendait à la porte de la forteresse, et Omar Khiam avait peur de la misère. Il resta.

Il oublia, — les poëtes sont sujets à ces défaillances — que Hassan était le meurtrier de ses bienfaiteurs.

Ce que nous avons dit plus haut de la réception qui avait été faite à Omar Khiam peut s'appliquer en général à tous ceux qui entraient dans l'ordre.

Quand il se rencontrait un jeune homme doué d'assez de force ou d'assez de résolution pour faire partie de cette légion de meurtriers, le grand maître, ou le grand prieur, l'invitait à sa table ou à un entretien particulier. On l'enivrait avec de l'opium de jusquiame; on le faisait transporter dans les jardins.

A son réveil, il se croyait au milieu du paradis.

Ces femmes, ces *houris,* contribuaient encore à compléter l'illusion.

Lorsqu'il avait goûté à satiété toutes les joies que le prophète promet à ses élus après leur mort, lorsque enivré par ces douces voluptés et par les vapeurs d'un pétillant nectar, il tombait de nouveau dans une sorte de léthargie, on le transportait hors de ce jardin, et, au bout de quelques minutes, il se trouvait auprès de son supérieur.

Celui-ci s'efforçait alors de lui faire comprendre que son imagina-

tion trompée lui avait fait voir un véritable paradis et donné un avant-goût de ces ineffables jouissances réservées aux fidèles qui auront sacrifié leur vie à la propagation de la foi, et auront eu pour leurs supérieurs une obéissance illimitée.

Ces jeunes gens se dévouaient alors avec joie à devenir les aveugles exécuteurs des arrêts du grand maître.

Ainsi, toute leur éducation avait pour objet de les convaincre qu'en obéissant sans restriction aux ordres de leur chef, ils s'assuraient, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens, et qu'ils devaient ainsi chercher l'occasion d'échanger cette vie terrestre contre la vie éternelle.

Ce que Mohammed avait promis aux Mosliniens dans le Koran, ce qui n'avait été pour un grand nombre qu'un beau rêve ou une vaine promesse, s'était réalisé poux eux, et l'espoir de goûter un jour ces félicités d'un autre monde les excitait aux plus hideux forfaits.

Mais cette fraude fut bientôt découverte; ce fut probablement le quatrième grand maître qui, après avoir dévoilé au peuple tous les mystères de l'impiété, lui révéla aussi les joies du paradis.

Ce qui, jusqu'alors, ne leur avait servi que comme moyen de jouissance, fut, dès ce moment, le but unique de leur vie.

L'ivresse de l'opium, en fascinant leur imagination, les transportait au milieu des plaisirs célestes; mais leurs forces épuisées ne leur permettaient déjà plus de saisir des réalités.

Constantinople et le Caire nous montrent encore aujourd'hui quel incroyable attrait l'opium, préparé avec de la jusquiame, a pour l'indolence léthargique du Turc, et combien il agit puissamment sur l'organisation de l'Arabe.

Les effets qu'il produit nous expliquent la fureur avec laquelle les jeunes gens recherchent ces enivrantes pastilles d'herbages qui leur donnent dans leurs propres forces une confiance sans bornes.

L'usage de ces pastilles, ajoute M. Haumeer, à qui bon nombre de

ces détails sont empruntés, leur avait fait donner le nom d'*Haschischin*, c'est-à-dire *mangeurs d'herbes*. Ce mot dans la langue des Grecs et dans celle des croisés s'est transformé en celui d'assassins (*Haschischin, assassiner*), qui, devenu dans tous les idiòmes européens synonyme de meurtrier et de sicaire, rappellera éternellement le souvenir des forfaits de cet ordre.

II.

Le mouvement qui se manifesta dans toute l'Asie dès que l'ordre des Assassins fut fondé est curieux à observer.

Ce fut le commencement d'une époque de meurtres et de vengeances, également fatale aux ennemis déclarés et aux amis de la nouvelle doctrine; ceux-ci tombèrent sous les poignards des Assassins; ceux-là sous le glaive des princes, qui, éveillés par les dangers dont les partisans de Hassan menaçaient le trône, mirent tout en œuvre pour les exterminer.

Les imans et les juristes les plus célèbres publiaient de leur propre mouvement, ou par ordre, des *Fetwa* ou avis qui désignaient les ismaëlites comme les ennemis les plus redoutables du trône et des autels, et les maudissaient comme des infâmes et des athées. Ils excitaient les nations à une guerre ouverte contre la secte de Hassan, proclamant que la loi de l'islamisme commandait impérieusement la destruction de cette race d'infidèles, d'apostats, de *révolutionnaires*.

L'iman Ghasoli, un des plus grands moralistes de l'islamisme en Perse, publia un écrit contre les partisans de la doctrine secrète, intitulé : *De la folie des partisans de la doctrine de l'indifférence en matière de religion, c'est-à-dire des impies que Dieu veuille condamner*.

Mais ces discussions touchaient peu Hassan, qui n'en continuait pas moins son œuvre terrible.

L'Irak et le Khorassân furent surtout le théâtre de ses continuels assassinats. Ses compagnons s'étaient déjà emparés des plus redoutables forteresses de ces pays; dernièrement encore, ils s'étaient rendus maîtres de Schahdourr (perle royale), forteresse récemment construite par le sultan Melekschâh.

On raconte, à ce propos, que ce dernier chassant, un jour, dans ces parages avec l'ambassadeur de l'empereur romain de Constantinople, un chien se perdit sur un plateau de rocher, où plus tard s'éleva le château.

L'ambassadeur fit observer que son maître aurait depuis longtemps profité d'une position aussi formidable, et qu'on aurait déjà construit un château dans un lieu que la nature avait elle-même pris soin de fortifier. Le sultan suivit le conseil de l'ambassadeur; et c'est ce fort qui tomba, quelques années après, au pouvoir des ismaëlites. C'est pourquoi le peuple disait qu'une forteresse dont un chien avait indiqué l'emplacement et dont la construction était due aux conseils d'un infidèle, ne pouvait à la fin que porter malheur au pays.

Bien des places fortifiées passèrent ainsi entre les mains des ismaëlites; les Assassins se trouvèrent eux-mêmes un moment en lutte ouverte avec les chrétiens et les chevaliers de leurs ordres religieux, mais il n'entre pas dans notre cadre de donner ici les détails de cette lutte.

Ces récits trouveront naturellement leur place dans l'histoire des Templiers.

Il y avait à cette époque, à Khodschead, un homme du nom de Abou-Harb-Issa, ce qui signifie : *Jésus, père de la guerre.*

C'était un riche marchand qui faisait à Haleb, et dans toute la Perse, le commerce des chameaux; il possédait de nombreux servi-

teurs, et avait amassé, grâce à son activité et à sa probité, de grandes richesses. Cet homme avait conçu pour l'ordre des Assassins en général, et pour Hassan-Ben-Sabah en particulier, une de ces haines profondes que la mort peut seule éteindre.

Dans ses voyages fréquents, il avait pris à tâche d'ameuter contre Alamont tous les pays qu'il parcourait, et il avait juré de les exterminer jusqu'aux derniers, s'ils tentaient jamais de venir à Khodschead.

Ces propos furent rapportés à Hassan-Ben-Sabah, qui voulut punir l'orgueil de ce marchand, et lui donner, en le châtiant, une preuve éclatante de sa puissance.

Il médita longtemps son projet, et comme il n'ignorait pas que Abou-Harb-Issa était homme à faire ce qu'il avait juré; qu'il avait, en outre, bon nombre de serviteurs qui défendraient courageusement leur maître, s'il était attaqué, il jugea prudent d'attendre une occasion favorable.

Le vieux marchand avait eu jadis un grand nombre d'enfants qui tous étaient morts dans la guerre, et il ne lui restait plus qu'une fille du nom de Kamil, sur laquelle il avait reporté toute son affection, et qui était maintenant tout l'espoir de sa vieillesse.

Kamil pouvait être à juste titre la joie et l'orgueil de son père.

Elle avait seize ans à peine; c'était une belle créature qu'il était impossible de voir sans l'aimer. Elle avait de beaux et longs yeux noirs qui brillaient comme deux soleils; elle avait de grands cheveux soyeux et bouclés; le long vêtement qui l'enveloppait laissait deviner sa taille fine et souple.

Kamil n'avait jamais quitté la demeure paternelle; les esclaves de son père l'accompagnaient partout et la regardaient comme une sœur; elle était bonne et douce pour elles; elle était la joie et la gaieté de la maison.

Depuis quelque temps cependant, Kamil avait perdu un peu de sa naïve et joyeuse humeur. Ce n'étaient pas les absences de son père

qui lui inspiraient ses tristesses passagères, ce n'était pas l'ennui qui mettait parfois ce voile de mélancolie sur son front.

Kamil était habituée aux absences d'Abou-Harb, et sa vie était tout aussi occupée qu'avant.

Mais depuis quelque temps, la jeune fille avait remarqué un beau seigneur du nom d'Ahmed, lequel résidait habituellement à Haleb, mais qui, peut-être séduit par la grâce touchante de Kamil, venait fréquemment dans les environs.

La pauvre enfant avait peine à s'expliquer ce changement singulier qui s'opérait en elle. Pourquoi elle tremblait et rougissait sous son voile quand elle rencontrait Ahmed; pourquoi encore elle se trouvait si seule et si désolée quand elle le voyait s'éloigner.

Son père s'était aperçu de ce changement, et le bon vieillard avait souri quand Kamil avait tenté de lui conter ce qui se passait en elle.

— Je devine tout, lui dit-il; j'ai tout remarqué, mon enfant; tu seras heureuse.

Kamil se jeta éplorée dans les bras de son père : sans savoir pourquoi, elle se sentit soulagée d'un grand poids.

A partir de ce moment, Ahmed vint chez le vieux Abou-Harb; il passait des journées entières assis à côté de la jeune fille, ses mains dans les siennes, ses yeux dans ses yeux.

Ils étaient jeunes tous les deux, et ils s'aimaient!

Ces quelques mois qui s'écoulèrent ainsi furent pour Kamil comme un avant-goût des félicités du ciel. Elle aimait Ahmed avec toute la sainte ferveur, toute la pudeur pleine d'abandon d'un cœur qui se sent battre pour la première fois. Elle ne voyait rien au delà de son amour; tout avait disparu; elle s'étonnait elle-même du vide immense qui se faisait à ses côtés quand son amant l'avait quittée.

Ahmed avait vingt-cinq ans; c'était déjà un homme; il appartenait à une des premières familles de la Perse, et c'était un grand bonheur pour Abou-Harb que de lui donner sa fille. Toutefois,

Ahmed ne s'était pas arrêté à ces considérations ; Kamil lui avait plu ; il comprenait que sa vie serait désormais triste et inoccupée s'il ne la possédait pas, et il l'avait demandée.

Au reste, le moment où les deux fiancés devaient être unis n'était pas éloigné ; Abou-Harb quitta momentanément sa demeure de Khodschead, et vint s'établir à Haleb, où devait se célébrer la cérémonie nuptiale.

Le père de Kamil devait faire un long voyage, après lequel il avait promis d'unir les deux amoureux. Il s'agissait pour lui d'une affaire de la dernière importance, qui consistait à aller chercher à Damas, et à ramener à Haleb, cinq cents chameaux richement chargés.

Abou-Harb partit donc, promettant d'être à peine un mois dans ce voyage.

Kamil resta seule, et Mohammed pourrait dire combien son esprit forma de vœux pour le prompt retour de son père.

Mais la pauvre enfant avait compté sans les Assassins.

Hassan-Ben-Sabah était au courant de tout ce qui s'était passé à Khodschead et à Haleb, et, dès qu'il apprit qu'Abou-Harb partait pour un long voyage, il avait réuni le conseil de l'ordre, en séance secrète, et avait ordonné que des mesures furent prises en conséquence.

— Cet Abou-Harb, dit-il, est notre plus implacable ennemi ; le voilà qui part pour Damas, il ne faut pas qu'il rentre vivant à Haleb ; d'ailleurs, le butin qu'il nous offre est considérable, il importe de ne pas le laisser échapper... Que le conseil désigne sans tarder un membre de l'ordre, et qu'il parte sur les traces du marchand.

L'avis de Hassan-Ben-Sabah fut immédiatement exécuté, et un assassin du nom d'Aboutaher arriva à Haleb le jour même où le père de Kamil en partait.

Le choix de cet homme était heureux ; car il y avait à peine quelques mois que les gens d'Abou-Harb lui avaient tué un frère. Nul ne

devait avoir plus que lui, dans le cœur, le désir d'une vengeance implacable.

Pendant la route, il suivit Abou-Harb pas à pas, se gardant bien de se montrer, évitant de faire soupçonner sa présence, mais ne perdant pas de vue celui qu'il avait promis d'assassiner.

Toutefois, et comme cet homme pouvait être tué lui-même durant le trajet, Hassan, qui ne voulait pas que le père de Kamil rentrât à Haleb, avait fait entourer sa demeure d'agents mystérieux, lesquels devaient le mettre à mort dans le cas où il échapperait au poignard d'Aboutaher.

Toutes les précautions étaient bien prises, comme on le voit, et, pour plus de garantie encore, le chef des Assassins avait donné le commandement de la bande de Haleb à ses deux fils, dont l'aîné s'appelait Ostad, et le plus jeune, Hossein.

Pendant les premiers instants, tout marcha selon les prévisions du chef de l'ordre des Assassins, et, quand Abou-Harb sortit de Damas avec sa riche caravane, l'homme qui l'avait suivi dans son voyage se mêla à la troupe de ses serviteurs, et se mit à épier le moment favorable pour mettre son projet à exécution. Il avait reçu l'avis qu'une bande d'ismaëlites se tenait dans les environs, prête à fondre sur la caravane dès que le chef aurait été assassiné.

Heureusement pour le père de Kamil, Mohammed le tira miraculeusement de ce péril extrême.

Un soir, il venait de s'arrêter dans une immense plaine qui s'étend à une trentaine de parasangues environ de Damas; les serviteurs avaient établi les tentes; on devait rester deux jours dans ces parages, autant pour faire de l'eau que pour permettre aux chameaux de prendre un peu de repos. Des courriers étaient expédiés de temps à autre vers Haleb, et tenaient Kamil au courant de la santé de son père. Encore quelques jours, et Abou-Harb allait regagner sa demeure, et les fêtes nuptiales allaient commencer.

Le père de Kamil venait de rentrer dans la tente qui lui avait été préparée, après la prière du soir faite en commun et à haute voix; la nuit vint tout à fait, et il se trouva bientôt seul et entièrement séparé de ses serviteurs.

Ce fut cet instant qu'Aboutaher choisit pour s'introduire près de lui. Il était armé d'un long poignard qui pendait caché à sa ceinture; sa résolution était ferme et inébranlable, rien ne pouvait le faire hésiter.

D'ailleurs Aboutaher était un de ces sombres fanatiques que l'ordre entourait de soins particuliers et entretenait dans une exaltation permanente. Il avait juré de tuer son ennemi, et il croyait, en commettant ce crime, faire une action agréable à Dieu.

Abou-Harb dormait profondément quand l'assassin entra

Ce dernier s'avança donc à pas lents, avec la souplesse cauteleuse du tigre, et quand il fut parvenu près du lit du marchand, il tira son poignard de sa ceinture.

Mais si le père de Kamil dormait, ses serviteurs veillaient pour lui. L'un d'eux, du nom de Kaïssi, soupçonnait depuis longtemps Aboutaher de méditer quelque crime, et il épiait toutes ses actions avec constance.

Depuis Damas, il n'avait cessé de suivre Aboutaher, et chaque soir il allait coucher près de lui pour être plus sûr de ne pas le perdre de vue. Quand Aboutaher sortit donc de la tente des esclaves pour se diriger vers celle du maître, Kaïssi le suivit, et il entra en même temps que lui dans la chambre où dormait Abou-Harb.

Lui aussi avait armé sa main d'un long poignard, et quand l'assassin se précipita vers le père de Kamil, Kaïssi s'élança sur lui et le frappa par-derrière.

Malheureusement le coup avait porté à faux, et Aboutaher eut le temps de se redresser; une lutte violente, mêlée de cris de haine et d'imprécations sauvages, commença aussitôt.

Aboutaher était robuste, mais son adversaire l'était au moins autant que lui. Le combat fut sanglant, mais court. Le bruit avait réveillé le père de Kamil. Il se leva, saisit son cimeterre qui pendait à côté de son lit, et frappa dans l'ombre. Deux cris se firent entendre.

Aboutaher venait d'être frappé à mort, il entraînait Kaïssi dans sa chute.

Le lendemain, Abou-Harb reprit sa route vers Haleb ; il avait hâte d'arriver au terme de son voyage : le crime dont il avait manqué d'être victime lui avait inspiré de sérieuses craintes ; il avait peur maintenant que Hassan-Ben-Sabah ne tentât quelque entreprise contre sa fille, et les nouvelles qu'il recevait d'Haleb étaient peu propres à le rassurer.

On lui mandait, en effet, que depuis quelque temps des hommes mystérieux rôdaient incessamment autour de sa demeure. Ahmed avait bien fait tout ce qu'il devait faire dans une pareille circonstance ; il ne cessait de veiller sur Kamil, et toutes les nuits une garde d'esclaves dévoués stationnaient à la porte de la jeune fille. Mais on ne pouvait prévoir jusqu'où les ennemis d'Abou-Harb pousseraient leur audace, et il était à craindre qu'ils ne profitassent de la première négligence d'Ahmed pour enlever Kamil.

Abou-Harb pressait donc son retour, et il eût volontiers fait don de ses cinq cents chameaux pour être déjà rendu à Haleb.

Les craintes du marchand n'étaient que trop fondées. Dès que Hassan-Ben-Sabah avait appris l'issue de la tentative d'Aboutaher, il avait envoyé des ordres dans toutes les directions, et avait signifié à la bande d'Assassins qui se trouvaient répandus dans la campagne d'Haleb, d'attaquer, coûte que coûte, la caravane d'Abou-Harb.

En même temps, il menaçait ses fils de la mort, dans le cas où ils ne lui rapporteraient pas Kamil vivante ou morte.

Cependant Abou-Harb approchait d'Haleb ; les courriers se suc-

cédaient maintenant plus fréquents; le père de Kamil n'était éloigné que de trois ou quatre parasangues de la ville, dans quelques heures, il allait serrer la main de son gendre, et embrasser sa fille.

Ahmed et Kamil ne se possédaient pas de joie; celui-ci voulut aller au-devant d'Abou-Harb, avec quelques-uns de ses serviteurs les plus courageux, afin de lui faire une escorte redoutable et qui le mît à l'abri de tout danger.

Il partit le matin d'Haleb, après avoir pris congé de Kamil, heureuse et souriante, et, suivi de ses esclaves armés, il s'avança à la rencontre d'Abou-Harb.

Deux heures s'étaient à peine écoulées, quand il aperçut enfin, à une grande distance, une colonne énorme de poussière, de laquelle se dégageaient de temps en temps les silhouettes pittoresques d'un groupe considérable de chameaux. Ahmed pressa le pas, désireux de revoir plus tôt encore Abou-Harb; mais au moment où les deux troupes se réunissaient, des cris partirent de toutes parts, et une nuée d'Assassins fondit sur la caravane surprise.

Plusieurs des membres de l'ordre terrible tentèrent même de profiter d'un premier moment de trouble pour se frayer, avec leurs poignards, un passage sanglant jusqu'au marchand; mais les serviteurs courageux avaient tout à coup serré leurs rangs, et lui faisaient un rempart impénétrable de leurs corps.

Les Assassins, interdits de cette résistance, reculèrent, et alors un combat en règle commença.

Les Assassins étaient pleins de rage; ils attaquèrent avec impétuosité. Les serviteurs d'Abou-Harb et ceux d'Ahmed défendirent leurs maîtres sans souci de leur vie.

Ahmed les animait par son exemple; il les exhortait de la voix et du geste, se jetait éperdûment lui-même au plus fort de la mêlée, et se faisait un cercle de cadavres autour de lui.

Enfin, les Assassins furent obligés de fuir ; mais ils ne le firent qu'à regret, et en promettant de revenir bientôt.

Ahmed et Abou-Harb se jetèrent dans les bras l'un de l'autre après le combat, heureux d'avoir échappé à un si grand danger, et ils reprirent le chemin d'Haleb, en bénissant Mohammed.

Un plus grand malheur que celui qu'ils avaient évité devait les frapper en arrivant dans la ville, car Ostad et Hossein, les deux fils d'Hassan, avaient mis à profit l'absence d'Ahmed, et ils venaient d'enlever la malheureuse Kamil.

Ahmed et Abou-Harb, que cette nouvelle avait d'abord abattus, se relevèrent bientôt avec une ardeur nouvelle, et, sans attendre davantage, ils s'élancèrent à la poursuite des ravisseurs. Mais Ostad et Hossein avaient sur eux une avance de près de six heures ; ils étaient montés sur ces fameux coursiers que le Vieux de la Montagn tirait à grands frais d'Arabie. Il y avait bien peu de chances en faveur de ceux qui les poursuivaient.

CHAPITRE VI.

Suite des Assassins. — Kamil à la forteresse. — Comment il faut prononcer le nom de l'eunuque Lulu. — Kamil est outragée. — Ostad et Hossein. — Leur entrevue avec Kamil. — Quelques mots importants sur Lulu et son caractère. — Faiblesse des deux fils d'Hassan. — Le vieux Kia-Ben-Jevgonid. — Son ambition. — Les parricides. — La nuit de l'assassinat. — Mort malheureuse de Lulu. — Ostad et Hossein pris au trébuchet. — Triple exécution. — Regrets inspirés par la mort de Lulu. — Fin d'Hassan-Ben-Sabah.

Dès que l'on apprit à la forteresse d'Alamont l'enlèvement de la fille du marchand Abou-Harb, une joie enthousiaste se répandit dans tous les rangs des sectaires. On s'attendait, il est vrai, à apprendre la mort du marchand lui-même; mais l'enlèvement de Kamil était la plus grande punition que l'on pût lui infliger pour la haine qu'il portait à l'ordre, et une fête fut commandée pour célébrer cet heureux événement.

« Pendant sept jours et sept nuits, on n'entendit du haut des tours

que le bruit des timbales et des chalumeaux qui annonçaient aux châteaux environnants la joie de l'impiété et le triomphe du crime. »

Quand la fête fut terminée, Hassan-Ben-Sabah trouva à propos de rendre tous les habitants du pays de Roudbâr témoins de sa satisfaction et de sa puissance, et il les convia solennellement à se rendre au château d'Alamont, où il avait fait construire une chaire vis-à-vis de la KIBLA, et planter aux quatre coins quatre étendards, un blanc, un rouge, un jaune et un vert.

On appelle la *Kibla* le pays de la Mecque, vers lequel tous les moslimins se tournent dans leurs prières.

Le peuple des environs avait trop peur des vengeances de l'ORDRE pour manquer à l'appel qui lui était fait; il s'assembla en foule sur la Moszella (*place de prières*), située au pied du château, et semblable à celle du faubourg de Schiraz, célébrée dans les poésies d'Hafezein.

C'était le dix-septième jour du mois de ramazan, Hassan monta en chaire, et, dit M. Haumeer, commença à jeter le trouble dans l'esprit de ses auditeurs par des paroles obscures et énigmatiques; il leur persuada qu'un envoyé de l'iman, ce mystique possesseur du kalifat égyptien, lui avait remis une lettre adressée à tous les ismaëlites, qui changeait la règle fondamentale de la secte, et lui donnait une nouvelle sanction. Il leur déclara qu'en vertu de cette lettre « les portes de la grâce et de la miséricorde étaient ouvertes à tous ceux qui lui obéiraient et le suivraient; qu'eux seuls seraient les véritables élus, et qu'en cette qualité ils seraient affranchis de l'observation de toutes les lois jusqu'au jour de la résurrection, c'est-à-dire de la révélation de l'iman. »

Ensuite il recita en langue arabe le Khoutbé, ou *prière de la chaire*, qu'il disait également avoir reçu de l'iman. Un interprète, placé au bas de la chaire, en donna la traduction suivante aux auditeurs :

« Hassan est notre kalife, daï et houdschet, c'est-à-dire *notre successeur, notre missionnaire, notre preuve*. Tous ceux qui suivent

notre doctrine doivent lui obéir dans les affaires de la foi et du monde, considérer ses ordres comme venant d'en haut, ses paroles comme inspirées, ne point faire ce qu'il défendra et faire tout ce qu'il commandera, comme si ces ordres étaient donnés par nous-même. Qu'ils sachent que notre seigneur les a jugés dignes de sa miséricorde, et qu'il les a conduits vers Dieu le tout-puissant. »

Quand il eut ainsi parlé, il fit dresser des tables, et ordonna au peuple de rompre le jeûne et de se livrer à tous les plaisirs, comme aux jours de fête ; car, disait-il, c'est aujourd'hui le jour de la révé lation de l'iman.

Depuis ce moment où le crime se montra sans voile aux yeux de tout le monde, ajoute M. Haumeer, le nom de *Moulahid, impies,* qui jusqu'alors n'avait été donné par les légistes qu'aux partisans de Karmath et à ceux de quelques autres sectaires, fut étendu à tous les ismaëlites de l'Asie.

A dater de ce jour, le dix-septième du mois de Ramazan, les Assassins célébrèrent la fête de la révélation comme la véritable époque de l'annonciation de leur doctrine. De même que le nom de Mohammed n'avait jamais été prononcé par les moslimiens sans que l'on ajoutât : *Qu'il soit béni!* de même les ismaëlites ajoutèrent depuis au nom de Hassan la formule : *Salut à sa mémoire!*

L'historien Mirkhoud raconte que Joussoufschabkiatid, homme digne de foi, avait lu au-dessus de la porte de la bibliothèque d'Alamont l'inscription suivante :

> Avec l'aide de Dieu,
> Le dominateur du monde
> Rompit les chaînes de la loi.
> Salut à son nom!

Plus tard, l'exemple de Hassan-Ben-Sabah fut suivi par ses successeurs. Ainsi, Hassan II écrivit au reï Mosaffer, alors grand prieur dans le Kouhistân, comme l'avait été, dans l'Irak, son homonyme,

contemporain de Hassan-Ben-Sabah, et lui donna des instructions dans lesquelles il lui disait :

« Moi, Hassan, je vous déclare que je suis le représentant de Dieu sur la terre, et le reï Mosaffer est le mien dans la province de Kouhistân. Les hommes de ce pays doivent lui obéir et regarder ses ordres comme émanés de ma bouche. »

Mosaffer fit construire dans le château de Mouminabad, sa résidence, une chaire, de laquelle il lut au peuple la lettre du grand-maître. Presque tous les habitants l'accueillirent avec joie; ils ne pouvaient guère faire autrement; ils burent du vin au pied de la chaire, en mêlant leurs voix au son des chalumeaux et au bruit des tambours. Hassan II fut proclamé comme véritable successeur du prophète.

Or, nous demandons humblement pardon au lecteur, si ces scélérats, ces fous et ces sophistes sont autrement sophistes, scélérats et fous que nos fous, nos sophistes et nos scélérats de France. Si notre Sorbonne pouvait se transporter dans l'Anti-Liban, ceux qui l'y suivraient en verraient bien d'autres!

Mais en voilà assez sur cette question, il est temps de revenir à la fiancée d'Ahmed, à la fille du malheureux Abou-Harb.

En entrant dans la forteresse, Kamil ignorait où on la menait, et quels dangers allaient la menacer; elle se croyait enlevée par des ennemis particuliers de son père, mais ne pensait pas que ces ennemis pussent être des Assassins.

Elle fut bientôt détrompée.

Ostad et Hossein étaient deux jeunes gens dans toute la vigueur de l'âge et des passions, et ils ne lui laissèrent pas longtemps ignorer quel sort honteux était réservé à leur victime. Kamil comprit alors seulement toute l'étendue de son malheur, et toute l'horreur de sa position.

Elle savait que les Assassins étaient capables de tous les crimes,

et récemment encore elle avait entendu raconter à son père la terrible menace qui avait été faite au sultan Sandschar.

Fakhrolmoulk (*gloire de l'empire*), Aboulmossafer-Ali, fils du grand-visir Nisamolmoulk, avaient péri sous le glaive des Assassins. Hassan-Ben-Sabah voulut épargner les jours de Sandschar; mais comme ce dernier ne cessait de le traquer de toutes parts, il voulut au moins lui inspirer une crainte salutaire qui le rendît plus circonspect. Il espérait ainsi le désarmer par la terreur, et n'avoir pas besoin d'augmenter encore le nombre de ses ennemis par un nouvel assassinat qui ne manquerait pas d'avoir un retentissement fâcheux.

Dans cette vue, il avait gagné un esclave du sultan, qui, pendant le sommeil de son maître, planta un poignard dans la terre, tout près de sa tête.

Le sultan, bien qu'effrayé de voir à son réveil cet instrument de mort, ne laissa point paraître ses craintes; mais, quelques jours après, le grand-maître lui écrivit dans le style bref et tranchant de l'Ordre :

« Sans notre affection pour le sultan, on lui aurait enfoncé le poignard dans la poitrine, au lieu de le planter dans la terre. »

Sandschar avait immédiatement cessé de poursuivre l'Ordre, malgré la haine qu'il lui avait toujours portée.

Cette aventure avait fait du bruit dans le pays, et n'avait pas peu contribué à augmenter encore la terreur qu'inspiraient les Assassins. Sandschar venait de faire la paix sous les conditions suivantes.

Il avait été convenu :

1° Que leurs châteaux resteraient comme ils étaient, sans qu'il leur fût permis d'y ajouter de nouvelles fortifications;

2° Qu'ils n'achèteraient ni nouvelles armes, ni nouveaux instruments de guerre;

3° Qu'ils ne feraient point à l'avenir de nouveaux prosélytes.

Mais les ismaëlites ne se piquaient pas de garder leurs serments,

et ils recommencèrent leurs assassinats dès que Sandschar les eut laissés respirer.

Kamil ne songeait pas sans frémir qu'elle allait se trouver à la merci de ces affreuses bandes désordonnées, dont le seul culte était le viol et le pillage, et sa pensée se reporta pleine d'amertume vers Haleb, où elle avait laissé Ahmed.

Que n'était-il près d'elle ; il l'aurait sauvée ! Mais sans doute déjà il avait réuni les serviteurs dévoués de son père, et il allait voler à son secours.

Kamil fut placée au sommet de la forteresse d'Alamont. De sa fenêtre, elle voyait le merveilleux paysage que nous avons décrit.

L'horizon était immense. Hélas ! la pensée de Kamil allait encore au delà.

Quelques semaines se passèrent ainsi, sans amener de changement à sa position. Les fils d'Assan-Ben-Sabah étaient partis pour de nouvelles expéditions, et leur père avait bien autre chose à faire que de s'occuper de la jeune vierge qu'on lui avait amenée.

Kamil devenait chaque jour plus sombre. Une nuit, l'eunuque Lulu vint l'arracher violemment de son appartement pour la jeter dans les bras de son maître. Dès ce moment, Ahmed était perdu pour elle ; elle ferma son cœur comme une tombe, et ne songea plus qu'à tirer parti de sa position pour venger son honneur outragé, et venger en même temps son père et son fiancé.

Nous croyons devoir remplir un devoir en faisant observer que le nom de cet eunuque, Lulu, se prononçait Loulou dans ces pays étranges.

Ostad et Hossein étaient revenus, et, dès les premiers instants qu'ils avaient eu de libres, ils s'étaient empressés d'aller trouver Kamil. Les deux frères étaient également amoureux de la jeune fille, et tous les deux nourrissaient une jalousie profonde. Ils voulaient la

posséder sans partage, et, à plusieurs reprises déjà, cet amour avait été la cause de querelles violentes.

Ces bons jeunes gens s'inquiétaient assez peu des droits de leur excellent père. — TOUT EST PERMIS : telle était, souvenez-vous-en, la doctrine de leur famille.

Kamil ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de cet état des choses, et elle se promit bien d'en profiter.

Un soir, Ostad et Hossein étaient près d'elle, et tous les deux la pressaient de choisir, jurant d'avance que son choix serait respecté; mais Kamil hésitait, et son regard, chargé de langueurs provoquantes, allait alternativement d'Ostad à Hossein. Enfin, elle se leva, et attachant un regard tour à tour énergique et tendre sur ses deux amants :

— Fils de Hassan, leur dit-elle, Kamil ne veut point choisir entre vous deux; elle a décidé qu'elle appartiendrait sans partage à celui qui se montrerait le plus digne d'elle, et elle attendra que vous lui ayez donné des preuves de votre amour et de votre dévouement pour s'abandonner à vous.

— Que faut-il donc faire? demandèrent en même temps les deux jeunes gens.

— Je vous le dirai ce soir, à vous seul, Ostad, et demain, à vous, Hossein, répondit Kamil.

— Nous ferons tout ce que vous nous ordonnerez.

— Eh bien! poursuivit la jeune fille, écoutez, Ostad.

Et, en parlant ainsi, elle fit signe à Hossein de se retirer un instant.

— Écoutez, et répondez-moi sans détour : m'aimez-vous plus que tout autre chose au monde?

— Vous le demandez!

— C'est que peut-être reculerez-vous devant la condition que je mettrai à ma soumission, à mon amour.

— Quelle que soit cette condition, je l'accepte!

— Eh bien, sachez donc, Ostad, que je ne veux appartenir qu'au grand maître de l'Ordre!

Ostad recula de deux pas, avec surprise, à cet aveu inattendu, et voulut faire une objection. Mais Kamil l'arrêta du geste et du regard :

— Eh quoi, lui dit-elle, avec un singulier accent de mépris, voilà que déjà vous hésitez, dis-je!

— Mais c'est mon père qui est le grand maître de l'Ordre.

— Et ne devez-vous pas succéder à Hassan?

— Après sa mort!

— Eh bien! après sa mort, soit, répliqua Kamil avec une sombre inflexion de voix, je vous appartiendrai!

Et comme Ostad la regardait avec stupéfaction :

— Ostad, poursuivit-elle, je suis ici en votre pouvoir; votre violence peut me réduire, je le sais; mais n'oubliez pas que Kamil connaît la vertu des plantes vénéneuses, et si vous me menaciez jamais d'une pareille honte, vous ne presseriez entre vos bras qu'un cadavre! Si, cependant, vous vous rendez à mes désirs; si vous me donnez une preuve éclatante d'amour, oh! je vous le dis, Ostad, le ciel n'a pas de joies plus vives que celles dont je vous récompenserai.

Et ayant ainsi parlé, Kamil passa dans une pièce voisine, laissant le fils de Hassan en proie à la plus cruelle agitation.

Le lendemain, Kamil tint le même langage à Hossein; et les deux frères promenèrent, pendant plusieurs jours, leurs sombres rêveries à travers les riants jardins qui entouraient la résidence de leur père.

II.

Il y avait à Alamont, un daï ou missionnaire du nom de Kia-Buzurgomid, qui avait été pendant vingt ans, à peu près, le lieutenant de Hassan-Ben-Sabah.

Cet homme était profondément dévoué à son maître, et, quoique



OSTAD ET KAMIL

ambitieux et jaloux, il l'avait toujours servi avec un zèle exempt de tout reproche.

Kia-Buzurgomid avait, d'ailleurs, longtemps espéré succéder à Hassan, et cet espoir n'avait pas peu contribué à le retenir dans une obéissance aveugle. Hassan l'affectionnait, et, bien qu'il lui eût désigné le château de Lemsir pour sa résidence, il l'appelait fréquemment à Alamont, pour jouir de sa compagnie et profiter de ses conseils.

Kia-Buzurgomid était donc dans la forteresse au moment où Kamil était poursuivie par les deux fils de Hassan, et, quoiqu'il ne fût pas au courant des péripéties de cet amour, il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans le cœur de ces derniers.

Il en prévint l'eunuque Lulu (Loulou), qui promit de savoir au juste quelle cause avait assombri tout à coup le front d'Ostad et celui d'Hossein.

Lulu, pour en finir tout de suite avec cet homme, était une assez vile créature qui n'eût pas hésité à vendre son maître, si on lui eût offert un prix raisonnable; mais, jusqu'alors, personne n'avait songé à lui, et il s'acquittait avec assez de zèle des fonctions qui lui étaient confiées.

Une nuit, deux hommes se réunirent mystérieusement dans un kiosque éloigné des jardins d'Alamont. Ces deux hommes avaient pris des précautions minutieuses pour ne pas être surpris; ils avaient attendu que le sommeil eût gagné les gardiens du château, que la solitude se fût faite de tous côtés, et ils avaient pris des chemins différents pour arriver au même endroit.

Jusque-là tout s'était passé selon leurs désirs, et nul ne les avait suivis, ni vus.

Ils entrèrent en même temps dans le kiosque, dont ils eurent soin de fermer la porte.

Ces deux hommes étaient Ostad et Hossein.

Ils se débarrassèrent alors des manteaux dont ils s'étaient affublés, du chapeau dont leur front était couvert, et allèrent s'asseoir l'un près de l'autre.

Pendant quelques secondes, le silence le plus profond régna dans le kiosque : tous les deux étaient également embarrassés et ne savaient comment débuter dans cet entretien. Enfin, Ostad, en sa qualité d'aîné, rompit le premier le silence.

— Hossein, dit-il d'une voix ferme, mais basse, l'objet qui nous amène ne saurait être traité légèrement, et j'ai voulu que nous nous entendissions avant de rien entreprendre. Vous avez vu Kamil ?

— Aujourd'hui même !

— Et, sans doute, elle vous a tenu le même langage qu'à moi ?

— Je ne sais.

— Kamil m'a dit qu'elle ne se donnerait qu'au grand maître de l'Ordre.

— Kamil m'a dit les mêmes paroles !

— Et qu'avez-vous résolu ?...

— Kamil est belle.

— Belle comme les houris de Mohammed !

— Sa possession doit être le ciel.

— Le ciel et ses délices !

— Kamil m'appartiendra !

Il y eut un moment de silence solennel : le regard d'Ostad étincelait à travers l'ombre, et il semblait s'attacher avec une fixité violente à son frère Hossein.

— Écoutez, Hossein, dit-il enfin, nous aimons tous les deux la fille d'Abou-Harb, et nous voulons la posséder sans partage ; j'ai pensé que nous pouvions, dans cette circonstance, faire trêve à notre haine, et marcher ensemble vers le but que nous voulons at-

teindre tous les deux... mais, dites-moi, Hossein, votre bras n'hésitera-t-il pas quand il faudra frapper?

— Moi! fit Hossein d'un air de dédain.

— Hassan est notre père...

— Hassan nous hait, Ostad, il a peur de notre influence; il nous jette à chaque instant dans les entreprises les plus périlleuses, et c'est avec regret qu'il nous voit en revenir.

— Le pensez-vous? fit Ostad avec vivacité.

— Vingt fois j'ai surpris sur sa physionomie un sentiment de dépit quand nous revenions vainqueurs; vingt fois j'ai vu briller dans ses regards un éclair de haine... Hassan nous hait, vous dis-je, et c'est lui qui nous tuera, si nos ennemis ne lui épargnent pas ce soin.

Ostad laissa tomber son front pensif dans ses mains, et réfléchit.

Puis, un instant après, se rapprochant encore de son frère.

— Hossein, lui dit-il, à voix encore plus basse, si demain je me rendais près de notre père, pour le frapper pendant son sommeil, me suivriez-vous?

— J'irais seul, si vous n'y veniez pas, répartit Hossein.

— Demain donc, à minuit.

— Demain soit!

Dieu seul est Dieu! oh! les bons jeunes seigneurs!

Les deux frères allaient se séparer, quand ils crurent entendre quelque bruit parmi les arbres qui entouraient le kiosque. Ostad se releva avec précipitation, ouvrit rapidement la porte, et s'élança en dehors, suivi de près par Hossein. Tous les deux étaient armés de leurs poignards.

Ils ne furent pas longtemps sans atteindre l'eunuque Lulu, qui avait vainement essayé de fuir, et sur l'épaule de qui Ostad laissa lourdement retomber sa main robuste.

— Où vas-tu? que faisais-tu ici? demanda Ostad à voix rapide.

— Moi! fit Lulu effrayé et tremblant de tous ses membres.

— Tu étais là! Tu as tout entendu?

— Je ne sais rien!

— Misérable!

— Lulu était tombé à genoux, et les mains jointes, il suppliait les fils de Hassan-Ben-Sabah de lui laisser la vie; mais Hossein s'était approché d'Ostad; il s'empara de l'eunuque par un geste violent, et le traîna au milieu d'un bosquet épais.

— Qu'allez-vous faire? demanda Ostad plein d'irrésolutions.

— Eh, ne voulez-vous pas que ce misérable aille dire à notre père ce qu'il a entendu, répartit Hossein; prétendez-vous le laisser libre de parler?

— Nullement.

— Alors, il a déjà trop vécu.

— Grâce! cria Lulu.

Ostad étendit la main comme pour le protéger.

— Hossein, dit-il alors à son frère, ne pensez-vous pas qu'il y ait un moyen qui, tout en lui laissant la vie, le mettrait dans l'impossibilité de nous trahir?

— Lequel? demanda Hossein.

— En lui ôtant la parole.

— Lui couper la langue?

Ostad répondit par un signe affirmatif, et Hossein lâcha l'eunuque.

— Eh bien, soit, dit-il à son frère, après un moment de silence; allez, je me charge de cet homme, et que demain chacun de nous soit exact au rendez-vous.

Ostad s'éloigna sur l'invitation de son frère, et dans la pensée d'éviter d'être rencontré avec lui commettant un meurtre sur la personne de l'eunuque, favori de son père. Mais Hossein n'en attendait pas davantage, et, dès qu'il fut parti, il plongea son poignard tout entier dans le cœur de Lulu.

Ce dernier roula sanglant sur le sol sans proférer une parole.

Telle fut la fin triste et pénible de l'eunuque Lulu, dont le nom se prononçait Loulou. Par cette exécution adroite, Hossein s'assurait du silence du seul homme qui pût les trahir.

Les deux enfants de Hassan-Ben-Sabah avaient été élevés à cette aimable école de l'impiété et du crime sans remords ; il n'était pas étonnant qu'ils eussent puisé à cette source les leçons qu'ils mettaient si bien à profit.

Leur projet de mettre à mort le grand-maître lui-même, qui était leur père, leur avait été inspiré par cette horrible morale dont, tout jeunes encore, ils avaient reçu les enseignements.

Ostad et Hossein passèrent le reste de la nuit et le lendemain dans une sorte d'oisiveté impatiente ; ils attendaient que le soir vînt et leur offrît une occasion favorable. Ils craignaient à chaque instant qu'un obstacle imprévu ne vînt tout remettre en question.

D'ailleurs, l'exécution de leur projet lui-même était plein de difficultés, qui ne se présentèrent à eux, qu'au moment où il s'agit de se mettre à l'œuvre.

Le lieu où Hassan-Ben-Sabah reposait était inconnu à tous ; nul n'y avait jamais pénétré, pas même ses fils : une garde fidèle veillait incessamment aux abords ; et bien qu'Ostad et Hossein comptâssent beaucoup sur les sympathies de ces affidés, cependant ils ne voyaient pas venir sans appréhension le moment où il faudrait mettre leur dévouement à l'épreuve. Un échec pouvait tout perdre ; et ils savaient quel châtiment terrible les attendait dans le cas d'un échec.

A leur place, moi, au lieu de massacrer le déplorable Loulou, je lui aurais offert quelques pièces de monnaie pour savoir le lieu où Hassan reposait. Loulou, reconnaissant, m'aurait fourni ce renseignement avec plaisir, et j'aurais éprouvé moins de difficulté à commettre mon crime.

Mais cet Ostad et ce Hossein n'étaient pas forts!

Non ! ils n'étaient pas forts. Outre que leur éducation avait été

négligée, ils aimaient la bouteille et les femmes de mauvaise vie.

Les historiens ismaëlites, et surtout Beg-Karm-Fighreddin, le manchot des ruines de Palmyre, disent que ces jeunes gens n'étaient pas forts.

Et Beg-Karm-Fighreddin devait le savoir, puisqu'il était le neveu germain du croyant qui fabriquait les babouches d'Ostad

Quand les premières ombres de la nuit enveloppèrent la forteresse, les deux parricides se réunirent dans le kiosque qui leur servait habituellement de retraite commune, et là, loin des regards de tous, et sans doute pour s'exalter mutuellement, ils se firent servir du vin de Chiraz, dont les lois sévères de l'association proscrivaient l'usage. Quand ils eurent terminé leur repas, ils étaient presque ivres.

Ostad était plus irrésolu que jamais, Hossein voulait partir sur le champ pour mettre son projet à exécution. Enfin, la prudence retint son ardeur, et ce ne fut qu'à minuit seulement qu'il quitta le kiosque, armé d'un long poignard, et qu'il se dirigea vers les appartements dans lesquels il présumait que Hassan-Ben-Sabah prenait son repos.

Il traversa plusieurs cours sans rencontrer aucun être vivant, et arriva enfin en un lieu vaste, haut voûté, et dont le sol était pavé de dalles de marbre.

Cette sorte de vestibule conduisait à une salle de proportion énorme, tendue de cachemire rouge.

Plusieurs flambeaux d'or massif, portant des bougies allumées qui rendaient l'odeur d'aloès et d'ambre gris, éclairaient seuls cette salle. Dans la chambre contiguë, des lampes d'or et d'argent, suspendues au plafond et remplies d'une huile composée de diverses sortes d'essences odorantes, jetaient çà et là de faibles lueurs.

Quelques gardes stationnaient debout dans cette salle, mais ils regardèrent passer Hossein sans lui faire la moindre observation.

Hossein crut qu'ils l'avaient reconnu sans vouloir l'arrêter, et il

continua son chemin, sur lequel il rencontra toujours des sentinelles immobiles : on eût dit que tous ces hommes étaient pétrifiés!

Hossein eut presque peur; un frisson glacé courut par ses membres, et il hésita à poursuivre sa route.

Il n'était pas fort!

Pourquoi cette immobilité et ce silence étranges! D'où venait que ces hommes, auxquels la garde de leur maître était confiée, ne prenaient pas plus de souci de sa vie?

Les fumées du vin s'étaient dissipées; Hossein avait recouvré son sang-froid et sa présence d'esprit, et, bien que tout ce qu'il voyait dût l'assurer de l'impunité, il ne savait cependant qu'en penser.

Enfin, il souleva une dernière portière et entra dans une dernière salle, au milieu de laquelle s'élevait le lit sur lequel Hassan-Ben-Sabah était couché.

Rien ne saurait rendre la magnificence particulière de cette chambre; des tapis moelleux assourdissaient le bruit des pas; de toutes parts, des coussins et des sophas garnis d'une étoffe des Indes à fond d'or, avec des figures d'hommes et d'animaux d'un travail admirable. Des lampadères d'or répandaient dans cette salle une lumière douce et voilée; les cristaux et les pierreries étincelaient sur les panneaux d'ivoire; jamais encore Hossein n'avait entrevu tant de richesses.

Cependant, à cette vue, son audace parut se ranimer; il se dit, sans doute, qu'il ne fallait que quelques minutes de courage et de résolution pour que toutes ces merveilles lui appartînssent; le souvenir de Kamil lui revint à propos en mémoire, et, sans hésiter davantage, il tira son poignard de sa ceinture, laissa retomber la portière derrière lui, et marcha d'un pas ferme vers le lit.

Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'un grand mouvement se fit à ses côtés, et que de tous les coins de la chambre s'élancèrent

des gardes, ceux précisément sur l'engourdissement desquels il comptait; il fut saisi et garrotté, après en avoir blessé ou tué quelques-uns de son poignard.

Hassan-Ben-Sabah s'était réveillé à ce bruit, et, quand il aperçut son fils dans cette position, il demanda ce qui était arrivé.

Kia-Buzurgomid s'avança alors et expliqua tout à Hassan. Ce dernier parut plus surpris qu'affecté de cette révélation, et, quand le crime fut bien prouvé, que son fils l'eut même avoué avec une audace qui ne devait plus se démentir, il fit signe à ceux qui l'entouraient de s'éloigner, et resta seul avec Kia-Buzurgomid, son lieutenant et son favori.

Ce qui se passa dans cet entretien serait bien difficile à dire, mais ce que les historiens de la secte des ismaélites rapportent, c'est que le lendemain, le grand conseil de l'Ordre se réunit secrètement sur l'invitation expresse du grand maître.

La réunion se tint dans cette salle par laquelle Hossein avait dû passer pour se rendre auprès de son père; on l'avait tendue de noir pour cette solennité, et les grands dignitaires y vinrent successivement prendre place, selon le rang qui leur était assigné dans l'Ordre. Hassan-Ben-Sabah présidait en personne ce tribunal secret; il occupait dans le fond de la salle un siége élevé; il avait à ses côtés le grand prieur et Kia-Buzurgomid; des gardes en défendaient l'entrée à l'extérieur.

Quand tous les membres du grand conseil se trouvèrent présents, et que chacun eut pris place, Hassan-Ben-Sabah se leva, et sans que sa voix trahît la moindre émotion :

— Moi, Hassan, représentant de Dieu sur la terre, dit-il aux auditeurs, je vous ai réunis pour juger une cause terrible, un crime épouvantable dont se sont rendus coupables, Ostad et Hossein, mes deux fils. La loi est égale pour tous; elle frappe les grands comme les petits, les forts comme les faibles; la nature doit faire taire sa voix,

et étouffer ses faiblesses; Ostad et Hossein ne sont plus mes fils, et, dès ce moment, je les abandonne à votre inflexible justice.

Les membres du terrible tribunal se regardèrent avec stupéfaction après avoir entendu ces paroles, et ils parurent se demander si Hassan aurait la force de continuer ce rôle qu'il jouait.

On savait bien que, dans l'Ordre, tous les liens de la parenté et de l'amitié étaient rompus, afin d'unir plus étroitement les membres par une sorte de fraternité du crime; mais on pensait que Hassan atténuerait la rigueur de la loi, ne fût-ce que pour sauver ses enfants.

Hassan continua :

— La surprise s'empare de votre esprit et trouble votre jugement, dit-il d'une voix ferme, mais j'ai banni toute faiblesse humaine de mon cœur, et ce que j'ai dit, je le répète, Ostad a transgressé une loi de l'islamisme dont la rigoureuse observation était un de ses premiers devoirs; il s'est enivré avec du vin de Chiraz; Hossein a tenté de commettre un meurtre sans en avoir reçu l'ordre; on l'a surpris au moment où il allait me frapper de son poignard. Vous n'ignorez pas de quel châtiment la loi punit de pareils crimes; que votre justice prononce en toute liberté!

Les juges étaient encore plus hésitants qu'avant; le châtiment à infliger aux coupables était la mort, et ils n'osaient prononcer ce mot terrible.

Hassan reprit encore :

— Quand vous aurez décidé de quelle peine doivent être frappés Ostad et Hossein, je vous demanderai, ajouta-t-il, quel supplice il importe d'infliger à une femme que l'on a amenée dans cette forteresse, et qui a profité de son empire sur Ostad et sur Hossein pour les pousser au crime.

— Et quelle est cette femme? demandèrent plusieurs voix.

— La fille du marchand Abou-Harb!

— Kamil?...

— Kamil elle-même!

Cette femme a mérité la mort, répondirent les juges d'une commune voix.

Ils étaient bien aise de donner cette facile preuve de sévérité.

— La mort donc, soit, répète Hassan-Ben-Sabah, et que l'arrêt que vous venez de prononcer reçoive immédiatement son exécution.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que les portières de la salle se soulevèrent avec précipitation, les gardes pénétrèrent par toutes les issues; des ordres furent donnés par Kia-Buzurgomid, et l'on s'empressa d'aller arracher de leur prison Ostad et Hossein. Les fils de Hassan s'attendaient bien à un châtiment terrible, mais ils avaient conservé l'espoir que leur peine serait moins rigoureuse que celle fixée par la loi même.

Ostad entra dans une violente fureur quand on lui apprit la décision du conseil, et se répandit en injures contre ses membres. Quant à Hossein, il sourit amèrement, et désignant Kia-Buzurgomid qui hâtait les préparatifs du supplice :

— Voilà celui qui nous a trahis, dit-il avec un accent de haine profonde, que ceux qui m'aiment me vengent!...

La justice des Assassins était aussi terrible quand elle s'exerçait sur ses propres membres, que lorsqu'elle s'exerçait sur des personnes étrangères. Elle était même plus prompte.

D'ailleurs, toute la conduite de cette exécution avait été remise aux soins de Kia-Buzurgomid, et l'on comprend facilement quel intérêt il avait à ce qu'on ne revînt sur la condamnation.

Les fils de Hassan une fois morts, en effet, c'était à lui que revenait la succession du grand maître; il était son plus ancien lieutenant; il avait donné, à l'Ordre, des preuves nombreuses de zèle, d'activité, de dévouement; nul, à l'exception d'Ostad et de Hossein, ne pouvait lui disputer le pouvoir.

Tous les préparatifs furent achevés comme par magie, et une heure

se passa à peine entre la condamnation et l'exécution des deux jeunes gens.

Elle eut lieu à l'endroit ordinaire des cérémonies importantes c'est-à-dire sur la *place des Prières.*

Tout le peuple des environs avait été convoqué, et nul ne manqua à l'appel pour un spectacle aussi curieux. D'ailleurs, on avait annoncé que Hassan-Ben-Sabah assisterait de sa personne à l'exécution, et l'on n'était pas fâché de voir quelle figure il ferait.

Les choses se passèrent dans l'ordre; Ostad et Hossein furent amenés par les gardes du château, et tous les deux périrent sans que Hassan manifestât la moindre douleur, sans qu'il fît rien pour empêcher ou retarder leur supplice.

Puis, quand les deux jeunes gens eurent reçu le châtiment de leur crime, ce fut au tour de Kamil.

Elle marchait d'un pas ferme en sortant de la forteresse, et s'avança vers la place des Prières sans laisser paraître aucune émotion. Son front éclatait, son œil noir rayonnait; on eût dit qu'elle était fière de marcher à la mort.

En passant près de Hassan, elle s'inclina ironiquement devant lui.

— Hassan, lui dit-elle d'une voix retentissante, Kamil s'est vengée; tes deux fils sont morts, maintenant je puis mourir aussi.

Et elle s'abandonna aux bourreaux qui l'attendaient.

Quand la vengeance de l'ordre fut satisfaite, la foule s'écoula silencieuse et morne, et Hassan rentra dans la forteresse, suivi par Kia-Buzurgomid.

Cette pauvre Kamil ne se doutait pas qu'elle avait ôté deux gênantes épines du pied de Hassan-Ben-Sabah.

Il haïssait ses fils depuis longtemps.

Dans tout ceci, cependant, la personne que nous regrettons le plus amèrement, c'est le pauvre Lulu, dont le nom se prononçait Loulou.

Hassan avait près de soixante-dix ans; la vie active qu'il avait menée jusqu'alors avait pour ainsi dire doublé ses facultés, mais chaque jour, désormais, il sentait peu à peu la vie se retirer de lui, et ce dernier événement ne contribua pas peu à l'abattre; peut-être eut-il un remords. A partir de ce jour, il se renferma dans la forteresse, et, voyant sa fin approcher, il songea à se donner un successeur.

Un jour, il fit venir, à Alamont, le daï du pays de Kaswin, Abou-Ali, et l'investit du commandement des forces extérieures. Quant à Kia-Buzurgomid, il le nomma grand-maître. Puis, à quelque temps de là, il s'éteignit sans souffrance.

Mais, dit M. Haumeer, jusqu'à ses derniers moments, il nourrissait des projets ambitieux, méditait des révoltes et des assassinats qui devaient amener le renversement des empires, et dictait les règles de l'Ordre et le catéchisme de sa doctrine.

Immobile lui-même au centre de sa puissance, il en étendait les limites jusqu'aux extrémités du Khorassân et de la Syrie; la plume à la main, il dirigeait les poignards de ses fedavi.

Instrument terrible de la Providence, il était, comme la peste et la guerre, un fléau pour les souverains faibles et les peuples corrompus. Il mourut tout doucement, en inventant un nouveau genre de poison pour l'usage d'une nouvelle espèce de poignard.

CHAPITRE VII.

Suite des Assassins. — Mohammed II. — Courage d'un philosophe. — Sandschar et Mohammed. — Ali et Markowski. — La chasse au léopard — Rodolphe le voyageur. — Histoire de Sofie et de Rodolphe. — Amine, la suivante. — Le mille et une Nuits. — Voyage à Alamont. — Ali. — Le portrait d'Ali. — Sandschar est sauvé. — Fuite de Rodophe, etc.

Malgré l'horreur qu'auraient dû inspirer les doctrines des ismaëlites, à toute l'Asie, cet ordre trouva des poëtes assez méprisables pour le chanter, et des philosophes assez lâches pour applaudir à leurs crimes !...

Croyez que cela ne nous étonne point. Poëtes et philosophes ne mangent qu'à force d'infamies.

Nous n'en citerons qu'un, parmi ces derniers ; son histoire est assez curieuse pour que nous n'ayons pas cru pouvoir la passer sous silence.

Il s'agit de l'iman Fakhreddin Rhasi. Ne pas confondre avec notre ami Fighreddin, le neveu du savetier.

Mohammed II, fils de Hassan II, était alors grand maître de l'ordre des Assassins, et il avait fait savoir qu'il n'hésiterait pas à punir de la mort tous ceux qui, dans leurs livres, ou du haut de leurs chaires, seraient tentés de dire du mal de la doctrine des ismaëlites. Un philosophe célèbre, du simple nom de Aboufeth-Iahga-Ben-Hanosch-Ben-Emirek, avait déjà péri sous les coups d'un assassin, pour avoir cherché à répandre une doctrine qui n'était pas orthodoxe aux yeux des légistes; l'iman Fakhreddin Rhasi crut devoir être circonspect, et comme il enseignait dans Réï, sa patrie, et qu'il avait été accusé par ses envieux d'être en secret partisan des ismaëlites, et même un de leurs missionnaires, il monta en chaire, et, pour se justifier, blasphéma contre les ismaëlites, et les maudit.

Cette nouvelle parvint rapidement au grand maître d'Alamont, qui, dès qu'il en eut été instruit par ses espions, envoya un de ses fedavi à Réï, avec des instructions spéciales. Ce fedavi ne manquait pas d'adresse; il se fit passer pour un élève dans la science des lois, et suivit, sous ce titre emprunté, les cours de l'iman.

Sept mois s'écoulèrent avant qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter sa mission.

Enfin, il guetta le moment où le serviteur de l'iman était sorti pour aller chercher le repas de son maître, et certain de trouver ce dernier seul, il entra dans son cabinet, se précipita sur lui, le jeta à terre, et lui appuya son poignard sur la poitrine.

— Quel est ton dessein? demanda l'iman effaré.

— De t'arracher le cœur et les entrailles, répondit le fedavi.

— Mais quel crime ai-je commis?

— Tu as dit du mal des ismaëlites dans une chaire publique.

L'iman était loin d'être brave, et je ne sais si beaucoup de philosophes l'eussent été plus que lui dans cette terrible position. Il con-

jura l'assassin d'épargner sa vie, lui jurant, par tout ce qu'il y a de plus solennel, de ne plus blasphémer contre les ismaëlites.

Le fedavi releva son poignard.

— Si je te laisse la vie, dit-il, retomberas-tu dans tes anciennes erreurs, et te croiras-tu dégagé de tes serments au moyen d'une interprétation fallacieuse?

L'iman l'assura qu'il n'aurait recours à aucune interprétation, et qu'il se soumettait d'avance à l'expiation de son parjure.

Alors l'assassin se releva de dessus sa poitrine, et lui dit:

— Si j'avais eu réellement l'ordre de te tuer, je n'aurais pas manqué de l'exécuter. Mohammed, fils de Hassan, te salue et te prie de venir à sa forteresse l'honorer d'une visite. Tu auras un pouvoir illimité, et nous t'obéirons à l'avenir avec fidélité comme tes serviteurs! « Nous méprisons la voix du peuple, dit le grand maître, les paroles ne restent pas plus dans notre esprit que *des noix sur un globe;* mais vous ne devez point blasphémer contre nous, parce que vos paroles se gravent sur la pierre comme les traits du burin! »

L'iman s'estimait trop heureux d'avoir échappé au danger qui l'avait menacé, pour aller en chercher de nouveau dans la terrible forteresse d'Alamont. Il déclara qu'il ne pouvait s'y rendre; mais il renouvela au fedavi la promesse qu'il lui avait faite, de ne plus parler du grand maître qu'avec respect.

Alors le fedavi tira de sa ceinture trois cents pièces d'or qu'il lui donna.

— Ce que tu vois là, lui dit-il, c'est ta rente annuelle, et le divan a décidé que tous les ans le rëi Mossaffer t'apporterait pareille somme... Voilà encore deux habits de l'iman que t'envoie Mohammed!

Au même instant, le fedavi disparut.

Ces Assassins savaient comment prendre les philosophes!

L'iman prit l'habit et l'argent, et pendant quatre ou cinq ans il reçut la même somme qui lui fut exactement comptée.

Or, il avait coutume, avant cet événement, toutes les fois qu'il parlait des ismaëlites dans une leçon, de se résumer par ces mots :

« Que peuvent dire ces impies, que Dieu veuille anéantir et poursuivre de sa malédiction. »

Mais dès qu'il eut reçu sa subvention, il se contenta de dire :

« Que peuvent dire les ismaëlites? »

Un de ses élèves, qui lui demanda la cause de ce changement, reçut pour toute réponse :

« On ne peut pas maudire les ismaëlites, leurs preuves sont trop *tranchantes,* et leur raison, c'est le poignard. »

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas l'histoire des ismaëlites, et de donner en détail tous les événements qui signalèrent leur règne. Cette histoire est faite et très-bien faite par le savant M. de Haumeer. Nous choisissons parmi ces événements ceux qui nous semblent les plus importants, et qui peuvent intéresser davantage le lecteur.

C'était sous le règne de Moeseddin-Aboulharesz-Sandschar, un des plus grands princes de la famille des Seldjoukides et des dynasties de l'Orient.

Ce prince avait pour visir un homme sage qui lui était dévoué autant qu'on peut l'être, et qui l'aida à acquérir cette réputation que les poëtes ont chantée, et qui est encore dans le souvenir de tous les Persans.

Dans le commencement de son règne, Sandschar avait été forcé de faire la guerre à son neveu Mahmoud, qui se flattait de succéder à son père, que Sandschar avait remplacé. Sandschar triompha, mais à la paix que son sage visir Kemaleddin-Ali négocia, il nomma son neveu Mahmoud, vice-roi des états soumis à son frère, sous les quatre conditions suivantes :

1° Que son nom serait cité avant celui de Mahmoud, dans les prières publiques du vendredi;

2° Que dans son palais, la salle où il donnait ses audiences, n'aurait que trois rideaux. — Le sultan Sandschar en avait quatre, et le khalife sept, et le hadscheb ou premier chambellan avait seul le droit de les ouvrir et de les fermer;

3° Que la trompette n'annoncerait plus son entrée ou sa sortie. — C'était alors une prérogative des souverains de se faire précéder par des trompettes; aujourd'hui même encore, à Pera, les ambassadeurs ont le droit exclusif de faire sonner une cloche devant eux;

4° Enfin, qu'il maintiendrait dans leurs dignités les employés et les officiers, que lui, Sandschar, pourrait nommer.

Quand Mahmoud connut les conditions qu'on lui voulait imposer, il rit aux éclats!

Mahmoud était un singulier homme, et il pensa que Sandschar était devenu fou, pour avoir pu croire un moment que ces conditions lui seraient onéreuses. Mahmoud fit répondre :

1° Que Sandschar pouvait supprimer tout à fait son nom dans les prières publiques du vendredi et des autres jours de la semaine, pour peu que cela lui fût agréable;

2° Qu'en ce qui concernait le nombre des rideaux, il pensait que c'était là un détail qui regardait exclusivement son tapissier;

3° Que le son de la trompette lui avait toujours fort irrité les nerfs, et qu'il saisissait avec empressement cette occasion de s'en priver à jamais;

4° Qu'enfin, Sandschar pouvait nommer aux emplois qui bon lui semblerait; que lui, Mahmoud, s'estimerait toujours heureux pourvu qu'il ne fût pas forcé de leur donner des appointements.

On rit beaucoup à la cour du sultan des réponses de Mahmoud, mais comme l'on était depuis longtemps habitué à ses excentricités, on ne s'en étonna pas davantage. On lui laissa donc la vice-royauté

et on le laissa libre de mener désormais la vie qui lui conviendrait.

Mahmoud accepta cette liberté et se promit d'en jouir.

Il avait près de lui un homme qu'il affectionnait beaucoup et qui s'appelait Kemaleddin-Ali. C'était le fils du visir du sultan, mais il était bien loin de ressembler à un aussi digne père.

Kemaleddin n'avait aucune qualité, et il avait tous les vices; un instant même il avait été sur le point de se diriger vers Alamont, et il y serait allé, s'il n'avait rencontré Mahmoud sur sa route.

Mahmoud l'arrêta au passage. Mahmoud était paresseux; Ali était actif; le vice-roi aimait passionnément la chasse, Ali l'aima plus que lui; l'un avait un goût prononcé pour le vin de Chiraz, l'autre ajoutait à ce goût celui des femmes; au bout de huit jours, ils furent étroitement liés par la plus chaude amitié, et devinrent inséparables.

Cependant, il faut le dire de suite, Mahmoud avait un autre ami qu'il affectionnait autant et plus peut-être que Ali; et cet ami, c'était un ours qu'on lui avait envoyé de Moscovie.

Un ours magnifique, gros, lourd, velu, blanc, puant et très-polisson.

Cet ours s'appelait Markowski.

Il avait donné la garde de l'animal favori à un certain Abbas, qui s'acquittait de ses fonctions avec tout le zèle que l'on pouvait en attendre. Ali s'aperçut bientôt du tort que lui faisaient les sympathies de son nouveau maître pour l'ours de Moscovie, et il crut devoir prendre ses mesures en conséquence.

Un jour le malheureux Abbas accourut effaré auprès du vice-roi, et se jeta en pleurant à ses pieds. Mahmoud n'aimait pas que l'on pleurât devant lui, il se hâta de relever Abbas, et lui demanda quel était le sujet de cette douleur.

— Sire! sire! dit Abbas avec de grands gestes de désespoir. sire, c'est votre ours blanc.

— Markowski!... que lui est-il arrivé?

— Il vient de mourir.

— Ciel !... mon ours ! mon ours ! s'écria Mahmoud en fronçant le sourcil, malheureux, votre vie me répond de la sienne.

— Pitié, seigneur ! fit Abbas.

— Je suis sûr que vous avez négligé de lui donner vos soins.

— Il est mort entre mes bras.

— Mais enfin, demanda Mahmoud, en regardant avec tristesse Ali, qui se cachait à demi derrière une draperie, de quelle maladie est-il mort?

Abbas se releva à cette question, et s'inclinant de nouveau, il répondit avec la présence d'esprit d'un véritable courtisan.

— Sire, dit-il, votre ours blanc a sans doute voulu faire don à son seigneur de la part qu'il avait à la vie.

Mahmoud se prit à rire.

— C'est vous qui êtes un ours, répondit-il à Abbas, de vouloir que les années d'une bête soient ajoutées aux miennes.

La douleur de Mahmoud fut vive, mais il s'en consola cependant, en songeant qu'il lui restait Ali.

Ali n'avait certainement pas les éminentes qualités de l'ours défunt, mais Mahmoud sentait avec raison que l'ours ne parlait point, tandis qu'Ali était un agréable conteur ; il finit par oublier insensiblement son ancien favori, et s'abandonna bientôt tout entier à l'amitié qu'il ressentait pour le nouveau.

Mahmoud aimait passionnément la chasse ; il mit sous ce rapport sa maison sur un pied, qui ne pouvait être dépassé par personne. Il eut un personnel nombreux, des chevaux d'un grand prix, des litières commodes et somptueuses, une meute considérable, composée de quatre cents limiers, revêtus de colliers d'or et de housses parsemées de pierreries, qui l'accompagnaient dans toutes ses excursions.

Le lendemain du jour où il apprit la position qui lui était faite par le visir Kemaleddin-Ali, Mamoud se retira dans une habitation qu'il

possédait aux environs d'Ispahan. Il avait emmené avec lui les élémens de ses plaisirs ordinaires, c'est-à-dire ses femmes, ses meutes et Ali, et il mena pendant quelque temps, dans ce séjour, une existence que le plus heureux philosophe de l'Asie lui eût enviée !

Cependant dès que vinrent les jours propices à la chasse, Mahmoud sentit se réveiller tous ses instincts de Nemrod, et il donna des ordres pour que tout fût préparé pour son départ. Les chasses d'Orient ne ressemblent en rien à nos chasses d'Europe.

D'abord elles durent plus longtemps.

Bien souvent les princes quittent leur résidence sous prétexte d'aller poursuivre quelques onces ou quelques panthères. Les jours succèdent aux jours, et il arrive que ces princes ne rentrent la plupart du temps dans leur capitale, qu'après en avoir été absents pendant au moins un mois. La chasse a toujours été d'ailleurs, dans le moyen âge s'entend, le plaisir des hommes nobles.

La vénerie était l'objet des attentions particulières des rois ou des gentilshommes de cour. En Perse, c'était une passion généralement répandue dans la partie noble de la nation.

Les seigneurs élevaient des oiseaux, des animaux, et les rendaient propres à la chasse. On a même poussé cet art jusqu'à rendre certains oiseaux propres à arrêter les hommes.

C'était un moyen de police comme un autre.

On raconte à ce sujet que le gouverneur de Tauris, Ali-Couli-Ehan ne pouvait s'empêcher de prendre ce cruel divertissement, même aux dépens de ses aïeux. Il arriva qu'un jour, ayant lâché un oiseau contre un gentilhomme, comme on n'alla pas assez vite pour le reprendre, l'oiseau lui creva les yeux, et que le pauvre gentilhomme mourut de la frayeur et du mal qu'il eut.

Mahmoud avait aussi cette passion, mais il faut dire à sa louange qu'il y avait renonce après avoir tué, de la sorte, quelques-uns de ses favoris. C'était pour cette raison qu'il avait pris près de lui un

ours. Mais l'ours pouvait être aussi dangereux qu'un oiseau, et nous avons vu comment Ali s'était débarrassé de celui qui lui portait ombrage.

Mahmoud s'éloigna donc un jour d'Ispahan, et suivi d'une escorte mombreuse, il se dirigea vers la montagne, dans l'espoir d'y rencontrer les bêtes féroces que l'on chasse d'ordinaire, c'est-à-dire les lions, les léopards, les tigres, les panthères, les onces.

Mahmoud était singulièrement adroit et courageux à ces jeux terribles.

Il avait dans sa vénerie plusieurs de ces animaux dressés que l'on appelle *yourx*, et qui excellent dans la chasse des bêtes féroces. Après avoir fait une trentaine de parasangues environ, il fit dresser les tentes sur le penchant d'un coteau rapide, et envoya de tous côtés des ordres pour que la chasse du lendemain fût préparée.

« A toutes les grandes chasses, dit Chardin, on entoure de rets, un vallon ou une plaine, et on relance les bêtes de quinze à vingt lieues de pays à l'entour, qu'on fait battre par les paysans, au nombre de plusieurs milliers. Quand il y a un grand nombre de bêtes dans ces enclos, dont des cavaliers gardent les alentours, le roi y vient avec sa troupe, comme si c'était dans un parc, et chacun se jette sur ce qu'il rencontre, cerfs, sangliers, hyènes, loups, lions, renards. On en fait une horrible boucherie, qui est d'ordinaire de sept à huit cents animaux. On dit qu'il y a eu de ces chasses où l'on a tué jusqu'à quatorze mille bêtes »

Mahmoud n'avait nullement l'intention de retrancher un si grand nombre d'animaux du nombre des vivants ; la chasse fut préparée avec soin, mais sur de moins grandes proportions, et dès l'aube du jour suivant, toute la troupe, à la tête de laquelle marchait Mahmoud, descendit du coteau boisé où elle avait passé la nuit, et fit éruption dans la plaine.

Il faisait une journée superbe ; les femmes suivaient enfermées

dans ces grandes cages portées à dos de chameau, que M. Horace Vernet a peintes avec tant de verve et d'esprit; Ali marchait aupres de son maître, et chacun semblait animé de la plus vive ardeur. Dès que le signal fut donné, toute la bande se dispersa dans des directions différentes, et Mahmoud chercha courageusement un ennemi digne de lui, parmi ceux que les paysans lui avaient renvoyés dans leurs battues de la veille.

Or, pendant que ces choses se passaient de ce côté, un homme d'une trentaine d'années environ atteignait les hauteurs de la vallée, s'asseyait tranquillement sur le versant, d'où il pouvait voir la chasse qui commençait, et tirant quelques crayons et quelques parchemins d'un portefeuille qu'il portait sous son bras, il se mit paisiblement à dessiner.

A chaque instant, les bêtes féroces traquées de toutes parts et cherchant une issue, passaient effrayées et rugissantes à ses côtés; mais l'artiste se contentait de sourire, les regardait un moment s'enfuir, et ne songeait pas même qu'il pût y avoir pour lui quelque danger à rester dans la position qu'il occupait.

La chasse avait pris un développement inouï! De tous côtés les veneurs allaient, couraient au galop de leurs chevaux, poursuivant les bêtes fauves; ce ne fut bientôt plus qu'un immense tourbillon de poussière, duquel sortait de temps à autre un mélange de cris humains et de plaintes sauvages, un chaos effrayant d'où l'on voyait parfois s'élancer un tigre ou un once portant sa proie sanglante, en fuyant l'atteinte des flèches et des lances.

Mahmoud était certainement de tous les chasseurs le plus acharné, le plus impitoyable; il avait fait déjà bon nombre de victimes, et venait en dernier lieu de se lancer à la poursuite d'un léopard que quelques blessures avaient rendu furieux.

Il franchit bientôt le cercle fatal dans lequel on l'avait enserré, et

gravissant rapidement le versant pénible de la vallée, il chercha son salut dans la fuite.

Mais Mahmoud avait à cœur de compléter sa victoire ; il enfonça ses éperons sanglants dans le ventre de son cheval, et partit comme un éclair sur les traces de l'animal.

Le léopard perdait son sang sur la route, et à chaque seconde sa fuite devenait moins vive et ses rugissements plus effrayants ; enfin, il roula à terre et vint tomber écumant et couvert de sang et de poussière à deux pas de l'artiste dont nous avons parlé.

Soit que le léopard eût cru voir dans cet hôte un nouvel ennemi, soit que la souffrance et le désespoir se fussent unis pour exalter ses forces à ce moment suprême, il bondit encore une fois sur lui-même, et prenant son dernier élan, il se précipita sur l'artiste inoffensif dont il fit voler au loin les papiers et le portefeuille.

C'en était fait de ce pauvre homme, sans doute, si Dieu ne l'avait inspiré ; il se releva avec la souplesse agile d'un véritable veneur, tira rapidement un énorme coutelas qui pendait à sa ceinture, et avec autant de sang-froid que d'adresse, il enfonça la lame jusqu'au manche dans le ventre de l'animal.

Quand Mahmoud arriva, il vit la bête se rouler sur l'herbe dans les dernières convulsions de l'agonie, tandis que l'artiste recueillait avec le même calme les feuillets épars de son portefeuille.

Mahmoud ne put s'empêcher de sourire à ce spectacle.

— Le nom de Mohammed soit béni, s'écria-t-il, rempli d'admiration, voilà un coup merveilleux... Qui donc es-tu, toi qui as eu le courage de tuer la bête que je poursuivais.

L'artiste s'était relevé à l'arrivée, et il tourna vers Mahmoud sa figure intelligente où vint s'épanouir un charmant et fin sourire.

— On m'appelle Rodolphe, monseigneur, répondit-il.

— Un chrétien ! fit Mahmoud.

— Un chrétien, monseigneur.

— Un ennemi!

— Oh! un artiste, un homme qui vient dans votre pays par curiosité, et qui ne demandera pas mieux que de s'en retourner en France, quand sa curiosité sera satisfaite!

— Et d'où viens-tu donc pour le moment?

— De la cour du sultan Sandschar!

— Et tu vas?

— Vers les Assassins.

— A Alamont?

— Si Dieu me protége.

— Mais ton projet est insensé... ceux qui vont à Alamont n'en sortent jamais.

— Bah! fit Rodolphe, avec une insouciance qui ne déplut pas à Mahmoud, ces hommes ne me font pas peur, et j'en ai vu bien d'autres.

Mahmoud était singulièrement séduit par la tournure de l'étranger, il se fit connaître à lui, lui promit plus de plaisirs qu'Alamont ne lui en offrirait jamais, et l'engagea à rester quelque temps près de lui; il sollicita même presque comme une faveur le plaisir de l'entendre raconter ses aventures.

Rodolphe ne se fit pas trop prier. On lui avait parlé beaucoup de Mahmoud, de sa cour, de ses femmes, de ses prodigalités; il n'était pas fâché de le connaître, il consentit à rester, et quand Mamoud retourna vers sa tente, il l'accompagna.

II.

Rodolphe était un de ces architectes que les princes des croisades avaient emmenés avec eux en Palestine, pour apprendre l'art arabe.

Il y avait près de trois années qu'il était dans le pays, mais depuis

un an il avait quitté la Syrie, pour visiter avec soin les contrees environnantes. Doué d'un caractère naturellement aventureux, il avait déjà couru bien des dangers, mais son esprit n'en avait point été effrayé, la même ardeur était encore dans son cœur, et c'était vers Alamont même qu'il voulait maintenant diriger ses pas.

Rodolphe avait été, à la cour du sultan Sandschar, l'objet d'attentions particulières; ses talents y avaient été appréciés par le sage visir Kemaleddin-Ali, et par le sultan lui-même; il avait passé là plusieurs mois, pendant lesquels de grands honneurs lui avaient été rendus.

Certaines femmes de la cour même lui avaient témoigné plus que de l'intérêt. Mais Rodolphe s'était laissé prendre à l'amour réel et naïf, dès le premier jour de son arrivée, et tout ce qu'on avait pu faire pour l'en détourner, n'avait réussi qu'à enraciner davantage encore cet amour dans son cœur.

Le visir Kemaleddin-Ali avait une fille charmante du nom de Sofie, et cette fille, malgré le sens grec de son nom, était loin d'être aussi sage que son père; elle n'avait pu voir le jeune artiste français, sans que son cœur se troublât; un secret désir s'empara victorieusement de sa pensée!

Sofie, sans être précisément jolie, avait cependant un air mutin, qui devait plaire particulièrement à Rodolphe. Mais les coutumes sévères du pays qu'il habitait, ne permettaient pas qu'une femme levât son voile devant lui, et pendant toute une journée, Sofie chercha dans son esprit un moyen de faire plier la loi des convenances sous son empire. Enfin elle trouva.

Le lendemain, Rodolphe était prié par le sage visir lui-même, de venir dans son habitation faire le portrait de sa fille. Le peintre n'avait point encore vu la jeune Sofie; il alla au rendez-vous qu'on lui donnait sans arrière-pensée, avec la seule idée de s'acquitter le mieux possible de la mission qu'on lui confiait.

Mais quand il vit la fille du visir, quand il put admirer ce visage si

fin et si vif, ces yeux si pleins de feu, quand il entendit les purs éclats de cette franche gaîté, pendant laquelle l'enfant montrait avec une certaine ostentation ses dents éclatantes et blanches, Rodolphe se sentit remuer dans sa nature d'artiste, et il songea à tout autre chose qu'à retracer les traits charmants de la folle enfant.

Il y revint souvent; le portrait n'avançait guère; ils en étaient venus à ne plus s'occuper de la véritable raison qui avait amené Rodolphe chez le visir, et ils passaient toutes leurs journées dans les doux et purs épanchements d'un amour qui leur faisait tout oublier.

Cependant Rodolphe avait mille desirs auxquels il n'osait donner un libre cours; Sofie elle-même avait des heures de langueur inconnues, contre lesquelles elle ne cherchait même pas à se défendre!

Le jeune artiste voulut pousser plus loin cette aventure qui commençait si bien, il pressa la jeune fille de lui permettre de venir près d'elle une nuit entière, et Sofie qui ne savait plus lui refuser, y consentit. Cependant il y avait des précautions à prendre pour ne point éveiller les soupçons du sage visir, et Sofie promit d'y songer.

Un soir, Rodolphe se trouvait dans le kiosque qu'il habitait non loin du palais de la cour, songeant à la fille de Kemaleddin-Ali, et attendant le dénoûment charmant qu'il s'était promis, quand une femme, qu'il supposa être une des suivantes de Sofie, l'aborda.

Cette femme était couverte d'un grand voile de mousseline; elle s'approcha timidement de lui, et lui dit d'un air gracieux, en lui remettant un paquet qu'elle portait sous son bras :

— Jeune chrétien, une dame qui vous porte beaucoup d'intérêt et qui désire vivement vous être agréable, m'a priée de venir vous trouver et de vous offrir ces vêtements dont elle a pensé que vous voudrez bien vous habiller.

Rodolphe ouvrit le paquet avec impatience; il était enchanté de ce peu de paroles, et ne doutait pas un seul moment du bonheur qui l'attendait.

Dans le paquet, il y avait tout un accoutrement de portefaix.

Il ne comprit pas tout d'abord ce que voulait dire cette métamorphose qu'on lui demandait, mais il obéit sans faire la moindre observation.

Dès qu'il fut accoutré tant bien que mal des vêtements qu'on venait de lui apporter, la jeune femme voilée lui fit signe de la suivre, et ils sortirent.

Ils passèrent devant la boutique d'un vannier, et la suivante qui avait nom Amine, ayant acheté un panier, dit à Rodolphe de le prendre et de le charger sur ses épaules, ce qu'il exécuta sans souffler mot.

Ceci ressemble un peu encore aux *Mille et une Nuits*, mais qu'y faire? c'est le pays.

Rodolphe et sa compagne reprirent leur chemin. La dame s'arrêta ensuite à la boutique d'un vendeur de fruits et de fleurs, où elle choisit plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coings, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lys, du jasmin et quelques autres fleurs et plantes de bonne odeur.

A une autre boutique, elle prit des câpres, de l'estragon, de petits concombres, de la perce-pierre, le tout confit dans du vinaigre; enfin, à un étalage voisin, elle acheta des pistaches, des noix, des noisettes, des figues, des amandes et toutes sortes de pâtes d'amandes!

L'artiste qui, à chaque achat, chargeait les marchandises dans son panier, fit observer à Amine qu'il n'aurait peut-être pas la force de porter une telle charge jusqu'au logis de sa maîtresse, mais Amine lui répondit par un long éclat de rire.

Il était évident qu'elle mettait un peu de malice dans tout ce manége.

Elle entra peu après chez un droguiste, elle se fournit d'eau de senteur, de clous de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre,

d'un gros morceau d'ambre gris et de bon nombre d'épiceries des Indes, et quand elle vit qu'elle était suffisamment fournie ou que son compagnon était suffisamment chargé, elle s'éloigna, et ils marchèrent tous deux jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un hôtel magnifique, dont la façade était ornée de belles colonnes et qui avait une porte d'ivoire.

C'était la demeure du sage visir Kemaleddin-Ali.

Plusieurs eunuques se présentèrent à la porte dès qu'Amine y eut frappé, et ils demandèrent quel était cet homme qui prétendait entrer dans l'appartement habité par la fille du visir.

— Eh bien, ne voyez-vous pas qui il est? repartit Amine avec gaîté, et les gouttes de sueur qui coulent de son front ne vous disent-elles pas assez quel métier affreux il fait?

Les eunuques regardèrent avec attention Rodolphe qui pliait sous l'énorme fardeau dont on l'avait chargé, et quand ils furent satisfaits de leur examen, ils laissèrent passer portefaix et fardeau.

Quelques secondes après, l'artiste arrivait dans la chambre occupée par la fille du visir, la charmante Sofie.

Dans le fond de cet appartement s'élevait un sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu par quatre colonnes d'ébène, enrichies de diamants et de perles d'une grosseur extraordinaire, et garnies d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes. Aux quatre coins de l'appartement, quatre bassins de marbre blanc, et pleins d'une eau vive et claire, qui y tombait par un mufle de lion de bronze doré, y entretenaient une fraîcheur éternelle.

Rodolphe ne pouvait se lasser d'admirer tant de magnificences, et ce ne fut que lorsqu'il aperçut Sofie, assise nonchalamment sur le sofa du fond, qu'il s'arracha à cette contemplation muette.

Il poussa un cri de joie, posa son fardeau dans un coin, et courut à la jeune fille dont il prit et baisa les mains.

Puis les premiers moments d'ivresse une fois passés, Sofie fit si-

gne à Amine et à quelques autres de ses suivantes de tout préparer pour le repas, et les suivantes, Amine en tête, se mirent aussitôt à l'œuvre.

Amine était une fille ravissante; elle avait déjà quitté son habillement de ville, avait attaché sa robe à sa ceinture pour agir avec plus de liberté, et présidait aux apprêts de la table. Elle servit plusieurs sortes de mets, et mit sur le buffet des bouteilles de vin et des tasses d'or.

Sofie et Rodolphe prirent alors place l'un à côté de l'autre, et ils demeurèrent seuls.

Sofie prit une bouteille et une tasse, et versa à boire, et ayant bu la première, suivant la coutume des Arabes, elle versa ensuite à Rodolphe qui but à son tour.

Rodolphe était heureux; à chaque instant, il baisait les mains de Sofie, l'attirait doucement sur son cœur, sans qu'elle songeât à faire la moindre résistance, et sentait son audace augmenter à mesure que le vin égayait sa raison et son cœur!

Enfin, la nuit était déjà fort avancée, les regards des deux amants se chargeaient des mêmes langueurs; les bougies s'éteignaient une à une sur leur chandelier de cristal; Rodolphe prit Sophie dans ses bras, et quitta la table avec son précieux fardeau.

C'était le moment fatal...

Sofie était perdue sans doute, mais le sage visir veillait apparemment, et bien qu'il eût beaucoup tardé à paraître, sa présence devait, cette fois du moins, sauver sa fille.

Quelques coups furent, en effet, frappés à la porte au moment où le jeune artiste se levait de table, et Sofie n'eut que le temps de se soustraire à cette étreinte suprême.

Elle se dégagea des bras de Rodolphe, et appela Amine.

Mais cette dernière était déjà prévenue, et elle avait eu le temps de tout réparer.

Elle entra par une porte de l'appartement, suivie d'un homme qui, cette fois, était un véritable portefaix. Elle lui ordonna vivement de charger sur ses épaules le panier qu'il avait apporté, et pendant qu'il obéissait, elle avait conduit Rodolphe dans son appartement, de sorte que lorsque le visir Kemaleddin-Ali entra, il s'arrêta stupéfait et interdit.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il en regardant avec étonnement le portefaix qui s'occupait paisiblement d'exécuter l'ordre qui venait de lui être donné.

— Que se passe-t-il donc? demanda Sofie en allant à son père, et en présentant son front à son baiser.

— Cependant, on m'avait dit,... fit le visir en promenant de tous côtés son regard inquiet,... on m'avait dit qu'un homme avait pénétré dans cet appartement.

— Un portefaix! répliqua Sofie.

— En effet;.... mais ce n'est pas l'homme que l'on m'avait désigné.

Kemaleddin-Ali se mit à chercher de toutes parts, à travers l'appartement, mais comme ses recherches furent inutiles, il dut y renoncer, et reprit, un peu contrarié, le chemin de sa propre chambre.

Mais comme si une autre idée lui était venue tout-à-coup, il se ravisa au moment de franchir le seuil de la chambre de Sofie, et ordonna à sa fille de le suivre.

— Moi! répondit la jeune fille interdite, et en jetant, à la dérobée, un regard sur Amine.

— Vous-même, ma fille, poursuivit le sage visir; il se passe ici des choses étranges, et je veux vous mettre à l'abri des malheurs qui pourraient vous arriver.

Sofie ne put résister à l'injonction qui lui était faite, et, quoique bien à regret, elle suivit Kemaleddin, et dut passer la nuit près de lui.

Quant à Rodolphe, il n'avait bougé de l'appartement d'Amine, et

attendait avec anxiété le résultat de cette aventure. Il craignait, à chaque instant, d'être surpris par les eunuques du palais, et vouait, dans son cœur, une profonde reconnaissance à cette charmante Amine dont l'imagination et le dévouement les avaient sauvés. Amine était une belle fille; Rodolphe voulait la remercier avec effusion du service qu'elle venait de lui rendre.

Quand tout le monde fut parti, Amine revint donc vers le jeune artiste, et l'invita à ne pas tarder plus longtemps à s'éloigner; elle lui expliqua, en peu de mots, le dénouement pacifique de l'aventure, lui dit la surprise, les soupçons du sage visir, et renouvela ses instances pour qu'il partît au plus tôt.

Rodolphe ne répondit pas aux prières de la jeune fille; il pressait et baisait ses mains avec transport, lui disait mille paroles pleines de folie et d'amour peut-être, et malgré tout le désir qu'elle en témoignait, Amine n'avait ni la force ni le courage de l'obliger à partir.

— D'ailleurs, objecta Rodolphe, comment voulez-vous que je m'éloigne; ne me l'avez-vous pas dit vous-même : si je pars à cette heure, et que je sois surpris, n'est-ce pas vous que je compromettrai? Ne serez-vous pas victime de votre dévouement, de votre générosité? Non, non, Amine, laissez-moi passer ici, près de vous, le reste de la nuit, et ne me condamnez pas au double chagrin de vous exposer à être perdue, et de me priver de votre compagnie.

Amine écoutait avec une sorte de plaisir les paroles de Rodolphe, elle laissait son regard s'oublier sur le front du jeune artiste, et son cœur se sentait surpris par instant d'une étrange émotion. Elle combattait cependant ; elle se rappelait sa jeune maîtresse, qui était partie en lui recommandant Rodolphe, et se défendait avec courage contre les étranges désirs qui la troublaient.

Lorsque Rodolphe racontait plus tard cette aventure, il n'oubliait jamais d'ajouter qu'Amine était une ravissante fille, et que le souvenir qu'il en avait gardé ne le cédait qu'à celui de Sofie...

Mahmoud s'amusa fort au récit des aventures du jeune peintre, et ils passèrent ensemble quelques soirées qui ne furent pas sans charmes pour Rodolphe.

Mais ce dernier avait une idée fixe, il voulait aller à Alamont, et ne dût-il point en revenir, il désirait voir ces Assassins dont on lui avait tant parlé; ces jardins dont on lui avait dépeint les merveilles; ces femmes dont on lui avait chanté la beauté.

Mahmoud le détournait le plus possible de ce projet; mais Rodolphe n'entendait pas raison sur ce point, et il se décida enfin à s'éloigner.

Ali n'était pas précisément satisfait de la présence du peintre à la cour de Mahmoud; il jalousait volontiers tout ce qui approchait son maître, et si Rodolphe n'avait pas pris les devants, en annonçant son départ, peut-être eût-il eu le sort de l'ours de Moscovie.

Ce pauvre Markouski!

La détermination de partir lui rendit toute l'affection du fils du visir Kemaleddin.

Un soir, c'était la veille de son départ, Rodolphe et Ali étaient sortis de leur tente, et ce dernier donnait au chrétien quelques conseils sur son prochain voyage. Ali n'était jamais allé à Alamont; mais il avait été en rapport avec quelques-uns des membres de l'ordre des Assassins : il connaissait leurs mœurs, leurs coutumes, et il était connu d'eux; pendant quelque temps, on avait eu des projets sur lui; on savait qu'il était fils de Kemaleddin; qu'à ce titre, il lui était possible de pénétrer près du sultan Sandschar; et depuis longtemps les Assassins voulaient se débarrasser du sultan.

Tout en devisant, ils s'étaient éloignés des tentes, et se trouvaient dans un lieu passablement désert, planté de pins sauvages et dominant toute la vallée.

— Que je voie un jour, une heure seulement cette forteresse redoutable qui fait trembler l'Asie et l'Europe, disait Rodolphe, et je

serai heureux, et je reprendrai le chemin de mon pays avec joie, sans emporter le regret d'avoir fait un voyage incomplet!

— Tenez! répondit Ali, en montrant au peintre la pente blanche d'une montagne qui se dégageait à quelque distance des premiers voiles de la nuit, et s'élançait avec audace vers le ciel, qu'elle semblait menacer, voilà Alamont!... redoutable forteresse, en effet, dont il est rare que l'on revienne.

— Et vous n'y êtes jamais allé? demanda Rodolphe.

— Jamais! répondit-il.

— Et vous n'avez pas le désir de la visiter?

— Qu'irais-je y faire? si j'y entrais une fois, d'ailleurs, je n'en sortirais qu'un poignard à la main.

— Que dites-vous?...

— C'est un souvenir.

— Lequel?

C'était à Baghdad; j'étais misérable, deux Assassins sont venus me trouver; ils m'ont jeté une bourse pleine de ducats...

— Excellente chose!...

— Avec la bourse, ils m'avaient glissé un poignard de fedavi dans la ceinture.

— Ah! diable!

— Tous les mois une pareille bourse te sera donnée, me dirent-ils; Ali, si tu veux être à nous, nous te ferons riche et puissant, et nous te donnerons sur cette terre un avant-goût des félicités du paradis de Mohammed.

— Et vous avez accepté?

— J'ai refusé.

— De quoi s'agissait-il donc?

— De tuer le sultan Sandschar...

— Voyez-vous cela!... Mais ce sont d'affreuses gens, et cela m'ôte une partie de l'envie que j'avais de les fréquenter.

Comme Rodolphe achevait ces paroles, une petite troupe, composée de cavaliers vêtus de blanc, sortit du bois de pinastres, sur le bord duquel ils étaient assis, et les entourèrent, sans proférer une parole.

Rodolphe et Ali s'étaient levés, et avaient saisi leurs armes pour se défendre; mais deux des cavaliers s'étaient empressés de mettre pied à terre, et profitant du premier moment de stupeur et d'inaction, ils les avaient fortement garrottés.

Puis, sans leur expliquer le motif de cette violence, on les chargea tous les deux dans de grandes cages, et on les dirigea à la hâte vers la forteresse d'Alamont.

Ali était fort abattu; Rodolphe, au contraire, ne pouvait s'empêcher de rire à gorge déployée.

— Parlez-moi d'un pays comme celui-ci, dit-il à Ali, on n'y peut faire un pas sans courir le risque d'être enlevé, tantôt par des femmes charmantes, tantôt par des princes généreux, tantôt...

— Par des Assassins! interrompit Ali avec une sombre énergie.

— Comment! vous croyez que ces hommes...

— Ces hommes sont des fedavi!

— Eh bien! je bénis le ciel de m'avoir fourni cette occasion inattendue : demain j'allais me remettre en route et faire à pied ce chemin long et ennuyeux qui mène à Alamont; ils m'ont épargné cet ennui; grâces leur soient rendues!...

Ainsi que l'avait deviné Ali, c'étaient bien des fedavi qui les enlevaient, et ils les conduisirent à Alamont sans perdre un seul moment. Rodolphe ne comprenait rien à l'abattement de son compagnon, il ne cessait de chercher à l'égayer de toutes manières, et s'estimait heureux pour son compte de ce hasard qui le conduisait au siége même de la puissance des Assassins.

Cependant quelques inquiétudes le troublèrent au moment même où ils entrèrent dans la forteresse. Là, en effet, on prit d'étranges

précautions pour qu'ils ne s'échappassent point, et Ali s'étant penché à son oreille, lui avait dit à voix basse :

— Rodolphe, prenez bien garde à vous; si vous tenez à votre existence, ne dites point qui vous êtes ; suivez-moi partout, si on ne s'y oppose ; faites tout ce que l'on vous ordonnera de faire, et malgré la répugnance que certains actes pourraient vous inspirer, n'hésitez pas à les commettre si vous voulez sortir sain et sauf de ce mauvais pas !

Le jeune peintre ne put pas se tromper davantage; à l'air de son compagnon, il comprit que la partie allait devenir sérieuse, et il regretta peut-être alors de s'être trop avancé.

Mais il avait le caractère naturellement aventureux, et dès qu'il eut mis pied à terre, il sentit la résolution lui revenir, et demanda à ceux qui l'entouraient ce que l'on attendait de lui, et pourquoi on l'avait enlevé ni plus ni moins qu'une charmante fille ?

On ne lui répondit pas.

Les hommes qui les avaient accompagnés ayant appelé quelques eunuques, les confièrent à la garde de ces derniers, et s'éloignèrent dans diverses directions.

Les eunuques firent signe à Rodolphe et à Ali de les suivre, et ils pénétrèrent dans la forteresse.

III.

Ils traversèrent d'abord un vaste jardin plein d'arbres verts, splendidement illuminé, et où, à chaque pas, des symphonies célestes se faisaient entendre. A droite, à gauche, s'élevaient des kiosques d'une forme élégante et légère; et à travers les fenêtres ouvertes, les deux compagnons purent apercevoir de temps à autre les gracieuses silhouettes des filles folles qui se livraient avec une ardeur presque fébrile à toutes les excentricités de la danse arabe.

Enfin, ils arrivèrent à une vaste salle de bains, dont le vestibule était soutenu par quatre colonnes de marbre, et sous le péristyle de laquelle se tenaient des esclaves de la plus grande beauté.

Les eunuques remirent leurs prisonniers aux esclaves et se retirèrent.

Rodolphe regarda Ali avec étonnement, et lui demanda si c'étaient là les dangers qu'il avait craints, mais Ali mit un doigt sur ses lèvres, et suivit deux femmes qui les introduisirent aussitôt dans la salle.

Cependant la surprise de Rodolphe ne devait pas se borner là, il était dit que toute cette nuit serait pour lui un long étonnement.

Au sortir de la salle de bains, on les revêtit d'habits somptueux, et on les conduisit dans un de ces kiosques près desquels ils avaient passé quelques instants auparavant, et là, un festin splendide leur fut servi par des femmes dont la grâce et la beauté ne pouvaient être comparées à rien de terrestre !

Mais, ces plaisirs successifs devaient avoir leur terme, Ali et Rodolphe s'endormirent à la fin du repas, entre les bras de ces houris qui les entouraient, et quand ils se réveillèrent quelques heures après, ils étaient transportés dans une autre partie de la forteresse.

C'était une sorte de tribunal où siégeaient déjà, quand ils arrivèrent, tous les membres les plus célèbres de l'ordre des Assassins.

Le grand maître était au milieu, assis sur un trône d'ébène, revêtu de ses habits de cérémonie.

Il portait une longue robe blanche, serrée à la taille par une ceinture rouge ornée de pierreries qui jetaient un vif éclat ; à cette ceinture pendait un poignard dans sa gaîne, et sur la table placée devant était placé un large cimeterre.

Quand Ali et Rodolphe parurent sur le seuil, ils furent arrêtés par deux assassins. Le premier les prit à part et leur dit à voix basse :

« Nous ne cachons notre secret qu'à des gens reconnus de tout le

monde pour des indiscrets, qui abuseraient de notre confiance, mais nous ne faisons nulle difficulté de le découvrir aux sages, parce que nous sommes persuadés qu'ils sauront le garder. »

Le second assassin les prit à part à son tour et leur dit :

« Gardez notre secret et ne le révélez à personne : qui le révèle n'en est plus le maître. Si votre sein ne peut contenir un tel secret, comment le sein de celui à qui vous l'aurez confié pourra-t-il le contenir? »

Puis ils les menèrent tous les deux devant le grand maître.

La terreur qui s'était emparée de Rodolphe quelques instants auparavant, avait complétement disparu ; le spectacle auquel il assistait lui paraissait si singulier, que toute autre préoccupation avait disparu, et maintenant il était tout yeux et tout oreilles. Cependant le grand maître s'était levé, et s'adressant aux deux nouveaux arrivés :

— Les méchants, les chrétiens, les maudits, dit-il d'une voix éclatante, doivent disparaître de la surface de la terre : Dieu le tout-puissant détruit leur maison, et l'ange vengeur prépare l'enfer pour les recevoir. Notre puissance s'étend déjà sur toute l'Asie ; ils sont assaillis de tous côtés, notre glaive destructeur ravage le pays qu'ils occupent et menace leurs têtes. Complétons notre œuvre, mettons la dernière main à notre entreprise, et que notre plus grand ennemi dans ce monde tombe enfin sous nos coups. Ali, nous t'avons choisi pour cette entreprise. Te sens-tu le courage d'accomplir la mission que nous voulons te confier?

Ali s'inclina.

— Qu'attend de moi le grand maître? dit-il d'une voix assurée.

— Tu peux facilement t'introduire à la cour du sultan Sandschar, répondit le grand maître, oseras-tu enfoncer le poignard dans son sein?

— Je l'oserai !

— Au moment d'accomplir ta mission tu ne failliras pas ?

— Le sultan Sandschar est mon ennemi, répondit Ali, je saisirai avec empressement cette occasion qui me fait un devoir de la vengeance.

— Songe, poursuivit le grand maître, que toute hésitation de t' part, comme toute trahison de la part de ton compagnon, serait impitoyablement punie de mort, et qu'aucune distance ne saurait te mettre à l'abri de nos poignards.

— Je le sais ! répondit Ali.

— Je le sais aussi ! ajoute Rodolphe.

— C'est bien ! demain mes fedavi te remettront le poignard avec lequel tu mettras notre projet à exécution, et deux fedavi t'accompagneront jusqu'à la cour du sultan pour observer tes actions, nous rendre compte de ta conduite, et vous punir tous les deux, s'il y a lieu !

Les fedavi qui avaient introduit Ali et Rodolphe dans la salle du tribunal, revinrent les chercher, et les conduisirent jusqu'au kiosque où ils avaient soupé.

Les mêmes esclaves les attendaient et ils passèrent le reste de la nuit, sans songer à prendre le moindre repos.

Cependant Rodolphe avait hâte de se trouver seul avec Ali. Dès que le lendemain matin l'occasion se présenta, il se rapprocha du fils de Kemaleddin, et lui demanda ce qu'il pensait de toutes ces scènes auxquelles il avaient assisté.

— Je pense, répondit Ali, que dans ce moment peut-être, on nous épie et on nous écoute ; soyez donc fort circonspect ; ne prononcez pas une parole sans en avoir bien pesé le sens, et attendez, pour m'interroger, que nous soyons hors de cette forteresse, il y va pour nous de la vie !...

— Mais comptez-vous donc exécuter l'ordre qui vous a été donné?

— Moi! répondit Ali, j'espère bien qu'avant huit jours le sultan Sandschar aura cessé de vivre.

Comme un des esclaves du château entra en ce moment, Rodolphe pensa qu'Ali n'avait ainsi parlé que pour lui donner le change sur ses intentions.

Il se tut et attendit.

D'ailleurs on ne tarda pas à les venir prendre de la part du grand maître de l'ordre, et à l'effet de leur remettre le poignard dont ils devaient faire usage, pour assassiner Sandschar.

Tous les fedavi étaient dans la cour. Ali et Rodolphe avaient été revêtus de robes blanches comme tous les néophytes; une ceinture rouge leur serrait la taille; ils portaient des bottes à revers rouges.

Ce fut le grand prieur qui fut chargé de présenter les deux nouveaux membres de l'ordre à leurs compagnons. Ils passèrent successivement dans tous les rangs, et chaque assassin les salua du nom de frères!

Ils reçurent ensuite l'accolade symbolique des principaux chefs qui entouraient le grand maître, et quand la cérémonie fut terminée, un derviche à longue barbe blanche leur imposa les mains, pendant que toute l'assemblée se tenait à genoux, touruée vers la Mecque, la paume de la main levée vers le ciel.

Pendant ce temps, des groupes de musiciens, cachés dans les arbres, exécutaient de douces symphonies; des flots d'encens s'élevaient dans les airs, des enfants et des femmes mêlaient leurs voix dans un chant qui montait pur et grave.

Ce spectacle n'était certainement pas sans solennité, et, un instant, Rodolphe qui était chrétien, se sentit profondément touché.

C'était un sacrilége à ses yeux, que cette cérémonie, et cependant, malgré lui, une émotion indicible troublait sa raison!

Enfin, quand la cérémonie fut terminée, on amena aux deux nouveaux initiés, les deux meilleurs chevaux des écuries du château, et

le grand maître leur ayant adressé de nouvelles recommandations, ordonna de leur ouvrir les portes, puis ils s'éloignèrent aux acclamations de tous emportant les vœux de l'assemblée entière.

Bien que Rodolphe fût rassuré depuis longtemps sur l'issue de cette aventure, cependant nous devons dire qu'il respira plus librement, dès qu'il se vit en rase campagne, et il le fit bien voir, car il se rapprocha presque aussitôt d'Ali.

— Eh bien, lui dit-il, voilà une aventure qui vaut la peine d'être racontée, on ne me croira jamais, quand je dirai que je suis allé à Alamont, que j'ai été initié à leurs mystères, que ce poignard est une arme qui m'a été remise par le grand maître. Ça, maître Ali, que comptez-vous faire après tout ceci?

— Moi! eh, ne vous l'ai-je pas dit, repartit Ali?

— Comment! vous avez réellement l'intention de tuer le sultan Sandschar?

— Ne l'ai-je pas promis?

— Promis! promis! la réponse est naive, mon ami, dans ce moment là j'aurais promis d'assassiner Mahmoud, si on me l'avait demandé; nous étions prisonniers, c'était le seul moyen de nous échapper... maintenant que nous sommes libres, ce serait un crime que d'obéir.

Ali haussa les épaules.

— Je vois, lui dit-il, que vous ignorez la sévérité des arrêts rendus par les Assassins; ces hommes ne pardonnent pas à ceux qui les trahissent, et ceux qui ne leur obéissent pas sont des traîtres à leurs yeux.

— Ainsi, vous tuerez le sultan? dit Rodolphe atterré.

— J'aime mieux qu'il tombe sous mon poignard que de tomber moi-même sous le poignard des fedavi qui nous suivent.

— Eh bien! je ne suis point fait ainsi, moi, dit Rodolphe, car pour rien au monde je ne consentirais à commettre un pareil crime.

— A votre aise.

— Je dis plus, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour l'en empecher.

— Quant à cela, je ne vous le conseille pas.

— Et pourquoi?

— Parce que ce n'est ni le sultan, ni moi, qui péririons, ce serait vous, et songez-y, si cela arrivait, vous n'auriez pas le plaisir de raconter à vos amis de France les aventures qui ont égayé votre voyage en Perse!

Rodolphe sourit et se tut.

Il pensa qu'il était prudent de cacher désormais ses impressions, même devant Ali, et il se promit d'attendre son arrivée à la cour, pour rompre tout commerce avec lui.

Il n'y manqua pas, et bien que les deux compagnons se fussent promis de se retrouver ensemble fréquemment avant le crime, Rodolphe s'éloigna avec la ferme intention de ne plus le revoir.

Cependant, avant de le quitter, il lui avait demandé s'il comptait mettre bientôt son projet à exécution, et Ali lui ayant répondu que le vendredi, il tuerait le sultan dans la mosquée, le jeune peintre frémit en songeant qu'il lui restait si peu de temps pour prévenir la victime.

Rodolphe ne perdit pas une minute; il était connu à la cour; il y avait laissé de tendres souvenirs dans le cœur d'Amine et dans celui de Sofie; il espéra mettre à profit ses antécédents, et arriver ainsi jusqu'au prince. Toutefois, une dernière hésitation lui restait.

Rodolphe ne connaissait Ali que sous son nom d'aventure, et il lui était assez difficile de le désigner au sage visir Kemaleddin. Son talent de peintre lui vint en aide dans cette circonstance, comme dans tant d'autres; il esquissa rapidement la physionomie d'Ali, et courut tout joyeux de son stratagême chez celui qui, seul, à cette heure, pouvait sauver le sultan.

Deux jours de retard, et Sandschar était perdu; Rodolphe arriva essoufflé chez le visir.

Ce dernier fronça le sourcil en le voyant. Il n'avait pas oublié quels soupçons il lui avait inspirés, et il craignait qu'il ne revînt encore pour profiter de l'amour que sa fille lui avait témoigné.

Mais dès les premières paroles du peintre, le sage visir se rassura, il l'écouta avec la plus vive curiosité.

— Un assassin ! un fedavi ! répéta-t-il au comble de l'étonnement et de l'indignation ; mais quel est-il ?

— Je ne sais rien de lui, si ce n'est qu'il se nomme Ali.

— Ali ? fit le visir ; mais encore d'où vient-il ?

— De la cour de Mahmoud !...

— Que dites-vous ?

— Enfin, comme il m'était impossible de donner sur son compte des renseignements entièrement satisfaisants, j'ai jeté sur ce papier à la hâte quelques-uns de ses traits.

— Voyons ! voyons ! dit Kemaleddin, en saisissant le papier des mains de Rodolphe.

Mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il pâlit, ferma les yeux, et fut sur le point de tomber à la renverse.

— Qu'est-ce à dire ! s'écria-t-il en jetant un regard effaré sur le jeune peintre ; quel est cet homme, où est-il ?

— Qu'avez-vous ? fit Rodolphe.

— Ali ! Ali ! mon fils !

— Votre fils !

— Oh ! la honte de mon nom, le désespoir de ma vieillesse !

Kemaleddin demeura quelques instants atterré de cette révélation mais il reprit bientôt toute sa fermeté et toute sa présence d'esprit.

Le malheureux père ordonna à Rodolphe de le suivre, traversa les longs corridors qui, de son palais, conduisaient à celui du sultan, et arriva enfin, toujours suivi dé Rodolphe, auprès de Sandschar.

Rodolphe raconta alors, sur l'invitation qu'il lui en fut faite par Kemaleddin, qu'un certain fedavi, avec lequel il avait voyagé depuis Alamont, était arrivé le jour même dans la ville, avec la mission d'assassiner le sultan le premier vendredi, au moment où tous les musulmans se rendraient à la mosquée.

La nouvelle fut tenue secrète par tous ceux qui en furent instruits, et le vendredi suivant, Ali fut arrêté au moment où il s'approchait du sultan Sandschar.

Comme il était armé d'un poignard portant les chiffres connus de l'ordre des Assassins, il n'était pas possible de douter de ses intentions. On s'empara aussitôt de sa personne, et sans même le soumettre à un jugement qui eût fait connaître son nom et compromis l'illustre famille à laquelle il appartenait, on l'étrangla dans sa prison, et on le jeta dans l'Oxus!

Le jour même où Ali était arrêté, Rodolphe montait à cheval et se hâtait de regagner la Syrie. Il y arriva, dit-on, assez à temps pour se soustraire aux poursuites dont il fut l'objet de la part des Assassins. Il trouva enfin un abri assuré dans les rangs de l'armée des Croisés.

Quant à Mahmoud, il fut sincèrement affecté de la mort de son favori; il avait eu le temps de s'attacher à lui. Mais comme la douleur ne peut être éternelle, Mahmoud finit par se consoler, et il revint bientôt à ses premiers goûts : il fit venir un autre ours de Moscovie.

Il nomma ce second ours Cabochard, du nom d'un chevalier français qu'il avait connu dans ses voyages.

Sandschar avait donc échappé cette fois aux poignards de ses ennemis acharnés; mais ils ne se tinrent pas pour battus, et renouvelèrent souvent leurs tentatives. Pendant tout le temps qu'il régna, ils ne cessèrent de le poursuivre, et ce sont eux, assurent les historiens, qui facilitèrent aux Turcomans l'invasion de son territoire.

Sandschar ne fut pas heureux contre ce dernier peuple, qu'il vou-

lait forcer à lui payer un tribut annuel de brebis ; il fut pris et enfermé dans une cage de fer, et ce ne fut qu'à l'âge de cent ans qu'il parvint enfin à s'échapper.

Il mourut l'année suivante, dans le Khorassân, de tristesse et des chagrins que lui avaient causés ses malheurs et la dévastation de ses États.

Sandschar avait été un grand prince. Les exploits et les louanges des poëtes illustres ont placé son nom parmi ceux des plus célèbres princes de l'Orient et à côté de celui d'Alexandre le Grand. Les poëtes contemporains l'ont tour à tour chanté. Ainsi, Selman,Ferededdin-Katib, et surtout d'Euweri, le Pindare de la Perse.

Euweri, si fameux par ses poëmes panégyriques, même à côté de son prédécesseur Khakani, et de son successeur Farjabi, avec lesquels il forma la pléïade des poëtes persans, porta le nom de Sandschar, *au delà des régions célestes, des lumières de la voix lactée et des sphères harmonieuses du ciel le plus élevé.*

Mais les Assassins ne respectaient ni la gloire, ni la vertu, ni l'innocence ; ceux qui frappaient avec le poignard de l'ordre étaient aveugles et sourds !

CHAPITRE VIII.

Suite des Assassins. — Le grand prieur Sinan et son lieutenant Dschemali. — Le fedavi Akka. — Saleh et Haïdé. — Le vieux Noureddin. — L'hôte mystérieux, — Enlèvement d'Haïdé. — Encore l'inconnu. — Entrevue d'Haïdé et de Dschemali. — Le nuage de poussière. — Le grand prieur. — Le saut périlleux, etc.

I.

Vers l'année 1170, le château de Masziat, en Syrie, était habité par le grand prieur de l'ordre des Assassins Raschideddin-Aboul-Hascher-Sinan, fils de Souleiman de Baszza.

C'était la belle et grande époque des Croisades, et l'on eût pu penser qu'il avait suffi du contact de ces bandes enthousiastes que l'Europe envoyait vers cet autre monde, pour appeler les indigènes aux bienfaits d'une civilisation nouvelle. Raschideddin est un exemple frappant de ce que nous avançons, et si les circonstances avaient

un peu aidé à ses intentions, nul doute qu'il n'eût arraché l'ordre, auquel il commandait en qualité de grand prieur, à l'abrutissement fatal de ses doctrines.

Raschideddin était rarement à Masziat. Son activité l'appelait souvent au loin, et alors il laissait au château, pour le remplacer, un homme du nom de Dschemali, qui n'avait aucune de ses qualités, mais qui, par compensation, possédait tous les défauts des assassins ordinaires.

Dschemali abusait souvent de l'autorité dont il était revêtu pendant les absences du grand prieur; mais il mettait tant d'adresse à voiler ses fautes, il avait inspiré à tous ceux qui l'entouraient une telle terreur, que Raschideddin avait toute confiance en lui, et qu'il eût traité de calomniateur toute personne qui fût venue lui en dire du mal.

Un jour donc, Sinan était absent, et il avait prévenu que son absence serait longue. Une affaire de la dernière importance l'appelait à Alamont, et il ne devait revenir qu'après avoir terminé les différends qui nécessitaient sa présence près du grand maître.

Dès qu'il fut parti, Dschemali fit venir son plus fidèle fedavi, du nom d'Akka, et après un colloque de quelques secondes à peine, Akka s'inclina profondément devant son maître provisoire, jeta un manteau sur ses épaules, puis, armé de son poignard, il monta sur un des meilleurs chevaux du château et s'éloigna!

Dschemali le regarda partir et se frotta les mains.

La course d'Akka ne fut pas longue; il était parti quelques moments avant la fin du jour; il arriva au but de son voyage comme la nuit jetait ses premiers voiles à la terre.

Il avait fait à peine trois lieues et se trouvait dans une sorte de petite bourgade que les derniers tremblements de terre avaient rudement éprouvée, mais qui présentait encore au regard certaines habitations isolées, coquettement penchées sur le revers d'un coteau

à pente douce, et à moitié cachées derrière un rideau d'arbres touffus.

Akka descendit dans une de ces habitations, et l'objet de sa mission était vraisemblablement connu du maître de cette habitation, car dès qu'il l'aperçut, il alla à lui, le salua avec une sorte de respect craintif, et lui annonça que le moment était bien choisi, et qu'il réussirait cette fois dans son entreprise.

Akka ne répondit pas, et après avoir pris sa part d'une légère collation qui lui fut servie, il s'éloigna, invitant l'hôte à l'attendre et à tout préparer pour sa fuite, dans le cas où il se déciderait à agir de suite.

Or, à quelques centaines de pas de cette habitation, il y en avait une autre, qui était occupée pour le moment par le vieux Noureddin, sa fille Haïdé et le jeune Saleh, fils de Nial, qui devait sous peu devenir son gendre.

Haïdé était bien la plus jolie enfant que la Syrie possédât à cette heure. Elle éveillait successivement l'admiration et l'amour de tous ceux qui la voyaient, et dans toutes les villes qu'elle avait parcourues avant de venir se retirer près du château de Masziat, elle avait été suivie comme une merveille !

Mais qu'importait à Haïdé cette adoration dont elle était l'objet ; la jeune enfant aimait, et toutes les louanges qu'elle entendait autour d'elle, et qui l'accompagnaient sur sa route, étaient impuissantes à la distraire ; elle aimait avec tout son cœur, toute sa pensée ; cet amour s'était emparé d'elle sans partage, et le sultan Salaheddin lui eût offert à partager son trône, qu'elle eût refusé pour se donner tout entière à Saleh, qu'elle aimait ! C'était la première fois que ce sentiment pénétrait son cœur, elle s'y abandonnait sans arrière-pensée, avec enthousiasme, avec bonheur !

Saleh était d'ailleurs bien digne d'être aimé ainsi...

Il avait vingt-cinq ans à peine, et déjà toute la Syrie parlait de ses

glorieux exploits contre les Croisés, sous les ordres de Salaheddin; dans plus d'une bataille, il s'était battu avec le courage du lion, et deux fois même il avait été assez heureux pour sauver la vie au sultan. Saleh avait momentanément quitté son maître, et oubliant aux pieds de la ravissante créature qu'il allait épouser que le moment de partir allait bientôt venir, et qu'il lui faudrait voler à de nouveaux combats, à de nouveaux dangers!

Ce soir, Saleh, Haïdé et le vieux Noureddin étaient assis près de la fenêtre ouverte, et tandis que le vieillard plongeait son regard dans le ciel plein d'étoiles, Saleh s'était emparé de la main d'Haïdé, et, muets tous deux, ils échangeaient mille pressions douces qui disaient tous les rêves de leurs âmes.

Une heure se passa ainsi, pendant laquelle aucune parole ne tomba de leurs lèvres émues : les serviteurs allaient et venaient autour d'eux, mais aucun bruit ne les troublait, et tout entiers à leur amour, ils oublaient le monde dans lequel ils vivaient pour ne songer qu'aux promesses de bonheur que ce sentiment, dont leur cœur était plein, leur jetait à profusion!

En ce moment, cependant, un certain mouvement se manifesta parmi les serviteurs de l'habitation, et l'un d'eux vint prévenir Noureddin qu'un vieillard demandait l'hospitalité pour la nuit : il avait ajouté qu'il ne s'était arrêté dans le petit village que pour rendre à Saleh et à Haïdé un service dont tous les deux lui seraient certainement reconnaissants.

Noureddin s'était levé, et les deux amants écoutaient avec étonnement.

— Quel que soit cet hôte que Mohammed nous envoie, dit-il, qu'il soit le bienvenu; Noureddin connaît les devoirs de l'hospitalité et sait les pratiquer, que cet homme entre donc, et amenez-le près de moi s'il désire me parler.

Cet ordre du maître fut aussitôt exécuté, et un instant après un

homme d'une cinquantaine d'années entrait dans l'appartement. Il était grand et robuste, vêtu de grossiers habits de poil, et avait la taille haute, le regard fier et imposant. Seulement, quand il marchait, on s'apercevait facilement qu'il avait une jambe plus courte que l'autre : il boitait.

Noureddin alla à lui, et l'étranger s'inclina.

— Que Mohammed bénisse cette demeure où l'on pratique si généreusement les lois de l'hospitalité, dit-il d'une voix sèche et brève, je remercie le prophète de m'avoir conduit ici, car il me sera permis de reconnaître vos bienfaits, avant même que j'aie pu en profiter.

— Qu'est-ce à dire? demanda Noureddin en fronçant le sourcil.

— C'est-à-dire, repartit l'étranger, que votre fille est menacée d'un grand danger, et que je viens vous offrir le seul moyen de la sauver.

Le jeune Saleh s'était levé à ces paroles et s'était précipité vers l'étranger.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il avec anxiété; quel malheur nous menace et qu'avez-vous à nous apprendre?

L'étranger parut réfléchir un moment; puis il reprit tôt après :

— Il y a, dit-il, en ce moment, au château de Maziat, un homme dont l'esprit à été troublé par la vue de cette jeune fille.

— Raschideddin Sinan? demanda Saleh.

— Ce n'est pas le grand prieur de l'ordre des Assassins, interrompit vivement l'étranger, mais son lieutenant; Sinan est en ce moment à Alamont, et c'est Dschemali qui le remplace dans ses fonctions et abuse de son autorité. Dschemali, par cela seul, est tout-puissant, et s'il ordonne à l'un de ses fedavi de lui amener Haïdé, Haïdé sera perdue sans ressource.

— Mais il ne le fera pas! s'écria Saleh, en portant la main sur la garde de son cimeterre.

— Il l'a fait! repartit l'étranger.

— Alors! qu'il vienne! poursuivit le jeune homme dont la voix était émue, dont les joues s'étaient colorées d'une subite rougeur, qu'il ose l'arracher de nos bras, c'est la mort qui l'attend, et je prends Mohammed à témoin, qu'il payera cette tentative infâme de sa vie.

L'étranger regarda Saleh avec satisfaction, et pendant que Haïdé épouvantée allait se réfugier dans les bras de son père, il prit les mains de son fiancé.

— Jeune homme, lui dit-il d'une voix calme, j'approuve votre colère et votre indignation; mais n'oubliez jamais que les Assassins sont puissants, et qu'avant d'atteindre Dschemali, vous tomberiez infailliblement sous le poignard de ses affidés.

— Mais que faire! que faire!

— Une seule chose!

— Laquelle?

— Laisser Dschemali enlever Haïdé, lui offrir même l'occasion prochaine d'accomplir son crime, et vous reposer sur moi du soin d'arrêter le lieutenant de Sinan quand il en sera temps.

Un silence profond accueillit cette proposition de l'étranger; Noureddin serra plus fort sa fille dans ses bras, comme si on eût déjà voulu l'en arracher, et Saleh regarda soupçonneusement celui qui osait parler ainsi. Enfin, il s'avança vers l'étranger, et d'une voix pleine et franche:

— Qui êtes-vous, lui dit-il, vous qui osez tenir un pareil langage? Faites-vous cause commune avec nos ennemis, ou la folie s'est-elle emparée de votre esprit! Répondez?

L'étranger sourit.

— Je ne suis point un ennemi, répondit-il, puisque je viens pour sauver votre fiancée; je ne puis vous dire ni mon nom, ni le motif qui me pousse; mais je connais Dschemali, je sais qu'il est capable

de tout, et si vous ne suivez pas le conseil que je vous donne, Haïdé sera perdue sans retour pour son père et pour vous.

— Mais si je la laisse partir, qui me la rendra?

— Moi!

— Et vous serez assez puissant pour arrêter Dschemali au moment fatal?

— Je suis assez puissant.

— C'est à en devenir fou! dit Saleh en regardant alternativement Haïdé et Noureddin; jamais! jamais!

— Comme vous voudrez! repartit l'étranger avec un mouvement d'impatience; mais ne vous en prenez qu'à vous-même des malheurs que vous allez attirer sur cette jeune fille... Adieu, et que Mohammed vous protége.

Et en disant ces mots, l'étranger se retira, laissant Saleh et Noureddin en proie aux plus vives inquiétudes.

Dès qu'il fut parti, Saleh et Noureddin tentèrent cependant de prendre les mesures que commandait la situation; ils prévinrent tous les serviteurs, leur distribuèrent des armes; Saleh lui-même jura de veiller à la porte de l'habitation, et de se faire tuer plutôt que de se laisser ravir sa fiancée; mais toutes ces précautions furent inutiles: un serviteur de la maison avait déjà été gagné par le fedavi Akka, et au moyen d'un narcotique puissant, il endormit le jeune et le vieux cerbères, et put la nuit même s'introduire près de Haïdé et l'enlever.

Quand Saleh se réveilla le lendemain matin, la jeune fille avait disparu!

Dépeindre son désespoir, sa rage, sa fureur extravagante serait impossible; il se répandit en imprécations contre les Assassins, contre Raschideddin, contre Sinan, contre Dschemali, et promit de mourir plutôt que de ne pas punir les infâmes ravisseurs.

Il fit donc préparer des chevaux, et se disposait à partir accom-

pagné de ses plus fidèles serviteurs, quand l'étranger de la veille parut sur le seuil.

Il portait le même costume que le soir précédent; il était monté sur un petit cheval des montagnes qui frappait le sol de ses pieds impatients, il annonça qu'il venait prendre congé de ses hôtes avant de partir.

— Ils l'ont enlevée! elle est partie! s'écria Saleh dès qu'il l'aperçut.

— Je le savais! répondit l'étranger.

— Qui vous l'a dit?

— Votre douleur.

— Ah! qu'ils tremblent, poursuivit Saleh; dans une heure je serai au château de Masziat et...

— Et dans une heure, interrompit l'étranger, vous serez tous morts, et votre fiancée sera peut-être déshonorée!

— Déshonorée! répétèrent le père et le fiancé.

— Croyez-vous que Dschemali laisse échapper le fruit de son rapt?

— Déshonorée! déshonorée!

L'étranger haussa les épaules.

— Je vous avais proposé la seule chose raisonnable que vous eussiez à faire, dit-il, et maintenant...

— Eh bien! Haïdé est enlevée, elle est au château de Masziat, répondit Saleh avec désespoir; que pensez-vous que je doive faire?

— Il est sans doute bien tard maintenant, fit l'étranger; mais n'importe, si vous voulez me suivre, peut-être arriverons-nous encore à temps. Voulez-vous me suivre?

— Partons! partons!

— Mais seul!

— Seul, si vous l'exigez.

— Venez donc, dit l'étranger, et hâtons-nous, si vous voulez encore retrouver votre fiancée digne de son père et de vous.

L'étranger et Saleh partirent au galop, prenant la direction du château de Masziat.

I

Cependant Akka était déjà arrivé au château, ainsi que l'étranger l'avait annoncé à Saleh ; dès les premières heures du jour, il avait fait son entrée dans la forteresse avec son précieux fardeau, et comme Dschemali reposait encore, il était allé le déposer dans un appartement disposé pour le recevoir.

Akka avait fait les choses avec une grande libéralité ; il ne s'était pas contenté de faire distribuer ses drogues à Saleh et à Noureddin, il avait encore fait verser quelques gouttes du précieux narcotique dans la boisson de la jeune fille, de sorte que cette dernière n'était pas encore réveillée quand elle arriva au château.

Akka la déposa sur un lit, autour duquel quelques femmes l'attendaient, et après s'être assuré que rien ne lui manquerait, il était allé prévenir Dschemali.

Haïdé resta donc seule.

Une heure se passa ainsi ; un sommeil lourd pesait sur ses paupières, et mille songes aimés voltigeaient autour d'elle.

Enfin l'effet du narcotique cessa, et elle s'éveilla.

D'abord, Haïdé ne comprit pas l'affreuse réalité de sa position ; elle crut, la pauvre enfant, que l'agitation du rêve l'avait suivie jusque dans la réalité, et elle pensa que tout ce qu'elle voyait était l'effet d'une hallucination étrange... Elle passa à plusieurs reprises sa main brûlante sur son front et sur ses yeux, cet appartement n'était pas le sien, ces visages qui l'entouraient lui étaient inconnus,

son père n'était pas là pour lui donner son premier baiser, elle n'entendait pas la voix aimée de Saleh.

Que s'était-il donc passé pendant son sommeil, et où se trouvait-elle?

Puis le souvenir de la veille lui revenant peu à peu, Haïdé se rappela l'étranger et le malheur qu'il lui avait annoncé; l'épouvante grandissait à chaque instant dans son cœur, ses oreilles bourdonnèrent, un nuage passa sur ses yeux!

Elle comprenait!

Au château de Masziat, elle était au château, c'est-à-dire au pouvoir des Assassins, de ces hommes dont on lui avait raconté si souvent les crimes et les forfaits. Parmi ces Assassins, dans ce même château où on l'avait conduite, il y avait un homme qui l'aimait, et qui l'avait ravie à l'amour de Saleh!...

Elle prit sa tête dans ses mains et pleura!

Puis, comme si ce qui s'était passé lui parut tellement extraordinaire, qu'elle ne pùt se résoudre à y croire, elle tourna son visage baigné de larmes vers les femmes qui l'entouraient, et leur demanda où elle était... et comme on lui répondit qu'elle se trouvait au château de Masziat, elle se reprit à fondre en larmes et à appeler la mort à grands cris.

L'arrivée de Dschemali interrompit le cours de cette douleur; les femmes qui entouraient Haïdé se retirèrent, et la fiancée de Saleh resta seule avec le lieutenant de Sinan.

Haïdé avait retrouvé tout à coup son courage.

Elle comprenait qu'elle allait avoir à soutenir une lutte terrible contre cet homme, et elle ramassait dans son cœur tout ce que Dieu y avait mis de courage et d'énergie. Son honneur, c'était celui de Saleh; déshonorée, il n'y avait plus pour elle de bonheur possible; elle eût préféré mourir que de revoir Saleh après une pareille honte;

elle jeta à Dschemali un regard courroucé, et courut à la fenêtre, qu'elle ouvrit précipitamment.

Le lieutenant de Sinan parut étonné de ce mouvement, dont il ne comprit pas tout d'abord la signification ; mais quand il eut deviné quel était le projet de Haïdé, il se rapprocha d'elle, et voulut lui parler avec douceur.

— N'approchez pas, lui cria Haïdé, n'approchez pas, ou je cherche dans la mort un refuge contre le déshonneur.

Mais Dschemali ne voulait point que Haïdé mourût ; depuis huit jours tous les désirs de la possession avaient brûlé son cœur ; il ne voulait pas, au moment de triompher de tous les obstacles que la présence de Sinan lui avait suscités, compromettre le succès de son entreprise par trop de précipitation.

— Que craignez-vous ? Haïdé, lui répondit-il ; je ne veux point employer une violence indigne ; je vous ai séparée de votre fiancé, parce que je vous aime ; mais vous serez ici libre comme dans l'habitation du vénérable Noureddin ; cessez donc de craindre et de trembler, Dschemali sera trop heureux de vous obéir en tout ce que vous lui commanderez !

Haïdé regarda Dschemali avec étonnement, et fit un pas pour rentrer dans l'appartement.

— Eh bien ! dit-elle, s'il en est ainsi, vous me devez obéir en tout ce que je vous commanderai, faites-moi ramener près de mon père, et acquérez-vous ainsi des droits éternels à ma reconnaissance !...

Dschemali sourit, et secoua la tête.

— C'est le seul ordre que je ne puisse exécuter, répondit-il, toujours de la même voix douce et calme ; vous resterez ici jusqu'au retour de notre grand prieur : je lui dirai mon amour dès son arrivée, et je me conformerai à tout ce qu'il décidera, quand il m'aura entendu !

A mesure que Dschemali parlait, Haïdé recouvrait un peu d'assurance. Cet homme ne l'effrayait plus ; la franchise avec laquelle il

semblait parler lui imposait malgré elle ; une certaine confiance naissait dans son cœur : elle crut que ses prières l'attendriraient, elle espérait même dans cet amour qu'elle lui avait inspiré pour triompher de l'ardeur même de cette passion.

Elle se rapprocha de Dschemali.

— Écoutez, lui dit-elle de sa voix la plus suppliante, Saleh est un ami d'enfance à moi ; notre amour a été béni par mon père, nous devions être unis avant un mois, ayez pitié ! Pour la satisfaction d'un caprice insensé, vous allez me réduire à la honte, au désespoir, à la mort, ne vous laissez point aveugler par une passion cruelle... soyez bon, généreux... ayez pitié...

Dschemali souriait toujours ; il tendit les mains, saisit celle de Haïdé, et l'attira vers lui.

— Haïdé, lui dit-il alors à voix presque basse, Haïdé, tu es belle, comme ces houris que Mohammed nous promet dans son paradis ! je t'aime ! n'espère pas te soustraire à l'amour que tu m'as inspiré, ce que je disais tout à l'heure est insensé, je m'abusais moi-même... Sinan est absent ; c'est dans un mois seulement qu'il revient, je suis le seul maître à Masziat, et tout le monde m'obéit... toute résistance est donc inutile, et si tu ne cédais pas à mes désirs, sache-le, ton père et ton amant auraient cessé de vivre avant que le soleil disparaisse de l'horizon.

Pendant que Dschemali parlait, Haïdé cherchait, mais vainement, à se dégager de l'étreinte violente dans laquelle il la tenait étroitement serrée.

Au moment où il prononça ces dernières paroles, une épouvante indicible s'empara d'elle, et elle se laissa tomber à genoux plus morte que vive.

Mon père ! Saleh ! murmura-t-elle, en donnant un libre cours à sa douleur.

— Ton père et ton amant mourront, répéta Dschemali.

Et cette fois, il enleva Haïdé de terre, et la prit dans ses bras. L'imminence du danger rendit la force et le courage à la malheureuse enfant; elle se dégagea violemment une seconde fois des mains de Dschemali, et courut vers la fenêtre.

— La mort! la mort! s'écria-t-elle, l'esprit perdu.

Et elle allait se précipiter dans la cour de la forteresse, quand le lieutenant de Sinan la retint en poussant un cri d'étonnement mêlé de frayeur.

Il avait jeté un regard rapide à quelque distance de la forteresse, et venait d'apercevoir un épais tourbillon de poussière, duquel se dégageait, de temps à autre, la silhouette connue et redoutée de Raschideddin lui même.

— Que signifie ceci? murmura Dschemali.

— Sinan! Sinan! le grand prieur! dirent en même temps mille voix dans la cour.

Un mouvement extraordinaire se manifesta aussitôt de tous côtés, et la forteresse prit tout à coup un air inaccoutumé.

Le maître revenait plus tôt qu'il ne l'avait annoncé; il y avait quelque mystère caché sous ce retour inopiné, une expédition peut-être. Dschemali se hâta de quitter l'appartement dans lequel Haïdé se trouvait enfermée, et, laissant sa victoire incomplète, il courut réunir les fedavi auprès de la grande porte d'entrée.

Cependant, Haïdé n'avait point pris garde au mouvement qui s'opérait à ses côtés; elle s'inquiétait fort peu du départ de Dschemali, et ne se demandait plus maintenant si elle pourrait échapper aux dangers qui la menaçaient. C'est que la jeune fille avait, elle aussi, comme Dschemali, aperçu cet épais tourbillon de poussière qui s'élevait à quelque distance de la forteresse, et, quand le vent l'entr'ouvrait par hasard, elle distinguait, non pas la silhouette de Sinan qu'elle ne connaissait pas, mais celle de Saleh, son amant, son fiancé!

Saleh à Masziat... Pourquoi venait-il dans la forteresse, si ce n'était pour la délivrer?

Saleh n'avait écouté que son courage; il n'avait pas craint la réputation terrible des ravisseurs de sa fiancée; il était parti, il accourait, il allait la sauver! Le cœur de la pauvre Haïdé bondissait dans sa poitrine, et la joie, le bonheur la rendaient presque folle!

Cependant, un soupçon cruel traversa son esprit et le troubla.

Saleh n'avait-il pas tenté, en effet, de l'arracher aux mains de ses ravisseurs; une pareille entreprise avait dû tenter son courage et exalter son amour! mais qui assurait Haïdé que son amant avait réussi? N'avait-il pas plutôt été fait prisonnier par les Assassins plus nombreux? ne le ramenait-on pas au château de Masziat pour le punir de tant d'audace et de tant d'amour?

Haïdé frémit, et son regard, ardemment éveillé, épia ce qui allait se passer.

Les fedavi, en grand costume, étaient rangés avec ordre près de la porte d'entrée de la forteresse, obéissant, comme un seul homme, aux ordres qui leur étaient donnés par Dschemali.

Dschemali était fort pâle, et paraissait préoccupé. L'acte dont il s'était rendu coupable, en l'absence de Raschideddin, était grave.

Sous tout autre grand prieur, on le lui eût peut-être pardonné, mais il connaissait la sévérité de Sinan pour ces sortes d'affaires, et craignait, avec raison, d'affronter sa colère. Dschemali espérait cependant que Sinan n'avait rien appris, et il comptait lui expliquer l'affaire à son gré; Saleh serait un rebelle, il aurait tué un fedavi; l'enlèvement de Haïdé deviendrait une vengeance ordinaire, et son déshonneur un juste châtiment du crime de son amant.

Présenté ainsi, l'enlèvement de la jeune fille perdait une partie de son caractère odieux, et Dschemali pouvait se tirer de ce mauvais pas sans courir le risque de tomber dans la disgrâce de son maître.

Le lieutenant de Sinan eut donc un moment d'espoir, mais cela

dura peu, car il aperçut presqu'aussitôt, à côté du terrible Sinan, le jeune Saleh dont le regard le cherchait avec ardeur, et qui l'avait deviné au premier coup d'œil.

Cependant, Raschideddin-Sinan avançait sombre et taciturne; il était facile de voir qu'il était profondément préoccupé; il portait le même costume grossier de la veille, c'est-à-dire, un vêtement fait de peaux de bêtes fauves; un large cimeterre pendait à ses côtés et battait les flancs de son cheval.

Ils s'arrêtèrent.

Chacun avait fait silence; on attendait avec anxiété l'explication de ce retour inattendu; les fedavi espéraient une expédition, un butin à partager, quelque événement, enfin, qui les arrachât au repos dans lequel on les retenait depuis quelques semaines.

Raschideddin-Sinan promena un regard sévère sur chaque rang, et s'arrêtant à Akka d'abord, puis ensuite à Dschemali :

— Akka! Dschemali! dit-il d'une voix haute et ferme, venez à moi!

Les deux Assassins s'avancèrent sans hésiter, et allèrent se placer à quelques pas du grand prieur.

— Jetez loin de vous les insignes de l'ordre auquel vous appartenez, poursuivit ce dernier de la même voix impérieuse.

Et Dschemali et Akka jetèrent d'un commun mouvement leurs armes et leurs insignes, puis ils attendirent.

Un morne silence régnait de tous côtés; cette scène avait un caractère de force qui imposait à tous. Saleh regardait sans comprendre, et, malgré lui, il se sentait investir par une terreur glaciale, une épouvante indicible.

Cependant Sinan fit un geste à Dschemali et à Akka, qui relevèrent tout à coup le front.

— Vous avez l'un et l'autre, leur dit-il, profité de mon absence pour commettre un crime qui ne vous était pas commandé; l'un et

l'autre vous devez mourir! Allez, et n'oubliez pas que votre obéissance peut seule racheter le crime dont vous vous êtes rendus coupables!

Dschemali ni Akka ne répondirent; ils s'inclinèrent profondément devant le grand prieur, passèrent devant les rangs silencieux des fedavi, et se rendirent au sommet de la tour la plus élevée de la forteresse; là, ils se mirent à genoux tous les deux, tournés vers la Mecque, levèrent les mains au ciel, et, s'étant relevés, ils s'avancèrent vers le bord de la tour, et se précipitèrent dans le vide.

Quelques secondes après, ils tombaient horriblement mutilés sur le sol!

— Eh bien, dit Sinan, en se tournant vers Saleh qui, le visage pâle, regardait, effrayé, cet affreux spectacle, votre vengeance est-elle satisfaite?

— Singulière et terrible association! murmura Saleh.

Puis, comme si la mort de Dschemali l'eût remis tout a coup sur la voie d'un autre ordre d'idées :

— Haïdé! Haïdé! dit-il à Sinan, vous m'avez promis de me la rendre; où est-elle?

Sinan sourit, et ils entrèrent dans la forteresse. Les deux amants ne tardèrent à se rencontrer!

Quand Saleh et Haïdé eurent donné quelques moments à la joie de se retrouver, ils songèrent à s'éloigner, et avant de s'éloigner, à aller exprimer toute leur reconnaissance au grand prieur.

Ce dernier s'était fait servir une collation frugale; il les invita à en prendre leur part avant de le quitter. Saleh remercia.

Nous avons hâte, dit-il, d'aller consoler le père de Haïdé, et de lui faire partager la joie que nous éprouvons... Dans quelques jours, j'espère raconter au sultan Salaheddin la générosité avec laquelle vous m'avez traité!

— Salaheddin ! fit Sinan étonné, vous allez vous rendre à la cour du sultan,

Sinan devint pensif; puis, après quelques minutes données à la réflexion :

— Saleh, dit-il en relevant la tête, et en fixant sur le jeune homme des yeux intelligents et vifs, Saleh, dans quelques heures je vais partir pour Alamont; aurez-vous assez de confiance en moi pour m'y accompagner?

— Je vous y accompagnerai, si vous le désirez, répondit Saleh; mais quel intérêt?

— Un intérêt très-grand, qui peut sauver la Syrie d'un grand malheur, et conserver les jours du sultan.

— Les jours de Salaheddin seraient menacés?

— Je le crains!

— Ah! je n'hésite plus alors; partons! partons!

— Qu'il soit donc fait comme vous le dites, poursuivit Sinan; allez vers le vieux Noureddin; ramenez-lui sa fille dont il eût été trop cruel de le priver, et dans quelques heures soyez prêt; j'irai vous y chercher.

Saleh n'attendit plus davantage; il prit congé du grand prieur, puis ayant fait monter Haïdé près de lui, il enfonça ses eperons dans les flancs de son cheval et disparut au galop.

CHAPITRE IX

Suite des Assassins. — Ce que c'était que le grand prieur Sinan. — L'honnête Assassin. — Noms musulmans et noms chrétiens — L'Atabège. — Efforts des Assassins contre le grand Saladin. — Saleh à Damas. — Le palais du sultan. — Fatmé. — Les pastilles de chanvre. — Tentative d'assassinat. — Paix entre Saladin et les ismaëlites.

Raschideddin-Aboul-Hascher-Sinan, fils de Souleiman de Baszza, était un des hommes les plus extraordinaires de son temps, et si les circonstances l'avaient servi jusqu'au bout, il eût certainement rendu à l'humanité le service de faire disparaître l'ordre des Assassins, ou du moins de donner un but plus noble, une direction plus élevée à l'ambition, à l'activité inquiète de ses membres!...

Le caractère de cet homme se ressentait évidemment du milieu dans lequel il vivait; il ne pouvait en être autrement, vivant parmi

des hommes qui avaient rompu tout lien avec la société, qui n'obéissaient qu'à leurs passions, ou à leurs instincts; habitué à ne rencontrer partout que soumission aveugle, Sinan avait une certaine allure sauvage que l'étude n'avait pu changer, et quelquefois il se surprenait, dans ses mauvais jours, à désirer la satisfaction de ces ardeurs insensées qui s'emparaient de lui au spectacle de ce qui l'entourait!

Sinan était profondément versé dans toutes les sciences, il avait joui un moment de la réputation de Mowafeck, dont nous avons parlé; mais comme il était grand prieur de l'ordre des Assassins, nul, à part les ismaëlites, n'aurait voulu consentir à suivre les conciliabules hérétiques auxquels il présidait.

Toutefois, Sinan avait profité de cette réputation qui lui était faite, et il s'annonçait partout comme un dieu fait homme! Ainsi que nous l'avons dit, il ne se montrait jamais autrement que sous des habits grossiers; personne, dit-on, ne le voyait jamais ni manger, ni boire, ni dormir, ni cracher. Depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, il prêchait au peuple, du haut d'un rocher, et ses auditeurs le considérèrent longtemps comme un être supérieur. Toutefois, on s'aperçut un jour qu'il boitait; car dans le dernier tremblement de terre il avait été blessé par une pierre.

Peu s'en fallut qu'il ne perdît à la fois son caractère mystérieux et la vie.

Le peuple voulait le punir de sa fraude hypocrite en le faisant périr; il sut alors conserver toute sa présence d'esprit, descendit du haut de son rocher, harangua le peuple, l'apaisa, fit dresser des tables, l'invita à manger, et obtint par cette éloquence d'un nouveau genre un tel succès, que les assistants lui jurèrent, d'un accord unanime, fidélité comme à leur supérieur.

Sinan était doué d'une singulière audace, d'une volonté inébranlable; il avait été récemment assez fort, assez adroit surtout pour se séparer en quelque sorte du grand maître des ismaëlites d'Alamont,

et pour se faire reconnaitre comme l'unique chef de la doctrine ismaëlite en Syrie!

« Aujourd'hui encore, dit M. Haumeer, ses écrits jouissent d'une autorité canonique chez le reste de ces sectaires.

« Ces écrits sont un chaos de dogmes contradictoires, dont le sens est probablement allégorique ; ils se composent d'une foule de passages mutilés du Koran et de l'Évangile, d'hymnes, de sermons, de litanies, de prières et de réglements liturgiques. Il est douteux qu'ils nous soient parvenus dans leur pureté originaire, plusieurs siècles d'ignorance et de superstition paraissent y avoir ajouté bien des absurdités. On n'y trouve plus qu'une connaissance très-imparfaite des principaux dogmes des ismaëlites, et il n'y reste malheureusement aucune trace, aucune tradition de la doctrine allégorique. »

Raschideddin n'a pas été traité favorablement par tous les historiens, et Rousseau, entre autres, s'exprime à peu près en ces termes à son sujet :

« Un certain scheikh, du nom de Raschideddin, dit-il, parut au milieu d'eux (des ismaëlites), acheva de les égarer, en leur faisant accroire qu'il était le dernier des prophètes en qui la puissance divine dût se manifester. Cet imposteur, versé dans les écritures sacrées, paraît être l'auteur du livre dont j'ai traduit quelques fragments, et dans lequel il expose sa doctrine, comme s'il était lui-même le Tout-Puissant. »

Sinan n'était ni un prophète, ni un imposteur !

Il était mu par une pensée fixe, et marchait droit à son but, sans se laisser détourner par aucune préoccupation ; il avait entre les mains une puissance terrible, et il voulait la faire servir à rendre à la raison tous ces êtres que l'abus de toutes sortes de plaisirs avait abrutis, que l'espoir de félicités impies avait exaltés. D'ailleurs, il n'ignorait pas que de tous côtés déjà un cri de réprobation s'élevait contre l'Ordre, il était à craindre que cette réprobation ne se tra-

duisît sous peu par une guerre acharnée, une guerre d'extermination !

Récemment, à l'occasion d'un assassinat ordonné contre Aksoukor, l'un des lieutenants de Salaheddin, assassinat qui avait réussi, trois membres de l'Ordre avaient été massacrés par le peuple. Un jeune homme seul, du village de Katarhasch, dans les montagnes d'Eras, était parvenu à grand' peine à s'échapper [1]. Vingt exemples semblables attestaient l'indignation générale que suscitaient leurs doctrines et leurs crimes.

Sinan comprenait qu'il fallait relever cet Ordre par un coup d'autorité, ou le laisser s'éteindre et mourir. Or, Sinan avait trop d'activité et de génie pour ne pas tenter la fortune. Mais il était en contradiction avec les principaux chefs de l'Ordre, et le sultan Salaheddin en était la cause ! Voici à quel propos ; quelques explications historiques semblent ici nécessaires :

Salaheddin, c'est-à-dire Joseph *la loyauté de la foi,* est le fondateur de la dynastie des Ejoubites ; son nom est plus célèbre en Europe que celui d'aucun autre prince ou conquérant de l'Orient.

Les récits des historiens des Croisades ont acquis une grande renommée aux héros de la Syrie, et la valeur des Croisés a toujours été en Asie le sujet d'une juste admiration.

Amadeddin-Sengi, Noureddin et Salaheddin paraissent dans les ouvrages des chroniqueurs européens sous les noms défigurés de Sangui, de Noradin et de Saladin, et, dans les annales musulmanes, on essaie en vain de reconnaître sous les noms de Concis, de Biricis et de Reï, le comte de Tripoli, le prince d'Antioche et le roi de Jérusalem.

[1] On raconte à ce sujet, que la mère du jeune homme, à la nouvelle du meurtre d'Aksoukor, se farda le visage, se para, heureuse d'apprendre le succès d'une tentative pour laquelle son fils avait sacrifié sa vie : mais quand elle le vit revenir sain et sauf, elle se coupa les cheveux et se noircit la figure, désolée de ce qu'il n'avait point partagé la mort glorieuse des autres Assassins.

Revêtu, après la mort de son oncle Esededdin-Scherkhoud, de la dignité suprême de l'empire, sous le nom de Melek-Ennaszir, Salaheddin fut confirmé dans cette charge par l'atabège Noureddin, avec le titre d'emiralisfahlar, qui, chez les Persans, correspond à celui d'emerolschouyousch chez les Arabes, et signifie *maître des armées*.

Peu de temps après, le kalife de Baghdad lui envoya le diplôme, le vêtement d'honneur et des présents magnifiques, pour le récompenser d'avoir transféré les droits souverains de l'islamisme de la famille de Fatima à celle d'Abbas.

C'était au Caire que l'on gardait les trésors immenses accumulés par les fatémites dans le cours de deux siècles, et qu'avaient fournis les provinces de Moghres, d'Égypte, de Syrie et d'Arabie. Bien que leur richesse surpassât toute croyance, la libéralité de Salaheddin les eut bientôt épuisés. Ainsi, un écrivain recommandable et digne de foi, nous apprend que ce trésor contenait sept cents solitaires de perles, dont chacune était par sa grosseur d'un prix inestimable ; une émeraude de la longueur de six pouces et de l'épaisseur d'un doigt ; une bibliothèque de deux millions de volumes ; des lingots et des monnaies d'or ; de l'ambre, de l'aloès, et une incroyable quantité d'armes.

Salaheddin, dès son avénement, distribua une grande partie de ces trésors aux princes qui étaient dans son armée ; l'administration des bibliothèques fut ordonnée, et le reste du trésor, vendu à l'encan, fournit, pendant dix années consécutives, les sommes nécessaires pour soutenir la guerre contre les croisés, et construire les monuments qui s'élevèrent dans la ville du Caire.

Une fois Noureddin mort, Salaheddin fit faire des prières publiques au nom de son fils, alors âgé de onze ans. Ce prince, trop faible pour régner par lui-même, avait été confié aux soins des grands de l'empire, surtout à ceux de l'eunuque Gumuschtégin, qui transféra la

résidence de son jeune maître à Haleb, en laissant à Damas, pour gouverneur, Ibnalmokadden.

Les croisés voulurent profiter de la minorité du fils de Noureddin; c'était pour eux une occasion favorable; ils marchèrent sur Damas, et ne levèrent le siége que pour de fortes sommes d'argent qu'Ibnalmokadden se vit forcé de leur payer.

A cette nouvelle, Salaheddin entra dans une grande fureur, se dirigea à marches forcées sur Damas à la tête de sept cents cavaliers, fit au gouverneur de vives remontrances sur son indigne conduite, et écrivit au jeune atabège une lettre respectueuse dans laquelle il lui prêtait serment de fidélité comme à son seigneur, et lui déclarait qu'il n'était venu en Syrie que pour le défendre dans un moment où ses possessions étaient vivement attaquées, d'un côté par les croisés, de l'autre par son neveu Seiffedin, seigneur de Moszoul.

Dans la réponse qui fut rédigée par les ennemis de Salaheddin, le jeune atabège, au lieu de le remercier des services qu'il lui avait rendus, lui reprocha son ingratitude, sa désobéissance, et le menaçait même de lui enlever prochainement le commandement de l'Égypte.

Salaheddin fut indigné de cette lettre; il déclara au porteur qu'il ne devait qu'à l'inviolabilité de son caractère la conservation de ses jours; il fondit ensuite avec une partie de ses troupes sur Haleb, afin, disait-il, de s'entretenir de vive voix avec le jeune prince. Sur sa route, il s'empara de Hama et de Haus, et vint établir son camp près de Haleb.

Ses soldats étaient animés de la plus courageuse ardeur; ils avaient pleine confiance dans le génie de leur chef; ils devaient triompher de tous les obstacles.

Les habitants de Haleb et le jeune prince étaient aveuglés; ce dernier, guidé par son gouverneur, l'eunuque Gumuschtégin, au lieu d'aller pacifiquement au-devant de Salaheddin, s'avança contre lui

les armes à la main. Salaheddin, cependant, se serait volontiers laissé désarmer; ce qu'il voulait, c'était mettre en fuite toute cette troupe indigne et lâche qui entourait le prince, son suzerain. Quand il vit que le fils de Noureddin s'avançait à sa rencontre, disposé à lui livrer bataille :

— Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, que je ne voulais point avoir recours à la force des armes; mais puisqu'ils le veulent, qu'elle décide la querelle!

Les troupes de Haleb furent battues, dispersées, et s'enfuirent vers la ville que Salaheddin commença à assiéger dans les formes.

C'est alors que Gumuschtégin, désespérant de vaincre Salaheddin par la force des armes, et d'échapper lui-même au châtiment qu'il lui avait promis, s'adressa aux poignards des Assassins, et envoya, vers Alamont, un homme dévoué, dans le but de sonder, à ce sujet, les intentions de l'Ordre.

Il est inutile de dire que cet envoyé avait été écouté avec faveur, et que le grand maître avait saisi avec empressement cette occasion de frapper son plus redoutable ennemi.

Bien que Salaheddin n'eût encore rien entrepris contre l'Ordre, cependant il n'avait pas laissé ignorer qu'il ne tarderait pas à le faire. Jusqu'alors il avait été contraint de tourner toute son attention, toute son activité, toutes les ressources de son génie contre les croisés; mais il était évident que le jour où il serait libre, il ne manquerait pas de marcher contre Alamont.

Dans le principe, Raschideddin-Ali avait penché pour que le meurtre fût commis, et trois Assassins avaient pénétré un jour dans le camp de Salaheddin, et il n'avait dû qu'à une protection du ciel d'échapper à leurs coups; mais Sinan comprit bien vite que l'intérêt de l'Ordre demandait que Salaheddin vécût. Lui seul, en effet, était capable, à ce moment, de sauver l'Asie contre l'invasion des croisés. Sinan aimait mieux encore payer un tribut, s'il y était forcé, au

maître des armées de Syrie, que de devenir l'esclave des chrétiens. Il fit donc, à partir de ce moment, auprès du grand maître d'Alamont, tout ce qu'il put pour détourner l'Ordre de commander le meurtre de Salaheddin. C'était pour aller renouveler ses instances, et cette fois d'une manière plus pressante, qu'il devait partir pour la forteresse du grand maître.

Quelques heures donc après que Saleh eut quitté le château de Masziat, Sinan partit, se dirigeant vers l'habitation du père de Haïdé. Saleh l'y attendait; dès qu'il vit arriver le grand prieur, il se mit à sa disposition, et ils se dirigèrent vers Alamont.

A vrai dire, Sinan espérait peu de cette dernière tentative. Des ordres étaient donnés; chaque jour, le grand maître recevait de nouveaux et somptueux présents de la part du jeune atabège, et, chaque jour de nouveaux Assassins étaient dirigés vers le camp de Salaheddin.

Comme le mot d'*Atabège* reviendra souvent sous notre plume, peut-être est-il utile d'en donner la définition exacte.

Atabège, qui ne signifie pas *père du prince,* comme on l'a traduit, mais bien *père prince, père royal,* était un titre honorifique que Nisamolmoulk, grand visir des Seldjoukides, avait reçu le premier.

Il ne conférait point à celui qui le portait la suprême autorité, et pouvait encore moins se transmettre par droit d'hérédité.

Sous les successeurs de Melekschâh, ce titre était celui de la plus haute dignité de l'empire dont était revêtu, à la cour du khalife de Baghdad, l'émiroloumera, c'est-à-dire, le *prince des princes;* et à celle des khalifes au Caire, l'émiroldschouyousch, c'est-à-dire, le *prince des armées.*

Antérieurement, la famille Buje avait, en Orient, usurpé le khalifat sous le titre d'émiroloumera, comme, en Occident, les Carlovingiens s'étaient, sous celui de maires du palais, assis sur le trône des Méro-

vingiens; de même, les atabèges se mirent à la place des Seldjoukides, et fondèrent plusieurs dynasties particulières.

Sinan et Saleh arrivèrent à Alamont, où l'on attendait le grand prieur, sur la demande duquel le grand conseil de l'Ordre avait été rassemblé. Sinan espérait encore, malgré les difficultés qu'il avait rencontrées, amener les membres influents de ce conseil à faire une sorte de trève avec le sultan Salaheddin. Mais, dès le début, il vit bien que tout serait inutile.

Il dépeignit la situation critique dans laquelle se trouvait alors l'Asie, les forces redoutables des croisés, le bonheur de leurs armes, leurs armées innombrables; il chercha à leur faire comprendre que, dans cette situation, Salaheddin était le seul homme capable de relever la fortune du pays : qu'il était justement redouté de leurs ennemis communs, aimé de ses lieutenants, adoré de ses soldats; sa mort serait une calamité publique. L'eunuque Gumustchtégin, au contraire, était haï et détesté par tous; ses propres soldats ne demandaient qu'à l'abandonner pour aller prendre du service sous Salaheddin. Attacher sa fortune à celle d'un pareil homme, c'était évidemment compromettre l'avenir de l'Ordre.

Toutes ces raisons déduites, avec une certaine autorité de paroles, par Sinan, ne laissèrent pas que de produire de l'effet sur les membres présents; mais le grand maître se leva aussitôt et répondit.

Il commença par remercier le grand prieur de l'intérêt qu'il portait à l'avenir de l'association; il dit que Sinan s'exagérait l'imminence du danger qui menaçait l'Ordre; que le grand maître pouvait disposer d'une armée de soixante mille hommes; que les Croisés étaient décimés par les chaleurs, les fatigues, les combats, qu'ils ne songeraient jamais à les attaquer dans leurs forteresses imprenables; que le seul ennemi de l'Ordre, c'était Salaheddin, et que lui seul devait être en ce moment le but de leurs coups! Il conclut, en main-

tenant les ordres qu'il avait donnés, et manifesta le désir que l'opposition qu'ils avaient rencontrée ne se renouvelât plus.

Au ton dont ces dernières paroles furent prononcées, Sinan comprit qu'il était inutile et qu'il serait dangereux d'insister davantage ; il protesta de son dévouement à la cause commune, et promit de se conformer régulièrement, pour son compte, à tous les ordres qui lui seraient donnés.

Une splendide collation fut ensuite servie ; mais le grand prieur prétexta la nécessité de sa présence à Masziat, prit congé de tous les membres du conseil et partit.

Il savait lui, plus que tout autre, avec quelle perfidie l'association traitait les membres qui lui avaient inspiré quelques soupçons, il craignait d'être victime de ceux qu'il avait fait naître, et partit sans vouloir prendre sa part du repas qui lui était offert. A quelque distance d'Alamont, il retrouva Saleh qui l'attendait.

— Saleh, lui dit Sinan, j'ai fait pour sauver les jours de Salaheddin, ou éloigner de lui les poignards des Assassins, ce qu'il m'a été humainement possible de faire ; j'ai échoué : des Assassins vont partir de nouveau d'Alamont, se diriger vers les villes qu'habite le le plus souvent le sultan, et s'introduire dans son camp. Devancez-les, mon ami ; allez vous-même vers Salaheddin, placez-vous entre lui et les hommes qui en veulent à ses jours, et sauvez ainsi, s'il est possible, le seul homme qui puisse nous délivrer des chrétiens.

Saleh était jeune et plein d'enthousiasme ; Salaheddin n'avait pas de soldat plus dévoué, il remercia Sinan avec effusion, et prit aussitôt le chemin de Damas, où il arriva quelques jours après.

II.

Le jeune Saleh partit pour Damas avec d'autant plus de joie, qu'il

y avait longtemps déjà qu'il avait quitté l'armée du sultan, et qu'il craignait de s'y laisser oublier.

Chemin faisant, il expédia un courrier au père de Haïdé, lui annonça qu'il était chargé d'une mission de la plus haute importance, qu'il l'abrégerait autant qu'il le pourrait, et qu'il ne manquerait de tenir sa chère fiancée au courant de tout ce qui lui arriverait d'heureux ou de malheureux.

terminait en invitant le vieux Noureddin à venir le rejoindre à Damas avec sa fille, l'assurant qu'il serait heureux d'être auprès d'eux, et d'admirer avec Haïdé les splendeurs d'une ville dont chacun racontait les merveilles !

Damas était devenue, en effet, depuis quelques temps, le séjour le plus célèbre de toute l'Asie, grâce à la présence de Salaheddin dans ses murs : Saleh la reconnut à peine, et fut ébloui du mouvement, de l'éclat qui y régnaient ; dès le premier jour de son arrivée, il voulut ne point perdre de temps et pénétrer auprès du sultan ; mais l'abord du palais était difficile, et Saleh dut chercher pendant quelques jours un moyen d'y pénétrer.

Le palais de Salaheddin était situé au milieu d'une vaste enceinte de jardins.

Il y avait dans le vestibule, à côté de deux grands bassins, deux arbres en or et en argent, auxquels se rattachaient dix-huit branches principales, de chacune desquelles sortait une infinité de petits rameaux. Sur l'un de ces arbres étaient des fruits artificiels, et des oiseaux dont on avait varié le plumage par une combinaison de pierres précieuses de toutes couleurs, et qui, par un ingénieux mécanisme, faisaient entendre avec le mouvement des branches des chants mélodieux. Sur l'autre arbre, on voyait quinze cavaliers revêtus d'or et chargés de perles, le sabre à la main, qui, à un signal donné, se mettaient tous en mouvement.

Les pages du palais avaient des ceintures d'or, et sept mille eu-

nuques, dont trois mille blancs et quatre mille noirs, gardaient les entrées du palais.

Sept cents chambellans étaient aux pieds du trône ; on voyait dans les bassins et sur la rivière une foule de gondoles dorées, surmontées de pavillons de soie ; les murs du palais étaient ornés de trente-huit mille tapis, dont douze mille cinq cents entièrement tissus d'or ; vingt-deux mille morceaux de riches étoffes couvraient le plancher.

Enfin, cent lions attachés à des chaînes d'or et conduits par leurs guides unissaient leurs rugissements au bruit des fifres et des tambours, aux sons aigus et éclatants des trompettes, et aux coups de de tonnerre du tam-tam.

L'entrée de la salle d'audience était cachée par un rideau de soie noire, et personne ne pouvait entrer, comme les pèlerins à la Mecque, sans avoir préalablement baisé la pierre noire qui formait le seuil. Dans les jours solennels, le sultan Salaheddin s'asseyait sur son trône d'or, haut de sept aunes ; il était revêtu du manteau noir du prophète (Borda), ceignait son épée, et tenait dans sa main son bâton au lieu de sceptre. Tous les officiers de son armée l'entouraient, et quand il sortait dans les rues, environné de cette foule de courtisans richement vêtus, le peuple accourait de tous côtés pour le voir, et criait sur son passage : *Bien des années de vie !*

Saleh n'avait encore rien vu de semblable, et là, d'ailleurs, ne se bornaient pas les changements qu'avait introduits dans Damas la présence du sultan.

Cette armée, que de fréquentes victoires avaient enrichie, y avait attiré également une innombrable quantité de femmes jeunes, jolies, folles, de sorte que les rues de Damas étaient littéralement encombrées la nuit aussi bien que le jour.

Le soir de son arrivée, Saleh, après avoir vainement tenté de pénétrer près du sultan, revenait tranquillement au khan où il était des-

cendu, lorsqu'il fut accosté par une jeune femme voilée, au détour d'une rue.

Saleh crut d'abord qu'il avait affaire à une de ces aventurières dont la ville était pleine, et il allait passer outre, quand la jeune femme prononça son nom !

Il se retourna étonné : il y avait quelques heures à peine qu'il était dans la ville, et déjà il avait été reconnu ; il voulut avoir l'explication de ce mystère, et revint vers la jeune femme.

— Vous savez mon nom? dit-il avec surprise.

— Je sais plus que votre nom, monseigneur, répondit la jeune femme, je sais d'où vous venez, et quelle mission vous avez à accomplir à Damas.

— Et qui vous envoie vers moi ?

— Ma maîtresse.

— Et que me veut-elle?

— Vous rendre un service.

— Un service de quelle nature?

— Elle veut vous donner les moyens de pénétrer près du sultan !

— Est-ce possible?

— Suivez-moi, et vous l'apprendrez de sa propre bouche.

Saleh suivit la jeune femme à travers les rues de Damas, et ne tarda pas à arriver chez la belle Fatmé.

Fatmé avait dix-sept ans à peine ; elle était depuis un mois au plus à Damas, et déjà tout ce que l'armée renfermait de plus riche, de plus courageux, de plus illustre, avait demandé l'accès de sa demeure.

Fatmé, en femme habile, les avait admis tous, sans se laisser séduire par aucun ; c'était une femme extraordinairement ambitieuse, et dont le cœur était tout entier dans la tête : bonne place pour mettre le cœur !

Elle avait été quelque temps au château de Masziat dans l'intimité



FATMÉ FAIT VENIR LE JEUNE SALEH.

de Sinan, et avait conservé des relations suivies avec ce chef intelligent des Assassins.

Ce dernier avait compris tout de suite le parti que l'Ordre pouvait tirer d'une pareille nature de femme, et, après lui avoir donné des instructions précises, il venait de l'envoyer à Damas pour y observer tout ce qui s'y passerait, et en rendre un compte exact à l'association.

Fatmé avait accepté ce rôle, parce qu'elle avait la conscience de sa valeur, et savait pouvoir le remplir jusqu'au bout; elle avait parfaitement réussi.

Cependant, son cœur n'était pas précisément insensible, et, pendant le court séjour qu'elle avait fait au château de Masziat, il lui avait suffi de voir deux fois le jeune Saleh pour en devenir amoureuse. C'était elle, peut-être, qui avait poussé Dschemali à enlever Haïdé, et elle n'avait certainement pas été étrangère à la détermination qu'avait prise Sinan de se lier avec le jeune Saleh, et de l'envoyer, chargé de ses intérêts, auprès du sultan Salaheddin.

La belle Fatmé vit donc arriver celui qu'elle aimait avec un vif plaisir, et, dès qu'elle se vit seule avec lui, elle lui fit un de ses plus gracieux sourires.

— Je doutais un peu de vous voir, lui dit-elle, en lui tendant une main que Saleh porta respectueusement à ses lèvres; je craignais que la prudence ne vous inspirât l'idée de fuir cette demeure, et je l'aurais vivement regretté.

Saleh n'avait pas assez de regards pour admirer la beauté de la jeune courtisane, ces belles épaules que l'amoureux ciseau d'un sculpteur semblait avoir taillées, ces lèvres roses, ces dents d'une blancheur éblouissante, ces yeux noirs qui lançaient de vives et ardentes étincelles...

Jamais le jeune homme n'avait vu encore un tel assemblage de charmes; mais il se rappelait Haïdé, et Fatmé, quoique plus belle, ne pouvait soutenir la comparaison!

La courtisane n'avait plus et ne pouvait plus avoir cette grâce touchante qui faisait le plus grand charme de la fille du vieux Noureddin; ses yeux n'avaient pas la même langueur pudique, sa voix, cet éclat doux et vif, à la fois, qui révélait si bien la pureté sereine du cœur d'Haïdé.

Cependant, bien que le souvenir de sa fiancée fût encore bien présent à sa mémoire, Saleh ne pouvait se défendre d'une certaine émotion!

C'est qu'il y avait dans Fatmé autre chose qu'une beauté plastique; son regard avait de certaines attractions provoquantes, sa voix éveillait de vives sympathies dans le cœur de ceux qui l'écoutaient, et elle était mise avec une telle science de coquetterie, qu'elle laissait voir une partie des charmes qu'elle semblait vouloir cacher.

D'inquiètes ardeurs brûlèrent le cœur de Saleh, et, malgré lui, malgré tout son amour pour Haïdé, il se laissa un moment séduire par la jeune courtisane.

— J'ai craint, en effet, répondit-il après un long silence, j'ai craint quelque embûche dans cette invitation qui m'était faite d'une façon si inopinée... Une chose m'étonnait surtout; c'est que je suis arrivé de ce matin à Damas, et que l'on y sait déjà et mon nom et le but de mon voyage.

Fatmé sourit :

— Je sais bien d'autres choses encore qui vous concernent, dit-elle, et j'aurai peut-être occasion de vous étonner encore davantage; mais, puisque vous voilà, je veux commencer par vous rassurer, vous dire que je suis de vos amies, et que je ferai pour vous faire arriver près du sultan Salaheddin tout ce qu'il me sera possible.

— Mais qui a pu vous dire?

— C'est mon secret!

— Je le respecte... Et cependant...

— Vous êtes curieux.

— Eh! qui ne le serait pas à ma place? repartit le jeune homme; j'arrive à peine à Damas, j'y cache mon nom et ce que j'y viens faire, et voilà qu'après quelques heures à peine de séjour, une femme, plus belle que toutes celles que les poëtes ont chantées, m'appelle près d'elle, et m'offre de lever tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de mes projets... Tout cela n'est-il pas merveilleux?

Fatmé ne quittait pas Saleh des yeux, et elle jouissait de ses étonnements. Quand il eut fini de parler, elle appela une de ses femmes, et ordonna de servir à souper.

Dans son impatience de parler à Salaheddin, Saleh avait, en effet, oublié de prendre son repas, et, depuis le matin, il n'avait pas pourvu à ce détail de son existence.

Le parfum des mets, savamment apprêtés, ouvrit son appétit, et il s'apprêta à faire honneur au festin. D'ailleurs, les viandes étaient succulentes, les vins délicieux; il avait pour convive une jeune et charmante femme, et il avait vingt-cinq ans!

Il fut sans défiance, but et mangea de tout ce qu'on lui offrit, et, une heure après, il s'endormait d'un profond sommeil.

Fatmé avait appris, pendant son séjour au château, à préparer les feuilles de chanvre en forme de pastilles, et Saleh en avait mangé sans se douter qu'il mangeait du haschisch. Jusqu'au lendemain matin, il dormit sur le sein de Fatmé, et les rêves les plus énervants vinrent encore prolonger son sommeil.

Cependant, quand il se réveilla le lendemain, il se retrouva dans une chambre éloignée de celle de la courtisane.

C'était un kiosque situé au milieu d'un vaste jardin.

Les oiseaux chantaient à l'entour, les ruisseaux murmuraient sur leur lit caillouteux, le soleil s'infiltrait en pluie d'or à travers les branches touffues des arbres: c'était, de toutes parts, un calme, une sérénité, un recueillement qui apaisèrent presqu'instantanément certains remords qui naissaient dans le cœur du jeune homme.

On eût dit qu'il se rappelait!

Mais ces souvenirs étaient si confus, si insaisissables, qu'il ne pouvait en rassembler que des lambeaux épars... C'était un rêve!... D'ailleurs, la courtisane Fatmé, qu'il allait revoir, lui expliquerait tout cela.

Une heure après, en effet, il était près de Fatmé. Mais cette dernière ne sut que répondre quand Saleh l'interrogea; la fatigue des courses qu'il avait faites, pendant le jour, l'avait endormi au sortir de table; elle lui avait fait donner cet appartement éloigné du sien : c'était tout ce qu'elle pouvait dire!

D'ailleurs, pourquoi aurait-il insisté? Fallait-il s'inquiéter davantage d'un rêve?

Saleh songea au sultan, à Sinan, à Haïdé, et il se mit en devoir de remplir la mission qu'on lui avait confiée.

Fatmé le fit accompagner chez le grand visir qu'elle connaissait, et qu'elle recevait à certains jours, et avec l'aide de cet officier important du palais, il lui fut facile de pénétrer près du sultan. Ce dernier était d'autant plus disposé à écouter Saleh que, récemment encore, un de ses visirs, Moineddin, avait péri victime des Assassins.

Moineddin, allant un jour dans ses écuries pour visiter ses chevaux, y avait trouvé un faux palefrenier, qui avait ôté ses habits, afin de ne pas être soupçonné d'y cacher des armes, et avait eu soin de glisser son poignard dans la crinière du cheval qu'il tenait par la bride. Au moment où le cheval se cabrait, il feignit de vouloir l'apaiser par ses caresses, saisit son stylet, et en poignarda le malheureux visir.

Le jeune Saleh raconta les bonnes dispositions dans lesquelles se trouvait le grand prieur de l'Ordre, la haine que lui avait vouée le grand maître, et enfin, la détermination qu'ils avaient prise de l'assassiner. Le jeune Saleh termina en engageant le sultan à faire

à cet Ordre redoutable une guerre d'extermination, et il réclama l'honneur de marcher un des premiers contre eux.

Salaheddin promit d'y songer, et assura un poste élevé à Saleh dans son armée. Cependant, il continua à se montrer en public comme par le passé, et mit une certaine ostentation fanfaronne à braver le coup de ses assassins.

Un jour, il sortait d'une mosquée, où il était allé entendre les prières du matin, quand trois Assassins l'assaillirent; l'un d'eux saisit le haut de son manteau, afin de lui porter un coup plus assuré, mais Salaheddin donna des éperons à son cheval, et s'enfuit en laissant son manteau aux mains des agresseurs.

Le peuple était exaspéré, car il aimait le sultan.

L'un fut mis en croix, et sur sa poitrine, on attacha un écriteau avec cette inscription : « Telle est la récompense de ceux qui recèlent des impies. » L'autre fut conduit à la forteresse; là, on lui coupa les talons, et on le frappa sur cette chair sanglante, afin de lui faire avouer qui l'avait poussé à ce crime. Le troisième fut jeté à l'eau dans un sac.

La punition des criminels n'effraya pas les imitateurs; d'autres tentatives furent faites; et, comme les précédentes n'avaient pas réussi, les Assassins crurent qu'il leur serait plus facile d'atteindre leur but en ne se montrant qu'un à un, et en fatiguant ainsi le sultan et ses gardes.

Ce dernier expédient leur réussit. Salaheddin, effrayé de ces tentatives réitérées, passa un jour toute son armée en revue, et en chassa tous les étrangers.

L'année suivante, il se hâta de conclure un traité de paix avec les princes de Moszoul et de Haleb, et envahit aussitôt le territoire des ismaëlites.

C'était le seul moyen de les réduire.

Saleh avait un poste important dans l'armée, et, pendant tout le

temps que dura la campagne, il donna des preuves de sa valeur qui l'élevèrent encore dans l'estime du sultan.

Malheureusement, au moment même où Salaheddin allait détruire la puissance des ismaëlites, Schehabeddin, son oncle, sur les instances de Sinan, l'engagea à faire la paix, sous la condition qu'il serait à l'avenir à l'abri du poignard des Assassins.

La paix fut donc conclue à ces conditions, et Salaheddin n'eut, dès lors, rien à redouter de leur part durant un règne de quinze ans, pendant lequel il fit la guerre tantôt en Égypte, tantôt en Syrie, où il avait acquis toutes les places fortes des croisés, et même Jérusalem.

Soit que tant de malheurs eussent effrayé les Assassins, soit que l'Ordre jugeât, enfin, l'existence de Salaheddin nécessaire pour contrebalancer la puissance formidable des croisés, soit enfin, par une remarquable exception, toujours est-il qu'à partir de ce jour, aucune tentative de meurtre ne fut faite contre Salaheddin.

Quant à Saleh, il est inutile de dire qu'il épousa Haïdé à la paix qui suivit, et qu'ils vinrent habiter Damas. Fatmé, étant devenue vieille et infirme, gagna sa vie à fabriquer des pastilles de chanvre. Elle eut un fils qui fut porteur d'eau.

Le vieux Noureddin mourut idiot dans la plus extrême vieillesse et chargé d'infirmités.

Un des fils de Saleh et de Haïdé joua, en Asie, un rôle bien étrange, et nous aurons sans doute à nous occuper de lui.

CHAPITRE X.

Suite des Assassins. — Un Vieux de la Montagne valétudinaire et cacochyme. — Cinq cents coups de bâton offerts à un docteur. — Le musulman. — Le fils du grand maître. — Un mouton écrasé. — Ruse du docteur et fin du Vieux de la Montagne.

C'était vers l'année 1255.

Alaeddin était alors Vieux de la Montagne, ou grand maître de l'ordre des Assassins, et grâce à son caractère sombre et à son humeur atrabilaire, le système de cruauté en vigueur dans la forteresse d'Alamont avait en quelque sorte pris un nouveau développement.

Les circonstances avaient d'ailleurs singulièrement aidé à ce développement.

Alaeddin était père de plusieurs enfants, et il avait cru faire un acte de bonne politique en désignant pour son successeur l'aîné de ses

enfants, Rokneddin, qui sortait alors à peine de l'adolescence. Les ismaëlites prirent la chose au sérieux, et dès que Rokneddin eut atteint l'âge viril, ils lui rendirent les honneurs dûs aux princes, et ne firent bientôt plus aucune distinction entre ses ordres et ceux de son père.

Alaeddin se montra fort irrité de cet excès d'obéissance prématurée, et voulut un moment revenir sur sa propre décision, en déclarant qu'il transmettrait sa succession à un autre de ses fils.

Mais le pli était pris : Rokneddin avait déjà ses courtisans dévoués, les ismaëlites ne montrèrent aucun égard pour l'expression des nouvelles volontés du père, et suivirent les préceptes habituels de la secte, d'après lesquels le premier choix était le seul valable, le seul juste.

On se rappelle peut-être qu'un fait semblable s'était passé à propos de l'histoire du kalife Mostauzar, qui d'abord avait nommé pour lui succéder son fils Nésar, et qui plus tard, cédant aux instigations de l'émirolschouyousch, lui avait substitué Mostacli, son frère puîné. C'est ainsi qu'avait pris naissance le grand schisme qui partagea alors les ismaëlites, dont une partie défendait les droits de Nésar, et dont l'autre avait embrassé la cause de Mostaeli.

Hassan-Ben-Sabah, qui se trouvait en Égypte à cette époque, fut forcé de quitter le pays comme partisan de Nésar ; il était donc très-naturel que, dans la nouvelle querelle que faisait naître la succession d'Alaeddin, les ismaëlites suivissent l'esprit du fondateur de l'Ordre, qui s'était prononcé alors en faveur du fils aîné. Rokneddin, craignant cependant pour ses jours, que son père menaçait, résolut de s'éloigner de la cour, et d'attendre, dans un château fort, le moment où il serait appelé à prendre les rênes du gouvernement.

Alaeddin resta donc seul à Alamont, en proie à ces soupçons continuels que la conduite de ceux qui l'entouraient éveillait dans son esprit malade.

Il allait toujours solitaire et sombre, et ne se laissait approcher que par un musulman du nom d'Hassan de Massendérân, qui avait, disait-on, souillé sa foi, en consentant à être pour son maître l'objet d'abominables plaisirs.

Chaque jour Alaeddin décimait la troupe des fedavis qui lui étaient restés fidèles. En vain les médecins se succédaient autour de lui; nul ne pouvait trouver un remède à sa situation.

C'étaient du reste, pour la plupart, des charlatans ignorants, que .a peur seule guidait, et qui eussent certainement mis le grand maître au tombeau, si ce dernier ne les eût pas fait mettre à mort.

Cependant Alaeddin commençait à se lasser de cette inutilité de tous les soins dont il s'entourait, il songea à attirer près de lui un homme sérieux, versé dans l'art de la médecine, et qui pût réellement apporter quelque soulagement efficace à ses maux. Mais il n'ignorait pas que tous les imans des environs refuseraient cette mission, s'ils n'y étaient forcés, et il imagina alors un moyen qui ne manquait certainement pas d'adresse.

Un jour il envoya à Barlekan cinq de ses plus fidèles fedavis, avec ordre de s'y présenter chacun à leur tour au visir Scherfal-Moulk.

Les ordres du grand maître furent exécutés avec l'exactitude et la célérité ordinaires.

Le premier qui se présenta, annonça à Scherfal-Moulk qu'il venait de la part d'Alaeddin, demander un médecin qu'il pût attacher à sa personne. Scherfal-Moulk sourit, haussa les épaules, et répondit qu'il n'enverrait absolument rien au grand maître d'un Ordre qu'il abhorrait.

Le second fedavi se présenta le lendemain dans la salle d'audience, et après avoir décliné ses noms et qualité, il lui dit :

— Le grand maître d'Alamont m'envoie vers toi, pour t'engager à lui envoyer ce qu'il t'a fait demander hier.

Mais Scherfal-Moulk avait beaucoup de courage, il se contenta de

montrer la porte au fedavi, et lui annonça que s'il se représentait jamais devant ses yeux, il le ferait pendre à la porte de la ville.

Le troisième Assassin ne se fit pas attendre plus que ses compagnons; il rencontra le visir sur le seuil de la salle du divan, et l'arrêta :

— *Noblesse de l'empire*, lui dit-il, la puissance des Assassins est aussi redoutable que celle du prophète; ne tarde pas plus longtemps à faire ce que le grand maître te demande.

Mais le visir passa outre, sans même prendre la peine de le faire arrêter.

Enfin, le quatrième jour, les deux derniers fedavis se présentèrent vers l'heure de minuit dans la chambre où le visir prenait son repos, et l'ayant réveillé, ils lui montrèrent, suspendues sur sa tête, les lames nues de deux poignards longs et effilés.

— Tu le vois, lui dit alors l'un des deux fedavis, nous pourrions t'assassiner impunément, et sans être vus de personne; si nous ne l'avons pas fait, c'est que le grand maître a eu compassion de toi. Prends-y donc garde, réfléchis, et n'appelle pas sur ton sein, par ton imprudence, une vengeance qui ne te manquerait pas.

L'histoire raconte que le visir fut fort effrayé de cette dernière visite, qu'avaient si bien préparée les trois autres, et le lendemain même, dès la pointe du jour, il faisait venir près de lui l'iman Behaeddin, fils de Siaeddin-Elgarsonni, homme célèbre par ses connaissances médicales, tant théoriques que pratiques.

L'iman ne savait pas ce dont il s'agissait; il pensait seulement que le visir s'étant trouvé indisposé, il avait désiré avoir recours à sa science; mais il fut bien vite détrompé.

Scherfal-Moulk lui annonça, en effet, qu'il lui était ordonné de se rendre sans retard auprès du grand maître des Assassins, dans la forteresse d'Alamont, et de lui donner tous les soins qu'il croirait nécessaires. L'iman se récria fort, et voulut repousser cette propo-

sition; mais comme Scherfal-Moulk ajouta qu'il recevrait cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds, s'il refusait d'obéir, le malheureux fils de Siaeddin-Elgarsonni se résigna, et quelque jours après, il se dirigeait, plus mort que vif, vers cette forteresse dont Alaeddin avait fait un épouvantail.

L'orientaliste qui raconte cette histoire se demande ici s'il faut dire *sous* ou *sur* la plante des pieds, quand il s'agit de coups de bâton. Cette question qu'il se fait prouve en faveur de son cœur.

Au premier aspect, on penche vers la préposition *sous*, à cause de la posture naturelle de l'homme et des lois de la gravité spécifique; mais l'orientaliste, qui est de l'Académie des sciences morales et politiques, fait judicieusement remarquer qu'on mettait les patients sans dessus dessous.

Il conclut pour *sur*. Qu'on lui offre un prix Monthyon!

Behaeddin ne doutait pas que la mort ne l'attendît dans la forteresse; mais, après tout, il pensa que son art lui serait peut-être d'un grand secours; qu'on ne l'envoyait pas près d'Alaeddin pour le seul plaisir de le perdre; que le grand maître de l'ordre des Assassins était en effet malade, qu'il avait par conséquent besoin de ses soins. Ce n'était pas la première maladie de ce genre qu'il eût été appelé à traiter; de quels honneurs, de quelle fortune, de quelle reconnaissance ne le comblerait-on pas, s'il réussissait dans la mission difficile qu'on lui confiait!

Quand il arriva à Alamont, Behaeddin était complétement rassuré sur son sort, et sa confiance augmenta bien davantage encore quand il eut été introduit auprès d'Alaeddin lui-même.

Ce dernier le reçut avec la joie d'un malade à qui l'on apporte la vie... Il voulut qu'on lui rendît les plus grands honneurs, mit à sa disposition toutes les richesses de la bibliothèque d'Alamont, et quand Behaeddin se retira, le soir, dans les appartements qui lui avaient été préparés, il y trouva des femmes de la plus grande beauté.

Dans ce pays anacréontique, on mettait cinq ou six femmes au chevet de son hôte, comme chez nous on y met un seul pot à l'eau.

Le médecin de Scherfal-Moulk n'était pas un homme vicieux, mais il ne détestait pas les distractions qui rendent la vie facile; il aimait convenablement la table et les femmes. Il fut touché de l'attention délicate de son nouveau maître, et résolut, dès lors, de le traiter plutôt comme un ami que comme un malade.

Au surplus, si Behaeddin était un homme d'une grande science, il avait encore plus d'adresse. Il comprit tout de suite quels étaient les défauts et les qualités d'Alaeddin, et se promit bien de faire rapidement sa fortune en flattant ses défauts et en exaltant ses qualités.

Alaeddin avait coutume de s'enivrer tous les soirs avec les herbages funestes qui étaient en honneur dans la forteresse. Le docteur ne fit rien pour le détourner de ce fatal penchant : il se contenta de lui prescrire quelques fortifiants que lui-même préparait, et le grand maître de l'Ordre des Assassins s'en trouva si bien, qu'au bout de huit jours de ce régime, il ne se ressentait plus de ses souffrances passées.

D'ailleurs, Behaeddin ne s'en tint pas là; il ordonna à son malade les longs repas, les boissons fortes, tout ce qui pouvait galvaniser son corps déjà usé, et devint l'inséparable compagnon des débauches du grand maître. C'était un docteur comme on n'en voit point.

Aussi, Hassan de Masenderân fut vite et complétement oublié.

Cependant, un pareil régime ne pouvait longtemps durer; il était évident qu'il devait conduire très-incessamment Alaeddin au tombeau. L'honnête médecin ne se dissimula point l'imminence de ce danger, et il pensa à faire ses réserves pour l'avenir. C'est ce à quoi il avisa immédiatement.

Un soir, vers minuit, il fit venir un des fidèles fedavis que l'on

avait attachés à sa personne, et lui ordonna de lui amener sans retard le musulman Hassan de Masenderân.

Le fedavi s'acquitta vivement de la mission dont on le chargeait, et quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis son départ, quand il revint suivi de près par le musulman.

Behaeddin lui fit alors signe de se retirer, et demeura seul avec le nouvel arrivé.

Hassan était un homme, jeune encore, qui avait joui longtemps d'immunités de tout genre dans la forteresse. Depuis l'arrivée de Behaeddin, son crédit avait sensiblement diminué; ses courtisans, il en avait, étaient passés du côté du médecin du grand maître pour s'attacher à sa nouvelle fortune; Hassan était resté seul, méprisé, sans influence, sans espoir de regagner jamais celle qu'il avait perdue.

Cependant, dans cette détresse extrême, chose étrange, ce n'est pas tant à Behaeddin qu'il en voulait, qu'à ces nombreux amis que son changement de fortune avait fait fuir. C'était Alaeddin surtout qu'il eût désiré punir!

Le médecin du grand maître n'ignorait pas ce qui se passait dans le cœur du musulman, et c'est pour cela qu'il l'avait fait venir.

Dès qu'il le vit entrer, il le fit avancer près de lui, et lui jeta un de ces regards profonds qui sondent un homme jusque dans les replis les plus cachés de son cœur.

— Hassan, lui dit-il d'une voix insinuante, j'ai désiré vous entretenir quelques instants.

— Je suis prêt à vous entendre, répondit le musulman.

— Vous n'êtes point sans vous être aperçu déjà que le grand maître est revenu à la santé, et qu'il n'a plus maintenant ces sombres et cruelles humeurs pendant lesquelles il se livrait à des cruautés qu'il l'ont rendu l'horreur de toute l'Asie.

— Votre art est grand! repartit Hassan, mais il n'est point cepen-

dant infaillible... Je doute que le grand maître soit mieux portant qu'il ne l'était autrefois.

— Qui vous fait penser ainsi?...

— C'est mon secret.

— Vous avez quelque raison de croire?...

— Peut-être...

— Behaeddin se tut, et parut réfléchir pendant quelques minutes, puis il reprit :

— Hassan est-il un homme auquel on puisse dévoiler un mystère important?

— Hassan garde tous les secrets qu'on lui confie... repartit le musulman.

— Je dois lui faire observer, d'ailleurs, que la trahison serait inutile, et qu'elle ne lui servirait de rien : je m'explique... le grand maître Alaeddin est un homme perdu.

— Je le savais.

— Dans un mois, peut-être, il n'existera plus; et vous, comme moi, nous perdrons les richesses sans nombre dont nous pouvons disposer ici.

— Et y a-t-il un moyen d'empêcher cela? demanda le musulman.

— Il y en a un.

— Lequel?

— C'est mon secret, dit à son tour le docteur.

— L'iman veut-il le confier à son serviteur? demanda Hassan.

— Si son serviteur veut lui jurer de le servir fidèlement en cette circonstance.

— Hassan le jure, répondit le musulman, et il tiendra fidèlement son serment.

Il y eut encore un nouveau silence; il y en eut même peut-être deux : l'iman prit son front dans ses mains, toucha à plusieurs reprises sa barbe blanche, et leva son index avant de parler :

— Alaeddin une fois mort, dit-il enfin d'une voix grave, c'est son fils aîné, Rokneddin, qui sera appelé à le remplacer : cela ne fait pas l'ombre d'un doute. S'il le remplace, son premier soin sera de nous chasser, et peut-être de commander à quelques-uns de ses fedavis de nous assassiner.

Hassan approuva du bonnet, et fit une grimace qui témoignait son chagrin.

—Eh bien ! reprit le docteur, notre intérêt est commun ; que notre action soit commune. Ton bras tremblerait-il s'il fallait frapper le grand maître ?

Hassan s'arracha quelques poils de barbe, ce qu'il faisait dans les conjonctures importantes.

C'était un homme à manies. Il avait les yeux gris, les dents fortes et peu de sourcils. Quand il parlait, il se rongeait habituellement les ongles. Du reste, un grand caractère.

Il répondit sans broncher :

— C'est une pensée qui m'est venue vingt fois depuis quelque temps, et elle ne m'a jamais fait pâlir.

— Tu frapperais donc sans crainte ?

— Que l'iman dise l'heure et le jour, et Hassan frappera.

— Bien ! séparons-nous aujourd'hui pour ne point éveiller de soupçons, demain je te ferai savoir ce que j'aurai résolu...

Le lendemain, Behaeddin envoyait une missive à Rokneddin ; elle était à peu près ainsi conçue :

« Les temps vont venir où de grands événements vont s'accom-
« plir. Que le fils d'Alaeddin sache que, s'il ne tue pas son père, son
« père le tuera. Un homme qui lui porte intérêt lui envoie cet aver-
« tissement ;... il le trouvera le dix-septième jour du ramazan, près
« du village de Nésar. »

Rokneddin accueillit d'abord cette lettre avec une certaine dé-

fiance, mais quand celui qui la lui remettait lui eut dit qu'il la tenait du médecin de son père, il réfléchit.

Le dix-septième jour du ramazan, trois hommes se rencontraient près du village de Nésar, vers l'heure de minuit, et ces trois hommes étaient Behaeddin, Hassan et Rokneddin.

— Que le fils du grand maître pardonne à l'iman, dit Behaeddin, entrant aussitôt en matière, mais l'affaire dont il a à l'entretenir est sérieuse et grave, et le temps est précieux.

— De quoi s'agit-il? demanda Rokneddin.

— Du grand maître, votre père...

— Hier, trois fedavis des plus audacieux ont reçu mission de vous assassiner ici.

— Je ne vous connais pas, dit le prince; je pourais craindre une embûche... Pourtant, je suis venu... parlez.

— J'ai pensé, répondit Behaeddin, que nous pouvions, cet homme et moi, empêcher le meurtre commandé par le grand maître.

— Comment?

— Behaeddin peut-il parler franchement?

— Il le peut.

— Le fils de son maître n'en conservera aucun ressentiment?

— Le fils de ton maître n'aura que de la réconnaissance pour l'homme qui lui sera dévoué.

— L'homme qui est ici, près de nous, et qui nous écoute, dit alors Behaeddin, habite la forteresse d'Alamont depuis sa plus tendre enfance; il a été élevé près du grand maître; il est son chambellan.

— Eh bien?

— Eh bien! il a promis de vous servir avec zèle, et, s'il le faut, il frappera, quelle que soit la victime que l'on désignera à sa vengeance.

— Peut-on se fier à lui?

— Le fils du grand maître le peut sans crainte.

— Et que demande-t-il pour prix de son zèle?...

— Il demande à être conservé dans son emploi.

— Alors, qu'il agisse.

— Le fils du grand maître accepte donc?

Rokneddin répondit affirmativement.

— Qu'il soit donc fait comme Rokneddin l'ordonne, s'écria Behaeddin; avant huit jours, vous serez grand maître.

On se sépara alors. Rokneddin retourna dans la retraite qu'il avait choisie pour se soustraire à la haine de son père, et Behaeddin et Hassan rentrèrent séparément à Alamont.

Quelques jours se passèrent sans que cependant cette réunion secrète portât aucun fruit. Behaeddin n'hésitait pas; mais Hassan guettait, avec la patience du sauvage, le moment favorable de frapper.

Alaeddin avait, du reste, donné lieu à plusieurs des grands qui l'entouraient de concevoir de justes craintes pour leur sûreté personnelle : à force de cruautés, il avait éclairci les rangs de ses serviteurs les plus fidèles : les uns cachaient leurs craintes sous le masque d'une vile flatterie; les autres, les plus nombreux, s'étaient réfugiés près de Rokneddin, d'où ils conspiraient contre la vie du grand maître.

Cependant le huitième jour étant venu, Hassan annonça au médecin qu'il pouvait mander le fils d'Alaeddin à Alamont, car il assurait que le soir même son père aurait cessé de vivre.

Le grand maître avait depuis longtemps contracté l'habitude de ne se retirer de table que lorsqu'il était complétement ivre; il se faisait conduire alors dans une sorte de bâtiment qu'il avait fait construire à l'extrémité d'Alamont, pour servir de retraite et d'abri à ses nombreux troupeaux.

Le soir venu, Hassan se glissa, armé de deux poignards, dans

ce bâtiment, et là, caché à tous les regards, il attendit l'arrivée d'Alaeddin.

La nuit était sombre ; le tonnerre grondait au loin, on ne voyait pas à deux pas devant soi.

Il est bien rare que dans ces circonstances dramatiques le tonnerre ne gronde pas un petit peu.

Hassan craignit un instant que sa victime ne vînt pas, ou qu'elle se fît accompagner par quelques fedavis, contre son habitude. Mais il n'en fut point ainsi.

Après une demi-heure d'attente, pleine d'angoisses, Alaeddin parut, cherchant sa route à tâtons et en trébuchant. Il était seul.

Ce n'était point par avarice qu'il ne portait pas de chandelle. Le tonnerre avait éteint la sienne pendant qu'il traversait le jardin.

Son ivresse était complète ; pendant quelques secondes, il marcha, les mains jetées devant lui ; puis, enfin, il se laissa lourdement retomber sur le sol, au milieu des bêtes endormies qui poussèrent un gémissement plaintif, surtout un mouton malheureux qu'il écrasa dans sa chute, sans y mettre de malice.

Hassan n'attendait que ce moment ; il sortit aussitôt de l'endroit où il était caché, tira un poignard de sa ceinture, et le plongea tout entier dans le cœur du malheureux grand maître.

Ce dernier poussa un profond soupir, tenta de se redresser dans un dernier effort ; puis il roula, sans vie, sur la terre sanglante.

Comme il tombait, un grand bruit s'éleva tout à coup dans la forteresse.

Hassan tressaillit et écouta.

C'était son nom que l'on prononçait ; des fedavis armés et portant des torches parcouraient le parc avec des cris de vengeance, parmi lesquels on pouvait distinguer le nom de Hassan !...

Ce dernier comprit qu'il y avait une trahison dans ce mouvement inattendu, et il voulut fuir ; mais déjà le bâtiment dans lequel il venait

de commettre son crime était gardé de toutes parts, et quand la foule furieuse y pénétra, les deux premières personnes qu'il y reconnut furent Rokneddin et le médecin de celui qu'il venait d'assassiner.

— Qu'on le saisisse, s'écria Rokneddin, en brandissant son cimeterre; c'est lui, c'est l'assassin de mon père!

— Qu'on le tue! ajouta Behaeddin, en exagérant l'indignation que montrait le fils de la victime; qu'on le tue... c'est lui, c'est l'auteur du crime qui vient de souiller ces lieux!

Hassan voulut parler, mais il était trop tard; on l'avait déjà saisi; on l'entraîna sans qu'il pût proférer une seule parole!

Est-il besoin de dire le dégoût que nous cause la conduite de ce médecin étranger?

Le fils du grand maître nous paraît également bien coupable!

Le lendemain, Hassan fut décapité, en raison du crime qu'il avait commis, et son corps jeté en pâture aux oiseaux de proie, fort nombreux et très-voraces dans ce pays.

Les grands se hâtèrent d'entourer Rokneddin comme l'héritier légitime du grand maître assassiné, et nul ne fut assez osé pour se demander si le fils n'avait point pris quelque part à l'assassinat du père.

Or, nous vous prions de prendre patience. Cette histoire des Assassins est bientôt finie, nous vous le jurons sur l'honneur!

CHAPITRE XI.

Suite des Assassins. — Les Mongols. — Gengis-Kan. — Armées de sept cent mille hommes. — Trente mille artificiers Chinois. — Mort de deux cents vingt-sept mille chevaux. — Marche des Mongols sur Alamont. — Détails inconnus sur un visir ignoré. — Ruine des Assassins.

Rokneddin-Karschâh était monté sur le trône encore sanglant de son père, et son premier soin avait été de se débarrasser de l'un de ses deux complices, Hassan de Massederân. Quant au médecin Behaeddin, cela ne lui fut pas aussi facile; mais il se promit de saisir la première occasion qui se présenterait.

A tout prendre, cependant, Behaeddin était un homme versé dans les crimes, et qui pouvait, s'il lui était dévoué, servir utilement sa cause, il attendit, et pensa avec raison qu'il aurait toujours le temps d'agir contre lui, si cela était un jour nécessaire.

D'ailleurs des événements d'une haute importance se passaient à cette époque (1250), et l'attention de Rokneddin était sérieusement attirée d'un autre côté.

Pour bien expliquer la situation, il importe de remonter de quelques années en arrière.

Au nord de la Chine habitaient, une cinquantaine d'années auparavant, des peuples pasteurs qu'on appelait Mongols ou Mogols, et que l'on confond à tort presque toujours avec les Tartares.

Ils étaient sous la protection de kilans ou kins, empereurs de la Chine, appelée alors Katay.

Dans le treizième siècle, ces Mongols se révoltèrent, et trouvèrent dans Gengis-Kan, ou mieux, comme l'écrit M. Haumeer, Dschengiskhan (c'est bien préférable!), le défenseur le plus intrépide de leur liberté. Ce prince portait auparavant le nom de Tennegin, qu'il avait pris d'un roi qu'il avait vaincu; celui de Dschengiskhan lui fut donné, par ses peuples, à cause de sa puissance et des conquêtes qu'il avait faites; il signifie, en effet, *roi des rois*.

Dschengiskhan s'empara de la partie septentrionale de la Chine, et donna à ses sujets un code civil et militaire; cela leur fit plaisir. Il tourna ensuite ses armes vers l'Occident, et marcha contre son plus grand ennemi, Mohammed, tartare indépendant, régnant au midi du lac Aral, et qui était alors maître de la Syrie, de la Perse et de l'Arménie.

Dschengiskhan était à la tête de sept cent mille hommes; l'armée de son rival n'en comptait guère que quatre cent mille; une bataille sanglante fut livrée dans les plaines qui avoisinent le Jaxarte (Tartarie indépendante); Dschengiskhan fut vainqueur, et cette victoire le rendit maître des pays situés entre la Syrie à l'ouest, et la mer de la Chine.

C'est à Toukat (Tartarie indépendante) qu'on vint rendre hommage à ce *roi des rois;* plus de cinq cents ambassadeurs représen-

taient les peuples vaincus ; et c'est là encore qu'un de ses fils lui fit, dit-on, présent de cent mille chevaux. Comme on voit, dans ces contrées, on n'y allait pas de mainmorte. On ne comptait absolument que par centaines de mille, et un jour que ce Dschengiskhan se mit de mauvais humeur contre sa neuf cent soixante-treizième femme, il lui conféra trois millions soixante-quatorze mille deux cent quatre-vingt-seize coups de pied.

Malgré cela, il mourut.

En mourant, il laissa sa succession à des mains inhabiles ; la plupart des peuples soumis, au nombre de trois cent mille, se révoltèrent ; et ses successeurs se virent contraints de renoncer à ses conquêtes.

A cette époque, le khalife de Baghdad avait eu fréquemment à se plaindre des Assassins, et, comme il n'osait pas s'en plaindre directement à ces derniers, il envoya une ambassade à Tandschou-Newian, généralissime de Maugon-Khan, qui régnait alors sur les Mongols, en le priant de vouloir bien les exterminer.

Ces plaintes, jointes à celles du juge de Kaswin, qui se rendit également à la cour du Khan, et qui, dans la crainte d'être assassiné par les ismaëlites, avait mis, pour aller à l'audience, une cuirasse sous ses vêtements, éveillèrent toute la sollicitude de Maugon. Il donna, sur-le-champ, l'ordre de rassembler huit ou neuf cent mille hommes, dont il confia le commandement à son frère Houlakou, auquel il dit à son départ :

« Je t'envoie, avec une armée puissante et un corps nombreux de
« cavaliers d'élite de Tourân à Iran, le pays des grands princes.
« C'est à toi maintenant de veiller à l'observation des lois et des insti-
« tutions données par Dschengiskan, et de prendre possession du
« pays situé entre l'Oxus et le Nil. Je veux que tu récompenses et
« favorises les peuples qui t'obéiront et se soumettront volontaire-
« ment ; mais ceux qui te résisteront ou se révolteront contre toi

« devront être anéantis avec leurs pères et leurs enfants; après « avoir détruit l'ordre des Assassins, tu entreprendras la conquête « de l'Irak. Si le kalife de Baghdad t'offre ses services et te rend « hommage, tu le traiteras avec indulgence et bonté; mais s'il s'op- « pose aux progrès de tes armes, il partagera le sort des autres. »

Houlokou se rendit alors à son camp de Karakouroum, divisa son armée en quinze cents corps, et les renforça de trente mille familles d'artificiers chinois.

Cette troupe légère devait diriger les instruments de siége et lancer dans la ville de la naphte, composition connue en Europe depuis les Croisades sous le nom de feu grégeois, mais en usage déjà depuis longtemps, ainsi que la poudre, chez les Arabes et les Chinois.

Houlakou partit dans le mois de ramazan, l'an 651 de l'hégire (1253), et après avoir reçu de nombreux renforts, il se reposa d'abord un mois à Samarkand, puis ensuite à Casch.

Les chefs des tribus qu'il allait traverser virent bien alors l'imprudence que le kalife de Baghdad avait commise; mais ils n'osèrent opposer aucune résistance, et à Casch, Houlakou reçu Schemseddin-Kort et l'émir Argoun de Khorassân, qui vinrent, accompagnés de cent deux mille grands de la province, lui offrir leur soumission.

Pendant qu'il recevait leurs hommages, Houlakou envoyait sept cent cinquante ambassadeurs aux princes des pays voisins, pour leur demander s'ils voulaient reconnaître sa domination.

Il leur disait :

« Au nom du khan, je viens détruire l'ordre des Assassins et leurs « châteaux-forts; si vous me soutenez dans cette entreprise, vos « efforts seront récompensés, et vos provinces protégées; mais si, « au contraire, je vois en vous des sentiments hostiles, après l'ex- « tirpation de cet ordre, je tournerai mes armes contre vous. Sou- « venez-vous de mes paroles, car ce que j'ai prédit arrivera. »

Dès que l'on sut qu'il approchait, à la tête de ses armées victo-

rieuses, trois mille ambassadeurs vinrent de toutes parts lui offrir les hommages de leurs souverains ; il en fut ainsi du prince des Seldjoukides, de Fars, de l'atabège Saad d'Irak, de ceux d'Aserbeidschân, de Kourdschistân et de Schiriwân.

Dans les premiers jours du mois de silhidsché, l'an 652 de l'hégire, Houlakou passa l'Oxus sur un pont qu'il avait fait construire par cinquante mille ouvriers, afin de prendre sur l'autre rive le divertissement de la chasse aux lions, car un froid glacial l'avait forcé de quitter ses quartiers d'hiver, et avait fait mourir dans son armée deux cent trente-deux mille chevaux.

Ce ne fut qu'au commencement du printemps que l'émir Arghoun-Akan vint rejoindre Houlakou dans son camp.

Le conquérant mongol s'établit ensuite d'abord à Thoux dans le jardin d'Arghoun-Akan, et y dressa une tente faite d'après le modèle de celle du grand camp. De là il se rendit dans le jardin de Mansourigé, qu'Arghoun avait fait rétablir après qu'il était tombé en ruines.

Les femmes de l'émir Arghoun, et Ir-Eddin-Tahir, son lieutenant, reçurent des titres, et l'invitèrent à un grand festin. Le lendemain, on se rendit à la prairie de Dadghan, où l'on goûta quelques jours *les délices de l'endroit ;* on apporta de Meru, de Yazroud, de Dahistân et d'autres lieux, du vin et des provisions en abondance.

Après quelques jours de repos, il envoya le prince Schemseddin-Kort à Naszireddin-Mohteschen, lieutenant de Rokneddin, à Sertakht. Malgré sa grande vieillesse, Naszireddin se rendit, accompagné de Schemseddin-Kort, au camp d'Houlakou, où il fut reçu avec honneur.

Enfin, le khan envoya à Rokneddin-Kurschâh cinquante douzaines d'ambassadeurs pour lui ordonner de se soumettre.

Pendant que ces faits se passaient autour d'Alamont, que faisaient cependant le grand maître et ceux qui l'entouraient ?

Rokneddin avait alors auprès de lui un certain visir, du nom de

Naszireddin, dont il importe de dire quelques mots, avant de poursuivre. Ce sera pénible, mais c'est indispensable.

Ce Naszireddin était non-seulement un grand poëte, c'était encore un grand astronome.

Il avait eu une vie fort aventureuse, et s'était à diverses reprises trouvé dans des positions que de plus grands lui eussent enviées. Malheureusement, il n'avait pas toujours su déployer assez d'habileté pour se tirer d'affaire.

Une fois, c'était à la cour du kalife de Baghdad; il jouissait là d'une haute influence, et, comme tous les hommes qui atteignent à des postes éminents, il avait beaucoup d'ennemis; mais le kalife l'aimait, et croyait à sa science comme à la parole du prophète.

Un jour, il y eut une grande rumeur parmi les astronomes de la ville. Les sept planètes s'étaient réunies la nuit même, dans le signe des poissons, et tout Baghdad consterné crut un moment à la fin du monde.

Comme si les sept planètes ne pouvaient pas se réunir amicalement dans le signe des poissons, sans avoir pour cela le moindre dessein pervers.

Quand la chose fut rapportée à Naszireddin, il était auprès du kalife; il sourit dédaigneusement et haussa les épaules.

— Allons! dit-il, que tout le monde se rassure; je connaissais ce phénomène, car cette nuit, je l'ai observé moi-même : il annonce seulement que la moisson sera bonne.

Quand le grand astronome eut parlé, tout le monde se crut autorisé à dormir sur les deux oreilles; mais, malheureusemet, vers cette époque, il arriva dans le pays une grande disette : les blés manquèrent, et le sultan fut obligé de réduire le vin de sa table. Il se montra furieux, déclara à Naszireddin que son devoir était de le prévenir d'une pareille catastrophe, le traita comme un pleutre, et le mit à la porte de son palais.

Naszireddin ne se troubla pas pour si peu, et se réfugia à la cour du sultan Mostaszem.

Là, il vécut quelques années heureux; et, grâce à son mérite réel et incontestable, il fut revêtu, peu après son arrivée, de toute la confiance de son nouveau maître; mais Naszireddin devait rencontrer partout de sourdes hostilités.

Alkami, visir du sultan, ne vit pas sans dépit un autre favori venir briguer les faveurs du maître, et il se promit de ne pas manquer la première occasion qui se présenterait de le perdre.

Un jour Naszireddin venait de mettre la dernière main à un ouvrage sérieux, il se hâta d'y ajouter une dédicace flatteuse pour le sultan Mostaszem, et l'envoya à ce dernier, bien certain d'avance de l'effet que produirait un pareil envoi.

Alkami était auprès du sultan, quand le manuscrit de Naszireddin lui fut remis; il ouvrit le livre, et dès qu'il eut jeté les yeux sur la première feuille, il fit paraître un grand courroux.

Le sultan le regarda étonné.

— Qu'y a-t-il, demanda-t-il avec surprise, et d'où vient cette colère qui trouble le regard de notre visir?

— Ce livre est une insulte! répondit Alkami.

— C'est cependant notre célèbre astronome Naszireddin qui nous l'envoie, objecta le sultan.

— Que la gloire de l'empire jette les yeux sur l'ouvrage de son sujet, poursuivit le visir, et il partagera mon indignation.

Le sultan regarda, sur cette invitation, le livre qu'on venait de lui envoyer, et ce fut à son tour d'entrer dans une grande fureur.

A la dédicace du livre, il manquait ces mots : « *Représentant de Dieu sur la terre!* »

Le sultan se leva fort courroucé, laissa tomber le manuscrit entre les mains de son visir ravi, et lui ordonna de le faire jeter sans tarder dans les eaux du Tigre.

Cependant Nasztireddin attendait avec impatience le résultat de la lecture de son manuscrit; quand il apprit comment le sultan l'avait accueilli, et le sort qui lui était réservé, il en fut mortellement offensé, lui jura une haine éternelle, et s'enfuit à la forteresse d'Alamont, où il offrit ses services à Rokneddin.

Il espérait se servir du poignard des Assassins pour se venger du sultan et du kalife.

Toutefois, comme Rokneddin ne parut pas épouser ses ressentiments avec assez d'ardeur; comme, en outre, l'approche de Houlakou attirait l'attention de l'Ordre et lui faisait oublier le kalife de Baghdad, pour ne songer qu'à sa propre conservation, Naszireddin se vit dans la nécessité de changer ses plans.

Il était probable que les châteaux des ismaëlites ne résisteraient pas aux innombrables armées mongoles, il résolut de livrer au vainqueur qui arrivait en toute hâte, non-seulement les châteaux de l'Ordre, mais encore le grand maître lui-même.

Rokneddin, suivant aveuglément les conseils de son visir, envoya donc à Baïssour-Noubin, généralissime de Houlakou, dont l'armée déjà menaçait Hamadan, une ambassade chargée de lui offrir sa soumission.

Mais laissons parler un instant M. de Haumeer lui-même :

« Baïssour répondit que son maître devant arriver bientôt, Rokneddin ferait mieux d'aller s'adresser à lui-même. Après plusieurs ambassades réciproques, on convint que Rokneddin enverrait à Houlakou son puîné, Chahin-Châh, le Koksja-Asil-Eddin-Rouzeni, et d'autres notables du pays.

« Ce général devait les accompagner en personne; mais il se fit remplacer par son fils, et, lui-même, conformément aux ordres qu'il avait reçus, entra avec son armée dans le district d'Alamont, le dixième jour du mois de dschemasiollewel, de l'an 654 de l'Hégire (1256).

« Les Assassins et les troupes de l'Ordre occupèrent, dans le voisinage du château, une hauteur qu'ils défendirent avec opiniâtreté contre les Mongols.

« La montagne était escarpée et la garnison nombreuse; les assaillants, forcés d'abandonner l'attaque, brûlèrent dans leur retraite les maisons des ismaëlites et dévastèrent tout le pays.

« Pendant ce temps, Chachin-Châh était arrivé chez Houlakou. A la nouvelle de la résistance des Assassins, le Mongol envoya à Rokneddin un officier chargé de lui dire :

« Rokneddin nous a envoyé son frère, c'est pourquoi nous lui « pardonnons les crimes de son père et ceux de ses partisans. Quant « à lui, comme il ne s'est rendu coupable d'aucun forfait pendant le « court espace de son règne, il peut se retirer chez nous, après avoir « rasé ses forteresses. »

« En même temps, Baïssour reçut l'ordre de ne plus ravager le pays de Roudbâr.

« Sitôt que Rokneddin eut connaissance de ce message, il fit démanteler quelques châteaux, tels que Maimoun, Alamont, Lamsir, et Baïssour retira ses troupes du Roudbâr.

« Sadreddin-Semgi, un des hommes les plus considérés parmi les Assassins, se rendit ensuite, par ordre de Rokneddin, et sous la conduite d'un officier mongol, au camp de Houlakou, pour lui certifier que le prince des Assassins avait déjà commencé à raser ses châteaux, et qu'il en continuerait la démolition. Sadreddin, dont le maître redoutait la présence de Houlakou, pria en même temps ce conquérant d'accorder à Rokneddin un délai d'un an, à l'expiration duquel il se présenterait à sa cour. Le Mongol renvoya l'ambassadeur avec un *basikaki* ou officier, auquel il remit une lettre où il disait au grand maître :

« Si la soumission de Rokneddin est sincère, il doit venir aussitôt

« dans notre camp impérial, après avoir confié au basikaki, porteur « de la présente, la défense du pays. »

« Houlakou commençait à se fatiguer de toutes ces lenteurs, et comme Rokneddin s'était retiré au fort de Maimoundiz, il lui signifia enfin qu'il ne lui accordait plus aucun délai pour effectuer la remise de ses forteresses ; mais cependant, que s'il voulait qu'elle fût retardée de quelques jours, il fallait qu'il envoyât aussitôt son fils dans son camp. Cette ambassade arriva à Maimoundiz le premier de Ramazan, et elle répandit l'alarme et la terreur dans tout le peuple.

« Le grand maître répondit d'abord qu'il était prêt à envoyer son fils ; mais ensuite, séduit par ses femmes et les mauvais conseils de Nasztreddin, il remit aux ambassadeurs le fils d'une esclave, qui était presque du même âge, et les pria de demander à Houlakou de lever l'ordre qui retenait à la cour son frère Chahin-Chàh.

« Houlakou ne manqua pas de découvrir la ruse à laquelle on avait recours, et ne prenant plus conseil que de sa colère, il se présenta lui-même, le 18 du mois de chawal, aux portes de Maimoundiz. Le lendemain, le château fut cerné de toutes parts, et l'armée offrit un air de grandeur qu'il est impossible de décrire. On campa à la distance de six parasangues, et l'on tint conseil pour savoir si l'on commencerait le siége.

« Rokneddin, en voyant l'extrémité à laquelle il allait être réduit, se décida enfin à envoyer au camp son fils, son frère Iranschâh, son fils Tourkia et son visir Naszireddin, avec les notables et les commandeurs des cavaliers. Ils devaient offrir sa soumission, et demander pour lui la faculté de pouvoir se retirer librement où il voudrait. Avec eux étaient les principaux membres de l'Ordre, porteurs de riches présents.

« Naszireddin, au lieu de soutenir les intérêts de son maître et de faire valoir dans les négociations la force de ses châteaux, dit au contraire au Mongol qu'il n'y avait rien dans ces monstrueuses forte-

resses qui dût arrêter sa marche, parce que la réunion des étoiles avait clairement prédit la chute prochaine de cet Ordre, autrefois si puissant.

« Il fut stipulé alors que le grand maître pourrait se retirer librement, sous la condition qu'il livrerait ses châteaux, et le 1er du mois dsou'lkadah, Rokneddin sortit de Maimoundiz, et se rendit dans le camp du vainqueur.

« Houlakou eut pitié de sa jeunesse et de son inexpérience; il lui parla avec bonté, lui fit des promesses flatteuses, le retint auprès de lui, comme son hôte, et prit Naszireddin pour visir. »

Cependant Rokneddin n'occupait qu'une position secondaire dans le camp de son ennemi; ce prince dégénéré n'avait pas même ces vertus si communes chez les Assassins, le courage et le mépris de la mort, et encore moins celles d'un grand maître, l'ambition et la prudence politiques. Si le sort des armes ne l'avait fait tomber entre les mains du Mongol, l'ignominie de son caractère l'aurait rendu son esclave.

Un jour, dit-on, il vit dans le camp un fille mongole de la plus basse extraction, et en devint tout à coup éperdûment amoureux; Houlakou, qui ne négligeait aucune occasion de l'exposer au mépris public, ordonna, lorsque le prince des Assassins lui demanda cette esclave, que ces noces se feraient avec toutes les solennités d'usage et une pompe extraordinaire.

Après la célébration des fiançailles, Rokneddin supplia le vainqueur de l'envoyer auprès du grand khan Mangou; celui-ci, bien que surpris de cette demande insensée qui devait hâter sa perte, lui en donna la permission, et Rokneddin se mit en marche avec une troupe de Mongols.

Dans son désir de voir le puissant Mangou, le prisonnier avait promis qu'il obtiendrait la soumission de la garnison de Kirkhoud,

château situé sur sa route, et le seul qui se défendît encore contre les forces mongoles.

Il quitta donc le camp de Houlakou, dressé près de Hamadan. Lorsqu'il fut devant Kirkhoud, il fit, en effet, sommer les habitants de se rendre; mais l'officier chargé de cette mission avait en même temps reçu des instructions secrètes qui lui enjoignaient d'exciter le commandant à prolonger sa résistance et à ne livrer la forteresse à personne.

Cette politique fourbe et insensée, cause première de la chute de l'Ordre, accéléra la perte de Karchâh. Dès qu'il fut à Karakouroum, résidence de Mangou, le khan le renvoya sans lui accorder audience, et lui fit dire :

« Puisque tu prétends avoir fait ta soumission, pourquoi n'as-tu point remis entre nos mains la forteresse de Kirkhoud? Retourne sur tes pas, et lorsque tu auras livré tous tes châteaux, tu pourras avoir l'honneur de voir notre personne impériale. »

Rokneddin, arrivé à l'Oxus, ses compagnons l'invitèrent à s'y arrêter pour prendre leur repas; puis quand ils l'eurent fait descendre de cheval, ils le percèrent de leurs épées et le tuèrent.

C'est ainsi que périt le dernier grand maître de l'Ordre des Assassins. Après lui, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant, les ennemis de cet Ordre n'eurent plus d'autres soins que d'en disperser les débris.

CHAPITRE XII.

Fin des Assassins. — Derniers efforts de l'Ordre. — Le soudan d'Egypte, Kara Soukon la-vie-dure. — Les derniers ismaëlites persécutés à leur tour. — Opinions des historiens sur le Vieux de la Montagne. — Notre opinion. — Adieu aux Assassins.

La puissance des ismaëlites était détruite, les châteaux-forts du grand maître de Roudbâr, ceux des grands prieurs du Kouhistân et de la Syrie avaient été conquis, leurs troupes massacrées ou dispersées, et leur doctrine publiquement condamnée. Toutefois, elle fut encore enseignée en secret; l'ordre des Assassins subsista longtemps encore après avoir été supprimé, surtout dans le Kouhistân, province hérissée de montagnes et peu favorable aux recherches des persécuteurs de l'Ordre.

« Enfin, dit M. de Haumeer, la secte disparut totalement du Kou-
« histân, soixante-dix ans après la conquête d'Alamont, sous le
« règne du huitième successeur d'Houlakou, Abou-Saïd, Behader-
« khan, protecteur éclairé des sciences, auquel Wassaf a dédié sa
« magnifique histoire.

« Abou-Saïd, de concert avec Schâh-Ali-Sedschistân, gouverneur
« du Kouhistân, envoya dans ce pays une ambassade, à laquelle fut
« confiée la mission d'effacer toutes les traces de l'hérésie, et de
« convertir ce qui restait d'impies et de mécréants.

« Parmi les théologiens zélés qui devaient servir de missionnaires
« se trouvait le schiekh Amadeddin, surnommé aussi Bokhara, l'un
« des jurisconsultes les plus distingués de son époque. Son petit-
« fils Dschelali-Nassaiholmolsak, dans l'ouvrage intitulé : *Conseils*
« *aux rois*, composé par le sultan Scharak, fils de Timour, raconte
« l'histoire de cette mission ; il l'avait apprise de son père, qui lui-
« même avait accompagné Bokhara dans le Kouhistân. »

Amadeddin, ses deux fils et quatre ulémas, en tout sept personnes, se rendirent à Kaïn, principale résidence des ismaëlites, où, depuis Hassan II, les mosquées étaient tombées en ruines, et les fondations pieuses confisquées au profit de l'État.

La parole du Koran n'y était plus enseignée dans les chaires, et on n'entendait plus les derviches appeler du haut des minarets les fidèles à la prière.

Le premier devoir de l'islamisme consiste à réciter cinq fois les prières, et c'est faire preuve de la ferveur de sa croyance que d'exhorter les autres à remplir ce devoir. Amadeddin résolut donc de commencer ainsi sa mission.

Dès son arrivée, il se rendit en armes, avec les six compagnons de son apostolat, sur la terrasse du château de Kaïn, et du haut de cette terrasse tous les sept se mirent à crier de quatre points opposés, en même temps :

« *Dieu est grand; il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète!... Récitez vos prières, faites le bien!* »

Les habitants du fort, entendant ces paroles étranges, depuis longtemps oubliées, coururent à la mosquée, dans l'intention d'en chasser les missionnaires d'Abou-Saïd.

Bien que ces derniers eussent pris la précaution de s'armer, ils ne jugèrent pas à propos de combattre et d'échanger leur vie contre la couronne du martyr; ils se hâtèrent de fuir vers un égoût, et s'y tinrent cachés... Puis, quand la multitude se fut dispersée, ils montèrent de nouveau sur la terrasse, répétèrent leurs exhortations, et une seconde fois furent contraints de se réfugier dans l'égoût.

« C'est ainsi, dit Dschelali, que leur zèle opiniâtre, appuyé plus tard par les forces du gouverneur, parvint à habituer ces oreilles rebelles aux formules de l'invocation, puis à la prière même, et la vraie semence de l'islamisme refleurit dans le champ de l'impiété. »

Pendant que la sagesse d'Abou-Saïd s'efforçait d'anéantir en Perse les doctrines ismaëlites, elles se propageaient toujours en Syrie. Dans l'origine, elles avaient servi d'instrument aux vues ambitieuses des fatémites; ce furent les sultans Tschercassiens d'Égypte qui recueillirent les derniers fruits de cette politique meurtrière.

Si des ennemis résistaient à leurs armes, ils s'en débarrassaient par le poignard. Nous trouvons un exemple mémorable de ce système d'assassinat dans l'histoire de l'emir Kara-Soukor.

Cet illustre personnage avait quitté la cour du sultan d'Égypte, pour prendre du service à celle du khan des Mongols. Deux ans après qu'Abou-Saïd eut envoyé dans le Kouhistân le savant Dschelali, dont nous avons déjà parlé, le sultan d'Égypte, Mohammed, fils de Bebars, fit partir de Masziat, pour la Perse, trente meurtriers qui devaient immoler à sa vengeance l'émir Kara-Soukor.

Ils vinrent tous à Tebris, où le premier fut mis en pièces, avant d'avoir pu exécuter son criminel dessein.

Alors le bruit se répandit qu'il était venu des Assassins, pour tuer le khan Abou-Saïd, l'émir Dschoubân, le visir Alischâh, et tous les Mongols de distinction.

Une seconde tentative contre Kara-Soukor n'eut pas plus de succès que la première. Elle fut renouvelée à Baghdad contre lui et contre Abou-Saïd, qui eut la prudence de se tenir enfermé pendant onze jours dans sa tente.

Le sultan égyptien, Mohammed, était opiniâtre dans ses projets de vengeance; quand il vit le peu de succès des premières tentatives, il donna une somme considérable à un marchand nommé Jonnis, qu'il chargea d'aller à Tebris, pour soudoyer de nouveaux Assassins.

Le marchand Jonnis accepta cette mission, et se mit aussitôt à l'œuvre; il fit venir des hommes décidés de Masziat, les cacha dans sa propre maison, et les y traita avec une grande magnificence.

Un jour que le sultan Dschoubân sortait de son palais, accompagné des émirs Kara-Soukor et Afrem, deux meurtriers guettèrent le moment favorable pour les égorger. Le premier, qui se jeta avec trop de précipitation sur l'émir Afrem, au lieu de lui percer le cœur, ne lui troua que son manteau. Il fut mis aussitôt en pièces par le peuple furieux. Le second n'avait pas jugé à propos de s'approcher de Kara-Soukor, et profitant du désordre, il prit la fuite.

On fit des recherches dans Toundouks (Tondachi) de Tebris, pour découvrir la retraite des Assassins; le marchand Jonnis fut même arrêté, et ne dut la vie qu'à la protection du visir.

Les deux émirs prirent, dès-lors, toutes les mesures nécessaires à leur salut. Un valet de chambre de Kara-Soukor, natif de Masziat, parcourut tout Tebris, pour rencontrer celui qui avait dû poignarder son maître, et le trouva enfin dans son propre frère.

Cet homme se laissa gagner par les présents de l'émir; il reçut cent pièces d'or et une pension mensuelle de trois cents derhems, et trahit ses compagnons. L'un d'eux prit la fuite, un second se tua,

un troisième périt au milieu des tortures sans faire aucune révélation.

Cependant les meurtriers que l'on avait envoyés à Baghdad réussissaient mieux que ceux de Tebris.

L'un d'eux se jeta sur le gouverneur au moment où il descendait de cheval, lui enfonça son poignard dans le cœur, en disant : C'est au nom de Melik-Naszir ; et s'enfuit à Masziat avec tant de rapidité qu'on ne put l'atteindre.

De cette forteresse, il annonça au sultan Mohammed la mort du gouverneur.

Les émirs Dschoubân et Kara-Soukor redoublèrent de vigilance, et, au moyen de l'ismaëlite qu'ils avaient à leur solde, ils en découvrirent quatre autres qui furent exécutés sur-le-champ. Nedschmeddin-Selami, que le sultan Mohammed avait envoyé comme ambassadeur auprès du khan Abou-Saïd, s'insinua dans les bonnes grâces de l'émir Dschoubân et du visir ; il annonça la mort de quatre Assassins à son maître, qui aussitôt en envoya quatre autres.

Trois d'entre eux, découverts et saisis, périrent au milieu des tortures ; heureusement pour Selami, le quatrième, qui portait la lettre du sultan à son ambassadeur, s'enfuit à Masziat, d'où il écrivit à Mohammed.

Selami continua si habilement ses négociations avec l'émir Dschoubân et le visir Alischâh, qu'ils firent la paix avec le sultan sous la condition qu'il n'enverrait plus d'Assassins dans leur pays.

Kara-Soukor n'en fut pas moins attaqué de nouveau à la chasse par un meurtrier qui frappa à la cuisse son cheval, et fut massacré à l'instant par les gardes de l'émir.

Au nombre de ceux qui formaient le cortège de l'émir Itmasch, second envoyé de Mohammed à la cour d'Abou-Saïd, se trouvaient deux Assassins ; l'un se perça de son poignard, l'autre, chargé de chaînes, fut exécuté après qu'on eut tenté vainement de lui arracher quelques aveux.

Dschoubân, voyant que le sultan se jouait aussi indignement de la foi des traités, en fit de vifs reproches à l'émir Itmasch; celui-ci répondit que s'il y avait eu réellement des Assassins parmi les gens de sa suite, c'est qu'ils se trouvaient à Tébris avant la signature du traité. Lorsque Itmasch et Selami furent de retour au Caire vers le sultan, leur maître, celui-ci écrivit aux ismaëlites de Masziat pour se plaindre du mauvais succès de la mission dont ils étaient chargés. Ils envoyèrent alors un de leurs meilleurs compagnons (réwafis), grand mangeur qui, tous les jours, dévorait un veau et buvait quarante mesures de vin.

Après être resté quelque temps au Caire, dans la maison de Keridmedin, comme il avait mangé tous les veaux de la ville, il entra dans la suite de Selami, qui se rendait comme ambassadeur, avec des présents, auprès d'Abou-Saïd, à la cour du grand khan des Mongols.

A la fête du Baïram, les émirs présentaient leurs hommages au khan; on donnait un grand festin dans le palais; Kara-Soukor devait sortir le premier, avant les autres émirs; et l'Assassin devait, à ce moment, lui donner le coup mortel.

Par un hasard singulier, le visir rappela Kara-Soukor au moment où il dépassait la porte du palais, et ce fut le gouverneur de Roum, vêtu de rouge comme Kara-Soukor, qui reçut les coups de l'ismaëlite.

On l'arrêta; mais il garda un silence obstiné au milieu des plus cruels supplices.

Les Assassins se succédèrent les uns aux autres, dociles instruments de la vengeance du sultan; mais Kara-Soukor eut le bonheur d'échapper toujours à leurs tentatives multipliées. Si l'on doit ajouter foi au témoignage de Macrisi, cent quatre-vingt-quatre Assassins perdirent la vie en essayant d'attenter à celle de l'émir, qui fut surnommé Chi-Kham, c'est-à-dire *vie-dure* en langage mafi.

Trois générations après la mission d'Abou-Saïd, le Kouhistân était revenu, extérieurement du moins, à la pratique de la vraie foi ; le sultan Schahrakh, fils de Tuisour, y envoya Dschelali, petit-fils d'Amadeddin. Celui-ci était à Kaïn ; mais comme il se tenait habituellement à Hérat, il avait pris les surnoms d'Alkaïni et d'Alherati.

Ses instructions lui ordonnaient de reconnaître l'état religieux de cette province.

Dschelali se sentait d'autant plus porté à remplir cette mission inquisitoriale que son grand-père l'avait remplie autrefois ; le prophète lui était même apparu en songe, et lui avait mis dans la main un balai avec lequel il devait nettoyer le pays.

Dschelali vit dans ce rêve un avis du ciel, et se regarda, dès lors, comme destiné à *balayer* les souillures de l'Incrédulité. Il remplit toute l'étendue de son mandat avec un zèle consciencieux et une tolérance ordinairement peu habituelle aux sectateurs de l'islamisme.

Dans son ouvrage intitulé : *Conseil aux rois,* que nous avons cité plus haut, il rend compte au sultan Schahrakh de sa mission, et donne des éclaircissements tirés de l'histoire de Dschowaïni, du Dschihankouscha, ou *le Conquérant du Monde,* sur la politique secrète des ismaëlites qui n'étaient pas encore convertis. En onze mois, Dschelali parcourut tout le Kouhistân ; il y trouva que les docteurs de la loi (ulémas) étaient orthodoxes et véritables sunnites ; que les paysans, les marchands, les ouvriers, étaient d'excellents moslimins ; que les émirs de Tabs et de Scherkouh étaient aussi dans la bonne doctrine ; mais qu'il fallait observer avec défiance les commandants des autres forteresses, les employés (tredschian), les derviches prétendus sofi (mystiques), et les seïdes (descendants du prophète).

Quoique le peuple fût assez scrupuleux observateur des véritables doctrines de l'islamisme, l'ordre des ismaëlites, longtemps après la

perte de son existence politique, s'agitait encore en secret dans l'espoir que des circonstances plus favorables lui permettraient un jour de la recouvrer. Ils n'osaient plus, il est vrai, se défaire de leurs ennemis à coups de poignards, mais, fidèles aux anciennes habitudes de leur politique, ils cherchaient toujours à s'immiscer dans les affaires du gouvernement, tâchaient surtout de se faire des prosélytes parmi les membres du divan, ainsi que d'étouffer dans leur naissance les plaintes ou les rapports auxquels aurait donné lieu la propagation de leur doctrine secrète.

C'est pourquoi l'auteur du *Dschihankouscha,* aussi bien que celui du *Siassetolmolouk* (l'art de gouverner ou politique des rois), donnent aux princes le conseil de n'accorder aucune charge à ceux des habitants du Kouhistân qui leur inspireraient les plus faibles soupçons.

Les ismaëlites, placés dans les administrations financières, ne restaient jamais en arrière de leurs paiements, de telle sorte que le trésor n'avait jamais à diriger contre eux aucune poursuite; ils rançonnaient les villages qu'ils avaient pris à ferme, et l'excédant des contributions était envoyé aux chefs secrets, qui résidaient toujours à Alamont, point central de l'ancienne domination de l'Ordre.

C'était là que se portait une partie du revenu des fondations pieuses destiné à l'entretien des mosquées et des écoles, et à celui des serviteurs de la religion.

Les débris de l'Ordre des ismaëlites se sont maintenus jusqu'à ce jour en Perse et en Syrie, mais uniquement comme une des nombreuses sectes d'hérétiques, qui se sont élevées du sein de l'islamisme, sans prétention au pouvoir, sans moyen de recouvrer leur influence passée, dont, du reste, ils paraissent avoir perdu le souvenir. La politique révolutionnaire et la doctrine mystérieuse de la première loge des ismaëlites, ainsi que la meurtrière tactique des Assassins, leur sont également étrangères; leurs écrits sont un

mélange informe de traditions empruntées à l'islamisme et au christianisme, et de toutes les folies de la théologie mystique.

Ils habitent, ainsi que leurs ancêtres, en Perse et en Syrie, les montagnes de l'Irak, reconnaissent pour leur chef suprême un iman, qui tire son origine d'Imaïl, fils de Dschafer Sadik, et qui réside sous la protection du schâh à Khekh, village sur le territoire de Roum. Comme d'après la doctrine des ismaëlites, l'iman est un rayon incarné de la divinité, l'iman de Khekh a encore aujourd'hui la renommée de faire des miracles, et les ismaélites, dont quelques-uns sont dispersés jusque dans l'Inde, vont en pèlerinage des bords du Gange et de l'Indus pour recevoir à Khekh la bénédiction de leur iman.

Les forteresses du district de Roudbâr, dans la montagne de Kouhkassân, principalement dans les environs d'Alamont, sont encore occupées par les ismaëlites, qui, s'il en faut croire les voyageurs les plus modernes, y sont connus sous la dénomination générale d'Hosseinis.

Les ismaëlites de Syrie habitent dix-huit villages dispersés autour de Masziat, autrefois le siége de leur domination, et obéissent à un scheik ou émir nommé par le gouverneur de Hamah. L'émir, revêtu d'une pelisse d'honneur, prend l'engagement d'envoyer à Hamah, tous les ans, la somme de seize mille cinq cents piastres ; ses sujets se divisent en deux classes, les Souweidani et les Khisréwi. Ils sont ainsi appelés, ceux-là du nom d'un de leurs anciens scheiks, ceux-ci à cause de leur vénération particulière pour le prophète Khiser (Elias), le gardien de la source de vie.

Les premiers, qui sont en bien plus petit nombre, habitent spécialement à Feudara, un des dix-huit villages dont nous avons parlé : c'est une dépendance de la juridiction de Masziat. Trois milles à l'est de cette forteresse est un château fort dont le nom se prononce Kalamous, mais qui, suivant toute apparence, n'est pas autre que le Kadmos des historiens et des géographes arabes.

De là descend jusqu'à la mer, vers Tripoli, une chaîne de montagnes. Ce n'est qu'en 1809 que les nosaïris, voisins et ennemis des ismaëlites, s'emparèrent par trahison de Masziat, leur principale forteresse. Elle fut livrée au pillage et les habitants massacrés; le produit du butin fut évalué à plus d'un million de piastres.

Le gouverneur de Hamah ne laissa pas sans vengeance cette coupable entreprise des nosaïris : la forteresse fut assiégée, prise et rendue à ses anciens maîtres. Les ismaélites n'en ont pas moins perdu toute existence politique; au dehors, ils observent avec une rigoureuse fidélité tous les devoirs de l'islamisme, bien que dans leur intérieur ils ne se fassent aucun scrupule de les violer.

Il croient à la divinité d'Ali, à la lumière incarnée, comme principe de toutes choses créées, et au scheikh Raschideddin, grand prieur de l'Ordre en Syrie, contemporain de Hassan II, comme au dernier représentant de Dieu sur la terre. Outre les nosaïris, nous mentionnerons encore, en passant les motewellis et les druses, voisins des ismaëlites de la Syrie.

Ces trois sectes, par leur incrédulité et leur mépris de toutes les lois, étaient également abominables aux yeux des moslimins. Leur doctrine s'accorde sur beaucoup de points avec celle des ismaëlites, et leurs chefs étaient animés du même esprit de fanatisme et d'impiété.

L'origine des nosairis et des druses est plus ancienne que celle des ismaëlites de l'est; car les premiers, qui sont une branche des karmathites, avaient déjà paru sous ce nom en Syrie, dès le cinquième siècle de l'hégire, tandis que les seconds reçurent leurs lois d'un missionnaire de Hamsa, nommé Hakembiemrillah, qui venait de la loge du Caire.

Tous croient à l'incorporation de la Divinité dans Ali; les ismaëlites de l'est reconnaissent en outre Hakembiemrillah, le plus insensé des tyrans, comme un dieu fait homme. Tous enfin s'affranchissent

également des devoirs de l'islamisme, ou les observent seulement en apparence, et tiennent la nuit des assemblées secrètes qui, s'il faut en croire les moslimins, sont de véritables orgies où l'on s'abandonne à la débauche et à tous les plaisirs des sens.

L'origine des motewellis est, ainsi que leur doctrine, moins connue que celle des nosaïris et des druses. Ils tirent leur nom du mot corrompu de motewilin, les *commentateurs :* on peut ainsi soupçonner que c'est une secte des ismaëlites, qui enseignait le tevil ou l'interprétation allégorique des devoirs de l'islamisme par opposition au tensil, qui n'est que la lettre positive des paroles envoyées par Dieu, et où tous les vrais croyants doivent puiser la règle de leur conduite.

Le reproche d'immoralité qui a été fait à ces sectes, en général, peut s'appliquer avec beaucoup plus de raison aux motewellis, qu'à leurs voisins dont nous avons déjà parlé plus haut. Car les habitants du village de Martaban, sur la route de Hadakia à Haleb, qui se disputaient l'honneur d'offrir aux voyageurs leurs femmes et leurs filles, et considéraient un refus comme une injure, sont des motewellis.

Quelques tribus de kurdes syriens et assyriens ont encore une plus mauvaise renommée que les ismaëlites, les motewellis, les nosaïris et les druses.

On les nomme jezidi, parce qu'ils partagent leur vénération entre le démon et Jezid, kalife ommiade, un des persécuteurs les plus acharnés de la famille du prophète, loin de les maudire l'un et l'autre comme le font le reste des moslimins.

Leur scheickh s'appelle Karabasch, c'est-à-dire *tête noire*, parce qu'il roule autour de sa tête une écharpe noire. Leur fondateur est le scheickh Hadi, qui d'après leur croyance avait prié, jeûné et répandu des aumônes pour tous les disciples à venir; aussi pensaient-ils obtenir la grâce d'aller directement au ciel, sans observer aucun des devoirs de l'islamisme et sans paraître au tribunal de Dieu. Toutes les sectes qui existent encore aujourd'hui ont reçu des moslimins

les dénominations de sindike, *esprits forts,* moulhad ou moulahid, *impies,* batheni, *intimes* ou *intérieurs.*

Leurs assemblées nocturnes ont fait donner, par les Turcs, tantôt aux uns, tantôt aux autres, le nom de moumsoindiren ou *éteignoirs,* parce que, bravant les obstacles de leur religion, ils se plongent, après avoir éteint les lumières, dans toutes sortes de voluptés, sans égard ni pour la parenté ni pour le sexe.

Plusieurs auteurs se sont occupés avec attention des Assassins, et ont laissé des dissertations plus ou moins approfondies sur cette secte. Nous n'en citerons que quelques-uns.

Ce que nous racontent Guillaume, évêque de Tyr, et Jacques, évêque d'Akka, de l'origine, du système politique, et de la discipline des Assassins, à l'occasion d'une ambassade que le Vieux de la Montagne avait envoyée en l'an 1102 au roi de Jérusalam, s'accorde parfaitement avec les sources orientales.

« Les Assassins étaient d'abord les plus zélés observateurs de l'islamisme ; plus tard, un grand maître d'un esprit supérieur et d'une haute érudition, versé dans la loi chrétienne, et connaissant à fond les doctrines de l'Évangile, abolit les prières de Mohammed, fit cesser les jeûnes, et permit à tous, sans distinction, de boire du vin et de manger du porc. La règle fondamentale de leur doctrine consiste à se soumettre aveuglément à leur chef, soumission considérée comme pouvant seule mériter la vie éternelle.

« Ce maître, appelé généralement le Vieux, réside au delà de Baghdad, dans la province persane qui porte le nom de Dschebal ou Irakiadschami. Là, à Alamont, de jeunes garçons sont élevés dans tout ce que le luxe asiatique peut imaginer de plus riche et de plus séduisant. On leur apprend plusieurs langues, on les arme d'un poignard, puis on les jette dans le monde, afin d'assassiner, sans distinction, les chrétiens et les Sarrasins.

« Les meurtres avaient généralement pour but, soit de se venger

des ennemis de l'Ordre, soit de complaire à ses amis, soit, enfin, d'obtenir de riches récompenses. Ceux à qui l'accomplissement de ce devoir avait coûté la vie, étaient considérés comme des martyrs, jouissant dans le paradis d'une haute félicité. Leurs parents recevaient de riches présents, ou s'ils étaient esclaves, ils étaient affranchis. Ainsi, ces jeunes gens, voués au meurtre, sortaient avec enthousiasme de leur retraite pour frapper les victimes désignées.

« On les voyait parcourir le monde sous toutes les formes, tantôt sous les habits du moine, tantôt sous ceux du commerçant, et agir toujours avec tant de circonspection qu'il était presque impossible de se dérober à leurs poursuites. Les gens du peuple n'avaient rien à redouter, car les ismaëlites croyaient au-dessous d'eux de prendre leur vie ; mais les grands et les princes étaient réduits à acheter leur sécurité au poids de l'or, à s'entourer de gardes, et à ne jamais sortir sans armes. »

Enfin, voici ce que dit M. Silvestre de Sacy dans un mémoire sur la dynastie des Assassins et sur l'origine de leur nom :

« Parmi les écrivains qui nous ont transmis l'histoire de ces guerres mémorables qui, pendant près de deux siècles, ne cessèrent de dépeupler l'Europe pour porter le ravage et la désolation dans les plus belles contrées de l'Asie et de l'Afrique, il n'en est presque aucun qui n'ait fait mention de cette peuplade barbare, qui, établie dans un coin de la Syrie, et connue sous le nom d'Assassins, s'est rendue redoutable aux Orientaux comme aux Occidentaux, et exerçait indifféremment ses atrocités sur les sultans musulmans et sur les princes chrétiens. Si les historiens des Croisades ont mêlé quelques fables aux renseignements qu'ils nous ont transmis sur les croyances et les mœurs de ces sectaires, il n'y a pas lieu de s'en étonner. La terreur qu'ils inspiraient ne permettait guère à nos guerriers d'approfondir l'histoire de leur origine et de se procurer des lumières exactes sur leur constitution politique et religieuse. Parmi les vic-

times de la fureur des ismaëliens, une des plus illustres est, sans contredit, Saladin. Ce grand prince échappa, il est vrai, à leurs attaques ; mais, deux fois, il fut près de perdre la vie par le poignard de ces scélérats, dont il tira ensuite une vengeance éclatante. C'est en lisant, dans quelques écrivains arabes, contemporains de Saladin, et témoins oculaires de ce qu'ils racontent, le récit de ces entreprises réitérées, que je me suis assuré que les ismaëliens, ou du moins les hommes qu'ils employaient pour exercer leurs horribles vengeances, étaient nommés, en arabes, *Haschischin* au pluriel, et au singulier *Haschischi;* et ce nom, un peu altéré par les écrivains latins, a été exprimé aussi exactement que possible par divers historiens grecs, et par le juif Benjamin de Tudèle.

« Quant à l'origine du nom dont il s'agit, quoique je ne l'aie apprise d'aucun des historiens orientaux que j'ai consultés, je ne doute point que cette dénomination n'ait été donnée aux ismaëliens, à cause de l'usage qu'ils faisaient d'une liqueur ou d'une préparation enivrante, comme encore dans tout l'Orient, sous le nom de *haschisch.* Les feuilles de chanvre, et quelquefois d'autres parties de ce végétal, forment la base de cette préparation, que l'on emploie de différentes manières, soit en liqueur, soit en forme de pastilles, édulcorées avec des substances sucrées, soit même en fumigation. L'ivresse produite par le *haschisch* jette dans une sorte d'extase pareille à celle que les Orientaux se procurent par l'usage de l'opium; et, d'après les témoignages d'un grand nombre de voyageurs, on peut s'assurer que les hommes tombés dans cet état de délire s'imaginent jouir des objets ordinaires de leurs vœux, et goûtent une félicité dont l'acquisition leur coûte peu, mais dont la jouissance trop souvent répétée altère l'organisation animale et conduit au marasme et à la mort. Quelques-uns même, dans cet état de démence, perdant la connaissance de leur faiblesse, se livrent à des actions brutales capables de troubler l'ordre public.

» On n'a point oublié que, lors du séjour de l'armée française en Égypte, le général en chef, Napoléon, fut obligé de défendre sévèrement la vente et l'usage de ces substances pernicieuses, dont l'habitude a fait un besoin impérieux pour les habitants de l'Égypte, et surtout pour les classes inférieures du peuple. Ceux qui se livrent à cet usage sont encore appelés aujourd'hui *Haschischin,* et ces deux expressions différentes font voir pourquoi les ismaëliens ont été nommés, par les historiens des Croisades, tantôt Assissini, tantôt Assassini.

« Hâtons-nous de prévenir une objection que l'on ne manquera pas de faire contre le motif sur lequel nous fondons l'origine de la dénomination d'*Assassins,* appliquée aux ismaëliens. Si l'usage des substances enivrantes que l'on prépare avec les feuilles de chanvre est propre à troubler la raison, s'il jette l'homme dans une sorte de délire et lui fait prendre des songes pour des réalités, comment pouvait-il convenir à des gens qui avaient besoin de tout leur sang-froid et du calme de l'esprit pour exécuter les meurtres dont ils étaient chargés, et que l'on voit se transporter dans les contrées les plus éloignées de leur résidence, épier pendant plusieurs jours l'occasion favorable à l'exécution de leurs desseins, se mêler aux soldats du prince qu'ils devaient bientôt immoler à la volonté de leur chef, combattre sous ses drapeaux et saisir habilement l'instant où la fortune l'offrait à leurs coups. Ce n'est pas là assurément la conduite d'hommes en délire, ni celle de frénétiques, emportés par une fureur dont ils ne sont plus les maîtres, tels que nous sont peints, par les voyageurs, les Amoques si redoutés parmi les Malais et les Indiens. »

Un seul mot suffira pour répondre à cette objection, et c'est le récit de Marc-Paul qui me le fournira.

Ce voyageur, dont la véracité est aujourd'hui généralement reconnue, nous apprend que : « le Vieux de la Montagne faisait élever des jeunes gens choisis parmi les habitants les plus robustes du lieu de

sa domination pour en faire les exécuteurs de ses barbares arrêts. Toute leur éducation avait pour objet de les convaincre qu'en obéissant aveuglément aux ordres de leur chef, ils s'assuraient, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens. Pour parvenir à ce but, ce prince avait fait faire auprès de son palais des jardins délicieux. Là, dans des pavillons décorés de tout ce que le luxe asiatique peut imaginer de plus riche et de plus brillant, habitaient de jeunes beautés, uniquement consacrées aux plaisirs de ceux auxquels étaient destinés ces lieux enchanteurs.

« C'était là que les princes des ismaëliens faisaient transporter de temps à autre les jeunes gens dont ils voulaient faire les ministres de leurs volontés.

« Après leur avoir fait avaler un breuvage qui les plongeait dans un profond sommeil, et les privait pour quelque temps de l'usage de toutes leurs facultés, ils les faisaient introduire dans ces pavillons dignes des jardins d'Armide; à leur réveil, tout ce qui frappait leurs oreilles et leurs yeux les jetait dans un ravissement qui ne laissait à leur raison aucun empire sur leurs âmes. Incertains s'ils étaient encore sur la terre, ou s'ils étaient déjà entrés en jouissance de la félicité dont on avait si souvent offert le tableau à leur imagination, ils se livraient avec transport à tous les genres de séduction dont ils étaient environnés. Avaient-ils passé quelques jours dans ces jardins, le même moyen dont on s'était servi pour les y introduire sans qu'ils s'en aperçussent était de nouveau mis en usage pour les en retirer. On profitait, avec soin, des premiers instants d'un réveil, qui avait fait cesser pour eux le charme de tant de jouissances, pour leur faire raconter devant leurs jeunes compagnons les merveilles dont ils avaient été témoins, et ils restaient eux-mêmes convaincus que le bonheur dont ils avaient joui pendant quelques jours, trop rapidement écoulés, n'était que le prélude et comme l'avant-goût de

celui dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par leur soumission aux ordres de leur prince.

« Quand on supposerait quelque exagération dans le récit du voyageur vénitien, quand même, au lieu de croire à l'existence de ces jardins enchantés, attestés cependant par plusieurs autres écrivains, on réduirait toutes les merveilles de ce séjour magique à un fantôme, produit de l'imagination exaltée de ces jeunes gens enivrés par le *haschisch*, et que depuis l'enfance on avait bercés de l'image de ce bonheur, il n'en serait pas moins vrai que l'on retrouve ici l'usage d'une liqueur destinée à engourdir les sens, et dans laquelle on ne saurait méconnaître celle dont l'emploi, ou plutôt l'abus, est répandu dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

« A l'époque de la puissance des ismaëliens, ces préparations enivrantes n'étaient pas encore connues dans les pays soumis aux musulmans. Ce n'est qu'à une époque postérieure que la connaissance en fut apportée des régions les plus orientales, et vraisemblablement de l'Inde, dans les provinces de la Perse. De là, elle se communiqua aux musulmans de la Mésopotamie, de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Égypte.

« Sans doute, les ismaëliens, dont la doctrine avait plusieurs points de ressemblance avec les dogmes indiens, avaient reçu plus tôt cette connaissance, et la conservaient comme un secret précieux et un des principaux ressorts de leur puissance. Un fait qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est que l'un des plus célèbres écrivains arabes attribue à un ismaëlien de Perse l'introduction d'un électuaire, préparé avec le chanvre, parmi les habitants de l'Égypte.

« Je terminerai ce mémoire en faisant observer qu'il ne serait pas impossible que le chanvre ou quelques-unes des parties de ce végétal, par leur mélange avec d'autres substances qui nous sont inconnues, eussent été employées quelquefois à produire un état de frénésie et de fureur violente. On sait que l'opium, dont les effets sont,

en général, analogues à ceux des préparations enivrantes formées avec le chanvre, est cependant le moyen dont se servent les Amoques pour se jeter dans cet état de fureur dans lequel, n'étant plus maîtres d'eux-mêmes, ils massacrent tous ceux qui se trouvent à leur rencontre, et se précipitent aveuglément au milieu des lances et des épées. Le moyen employé pour changer ainsi les effets de l'opium, est, si l'on en croit les voyageurs, de le mêler avec du jus de citron, et de laisser ces deux substances s'amalgamer ensemble pendant un intervalle de quelques jours. »

Maintenant, s'il faut risquer notre opinion personnelle, nous dirons avec Laigniel, de Brives, le plus savant orientaliste de la banlieue, que toutes ces histoires sont des mensonges et tous ces commentaires des fadaises.

Malgré tout notre respect pour les écrivains éminents que nous avons cités, nous sommes convaincus qu'on a inventé le Vieux de la Montagne pour donner prétexte à une fastidieuse et perverse tragédie classique.

Laigniel, de Brives, qui a fait l'histoire des Kurdes en langue schye, parle des Assassins sur un ton très-incrédule. En somme, tout cela est trop assommant pour être vrai.

Arrivons aux Templiers, nos braves batteurs et buveurs. Et que le diable emporte à tout jamais le Vieux de la Montagne.

Nous le rencontrerons encore partout dans l'histoire du Temple, qui va ouvrir la *seconde partie* de cet ouvrage, mais nous ferons semblant de ne pas le reconnaître.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

LE CONSEIL-DES-DIX (Suite).

LES ASSASSINS.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Clichy. — Imp. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.


E. GIRARD et A. BOITTE, ÉDITEURS, 42, RUE DE L'ÉCHIQUIER
PARIS